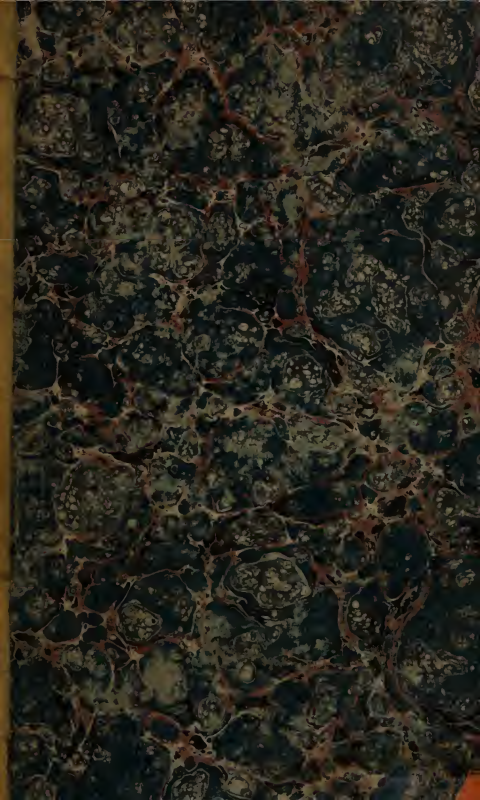


J hoornaert Ptr

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES.

IMPRIMERIE DE J. B. KINDELEM.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET
CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE CINQUANTE BELLES GRAVURES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

TOME DEUXIÈME.





A LYON,

CHEZ { J. VERNAREL, Libraire ;
Ét. CABIN et C., Libraires, rue St-Dominique, n° 19.

M. DCCC. XIX.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

RELATION

De l'établissement et des progrès de la mission de Thessalonique, extraite des mémoires du père Braconnier, par le père Souciet.

Le père François Braconnier, auteur de ces mémoires, et fondateur de la mission de Salonique, étoit un homme d'un mérite bien au-dessus du commun. Il avoit l'âme grande et généreuse, l'inclination bienfaisante, et un courage à toute épreuve. Comme il savoit l'allemand, quand il vint dans ces missions, il fut d'abord d'un grand secours aux esclaves de cette nation qui se trouvoient alors à Constantinople; ce furent là ses premières occupations et les essais de son zèle. Devenu supérieur général des missions de la Grèce, il s'attira l'estime et la confiance de tous ceux avec qui cet emploi lui donnoit des rapports. Il sut si bien gagner le fameux comte

Tékély, qu'il l'engagea à faire entre ses mains abjuration du luthéranisme. Cependant il ne pouvoit oublier ses chers esclaves; et quand il s'agissoit du service des pauvres, ou du salut des âmes, le risque de la contagion, et celui des mauvais traitemens ne pouvoient l'arrêter. Il y pensa perdre la vie; sa santé en fut beaucoup altérée; cependant il soutint ses travaux et ses maladies avec une patience infatigable.

C'est de ce saint homme que Dieu s'est servi pour fonder la mission de Salonique: voici comme il en raconte lui-même l'établissement. (Le père Braconnier ignoroit qu'en 1690, on avoit fait une mission en Macédoine; elle fut courte, et ne se fit qu'en passant. C'est ce que nous apprenons par nos mémoires de ce temps-là). Il est assez surprenant, dit-il, que les missionnaires de notre compagnie, et des autres ordres religieux, n'eussent point encore pénétré en Macédoine au commencement de ce siècle pour y faire mission; tandis que depuis long-temps ils étoient répandus dans les échelles du Levant, et que toute l'Asie sembloit ne pas suffire à leurs travaux apostoliques. Je ne pensois pas moi-même à venir dans ces pays; je n'avois en vue que de parcourir la Galatie, la Cappadoce, et les provinces voisines, pour travailler auprès des Arméniens catholiques ou schismatiques, lorsqu'un marchand Français qui étoit venu de Salonique à Constantinople, ayant appris mon dessein, me conseilla de tourner mes vues plutôt sur la Macédoine.

Il me fit entendre que la capitale de cette province et les îles voisines offriroient un plus vaste théâtre à mon zéle, et que j'y ferois plus de fruit dans les âmes. Le même jour qu'il me fit cette confidence, en ouvrant les actes des Apôtres, j'étois tombé sur le seizième chapitre, où il est rapporté que saint Paul étant dans l'Asie mineure, vit pendant la nuit, dans un songe miraculeux, un Macédonien

qui lui faisoit cette prière : *Passez en Macédoine et secourez-nous.* Ce rapport de la lecture que j'avois faite le matin, et de l'entretien que j'eus l'après-dîner avec le marchand, me parut comme un avertissement du Ciel; et je ne pensois plus qu'à suivre, s'il étoit possible, la route que l'Apôtre m'avoit tracée.

M. notre ambassadeur à la Porte (1), aussi zélé pour l'avancement de la religion, que pour l'honneur du Roi et du nom Français, favorisa mon entreprise, et me gratifia même de cent piastres (2) pour fournir aux premières dépenses nécessaires. Je m'embarquai à Constantinople (3), et j'arrivai à Salonique. M. le consul de France me reçut avec bonté, et je réglai avec lui que je prêcherois dans sa chapelle les dimanches, les mercredis et les vendredis aux Chrétiens du rit latin, de quelque nation qu'ils fussent. La foule fut grande, et les Arméniens qui n'ont à Salonique, ni église, ni prêtre, l'augmentèrent. Préparés pendant le carême, tous, au temps de pâques, firent à l'envi de dignes fruits de pénitence. J'eus même des conférences sur la religion avec quelques Grecs schismatiques, qui ne me parurent pas éloignés du royaume de Dieu.

On me sollicitoit de toutes parts de m'arrêter dans cette ville, du moins pendant une année; et en particulier le desservant de la chapelle consulaire, qui s'ennuyoit un peu de cet emploi, m'en pressoit fort. On m'apportoit pour raison que bien des gens, surtout les Arméniens et les Grecs, n'entendoient pas la langue française, et qu'il falloit un missionnaire qui en parlât plusieurs. Ces justes représentations m'ébranlèrent; je jugeai cependant plus à propos de suivre mon premier projet, et de faire mission en

(1) Le marquis de Feriol.

(2) La piastre turque vaut un écu de trois livres monnoie de France.

(3) Le 29 janvier 1706.

plusieurs endroits. J'employai le reste de l'année à parcourir les régions que je savois être encore plus destituées de secours que cette capitale. Je me mis donc en mer après Pâques pour aller dans quelques îles voisines du continent de Thessalie à l'orient du mont Pelion; et le troisième jour j'abordai à Scopoli qui est la principale de ces îles, que les anciens et même les nouveaux géographes n'ont pas encore bien connues.

Scopoli est à la vérité une petite île qui n'a pas plus de trente-six milles de tour, mais elle est fort bien cultivée, et l'on y compte huit à dix mille habitans, dont la plupart sont rassemblés dans une ville assez jolie, qui n'a point de nom particulier. On dit que cette île se trouvant déserte, il y a deux cents ans, le chef de cuisine du Grand-Seigneur, ou, selon d'autres, le chef des boulangers de Constantinople l'obtint du prince, et la repeupla en y faisant venir des Grecs des environs.

Les Scopolites ont des priviléges qui ne sont pas même connus ailleurs sous la domination des Ottomans; aucun de ces infidèles ne demeure parmi eux; ils ont la liberté de sonner des cloches, et de planter des croix sur les chemins et sur les collines. Si, pour terminer leurs procès, ils sont obligés d'appeler quelques juges turcs, ou s'il en vient quelqu'un de lui-même, ils ne sont tenus de lui fournir la subsistance que durant trois jours. Ils ont un évêque grec, qui l'est aussi de l'église de Schiatto. Scopoli a peu de blés, mais en récompense on y fait beaucoup de vin. C'est presque par-tout un gros vin rouge, foncé et fort coulant, mais qui flatte peu le goût, parce que, pour le conserver, on enduit de poix-résine bien lavée une des douves des grands tonneaux dans lesquels on le met : ce qui donne à ce vin un goût de résine qui n'est point agréable. Lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée,



on y débitoit beaucoup de ce vin, et nos Français ont considérablement gagné à ce commerce. On en porte encore à Corfou, et surtout à Salonique. On fait aussi à Scopoli un peu de vin blanc qui est fort bon, aussi-bien que l'eau-de-vie qu'on tire du vin rouge ou de son marc. On voit dans cette île de fort belles eaux; elle est abondante en cèdres, en orangers, en citronniers et en autres arbres dont les fruits sont excellens.

Elle me parut propre par sa situation à en faire le centre de mes excursions; mais comme j'étois alors pressé, après y avoir employé huit jours à instruire et à exhorter ce qui s'y trouva de Français, je fis voile vers Négrepont: c'est ainsi qu'on appelle la principale ville de l'île de même nom, qui est l'Eubée des anciens. Cette île est fameuse par l'Euripe qui la sépare de la terre ferme, et par le flux et reflux qui se fait assez régulièrement chaque jour, et dont on a jusques ici ignoré la cause. Il est probable cependant, que ce flux et reflux vient de la variété alternative et réglée des vents, qui en soulevant plus ou moins la mer, tantôt d'un côté de ce détroit, tantôt de l'autre, forcent les eaux à couler sur la même ligne sous le petit pont de bois, qui joint une tour avancée sur le canal, bâtie sur la pointe de l'île. Je crois, pour moi, que c'est là tout le mystère. Le consul me vit avec joie, et me reçut d'autant plus volontiers, que quoique nommé par la cour, il n'avoit point de chapelain. Je séjournai quinze jours tant dans la ville que dans quelques villages voisins où je fus appelé.

L'île de Négrepont s'étend le long de la côte orientale de la Grèce, à environ cent cinquante milles de longueur sur une largeur beaucoup moindre. Le canal qui la sépare du continent est fort étroit en quelques endroits. On y compte trois forteresses, près de deux cents villages, quarante mille Chré-

tiens, et à peu près autant de Turcs. Elle abonde en blé, en huile, et en troupeaux; mais l'air y est mal sain, surtout dans la principale ville. Nous y avions autrefois établi une mission, que le massacre de quelques-uns de nos missionnaires, et plus encore l'intempérie de l'air, et les maladies contagieuses, nous ont obligés d'abandonner. Dans le peu de séjour que je fis à Négrepont, je voyois chaque jour la moisson croître entre mes mains; mais j'avois donné parole aux habitans de Scopoli, et je revins à eux un peu avant la fête de l'Assomption. Je passai les mois de mai et de juin dans les fonctions et les exercices de mon zèle. Je voulois me transporter dans le continent voisin; mais comme la peste faisoit bien du ravage en Thessalie, mes amis me déterminèrent à entreprendre le voyage du mont Athos. J'en parcourus tous les monastères; et à parler en général, ces moines me parurent de bonnes gens, simples et fort ignorans. Je leur demandai pourquoi ils étoient aliénés des Latins. « Avons-nous si grand tort, me ré-
» pondirent quelques-uns d'entre eux? il n'y a que
» quelques siècles qu'un Pape passa exprès de Rome
» à Constantinople pour obtenir de l'empereur grec
» la permission de ruiner nos monastères; de quel
» œil devons-nous regarder des gens qui ont ainsi
» conspiré notre perte? » Je leur fis voir le ridicule de ce conte inventé exprès pour les aigrir et entretenir le schisme; je leur démontrai qu'il y avoit plus de mille ans qu'aucun Pape n'étoit venu au Levant, et qu'on n'avoit jamais pensé à les détruire.

Je m'étois proposé de ne point parler de religion dans ce premier voyage pour ne les point effaroucher; mais il ne me fut pas possible de garder cette résolution. Le premier monastère où j'abordai fut celui des quarante Martyrs. On me demanda dans une assemblée nombreuse ce que je pensois de Grégoire Palamas, autrefois un de leurs confrères, et

ensuite archevêque de Thessalonique. Au lieu de répondre à cette question, je les priai eux-mêmes de me dire ce que racontoient leurs propres historiens de ce Grégoire. Le moine qui s'étoit chargé de disputer avec moi, sentit bien la force de mon interrogation; il me répondit aussitôt, que quoique Palamas eût été un saint homme, il avoit eu, même dans l'église d'Orient, des contradicteurs et des adversaires. Eh quoi donc, répliquai-je, appelez-vous saint, un homme qui au jugement non-seulement de l'empereur Andronic, mais même du patriarche de Constantinople et de son concile, a eu des opinions erronées et extravagantes snr des points de foi, et qui a été publiquement excommunié ! La droiture de mon adversaire l'empêcha de nier le fait : c'étoit me donner un grand avantage. Il se contenta d'excuser Grégoire, mais il n'y réussit pas, et tous convinrent qu'on ne devoit pas blâmer les Latins de ce qu'ils ne le reconnoissoient pas pour saint. On s'en tint là, et la dispute n'alla pas plus loin.

On renoua la partie à Carguès, petite ville où réside l'évêque de ces moines. Ce prélat avouoit que le souverain Pontife est le légitime successeur de saint Pierre; mais il refusoit à ce chef des Apôtres la primauté. Il me donnoit beau jeu, et il me fut aisé d'assurer cette prérogative, par les paroles même de Jésus-Christ au chapitre 16 de saint Matthieu, et au 21.e de saint Jean; par l'autorité des conciles; par les témoignages et les exemples de saint Athanase, de saint Basile, de saint Chrysostôme, et des autres saints de l'Eglise orientale, qui ont reconnu les Papes juges dans les causes majeures. Battu par ses propres armes, il ne rendit point de combat, et la contestation finit, non par des querelles et des criailleries, comme il arrive assez ordinairement, mais par des marques de charité mutuelle. On me pressa même de faire un plus long séjour : je me

contentai de promettre que je tâcherois de revenir. Je retournai à Scopoli, j'y reçus le brevet du Roi par lequel sa Majesté établissoit les Jésuites chapelains de son consul à Salonique : c'étoit pour moi une raison pressante de me rendre dans cette capitale. Dès le lendemain de mon arrivée, le brevet du Roi fut lu dans l'assemblée des négocians chez M. le consul, et il fut reçu avec un applaudissement général.

Le père Matthieu Piperi m'étant venu trouver au commencement d'avril, nous nous abouchâmes ensemble, et il fut réglé qu'il y auroit toujours un missionnaire à Salonique, et que l'autre continueroit les excursions commencées dans les pays circonvoisins. Pour me conformer à cet arrangement, je partis incontinent après Pâques, et je parcourus une bonne partie de la Macédoine : on sera peut-être bien aise de savoir ce que je remarquai dans ce voyage.

Je trouvai presque partout le terrain assez semblable à celui de nos meilleures provinces de France; il produit un vin délicat, et toutes sortes de grains; du froment, du seigle, de l'orge, du millet, et même du riz en quelques endroits. Près de Salonique, le terroir est moins fertile : on y voit beaucoup de rochers, et de pierres semblables à l'ardoise, ce qui fait croire qu'il y en a des carrières; mais les gens du pays ne se sont pas encore avisés d'y fouiller. On y voit aussi le long du chemin un banc de rochers, élevé et assez égal, qui a bien une lieue de long, et qu'on dit être de la pierre à chaux.

Ce pays est fort agréable par la variété des objets qu'il présente : on y voit des plaines, des montagnes, des collines, des forêts, des prairies, des lacs, des rivières et deux grands étangs, dont l'un a bien trois lieues de tour, et l'autre six lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur. Ils ne sont séparés que par des plaines très-fertiles. La pêche de

ces étangs est affermée au nom du Grand-Seigneur : on y prend des carpes, des anguilles, des brochets, des perches, des tanches d'une grosseur monstrueuse, et d'autres poissons que nous ne connoissons point. Sur ces lacs et sur ces étangs, on trouve diverses sortes d'oiseaux aquatiques, des hérons, des cygnes, des canards, des oies sauvages, et une espèce de pélican; c'est le nom que je crois devoir donner à un oiseau plus gros que le cygne, et d'une couleur blanchâtre, qui a le bec long d'un pied, et plus gros à proportion qu'il n'est long. Il est large de trois ou quatre doigts à la racine, et diminuant proportionnellement, il se termine en pointe.

Auprès du plus grand de ces étangs, on voit un groupe de rochers fort rapprochés les uns des autres; ils ne sont pas fort gros pour leur hauteur, qui est de dix à douze pieds. Comme je les considérois attentivement pour voir si ce n'étoit pas les ruines de quelque château, le janissaire qui me conduisoit m'apostropha ainsi : cet amas de pierres vous étonne, me dit-il; vous en ignorez sans doute l'histoire; je vais vous l'apprendre. C'est une noce. Comment une noce, m'écriai-je! Oui, une noce. Vous saurez, ajouta-t-il, qu'une fille s'étant mariée malgré ses parens, sa mère lui donna sa malédiction; et au moment même, non-seulement l'épouse et l'époux, mais tous les conviés furent changés en pierres. Il lut mon étonnement dans mes yeux et dans ma contenance. Est-il possible, s'écria-t-il, que vos livres ne parlent pas d'une si grande merveille? Mais les vôtres en disent-ils quelque chose, répondis-je? Eh! qu'est-il besoin de livres, me dit-il, quand on voit les choses de ses yeux, et que les pierres, pour ainsi parler, nous instruisent? Ni lui, ni aucun de la troupe ne put rien dire davantage. Je n'entrepris pas de les détromper; mais je profitai de cette crédulité pour leur parler de la soumission et du respect dus aux

pères et aux mères, et des rigoureux châtimens qu'exerce la justice divine sur ceux qui sont infidèles à ces devoirs. Comme je m'aperçus qu'ils m'écoutoient avec une attention respectueuse, je passai à nos obligations envers Dieu : je leur fis remarquer qu'à bien plus forte raison, nous étions obligés de servir le Père celeste, à qui nous devons tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Ma petite exhortation fut bien reçue.

Sur le chemin de Salonique à la Cavalle, on voit les ruines de Contessa, et celles de l'ancienne Rhédine, que les Provençaux nomment Rondine. Ces deux forteresses donnoient leur nom au golfe qui est entre ceux de la Cavalle et de Monte-Santo. Nos cartes géographiques l'appellent golfe de Contessa. Les cartes marines de Provence l'appellent golfe de Rondine, et les gens du pays ne le connoissent que sous le nom d'Orfano.

Le pas de Rondine est fameux dans le canton par les vols et les meurtres qui s'y sont commis autrefois; et il en a retenu le nom de Val des Voleurs. On raconte à ce sujet une aventure fort plaisante, et qui ne fait pas beaucoup d'honneur à la bravoure des Juifs; la haine et le mépris qu'on a pour cette nation, a perpétué la tradition du conte ou de l'histoire. Amurat, dit la chronique, étant occupé au siége de Bagdad, et ayant besoin de troupes, envoya ordre à tous les Juifs de Salonique, en état de porter les armes, de venir l'y joindre. Il fallut obéir : ils sortirent de la ville au nombre de sept à huit mille, armés de toutes pièces, pour se rendre à Constantinople, et de là en Asie. Ils marchèrent fièrement en ordre de bataille; mais sur le bruit qu'il y avoit des voleurs, au pas de Rondine, ce prétendu corps d'armée fait halte; on assemble le conseil de guerre, on délibère, et l'on conclut, à la pluralité des voix, qu'il faut envoyer à Salonique demander une escorte

de janissaires pour se défendre contre les voleurs. Le pacha, homme d'esprit, et qui savoit qu'on ne guérit point de la peur, voyant bien par cette démarche le peu de fond qu'il y avoit à faire sur de pareilles troupes, licencia cette brave milice, et leur ordonna de retourner chacun chez soi. Il leur fit grand plaisir; ils préférèrent le repos à la gloire, et ils achetèrent volontiers leur liberté au prix de ce petit affront. Le sultan, informé de l'aventure, en rit de bon cœur, et depuis plus de deux siècles elle est encore célèbre dans le pays.

Prevista, qui n'est qu'à quatre lieues de la Cavalle, est encore un assez gros bourg, où il paroît qu'il y a des forges de fer; il est situé dans une gorge de montagnes peu élevées, entre deux belles plaines entourées de jolies collines, et semées de villages. La campagne est si bien cultivée, que, dans une étendue immense, elle présente des maisons de toutes parts: elle est arrosée par une petite rivière, qui serpente et roule doucement ses eaux. On les ménage pour arroser les terres où l'on sème le riz. Le fleuve Strymon coupe aussi cette plaine, et il est encore d'un plus grand secours pour cette sorte de grain.

On voit dans cette campagne les ruines d'une fort grande ville. Sa figure étoit à peu près ronde, et il y avoit presque une lieue d'une porte à l'autre: on croit communément que c'étoit l'ancienne Philippes, qui a été long-temps la capitale de la Macédoine; cependant les Turcs lui donnent le nom de petite Philippes, et nomment Philippes sans restriction, *Philippopolis* de Thrace, bâtie par l'empereur Philippe. On tient encore tous les ans une foire sur les ruines de celle dont je parle. Un reste de château paroît sur une colline au septentrion: mais je crois cet ouvrage plus moderne; la structure en étoit mauvaise, et bien différente de celle d'une espèce de temple ou de palais dont on voit encore de beaux

restes, presqu'au milieu de l'enceinte de cette ville. Ces ruines consistent en quatre colonnes d'une belle pierre de taille, hautes de vingt à vingt-cinq pieds, sur lesquelles règne un entablement riche en ornemens, et de bon goût. Environ huit ou neuf pieds plus bas, on voit un petit corridor où, cinq pieds au-dessous, une petite frise d'environ huit pouces de haut régnoit sur des pilastres qui ont tous été enlevés, et dont il n'est resté que les chapiteaux. Chaque pilier a deux de ces chapiteaux, au-dessus desquels on voit des naissances d'une voûte qui devoit être de briques, ou d'une pierre fort légère. De sorte qu'il semble que cet édifice étoit à deux étages: il renfermoit encore d'autres colonnes, puisque les quatre qui subsistent ont des pierres de communication en largeur et en longueur.

On trouve aussi du côté de l'occident, un reste de vestibule et une porte d'une maçonnerie de briques, épaisse de quatre à cinq pieds. On ne voit parmi tout cela aucune inscription; et dans ce qui y paroît d'ornemens, on ne voit aucunes figures. On remarque seulement dans les chapiteaux, quelques feuillages qui ressemblent à celui d'un plane. Comme on a creusé en cet endroit, on a déterré une espèce de tombeau d'un marbre blanc fort tendre, avec une inscription grecque en neuf lignes, dont aucune n'est entière, et dont le caractère est mauvais: je la crois cependant du temps des païens. Comme on ne peut en tirer aucun sens, je ne me donnai pas la peine de la transcrire. Pour ce qui est des colonnes et du portique, il n'y paroît aucuns caractères gravés.

On trouve une grande quantité d'inscriptions au pied de la colline dont j'ai parlé. Comme le roc y est fort massif, on l'a taillé en forme de plaque, et on y a tracé diverses figures en bas-relief; mais ces figures sont mal conservées, et ne paroissent pas de bonne main. On y voit aussi une inscription grecque,

d'un assez mauvais caractère, et déjà tout effacé; les latines, au contraire, sont d'un beau caractère, et bien conservées. On reconnoîtra, sans doute, en les lisant, que toutes ces inscriptions ne sont que des listes des noms de ceux qui s'associoient pour le culte de l'idole que les Romains nommoient *Sylvanus* ou *Sylbanus*, ce qui fait conjecturer qu'elles sont du temps des consuls. Outre le nom des associés, on voit par l'inscription la part qu'ils ont eue à l'ouvrage, les présens qu'ils ont faits à la divinité, en quoi ils ont contribué à la bâtisse ou à l'ornement du temple.

Inscriptions trouvées près de Philippes, telles qu'elles ont été copiées par le père Braconnier. Gruter, *tome* 1, *page* 129, *nomb.* 10, *n'en avoit rapporté que les cinq premières lignes, et d'une manière fort imparfaite.*

Première Colonne.

P. HOSTILIVS P. TIL. PHILADELPHVS
PETRAM INFERIOREM EXCIDIT
TITVLVM FECIT VBI
NOMINA CVLTOR. SCRIPSIT SAC.
VRBANOS. P.
I. VOLATTIVS VRBANVS SAC.
I. NVTRIVS VALENS IVG
HERMEROS METRODORI
C. PACCIVS MERCVRIALIS
P. VEITIVS VICTOR
C. ABELLIVS ANTIROS
ORINVS COLONIÆ
M. PVBLICIVS VALENS
CRESCENS ABELLI
CHAVIVS PVDENS
M. VARINVS CHRESIMVS
M. MINVTIVS JANVARIVS

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
L. HEPENNIVS VENVSTVS.

Et neuf autres lignes que le père Braconnier n'a pas copiées, sans doute parce qu'elles ne contenoient que des noms.

Seconde Colonne.

M. HERENNIVS HILENVS
CATILIVS FVSCVS
CATILIVS NIGER
THARSA COLONIÆ
PHOEBVS COLONIÆ
CL. ÆLIVS FELIX
M. PLOTIVS GELOS
P. TROSIVS GEMINVS.
M. PLOTIVS VALENS.
M. PLOTIVS PLOTIANVS F.
M. PLOTIVS VALENS F.
I. ATRAPIVS SVCCESSVS
C. LICINIVS VALENS
C. VELLEIVS RIVA.

Et neuf autres lignes également omises.

Troisième Colonne.

HOSTILIVS NATALES
C. PACCIVS MERCVRIALES
M. ALPINVS SACERDOS
C. VALERIVS FIRMVS
VELLEIVS PAIBES
VELLEIVS ONESIMVS
PHOIBVS COLON
C. FLAVIVS PVDENS
L. VOLVTIVS FIRMVS
M. PVBLICIVS CASSIVS
C. ABELLIVS SECVNDVS
ATILIVS FVSCVS
L. DOMITIVS VENERIANVS

L. VOLATIVS VRBANVS
C. JVLIVS PHILIPPVS
L. DOMITIVS ICARIOS
CAMELLIVS CRESCENS
M. ATIARIVS MOSCHAS.

Et quatre autres lignes omises.

Inscription la plus élevée à droite.

CVLTORES..... I. SILBANI S. D.
Q. SACERDOTEM AC.. IOBICTORE
Q. SEDIVS PROCLVS PA ER VAR DIONYSI
SEDIVS VALENS II. PROCVLVS
C. NAGAPETV HERACLI FI.
P. SVLIS QVINTVS
S. MARTIALES FR.
V. RTIVS SILBANVS.

Inscription dont la place n'est pas marquée.

P. HOSTILIVS PHILADELPHVS
OB HONOREM ÆDILIT. TITVLVM
POLIVIT DE SVO
ET NOMINA SODAL. INSCRIPSIT
EORVM QVI MVNERA POSVERVNT
DOMITIVS PRIMIGENIVS STATVAM
ÆREAM SILVANI CVM ÆDE
C. OVATIVS SABINVS AT. TEMPLVM
TEGENDO TEGVLAS CCCC TECTAS
NVTRIVS VALENS SIGILLA MARMORIA
DVA HERCVLEM ET MERCVRIVM
PACCIVS MERCVRIALES OPVS CEMENTIC..
CCL ET TABVLA PVTA OLYMPVM, etc.

Cinq autres lignes omises.

Seconde Colonne de la dernière inscription.

ALFENVS ASPASIVS SACERDOS
SIGNVM ÆREVM SILVANICVM BASI

ITEM VIVVS XI MORTIS CAVSA E SVI
REMISIT
HOSTILIVS PHILADELPHVS INSC IN
DENTIBVS IN TEMPLO PETRAM EXCIDIT.

Je crois qu'on doit aussi rapporter au temps de la république Romaine ou des consuls, une fameuse pierre qui se voit à l'orient de la ville, environ à cinq cents pas de distance. Elle est creusée en forme de vase; elle a quinze pieds de haut et huit de large; elle est de couleur grisâtre comme le roc dont j'ai parlé; elle est unie, et sans autre ornement qu'un cordon ou espèce de couronne de feuilles de laurier qui règne sur les bords. On voit une inscription gravée sur les deux côtés de cette pierre. Cette inscription qui est la même sur l'un et l'autre côté, contient neuf lignes en caractères latins. Les cinq dernières ne peuvent plus se lire, on ne lit même la quatrième qu'en devinant un peu. Les lettres de la première ligne sont au nombre de neuf; elles sont si grosses et tellement séparées l'une de l'autre, qu'elles occupent un espace de près de huit pieds en longueur. Celles de la deuxième, de la troisième et de la quatrième vont toujours en diminuant proportionnellement, ce qui fait qu'elles contiennent plus de lettres. Voici l'inscription qui s'y lit en lettres initiales:

C. VIBIVS. C F.
COR QVARTVS.
MILLEGVN MACEDONIE.
DECVR ALAES CVI VIOR.

Ce grand vase est posé sur une espèce de base de deux pierres mal assemblées l'une avec l'autre: je crois que c'est une urne qui a servi à renfermer les cendres de deux Romains dont le nom y est marqué, et peut-être celles de quelques autres de leur famille. On croit dans le pays qu'elle est du temps des

des rois de Macédoine, mais cette opinion me paroît mal fondée. Cependant on pourroit conjecturer que cette urne a servi pour le même usage aux Macédoniens; que les Romains conquérans et maîtres de ce pays se la sont appropriée, et qu'ils y ont fait graver les noms qu'on y lit encore. Le haut de ce vase est bien conservé; mais le bas est beaucoup endommagé; il étoit apparemment couvert, mais le couvercle n'y est plus.

A quelques lieues au nord, est la Cavalle, petite ville qui n'a point de fortifications à la moderne, mais une simple enceinte de murailles flanquées de tours; elle est située sur un rocher qui s'avance, et fait cap à l'île de Thasse, qui n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Ce rocher a quelque ressemblance avec un cheval qui tourne la croupe à la mer, et présente la tête élevée vers la terre de Macédoine, à laquelle il est attaché par un isthme assez bas, qu'il ne seroit pas difficile de couper. C'est par cet isthme que viennent dans la ville la plupart des eaux qui descendent des montagnes voisines : elles y sont conduites par un aqueduc qui a deux canaux l'un au-dessus de l'autre, élevés, l'un de vingt pieds, l'autre de trente-cinq. Sur la pointe du rocher est un château escarpé; mais malgré ce château la place n'est pas forte, et l'armée navale des Vénitiens s'étant présentée dans la pénultième guerre, à la première volée de canon, le commandant envoya offrir le tribut au capitaine-général de la flotte.

Quelques géographes disent que cette ville étoit autrefois appelée *Calyba* et *Bucephala*, ce qui fait croire qu'elle est une de celles qu'Alexandre fit bâtir en l'honneur de son cheval Bucéphale, et son nouveau nom de Cavalle reviendroit assez à ce dernier. Quoi qu'il en soit, elle n'est sûrement l'ouvrage ni des Génois, ni des Vénitiens, qui l'ont possédée les uns après les autres; mais elle subsistoit du temps de

l'empire Romain, du moins à en juger par trois sépulcres qu'on a trouvés près la porte de la ville. En voici les inscriptions; les caractères en sont encore fort bien marqués et très-lisibles.

Première Tombe au-dessous de l'aqueduc.

CORNELIA P FIL ASPRILLA SAC
DIVAE AVG.

A la seconde ligne.

ANNO XXXV H S E

Seconde Tombe proche la porte de la Marine.

CORNELIA LONGA ASPRILLÆ
MATER ANNO LX H S E

Troisième Tombe auprès d'une mosquée.

P. CORNELIVS ASPER ATIARIVS.
MONTANVS
EQVO PVBLICO HONORATVS
ITEM ORNAMENTIS DECVRIONATVS
ET VIRATVS PONTIFEX FLAMEN
DIVI CLAVDI
PHILLIPPIS ANNO XXIII H S E

Ce mot *Philippis* fait naître une autre difficulté; sur cette inscription latine, quelques gens ont pensé que cette ville s'étoit appelée Philippes, et que les Romains lui avoient donné ce nom pour éterniser la mémoire de l'ancienne Philippes, qui étoit ruinée. Je crois qu'elle ne l'a jamais porté, mais que ces sépulcres ont été bâtis dans la capitale de la Macédoine, et dans la suite des temps transportés à la Cavalle, qui n'en est qu'à trois ou quatre lieues.

De la Cavalle je passai dans l'île de Thasse : elle a environ quatre-vingts milles de tour; la pêche y est quelquefois fort abondante. Le même jour que j'arrivai, on prit pour le moins vingt mille poissons en

deux ou trois coups de filet. Cela vous étonne; les pêcheurs eux-mêmes en furent surpris, et ils attribuoient ce bonheur à l'arrivée des missionnaires. Environ douze mille de ces poissons n'étoient guère différens du hareng pour la grosseur et la figure; les autres étoient plus petits. Cette île a des mines d'argent qu'on a fouillées, comme il paroît par des routes souterraines qui se voient dans les montagnes.

Les vins de Thasse étoient autrefois estimés à Constantinople; on les trouvoit délicats et bienfaisans. Les uns, dit-on, inspirent la joie, les autres portent au sommeil: saint Chrysostôme a prêché contre cette sorte de luxe. Les anciens connoissoient un raisin sous le nom de *Tassia uva*, parce qu'il se trouvoit principalement dans cette île. Aujourd'hui ses vins sont en discrédit, et quoiqu'elle soit fertile en bois, en troupeaux et en une certaine graine qui sert à teindre en rouge, on parle beaucoup plus de ses huiles, de son miel et de sa cire. C'est en cela que consiste son principal trafic, et elle produit de ces sortes de denrées en si grande quantité, que le capitan-pacha à qui elle appartient, en retire plus de revenu que d'aucune des Cyclades et des Sporades.

Les Thassiens croient que l'hérétique Nestorius est mort dans leur île, où il fut relégué, disent-ils, par l'empereur Théodose-le-Jeune pour n'avoir pas voulu se soumettre au concile d'Ephèse. Ils montrent trois tombeaux, dont ils prétendent qu'un est celui de Nestorius, et les deux autres de deux de ses disciples, mais il n'y a aucune inscription qui en fasse foi; ainsi cette opinion est, selon toutes les apparences, une fable des Grecs modernes, et voici ce qui pourroit bien y avoir donné lieu. En lisant dans les historiens ecclésiastiques que Nestorius fut exilé dans l'Oasis, une affreuse solitude d'Egypte, où il mourut misérablement, ils ont sans doute pris l'O d'*Oasis* pour un *Th*, d'où ils ont fait *Thasos*, qui est le nom

de leur île. Voilà sur quoi peut être fondée la prétendue tradition.

Au reste cette fausse persuasion des Thassiens fait qu'ils craignent qu'on ne les soupçonne de nestorianisme : pour éloigner ce soupçon, ils sont les premiers à en accuser les autres, et à invectiver contre cet hérésiarque, et ses sectateurs.

Ils ne paroissent guère connoître d'autre hérésie que celle-là; et l'on est sûr de les gagner en invectivant contre elle.

Je fus surpris d'en voir un demander comment nous appelons la sainte Vierge, si c'est *Theotòkos* avec l'accent sur la pénultième syllabe, ce qui signifie Mère de Dieu; ou *Theòtokos* avec l'accent sur l'antépénultième, ce qui veut dire enfant de Dieu. Je n'aurois jamais cru que le souvenir de cette subtilité grammaticale se fût conservé si long-temps au milieu de l'ignorance crasse où sont presque tous les Grecs en matière de religion. Comme je lui eus répondu que l'Eglise catholique reconnoissoit Marie non-seulement pour fille de Dieu selon l'esprit, mais aussi pour Mère de Dieu, tous applaudirent à cette réponse, et me donnèrent de nouvelles marques d'amitié.

L'île de Thasse conserve encore aujourd'hui des monumens de l'antiquité; et les ouvrages même des Génois nous apprennent à remonter plus haut, puisqu'ils n'ont été construits que de pierres ramassées d'autres édifices plus anciens, et que l'on voit de grandes pièces du plus beau marbre, mêlées sans ordre avec le moëllon le plus grossier. Il y reste d'ailleurs de précieux vestiges d'une domination plus puissante, entre autres le port avec une fort belle darse, autour de laquelle régnoit un beau quai pavé de marbre blanc qui subsiste encore en partie. La plaine voisine, qui a plus d'une lieue de diamètre, est toute couverte de ruines d'anciens édifices.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est un sépulcre qui s'élève de terre à la hauteur de douze à quinze pieds, et qui n'est composé que de cinq pièces toutes d'une belle pierre grise. Ces cinq pièces sont, premièrement, le couvercle taillé en pointe de diamant, avec les quatre angles relevés comme pour soutenir quelques figures : ce couvercle a neuf pieds et demi de long, quatre de large, et deux dans sa plus grande hauteur. Secondement, un coffre carré et uni, de neuf pieds de long, quatre et demi de large, autant de haut. Troisièmement, une espèce de tombe épaisse de deux pieds, ornée d'un bourrelet et d'une moulure autour, qui sépare ce premier coffre du second. Quatrièmement, le second coffre, taillé par le dehors en forme de piédestal, haut d'environ quatre pieds. Cinquièmement, une base haute de deux pieds depuis le coffre carré jusqu'au bas. Toutes ces pièces ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur, de sorte que la base a bien onze pieds de long et six de large. Je ne trouvai aucune inscription sur ce monument.

On voit aussi presque au centre de l'île, les ruines d'un château avec deux inscriptions et des bas-reliefs; mais ces inscriptions, l'une grecque, et l'autre gothique, sont pleines de fautes, et ne disent rien autre chose, sinon que ce château a été rebâti l'an du monde 6910, c'est-à-dire, l'an de l'ère chrétienne 1402, puisque, selon le calcul des Grecs, la première année de l'ère chrétienne est la 5508 depuis la création du monde.

L'inscription grecque est accompagnée d'un écusson blasonné d'une croix cantonnée de quatre lettres grecques que les empereurs de Constantinople substituèrent par dévotion à celle du *Labarum*, je veux dire, I. X. N. K. qui signifient que c'est Jésus-Christ qui remporte les victoires.

L'inscription gothique parle d'une autre réparation

du même château faite en 1434. On voit sur cette même plaque de marbre trois écussons; celui du milieu a le champ semé d'écailles de poissons, et en chef une croix cantonnée de quatre B, ainsi renversés.
L'écusson de la droite est fuselé en pal; ce qui ressemble aux armes des princes Monaco de la maison de Grimaldi. L'écusson de la gauche porte écaillé comme celui du milieu, mais sans la croix. Les métaux sont distingués des couleurs dans ces armoiries; ils ne le sont point entr'eux, non plus que les couleurs entr'elles.

A l'extrémité de l'île, vers le sud-est, il y avoit une petite ville défendue par un château : je n'ai trouvé là ni inscriptions, ni figures, excepté deux grands tigres en relief, placés au-dessus d'une porte. On me raconta que cette ville avoit été ruinée depuis environ cinquante ans, par des corsaires de Malte. Ils voulurent enlever une fille, et furent d'abord repoussés; mais ils revinrent quelque temps après en grand nombre, se rendirent maîtres de la ville, s'emparèrent du château, et le détruisirent. Ce fait m'a été confirmé par des provençaux, qui me nommèrent le capitaine de ces corsaires; et ils m'ajoutèrent qu'il étoit mort dans l'indigence et la misère, quoique ses courses fréquentes et heureuses eussent dû beaucoup l'enrichir. Cette violence avoit rendu odieux les Francs dans toute l'île. Le nom Français y est pourtant plus respecté que dans aucun autre endroit de l'empire Ottoman.

Les Anglais et les Hollandais y sont peu connus; les Allemands et les Vénitiens y sont regardés comme ennemis; les Français y sont bienvenus, parce qu'ils ont facilité le commerce des habitans du pays, et se sont intéressés en leur faveur auprès de la seigneurie de Venise, et du Grand-Maître de Malte.

Revenu de cette excursion, j'envoyai le père

Piperi à la côte voisine de Thessalie, et ce ne fut qu'après bien des dangers qu'il arriva à la plage de Zagoura. On donne ce nom aux environs des monts Pélion et Ossa, si fameux par les fables des poètes: ce sont des gorges de montagnes, des plaines, des vallées, des collines agréables, que la nature elle-même semble avoir pris soin d'embellir. Ces cantons enchantés ne doivent à l'art aucuns de leurs ornemens. Le célèbre vallon de Tempé, avec son fleuve Pénée, en fait une partie considérable. Presque tout ce canton charmant est coupé par de beaux ruisseaux qui serpentent en cent petits canaux naturels, qui arrosent divers arbres d'une hauteur extraordinaire, et donnent aux bergers et aux troupeaux un abri délicieux contre les ardeurs du soleil. L'air ne peut manquer d'être fort sain dans un si beau pays; cependant les habitans, presque tous Grecs, n'en vivent pas plus long-tems, faute de savoir se gouverner et se modérer : ils n'usent presque que de mets salés, et de fruits. Quoique leur vin ne soit pas des meilleurs, ils en prennent avec excès. Ils le boivent toujours pur, comme tous les peuples du Levant, qui se moquent de nous quand ils nous voient mettre de l'eau dans notre vin; mais aussi en échange, ils boivent l'eau toute seule, quelquefois pendant plusieurs mois. Ils passent souvent de l'un à l'autre par caprice et sans règle : aussi sont-ils sujets à des maladies fort dangereuses, surtout pendant l'été et pendant l'automne. On trouve dans ce pays de bons chevaux, qui soutiennent encore la réputation de l'ancienne cavalerie thessalienne. On y nourrit toutes sortes de troupeaux, et on y trouve quantité de blé, de miel, de cire, et même de soie.

Le père Piperi parcourut toutes ces contrées, et ne revint me joindre à Salonique, qu'après trois mois écoulés.

Il resta avec moi tout l'hiver, et nous ignorions

quels secours nous pouvions espérer, pour donner à la nouvelle mission la forme qui convenoit.

La maison consulaire où nous avions demeuré jusqu'alors, n'étant guère propre pour les fonctions de notre sainte religion, nous avions loué vers la fin de l'année précédente, un petit appartement dans la paroisse de saint Athanase; je m'y retirai, et je laissai le père Piperi chez M. le consul. Là je dressai un autel. J'y disois la messe les jours ouvrables, et je commençai à travailler au salut des Grecs, par l'instruction de leurs enfans qui y accouroient en grand nombre. Les parens de ces jeunes Grecs, et plusieurs autres personnes, y venoient en foule; chacun me proposoit ses difficultés sur les choses de la foi et sur la différence des deux rits : ils saisissoient avidement les réponses, et d'un jour à l'autre revenoient en plus grand nombre.

Le voyage que j'avois fait au mont Athos nous faisoit honneur auprès des Grecs, qui ont en singulière vénération ces monastères, les religieux qui les habitent, et ceux qui les ont visités. Quoique tout le monde ne nous fût pas également bien affectionné, personne cependant n'osa se déclarer contre nous, excepté un orfèvre grec, dont je vais vous raconter la ridicule calomnie.

Un jour il se trouva dans une nombreuse assemblée, où la plupart de ceux qui la composoient parloient fort honorablement de nous; il n'osa pas contredire ouvertement. Ces papas, dit-il, ont du zèle; mais je ne puis m'empêcher de leur vouloir du mal depuis que j'ai su, de très-bonne part, que le roi de France a envoyé quatre de leurs confrères en Moscovie, pour faire périr le Czar; et ils se sont volontiers chargés de cette commission. Tous furent surpris de ce discours. L'accusation étoit grave par elle-même; elle pouvoit faire plus d'impression en ce pays que partout ailleurs. Les Grecs sont per-

suadés, on ne sait sur quel fondement, que le Czar les délivrera un jour de la domination des Turcs. Comme la Grèce et la Moscovie suivent le même rit, peut-être cette persuasion est-elle fondée sur la conformité de religion. Quoi qu'il en soit, cette calomnie suffisoit pour renverser notre mission naissante. Heureusement un de ceux qui écoutoient ce discours, étoit revenu depuis peu de Moscovie; il assura qu'il y avoit vu quelques-uns de nos pères; qu'ils y vivoient dans la pratique des vertus propres de leur état, et qu'ils y étoient honorés de la bienveillance et de la protection du prince.

Malgré cette espèce de justification que sembloit nous avoir ménagée la Providence, je crus devoir porter les choses plus loin. Je priai d'autres Grecs, que je savois avoir demeuré long-temps à Moscou, d'aller trouver l'orfèvre et de le détromper; je fis encore plus, je portai mes plaintes au consul de France, et je lui déférai cette atroce calomnie faite contre le Roi très-Chrétien. Je le conjurai cependant de ne pas faire punir le calomniateur selon la rigueur des lois, mais de lui faire les reproches que méritoit une imputation si odieuse, et de l'avertir qu'il se tînt désormais dans les bornes du respect qu'il devoit à la vérité, à l'honneur du Roi, et à celui de la religion. La démarche réussit comme je le souhaitois: quand il s'agit de l'honneur du Roi, ou de la nation, MM. les consuls ne savent ce que c'est que de plier; ils prennent le haut ton, et se font respecter. M. Arnaud fit une sévère réprimande au calomniateur, et l'assura que si nous n'avions intercédé pour lui, il n'auroit pas manqué lui-même de le faire punir, ou de le traduire au tribunal du juge turc, pour le faire châtier comme criminel de lèse-Majesté à l'égard du plus grand des rois qui vivent en paix avec la Porte ottomane. Cette affaire fit grand bruit; les Grecs en furent instruits; notre modération nous fit

honneur, et nous les attacha encore davantage; nous ressentîmes bientôt les effets de cette affection. Le seigneur Jean Paléologue, le plus distingué des primats de la ville voyant avec peine que la maison que nous avions louée étoit petite, obscure et fort incommode, résolut de nous en faire bâtir une autre dans une place voisine de son palais, et il exécuta son projet l'année suivante.

Tout sembloit concourir à nous accréditer. Les Arméniens qui trafiquent à Salonique, n'y ont point d'église, et les Grecs, qui les méprisent, ne les reçoivent pas volontiers dans les leurs. Dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un missionnaire qui parloit turc, et même arménien, ils accoururent en foule chez nous pour entendre la messe, et recevoir les sacremens. Parmi eux, un pauvre homme tomba malade; nous l'assistâmes pendant sa maladie, et nous lui procurâmes tous les secours spirituels et corporels que l'humanité et la religion demandent. Il mourut entre nos bras. Ses compatriotes ne savoient comment le faire enterrer; les Grecs leur demandoient une grosse somme d'argent. Comme il n'étoit pas de notre rit, et qu'il étoit sujet du Grand-Seigneur, nous ne pouvions faire cette fonction sans une permission expresse. Ses confrères prirent le parti d'aller trouver le molla, ou juge souverain de la ville, et de lui exposer leur peine.

Seigneur, lui dirent-ils, il est mort un de nos frères; il étoit pauvre, nous ne savons comment le faire inhumer. Si nous nous adressons aux Grecs, ils nous demanderont une trentaine de piastres, et le défunt n'a peut-être point laissé trente aspres (1). Mais les pères Français l'ont secouru dans sa maladie; ils s'offrent à l'enterrer pour rien, si vous avez

(1) L'aspre est une petite monnaie turque, qui vaut six deniers, monnaie de France.

la bonté de le permettre. Cela est merveilleux, répliqua le juge turc, que ces pères, après avoir assisté votre homme pendant sa maladie, veuillent bien encore lui rendre gratuitement les derniers devoirs. J'ai toujours oui dire, que les Français sont généreux, et cette occasion en est une nouvelle preuve. Allez, ajouta-t-il, il n'y a pas à délibérer, adressez-vous à eux, puisqu'ils veulent bien vous rendre ce service, et si quelqu'un ose vous inquiéter, plaignez-vous, j'y mettrai bon ordre.

Les Arméniens, transportés de joie, vinrent me trouver avec cette permission. Je fis à leur confrère des obsèques honorables : je fournis le luminaire, et j'engageai plusieurs Français à y assister. Cette charité étoit placée ; elle charma les Arméniens, qui, depuis ce temps-là, furent plus assidus que jamais à notre chapelle ; et s'ils ne sont pas la plus nombreuse partie de notre troupeau, ils en sont la plus édifiante par leur piété.

Nous exercions tranquillement notre ministère, et nous voyions prospérer nos travaux, lorsque la peste se fit sentir. La contagion qui se répandit de jour en jour obligea le consul, et presque toute la nation Française, à quitter Salonique, et à se retirer à Galasse, gros bourg distant de sept lieues vers l'orient, et agréablement situé dans un air pur et fort sain ; (c'est l'ancienne ville d'*Adrameria*, qui est encore aujourd'hui un siége épiscopal). M. le consul pria le père Piperi de le suivre et de servir d'aumonier à la caravane : nous crûmes ne devoir pas refuser à notre protecteur cette marque d'amitié.

On partit de compagnie le 20 juin (1) au matin, et on arriva au terme le soir. On marchoit comme en ordre de bataille. Dès que les habitans de Galasse virent paroître l'étendard blanc que M. le consul

(1) Année 1708.

faisoit porter à la tête de la troupe, ils le saluèrent d'une décharge de mousqueterie ; et l'on y répondit avec un plus grand nombre d'armes à feu. Les Galassiens avoient placé dans la campagne des fusiliers de distance en distance, pour recevoir leurs nouveaux hôtes, et leur servir d'escorte ; ces fusiliers se joignoient à mesure qu'on avançoit, et ils marchoient à la tête de la caravane. A l'entrée du bourg, les primats se présentèrent, et après avoir salué M. le consul, ils lui montroient les logis qu'on avoit destinés pour lui et pour sa suite. On avoit été prévenu, et le pacha de Salonique avoit envoyé à Galasse un commandement qui portoit que, pour leur argent, les Français fussent logés commodément, et qu'on leur fournît tout ce qui leur étoit nécessaire, pendant tout le temps qu'ils y séjourneroient. L'ordre fut ponctuellement exécuté. Dès qu'on eut pris possession des maisons marquées, on arbora le pavillon au haut de celle du consul ; on régala plusieurs fois l'évêque, l'aga, les papas et les primats ; et tout se fit avec cet air de politesse et de magnificence, qui est le caractère de notre nation, et qui lui fait tant d'honneur auprès de l'étranger.

Le père Piperi, chargé du spirituel, n'oublia rien pour engager tout le monde à sanctifier ce séjour par les plus saints exercices de la religion. Il dressa un autel dans la maison du consul. Tous les jours il y célébroit la sainte messe, que nos Français entendoient régulièrement. Quelquefois il les menoit à de petits pélerinages de dévotion ; le terme le plus ordinaire étoit une église de sainte Anastasie. Il sut si bien gagner les bonnes grâces de l'évêque, que ce prélat lui permit d'instruire les pères et les enfans : tout se passa avec une satisfaction mutuelle. Les Grecs même se déclarèrent, en bien des occasions, pour le rit romain. La peste ne dura que deux mois, et nos Français revinrent à Salonique, dans le même

ordre qu'ils en étoient partis. L'évêque, à la tête de ses papas, vint en cérémonie leur souhaiter un bon voyage, et s'arrêta pour voir passer la cavalcade. Les primats et une bonne partie du peuple la suivirent jusque hors du bourg. On sait que les Français aiment à faire de la dépense, surtout dans le pays étranger. Comme leur séjour avoit répandu quelque argent, le peuple, et surtout les pauvres gens, furent touchés de leur départ. En rentrant dans Thessalonique, ils traversèrent une partie de la ville l'étendard levé, pour conduire M. le consul chez lui.

Le 7 novembre, le père Piperi s'embarqua sur une pinque, pour visiter les Chrétiens des îles circonvoisines. Il avoue, dans la relation qu'il a faite de ce voyage, que jamais de sa vie il n'a été en si grand danger. Nous mîmes à la voile, dit-il, avec un vent favorable, et tout l'équipage étoit dans la joie. Sur le soir, le ciel se couvrit de nuages épais, la mer s'enfla extraordinairement, et le vent changea d'un moment à l'autre ; nous fûmes obligés de courir tantôt vers Cassandria, tantôt vers Zagoura. L'alternative de ces vents, qui firent le tour de la boussole, depuis minuit jusqu'au jour, augmenta la tempête, et nous mit à deux doigts de notre perte. Le capitaine vint me dire, la larme à l'œil, d'implorer la miséricorde de Dieu et la protection de la sainte Vierge ; que le vent seul pouvoit nous sauver, et que le vent commençoit à manquer ; j'étois, Dieu merci, assez tranquille sur mon sort : je le priai de m'avertir des progrès du danger, et du temps où il seroit nécessaire de donner une absolution générale. Le jour parut et augmenta notre frayeur, à la vue des vagues qui venoient tout à la fois, de trois ou quatre endroits différens, se briser contre notre barque avec un bruit horrible, et les plus violens balancemens que j'aie jamais sentis sur la mer ; enfin,

le vent manqua tout-à-fait. C'est alors que nous nous crûmes perdus, et qu'on ne songea plus qu'à se préparer à la mort. On sonna la cloche, on se mit à genoux; je me plaçai au milieu, tenant en main un tableau de la sainte Vierge, dont je récitai les litanies : je fis faire à tous les assistans des actes réitérés de contrition, de résignation à la volonté du Seigneur, de foi, d'espérance et de charité.

Le capitaine fit ensuite, en son nom, et au nom de tout l'équipage, un vœu à Notre-Dame de *Vatopedi*, qui est en grande vénération à Napoli de Romanie : chacun promit de faire une offrande selon ses facultés. Je jetai de l'eau bénite dans la mer; je leur fis promettre de se confesser en arrivant à terre; j'en confessai quelques-uns, et je les avertis tous de se tenir prêts à recevoir l'absolution, si bientôt Dieu ne nous envoyoit un peu de vent pour surmonter les flots. Après ces devoirs de piété, je tâchai de les consoler, en leur faisant espérer que Dieu auroit pitié de nous : qu'il n'avoit apparemment permis cette horrible tempête, que pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes, et les rappeler à lui. A ce discours, tous m'interrompirent et s'écrièrent en pleurant: Jésus, Sauveur de nos âmes, ayez pitié de nous; Vierge sainte, secourez-nous : oui, mon Dieu, ajoutèrent-ils, vous nous traitez comme nous le méritons; mais nous promettons de nous convertir et de changer de vie. Alors nous chantâmes trois fois: *Patrona navigantium, ora pro nobis.* Mes enfans, leur dis-je ensuite, je sens dans mon cœur que cette Reine toute-puissante, l'asile et le refuge des pécheurs, exaucera nos vœux. Peu de temps après, nos voiles s'enflèrent: on crie miracle; on redouble les prières; la reconnoissance entretient les sentimens que la crainte avoit fait naître; le vent se fortifie, et devient en poupe. Notre course s'acheva sans alarmes; nous fûmes assez heureux pour gagner

le port de Palermo (1), avant le coucher du soleil. D'abord que nous eûmes pris terre, notre premier soin fut de nous mettre à genoux, Latins et Grecs, pour rendre de très-humbles actions de grâces à Dieu, à sa sainte Mère, et aux Saints que nous avions invoqués.

Le père Piperi finit ainsi sa relation. Cette tempête, dit-il, me parut singulière ; mais, quelque chose de plus singulier encore, c'est qu'après le péril passé, aucun des passagers délivrés de la crainte du naufrage, ne fut infidèle aux promesses qu'il avoit faites, et tous se confessèrent à Scopoli, avec des sentimens d'une parfaite pénitence.

La maison que nous avoit fait bâtir le seigneur Paléologue, se trouva logeable au mois de février (2). J'allai m'y établir. Alors les Grecs accoururent à nous en plus grand nombre, attirés par l'étendue et la commodité de cette nouvelle demeure. Le fruit répondit au travail, et j'eus la consolation de voir le nombre des catholiques s'augmenter de jour en jour. Ces succès naissans m'enhardirent, je souhaitois établir huit ou dix missionnaires à Thessalonique et aux environs ; mais les besoins des autres missions, la coutume des Turcs, qui ne souffrent les missionnaires que dans quelques îles, et dans les échelles du Levant où il y a des consuls Français, firent échouer ce dessein, et il fallut se borner à ce qu'on avoit fait jusqu'alors.

La guerre qui s'alluma entre le Czar et le Grand-Seigneur (3), nous procura un surcroît de travail. Les Grecs, par aversion pour les Turcs, qui leur reprochoient sans cesse qu'ils étoient Moscovites d'inclination, et par l'espérance qu'ils avoient con-

(1) C'est le port de l'île Scopoli, qu'on nomme aussi Scopelo.

(2) Année 1709.

(3) Année 1711.

çue de leur prochaine délivrance de la domination Ottomane, commencèrent à nous découvrir avec plus de confiance leurs sentimens sur la religion, ce qui nous donna de nouvelles occupations. Les plus raisonnables et les mieux instruits d'entre eux, paroissoient souhaiter une réunion générale et solide de l'église d'Orient avec celle d'Occident. Chaque jour ils nous proposoient de nouveaux doutes qu'il falloit éclaircir. Un d'eux entre autres, nous ouvrit un vaste champ de dispute, en nous présentant un ouvrage posthume d'un fameux Dosithée, patriarche schismatique de Jérusalem. Cet ouvrage avoit été imprimé en Valachie, l'an 1705, et est intitulé : *Tomos charas*, (Livre de joie).

En effet, dès la préface, ce téméraire discoureur se félicite d'avoir convaincu les Latins d'hérésie et d'impiété manifeste ; et il invite arrogamment tous ceux de son parti à prendre part à sa joie. Le corps de l'ouvrage comprend : 1.° deux lettres de Photius, au pape Nicolas I.er ; une troisième au clergé d'Antioche ; une au patriarche d'Alexandrie, et enfin, une cinquième à l'archevêque d'Aquilée. 2.° Les actes du faux synode, où il présida, et qui le confirma dans le siége de Constantinople, en chassant saint Ignace. 3.° Des notes sur ce synode. 4.° Des ouvrages d'un certain Nicolas *Iatro-Philosophe* (ou médecin-philosophe), et d'un Mélèce contre la primauté du pape. 5.° Un mauvais dialogue contre le concile de Florence. Voilà ce que contenoit ce livre.

Après quelques conférences particulières sur ce bel ouvrage, dont nous découvrîmes les faussetés, les fraudes, les calomnies, tous les assistans convinrent qu'il devoit être rejeté, et on me l'abandonna, afin que dorénavant il n'infectât personne de son venin. A peine ce travail fut-il fini, que je fus chargé d'un autre, qui demandoit beaucoup plus de

de discussion et plus d'application. Il y avoit à Venise un jeune homme de Salonique, que son oncle, l'un des principaux de la ville, avoit prié de lui ramasser tout ce qu'il pourroit trouver d'ouvrages des pères grecs, et de les lui envoyer. Il s'acquitta parfaitement bien de sa commission, et il lui fit tenir les œuvres de saint Athanase, de saint Denis l'Aréopagite, de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Grégoire de Nysse; mais à la fin de chaque livre, on y avoit inséré quelques pages de papier, où l'on avoit écrit quantité de notes, qui tendoient à prouver que ces saints avoient été du sentiment des Grecs modernes, sur la procession et la mission du Saint-Esprit; sur le purgatoire, sur la primauté du Pape, sur la béatitude des saints, et sur la lumière *thaborique*, idée chimérique de Grégoire Palamas. Pour réfuter tant de calomnies, il fallut lire attentivement tous ces gros volumes, expliquer ces textes qu'on nous objectoit, en produire d'autres et de plus clairs en faveur des dogmes catholiques, afin que la vérité parût dans tout son jour. Ce fut un travail immense; mais avec le secours divin, nous y réussîmes de telle sorte, que nos adversaires parurent pleinement satisfaits. Tandis que pour gagner les schismatiques, nous employions la persuasion, nous avions en même temps recours à l'autorité pour les empêcher de nous troubler dans nos ministères; et nous obtînmes un firman ou commandement du Grand-Seigneur (1), qui défendoit à quiconque de faire aucune peine aux Français lorsqu'ils viendroient chez nous pour entendre la lecture du saint évangile. C'est ainsi que les Turcs appellent les principaux exercices de notre sainte religion. Le chancelier de l'ambassadeur (2)

(1) En 1712.

(2) M. Brue, chancelier de M. le comte Dessalleurs, ambassadeur à Constantinople.

nous servit beaucoup dans cette affaire. Le firman fut reçu avec respect par le molla, à qui il étoit adressé; et ce juge, après l'avoir lu, nous le remit entre les mains. Pour en tirer plus d'avantage, nous crûmes devoir attendre l'arrivée du nouveau consul (1). A son arrivée, il consentit que la chapelle consulaire fût transférée chez nous, et il reconnut la nôtre en cette qualité.

Le jour de la Pentecôte, 15 de mai, elle fut ouverte, et publiquement fréquentée, sans que personne s'y opposât. Nous avions déjà disposé notre maison de manière qu'on y pût célébrer des messes solennelles, et y faire le service divin plus décemment que dans la maison du consul; mais le lieu étoit encore trop petit pour la foule.

Notre principale occupation, pendant l'année suivante (2), fut de bâtir une nouvelle chapelle. L'édifice fut achevé en huit mois. Ni les Turcs, ni les Grecs schismatiques ne nous suscitèrent point d'affaire pour cela; au contraire, la plupart se réjouissoient de ce que les pères *Noirs* (c'est ainsi qu'il nous appellent) formoient un établissement solide dans cette capitale de Macédoine. En entreprenant cet ouvrage, nous n'avions pas la moitié des fonds nécessaires; il s'acheva cependant sans contracter de dettes; les fidèles nous offrirent d'eux-mêmes ce qui nous manquoit. Quelques Grecs même voulurent avoir part à la bonne œuvre, et un de leurs primats ou archontes, nous légua en mourant cinquante écus romains.

La chapelle est longue de soixante-dix palmes, large d'environ vingt-cinq, et haute de trente; elle est consacrée sous le nom de saint Louis, que le tableau de l'autel représente adorant Jésus-Christ

(1) M. de Boismont, fort zélé pour l'avancement de la religion.

(2) Année 1713.

entre les bras de la sainte Vierge. La première messe y fut célébrée le jour de l'immaculée conception, et la cérémonie se fit avec tout l'appareil possible. Cet appareil ranima la piété de nos Français. Les catéchismes et les sermons furent plus fréquens et plus fréquentés; l'office divin se fit avec plus de dignité et de solennité. Cette chapelle se voit d'assez près du haut des murailles, où il passe souvent des janissaires; le chant s'entend des environs, et jamais nous n'y avons vu faire d'insulte. On fit même dans la cour où elle est placée, la procession du saint sacrement le jour de la Fête-Dieu dans la plus grande décence, et avec les marques d'un respect général.

Ici finissent les mémoires du père Braconnier. Ce fondateur de la mission de Salonique fut nommé supérieur des missions de Perse. Il partit pour se rendre à Constantinople et de là à Ispahan. Il s'arrêta à Scopoli pour y régler plusieurs affaires avec le nouveau vice-consul, M. Gautier; pendant ce séjour il fut attaqué de la goutte et de la dyssenterie. Son courage le mit au-dessus de la nature défaillante; il s'embarqua pour la capitale de l'empire Ottoman, dans l'espérance, disoit-il, de mourir entre les bras de ses frères. Dieu, pour achever de le purifier et de le détacher de tout, ne le permit pas. Il arriva à demi-mort au château des Dardanelles; il y reçut les derniers sacremens de l'Eglise de la main d'un père Récolet, aumônier d'un consul français, et après avoir lui-même donné ordre à ses propres funérailles avec une présence d'esprit et une tranquillité d'âme admirable, il expira (1) dans la paix, le calme et la joie sainte que la religion seule peut donner. Il fut enterré dans le cimetière des Arméniens.

Après la mort de ce grand missionnaire, on voulut rendre l'établissement plus stable encore, et l'on

(1) Au commencement de l'année 1716.

demanda à la cour de Rome que la chapelle fût érigée en cure. La réponse fut qu'on n'y trouvoit aucune difficulté, mais que c'étoit à la France de demander ce titre. La France, en ce temps-là, ne vouloit rien demander à la cour de Rome : enfin après bien des négociations l'affaire a été heureusement consommée, et le titre curial accordé par le concours et le consentement des deux puissances. Nous sommes en partie redevables de cette érection à M. l'archevêque de Carthage, vicaire-patriarcal de Constantinople. La sacrée congrégation de la Propagande le chargea de faire les informations nécessaires. Il les fit, et rendit le témoignage le plus honorable pour les missionnaires. Sa lettre que nous avons en main est un éloge continuel de leurs vertus et de leurs travaux. Si nous la rendions publique, on nous accuseroit peut-être de manquer à ce que la modestie prescrit ; mais nous manquerions à ce que la reconnoissance exige, si nous ne lui faisions pas du moins honneur du zèle qu'il a témoigné, et des peines qu'il a prises en notre faveur.

Le père Jean-Baptiste Souciet, à qui nous devons cette relation exacte et intéressante, étoit le cinquième de six frères qui se sont successivement consacrés à Dieu dans notre compagnie. La facilité de son esprit le rendoit propre à plus d'un genre de littérature ; son goût le fixa aux ouvrages d'érudition. Attentif et profond dans ses recherches, exact et fidèle dans ses récits, toujours en garde contre les erreurs et incapable de les enseigner, il n'adoptoit que ce qu'il avoit mûrement examiné, et ne décidoit que sur ce qu'il avoit bien approfondi. On ne craint point d'en imposer au public, quand on a de tels auteurs ou de tels garans des mémoires qu'on lui présente. Aux talens qui rendent l'homme de lettre précieux à l'état, il joignit les qualités qui rendent l'homme de zèle véritablement utile à la religion. La gloire de Dieu

et le salut des âmes furent les deux objets qui le conduisirent aux missions du Levant. Sage, mais intrépide, il sembloit ne connoître les obstacles que pour les mépriser ou les vaincre, et tous les dangers de l'action ne se présentoient à ses yeux que comme des attraits pour l'entreprise. En voici un trait bien marqué.

Deux esclaves, dont l'un étoit Lithuanien, et l'autre né en Italie, avoient abjuré la foi. Le repentir suivit de près l'apostasie. Confus de leur foiblesse, ils en firent une pénitence publique : cette démarche éclatante arma l'infidélité contr'eux. Ils furent arrêtés; on les conduisit au juge. La bastonnade, les fers, la menace des derniers supplices : tout fut employé pour les intimider. Les missionnaires furent alarmés, ils craignirent une chute nouvelle; on résolut de tout risquer pour les secourir dans ce danger pressant.

Le père Souciet s'offrit pour cette entreprise; c'étoit exposer sa vie. L'espoir de mourir pour la foi flatta son courage. Il pénétra dans la prison, il parla aux deux confesseurs de Jésus-Christ, leur administra le sacrement de pénitence, et les anima si vivement par ses discours, qu'ils répandirent généreusement leur sang pour la religion qu'ils avoient auparavant abjurée, et réparèrent l'apostasie par le martyre. L'instruction des matelots l'occupa tout entier; il la continua sans intervalle. Il les assembloit les dimanches et les fêtes dans notre maison : les autres jours il alloit les trouver sur les vaisseaux. Il préparoit les uns à des confessions générales, il disposoit les autres à la sainte communion; il les instruisoit tous des principes et des lois de notre sainte religion. C'est dans ces saints et pénibles exercices que les chaleurs excessives et des fatigues extrêmes n'interrompirent jamais, qu'il contracta une fièvre violente qui nous l'enleva le 23 de juillet 1738. La

force de la maladie ne lui laissa que des momens de connoissance : il profita de ces intervalles pour recevoir les derniers sacremens de l'Eglise, et il mourut victime de son zèle, au milieu des regrets, arrosé des larmes de ceux qu'il avoit secourus. Outre cette relation, nous avons de lui une lettre datée du 20 d'août 1734, qui contient deux événemens glorieux pour la foi. Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune Français, âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à la religion. Honteux de sa foiblesse, il la détesta publiquement, et comme il n'y avoit point de prêtres latins à Veria, il confessa son crime à un prêtre grec, et en reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé; sa ferveur le porta à un genre de pénitence bien singulière.

Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines, il s'attacha au cou une petite croix. Dans cet état il parut au milieu de la ville, et dépouillé jusqu'à la ceinture, il se frappoit avec une corde nouée, en criant : *J'ai été apostat, mais je suis chrétien.* Le juge le fit arrêter : menaces, promesses, tourmens, tout fut employé pour l'engager dans une seconde apostasie; il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et il mourut dans les supplices. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec honneur dans une église. Plusieurs ont gardé des gouttes de son sang et des morceaux de ses habits. Le second événement qui a quelque chose de plus singulier, arriva dans la ville de Salonique. Un Turc avoit conçu la plus violente passion pour une fille bulgare d'environ quinze ans. Il n'épargna rien pour la séduire, mais tout fut inutile. Son amour se changea en désespoir et en rage. Il suborna des témoins. Ceux-ci attestèrent qu'elle avoit donné parole de l'épouser, et d'embrasser la religion mahométane. Elle nia l'un

et l'autre constamment. Le juge l'envoya en prison, sa mère l'y suivit. Là elle répétoit sans cesse ces paroles : *Mon Sauveur, vous savez que je suis à vous; délivrez-moi de ce péril, et appelez-moi à vous.* Sa prière fut exaucée, elle mourut le matin du second jour de sa prison. Les gardes aperçurent une grande lumière sur la chambre où elle étoit; ils y entrèrent, la trouvèrent morte, et frappés de ce prodige, ils en répandirent le bruit dans toute la ville. Beaucoup d'autres voulurent en être témoins; les Grecs frappés de cet événement, mirent en pièce une partie de ses habits, et les conservent encore comme des reliques.

LETTRE

Ecrite à M. Savary, agent-général des affaires du duc de Mantoue en France.

De Bassora, le 19 d'octobre 1675.

Je vous écris de Bassora, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique, et d'une demi-lieue du bord occidental d'un des plus beaux fleuves du monde, que l'on appelle en langue du pays *le grand fleuve :* il est produit par l'union de l'Euphrate et du Tigre. La situation de Bassora est charmante du côté de la rivière, à cause du grand nombre de palmiers qui croissent sur ses bords. Le côté de la terre n'est pas à beaucoup près si agréable. A peine sort-on des murailles, qu'on voit autant que la vue peut s'étendre, des déserts immenses, qui n'offrent pas même le moindre buisson. C'est une terre sèche et brûlée, qui s'étend très-loin dans l'Arabie. Il seroit inutile et même dangereux d'en

entreprendre la traversée; c'est pourquoi plusieurs de nos missionnaires sont passés en Perse pour chercher le frais. Pour nous, nous avons tâché de nous garantir des grandes chaleurs en gardant le logis.

Les maisons de Bassora ne sont faites que de terre ou de brique séchée au soleil; la couverture en est plate et de terre battue. Cette ville a environ quatre lieues de longueur; mais dans cette grande étendue l'on trouve beaucoup de terrain inutile et inhabité. Elle est présentement au pouvoir de la Porte, qui s'en est emparée depuis dix ans, et en a chassé les bachas Arabes, qui ne reconnoissoient le Grand-Seigneur que par quelques petits présens qu'ils lui envoyoient. Le commerce que l'on fait ici consiste en perles que l'on pêche dans le golfe Persique; en dattes que l'on envoie par toutes les Indes, et en d'autres productions de l'Arabie. Il arrive tous les ans de Surate et des autres parties des Indes, dans les mois de juillet et d'août, des vaisseaux qui retournent en novembre et décembre. Il vient aussi des caravanes de marchands d'Alep et de Bagdad, pour acheter les marchandises des Indes.

Tous les habitans de Bassora sont mahométans, si vous en exceptez cinquante ou soixante maisons de Chrétiens, que l'on appelle vulgairement *de Saint-Jean*. Ces Chrétiens, qui n'en ont que le nom, ne connoissent ni mystères, ni sacremens, ni cérémonies; ils ignorent même le nom de Jésus-Christ. Toute leur religion consiste à se laver dans l'eau du fleuve. Ils fêtent saint Jean, et Adam, le premier père. Il y a ici une mission de pères Carmes Déchaussés, qui travaillent à la conversion de ces Chrétiens étrangers (1), que l'on nomme aussi *Sabis*. Nous avons eu la consolation, dans le séjour de

(1) Ils sont venus des environs du Jourdain, où saint Jean baptisoit.

cinq mois que nous avons fait chez ces saints missionnaires, de voir plusieurs de ces sabis venir à la messe, et faire toutes les fonctions de bons Chrétiens. Ils ont une église, où l'on fait publiquement le service divin.

Nous allons passer bientôt sur un vaisseau anglais qui doit nous porter à Surate; mais avant de m'embarquer, permettez-moi, Monsieur, de vous faire un tableau très-abrégé de notre voyage, depuis notre arrivée dans l'empire turc, jusqu'à notre sortie.

Le 17 novembre 1674, nous mouillâmes sur le soir à la rade d'Alexandrette en Syrie. Ce lieu est très-mal-sain, et n'est considérable qu'à cause du voisinage d'Alep. Il en est comme le port.

Son nom d'Alexandrette a fait croire à plusieurs qu'Alexandre-le-Grand vint avec sa flotte prendre terre en cet endroit, lorsqu'il couroit à la conquête de l'Asie. A deux lieues du rivage, on nous a fait voir des colonnes qu'on dit avoir été élevées en mémoire de Jonas, lorsqu'il fut rejeté sur ce lieu par la baleine. Les pères de la Terre-Sainte ont ici une église publique pour les catholiques de l'Europe qui abordent dans ce port. Le mauvais air chasse de cette ville presque tous ses habitans; il n'y reste que ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir, principalement dans les grandes chaleurs. Alexandrette est gouvernée par un vice-consul Français et un Anglais, dépendans tous deux des consuls Français et Anglais qui résident à Alep. M. le vice-consul Français nous reçut dans sa maison avec beaucoup de civilité, et nous y demeurâmes jusqu'au moment de partir pour Alep, qui est éloigné de vingt-cinq lieues.

Le 19 du même mois, nous partîmes pour Alep, au nombre de cinq missionnaires. Nous prîmes, suivant la coutume, un janissaire pour nous escorter. Le vice-consul Français nous avertit de ne point payer vingt deux écus de droits que chaque caravane

de France doit compter pour passer d'Alexandrette à Alep. Il nous dit que M. de Nointel, ambassadeur à la Porte, avoit fait exempter les missionnaires de ce droit. Le 20 nous nous trouvâmes onze, et nous passâmes les plaines d'Antioche. Nous vîmes de loin les ruines de cette grande ville, autrefois le premier siége de saint Pierre. L'on nous dit que la principale église avoit été profanée et changée en mosquée. Cependant il en reste une aux Chrétiens de cette ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, et ils ont un patriarche schismatique. Le 21 nous arrivâmes à Alep, accompagnés d'un grand nombre de Français qui étoient venus au-devant de nous. Ils avoient appris l'arrivée de notre vaisseau à Alexandrette, par des pigeons qu'on avoit lâchés avec un billet sous l'aîle, et qui s'en étoient retournés à Alep, d'où on les apporte dans des cages. Ces messagers volans sont fort communs dans ce pays; ils vont même de Bassora à Bagdad, qui en est éloigné de plus de cent lieues.

Alep est une ville des plus peuplées et des plus marchandes de l'empire turc. Durant le séjour de six semaines que nous y avons fait, nous avons remarqué ce qu'il y avoit de plus considérable. Sa situation est agréable à la vue; le pays en est plat et très-abondant; elle m'a paru plus grande et plus peuplée que Rouen : c'est un des premiers gouvernemens de la Turquie. Il y a grand nombre de bâtimens faits comme des monastères; on les appelle *camps*. Nous allâmes descendre au grand camp, qui est la demeure de M. Dupont, consul Français, par qui nous fûmes reçus avec beaucoup d'honnêteté; il ne voulut pas même recevoir le droit de consulat pour le peu d'effets que nous portions.

Il y a dans cette ville vingt-cinq ou trente mille Chrétiens de diverses sectes : Grecs, Arméniens, Syriens et Maronites. Les Maronites sont tous ca-

tholiques, et dépendent de leur archevêque, qui est au Mont-Liban. Les Syriens ont aussi un archevêque qui est très-zélé catholique, et qui a ramené au bercail plusieurs brebis égarées. Les missionnaires, actuellement résidans ici, sont Jésuites, Capucins et Carmes-Déchaussés. Ils travaillent continuellement à la conversion de ces pauvres Chrétiens, qui joignent au schisme plusieurs hérésies, et qui gémissent sous la dure tyrannie des Turcs. Les missionnaires ne peuvent travailler ouvertement à la conversion des Mahométans.

Nous avons été obligés de séjourner à Alep plus long-temps que nous n'aurions voulu, à cause du ramadan; c'est le carême des Turcs. Aucune caravane ne peut partir dans ce temps. Alors il se fait de grandes réjouissances dans la ville; on environne les mosquées d'une grande quantité de lampes allumées, ce qui forme un très-beau spectacle; on donne des concerts dans les tours, et l'on fait ensuite une décharge d'artillerie.

C'est ainsi que les Turcs ouvrent leur temps de pénitence, qui consiste à ne point manger, tant que le jour dure. Mais lorsque la nuit commence, et que l'on ne peut plus distinguer le fil bleu d'avec le fil noir, suivant l'expression de l'alcoran, ils peuvent manger tout ce que bon leur semble, excepté ce qui leur est défendu par la loi.

Il se fait à Alep un très-grand commerce des marchandises de Perse, des Indes, et de tout ce qui croît et se fabrique dans cet empire, comme coton, noix de galle, drogues, marroquin, etc. Les Français y portent de l'argent et du papier commerçant; les anglais, au contraire, y font leur commerce, sans employer ni l'un ni l'autre. Ils apportent de l'étain, du cuivre et des draps, marchandises fort chères au Levant, ce qui les enrichit; aussi les meilleures maisons d'Alep sont-elles anglaises.

Le 7 de janvier 1675 nous partîmes d'Alep pour Diarbeker. Nous couchâmes le soir dans une grotte éloignée de la ville d'environ une demi-lieue; c'étoit le rendez-vous de la caravane. Le lendemain nous commençâmes à faire route avant le jour, et nous marchâmes deux lieues sans nous reconnoître; mais le jour ayant commencé à paroître, nous nous aperçûmes que nous étions très-mal accompagnés. Notre caravane consistoit en trente muletiers qui conduisoient du savon, et en cent ou cent vingt bêtes de charge. Trois marchands, seulement, étoient armés. Notre guide nous fit arriver de nuit, afin qu'on n'aperçut pas notre foiblesse. Nous diminuâmes de nombre, car le froid et la neige retinrent plusieurs marchands qui devoient partir avec nous, et nous fûmes obligés de camper sur la neige au milieu d'un bois. Après un peu de fatigue et de séjour dans un petit village, nous arrivâmes à Samancour, petite ville de Syrie, où demeurent quelques Chrétiens. Nous ne pûmes savoir de quelle secte ils étoient, parce que le valet que nous avions pris à Alep pour nous servir d'interprète, ne savoit que quelques mots d'italien.

Nous partîmes de Samancour après six jours de repos, et nous arrivâmes, à travers les neiges et les mauvais chemins, à Galgas, bourg syrien situé dans les montagnes. Nous serions restés long-temps dans ce bourg à cause du mauvais temps, si le bacha de Diarbeker n'eût envoyé des troupes de son gouvernement à Constantinople, pour aller ensuite en Pologne. Heureusement ces troupes passèrent par le bourg où nous étions, et les communes furent obligées de refaire les chemins du Diarbek.

Le 2 de mars nous passâmes l'Euphrate, et nous entrâmes dans les plaines admirables de la Mésopotamie, pays célèbre dans l'Ecriture sainte par la demeure du premier patriarche.

Quoique la neige couvrît toute la terre, cette province nous parut la plus belle et la plus fertile que nous eussions encore vue. Nous ne pûmes arriver que le 9e à Diarbeker, parce que le dégel nous arrêta en plusieurs endroits. Nous dépêchâmes un valet aux Capucins missionnaires dans cette ville. Ces pères nous reçurent avec joie. Nous les avions mis fort en peine d'avoir été deux mois à faire soixante lieues, tandis que les caravanes ordinaires les traversent en quinze jours. Ils craignoient que nous ne nous fussions perdus dans les neiges, qui, depuis plus de cent ans, n'avoient été si considérables dans ce pays. C'étoit un bonheur pour nous d'avoir essuyé de si mauvais temps, parce que les Arabes voleurs étoient obligés de rester chez eux; et vu la foiblesse de notre caravane, nous n'aurions pas manqué d'y être dépouillés s'il eût fait beau.

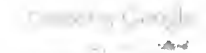
Nous restâmes un mois tout entier chez les missionnaires Capucins, à cause du débordement de la rivière. Ce retard nous donna le temps d'examiner Diarbeker, capitale du Diarbek, ou Mésopotamie. Cette ville a été autrefois au pouvoir des Romains; elle est située à un jet de pierre du Tigre, l'un des plus beaux fleuves du monde. Du côté de la terre, vous voyez une plaine magnifique d'environ dix lieues, abondante en productions excellentes; c'est quelque chose de ravissant que la vue de ce pays délicieux. Du côté du fleuve sont les murailles de la ville, bâtie sur un roc escarpé. Une petite côte en pente douce la sépare du Tigre. Les murs de Diarbeker sont de pierres de taille, très-élevés du côté de la plaine, et flanqués d'un grand nombre de tours. Ces fortifications sont à l'antique. Le château est séparé de la ville par une forte muraille; c'est la demeure du bacha.

Il y a plusieurs sortes de Chrétiens à Diarbeker; on y voit aussi beaucoup de Juifs. Les mission-

naires Capucins y font profession de médecine, et ne doivent leur tranquillité qu'à cet art. Le bacha se sert même d'eux lorsqu'il est malade. Les peuples de tout ce pays prennent les Français pour autant de médecins, et nous les avons vus plusieurs fois nous apporter leurs malades pour les guérir.

Le marroquin, les toiles de coton et les noix de galle, sont les objets les plus importans du commerce de Diarbeker. Les bois des environs sont remplis de ces sortes de noix.

Le Tigre étant devenu navigable, nous nous embarquâmes sur un quellec. Cette machine est faite comme un train de bois; elle est carrée, et on y attache quantité d'outres. On est obligé de naviguer ainsi sur le Tigre, les rochers qui se trouvent dans son lit, empêchant qu'on ne se serve de bateaux. Pendant les trois premiers jours de notre navigation, nous vîmes le rivage du fleuve bordé de rochers d'une hauteur prodigieuse; nous ne passâmes point ces lieux sans appréhender les Curdes qui logent dans ces hautes montagnes. Le 13 d'avril nous descendîmes à Mousol ou Mosul. Cette ville est voisine de l'endroit où Ninive a subsisté; on en voit encore quelques ruines à demi ensevelies sous les terres. Mosul est éloigné de soixante lieues de Diarbeker; l'enceinte de ses murs est très-vaste; mais il contient peu d'habitans: le plus grand nombre sont Chrétiens nestoriens. Les pères Capucins missionnaires se maintiennent aussi à Mosul, en pratiquant la médecine. Nous fîmes nos pâques en cet endroit avec ces révérends pères, qui nous témoignèrent beaucoup de charité. Nous leur demandâmes l'état du christianisme dans ces cantons; ils nous dirent que, de l'autre côté du Tigre, au pays des Mèdes, à trois ou quatre journées de cette ville, il y avoit plusieurs bourgades de Chrétiens. C'est de ce même côté que l'on aperçoit les ruines de Ninive. Au milieu



est un tombeau que l'on tient, par tradition, être celui du prophète Jonas. Les Turcs l'ont enfermé dans une mosquée bâtie exprès sur ces débris.

Le lundi de pâques, 15 avril, nous repartîmes de Mosul sur nos quellecs. Le cours du fleuve devint plus doux. Le pays que nous vîmes jusqu'à Bagdad est plat, agréable et abondant. Deux jours après nous aperçûmes une petite ville nommée Tichery, et nous commençâmes à voir le long du rivage les tentes des Arabes qui viennent en été camper sur les bords du Tigre. Comme il est très-large en cet endroit, et qu'il roule majestueusement ses ondes, nous nous laissions aller sur notre quellec au gré de l'eau, sans crainte d'être surpris par les voleurs; mais pendant la nuit on faisoit la garde. A peine eûmes-nous fait quelques lieues dans la Chaldée, toujours le long du fleuve, que nous vîmes dans le lointain les ruines de l'ancienne Babylone, triste séjour du peuple Juif, sous le règne de Nabuchodonosor. Ces ruines s'étendent plus loin que la portée de la vue; elles sont immenses, et impriment un certain respect. Ce jour-là nous continuâmes de descendre; et si la nuit ne nous eût surpris en un certain endroit, nous eussions vu les débris de la tour de Babel, que d'autres disent être les ruines d'une tour bâtie par les Arabes modernes. Le 19 d'avril, nous arrivâmes enfin à Bagdad, qui est la nouvelle Babylone. Cette ville n'est ni plus grande ni plus peuplée qu'Orléans. Les maisons des riches habitans sont bâties de briques que l'on a apportées de l'ancienne Babylone; les murs sont faits de la même matière. Bagdad est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée, dans une très-belle situation. Le pays paroît gras, et les bords du fleuve agréables, tant à cause de la largeur de son lit, que des palmiers qui croissent sur son rivage. Il y a environ quarante ans que les Turcs prirent cette ville sur les Persans. Les pères Capucins

y ont une mission. Avertis de notre arrivée, ils vinrent nous prendre, et nous conduisirent dans leur maison. Les missionnaires sont plus tranquilles ici que dans tout autre endroit de la Turquie, parce que les Turcs ont cette bonne politique de laisser les choses comme ils les trouvent dans les villes qu'ils soumettent à leur domination.

Il n'y a pas plus de douze cents Chrétiens dans Bagdad, et chaque secte y a le libre exercice de sa religion.

Le commerce de Bagdad se fait par les négocians de Mosul et de Bassora, qui viennent y prendre les marchandises de Perse et des Indes, et de là les transportent dans tout l'empire, et même jusqu'en Europe. Le 21 d'avril, nous nous rembarquâmes dans une barque pour descendre à Bassora, d'où je vous écris, et dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre. Avant que d'arriver où nous sommes maintenant, nous passâmes devant plusieurs villes et villages dont je ne vous parlerai point, parce que je n'y ai rien remarqué de considérable. Nous nous arrêtâmes seulement à Génasir, petite ville où le Tigre se divise en plusieurs branches. Nous le passâmes dans des lieux où son lit est fort étroit, lieux dangereux à cause des Arabes. Près de Cornar, où il y a une douane, se fait la jonction du Tigre et de l'Euphrate. Cette ville, autrefois frontière, est bien fortifiée, et sous la domination du Grand-Seigneur.

Le 3 de mai, après avoir descendu le fleuve toute la nuit, nous arrivâmes à Bassora. Voilà, à peu près, Monsieur, quel a été notre voyage. Je finirai cette lettre après vous avoir dit un mot des Levantins. Ils sont très-graves et ne rient presque jamais; ils ne se battent point, et rarement on voit des querelles parmi eux. Ils sont sages et rusés, et ne s'appliquent point aux lettres. Le commerce et les armes

armes sont leurs seuls exercices. Pour les Chrétiens, presque toute leur science consiste à savoir par cœur beaucoup de psaumes. Ils sont timides; les Turcs les méprisent; ils ne peuvent posséder aucun emploi, pas même servir de témoins. Si un Musulman les frappe, il faut qu'ils le souffrent, parce qu'il leur est défendu de frapper un Turc, sous peine d'avoir la main coupée.

N. B. Je ne puis vous dire aucune particularité de notre voyage de Bassora à Surate, parce que, quand nous sommes arrivés dans cette rade, les vaisseaux par lesquels je vous écrivis, étoient prêts à faire voile pour la France. Si nous avons eu de la peine et de la fatigue dans notre voyage des Indes, à cause des vents contraires qui ont beaucoup retardé notre route, nous en avons été bien récompensés par la joie que nous ressentîmes l'autre jour, en mouillant à la rade de cette ville, de voir, au milieu des Indes, trois vaisseaux de notre grand Roi porter le pavillon blanc, et de voir fleurir les lis dans des mers où nos ennemis sont si puissans. Le même jour, comme nous nous préparions pour aller à Surate, une chaloupe d'un des trois vaisseaux qui portoit pavillon blanc, vint à notre bord qui fut reconnu à sa bannière pour être anglais. Le commandant de la chaloupe nous dit que, des trois vaisseaux français, deux étoient à la compagnie, et l'autre au Roi. Nous descendîmes dans la chaloupe pour aller saluer M. le général Baron, qui étoit sur un des vaisseaux de la compagnie, et pour voir trois de nos missionnaires qui étoient passés de Perse aux Indes, sur des vaisseaux portugais. M. Baron estime beaucoup nos missions; il est fort votre ami, et m'a fait mille caresses, parce que je vous appartenois. Ce général est l'honneur des Français dans les Indes. Il étoit temps qu'il y arrivât; les lis commençoient à se flétrir sur la côte de Coromandel. Dans huit

ou dix jours nous partons par terre pour cette côte, et de là nous chercherons un passage pour Siam, qui est le lieu fixe de nos missions, et où résident nos évêques, sous le commandement desquels nous devons travailler à la vigne. L'on nous a dit ici, que Dieu dispose tellement le peuple de Siam et de la Cochinchine, que la moisson doit être très-abondante; il ne manque que des ouvriers. Adieu, Monsieur; je vous prie, par toutes les marques d'amitié que vous m'avez données, de vous réjouir dans le Seigneur, de mon absence, et de lui demander pour moi la grâce de bien remplir mon ministère.

MÉMOIRE

Sur la ville de Damas et ses dehors.

Damas a l'avantage de s'être conservé le titre de capitale de Syrie, quoiqu'elle ne soit plus aujourd'hui cette ville ancienne, bâtie par Hus, petit-fils de Sem, augmentée ensuite et embellie par Damas, intendant de la maison d'Abraham, qui lui fit porter son nom.

Les Arabes la nomment *Cham-Eldeméchy*. *Cham* signifie *Sem*, (grand père de Hus), qui fut son premier fondateur. *Deméchy* signifie en hébreu, *buvant le sang*, nom qui lui fut donné, parce qu'elle est située près de la montagne où Caïn tua son frère Abel.

Isaïe vit en esprit la ruine future de cette ville soixante-cinq ans avant sa destruction. Il prédit qu'elle cesseroit d'être ville, et deviendroit semblable à un amas de pierres. L'événement a justifié la prédiction.

En effet, cette fameuse ville n'est aujourd'hui qu'un amas de maisons et de murs à demi-ruinés. On nomme ce qui en reste *Sahié*, c'est-à-dire, *village*. Le reste à peine mérite-t-il ce nom.

Ce fut Nabuchodonosor qui réduisit Damas en cet état. Saint Jérôme dit que les Macédoniens entreprirent de le rebâtir, non pas sur les mêmes fondemens, mais un peu plus loin. La raison qu'ils eurent de l'éloigner de ses anciens murs, fut parce que la ville étoit alors trop dominée par des montagnes. Ils aimèrent mieux placer la nouvelle dans la grande et belle plaine où elle est aujourd'hui, près de plusieurs rivières qui lui donnent autant de commodité que d'agrément.

Les rois Ptolémée, charmés de son heureuse situation, prirent plaisir à la décorer et à l'enrichir; mais ayant ensuite eu le malheur de changer souvent de maître, elle a eu celui de perdre beaucoup de sa beauté.

Ses premiers ennemis furent les Romains du temps de Pompée. Ils s'en rendirent les maîtres. Les Sarrasins à leur tour en chassèrent les Romains. Vinrent après eux nos princes Chrétiens, qui l'assiégèrent. Les assiégés étoient sur le point de se rendre, lorsqu'un Grec gagné par les Sarrasins fit si bien, qu'il persuada aux chefs de l'armée chrétienne qu'il ne leur seroit pas possible de prendre la ville du côté dont ils l'assiégeoient. Il s'offrit de leur découvrir l'endroit de la place le plus foible, par lequel il leur seroit aisé de s'ouvrir un passage pour y entrer victorieux.

Le Grec fut cru sur sa parole : l'armée chrétienne décampa, et passa de l'occident de la ville à son orient.

Les assiégés n'attendoient que ce mouvement des assiégeans pour faire à propos une sortie : elle se fit. Les Sarrasins se saisirent des meilleurs postes,

et détournèrent tous les canaux qui auroient porté de l'eau à leurs ennemis.

Les chaleurs étoient excessives dans cette saison ; les officiers et les soldats français souffroient une soif mortelle. Le mal étoit sans remède ; ce fut donc une nécessité de lever le siége.

Le siége levé, les Sarrasins demeurèrent les maîtres de leur ville : mais ce ne fut que pour quelque temps, et jusqu'à ce que le fameux Tamerlan les en chassa. Les Mammelucs, maîtres de l'Egypte, l'enlevèrent aux Tartares, et céux-ci jouirent paisiblement de leur conquête jusqu'en 1517. Au bout de ce temps, Selim, empereur des Turcs, se mit à la tête d'une nombreuse armée, et en fit le siége. La ville se rendit; et depuis cette année les empereurs successeurs de Selim l'ont conservée dans leur empire.

Damas avoit autrefois trois enceintes de murs pour sa défense. Le mur qui l'environnoit de plus près étoit le plus élevé. Un grand et profond fossé défendoit le second mur. Le troisième, qui étoit moins haut que les autres, étoit appuyé sur la contrescarpe.

Ces trois murs étoient défendus par des tours bâties assez près l'une de l'autre. Les unes étoient rondes, les autres carrées. Celles que le temps n'a pas encore détruites, ont leurs créneaux, leurs embrasures et leurs parapets. Pour ce qui est des murs, ils sont presque tous ruinés.

La ville fait un carré presque parfait. Ses côtés ont une demi-lieue de longueur. De plusieurs faubourgs qu'elle avoit, il ne lui en reste qu'un seul. Ce faubourg s'étend du nord à l'occident, et peut avoir une lieue de longueur ou environ.

La beauté et la commodité de la ville viennent de sept petites rivières, qui sont, pour ainsi dire, à son commandement.

Ces petites rivières traversent la plaine de Damas. Elles y entretiennent la verdure et la fertilité. Les

jardins qui environnent la ville, et qui lui donnent abondamment les fruits et les légumes dont elle a besoin, en sont continuellement arrosés. La ville reçoit de ces rivières ses fontaines publiques. Il n'y a presque pas une rue qui n'ait la sienne. Les maisons même, pour peu considérables qu'elles soient, en ont une particulière, qui sort d'un bassin de marbre, d'où l'on peut juger de la propreté de cette ville.

La plus considérable des rivières dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme *Barrada*. Elle coule près du grand hôpital où logent les caravanes. Elle donne de l'eau à un bassin de marbre qui est placé au milieu d'une grande cour carrée, toute pavée de marbre de différentes couleurs. Cet hôpital a l'air d'un monastère. Son premier étage contient de longues galeries : les chambres y sont placées, comme dans un dortoir, les unes après les autres; les portes des chambres sont ornées de plusieurs petites pierres de diverses couleurs et rangées à la mosaïque. Ces galeries sont soutenues par des piliers de marbre.

Ce que cet hôpital a de plus singulier, c'est sa mosquée avec son dôme. Elle est parfaitement bien bâtie, ornée en dedans de plusieurs colonnes des plus beaux marbres. Il y en a quatre entr'autres très-remarquables, qui soutiennent un vestibule qui est à l'entrée de la mosquée. Ces quatre colonnes, quoique d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes, ne sont cependant chacune que d'une seule pièce de marbre.

La rivière de Barrada dont nous avons parlé, et qui passe près de cet hôpital, s'approche ensuite du château de Damas.

Ce château est comme une petite ville, qui a ses rues et ses maisons particulières. Il est défendu par cinq tours, dont les pierres sont taillées à facettes

de diamant. On y conservoit autrefois ce fameux acier de Damas dans un magasin dont l'entrée étoit fermée à toute personne, de quelque qualité qu'elle pût être. Je n'assurerai pas qu'il y ait encore aujourd'hui des restes de cet ancien acier, comme quelques-uns le disent.

Pour ce qui est des maisons de la ville, elles ne sont bâties que de bois, et n'ont nulle beauté à l'extérieur. Leurs vues ne sont que sur des cours intérieures. Au dehors on ne voit que de grands murs et sans fenêtres. Mais autant les maisons paroissent peu considérables à l'extérieur, autant en dedans sont-elles riches en peintures, dorures, meubles et porcelaines rangées avec art sur des tablettes, qui font le tour des chambres.

Chaque maison a son divan, c'est-à-dire, un lieu où l'on reçoit les personnes du dehors, et où les officiers rendent la justice, et tiennent conseil. Elles ont pour la plupart des jardins qui n'ont que des arbres à fruits.

Les mosquées sont les plus beaux édifices de la ville. On en compte environ deux cents dans Damas. La plus belle de toutes est celle qui porte le nom de saint-Jean. Elle étoit anciennement une illustre église dédiée à saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste.

On dit même qu'il y a été enterré. Les Turcs se vantent qu'ils ont conservé son chef dans un bassin d'or, placé sous la voûte d'une grotte qui est dans la mosquée. Mais ils ne le font voir à qui que ce soit.

Cette mosquée est précédée d'une vaste cour fermée d'une galerie, sous laquelle on en fait le tour. Les Chrétiens n'y entrent point : mais toutes les parties de cet édifice sont construites avec une telle proportion et un tel art, que lorsque les grandes portes sont ouvertes, on voit du premier coup-d'œil tout l'intérieur de la mosquée. Alors on est

charmé du bel ordre des colonnes qui soutiennent la voûte, de la beauté de leurs chapiteaux, de la riche corniche qui règne le long de la nef, et des dorures qui leur donnent de l'éclat.

Mais nos catholiques, à la vue de ce monument élevé autrefois par la piété et la libéralité de leurs ancêtres, se rappellent avec larmes le triste souvenir que ce temple, qui retentissoit autrefois de l'éloquente voix de Jean de Darney, n'est plus aujourd'hui que l'écho des prières des Turcs.

Après avoir parlé de la mosquée de Saint-Jean de Damas, je ne vois rien dans cette ville qui mérite avoir ici place, sinon la grande rue dont il est fait mention dans les actes des Apôtres. Cette rue se nomme en latin *via recta;* elle s'étend depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale, et traverse en droiture toute la ville et son faubourg. Sa longueur est d'environ une lieue. Elle a à droite et à gauche de grandes boutiques où l'on vend toutes les richesses que les caravanes apportent chaque année d'Europe, d'Arménie, de l'Afrique, de la Perse et des Indes. Il faut convenir que toutes ces diverses marchandises arrangées avec art, inspirent le désir d'acheter.

Près de la porte orientale, il y a une maison qu'on dit être celle de Juda, où saint Paul fut reçu après sa conversion. Cette maison a un petit cabinet qui n'a que quatre pieds de large et deux de long. La tradition dit que ce fut dans ce cabinet que saint Paul passa trois jours entiers sans aucune nourriture : et elle ajoute que l'apôtre y eut cette admirable vision dont il nous a fait la description dans sa seconde lettre aux Corinthiens (1). Ce fut encore dans ce cabinet, dit-on, qu'il recouvra la vue par l'imposition des mains du disciple Ananias.

(1) II. Cor. 12.

A quarante pas de la maison de Juda, il y a une petite mosquée. On prétend qu'Ananias y fut inhumé. Ce disciple, qui avoit reçu de Dieu l'ordre d'aller chercher Paul de Tarse, logeoit dans la grande rue près d'une fontaine, dont il prit de l'eau pour baptiser le futur apôtre des Gentils.

Les Chrétiens, prévenus de cette opinion, boivent de cette eau par dévotion, et en emportent dans leurs maisons. Leurs ancêtres ont bâti une petite église au lieu même où étoit la maison d'Ananie; j'y suis souvent entré. Les Turcs voulant en faire une mosquée, ont plus d'une fois tâché d'y élever une tour selon leur usage; mais l'ouvrage du jour se trouvant détruit le lendemain matin, ils ont été forcés d'abandonner à la piété des fidèles ce lieu saint, si évidemment protégé de Dieu.

Dans la même rue, près de la porte orientale, et à son côté méridional, on voit encore aujourd'hui une espèce de fenêtre qui servit aux disciples de l'apôtre saint Paul pour le tirer des mains des Juifs, et lui sauver la vie.

Un soldat chrétien, Abissin de nation, étoit de garde avec sa compagnie à la porte orientale. Il n'ignoroit pas que le dessein des magistrats étoit de se rendre maîtres de saint Paul, et de le livrer aux Juifs. Il fit remarquer à quelques-uns de ses disciples une espèce de fenêtre en manière d'embrasure, qui donnoit sur le parapet de la grande muraille; les disciples de Paul profitèrent de cette découverte; ils descendirent leur maître hors de la ville par cet endroit, et le mirent en liberté.

Les Juifs apprirent bientôt l'évasion de celui qu'ils croyoient déjà entre leurs mains. Déchus de leur espérance, ils firent toutes sortes de perquisitions pour le retrouver. On leur dit qu'entre les gardes de la ville il y avoit un soldat chrétien. Il ne leur en fallut pas davantage pour ne pas douter que ce

soldat ne fût d'intelligence avec ceux qui avoient fait évader leur prisonnier. Ils découvrirent ce soldat; ils demandèrent sa mort. Elle fut accordée à leur argent; et avec le même argent, ils obtinrent du gouverneur de la ville, que cette fausse fenêtre fût murée, pour être, disoient-ils, un témoignage public de l'infidélité du soldat. Mais dans l'ordre de Dieu, elle devoit être une preuve sensible de la protection divine sur son Apôtre.

Les Chrétiens enlevèrent le corps du soldat, et lui élevèrent un tombeau environné d'une balustrade qui soutient un petit toît dont le tombeau est couvert. Les Chrétiens et (ce qui est surprenant) les Infidèles le visitent avec respect.

La ville de Damas ne fournissant rien de plus, mon révérend père, pour vous entretenir, je m'étendrai présentement sur ses dehors; ils méritent qu'on en parle.

Près de Damas, et sur le chemin qui conduit aux tombeaux des Turcs, on trouve un bâtiment qu'on dit avoir été la maison de Naaman, surnommé le lépreux, et qui étoit général des armées de Benadab. Les Turcs en ont fait un hôpital pour ceux qui sont attaqués de la lèpre. Cet hôpital a sa mosquée, qui compose un de ses corps-de-logis. La cour est grande et remplie de figuiers et de palmiers. On y conserve un tableau qu'on dit être celui de Giezi, domestique d'Elizée, qui se retira à Damas après sa disgrâce, et où il mourut.

Les deux fleuves Abana et Pharphar, dont parle l'Ecriture, sont à deux cents pas de cet hôpital.

Ces deux rivières donnent naissance à une troisième, qu'on nomme Siouf; et plus bas elles se divisent en trois autres rivières qui font aller des moulins. Les eaux de ces rivières sont excellentes pour teindre en toutes sortes de couleurs. Ces rivières vont se précipiter dans un grand étang que les Arabes

appellent *Oradit Goutha*, qui veut dire *engouffrement des eaux*.

Cet étang est à trois lieues de Damas, et à son orient. Il a dix à douze lieues de longueur, et cinq ou six de largeur. Le poisson y est excellent. On y voit beaucoup de gibier dans des bois taillis qui l'environnent.

Ce qui est de surprenant dans cet étang, c'est que quoiqu'il reçoive continuellement les eaux de toutes ces rivières, et plusieurs eaux sauvages, on ne le voit cependant jamais déborder : d'où l'on juge qu'il se décharge ailleurs par des canaux souterrains. Je rapporterai à ce sujet ce que l'on dit en ce pays, et ce que j'en ai connu moi-même sur les lieux.

A une lieue ou environ de notre mission, à Antoura, il y a une rivière qu'on nomme le fleuve du Chien. Ce que j'en ai entendu raconter m'a fait prendre le dessein d'aller jusqu'à sa source.

Je fus surpris à mon arrivée de voir sortir, de dessous un gros rocher taillé en voûte par la nature, une si grande abondance d'eau, qu'à peine plusieurs sources jointes ensemble pourroient-elles ordinairement en fournir une aussi grande quantité.

Cette voûte m'a paru avoir vingt ou vingt-cinq pieds de large, sur douze ou quinze de hauteur; c'est de cette voûte que sort le fleuve du Chien. L'opinion commune est que cette abondance d'eau vient du grand étang dont nous venons de parler. Si cela est ainsi, il faut que ces eaux, pour sortir de leur étang, et venir jusqu'ici, se soient creusé un canal souterrain, qui ait plus de trente lieues de longueur.

Ce qui confirme cette opinion, c'est que les eaux du canal du Chien, ont la même qualité que celles du grand étang. Elles sont également froides, dures et mal-saines; et de plus on trouve les mêmes espèces de poissons dans l'un et dans l'autre.

Près du grand canal souterrain dont nous venons de parler, il y a plusieurs grottes, dont quelques-unes ont plus de quatre-vingts pieds en longueur. La nature a formé, dans l'une de ces grottes, une colonne de cristal et d'autres figures qui ne seroient pas mieux faites, si elles avoient été taillées au ciseau.

Au reste il ne faut pas s'approcher de trop près de ces grottes, si l'on ne veut pas être assailli tout-à-coup d'une multitude de petits dards, que des porcs-épics vous lancent de toutes parts.

Le cours du Chien n'a pas plus d'une lieue. Il coule entre deux montagnes très-escarpées. Ces montagnes sont d'un sol si solide, qu'elles vous paroissent n'être que d'un seul rocher depuis le haut jusqu'en bas.

J'observai ce que l'on m'avoit dit, qui est que les eaux de ce fleuve étant sorties de leur canal, se divisent en deux bras ; que l'un des deux rentre quelques pas plus loin sous terre, et sous des rochers, et ne se fait plus voir, et que l'autre forme le fleuve du Chien, et sépare le Quesroem du pays des Druses.

Ce fleuve s'appeloit anciennement *Lycus.* On le nomme aujourd'hui le Chien, parce qu'à son embouchure on adoroit autrefois une idole qui avoit la figure d'un chien ou d'un loup.

Les gens du pays tiennent pour constant que cette idole rendoit autrefois des oracles ; qu'elle les faisoit entendre jusqu'en Chypre. Le temps l'a précipitée du haut de son piédestal. La masse du corps a été ensevelie dans les eaux de la mer, et la tête a été, dit-on, portée à Venise. Voilà ce que j'en ai vu, et ce qu'on m'en a dit. Je réponds de ce que j'ai vu, sans être caution de la vérité du rapport d'autrui.

Le pont qui est sur ce fleuve du Chien, conduit le voyageur sur un grand chemin qui est taillé dans le

roc. L'inscription suivante, qui est gravée à l'entrée du pont sur une table de pierre, nous apprend qu'il a été construit par l'ordre de l'empereur Antonin. Cette inscription est conçue en ces termes :

Imp. Cæs. M. Aurelius Antoninus pius felix Augustus. Parth. Max. BRIT. Germ. maximus, Pontifex maximus montibus imminentibus Lyco flumini cæsis, viam dilatavit per..... Antonianam suam. Un peu plus bas, dans une autre table, on lit ce qui suit :

Invicte imperator p. felix Aug. multis annis impera.

A deux lieues de ce pont, on commence à découvrir la montagne d'Abel. Cette montagne a sur sa croupe deux colonnes avec leur piédestal, et une espèce d'architrave au-dessus de leurs chapiteaux. Si l'on en croit la tradition, ce fut dans cet endroit que Caïn et Abel offrirent à Dieu leurs sacrifices, et qu'un peu plus loin, l'impie Caïn sacrifia l'innocent Abel son frère à sa jalousie.

Sainte Hélène fit bâtir une église dans l'endroit où se trouva son tombeau. Il n'en reste que trois colonnes : mais le temps, qui les a respectées, les a laissées entières.

Le tombeau de Caïn est à trois lieues de Damas, sur le chemin de Seyde.

Lorsqu'on revient de la montagne d'Abel à Damas, on passe par un lac qui a demi-lieue en carré. Le fond de ce lac est d'une pierre blanche, âcre et salée. L'eau qui y séjourne pendant l'hiver et le printemps, contracte les qualités de cette pierre. Les chaleurs de l'été l'épaississent, et font évaporer peu à peu les parties les plus humides. Les grossières demeurent et forment un sel blanc et luisant, qu'on enlève aisément par morceaux. Nous vous en envoyons par curiosité.

A deux lieues de ce lac, à son nord, et à cinq

lieues de Damas, il y a deux célèbres monastères, l'un de religieux, et l'autre de religieuses; l'un et l'autre sont grecs. Ces deux monastères sont sur la montagne Sajednaja. Le monastère des religieuses est, quant à présent, d'environ quarante filles. Elles obéissent à une supérieure qui prend la qualité d'abbesse.

On ne sera point surpris en France d'apprendre que cette abbesse est également supérieure des deux monastères d'hommes et de filles, et que les uns et les autres lui obéissent.

Les religieux chantent au chœur l'office divin, et administrent aux religieuses les sacremens. Leurs frères servans ont soin du temporel des deux monastères.

Celui des religieuses est très-riche. Elles doivent l'hospitalité à tous les passans, et elles s'acquittent exactement de cette obligation.

La dévotion à la sainte Vierge y est très-fervente. Elle attire, dans les jours de ses fêtes, une affluence étonnante de pélerins, qui y viennent de toutes parts. Cette dévotion est fondée sur un fait miraculeux, que le père Maimbourg rapporte dans son histoire des croisades.

Ce fait est qu'un tableau, qui représentoit la sainte Vierge, et qui étoit placé dans l'église de ce monastère, parut autrefois aux yeux des assistans, non plus avec ses peintures ordinaires, mais étant revêtu d'une véritable carnation. La renommée d'un si grand prodige m'a fait naître le désir de m'y transporter.

On m'y fit voir une châsse posée dans une niche, fermée de toutes parts par des grilles de fer, qui mettent la châsse en sûreté. On me dit que cette châsse renfermoit l'image miraculeuse de la sainte Vierge : mais je n'y vis rien de plus.

La chapelle est ornée des présens magnifiques que

les fidèles y apportent ou y envoient. Elle est éclairée d'un grand nombre de lampes enrichies de plusieurs pierres précieuses de toutes couleurs. Le respect des Chrétiens pour cette chapelle est si grand, qu'ils n'y entrent que nu-pieds et en silence.

La plaine de Damas est au pied de cette montagne de Sajednaja, où les deux monastères grecs sont situés. Le village de Barsé se trouve à l'entrée de la plaine. On le nommoit anciennement Noba. Ce fut jusqu'à ce village, qu'Abraham poursuivit les cinq rois qui avoient enlevé Loth avec tous ses effets.

Près de ce village, il y a une grotte où l'on croit, par tradition, que ce saint patriarche offrit à Dieu un sacrifice en action de grâce de sa victoire.

A demi-lieue de Barsé, les Juifs ont une synagogue dans le village de Yaubar. Je demandai à quelques-uns d'eux depuis quand cette synagogue avoit été bâtie, ils me dirent que leurs anciens ayant trouvé en ce lieu la grotte du prophète Elie, y avoient bâti cette synagogue à dessein d'y mettre en sûreté les saints livres qu'ils avoient enlevés à la hâte du temple de Salomon, lorsque les empereurs Tite et Vespasien entreprirent de saccager Jérusalem.

Quoi qu'il en soit de ce fait, il est certain qu'il y a en ce lieu une synagogue : qu'à son orient, elle a trois petites chapelles; que dans celle du milieu les Juifs y renferment le pentateuque, et quelques autres livres écrits à la main en caractères hébraïques.

Ces livres ne sont point dans la forme des nôtres. Ce sont des rouleaux de plusieurs parchemins collés ensemble bout à bout, et qui ont autant de longueur qu'en demande le texte écrit. Les parchemins se roulent les uns sur les autres, et forment un gros volume rond. Celui qui contient le pentateuque, est renfermé dans un coffre de bois précieux, et couvert d'une riche étoffe.

La grotte d'Elie est dans la chapelle à droite, et à son midi. Sa figure est carrée. On y descend par deux marches. Elle est éclairée de plusieurs lampes, qui brûlent en l'honneur du saint Prophète.

Les Juifs appellent cette grotte, la grotte d'Elie ; parce que, disent-ils, ce fut en ce lieu que le prophète sacra Hazaël par ordre de Dieu, pour succéder à Benadab, roi de Syrie; et ils ajoutent qu'après avoir sacré ce nouveau roi, il fut obligé de se cacher dans cette grotte, pour éviter les fureurs de Benadab, qui le poursuivoit.

Jusqu'à présent je n'ai parlé que des dehors qui sont à l'orient de Damas. Ceux qui sont à l'occident et à son midi, ne doivent pas être oubliés.

La montagne de Sajednaja, qui s'étend jusqu'à la montagne de Salhié, est au septentrion de cette ville. Cette dernière montagne a dans son vallon un village auquel elle a donné son nom de Salhié. Sur cette montagne, il y a une vaste grotte environnée de rochers, qui sont autant de pierres de jaspe. On dit que quarante Grecs chrétiens s'y refugièrent autrefois, et y furent mis à mort, ayant été accusés d'avoir parlé contre Mahomet et sa secte.

A deux cents pas de cette grotte, et sur la même montagne, il y en a une autre plus élevée, dont les Chrétiens n'osent approcher. Les Turcs font à son sujet l'histoire que je vais rapporter. Ils disent que Mahomet considérant du haut de cette montagne la ville de Damas, elle lui parut si délicieuse, que pour cette seule raison il ne voulut pas y entrer; et que même, pour s'en éloigner plus promptement, il fit un pas de géant, qui le transporta diligemment à Médine, où il finit ses jours.

Il est aisé de juger quelle croyance on doit donner à cette histoire ; mais quelque peu vraisemblable qu'elle soit, il est certain que les Turcs conservent une grande vénération pour cette montagne, hono-

rée, disent-ils, autrefois de la présence de leur prophète, et qu'ils y viennent continuellement en pélerinage.

Sur la cime de la montagne de Sajednaja, on a bâti un pavillon en forme de rotonde. Ce pavillon a des ouvertures de ses quatre côtés, comme pour en découvrir les quatre parties du monde. La vue en est enchantée. Un seigneur turc qui venoit presque tous les jours pour en jouir, a voulu y être enterré.

A l'occident de cette rotonde, on descend aisément dans une plaine qu'on nomme le *Champ de la victoire*. Ce nom lui fut donné du temps des croisades.

A cette occasion, un auteur arabe nous fait l'histoire que je vais rapporter. Il dit que la division s'étant mise entre les officiers qui assiégeoient Damas, un capitaine plus sensé que les autres entreprit de faire comprendre aux chefs de l'armée, que leur division mettoit obstacle à la prise de la ville. Pour les en convaincre, il ramassa plusieurs flèches, et en ayant fait un seul gros faisceau, il les serra toutes avec des cordes très-étroitement; il fit ensuite, à la vue de l'armée, tous ses efforts pour rompre ce gros faisceau. Mais ayant fait voir que l'entreprise n'étoit pas possible, il délia les flèches, et alors les prenant les unes après les autres, il les mit aisément en pièces. C'est ainsi, leur dit-il, que vos ennemis vous traiteront tant que vous serez divisés; mais soyez unis ensemble, comme l'étoient les flèches dans mon faisceau, vous serez invincibles.

Ce discours joint à cet exemple, dit l'auteur arabe, réunit tous les esprits, et la ville fut prise.

Cet événement, ajoute le même auteur, fit nommer le lieu où cette action se passa le Champ de la victoire.

Je ne crois pas que cet auteur arabe, quoique favorable à l'armée chrétienne, mérite plus de foi que tous

tous nos historiens, qui en parlant du siége de Damas, non-seulement ne disent mot de cette histoire, mais nous apprennent même qu'un espion des ennemis fit si bien, qu'il persuada à nos chefs de changer leur attaque; ce qui causa la levée du siége.

Le sieur de Joinville et le père Maimbourg, dans son histoire des Croisades, confirment ce mauvais succès du siége de Damas.

C'est du sieur de Joinville et d'autres historiens avec lui, que nous apprenons que ce fut de ce Champ de la victoire et sur le chemin de Damas, que le père Yves, dominicain, rencontra une femme portant dans une main un réchaud plein de feu, et dans l'autre un vase rempli d'eau; et que le père Yves lui ayant demandé ce qu'elle prétendoit faire de ce feu et de cette eau: c'est, lui répondit elle, pour brûler le paradis et éteindre les feux de l'enfer, afin que les hommes n'aiment et ne servent Dieu que par amour.

Le père Yves fit rapport de cette réponse au saint Roi; et ce monarque, plein de religion, admira la foi vive de cette femme, et s'en fit une édifiante leçon.

En parlant du Champ de la victoire, il ne faut pas passer sous silence la tour qui y est située sur un gros rocher. On l'appelle la *Tour de la réconciliation*, parce que ce fut près de cette tour, dit-on, que les chefs de l'armée chrétienne, après leur réconciliation, vinrent camper pour attaquer la ville.

Cette tour est élevée dans la plus agréable situation qu'on puisse se figurer. On y a la vue de six rivières qui s'en approchent d'assez près. Ces rivières paroissent avoir été creusées de main d'homme, à dessein d'arroser la plaine de Damas, et d'en entretenir la fertilité. Cette plaine est terminée par d'agréables paysages. Ce lieu s'appelle le *Raboué*. Il est continuellement fréquenté par les Damasquins, qui viennent jouir de ses agrémens.

La partie orientale de Damas n'est pas si grande que sa partie occidentale. Celle-ci peut avoir vingt lieues de long, et six ou sept de large. Elle s'appelle *Ovadi le a Jans*, c'est-à-dire, la plaine de Perse. Elle est environnée à son septentrion de trois grandes montagnes, dont la plus haute se nomme la montagne du Cheik. Elle a dix lieues de longueur du sud-est au nord-est. Elle ne finit que vers Césarée de Philippe. Cette ville, si célèbre autrefois, n'est présentement qu'un village. Elle n'a conservé de son ancienne noblesse, que son château, qui commande sur quelques maisons à demi ruinées.

Près de Césarée et dans son territoire, il y a une élévation de terre qui a environ huit ou dix pieds de hauteur, et un quart de lieue de circuit. Cette élévation est ombragée de chênes verts, de sycomores, de citronniers et d'orangers. On croit, par tradition, que ce fut sur cette élévation que le Sauveur du monde interrogea ses disciples, et leur demanda ce que le peuple disoit de lui, et ce qu'eux-mêmes en disoient. Sur quoi saint Pierre prenant la parole, lui répondit: *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.*

C'est du pied de cette élévation que sortent les deux fontaines *Sor* et *Dan*. Elles sont éloignées l'une de l'autre de trente pas, et vont se joindre cinquante pas plus loin, pour former le célèbre fleuve du Jourdain. Ce fleuve a la gloire d'avoir donné ses eaux à saint Jean pour en baptiser le Messie. Les Chrétiens en font boire à leurs malades; et le Seigneur assez souvent accorde à leur foi une prompte guérison.

L'Ecriture nous apprend que ce fut par ordre de Josué que les Israélites enlevèrent du lit de ce fleuve douze grosses pierres, qu'ils placèrent les unes sur les autres, pour servir de témoignage à la postérité, et lui apprendre que le Seigneur interrompit autre-

fois le cours des eaux de ce fleuve, pour ouvrir un chemin sec à l'Arche d'alliance et à l'armée qui la suivoit.

A propos de la montagne du Cheik dont nous venons de parler, je rapporterai une histoire qui m'a été contée par différentes personnes qui assurent la savoir par tradition de père en fils, et qui la tiennent pour certaine.

Il sortoit, m'a-t-on dit, autrefois du pied de la montagne du Cheik, une rivière que les Persans appellent Aboulouaire. Cette rivière avoit creusé son lit sous de gros rochers et sous des terres, depuis le pied de la montagne du Cheik jusqu'en Perse, sans que qui ce soit eût eu connoissance de cette rivière, jusqu'au temps qu'elle fut découverte par un événement très-singulier.

Un berger conduisoit chaque jour son troupeau sur le penchant de la montagne du Cheik. Il étoit obligé d'avoir la précaution de porter toujours avec lui de l'eau pour boire, parce qu'il ne s'en trouvoit pas sur la montagne ni dans ses environs. Etant un jour assis sur une des roches dont la montagne étoit presque toute couverte, il s'aperçut que son chien, après s'être écarté de son troupeau pendant quelque temps, revint à lui, sortant de dessous une de ces roches, et secouant l'eau qui dégouttoit de tout son corps.

Surpris de cette nouveauté, il courut à l'endroit d'où il avoit vu sortir son chien; mais il n'y put voir autre chose, qu'une suite de roches qui se tenoient l'une à l'autre. Il revint le lendemain sur la même montagne et au même endroit. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que son chien courut vers les roches d'où il l'avoit vu sortir la veille. Il le suivit, et il observa que son chien se glissoit sous une grosse roche: ce qui fit qu'il le perdit de vue.

Il attendit le retour de son chien; il revint bientôt

après, et aussi trempé d'eau que le jour précédent. Le chien courut à son maître, lui faisant mille caresses, comme pour lui annoncer sa découverte, et la joie qu'il en avoit.

Son maître ne put douter qu'il n'y eût de l'eau cachée sous ces roches; mais pour la découvrir, il falloit commencer par casser les grosses roches sous lesquelles l'eau devoit se trouver.

Il revint le lendemain avec tous les instrumens qui lui étoient nécessaires pour son entreprise. Le chien, qui prit son chemin pour aller boire, montroit à son maître les roches qu'il avoit à casser.

Le berger s'efforça à grands coups de pioche de se faire une première ouverture; sitôt qu'elle fut faite, il aperçut une concavité sous laquelle il se glissa, ayant son chien pour guide.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il entendit un bruit semblable à celui d'une cascade d'eau. Ce bruit lui fit prendre courage. La difficulté étoit de pouvoir piocher, car il étoit contraint de tenir le dos courbé pour marcher en avant.

Malgré ces difficultés, il continua, sans se rebuter, de casser ce qui s'opposoit à son passage. Enfin, il fit si bien, qu'il vint à bout de gagner une seconde concavité, d'où il vit sortir, de dessous les roches que la nature avoit construites en voûte, une abondance étonnante d'eaux qui se précipitoient rapidement dans deux canaux différens.

Le berger surpris et charmé de cette découverte, crut, sans qu'on sache pourquoi, qu'il feroit bien de boucher l'un des canaux: ce qu'il fit. Il eut ensuite la précaution de fermer toutes les avenues à ces deux canaux, dont il vouloit apparemment se réserver à lui seul la connoissance.

Cela fait, il se retira bien content de la découverte d'un trésor caché. Il revenoit souvent sur la même côte. Son troupeau y trouvoit une herbe fine et odo-



riférante dont il s'accommodoit très-bien, et le berger n'y manquoit point d'eau.

Au bout d'une année ou environ, on vit arriver dans la plaine de Damas, trois seigneurs Persans. Ces seigneurs s'informoient soigneusement, dans tous les lieux de leur passage, du chemin qui les conduiroit à la source de la rivière d'Aboulouaire. Ils savoient, disoient-ils, par tradition dans leur pays, que la source de cette rivière étoit dans la plaine de Damas. Ils ajoutoient que cette rivière n'avoit jamais cessé de couler en Perse dans toutes les saisons; mais que depuis peu, et à leur grand étonnement, le lit de cette rivière étoit à sec. Nous avons été envoyés, disoient-ils, en votre pays et dans cette plaine, pour y découvrir la cause de cet accident. Au reste, nous avons été chargés de récompenser libéralement ceux qui nous donneront les connoissances que nous demandons.

Le bruit de leur arrivée, le motif de leur voyage, la promesse de la récompense vinrent aux oreilles de notre berger. Tout ce qu'il entendit dire à ce sujet, lui fit venir en pensée qu'il se pourroit bien faire que le canal qu'il avoit bouché, fût celui même qui auroit supprimé les eaux qui alloient en Perse. Dans cette pensée, il alla trouver les envoyés Persans, et leur dit que si la source de la rivière étoit dans la plaine, comme ils le prétendoient, il se faisoit fort de la trouver.

Ces envoyés furent charmés de l'espérance qu'il leur donnoit. Ils lui renouvelèrent de leur part les assurances de bien récompenser son travail.

Comme ceux-ci se disposoient à faire avec lui la recherche de la rivière en question, le berger leur dit qu'il falloit bien du temps pour en faire la découverte; mais qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner chez eux, et qu'il ne manqueroit pas de leur donner avis de tout ce qu'il auroit fait.

Cette réponse ne les contenta pas : ils persistèrent à le vouloir suivre, et celui-ci persista à leur faire de nouvelles difficultés.

Enfin, les Persans ennuyés de vivre si long-temps hors de leur pays, et ne trouvant personne qui leur fît une proposition pareille à celle que ce berger leur faisoit, aimèrent mieux convenir avec lui de la récompense qu'ils lui donneroient, que de prolonger ici plus long-temps leur séjour, dans l'espérance d'un événement qui n'étoit pas bien certain.

Cependant, pour engager le berger à faire la prompte recherche qu'il promettoit, ils lui firent une première gratification, et se disposèrent à se mettre en chemin pour la Perse.

Le berger instruit de leur départ, et impatient autant qu'il l'étoit de jouir au plutôt de sa bonne fortune, alla détruire le bâtardeau qu'il avoit élevé pour boucher l'un des canaux. Sitôt qu'il fut ouvert, l'eau y coula avec autant d'abondance et de rapidité qu'auparavant.

Les deux canaux ayant été rétablis dans leur premier état, notre berger visitoit de temps à autre l'un et l'autre canal, pour voir si l'eau continuoit d'y couler. Comme tout y alloit à merveille, il attendoit avec impatience des nouvelles de nos Persans.

Ceux-ci ne firent pas une si grande diligence que les eaux, qui avoient repris leur premier cours. Comme elles avançoient continuellement jour et nuit, elles prévinrent aussi leur arrivée en Perse.

On ne peut expliquer la joie qu'ils eurent d'apprendre en arrivant que la rivière étoit dans son lit. On leur en faisoit de toute part des conjouissances. Ils furent conduits comme en triomphe sur les bords de la rivière Aboulouaire.

Comme chacun vouloit savoir d'eux ce qui avoit fait tarir leur rivière, ils racontèrent tout ce qui s'étoit passé ; la connoissance qu'ils avoient eue du

berger, et la récompense qu'ils lui avoient promise. A leur retour, ils lui tinrent parole, et lui firent toucher tout ce qu'ils lui avoient promis.

Plusieurs années se passèrent sans que la rivière Aboulouaire manquât d'eau; mais dans la suite des temps on s'aperçut qu'elle décroissoit sensiblement. On fut bien plus étonné, lorsqu'on vit qu'elle ne couloit plus. On s'imagina que les eaux reviendroient dans un changement de saison. Mais comme elles ne revinrent point, on prit la résolution de faire ce qu'on avoit fait autrefois en pareille occasion, qui fut d'envoyer dans la plaine de Damas de nouveaux députés, pour y découvrir la cause de ce second accident. On leur donna les instructions que l'on avoit eues des premiers envoyés Persans.

Avec ces instructions, ceux-ci allèrent en droiture au village de la plaine où le berger dont nous avons parlé s'étoit trouvé.

A leur arrivée, ils furent bien surpris d'apprendre que le berger qu'ils cherchoient étoit mort depuis quelque temps. Ils s'informèrent s'il n'avoit point laissé des enfans qui pussent leur rendre un service pareil à celui qu'ils avoient reçu de feu leur père.

Leur père étant tombé malade, et n'espérant pas relever de sa maladie, appela son fils aîné. Il lui dit qu'avant de mourir, il vouloit lui donner une marque particulière de son amitié, en lui laissant un secret qui ne seroit que pour lui.

Alors il lui déclara la découverte qu'il avoit faite de la rivière Aboulouaire, sa situation, l'usage qu'il en avoit fait, et toute sa bonne fortune qui en avoit été la suite.

Il lui recommanda au surplus de garder le secret aussi inviolablement qu'il l'avoit lui-même gardé, pour n'en pas perdre les avantages.

Quelque temps après cette déclaration, le père mourut. Son fils, impatient d'aller reconnoître lui-

même tout ce que son père lui avoit dit, alla chercher la rivière cachée sous les rochers. Il trouva toutes choses comme son père les lui avoit dites.

Pour jouir au plutôt du bonheur dont son père l'avoit flatté, il releva le bâtardeau qui avoit été détruit, et reboucha entièrement l'un des deux canaux.

Il ne douta pas que ce qu'il venoit de faire ne mît bientôt à sec la rivière qui alloit en Perse, et se flatta en même temps qu'un second voyage des Persans dans la plaine, lui vaudroit un bon droit d'aubaine. La chose arriva comme il l'avoit prévue. De nouveaux envoyés de Perse s'adressèrent aux enfans du feu berger. L'aîné se présenta à eux.

Avant su ce qu'ils souhaitoient, il leur promit de faire tous ses efforts pour exécuter ce qui avoit été fait par feu son père. Ceux-ci, de leur part, lui promirent une pareille, et même plus grande récompense.

La convention faite, les envoyés demandèrent à être conduits à la rivière Aboulonaire, dont son père avoit eu connoissance. Le fils voulant garder le secret qui lui avoit été si particulièrement recommandé, leur fit toutes sortes de difficultés. Mais les Persans persistant dans leur demande, et celui-ci se défendant de son mieux, ceux-là firent si bien, que le jeune berger se laissa gagner à la vue de l'argent qu'ils lui mirent dans la main, pour commencer, disoient-ils, la récompense qu'ils lui avoient promise.

Il ne lui en fallut pas davantage pour l'engager à les conduire au lieu où ils souhaitoient si ardemment d'aller. Ils y virent avec joie l'eau qui sortoit de dessous les rochers, comme un torrent; mais ils furent bien surpris d'apercevoir deux assez grands canaux, dont l'un recevoit toute l'eau, parce que l'autre étoit totalement bouché. Ils le firent ouvrir en leur présence. Le canal ne fut pas plutôt ouvert,

que l'eau y entra précipitamment, et il en fut en un instant rempli.

Les Persans reconnurent aisément la fraude, et l'intention avec laquelle elle avoit été faite. Ils ne doutèrent pas un moment que ce canal bouché ne fût l'unique cause du desséchement de leur rivière.

Il n'étoit plus question alors que de s'assurer que ce canal ne seroit jamais rebouché. Ils ne se contentèrent pas d'en avoir la parole du jeune berger; mais ils eurent grand soin de publier, dans toute la plaine de Damas, la découverte qu'ils venoient de faire de leur rivière, afin qu'il n'y eût qui que ce soit qui ne la connût, et que personne ne se hasardât à l'avenir de fermer ces canaux.

Telle est cette histoire qu'on raconte ici comme très-certaine, mais dont je ne prétends point défendre la vérité. Ce qui est vrai, c'est que cette histoire a donné lieu ici d'appeler la partie occidentale de Damas, la plaine de Perse.

Pour ce qui est de la rivière Aboulouaire, des voyageurs intelligens et curieux, et autres gens de ce pays-ci, ont recherché avec exactitude quelle pouvoit être son origine.

Après bien des recherches, ils ont cru que cette rivière étoit une décharge du grand étang qui est dans la plaine, que l'on nomme Goulha, et que les eaux qui coulent dans le canal qui passe en Perse, vont s'engouffrer dans le sein Persique, et du sein Persique dans l'Océan; que pour ce qui est des eaux qui remplissent l'autre canal, elles vont tomber dans le fleuve du Chien, et du fleuve du Chien dans la mer Méditerranée. Si cela est ainsi, comme nos curieux l'ont imaginé, le prophète a eu grande raison de s'écrier *que Dieu est admirable dans la distribution des eaux qui arrosent les terres.*

Avant que de quitter la plaine de Damas, je ne dois pas omettre qu'en descendant la montagne du

Cheik, on trouve sur son chemin, près du village de Beitima, un tombeau d'environ trente pieds de longueur; plusieurs croient que c'est le tombeau de Nemrod. Il est construit à la manière des anciens tombeaux du pays. J'ai vu dans la plaine de Baalbée, les tombeaux de Seth et de Noé, qui sont pareillement construits.

Je n'assurerai point ce qu'on dit ici du tombeau de Nemrod, parce que je n'en ai point été témoin. L'on prétend qu'en punition de l'ambition insensée de ce malheureux prince, qui voulut se faire adorer comme un dieu, la rosée du ciel ne tombe jamais sur son tombeau, quoique les terres d'alentour en soient couvertes.

On en dit autant du tombeau de Nestorius, pour punir l'impie témérité de cet hérésiarque, qui voulut enlever à la très-sainte Vierge l'honneur d'être mère de Dieu.

J'ai fait jusqu'ici le récit de ce qui m'a paru de plus curieux à Damas et dans ses environs. J'y dois ajouter, à la gloire de la grâce toute-puissante de Jésus-Christ et de la fidèle correspondance du grand apôtre saint Paul, ce que j'ai vu avec respect de l'endroit où le Sauveur opéra la conversion de cet apôtre des Gentils.

L'ancien chemin de Jérusalem à Damas est entre deux montagnes, toutes deux rondes par le pied, et terminées en pointe. L'une n'est éloignée de l'autre que d'environ cent pieds. Celle qui est la plus proche du grand chemin s'appelle *Kaukac*, c'est-à-dire, *lumière céleste*, ou *astre lumineux*. Ce nom lui a été donné en mémoire de l'éclatante lumière dont saint Paul fut environné. L'autre montagne, qui est plus parfaitement ronde dans sa circonférence, est nommée *Medaouar el kaukab*, c'est-à-dire, *cercle de lumière*. Vers le milieu de cette montagne, il y a un vieux monastère à demi détruit,

qui n'a conservé d'entier qu'une grotte dans laquelle à peine un homme peut-il se tenir debout.

Ce fut entre ces deux montagnes, que l'homme prédestiné de Dieu, pour porter son nom aux nations étrangères, *fut tout d'un coup environné d'une clarté qui venoit du ciel; et où tombant par terre, il ouït une voix qui lui dit: Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous* (1)?

Paul effrayé de ce reproche et revenu de sa frayeur, se retira dans cette grotte dont nous venons de parler, et n'en sortit que pour aller à Damas, et pour obéir à la voix qui lui avoit déclaré ce qu'il devoit faire.

La tradition du pays est que l'Apôtre étant sorti de cette ville quelque temps après, vint se réfugier dans la même grotte pour se dérober à la fureur des Juifs.

Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'entrer dans cette grotte, et ont connu par expérience, qu'on ne peut y entrer sans y être pénétré de tendres sentimens de dévotion.

L'Apôtre, pour aller à Damas, passa par les villages Dadaidé, Jahhnaïa et Chérafre. Ces villages sont habités présentement par les Turcs, qui cultivent la plaine, et qui la rendent fertile en coton, en mûriers, en blé, en orge et en toutes sortes de légumes. La plaine est terminée par deux grandes montagnes dont l'une s'appelle *Chafuméharie*, et l'autre plus haute se nomme *Manaa*. Au-delà de la montagne, et au sud-ouest de Damas, commence la plaine de Hauran. Cette plaine est le pays d'Abraham. Les villes qui y étoient anciennement situées, sont présentement ruinées; mais la fertilité en est si grande, qu'on l'appelle aujourd'hui *le grenier de la Turquie*.

(1) Actes des Apôtres, chap. IX, v. 5.

En effet, on voit arriver presque chaque jour, de toutes les provinces de l'empire, des caravanes qui enlèvent continuellement des blés. La farine en est excellente : on en fait des pains qui ont plus de deux pieds de longueur et de demi-pied d'épaisseur. Ce pain se conserve un an sans se corrompre. Lorsqu'il est sec, on le trempe dans l'eau, et on le trouve aussi bon que s'il venoit d'être fait. Les riches et les pauvres le préfèrent à tout autre pain.

En finissant tout ce que j'avois à dire de la ville de Damas et de ses environs, je ne puis mieux faire leur éloge qu'en rapportant ce que les prophètes en ont écrit. Ils appellent la ville une *maison de plaisance*, et ses environs des *lieux de délices*.

LETTRE

Du père Monier, de la compagnie de Jésus, au père Fleuriau, de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

NOUS avons l'honneur de vous envoyer les mémoires de nos missions en Arménie. Vous nous les demandez, et vous les attendez depuis long-temps; mais tout ce temps, qui nous a paru aussi long qu'à vous, nous a été nécessaire pour les ramásser et pour les vérifier.

Recevez-les, s'il vous plaît, avec la même bonté que si nous avions été plus diligens à vous obéir. Nous souhaitons qu'ils vous soient agréables et aux personnes auxquelles vous jugerez à propos de les communiquer.

Peut-être que ceux qui les auront lus, auroient

voulu qu'ils fussent plus étendus et plus circonstanciés ; mais nous les prions de considérer que nous sommes des missionnaires de profession, et non pas des historiens. Si saint Paul disoit de lui et des autres apôtres, qu'il n'étoit pas juste qu'ils abandonnassent le ministère de la parole, pour pourvoir aux besoins des tables, l'exemple de cet apôtre ne nous autorise-t-il pas à dire avec lui, dans un sens peu éloigné du sien, qu'il n'est pas à propos que nous laissions les fonctions évangéliques de nos emplois dans les missions, pour aller faire des recherches, qui n'auroient point d'autre fruit que celui de satisfaire la curiosité d'un petit nombre de personnes ?

Cependant ceux qui se donneront la peine de lire ces mémoires, ne seront pas tout-à-fait privés du plaisir d'apprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe encore aujourd'hui dans des pays éloignés d'eux. De plus, ils seront édifiés de ce qu'ils y liront, et béniront Dieu de ce que le christianisme, non-seulement se conserve, mais fait encore du progrès chez une des plus belles nations du Levant, malgré les efforts de l'enfer pour y détruire le royaume de Jésus-Christ.

Nous avons renfermé sous huit chapitres, qui composent la première partie de ces mémoires, ce qui nous a paru plus digne de tenir place dans une histoire d'Arménie ; savoir : l'état ancien et présent de ce royaume, autrefois très-florissant ; son gouvernement ecclésiastique, et les moyens dont la Providence s'est servie pour y établir et y conserver le christianisme.

Comme les rois et les patriarches de l'Arménie ont eu la principale part dans l'établissement et dans l'affoiblissement du christianisme dans ce royaume, nous avons cru faire plaisir à ceux qui liront ces mémoires, de leur exposer dans ce chapitre l'ordre

des rois qui ont gouverné l'Arménie pendant plusieurs siècles, et celui des patriarches qui se sont succédé les uns aux autres sur le trône patriarcal, depuis saint Grégoire que les Arméniens ont surnommé l'*Illuminateur*, jusqu'au temps présent. Entre ces patriarches, on en verra plusieurs qui ont mérité d'être mis au nombre des saints; et l'Arménie honore aussi comme saints quelques-uns de ses rois.

Les chapitres suivans expliqueront le rit des Arméniens schismatiques dans l'administration des sacremens, et les erreurs où le schisme les a insensiblement conduits.

Enfin, le dernier chapitre sera en faveur de nos frères qui sont en France, et qui souhaitent et demandent à nos supérieurs la permission de venir partager avec nous les travaux de nos missions. Ce chapitre contient des règles pour annoncer utilement la parole de Dieu aux Arméniens, et nos nouveaux missionnaires ne pourront mieux faire que de les suivre fidèlement.

Après avoir donné dans la première partie de ces mémoires des connoissances générales de l'état de l'Arménie, nous exposerons dans la seconde l'état particulier de nos missions, dans quelques-unes de ses plus anciennes villes, savoir, à Trébizonde, à Erzerom, à Erivan et à Chamaki. Le récit que nous ferons, donnera de nouvelles preuves que c'est parmi les croix que naissent les fruits de la parole divine; mais elles ont aussi, ces croix, l'avantage d'animer et de consoler ses ministres, et d'affermir la foi des fidèles.

Comme les missions dont nous parlerons nous obligent d'aller souvent de l'une à l'autre, quelques-uns de nos missionnaires ont pris soin de mettre par écrit le journal de leurs voyages. Je suis de ce nombre. J'ai fait le journal de mon voyage d'Erzerom à Trébizonde, et de mon retour de Trébizonde

à Erzerom; j'étois à la suite de Mustapha Aga, que je dois appeler, par justice et par reconnoissance, mon constant protecteur dans ces pays, où en certaines occasions très-importantes, j'ai eu besoin de toute sa puissante protection.

Un autre de nos missionnaires avoit dressé par votre ordre, un mémoire de la province de Chirvan; je l'ai trouvé parmi ses écrits après sa mort; il nous a paru très-exact : je vous l'envoie avec mon journal. Ce mémoire de la province de Chirvan sera suivi d'un autre, qui est un journal du voyage que fit, il y a quelques années, le feu père de la Maze, de Chamaki à Ispahan, où nous avons une mission, dont nous ne vous dirons présentement que peu de chose, nous réservant à vous en donner dans quelque temps de plus amples mémoires.

Le père de la Maze fit ce voyage en compagnie du sieur Jurabe, envoyé extraordinaire du roi de Pologne au roi de Perse. Il traversa la province de Guilan, dont il fit une carte que je joins à son journal. Les observations de ces journaux pourront aider à corriger quelques erreurs que nos géographes n'ont pu éviter, et qui sont en effet inévitables à tout auteur qui n'a pu voir d'aussi près que nous ces vastes provinces si peu connues.

Je finis ma lettre, mon révérend père, en vous représentant que la religion a un grand intérêt que vous multipliiez dans l'Arménie et la Perse, le nombre des ouvriers évangéliques. La disette de missionnaires fait que nous perdons de fréquentes occasions de procurer la gloire de Dieu et le salut de plusieurs âmes, qui périssent parce qu'elles n'ont personne qui leur rompe le pain de la parole de Dieu.

Nous ne cessons point de demander au grand maître de la moisson qu'il nous donne des ouvriers pour sa vigne, et qu'il pourvoie par sa libéralité et par sa miséricorde à leur subsistance. Nous espé-

rons qu'il nous accordera en même temps votre conservation. J'ai l'honneur d'être dans la participation de vos saints sacrifices, etc.

CHAPITRE PREMIER.

État ancien de l'Arménie.

STRABON et Ptolémée donnent d'étendue à l'Arménie depuis le mont Taurus, qui la sépare de la Mésopotamie vers le midi, jusqu'à l'Ibérie; et depuis la Médie, à son orient, jusqu'aux monts Pariadres et à l'Euphrate, qui la séparent de la petite Arménie à son occident. Dans cette étendue de pays, dit Strabon, naissent plusieurs rivières, qui se partagent entre trois différentes mers; savoir : le Lycas et le Phase qui se jettent dans le Pont-Euxin; l'Araxe, dans la mer Caspienne; l'Euphrate et le Tigre dans le golfe Persique.

L'Euphrate et l'Araxe sortent assez proche l'un de l'autre de la montagne appelée autrefois *Abos*, au 41 ou 42.e degré de latitude; le Tigre sort du mont Niphates, vers le 39.e degré.

Toutes ces montagnes sont des parties de la chaîne du Taurus, laquelle, dans sa longueur, prend divers noms.

Les anciens géographes et les historiens grecs et latins, font mention de quelques villes principales de l'Arménie, dont voici les noms.

Artaxata étoit sur l'Araxe. Strabon et Plutarque disent qu'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, ayant été obligé de faire sortir de ses états Annibal, l'ennemi capital des Romains, ce général carthaginois, persécuté par sa mauvaise fortune, vint se réfugier auprès du roi Artaxes ou Arsace; et qu'étant auprès de

de ce prince, il lui suggéra le dessein de bâtir cette ville d'Artaxata, qui fut ainsi nommée en l'honneur du roi Artaxes, son maître et son fondateur.

Tigranocerta étoit située sur une montagne au-delà des sources du Tigre. Carcathiocerta étoit entre l'Euphrate et le Tigre, mais plus proche de ce dernier fleuve. Armosata, ou Arsamosata, étoit placée au pied du mont Taurus, et peu éloignée de l'Euphrate. Spanheim et Holstenius rapportent une médaille (1) de cette ville ΑΡΜΟΚΑΙΤΤΕΝΟΝ, frappée à l'honneur de Marc-Aurèle, ce qui marque qu'elle est une colonie grecque.

Quant à la terminaison *certa*, ΚΕΡΤΑ, Hésychius dit qu'elle signifie *ville*; et Tigranocerta d'Etienne le géographe, est la ville de Tigranopolis en grec, ou Tigrane en français.

Les Arméniens peuvent, avec plus de raison que les Chaldéens et que les Egyptiens, vanter leur antiquité : car il est constant que la terre qu'ils habitent est la première sur laquelle marchèrent les hommes après le déluge, en descendant de l'arche. L'Ecriture nous apprend, en effet, que l'arche s'arrêta sur les montagnes d'Arménie; mais il faut aussi convenir que Noé et sa famille n'y firent point alors d'établissement, et qu'ils passèrent en la terre de Sennaar, soit pour chercher un climat plus doux, soit pour y aller revoir leur chère patrie. On ne sait lequel des descendans de Noé y ramena une colonie; selon l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou Gether, l'un et l'autre fils d'Aram, et petits-fils de Sem.

Au reste, les Arméniens ont, comme les Chaldéens et les Egyptiens, leurs antiquités fabuleuses; mais ils ne les font point remonter au-delà du déluge, ainsi qu'ont fait ces deux peuples; ils ont

(1) Du cabinet de M. le Grand-Duc.

même conservé mieux qu'eux la tradition de ce rigoureux châtiment de la corruption générale des hommes.

Un de leurs historiens, nommé Moïse de Choren, qui a écrit, dit-on, dans le quatrième siècle (1), raconte qu'Arsaces, qui fonda le royaume des Parthes, ayant donné l'Arménie à Valarsaces son frère, ce prince voulut s'instruire de ce qui concernoit son nouveau royaume, et envoya un nommé Mariba consulter les archives de Ninive. Mariba y fit l'heureuse découverte d'un vieux livre avec cette inscription : *Ce volume traduit du chaldéen en grec, par l'ordre d'Alexandre, contient l'histoire originale des premiers hommes*, Sictnan, Titan, Apétustes, *et la suite de leurs descendans pendant plusieurs années.*

Or, selon cette ancienne histoire, *Haik* fut le premier roi d'Arménie ; il étoit fils de Targon, petit-fils de Thiras, arrière petit-fils de Gomer, né de Japhet. Il vainquit et tua Belus, qui prétendoit le soumettre à son empire, et c'est de lui que la nation a été nommée *Haikane.*

Les historiens arméniens ajoutent qu'ils ont eu cinquante-trois rois de la postérité de Haik, et que le dernier, nommé Vahé, fut défait et tué dans un combat contre Alexandre; ils comptent ensuite vingt-sept rois de la race des Arsacides, à commencer par Valarsaces.

Ce qui paroît certain, c'est que l'Arménie ne fut point sujette aux rois d'Assyrie, puisque les deux fils de Sennachérib s'y réfugièrent, après l'exécrable parricide qu'ils commirent en la personne de leur père et de leur roi. Cette longue suite de rois est contredite par des historiens très-croyables, et l'on ne peut pas douter que l'Arménie n'ait été une pro-

(1) Il n'a écrit que dans le cinquième siècle.

vince de l'empire des Mèdes et des Perses, gouvernée par un satrape : car Strabon, pour prouver qu'elle est très-propre à élever des chevaux, dit que le satrape étoit obligé d'envoyer tous les ans vingt mille jeunes chevaux au roi de Perse; et Xénophon raconte que les dix mille Grecs, qui firent cette fameuse retraite, après la défaite du jeune Cyrus, prirent leur route au-dessus des sources de l'Euphrate, pour éviter d'être arrêtés par les Perses au passage des rivières. Arien faisant le dénombrement des troupes de Darius à la bataille d'Arbèle, y nomme les Arméniens, et leur donne deux chefs, Oronte et Mithranstes.

On ne croit pas non plus qu'Alexandre soit entré en Arménie, puisque de la Mésopotamie traversant l'Euphrate, il passa en Assyrie, et combattit Darius proche d'Arbèle, au-dessus du mont Taurus; et si Quinte-Curce fait voir ce conquérant sur les bords de l'Araxe, ce n'est point l'Araxe qui coule dans l'Arménie : il donne ce nom à deux autres rivières, l'une qui est dans la Perside, et qui tombe dans le golfe Persique, l'autre qui arrose l'Hyrcanie.

L'Arménie néanmoins subit le sort commun de l'Orient : car Alexandre la met au nombre de ses autres conquêtes, dans la belle harangue que Quinte-Curce, au livre VI de son histoire, lui fait faire à son armée, pour l'animer à suivre le cours de ses victoires. Peut-être que la crainte seule de ses armes la lui assujettit, ou qu'il y envoya un de ses généraux.

Justin compte aussi l'Arménie entre les gouvernemens qui, après la mort d'Alexandre, furent ou distribués, ou laissés aux principaux chefs de son armée, et il dit qu'elle échut à Fratapherness.

Fratapherness avoit commandé les Parthes, les Hircaniens et les Tapiriens à la bataille d'Arbèle, et il ne s'étoit soumis à Alexandre, qu'après l'avoir

vu s'avancer jusque dans l'Hyrcanie, ainsi que nous l'apprenons d'Arrien et de Quinte-Curce.

Comme la plupart de ces gouverneurs devinrent bientôt autant de rois, et qu'on voit depuis le temps de Frataphernes une suite de rois en Arménie, se succéder de père en fils pendant plus d'un siècle, on ne peut pas douter que Frataphernes n'ait pris le titre de roi, et qu'il ne l'ait transmis à sa postérité. Oronte fut le premier qui porta ce titre. Il étoit issu, dit Strabon, d'Hydarnes, un des sept seigneurs perses qui, après s'être défaits du mage Smerdis, aspirèrent à la royauté. Par conséquent Frataphernes venoit d'Hydarnes.

Après la mort d'Oronte, l'Arménie fut partagée entre Artaxes et Zadriades, qui avoient servi dans les armées d'Antiochus-le-Grand, et qui apparemment étoient de la famille d'Oronte.

Artaxes fut aussi nommé Arsaces, ou plutôt c'est le même nom; il fut la tige des Arsacides, rois d'Arménie, comme un autre Arsaces le fut des Arsacides, rois des Parthes. Ce fut ce prince, qui, cinquante ou soixante ans auparavant, s'étoit soulevé contre Antiochus, surnommé *le Dieu*, roi de Syrie. Les historiens arméniens, qu'on estime moins dignes de créance que les Grecs, décrivent autrement la généalogie de leurs rois Arsacides. Ils disent qu'Arsaces, qui fit révolter les Parthes contre Antiochus-le-Dieu, fut père d'Artaxes, qui le fut d'Arsaces II, et que celui-ci donna l'Arménie à Valarsaces son frère.

Tigranes, fils d'Artaxes, se rendit maître de l'autre partie de l'Arménie, et la posséda toute entière: profitant ensuite des divisions qui affoiblissoient la Syrie, il la conquit; il conquit aussi la Cappadoce, la Galatie, la Mésopotamie, et battit souvent les Parthes.

Tigranes, victorieux et redoutable dans l'Orient,

se faisoit appeler le roi des rois; mais il lui fallut plier sous les Romains. Il vit dans son propre pays son armée composée de cent cinquante mille hommes d'infanterie, et de cinquante mille de cavalerie, sans compter dans ce nombre vingt mille autres soldats armés de frondes et de flèches, se laisser battre et fuir devant Lucullé, qui l'attaqua avec dix mille hommes d'infanterie, moins de trois mille de cavalerie, et environ mille autres armés de flèches. Il vit la ville de Tigranocerta prise et détruite; il perdit une seconde bataille, et eut sujet de craindre que sa chère Artaxarta, où il avoit renfermé ses trésors, n'eût un sort pareil à celui de Tigranocerta.

Cette disgrâce lui arriva pour avoir reçu chez lui et favorisé Mithridate, dont il avoit épousé la fille; mais il comprit alors qu'il lui en coûteroit trop cher pour continuer à demeurer uni avec son beau-père.

Il alla donc au-devant de Pompée, aussitôt qu'il le sut arrivé en Arménie : l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, et s'ôtant le diadême de dessus la tête, il le mit aux pieds du vainqueur, protestant qu'il ne vouloit le reprendre et ne le tenir que de la grâce du peuple Romain. Pompée reçut ses soumissions avec civilité, lui remit le bandeau royal, le déclara roi d'Arménie, allié et ami du peuple Romain. Une preuve des richesses immenses de Tigranes, c'est que Pompée lui ayant demandé six mille talens, il poussa sa générosité plus loin, faisant donner sur-le-champ cent cinquante drachmes d'argent à chaque soldat, mille aux centurions, et un talent aux tribuns; c'est-à-dire qu'en rapportant la livre ou la mine grecque à notre marc fixé à trente livres (1), il distribua environ 75 livres tournois à chaque soldat,

(1) Le marc est maintenant plus haut. Les cent cinquante drachmes font 116 l. de notre monnaie; les mille drachmes, 778 l.; le talent, 4668 l.

4681. 10 s. aux centurions, 2812 l. 10 s. aux tribuns. Ce fut ainsi que cet ambitieux conquérant fut dépouillé de ses conquêtes; il ne laissa pas cependant de finir paisiblement ses jours dans l'Arménie.

Artavasde, son fils et son successeur, eut une fin plus malheureuse; car s'étant rendu suspect à Marc-Antoine, qui faisoit la guerre aux Parthes, il fut arrêté et mené à Alexandrie, où, après avoir été traîné en triomphe, on lui fit perdre la vie dans la prison.

Depuis ce temps-là, l'Arménie fait une partie assez considérable de l'histoire romaine, sur-tout à l'occasion des guerres entre les Romains et les Parthes, puis entre les Grecs et les Perses.

Elle eut d'ailleurs beaucoup à souffrir des invasions des Sarrasins et des Tartares. Enfin, les Turcs et les Persans, après s'être fait long-temps la guerre, se sont accordés à la partager entr'eux.

L'histoire d'Arménie nous fait remarquer que ce royaume a eu des rois de la maison des Arsacides jusqu'à Ardaches, qui fut le dernier, et qui régna du temps de l'empereur Arcadius.

Les continuelles révolutions qui agitèrent l'Arménie pendant plusieurs années, ont été funestes à la religion; car elles ont abouti à y introduire le mahométisme qui y domine, et qui n'a pas peu contribué à faire périr jusqu'aux noms des plus anciennes et célèbres villes, dont les histoires de Grèce et d'Arménie font l'éloge. Les Grecs parlent des villes de Théodosiopolis, Léontopolis, et Justinianopolis, honorées du nom des empereurs Théodose-le-Grand, Léon et Justinien. Les Arméniens célèbrent leurs villes de Vaarsciabat, Thévin, Charno ou Charni, Manaschiert, Ani, Jocmuds. Vincent de Beauvais fait mention d'une ville qu'il nomme *Ara*, proche du mont Ararat, et où il y avoit, dit-il, mille églises, et cinquante mille familles.

Ce qui reste de ces villes a changé de nom, et ce

sont aujourd'hui les villes d'Erzerom, Torzon, Assaukala, Béazit, Baybout, Erivan, Naschivan, Zulpha d'Arménie ; en sorte qu'on ne peut comparer que sur des conjectures légères l'état présent de l'Arménie, avec celui où elle étoit autrefois.

Les ouvrages de la nature y subsistent encore ; mais ceux des hommes y ont été détruits par le temps, ou ont été tellement défigurés, qu'après de longues et curieuses recherches, on ne peut s'assurer d'avoir découvert quelque chose de certain. On ne voit quelques restes d'antiquité qui soient considérables, que dans un village nommé Ardachat, entre Erivan et le mont Ararat. L'on croit que ces restes ont été tirés de la ville d'Artaxarta.

Si les anciennes villes d'Arménie ont été bâties comme le sont les nouvelles, il n'est pas étonnant qu'il n'en soit demeuré aucun vestige; car elles ne sont construites que de terre soutenue par quelques morceaux de bois, qui y est très-rare et très-cher. Les murs des villes et les forteresses sont d'une espèce de briques séchées au soleil, et liées ensemble par le moyen d'un mortier, qui n'est qu'une terre détrempée. Tous ces ouvrages sont bientôt détruits par les pluies, et plus encore parce qu'on néglige de les réparer.

L'Arménie est presque toute environnée du mont Taurus, des monts Paryadres et Caspiens, de l'Antitaurus, du Niphate, des monts Gordiens ou d'Ararat. Ces montagnes, toujours couvertes de neige et de glace, y entretiennent un froid continuel. La nature du terroir, qui est imprégné de sel, contribue à l'augmenter : ainsi ce n'est pas chose rare d'y voir neiger et geler au mois de juin : par malheur pour ses habitans, le bois y est rare. Pour éviter la dépense d'en aller chercher bien loin, et pour avoir plutôt fait, ils n'allument que du chaume et de la bouze de vache, qu'ils ramassent et font sécher au soleil.

Mais pendant que d'un côté ils tâchent de se défendre du froid avec ces matières combustibles, ils ont à souffrir de l'autre une odeur très-désagréable, qui infecte tout ce qu'on cuit. Toutes ces incommodités n'empêchent pas que le pays ne soit assez bien peuplé, son terroir étant très-fertile. Le nombre des villages y est grand, mais les villes y sont peu considérables.

Les laboureurs n'ouvrent la terre qu'au printemps, pour faire la récolte vers le commencement de septembre. Leur usage est de faire les sillons très-profonds; ce qui les oblige d'atteler jusqu'à douze paires de bœufs à leurs charrues. Les vignes sont couvertes de terre pendant l'hiver. Le vin qu'elles donnent mériteroit qu'on les laissât toujours enterrées, tant il est mauvais. L'eau-de-vie qu'on en tire ne vaut pas mieux.

Au reste, l'Arménie ne se ressemble pas en toutes ses parties. Pendant que les unes sont exposées au grand froid, les autres souffrent une chaleur excessive. Elle est si grande à Erivan, que ses habitans sont obligés de quitter la ville, pour aller chercher le frais sur les montagnes voisines. L'Arménie étant située entre le 37.e et 41.e degré de latitude, la chaleur y seroit universelle, si elle n'étoit extrêmement tempérée par les neiges abondantes des montagnes qui l'environnent.

CHAPITRE II.

Division de l'Arménie.

L'Arménie est inégalement partagée entre les Turcs et les Persans, qui se la sont disputée par de longues et sanglantes guerres. Les Turcs en possèdent une grande partie, dont Erzerom est la ville capitale. Les

Persans sont maîtres de l'autre partie, dont la capitale est Erivan.

On croit communément qu'Erzerom est l'ancienne Théodosiopolis. Procope prétend que Théodose-le-Grand se contenta de l'honorer de son nom, en la laissant ouverte comme un village; mais que dans la suite l'empereur Anastase la ferma de murailles, et la mit en état de défense contre les Perses. Cette opinion qu'Erzerom soit l'ancienne Théodosiopolis, ne peut s'accorder avec la situation que Procope lui donne : car cet auteur ajoute que Théodosiopolis étoit à quarante-trois stades, c'est-à-dire, à deux lieues environ de la source de l'Euphrate. Or il est certain qu'Erzerom en est beaucoup plus éloigné; car il est situé entre deux rivières, qui vont se joindre à trois journées au-dessous de cette ville, et qui forment l'Euphrate de leur confluent. L'une de ces rivières coule à une journée d'Erzerom, et l'autre à une journée et demie. Quelques-uns prétendent que cette ville est l'ancienne Charno, que d'autres appellent Charni, où Héraclius, revenant de sa glorieuse expédition contre les Perses, assembla un concile des évêques d'Arménie; mais peut-être que Charno fut le premier et l'ancien nom, qui fut ensuite changé en celui de Théodosiopolis.

Quoi qu'il en soit, Erzerom est au pied de la montagne qui donne naissance aux deux rivières dont on vient de parler, et à quantité de ruisseaux qui viennent l'arroser. La ville a devant elle une belle et fertile plaine qui s'étend entre les deux premiers bras de l'Euphrate. Elle est fermée d'une double enceinte de murailles assez mauvaises, qui ont des tours d'espace en espace. Son château bâti sur une hauteur n'est guère en meilleur état : il est commandé par une espèce de donjon plus élevé, où l'aga des janissaires loge, et commande indépendamment du bacha.

On tient qu'il y a à Erzerom dix-huit mille Turcs, sept à huit mille Arméniens, et environ cinq cents Grecs. Ces derniers, ramassés ensemble dans un faubourg, travaillent à faire de la vaisselle et des ustensiles de cuivre. Ils y ont une petite église.

Les Arméniens en ont deux dans la ville; ils y exercent toutes sortes de métiers, et font commerce de marchandises. Il n'est pas permis aux Chrétiens d'avoir des maisons dans le château; et s'ils y vont pour leurs affaires, ou pour y travailler, ils sont obligés d'en sortir avant la nuit.

Cette ville paroît d'autant plus peuplée, qu'il y arrive continuellement des caravanes. Comme c'est le passage connu pour le plus sûr entre la Turquie et la Perse, il est aussi le plus fréquenté : ainsi Erzerom est toujours rempli d'un grand nombre d'étrangers.

On dit que le Grand-Seigneur tire chaque année d'Erzerom, et de ses dépendances, plus de six cents bourses, et que le bacha en a trois cents pour son compte. Chaque bourse est de cinq cents écus. Erzerom est environ au 40.e dégré de latitude, et néanmoins l'hiver y est rude et long; à peine y est-on délivré du froid au mois de juin, et il revient dès le mois de septembre; de sorte qu'on peut prendre à la lettre ce que dit Horace :

..... Nec Armenis in oris,
Amice Valgi, stat glacies iners
Menses per omnes......

Od. VI, lib. II.

A deux lieues d'Erzerom ou environ, et près d'un village nommé Elija, il y a un bain d'eau chaude, qui se renouvelle continuellement par deux sources, lesquelles jettent deux bouillons aussi gros chacun que le corps d'un homme. Le bassin est octogone, environné d'un bâtiment de la même figure, dont la voûte est couverte au milieu. Ces bains sont très-

fréquentés, sur-tout dans un pays où les bains sont si fort à la mode.

D'Erzerom à Erivan, il y a quatorze ou quinze journées de caravanes, les unes plus grandes, les autres plus petites, suivant la commodité des gîtes. On a le choix de deux différentes routes; l'une par Cars, qui est la dernière place des Turcs en Arménie; l'autre par Teflis, capitale de la Géorgie.

Erivan est la seule place importante que le roi de Perse possède en Arménie : elle est la conquête de Cha-Séphi, fils de Cha-Abas, qui l'an 1635 l'emporta d'assaut, et fit main-basse sur la garnison turque, qui étoit, dit-on, de vingt-deux mille hommes. Erivan n'étoit pas alors où il est aujourd'hui, mais à huit ou neuf cents pas plus loin.

Les Persans ont jugé que cette nouvelle situation seroit plus avantageuse. Son château est sur un roc escarpé et inaccessible vers le couchant; le reste est défendu par une triple enceinte de murailles de briques séchées au soleil. C'est la demeure du kan ou du gouverneur, et des autres officiers de la garnison. La ville est au-dessus enfermée d'une double muraille, plus remplie de jardins et de vignes que de maisons. On y compte environ quatre mille âmes. Les Arméniens n'en font que la quatrième partie, et ont cependant quatre églises.

Au pied du roc sur lequel est bâti le château, on voit une rivière, ou pour mieux dire, un torrent nommé *Zengui*, qui descend d'un grand lac de vingt-cinq lieues de tour, à deux journées et demie de la ville vers le Nord : c'est le lac d'Agtamar. Dans une des îles qu'il forme, il y a un monastère où réside un prélat, qui se donne le titre de patriarche d'Arménie, quoique sa juridiction soit bornée dans son île. On dira en son lieu à quelle occasion fut fondé ce patriarcat imaginaire. Le Zengui

va se jeter dans l'Araxe, à trois lieues au-dessous d'Erivan; on le passe en cette ville sur un beau pont de trois arches, sous lesquelles ont été pratiquées des chambres pour y aller prendre le frais. Il y a encore de l'autre côté une petite rivière nommée *Queurboulac*. La ville est de plus arrosée de plusieurs ruisseaux et de fontaines. Cette abondance d'eau n'en donne que de mauvaise à boire, au lieu que celles d'Erzerom sont excellentes; mais en récompense le vin d'Erivan est excellent, et celui d'Erzerom est détestable.

En sortant d'Erivan, on entre dans une charmante plaine, fertile en toutes sortes de fruits et de grains, abondante en riz et coton, avec de beaux vignobles et de gras pâturages. Grand nombre de villages et de jolies maisons de plaisance agréablement situées, donnent à cette ville une vue délicieuse.

On met Erivan entre le 28.e et le 29.e degré d'élévation du pôle (1). Les glaces et les neiges n'y manquent pas pendant l'hiver; mais en été l'air s'enflamme si vivement, et devient si mal-sain, que le kan et la plupart des habitans sont contraints d'abandonner la ville pour aller respirer un meilleur air sur les montagnes. Elles sont alors couvertes d'un peuple très-nombreux. Il se loge sous des tentes, et il s'y en dresse, dit-on, plus de vingt mille; car non-seulement les Curdes qui n'en sont pas éloignés, mais encore d'autres peuples qui viennent du fond de la Chaldée, y conduisent leurs troupeaux pour y consumer les herbages, et pour y éviter les chaleurs.

Erivan est, de même qu'Erzerom, le chemin le plus ordinaire des caravanes qui vont de Turquie en Perse, et de Perse en Turquie, parce qu'elles y

(1) C'est sans doute une erreur de copiste; Erivan est entre le 40.e et le 41.e degré de latitude, ou d'élévation du pôle.

trouvent plus abondamment, et à bon marché, les rafraîchissemens si agréables aux voyageurs, et toutes les commodités de la vie.

Cette province remplit les coffres du roi de Perse de grosses sommes d'argent. L'opinion commune est qu'elle rend au kan plus de vingt mille tomans, qui valent de notre monnoie environ neuf cent mille livres (1). L'abassis fait un peu plus de dix-huit sous six deniers, et le toman vaut cinquante abassis, c'est-à-dire, environ cinquante livres monnaie de France.

A trois lieues d'Erivan, du côté d'Erzerom, est le célèbre monastère d'Ichmiadzin ou d'Echmiadzin, qu'on nomme aussi le monastère des trois Eglises, lieu de la résidence ordinaire du patriarche d'Arménie. Il est composé de quatre grands corps-de-logis, qui forment une vaste cour plus longue que large, dans laquelle l'église patriarcale est bâtie d'une ancienne et solide structure de pierres de taille. Cette disposition des bâtimens, et celle de l'église, est conforme à l'antiquité. Eusèbe, qui nous fait la description de l'église que saint Paulin fit bâtir à Tyr, la place dans une grande cour environnée de bâtimens, pour loger l'évêque, le clergé et leurs officiers.

Echmiadzin, dans son étymologie, signifie *Descente du Fils unique;* parce que, selon une ancienne tradition, Jésus-Christ apparut en ce lieu-là à saint Grégoire-l'Illuminateur, apôtre d'Arménie, à qui l'église est dédiée. On tient encore pour constant dans le pays, que Tiridate, premier roi chrétien d'Arménie, avoit son palais en cet endroit, et qu'il le céda à saint Grégoire; que ce palais étoit au centre d'une grande ville capitale du royaume, et nommée

(1) Selon le prix actuel du marc d'argent, le toman vaut 60 livres de notre monnaie; et les vingt mille tomans font 1,200,000 livres.

Vagarsciabat, dont néanmoins il ne reste aucun vestige. L'église de ce monastère est obscure, mais riche en vases sacrés et en ornemens. Comme elle est l'objet principal de la vénération des Arméniens, le peuple, naturellement dévot, fournit libéralement à sa décoration.

Il y a toujours à Echmiadzin un bon nombre de prélats et de vertabiets; c'est le nom de leurs docteurs ou prédicateurs qui y vivent comme les moines, c'est-à-dire, très-frugalement. Les moines cultivent de grands et beaux jardins, et toutes les terres d'alentour.

Les deux autres églises de ce monastère sont hors de son enclos; l'une est dédiée à sainte Caïenna, et l'autre à sainte Ripsime. La tradition est que ces deux saintes étoient de nobles vierges Romaines, et que pour se soustraire à la cruauté de Dioclétien, elles se réfugièrent avec vingt-trois autres compagnes en Arménie, où elles ne purent éviter celle de Tiridate, autre persécuteur des Chrétiens, mais qui fut ensuite Chrétien lui-même par la miséricorde de Dieu. Ainsi cette même miséricorde, toujours attentive à nos véritables intérêts, conduisit à la palme du martyre, ces saintes vierges qui paroissoient la vouloir fuir.

Le mont Ararat est trop célèbre pour n'en pas dire un mot. C'est, dit-on, où l'arche de Noé s'arrêta quand les eaux du déluge commencèrent à baisser. Les Arméniens l'ont en grande vénération : sitôt qu'ils l'aperçoivent ils se prosternent en terre et la baisent. Ils appellent cette montagne *Mesesouzat*, c'est-à-dire, *montagne de l'arche*. On croit, sur l'autorité de Joseph et de saint Epiphane, que cette montagne est dans l'ancienne Géographie le mont Gordien, *mons Gordiœus*. Son sommet est divisé en deux pointes, toujours couvertes de neige, et presque toujours environnées de nuées et de brouillards qui

en dérobent la vue. Au bas de la montagne, ce sont des sables mouvans, entrecoupés de quelques pelouses maigres, où de pauvres bergers conduisent des troupeaux qui se sentent de la mauvaise pâture. Plus haut, ce sont d'affreux rochers noirs, et entassés les uns sur les autres, où néanmoins des tigres et des corneilles trouvent à se nourrir. On n'y peut parvenir qu'avec d'extrêmes difficultés, à cause de la roideur de la montagne, de l'abondance des sables, et du manque d'eau.

Le mont Ararat est à dix ou douze lieues d'Erivan, tirant entre le midi et l'orient (1).

CHAPITRE III.

Etat présent des Arméniens.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les qualités qu'on attribue communément aux Arméniens.

On loue en eux un sens droit, leur prudence, leur habileté dans le commerce, leur application continuelle et infatigable au travail, qu'ils aiment d'inclination, un fond de bonté naturelle, qui les lie aisément avec les étrangers, et qui exclut d'entre eux toute querelle, pourvu que l'intérêt ne s'en mêle pas. Les défauts qu'on leur reproche sont ceux de presque toutes les nations: d'aimer la bonne chère, le vin, et par-dessus tout leur intérêt; mais il faut dire à leur louange, qu'il n'est peut-être pas au monde un peuple plus susceptible des sentimens de religion, et plus constant à les suivre. Ils aiment les discours et les livres de piété. Ils n'épargnent rien pour la décoration de leurs églises, qui sont les mieux ornées de tout l'Orient.

(1) C'est encore une erreur de copiste. Pour aller d'Erivan au mont Ararat, il faut tirer entre le midi et l'occident.

Le christianisme qu'ils professent a pour eux de grandes rigueurs; il les oblige à des jeûnes longs et austères, qu'ils observent avec une régularité si scrupuleuse, qu'ils ne s'en dispensent, ni pour cause des longs et pénibles voyages où leur commerce les engage, ni même pour cause de maladie: leur fidélité à s'acquitter de la prière n'est pas moins édifiante.

On sait que Cha-Abas I, surnommé le Grand, désespérant de garder l'Arménie contre les Turcs, et ne voulant leur laisser qu'un pays désert, enleva plus de vingt-deux mille familles arméniennes, et les divisa en plusieurs colonies, qu'il dispersa dans les diverses provinces de ses états. Mais la plus grande partie de ces colonies ayant été confondues avec les Mahométans dans les régions éloignées, ont eu le malheur avec le temps d'oublier leur origine et la religion de leurs pères.

Il n'en a pas été ainsi de la colonie que Cha-Abas établit à une lieue, et comme dans le faubourg d'Ispahan. Ce prince, qui avoit de grandes vues, ayant reconnu que ses états pouvoient fournir à un riche commerce; mais que les Persans, portés naturellement à l'oisiveté et à la profusion, étoient incapables de l'entreprendre et de l'entretenir, résolut de se servir des Arméniens, peuple d'un naturel tout contraire, pour mettre à profit dans ses états les richesses qu'il y trouvoit. Il comprit d'ailleurs que les Arméniens, étant Chrétiens, seroient mieux venus dans l'Europe que toute autre nation qui ne l'étoit pas. Il réussit dans ses desseins; les Arméniens prirent goût au commerce, et depuis ce temps-là ils ont porté par tout le monde le commerce de la Perse.

Un des premiers fruits qu'ils en retirèrent, fut de se bâtir une ville près d'Ispahan, capitale de la Perse: ils la nommèrent Zulfa, ou Julfa, du nom d'une ville de leur première patrie, et cette ville est aujourd'hui considérable: elle a son kalanther de leur nation.

nation. Cet officier est comme qui diroit parmi nous un maire ou un juge de la police.

Le commerce ayant fait sortir les Arméniens de leur pays, ils se sont établis, par des colonies volontaires, dans presque tous les endroits où ils l'ont exercé : dans la Géorgie et les provinces voisines, dans la Perse, dans la Turquie, dans la petite Tartarie, jusqu'en Pologne, et dans les autres lieux où les guerres qui ravageoient leur patrie les ont contraints de se réfugier; de sorte que les Arméniens, qui, dispersés comme ils le sont, paroissent un peuple infini, réunis ensemble, ne feroient peut-être pas deux ou trois provinces de France.

Les infidèles, qui sont leurs maîtres, exercent sur eux un dur empire; ils les chargent d'impôts et les exigent avec violence, ce qui entretient dans les esprits de toute la nation une timidité qui passe des pères aux enfans. Mais, qui plus est, ils aggravent eux-mêmes leur propre servitude, faisant éclater au-dehors des dissensions et des jalousies mutuelles, qui servent de prétexte à leurs maîtres pour leur faire des avanies, et pour en tirer de grosses sommes.

Il n'y a point de noblesse parmi eux, non plus que parmi les autres peuples d'Orient. L'exclusion qu'ils ont des emplois honorables, ne leur laisse pour toute distinction, que celle d'avoir plus ou moins de biens. Tous apprennent un métier dans leur jeunesse, et cessent de l'exercer quand ils se mettent au commerce, ou qu'ils ont d'ailleurs de quoi faire subsister leur famille.

Une grande partie de la nation est occupée des travaux de la campagne, à labourer les terres et à cultiver les vignes.

Pour ce qui est des femmes, il en est d'elles comme de toutes celles qui sont dans l'Orient. L'on peut dire qu'elles sont condamnées, pour ainsi parler, à une prison perpétuelle. Si elles sont obligées

de sortir du logis, c'est toujours sous l'enveloppe d'un long manteau et d'un grand voile blanc, qui les couvrent de telle manière, qu'ils ne leur laissent de libre que les yeux pour se conduire, et le nez pour respirer. Cependant, afin qu'elles puissent se visiter et s'entretenir, on leur fait des portes de communication avec les maisons voisines; mais ces portes, bien différentes de celles du temple de Janus, s'ouvrent quand les dames sont en paix, et se ferment quand elles sont en guerre. Les filles et les jeunes femmes ne paroissent à l'église qu'une ou deux fois l'année, quoiqu'elles aillent bien plus souvent aux bains. Voilà à peu près l'état où se trouvent à présent les Arméniens.

CHAPITRE IV.

Gouvernement ecclésiastique.

Le patriarche, qui fait sa résidence à Echmiadzin, et dont nous avons déja parlé, est reconnu et honoré par tous les Arméniens, non-seulement de la grande Arménie, mais encore par ceux qui commercent dans la Perse, la Romélie et la petite Tartarie, comme le chef de leur église et de leur gouvernement ecclésiastique. Ce prélat prend lui-même le nom et la qualité de pasteur catholique et universel de toute la nation, quoique les Arméniens se soient laissé malheureusement diviser entr'eux par un ancien schisme, dont nous dirons l'origine ailleurs.

Outre ce grand et célèbre patriarcat, trois autres prélats ont encore le titre de patriarche; mais ils sont bien moins considérés et moins considérables. Le premier de ces trois prélats réside à Sis ou en Cilicie, et étend sa juridiction sur la petite Arménie

et les provinces voisines, sur la Natolie et sur la Syrie. Les deux autres sont à peine connus; leur pouvoir est borné dans l'espace d'un diocèse: l'un est en Albanie, et l'autre à Agtamar.

Les Arméniens catholiques de la province de Naschivan ont un archevêque, qui relève immédiatement du saint Siége. Ce prélat et tout son clergé sont de l'ordre de saint Dominique, mais du rit arménien. Les Arméniens établis en Pologne, et unis à l'Eglise romaine, ont aussi un archevêque à Léopol.

Le grand patriarche est élu à la pluralité des voix par les évêques qui se trouvent à Echmiadzin. L'acte de son élection est envoyé à la cour de Perse, pour en avoir l'agrément du Roi. Cet agrément s'achète sous le nom spécieux d'un présent pour sa Majesté et pour ses ministres. Mais si l'ambition et la partialité viennent à partager les suffrages et à causer une double élection, alors le patriarcat est mis à l'enchère, et adjugé au plus offrant et dernier enchérisseur. Le Roi n'attend pas toujours que l'élection soit faite, il la prévient quand il veut; et même, sans y avoir égard, il nomme pour patriarche qui il lui plaît.

Le patriarche ainsi nommé ou agréé par le Roi, prend possession de sa dignité, dont il est rare qu'il soit déposé avant sa mort. Lorsqu'il est une fois monté sur son siége, il s'attribue un pouvoir absolu sur les autres prélats, archevêques et évêques, avec le droit non-seulement de les nommer et de les consacrer, mais même de les destituer.

Ce droit cependant est bien resserré par le fait, et réduit uniquement à confirmer les élections qui se font par les églises particulières, ou par les nominations qui viennent de la part du Grand-Seigneur ou du roi de Perse. Le patriarche consacre la plupart de ces prélats à Echmiadzin. Il en consacre même plusieurs autres, sans leur assigner d'église

propre, et qui sont à peu près comme nos évêques *in partibus*. C'est pourquoi il a toujours dans son monastère, et auprès de sa personne, plusieurs de ces évêques, et quelques autres, forcés par des persécutions d'abandonner leurs siéges.

Les revenus du patriarche sont très-considérables, et montent tout au moins à deux cent mille écus, sans que pour être si riche il en soit plus magnifique: car il est vêtu simplement, et porte, comme les moines, une cuculle et un manteau noir. Sa nourriture est frugale, vivant en communauté et comme sa communauté; c'est-à-dire qu'il ne mange jamais de viande, qu'on ne lui sert que des légumes, qu'il ne boit point de vin, et qu'on ne lui voit ni train ni équipage. Son grand revenu vient en partie des terres appartenantes à son monastère, et en partie des contributions de tout son peuple: mais ce revenu est presque tout consumé à acheter de la protection à la cour, à entretenir le monastère, à réparer et à orner des églises, à contribuer aux frais de la nation, et à payer le tribut pour quantité de pauvres, dont l'indigence seroit une occasion prochaine d'abandonner le christianisme.

Tous les trois ans le patriarche bénit le saint chrême, et députe quelques-uns des évêques qui sont auprès de lui, et sans territoire, pour le porter aux prélats qui ont des diocèses, et ceux-ci le distribuent aux curés. Cette distribution est très-fructueuse au patriarche; car chaque Arménien se fait honneur et gloire, dans cette occasion, de faire un présent au patriarche, selon l'étendue de ses moyens.

Outre un procureur ou receveur établi en chaque église par le patriarche, pour recevoir les gratifications qui lui sont faites, il met continuellement en campagne, soit des évêques, soit des vertabiets, pour lever ses droits et pour porter ses ordres. Ces courses ne sont jamais stériles à ceux qui les font;

ils sont très-bien reçus partout, et les présens ne leur manquent jamais.

Chaque église particulière a son conseil, composé des anciens les plus considérables : ils élisent leur évêque, et l'élu va se faire sacrer à Echmiadzin.

Ils prétendent avoir droit de le destituer s'ils n'en sont pas contens, ce qui retient leur évêque dans la crainte continuelle, ou de sa déposition de la part du conseil, ou de l'excommunication de son patriarche, laquelle leur est très-sensible.

Les évêques font leur résidence ordinaire dans les monastères, et y vivent en communauté avec les moines. Leur revenu consiste dans les aumônes et dans les revenant-bons qu'ils exigent pour les ordinations et pour les secondes noces. Ils ne portent point la croix sur la poitrine, comme nos évêques; mais ils ont la mître, l'anneau et la crosse.

Les vertabiets ou docteurs, tiennent un grand rang dans l'église d'Arménie. Ils ne font point de difficulté de prendre le pas sur les évêques qui n'ont pas le degré de docteur. Ils portent la crosse, et ont une mission générale pour prêcher partout où il leur plaît. Plusieurs sont supérieurs de monastères, et les autres courent le monde, débitant leurs sermons, que les peuples écoutent avec respect.

Pour avoir et porter ce titre honorable de vertabiet, il ne leur en coûte que d'avoir été disciple d'un vertabiet : celui qui l'a une fois acquis, le communique à autant d'autres de ses disciples qu'il le juge à propos. Lorsqu'ils ont appris le nom des saints Pères, quelques traits de l'histoire ecclésiastique, surtout de ceux qui ont rapport à leurs opinions erronées, c'en est assez; les voilà des docteurs consommés.

Au reste, ces vertabiets se font rendre un grand respect : ils reçoivent, étant assis, les personnes qui les vont voir, sans en excepter même les prêtres. On

s'avance modestement vers eux pour leur baiser la main; et après s'être retiré à trois ou quatre pas d'eux, on se met à genoux pour recevoir leurs avis. Les beaux endroits des sermons qu'ils font au peuple, sont des histoires fabuleuses, souvent mêlées d'invectives contre les Latins. Leur morale tend ordinairement à entretenir des pratiques superstitieuses, telle qu'est celle de sacrifier des animaux.

Tous les prêtres séculiers sont curés. Si plusieurs desservent une même église, la paroisse se partage entre eux. Ils sont mariés avant que de recevoir l'ordination.

Pour ce qui est de leur science, comme ils sortent ordinairement de la lie du peuple, elle ne va guère plus loin qu'à savoir lire couramment le missel, qui est en arménien *littéral*, et à entendre les rubriques.

Toute leur préparation pour recevoir l'ordre de la prêtrise, se termine à demeurer quarante jours dans l'église; le quarantième jour ils disent la messe. Elle est toujours suivie d'un grand festin, pendant lequel la papadie, c'est-à-dire, la femme du nouveau prêtre, demeure assise sur un escabeau, les yeux bandés, les oreilles bouchées, et la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des saintes fonctions où son mari va être employé. Chaque fois qu'un prêtre doit dire la messe, il passe la nuit précédente dans l'église. Si l'église a plusieurs prêtres, l'hebdomadaire y passe toutes les nuits de sa semaine.

Les prêtres ne se croient point obligés au bréviaire hors du chœur; les plus réguliers se contentent de réciter tous les jours quelque partie du psautier. Le psautier, l'antiphonaire, le lectionnaire, les hymnes et les proses, sont autant de livres séparés, et notés pour le chant par des points sur les voyelles. Dans le cours de l'année, les prêtres ne vont à l'église que le matin pour les matines, et le soir pour les vêpres.

Pendant le carême, ils y vont encore à midi. Bien que les matines se disent à une ou deux heures avant le jour, il ne laisse pas de s'y trouver un assez grand nombre de séculiers.

Tout le peuple chante ; les jeunes gens, qui apprennent à chanter dès leur enfance, mêlent leurs voix avec celles de leurs pères et mères. Mais ce qui est infiniment édifiant, c'est de voir la modestie que tous observent dans leurs exercices de religion, et dans les lieux saints.

Lorsque les enfans ont appris à lire, leurs maîtres d'école les présentent à l'évêque ; l'évêque les ordonne dès l'âge de dix ou douze ans ; et après l'ordination, ils demeurent deux ou trois jours à l'église sans en sortir. On les y fait lire, ils y jouent, on leur y porte à manger, et ils y couchent : ils ont toujours leur petit surplis sur le corps, et ils ne le quittent que lorsque les prêtres les reconduisent chez leurs parens ; les parens et les amis du nouvel ordonné, ne manquent pas de régaler l'évêque avec ses prêtres. L'évêque ne reçoit que douze sous de chaque ordonné.

CHAPITRE V.

L'établissement du christianisme dans l'Arménie.

L'ANCIENNE tradition est que les Apôtres ayant partagé entre eux tout l'univers, pour porter les lumières de l'évangile jusqu'aux extrémités les plus reculées et les moins connues, saint Barthelemi et saint Thadée furent envoyés aux Indes, et ensuite en Arménie, pour annoncer le royaume de Dieu à Abgare, roi d'Edesse ; et que ce prince, touché de leurs paroles, embrassa la foi chrétienne, et la fit embrasser à ses peuples.

C'est par la même tradition que nous savons qu'Abgare, qui vécut saintement et constamment dans sa foi, eut pour successeur Ananus son fils, lequel, bien différent de son père, fut un roi impie, et ennemi des Chrétiens. Sanatragus, fils de la sœur d'Abgare, régna après Ananus, et apostasia.

C'est à ce prince apostat, à son frère Polimius, et à un autre petit roi de Babylone, que l'on attribue la mort des deux apôtres saint Barthelemi et saint Thadée. Le dernier ordonna évêque d'Edesse, saint Atthée qui fut couronné du martyre sous Ananus, fils d'Abgare, et qui en alla recevoir la palme dans le ciel, pendant que saint Thadée, son maître, combattoit encore sur terre pour la mériter.

Saint Atthée eut pour successeur Théophile dans la même église ; mais depuis Théophile, jusqu'au temps de Constantin ou environ, la tradition et l'histoire ne font mention d'aucun roi d'Arménie qui ait fait profession de la foi chrétienne, et même ne nous font apercevoir aucun vestige du christianisme dans cette nation. Mais le Seigneur, qui se ressouvient toujours de sa miséricorde, voulut donner un nouvel apôtre aux Arméniens, et cet apôtre fut saint Grégoire, surnommé l'*Illuminateur.* Il étoit, disent les historiens, issu de leurs rois arsacides. Son père, nommé Anac, fut un traître, qui assassina Chosroës, son roi et son parent, dans le temps que, les armes à la main, il remportoit de continuelles victoires sur Artasiras, roi de Perse, et qu'il conquéroit l'Assyrie. L'auteur de ce crime énorme fut à l'instant jeté du haut d'un pont dans un fleuve très-rapide, où il fut noyé, et ses enfans furent mis à mort. Grégoire, dont nous parlons, fils d'un tel père, mais destiné de Dieu pour être l'apôtre des Arméniens, fut préservé du sort de ses frères. Il se réfugia à Césarée de Cappadoce, où il fut reçu chez une dame vertueuse, qui prit grand

soin de le faire bien instruire de tous les principes et des saintes pratiques de la religion chrétienne.

A peine fut-il en état de les enseigner à ses compatriotes, qu'il commença parmi eux son apostolat. Il annonçoit l'évangile de Jésus-Christ, et en particulier et en public. Les Arméniens, charmés d'entendre un de leurs frères, qui les instruisoit avec tant de science et de zèle, accouroient de toutes parts pour suivre ses instructions.

Tiridate, fils de Chosroës, qui régnoit alors, fut bientôt informé que le fils d'Anac, l'assassin de son père, prêchoit le christianisme dans ses états avec un succès surprenant. La haine de ce prince contre le christianisme, et son vif ressentiment du meurtre du roi son père, l'irritèrent à l'excès contre Grégoire. Il le fit arrêter et tourmenter de toute manière, jusqu'à le faire cruellement jeter dans un puits infecté, où le saint vécut quatorze ans d'un peu de pain, qu'une bonne et charitable veuve chrétienne lui apportoit en secret. Sa fureur contre Grégoire s'étendit jusque sur tous les Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qu'il persécutoit à toute outrance.

Les saintes vierges Ripsime et Caïenne, sorties de Rome pour éviter la persécution de Dioclétien, et plusieurs autres de leurs compagnes, réfugiées en Arménie avec elles, furent les innocentes victimes de sa cruauté. Mais la main de Dieu, qui avoit ses vues sur ce prince, le punit dans sa miséricorde : on dit qu'il fut changé en bête, comme un autre Nabuchodonosor, et qu'il demeura sous cette humiliante figure, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu que sainte Ripsime avertît en songe la sœur de Tiridate, nommée Cœsaroduite, que ce seroit Grégoire, dont le roi son frère avoit été le cruel persécuteur, qui obtiendroit par ses prières la délivrance de son triste état, et sa conversion. Ce double miracle de la bonté divine arriva comme il avoit été prédit.

Tiridate, rétabli dans son premier état, et touché vivement de la grâce divine, fit à l'instant sortir Grégoire du puits où il l'avoit fait précipiter. Il se jeta humblement à ses pieds, lui demanda pardon de sa cruauté, le conjura de prier Dieu pour lui, et de l'instruire pour embrasser la religion chrétienne. Grégoire l'instruisit. Le roi instruit, ne se contenta pas de faire une profession publique de la religion des Chrétiens; mais il fit de plus un édit pour exciter ses sujets à imiter son exemple, et promit à Grégoire toute sa protection pour l'établissement de la foi catholique dans son royaume.

Grégoire commença par consulter Dieu sur ce qu'il avoit à faire pour le salut des Arméniens. Il alla à Césarée de Cappadoce pour se faire ordonner évêque, par Léon, archevêque de cette ville, et à son retour, il établit son siége épiscopal à Vagarsciabat, capitale d'Arménie, et situé au lieu où est aujourd'hui le monastère d'Echmiadzin.

Ses premières prédications sur le bord de l'Euphrate, produisirent chaque jour des effets surprenans et presque incroyables. L'on voyoit, dit-on, une colonne avec une croix de lumière sur la tête des baptisés. Le progrès de l'évangile fut si grand, que l'histoire de ce temps assure que dans l'année 310, il y eut au moins quatre millions d'âmes régénérées dans les eaux salutaires du baptême.

L'année suivante 311, Tiridate voulant donner au successeur de saint Pierre des preuves sincères de sa conversion, fit le voyage de Rome, accompagné de Grégoire et des principaux de sa cour. Saint Sylvestre occupoit alors le saint Siège, et Constantin tenoit l'empire (1). Ils reçurent l'un et l'autre le roi

(1) Cette légende arménienne souffre bien des difficultés. Saint Sylvestre n'étoit point pape en 311. Il n'est monté sur la chaire de saint Pierre qu'au commencement de l'année 314. Constantin n'étoit point à Rome en 311; il n'y entra qu'en 312, vers la fin de l'année.

Tiridate et Grégoire, avec tous les honneurs possibles, et les plus grandes démonstrations d'amitié. Grégoire, en présence du Pape et de l'Empereur, fit la profession de foi au nom du Roi et de ses sujets, reconnut la primauté du Pape, et supplia sa Sainteté de recevoir à sa communion son église et sa nation. Le saint Pape reçut l'un et l'autre avec toute la joie d'un père qui voit revenir à soi ses enfans. Il fit plus ; car, pour donner à ses nouveaux enfans des marques de sa tendresse, et pour mettre leur évêque plus en état de leur être utile, il le sacra premier patriarche des Arméniens, et lui donna le pouvoir d'établir des patriarches chez les Ibériens et chez les Albanois.

Le nouveau patriarche revint de Rome en Arménie, revêtu de cette respectable dignité. Il la regarda comme une obligation qui lui étoit imposée, plus grande que jamais, de s'appliquer totalement au gouvernement de son église. Il la gouverna pendant plus de trente ans, et toujours avec le même zèle et la même application. Dieu, de son côté, versoit ses bénédictions en si grande abondance sur les travaux continuels et infatigables de son serviteur, qu'il eut la consolation, pendant son gouvernement, de sacrer quatre cent trente bons évêques, de bâtir plusieurs églises, d'ordonner de vertueux prêtres pour les desservir, de détruire le culte des idoles, d'élever la croix de Jésus-Christ sur leurs débris, et de voir, avant sa mort, sa chère patrie soumise à la loi du Messie.

Lorsqu'il se vit avancé en âge, et qu'il sentit approcher la fin de sa vie, il ordonna son petit-fils Grégoire prêtre et patriarche de l'Albanie, sur les confins de la Géorgie, et établit son fils Aristarces sur son siége patriarcal d'Arménie.

Enfin, après avoir gouverné seul l'église Arménienne pendant trente-trois ans, et sept autres années suivantes avec Aristarces son fils et son suc-

cesseur, il se retira dans une solitude, sur le haut d'une montagne nommée Sépuh, pour vaquer uniquement à la contemplation des choses célestes, et finit sa vie dans cette sainte occupation. Ses reliques demeurèrent long-temps cachées : elles ne furent trouvées que sous l'empereur Zénon ; elles furent portées à Tuertan, et transportées ensuite à Constantinople. La main droite du saint fut demandée par le monastère d'Echmiadzin, où elle est encore aujourd'hui conservée et honorée. La main gauche fut portée à Nérito ; son chef et ses autres ossemens sont à Naples, dans une église de religieuses de l'ordre de saint Benoît. Toute la nation Arménienne conserve une vénération singulière pour ce grand saint, qu'elle honore comme son père et son apôtre envoyé de Dieu, pour lui reporter le flambeau de la foi chrétienne, et rétablir parmi elle le christianisme qu'elle avoit laissé perdre.

Aristarces ou Aristarque, fils et successeur de saint Grégoire, tint le siége patriarcal pendant sept ans. Il assista, du vivant de saint Grégoire son père, au concile de Nicée. A son retour, il fut massacré en haine de la foi par les ordres du prince Archélaüs, qui ne put souffrir les continuels reproches que ce zélé patriarche lui faisoit de ses désordres scandaleux.

Les Arméniens, fertiles en histoires fabuleuses, en ont fait une dans leur martyrologe, toute des plus extravagantes à son sujet. Ils disent que ce patriarche Aristarces, qui avoit l'extérieur un peu disgracié, parut sans mérite au concile de Nicée ; et que se voyant méprisé des pères du concile, il attela des bœufs à une charrue, et en laboura les eaux de la mer sur ses bords, et y sema du blé à la vue de tout le monde ; mais que ce blé ayant cru et mûri sur les eaux, en moins de rien, et au grand étonnement des pères de ce concile, ils reconnurent la

sainteté de celui qu'ils méprisoient, et rendirent tous les honneurs qui étoient dus à l'auteur d'un si grand prodige.

Après la mort, ou plutôt le martyre du patriarche Aristarces, Vertanes, son frère aîné, monta sur son siége, et le tint pendant quinze ans. Il avoit eu deux fils avant son ordination, Hésichius et Grégoire.

Hésichius lui succéda, et ne fut assis sur le siége que six ans. Il finit glorieusement sa vie par le martyre. Son martyre fut causé par le refus qu'il fit au roi Tiranus, fils de Chosroës II, et petit-fils de Tiridate, de placer dans son église des idoles, contre lesquelles il ne cessoit point de prêcher. Ce prince, qui trempa ses mains dans le sang du saint martyr, fut frappé d'un subit aveuglement, qui le jeta dans un si grand désespoir, qu'il se tua lui-même. Son fils Arsaces régna après lui, et Panierces gouverna l'église des Arméniens pendant cinq ans.

Nierces-le-Grand, fils d'Ahénogéner, et petit-fils d'Hésichius, lui succéda. Il fut reconnu de toute sa nation pour un saint patriarche, rempli de l'esprit de prophétie. Il lui prédit tous les malheurs qui lui sont arrivés, et dont elle seroit un jour délivrée par le zèle des disciples de l'Eglise romaine, qui passeroient les mers pour venir à son secours.

Vers ce temps, l'histoire de cette nation rapporte que l'empereur Valentinien envoya une armée contre Sapor, roi de Perse, et qu'il invita Arsaces, roi d'Arménie, à prendre les armes avec lui; mais qu'Arsaces ayant refusé de le faire, l'Empereur en fut tellement irrité, qu'il fit entrer son armée en Arménie, y causa de grands désordres, et fit mourir Tiridate, frère du roi Arsaces. Arsaces en fut si consterné, qu'il envoya le patriarche Nierces, pour demander la paix à l'Empereur.

L'Empereur l'accorda en sa considération; en-

suite de quoi Arsaces épousa Olympiade, sœur de l'Empereur.

Il faut remarquer ici que le nom d'Arsaces étoit apparemment commun à tous les rois d'Arménie ; ce qui fait qu'on ne les distingue pas aisément.

Celui dont nous parlons étoit Chrétien, et c'est, selon toutes apparences, celui à qui Julien-l'Apostat écrivit une lettre menaçante, parce qu'il faisoit profession de christianisme. Ses mœurs n'en étoient pas cependant meilleures ; Dieu, ce semble, l'en punit ; car il permit qu'il tombât entre les mains de Sapor, roi de Perse, son vainqueur, qui lui fit souffrir une dure prison, dans laquelle il se tua lui-même.

Les historiens Grecs et Latins font de grands éloges de ce roi ; mais les Arméniens en parlent très-mal, et comme d'un persécuteur de leur grand patriarche Nierces, parce que ce saint prélat lui reprochoit sa vie licencieuse.

Après la mort d'Arsaces, le patriarche Nierces obtint de l'empereur Théodose, la couronne d'Arménie pour Pabas, fils du dernier Arsaces ; mais le déréglement de ses mœurs lui ayant justement attiré les reproches de Nierces, il conçut l'exécrable dessein d'ôter la vie à celui à qui il devoit la couronne. Il le fit empoisonner la quatrième année de son patriarcat, sur la fin du IV.e siècle. Dieu, ce semble, voulut venger la mort de son serviteur ; car Pabas s'étant révolté contre Théodose, fut vaincu, et mené captif à Constantinople, où il fut massacré. On comptoit en ce temps deux mille quarante monastères en Arménie.

Les rois successeurs de Pabas, tributaires des Persans et des Romains, n'ont rien fait qui soit digne de l'histoire. Le dernier des rois arsacides fut Ardaches, ou Ardachirus. Après son règne, l'Arménie fut soumise tantôt aux Persans, tantôt aux Grecs, et

ensuite aux Sarrasins et aux Tartares. Ellè voulut de temps à autre se relever de son esclavage ; mais il ne lui fut pas possible de rompre absolument le joug des maîtres qui l'avoient subjuguée. La foi s'y conserva encore dans sa pureté sous le patriarcat d'Isaac, de Zaven et d'Asbaraskes, et jusqu'au temps du saint patriarche Isaac II, fils de Nierces-le-Grand. Ce dernier patriarche et le roi Ardachirus, étant toujours demeurés attachés aux Romains, les grands du royaume formèrent un parti contre eux en faveur des Perses, et vinrent à bout de les chasser tous deux de leur royaume.

Cette révolution funeste à l'Arménie, arriva sous l'empire d'Arcadius. Cinq ans après, Isaac fut rétabli sur son siége, et le tint onze ans. Il prédit souvent aux Arméniens leurs malheurs, en punition de ce qu'ils abandonnoient leur foi. De son temps vivoit un savant et célèbre moine, nommé Mesrob (1) ou Miesrobe, qui, voyant que les caractères grecs ne répondoient pas aux diverses inflexions de la langue arménienne, inventa ceux qui y sont aujourd'hui en usage ; on dit que saint Jean Chrysostôme les approuva.

Isaac voulant laisser de bons disciples à son église, fit choix, avec le moine Mesrob, de ceux qui leur parurent les plus capables d'être perfectionnés dans les sciences et dans la langue grecque.

Ils les envoyèrent à Athènes. Trois d'entre eux s'y distinguèrent : Moïse le grammairien, David le philosophe, et Mamprée. A leur retour de cette ville, ils s'appliquèrent, sous sa direction et celle de Mesrob, à la traduction des meilleurs livres grecs, et on leur attribue celle de l'ancien et du nouveau

(1) C'est vers l'an 440 que Mesrob inventa les caractères Arméniens. Quelque temps après il trouva ceux des Géorgiens.

Testament en arménien, ce qui la rend respectable par son antiquité.

Après la mort du saint patriarche Isaac, dixième et dernier patriarche de la race de saint Grégoire-l'Illuminateur, le patriarcat passa dans des familles étrangères. Les deux premiers qui succédèrent l'un après l'autre au patriarche Isaac, et qu'on doit compter pour l'onzième et le douzième patriarche, furent Snormache et Joseph. L'histoire arménienne les nomme ainsi, et place dans ces temps, c'est-à-dire, quatre ans après le concile d'Ephèse, le synode des Arméniens, où Théodore de Mopsueste et Diodore de Tarse furent condamnés. Elle nous apprend aussi la sanglante persécution qu'Isdegerdes, roi de Perse, et son fils Veramus, exercèrent contre les Chrétiens; plusieurs souffrirent le martyre avec un courage invincible; le patriarche Joseph fut du nombre. On vit alors le commencement des maux que les saints patriarches, Grégoire et Nierces, avoient prédits aux Arméniens. Kiut, troisième patriarche, craignant que la relique de saint Grégoire ne lui fût enlevée, transféra le siége patriarcal à Thévin, pour se mettre hors de la domination des rois de Perse. Jean Mantacourt (1), qui lui succéda, mit en ordre les prières et la liturgie de l'Eglise arménienne; il composa plusieurs sermons, prières et cantiques; il reçut le concile de Chalcédoine, selon le témoignage de Nierces de Lampron. Les six patriarches qui lui succédèrent, furent Papken, Samuel, Musce, Isaac III, Christophe I, et Léonce II. Ils persistèrent tous dans l'union avec l'Eglise romaine. Ainsi depuis saint Grégoire, premier patriarche des Arméniens, on compte vingt patriarches qui ont conservé, pendant deux cents ans, la foi chrétienne dans toute son intégrité.

(1) C'est Jean surnommé le Mantacune.

Les

Les malheureux changemens qui arrivèrent ensuite à l'Eglise d'Arménie, nous donnent juste sujet de croire que la ville de Thévin où le siége patriarcal avoit été transféré, étoit déjà tombée sous la domination des rois de Perse; car le patriarche Nierces, surnommé Achdaraghensis, qui fut le vingt-unième, tint à Thévin, vers l'an 520, un conciliabule de dix évêques, dans lequel il se déclara pour l'hérésie des monophysites, soit qu'il eût de l'affection pour cette hérésie, soit plutôt qu'il voulût faire sa cour aux Persans, qui cherchoient à mettre de la division entre les Grecs et les Arméniens, unis ensemble par leur commune opposition à l'idolâtrie des Persans. Il ordonna de plus, dans ce conciliabule, que les fêtes de Noël et de l'Epiphanie se célébreroient toutes deux ensemble le 6 janvier; qu'on ajouteroit au *Trisagion*, *que J. C. avoit été crucifié pour nous;* qu'on rejetteroit le concile de Calcédoine, et qu'on ne reconnoîtroit qu'une nature en Jésus-Christ. Ce patriarche hérétique, qui donna naissance au schisme dans sa nation, eut pour successeurs sept autres patriarches, qui y maintinrent le même schisme pendant cent douze ans; savoir: Jean II, Moïse I, Abraham et Jean III, Gomidas et Christophe II. L'ère arménienne commença sous le patriarcat de Moïse I, l'an de Jésus-Christ 551. Il faut convenir ici que l'histoire de ces temps est fort obscure, et par conséquent peu certaine dans toutes ses circonstances. J'en rapporterai seulement ce que la tradition lui donne de plus vraisemblable.

Il est certain que les Arméniens, pendant ce premier schisme, souffrirent beaucoup des Persans. L'empereur Héraclius traversant l'Arménie, après avoir fait la guerre au roi de Perse et l'avoir vaincu, eut pitié de ce peuple affligé: ayant reconnu que le schisme étoit la principale source de ses maux, il entreprit de le détruire. Il assembla à cet effet, en

622, un concile à Carny, qu'on appelle aujourd'hui Erzerom. Dans ce concile, le patriarche Jéser, et plusieurs évêques grecs et arméniens, après un mois de conférences, rejetèrent le conciliabule de Thévin, cassèrent ses décrets, reçurent une seconde fois le concile de Calcédoine, retranchèrent l'addition du *Trisagion*, ordonnèrent qu'on célébreroit à l'ordinaire la fête de Noël le 25 décembre, et celle de l'Epiphanie le 6 janvier; qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans les sacrés mystères; et enfin les pères de ce concile se réunirent aux sentimens de l'Eglise romaine. Cette réunion dura cent cinq ans, sous les patriarcats de Nierces III, d'Anastase, d'Israël, d'Isaac IV, et d'Elie. Nierces III bâtit le palais patriarcal à Echmiadzin, et une église à Thévin.

L'an 727, Jean Otzniensis (1) leur successeur, renouvela le schisme. Il assembla à Manaskiert, par ordre d'Homar, chef des Sarrasins, et avec le secours du calife de Babylone, un conciliabule de peu d'évêques arméniens, et de six évêques assyriens, où il fit définir qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ, une volonté et une opération, et qu'on retrancheroit à l'avenir l'eau des sacrés mystères, pour ne point marquer deux natures en Jésus-Christ, par le mélange de l'eau avec le vin. Comme ce patriarche étoit aussi hypocrite qu'artificieux, il trouva le moyen de se faire la réputation d'un saint; mais il ne lui en coûta que la peine d'affecter extérieurement un air mortifié, et de faire des ordonnances sévères, dont l'une défendit, dans les jours de jeûne, l'usage du poisson, de l'huile d'olive et du vin, aussi étroitement que la viande et les œufs y étoient défendus. Quoique les Arméniens n'aient pas jugé à propos de s'assujettir à toutes ces dures

(1) C'est Jean Dotzni. Dotzni en arménien signifie un serpent.

pratiques, leur auteur ne laisse pas d'être considéré parmi eux comme un autre Illuminateur.

Le schisme renouvelé par ce patriarche hérétique, dura jusqu'en l'an 862, sous ses successeurs David I, Tiridate I, Tiridate II, Sion, Isaïe, Etienne I, Joab, Salomon, George I, Joseph II, David II et Jean V.

Le patriarche Zacharie, qui succéda au dernier en 862, s'efforça de réunir son Eglise à celle de Rome. Il assembla un concile à Chiraguan, où l'on rétablit tout ce qui avoit été détruit dans les conciliabules de Thévin et de Manaskiert. On y dressa de plus plusieurs canons sur différentes matières, et un entre autres qui anathématise ceux qui soutiennent que le Saint-Esprit ne procède pas du Fils. L'histoire ne donne point à connoître que cette réunion ait été constante. George II succéda à Zacharie, et à George succéda Machdouets. Ce dernier dressa le rituel qui porte son nom. Il eut pour successeur Théodore I, et à celui-ci succéda Jean VI, qui écrivit une admirable lettre pour prouver les deux natures en Jésus-Christ. Elisée I, Ananie et Vahan, furent les successeurs de Jean VI; Vahan, de concert avec Grégoire Nariechath, travailla à rétablir la foi catholique, et à abolir la mémoire des deux derniers conciliabules hérétiques; mais leur attachement à l'Eglise romaine, fit chasser Vahan de son siége par les schismatiques.

On a bien de la peine à démêler dans l'histoire, si les patriarches suivans demeurèrent dans le schisme ou non. Il est cependant plus croyable qu'ils furent tous schismatiques: car, au rapport de saint Nicon, la nation arménienne étoit alors plus infectée d'erreurs, qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les successeurs de Vahan furent Etienne II, Kacik I, et Serge I. Mais comme dans tous les temps, Dieu se réserve des serviteurs qui ne fléchissent point le genou de-

vant l'idole, sa providence fit voir alors trois hommes d'une éminente vertu, que l'Eglise romaine reconnoît pour saints. Le premier fut saint Nicon, qui après avoir travaillé inutilement à rendre sa nation catholique, secoua la poussière de ses souliers, et passa en Europe pour y prêcher la vérité: il la confirma par plusieurs miracles, et mourut dans l'île de Crète. Le second fut saint Macaire, patriarche d'Antioche; il renonça à sa dignité, visita les églises d'Occident, et mourut en Flandre l'an 1012. Le troisième fut saint Simon, qui vint à Rome, où il fut comblé d'honneurs par le pape Benoît VIII, et mourut à Mantoue l'an 1016, après s'être rendu célèbre par la sainteté de sa vie, et par ses miracles.

Après la mort du patriarche Serge I, que nous venons de nommer, Pierre, frère de Kacik, monta sur le siége patriarcal. Les schismatiques l'en chassèrent, pour mettre Dioscore en sa place, et chassèrent bientôt après celui-ci pour rétablir Pierre.

Kacik II, successeur de Pierre, voyant le ravage que les Turcs faisoient sans cesse en Arménie, transporta son siége à Sébaste en Cappadoce, l'an 1060, ou environ, pour se mettre sous la protection des empereurs grecs. Après sa mort, l'empereur Constantin Ducas, prétendit avoir droit de nommer au patriarcat vacant; mais ayant été quatre ans sans user de son droit prétendu, il se commit des désordres infinis pendant la vacance de ce siége. Pour y mettre fin, la princesse Marie, sœur d'un seigneur arménien nommé Kacik, supplia l'empereur Emmanuel de nommer au patriarcat vacant, Grégoire Ughaiaser, fils du prince Maghistros, ce qui lui fut accordé.

Ce choix fut universellement approuvé; car Grégoire avoit les qualités les plus capables de lui concilier l'estime et le respect de toute sa nation: une naissance illustre, étant issu des anciens princes

d'Arménie ; un éminent savoir, et une piété singulière qu'il avoit acquise dans l'éloignement du monde depuis plusieurs années.

Ayant été forcé d'accepter la dignité patriarcale, il crut que Dieu l'en avoit chargé, afin qu'il fît au moins ce qui seroit en son pouvoir pour bannir le schisme, et rétablir la catholicité. Il alla à Constantinople afin de s'assurer de l'autorité séculière, établie de Dieu pour soutenir la spirituelle ; il supplia l'empereur Alexis Comnène de l'aider de sa puissance, pour ramener son troupeau de l'erreur à la vérité ; mais Dieu ne permit pas que ses bonnes intentions eussent l'effet qu'il désiroit. Les factions des schismatiques en empêchèrent l'exécution. Tout ce qu'il put faire, ce fut de laisser à son église plusieurs belles traditions de livres grecs et syriaques en sa propre langue.

Pendant que ce patriarche donnoit tous ses soins pour faire rentrer sa nation dans le véritable chemin du salut, Kacik, seigneur arménien dont nous venons de parler, et qui étoit de l'illustre maison des Pacracides, entreprit de relever le royaume de la petite Arménie. Il prit le titre de roi ; et non-seulement il s'en rendit le maître, mais il y joignit la Cilicie avec une partie de la Cappadoce. Il eut deux fils, Robin ou Rupin, et Léon. Rupin succéda à son père ; mais ce fils ne laissant qu'une fille, qui étoit son unique héritière, il pria Léon son frère, en mourant, de prendre la régence, et la tutelle de sa fille ; mais Léon s'empara des états de son frère dont il étoit régent, et monta sur son trône. A peine s'y fut-il assis, qu'il s'y vit environné des infidèles, qui menaçoient de l'attaquer. Dans l'embarras où il se trouva, il eut recours aux Latins. Pour se les rendre favorables, et s'attirer leur considération, il pria le pape Célestin III de lui donner un cardinal, pour faire la cérémonie de son couronnement. Le

cardinal Conrad de Vittelsback, archevêque de Mayence, étoit alors légat en Orient. Sa Sainteté le nomma pour couronner le nouveau roi des Arméniens.

Léon, pour mieux affermir sa couronne, envoya un ambassadeur à l'empereur Othon. Sa conduite avec le pape Célestin III et avec l'empereur, fut si heureuse, que ces deux hautes-puissances lui accordèrent le titre de roi, à condition qu'il feroit apprendre le latin à tous les enfans qui seroient au-dessous de douze ans. On ne sait point si cette condition fut exigée et observée; mais Léon, soit par politique, pour plaire au Pape et à l'Empereur, soit autrement, donna toute la protection qui lui fut possible à la religion catholique; et les patriarches de son temps, qui étoient orthodoxes, en profitèrent pour entretenir une parfaite intelligence avec Rome.

Grégoire Ughaiaser, dont nous avons parlé, envoya en 1080 des ambassadeurs au pape Grégoire VII, dont il reçut des règles pour gouverner l'Eglise arménienne dans la foi orthodoxe. Basile, son parent et son successeur, les suivit fidèlement. Grégoire III, fils d'une sœur de Grégoire II, et successeur de Basile, envoya deux fois des ambassadeurs à Rome: la première fois à Innocent II, et la seconde à Eugène III.

Nierces IV, surnommé Glajensis, frère de Grégoire III, lui succéda. Ce fut un patriarche animé d'un zèle aussi pur qu'ardent pour défendre la foi de Jésus-Christ, et la faire embrasser, s'il eût pu, à toute l'Arménie. Il avoit un talent rare pour la poésie, qu'il n'employa que pour des sujets de piété. Il composa plusieurs beaux livres, et un entr'autres, qui est ici très-commun et très-estimé. Il a pour titre, *Jesus Filius* (1). Il écrivit de savantes lettres

(1) En arménien *Isous-overti.*

à l'empereur Manuel, sur la Trinité et sur l'Incarnation du Verbe. Cet empereur lui envoya Théorien, théologien grec, pour conférer avec lui. Leur conférence est rapportée dans la bibliothèque des Pères. Ce fut après cette conférence, que ce théologien s'écria : *Je suis Romain, et je combattrai toute ma vie avec les Romains contre les Arméniens schismatiques.* La nation arménienne le met au nombre des saints. Il ne fut que sept ans sur le siége patriarcal.

Après la mort de ce patriarche, le siége fut transporté à Sis, ville de la petite Arménie, l'an 1171, et y demeura 270 ans, jusqu'au temps du moine Cyriaque, dont nous parlerons dans la suite.

On croit devoir attribuer cette translation du siége patriarcal, au trop grand empire que les Grecs vouloient exercer sur les patriarches.

Ce fut, à ce qu'on croit, Grégoire IV, neveu du saint patriarche dont nous venons de parler, qui fit cette translation. Il convoqua ensuite un concile à Tarse, ville de Cilicie, l'an 1177. Nierces de Lampron, évêque de Tarse, que les Arméniens appellent le Chrysostôme de l'Arménie, et dont ils célèbrent la fête le 7 juillet, y présida. Il en fit l'ouverture par un discours très-éloquent et très-pathétique, dans lequel il exposa vivement les malheurs que le schisme avoit causés à sa nation, et toutes les tentatives qui avoient été faites en différens temps pour le détruire. Il finit sa harangue par des paroles si touchantes et si persuasives, que tous les prélats, et autres convoqués au concile, se sentirent aussi animés pour la bonne cause, que le prélat l'étoit lui-même. On devoit, ce semble, beaucoup espérer de si belles dispositions; mais la mort de l'empereur Manuel interrompit ce concile, et en empêcha la conclusion.

L'histoire arménienne fait mention, en ce temps, c'est-à-dire en 1221, d'une irruption des Tartares en Arménie.

Ils s'emparèrent de la Géorgie et de la grande Arménie. Ils détruisirent la ville de Dam, dans laquelle on comptoit mille églises, et cent mille familles. Si le schisme n'avoit pas suscité et entretenu une continuelle division entre les catholiques et ceux qui ne l'étoient pas, les Arméniens auroient toujours été les plus forts contre leurs ennemis; d'autant plus que leurs rois et leurs patriarches étoient en ce temps catholiques. Les successeurs de Grégoire IV qui convoqua le concile de Tarse, furent Grégoire V et Grégoire VI. Ce dernier écrivit au pape Innocent III, successeur de Célestin III, des lettres pleines de soumission, où il remercioit sa Sainteté de ce que son prédécesseur avoit envoyé l'archevêque de Mayence, pour couronner Léon I.er, roi d'Arménie; Léon, de son côté, envoya au Pape un ambassadeur, et le Pape lui fit présent de l'étendard de saint Pierre contre les Sarrasins. Les Arméniens prétendent que Innocent III confirma au Roi les priviléges accordés autrefois par saint Sylvestre en leur faveur.

A Grégoire VI, succédèrent Jean VII, David III, Jean VIII, Constantin I. Celui-ci ayant eu quelque contestation avec le patriarche d'Antioche, au sujet de la juridiction, le pape Grégoire IX lui ordonna d'obéir au patriarche d'Antioche, qui avoit l'Arménie mineure dans son diocèse. Il lui envoya cependant le pallium, la mître, la croix et l'anneau, l'an 1239. Le roi Léon I mourut quatre ans après, en 1243. Il ne laissa, ainsi que son frère, qu'une fille, héritière de ses états.

Constant, gentilhomme arménien, l'enleva de force, et la fit épouser à son fils Hayton. Celui-ci, en vertu de son mariage avec l'héritière des états de Léon, se mit en possession du royaume d'Arménie. On dit que Constant, son père, fit mourir soixante-deux seigneurs arméniens, pour délivrer son fils de tous ses concurrens. Ce nouveau roi, ne se croyant

pas encore assez affermi sur son trône, alla trouver le roi des Tartares, et fit une ligue offensive et défensive avec lui. On prétend même qu'il persuada au roi tartare, et à son frère Halson, d'embrasser la foi chrétienne. Quoi qu'il en soit, Halson accompagna le roi d'Arménie avec une puissante armée, pour le délivrer du joug des Sarrasins. Il commença d'abord par se rendre maître de la Perse : il prit de force Babylone, et fit esclave le calife; puis joignant ses forces avec celles du roi d'Arménie, ils attaquèrent ensemble les Sarrasins, prirent Alep, Damas, et presque toute la Syrie. Halson, poursuivant ses conquêtes, s'avançoit déjà vers Jérusalem, pour l'assiéger, lorsqu'il apprit la mort du roi des Tartares, ce qui l'obligea de s'en retourner promptement. Le sultan d'Egypte ne manqua pas de profiter du départ de Halson; il attaqua aussitôt son lieutenant, et le défit. Halson, sur ces nouvelles, revint sur ses pas; mais chemin faisant, il fut enlevé par une mort subite. La perte de ce vaillant capitaine causa celle de l'Arménie; car les Sarrasins y entrèrent avec peu de résistance; elle demeura leur proie, et la Syrie fut celle du sultan.

Hayton, découragé par tant de disgrâces, reçut des lettres de Clément IV, qui lui offroit du secours et l'excitoit à recourir encore aux Tartares. Il le fit; mais les Sarrasins n'en ravagèrent pas moins ses terres. Son fils aîné, combattant contre eux, fut tué, et Léon son cadet, fut fait prisonnier. Leur père, après cette dernière disgrâce, vit bien qu'il n'avoit point d'autre parti à prendre que celui de s'accommoder avec le sultan, qui le reçut plus favorablement qu'il ne l'avoit espéré, et qui lui rendit son fils. Hayton, son père, après avoir régné quarante-cinq ans, et avoir connu, par sa propre expérience, la fragilité des grandeurs humaines, prit la résolution d'y renoncer. Il abandonna à son fils Léon

tous ses droits sur l'Arménie; et ayant tout quitté jusqu'à son nom, pour prendre celui de Macaire, il embrassa la vie solitaire, où il mourut quelques années après. Léon II, son fils, étoit un prince sage, prudent, et qui avoit le talent de se faire aimer. Abaga, roi des Tartares en Perse, ami de son père et le sien, lui offrit le royaume de Syrie, qu'il avoit conquis: il ne l'accepta pas, aimant mieux se conserver les états de son père, et faire tous ses efforts pour en chasser les Sarrasins, ses ennemis. Le pape Grégoire X, touché de tous les désordres que causoit ce peuple barbare par ses fréquentes irruptions en Arménie et ailleurs, convoqua un synode à Lyon, l'an 1273, pour y prendre les moyens de combattre avantageusement les Sarrasins, et de les chasser une bonne fois de tous les pays chrétiens. Il y invita le roi Abaga et Léon II. Abaga y envoya ses ambassadeurs, qui y reçurent le baptême des mains du cardinal Pierre, évêque d'Ostie, depuis pape sous le nom d'Innocent V. Léon, à la prière du Pape, y porta les actes entiers du concile de Nicée, et de plusieurs autres synodes, traduits en langue arménienne. Les Sarrasins, instruits de ce qui se passoit au synode de Lyon, prévinrent l'effet des résolutions qu'on y devoit prendre, et vinrent fondre tout à coup sur l'Arménie. Ils y massacrèrent plus de vingt mille hommes, et emmenèrent dix mille esclaves, tant jeunes filles que garçons. Léon instruit de ce carnage, et plus animé que jamais contre cette nation sanguinaire, vint demander du secours au roi des Tartares. Abaga lui envoya aussitôt de bonnes troupes, et son propre frère Mangodamore, pour les commander. Léon, de son côté, leur joignit toutes celles qu'il put ramasser dans ses états; et tous deux ayant réuni leurs forces, attaquèrent si vivement les Sarrasins, qu'ils les défirent. La victoire de ces deux princes eût été complète, si le peu d'ex-

périence du jeune frère du roi des Tartares, ne lui eût fait faire mal à propos une retraite, qui lui fit perdre le fruit de ses armes, et qui livra malheureusement les Arméniens à la fureur de leurs ennemis.

Abaga voulant poursuivre la victoire qui avoit échappé à ses troupes, méditoit d'envoyer à Léon un nouveau secours, lorsque lui et son frère Mangodamore moururent empoisonnés du fait des Sarrasins, comme l'on n'en douta pas alors. Argon, son fils, lui succéda, après s'être défait de son oncle Taugader, apostat du christianisme, et persécuteur des Chrétiens. Il étoit un troisième frère du roi Abaga. Argon, aussi bien intentionné que son père pour les rois d'Arménie, et aussi ennemi des Sarrasins, se lia d'amitié et d'intérêt avec Hayton, fils de Léon, qui mourut en ce temps-là. Ils s'adressèrent au pape Nicolas IV, aux rois de France et de Sicile, pour se joindre à eux contre les Sarrasins; mais les Sarrasins, plus expérimentés que ces jeunes princes dans le métier de la guerre, savoient toujours profiter du temps qu'on employoit aux préparatifs contre eux. Ils surprirent le jeune roi Hayton II, ravagèrent ses terres, emmenèrent prisonnier le patriarche Etienne III, successeur de Constantin, qui mourut dans sa captivité.

Le sultan se saisit en même temps du reliquaire qui contenoit la main de saint Grégoire, et l'enleva; mais on prétend que cette précieuse relique eut dans son pays l'effet qu'eut l'Arche d'alliance chez les Philistins. La peste y fit un effroyable ravage, et ce fléau ne cessa que lorsque le sultan eut renvoyé ce sacré dépôt au roi Hayton. Le prince attribua cet événement, et un autre qui le suivit, à la protection du saint apôtre de l'Arménie; car le sultan, qui craignoit d'ailleurs l'arrivée de l'armée des Croisés, laquelle avoit déjà passé la mer, se rendit facile à faire un traité de paix avec Hayton. Après ce traité,

Hayton se croyant tranquille dans ses états, s'adonna aux exercices de piété; et comme dans ce temps les frères Mineurs étoient en grande vénération dans l'Orient, et que ce prince les honoroit singulièrement, sa dévotion le porta à changer son manteau royal en un habit de saint François : il prit le nom de Jean, sans quitter cependant encore le gouvernement de son royaume. Alors on vit un roi, avec l'habit de religieux, manier un sceptre.

Un an après, c'est-à-dire, en 1294, le mariage de sa sœur Marie ayant été conclu avec Michel, fils de l'empereur Andronic, il prit la résolution d'accompagner sa sœur à Constantinople, où ses noces devoient être célébrées : mais pendant son voyage, Sembat, son second frère, sous prétexte que le roi avoit embrassé la vie religieuse, jugea à propos de s'emparer de son royaume. Il épousa en même temps une fille tartare, dans l'espérance que ce mariage lui gagneroit les bonnes grâces du roi des Tartares et sa protection. Il voulut aussi s'assurer de celle du pape Grégoire VIII, qui tenoit le saint Siége. Sembat lui envoya des ambassadeurs, pour être les garans de sa soumission filiale, et pour engager sa Sainteté à le reconnoître pour roi légitime.

Pendant que cette révolution se passoit en Arménie, Hayton, après les noces de sa sœur, partit de Constantinople, se croyant toujours en paisible possession de ses états : mais il eut nouvelle en chemin que son frère lui avoit enlevé la couronne, et se l'étoit mise sur la tête.

Alors, prévoyant bien tout ce qu'il avoit à craindre d'un frère usurpateur, il crut que le plus sûr pour lui étoit de s'aller réfugier avec son troisième frère, nommé Toros, auprès du roi des Tartares, et de lui demander du secours pour chasser l'usurpateur. Mais Sembat, qui faisoit espionner ses deux frères, trouva le moyen de s'en rendre maître. Il fit assassiner

Toros, et crever les yeux à Hayton, son roi. Cet indigne frère ne jouit pas long-temps de ses crimes : car un quatrième frère, qui se nommoit Constant, et qui avoit échappé à la cruauté de l'usurpateur fratricide, lui fit dresser une embuscade où il perdit la vie. L'histoire d'Arménie assure ici qu'Hayton recouvra miraculeusement la vue, sans nous dire comment ce miracle se fit; et elle ajoute, qu'après cette guérison inespérée, il reprit possession de ses états, en chassa les Sarrasins, avec le secours des troupes que Cassan, roi des Tartares, lui donna, et qu'étant enfin victorieux de ses ennemis, il offrit sa fille en mariage au roi des Tartares, qui étoit païen, et qui l'accepta. De ce mariage, continue l'historien, naquit un fils très-disgracié et contrefait; ce qui fit dire que l'enfant étoit né d'adultère. Il n'en falloit pas davantage pour faire condamner au feu la mère et l'enfant. La mère, qui étoit chrétienne, demanda instamment que l'enfant fût baptisé avant sa mort, ce qui lui fut accordé. A peine eut-il reçu le saint baptême, qu'à la vue de tout le monde, l'enfant devint aussi beau et aussi bien fait, qu'il étoit auparavant laid et difforme. Ce miraculeux changement fit reconnoître la sainteté de la mère, et opéra la conversion du roi Cassan, qui conserva toute sa vie une vénération singulière pour la reine, et une étroite alliance avec le roi d'Arménie, son père.

Ce prince, voyant ses états en paix, et étant d'ailleurs infiniment touché des miracles que Dieu avoit opérés en sa personne et en celle de sa fille, voulut se débarrasser des occupations du gouvernement, pour mener une vie privée et plus conforme à l'habit de religieux dont il s'étoit revêtu. Il mit son fils Léon en possession du royaume qui lui appartenoit par sa naissance; mais le fils exigea de son père qu'il demeurât encore auprès de lui, pour l'assister de ses conseils.

Grégoire VII, soixante-treizième patriarche, lequel mérita le surnom de Théologien, à cause de son grand savoir, fut un prélat très-zélé pour la religion et pour le salut de son peuple. Il profita des conjonctures favorables pour exciter Hayton et Léon III, son fils, à convoquer un synode dans la ville de Sis, pour y traiter de la réunion générale de toute la nation arménienne à l'Eglise de Rome, et pour y corriger les abus qui s'étoient insensiblement introduits dans l'Eglise d'Arménie. Les deux princes, aussi bien intentionnés que le patriarche, consentirent à cette convocation; mais le patriarche Grégoire n'eut que l'avantage de l'avoir proposée; car il mourut avant l'assemblée du synode, l'an 1307, après avoir tenu le siége patriarcal quatorze ans.

Constantin II, évêque de Césarée, fut élu son successeur; et comme il étoit aussi bon catholique que Grégoire VII son prédécesseur, il pressa la convocation du synode, qui fut assemblé dans la même année 1307. Il s'y trouva trente-six évêques, dix vertabiets, et sept abbés. Le roi Léon III y assista avec son père et les autres princes et seigneurs du royaume. La lettre de Grégoire VII, pour la convocation du synode, y fut lue et approuvée. On reconnut dans ce synode deux natures, deux volontés, et deux opérations en Jésus-Christ.

On reçut les sept conciles œcuméniques. On ordonna que les fêtes de l'Annonciation, de la Nativité du Sauveur, de son Baptême et de l'Epiphanie, seroient célébrées aux mêmes jours que l'Eglise romaine les célébroit; qu'on suivroit le ménologe romain pour les autres fêtes; que dans les jours de vigile on ne mangeroit que du poisson et de l'huile; qu'on porteroit à l'autel les vêtemens propres de chaque ordre; qu'on mettroit des corporaux sur l'autel, et qu'on mêleroit l'eau avec le vin dans le saint sacrifice de la messe.

Constantin, après la tenue du synode, heureusement terminé, s'appliqua à faire observer tous les décrets qui y avoient été portés. Mais alors les hérétiques et les schismatiques commencèrent à s'élever et à parler bien haut contre le synode et les pères du synode, dont les sacrés décrets anathématisoient leurs erreurs. Ils protestèrent contre tout ce qui s'y étoit fait, disant que les suffrages de ceux qui y avoient assisté, ou avoient été achetés à beaux deniers comptans, ou avoient été forcés. On prétend même que leur animosité fut si entière, que ce fut à leur sollicitation qu'un Tartare, nommé Bularsa, assassina le roi Léon, et son père Hayton. Ce qui est vrai, c'est que le père et le fils périrent de la main de ce meurtrier.

Osein succéda à Léon III, en 1316.

Ce prince, aussi religieux que ses prédécesseurs, crut que pour confondre absolument et honteusement les schismatiques et hérétiques du royaume, il étoit à propos d'assembler un second synode dans la ville d'Adana : le patriarche Constantin fut du même avis.

Le synode assemblé en 1316, et composé de dix-huit évêques, cinq vertabiets, deux abbés, grand nombre de prêtres et de savans religieux, le Roi présent et grand nombre de seigneurs, confirma tout ce qui avoit été décidé dans le dernier synode, fit l'éloge des pères du concile de Sis, et ordonna l'exécution des décrets qui y avoient été publiés. Les catholiques en témoignèrent une joie universelle; mais les hérétiques et les schismatiques, qui ne changent jamais de caractère, et qui ne savent ce que c'est que de se rendre et de captiver leur esprit sous le joug de la foi, ainsi que l'exige saint Paul des véritables fidèles, dirent une seconde fois du synode d'Adana, ce qu'ils avoient faussement publié du synode de Sis.

Constantin, nonobstant les clameurs des schismatiques, pressa l'exécution des décrets des deux synodes, de Sis et d'Adana. Les quinze patriarches suivans en firent de même, et demeurèrent constamment unis au saint Siége. Leurs noms sont Constantin III, Jacques II, Mekhitar, Mesrob, Constantin IV, Paul I, Théodore II, Gérabied I, David IV, Gérabied II, Grégoire VIII, Paul II, Constantin V, Joseph III et Grégoire IX. Ces patriarches, tout orthodoxes et zélés qu'ils étoient, ne purent cependant contenir les schismatiques, et bien moins les convertir. Ces hommes rebelles à l'Eglise, et fanatiques dans leur rebellion, ne cessoient de causer aux catholiques, et à leurs patriarches, des avanies et des persécutions de la part des infidèles; et ce fut, comme on a sujet de le croire, en punition de leur obstination dans le schisme, et de la guerre qu'ils firent aux catholiques, que Dieu permit la destruction de leur monarchie, et la dure servitude où ils tombèrent, et dans laquelle ils gémissent encore aujourd'hui, sous la pesante domination des Turcs et des Persans; car Osein II, qui mourut quelques années après le synode d'Adana, fut le dernier roi de l'Arménie; et les patriarches qui succédèrent à Grégoire IX, furent presque tous schismatiques et hérétiques.

Le premier qui lui succéda, fut un moine nommé Cyriaque, passionné pour le schisme. Il trouva le moyen d'enlever de Sis la sainte relique de la main droite de saint Grégoire, et de la reporter à Echmiadzin, où il eut le crédit de se faire élire patriarche par les schismatiques. Ainsi commença la scission du patriarcat des Arméniens, qui dure encore aujourd'hui; car Sis a conservé jusqu'à présent son patriarche, dont la juridiction s'étend sur la Cilicie et la Syrie, et Echmiadzin a le sien.
Celui-là

Celui-là fonde son droit sur une succession non interrompue de saint Grégoire, et celui-ci, c'est-à-dire, le patriarche d'Echmiadzin, fonde le sien sur l'ancienneté et la prérogative de son siége, établi par saint Grégoire, dont il se dit le successeur légitime. Cyriaque ne jouit pas long-temps de sa dignité usurpée ; car il en fut chassé deux ans après son usurpation en 1447.

Alors trois prétendans au patriarcat s'en mirent en possession ; savoir : Grégoire X, Aristarces II et Zacharie. Ils tenoient tous trois ensemble le patriarcat. Mais Zacharie, qui étoit las de ne pas régner seul, emporta la sainte relique de la main de saint Grégoire, dans l'île d'Aghtamar, où il avoit été patriarche. Comme on ne manque point de successeurs, ceux qui lui succédèrent, s'arrogèrent après lui le titre et le droit de patriarches d'Aghtamar. Ainsi leur prétention fit alors un troisième patriarcat. Il faut cependant observer ici, que la division des trois patriarches est beaucoup plus ancienne, sans qu'on puisse néanmoins en découvrir l'origine. Dans l'information des erreurs des Arméniens, faite devant le pape Benoît XII, en 1341, sous le règne de Léon IV, les patriarches de la grande, de la petite Arménie et d'Aghtamar, sont nommément distingués ; et dès-lors cette division des trois patriarcats que nous venons de nommer, passoit pour être si ancienne, qu'on la faisoit remonter au temps d'Héraclius. Le patriarche de la grande Arménie y est appelé le patriarche des Colombes.

On trouve encore une scission plus ancienne dans une histoire abrégée d'Arménie, écrite au commencement du huitième siècle, et imprimée par les soins du père Combefis, Dominicain, sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi. Ce manuscrit rapporte que Chosroës ayant été rétabli sur

son trône, avec le secours de l'empereur Maurice, céda à son bienfaiteur une partie de l'Arménie, et qu'alors les Grecs y firent élire un patriarche uni de sentiment avec eux, nommé Jean, pendant que Moïse étoit toujours reconnu patriarche des Arméniens, dans l'autre partie de l'Arménie, qui resta aux Perses. Ce Moïse étoit un jacobite déclaré, et si ennemi des Grecs et de leur rit, qu'on lui entendoit dire souvent: *Dieu me garde de manger ce qui a été mis au four, et de boire de l'eau chaude.* Il vouloit dire, *Dieu me garde d'user de pain levé à la messe, et de mettre de l'eau chaude dans le calice, comme font tous les Grecs.*

Cette ancienne scission du patriarcat ne dura pas long-temps, et cessa sitôt que Chosroës reprit toute l'Arménie, ce qui arriva vers l'an 606 ou 607.

L'information dont j'ai parlé, qui fut faite devant Benoît XII, nous apprend encore que le patriarche de la grande Arménie se choisissoit son successeur, et le consacroit, se réservant cependant jusqu'à la mort sa dignité et sa juridiction, et que le nouveau consacré demandoit ensuite au roi des Tartares des lettres confirmatives de son élection, lesquelles ne lui étoient accordées que moyennant une grosse somme d'argent payée comptant; sans préjudice d'une autre qu'il devoit payer au Roi chaque année, mais dont il savoit se dédommager, en exigeant de chaque prêtre la valeur d'un florin par an, et de six gros d'argent pour leur administrer les sacremens.

Pour ce qui est de l'élection du patriarche de la petite Arménie, elle se faisoit en cette manière, ajoute ladite information. Les évêques assemblés par l'ordre du roi de Perse, lui présentoient trois sujets. Le Roi en choisissoit un, et lui mettoit au doigt un anneau, qui coûtoit bien cher au patriarche choisi par le Roi. L'information que je viens de citer, dit

que le patriarche qui étoit alors en place, l'avoit achetée du Roi cinquante mille gros d'argent, et lui en payoit vingt mille tous les ans ; mais qu'il trouvoit un grand dédommagement dans la relique de saint Grégoire, dont il étoit le maître ; car il l'imposoit sur la tête des évêques qu'il consacroit, et soutenoit habilement que cette imposition étoit si essentielle à la validité de sa consécration, qu'il ne reconnoissoit pour évêques que ceux qui avoient reçu de sa main cette imposition, ce qui lui attiroit autant de consécrations d'évêques à faire, que les autres patriarches, qui ne pouvoient faire la même cérémonie, en avoient peu.

Il est à présumer que le patriarche Zacharie, qui enleva secrètement d'Echmiadzin la relique de saint Grégoire, pour la transporter à Aghtamar, s'en servit avec le même avantage, aussi bien que Sergius II, son successeur. Mais Sergius étant mort, Jean IX reporta la sainte relique à Echmiadzin, l'an 1476, et y tint le siége avec Sergius III, son concurrent. Tout le siècle suivant vit tout-à-la-fois deux et trois patriarches qui occupoient la chaire patriarcale, avec tous les inconvéniens qui ne manquent jamais d'arriver dans le gouvernement de plusieurs chefs, mais au profit des rois de Perse, qui leur vendoient bien cher leur protection.

En 1593, David et Melchisédech, qui exerçoient ensemble le patriarcat, ne pouvant plus payer au roi de Perse leur tribut ordinaire, appelèrent à leur secours l'évêque d'Hamit, ou Diarbékir, nommé Sérapion, et lui donnèrent une troisième place sur leur siége patriarcal. Cet évêque, qui étoit orthodoxe et bien intentionné, l'accepta dans l'espérance de servir l'Eglise catholique ; et comme il étoit noble et riche, il paya les dettes du patriarcat ; mais les schismatiques, qui le virent malgré eux sur le siége, le rendirent suspect à Cha-Abas, roi de

Perse. Il en fut si persécuté, qu'il fut obligé de s'enfuir à Tigranocerta, où il mourut en 1606.

Après sa mort, David et Melchisédech se disputant le patriarcat d'Echmiadzin, Cha-Abas, pour les mettre d'accord, et faire en même temps le profit de sa ville capitale d'Ispahan, en y attirant de toutes parts les Arméniens très-dévots à saint Grégoire-l'Illuminateur, fit apporter en sa ville la relique de la main de ce grand saint, et donna de plein droit le patriarcat à Melchisédech, qui s'engagea à lui payer un tribut chaque année de deux mille écus; mais ce patriarche ayant promis plus qu'il ne pouvoit tenir, s'enfuit à Constantinople, et laissa le patriarcat à son neveu Isaac V. David, qui avoit été le compétiteur de son oncle Melchisédech, ayant appris sa fuite, vint au plutôt à Ispahan, pour y disputer à Isaac la place qu'il prétendoit devoir lui appartenir. Mais pendant qu'ils se débattoient ensemble pour la dignité patriarcale, Cha-Abas, roi de Perse, fit venir à Ispahan un vertabiet, nommé Moïse, qui apprit à ses officiers l'art de blanchir la cire. Ce service lui mérita les bonnes grâces de Cha-Abas, et celles de Cha-Séfi, son successeur et son petit-fils; en sorte qu'Isaac étant devenu odieux aux Arméniens, et étant mort à Echmiadzin où il s'étoit réfugié, le Roi donna le patriarcat à Moïse. Moïse étoit orthodoxe; il employa les trois années de son patriarcat à rétablir l'église patriarcale et le palais du patriarche, et mourut l'an 1632, après avoir donné pendant sa vie et à sa mort des marques d'une édifiante piété.

Philippe, très-zélé catholique, lui succéda. Il se rendit si agréable au Roi, qu'il en obtint la permission de rapporter à Echmiadzin la relique de saint Grégoire, qui avoit été transférée à Ispahan, par ordre du Roi, et qui y avoit été conservée pendant l'espace d'environ trente ans. Il fit réparer l'église

des saintes Ripsime et Caïenne. Ensuite il alla par dévotion à Jérusalem, où, s'étant trouvé avec le patriarche de Sis, nommé Niers, ils firent entr'eux une alliance très-étroite; puis étant revenu à Echmiadzin, il y mourut l'an 1655.

Jacob III, aussi fervent catholique que son prédécesseur, tint après lui le patriarcat. Il entreprit le voyage de Rome, pour témoigner sa parfaite obéissance au saint Siége; mais étant arrivé à Rome, il y mourut, après y avoir laissé sa profession de foi.

Eléazar Glaiotse, pareillement catholique, favorisa les missionnaires et leurs missions. Les missions reçurent un grand accroissement sous son pontificat, qui commença en 1680.

Nahabiet, son successeur, parut avoir les meilleures intentions du monde pour maintenir la foi catholique et l'union avec le saint Siége; mais sa mauvaise politique, qui lui faisoit craindre de déplaire au roi de Perse et aux schismatiques, le retint dans l'inexécution de la bonne volonté qu'il avoit témoignée; il mourut en 1706.

Alexandre, évêque d'Ispahan, lui succéda : il fit une guerre secrète aux catholiques, cachant sous la peau d'une brebis toute la malignité d'un loup furieux.

Asvadour, qui est aujourd'hui sur le siége patriarcal, est un prélat pacifique, qui laisse vivre les catholiques en liberté. Il est le cent-vingtième patriarche. Au reste, dans ce nombre de patriarches qui ont gouverné l'Eglise arménienne, il est aisé de remarquer que le Sauveur des hommes l'a toujours chérie, malgré la résistance d'un grand nombre d'Arméniens aux lumières de l'évangile, dont sa providence avoit voulu les éclairer; car il leur a envoyé de temps en temps de très-zélés patriarches catholiques, qui ont fait tous leurs efforts pour ramener à Jésus-Christ celles de leurs ouailles que le schisme

en avoit séparées. Leurs travaux, par la grâce de Dieu, n'ont pas été sans fruit; et à ce sujet je rapporterai, pour finir ce chapitre, un mémorable événement que l'histoire ecclésiastique d'Arménie place en 1330, et qui est encore un sujet de bénir Dieu de tout ce qu'il continue d'opérer pour le salut de cette nation, qui lui est chère.

Un saint religieux de l'ordre de saint Dominique, nommé Barthelémi, natif de Bologne en Italie, ayant été sacré évêque, et envoyé en Perse par le Pape Jean XXII, établit sa résidence en la ville de Maraga, à deux journées de la ville de Tauris, et y bâtit quelques pauvres cellules. La réputation de sa sainteté et de sa science le fit bientôt regarder comme un homme extraordinaire. Toutes les merveilles qu'on en publioit vinrent à la connoissance d'un abbé, nommé Isaïe, qui faisoit sa demeure près d'Erivan. Cet abbé passoit pour le plus savant homme qu'il y eût parmi les Arméniens. Il avoit donné le degré de docteur à trois cent soixante-dix de ses disciples; il fit choix de celui d'entre eux qu'il estimoit le plus capable et le plus propre à être envoyé auprès de cet évêque latin, pour conférer avec lui, et connoître au vrai si ce prélat méritoit tous les éloges qu'on en faisoit.

Ce jeune docteur député par son maître s'appeloit Jean de Kerna, distingué, non-seulement par sa naissance, étant neveu du prince de Kerna, mais encore par l'opinion que l'on avoit de son érudition singulière. Le saint évêque le reçut parfaitement bien, conféra volontiers avec lui; mais il connut bientôt que le jeune docteur, tout savant qu'il étoit, n'avoit jamais appris ce que c'étoit que la Chaire de saint Pierre, et encore moins quelle devoit être l'union des membres avec leur chef, pour faire un corps parfait, c'est-à-dire, quelle devoit être l'union des Chrétiens avec le vicaire de Jésus-Christ, chef

visible de son Eglise, laquelle est son corps mystique. Ainsi le prélat comprit que toutes les conférences qu'il auroit avec Kerna porteroient à faux, s'il laissoit ce jeune docteur dans l'ignorance d'un dogme qui le séparoit de l'Eglise de Jésus-Christ. Il s'appliqua donc à lui expliquer ce que le Sauveur nous a appris dans son évangile sur cet article; ce que les Pères, tant Grecs que Latins, nous ont dit de la nécessité de cette union des membres avec leur chef, et de notre humble soumission à l'Eglise et à ses décisions, pour fixer la légèreté et les incertitudes de nos esprits, pour les empêcher de se laisser emporter à tout vent de doctrine, et enfin pour rendre notre foi inébranlable. Le jeune docteur qui avoit l'esprit bon et droit, et nullement du caractère de ces demi-savans si prévenus en faveur de leurs opinions, qu'ils prétendent avoir droit de les donner aux autres pour leur servir de règle, écouta avec docilité les instructions de l'évêque Barthelemi; il chercha à s'instruire de la vérité, conférant souvent avec le prélat. Il étudia en son particulier ce qui lui étoit enseigné dans les conférences : enfin il se convainquit lui-même de la certitude des dogmes que le schisme lui avoit fait ignorer. Il en fit abjuration entre les mains du saint évêque; et ensuite Dieu voulut se servir de ce jeune docteur, éclairé des véritables lumières, pour les porter à ceux de ses confrères et de sa nation, qui étoient dans les ténèbres de l'erreur. Il commença par écrire une lettre dogmatique aux autres docteurs de sa connoissance qu'il jugea le mieux disposés à écouter la vérité et à la suivre. Il leur expliquoit dans cette lettre, les raisons solides et convaincantes qui l'avoient obligé à rentrer dans l'Eglise romaine, qui avoit été celle de leurs pères, et il les invitoit sur la fin de sa lettre, dans les termes les plus touchans, à venir le joindre à Kerna, pour prendre ensemble les moyens de procurer à sa

nation la grâce que Dieu venoit de lui faire. Sa lettre eut l'effet qu'il souhaitoit : douze docteurs, ses anciens condisciples, qui connoissoient et révéroient le mérite et la capacité de Kerna, vinrent le trouver. Arrivés à Kerna, il y invita l'évêque Barthelemi, qui s'y rendit volontiers. Le prince de Kerna son oncle fit toute la dépense de cette assemblée. Les douze docteurs embrassèrent les sentimens de l'évêque et de Jean de Kerna. Ils firent plus ; car s'étant mis sous la direction du prélat, ils formèrent entre eux une association, qu'ils appellèrent la Congrégation des Frères unis, ou des Frères de l'union. Ils prirent la règle de saint Augustin, avec les constitutions et l'habit des Frères-Prêcheurs, au camail et au scapulaire près, qui étoient noirs. Ils s'appliquèrent ensuite à la traduction de plusieurs livres latins en la langue du pays, et de ceux particulièrement qui étoient les plus utiles à la nation. Puis ils allèrent prêcher, dans différentes parties de l'Arménie, les vérités de l'évangile de Jésus-Christ. Ils y combattirent le schisme et l'erreur avec un succès extraordinaire. Ils habitoient tous ensemble dans un même monastère, qui étoit dans l'évêché de Maraga, dont Barthelemi étoit évêque : mais le nombre des Frères de l'union s'étant de beaucoup augmenté, ils bâtirent quatre autres monastères ; l'un à Teflis en Géorgie, l'autre à Caffa dans la Chersonèse, un troisième à Saltauce en Perse, et le quatrième à Naschivan. Ce dernier est le seul aujourd'hui qui subsiste, et qui porte le titre d'archevêché. Cette province de Naschivan a le bonheur de posséder les dignes successeurs des Frères unis ou de l'union, qui furent en 1356 incorporés à l'ordre de saint Dominique. On doit à la sainteté de leur vie et à leurs soins évangéliques, ce que nous avons déjà dit de la fervente piété et de l'inébranlable attachement des Chrétiens de la province de Naschivan à l'Eglise romaine.

Pendant que Dieu leur donne leurs propres compatriotes pour les maintenir dans la foi, il envoie dans les autres provinces de l'Arménie et de la Perse des missionnaires Français pour cultiver les fidèles qu'il s'y est réservés, et pour ramener au sein de l'Eglise ceux qui ont eu le malheur d'en être éloignés par leur naissance, ou qui s'en sont volontairement séparés par la corruption de leur esprit et de leur cœur. Il faudroit être sur les lieux, pour jouir avec nous de la consolation que nous avons de voir ce troupeau de Jésus-Christ, tout persécuté qu'il est de temps à autre, s'augmenter en nombre, et croître en piété et dans l'exacte observance de leurs saintes pratiques, bien plus sévères ici qu'en Europe.

Ceux qui vivent au-delà de nos mers, beaucoup plus occupés de leurs grandeurs et des biens du siècle que de leur salut, seront peu touchés de l'exemple des catholiques du Levant, et prendront peu de part aux travaux des missionnaires : nous les plaignons autant que nous avons de reconnoissance pour ceux qui entrent dans les desseins de Dieu, par l'ordre duquel nous avons quitté la France, et qui veulent bien partager avec nous le fruit de nos bonnes œuvres.

CHAPITRE VI.

Du Rit des Arméniens schismatiques.

Le rit de cette nation consiste particulièrement dans la liturgie, dans les sacremens, dans les fêtes, dans les jeûnes, dans le chant et dans les prières publiques. J'en ferai autant d'articles.

ARTICLE PREMIER.

De la Liturgie.

Dans les églises, le pavé est couvert de nattes ou

de tapis : la coutume est de quitter par respect ses souliers lorsqu'on y entre. Les autels sont de pierre, sans reliques, simples, étroits, et faits de manière qu'on peut aisément tourner tout autour. Le crucifix est peint, ou fait de nacre de perles enchassées dans du bois. Le calice et la patène ressemblent aux nôtres. On les couvre d'un voile de crépon, sans pale. Le sanctuaire est séparé de l'église par un grand rideau, qu'on tire pendant le mystère de la sainte messe. Il est rare qu'on dise deux messes en un jour dans la même église; mais on n'en dit jamais qu'une sur chaque autel. Le prêtre qui la doit dire, couche dans l'église pendant la semaine. On n'y célèbre que des messes hautes, et toujours à la pointe du jour; mais la veille de l'Epiphanie et la veille de Pâques, les messes se disent le soir.

Le célébrant porte un bonnet rond, dont la pointe se termine en croix : son aube est étroite et courte; il a sur chaque bras un manipule, qui est une espèce de manche, qui ne monte que jusqu'au coude; son étole est ornée de croix ; les extrémités en sont étroites. L'amict du prêtre est comme un collier de moine, d'argent ou d'or, d'où pend une toile sur les épaules; il est ensuite revêtu d'une chape. Les prêtres assistans n'ont simplement qu'une chape sur leurs habits.

Les diacres ont une aube sans ceinture, et une étole sur l'épaule gauche, qui pend devant et derrière. Les sous-diacres et les clercs ont un surplis, ou une aube étroite, qui descend jusqu'aux talons. Le surplis ou l'aube sont marqués de croix, peintes en fleurs sur la poitrine, sur les deux manches, et sur le milieu du dos, avec quatre autres croix, plus petites aux quatre coins.

Les cérémonies des prêtres à l'autel sont celles-ci : le prêtre habillé, se lave les mains, dit l'introït au pied de l'autel, et fait seul sa confession, en

termes presque semblables aux nôtres. Le prêtre assistant dit *Misereatur;* le célébrant étant monté à l'autel, le baise trois fois; l'archidiacre lui porte l'hostie, qui est d'un pain sans levain, et le prêtre la place dans un trou fait exprès dans la muraille, semblable à celui où l'on met les burettes dans quelques-unes de nos églises. Il y pose aussi le calice, après y avoir mis du vin pur et sans eau. Le diacre dit du milieu de l'église ces paroles : *Bénissez, Seigneur.* Le célébrant poursuit seul, disant : *Bénédiction et gloire au Père et au Fils;* et récite le psaume, l'antienne et l'hymne du jour. Les clercs chantent trois fois le *Trisagion*, avec l'addition de Pierre Gnaphée : *Saint Dieu, saint fort, saint immortel*, qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous. Le clerc ayant fini, le célébrant lit le psaume, la prophétie et l'épître propre du jour; il se tourne vers le peuple, et dit : *La paix soit avec vous : Et avec votre esprit*, répondent les clercs. Ces paroles se répètent sept fois pendant la messe.

Le diacre lit l'évangile du jour. Dans le symbole qui se chante après l'évangile, en parlant du Saint-Esprit, le schisme a supprimé ces mots : *Qui procède du Père et du Fils.* Les *oblata* se font ensuite en cette manière : le célébrant, le diacre et les clercs les portent en procession autour de l'autel, et chantent : *Le corps du Seigneur et le sang de la rédemption est en présence;* et le peuple se prosterne. Le prêtre étant remonté à l'autel, et s'étant lavé les doigts, se tourne du côté du diacre et lui donne le baiser de paix. Le diacre dit alors : Donnez-vous la paix mutuellement, dans le baiser de pureté; et vous, qui n'êtes pas dignes de communiquer aux mystères, descendez à la porte, et priez. Le célébrant étant venu à la consécration, il prononce d'abord ces paroles : *Prenant le pain dans ses saintes, divines, immortelles, immaculées et agissantes mains, il*

benit, rendit grâces, rompit, donna à ses disciples choisis, saints et assis.....

Le prêtre continue, et profère les paroles sacramentelles, telles que nous les proférons, sur le pain et sur le vin, qu'il élève pour être adorés du peuple. Après la consécration, et quelques prières faites avec des bénédictions, le célébrant lève le voile qui couvre le calice, et prenant l'hostie en main, dit trois fois : *Par ceci, tu seras véritablement le pain béni, le corps de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ.* Il ajoute, et dit trois fois : *Ton Saint-Esprit coopérant*, et couvre le calice. Après ces paroles le prêtre prie pour tous les états réguliers et séculiers. Le diacre, en chantant, fait mention des saints, et en particulier des saints Thadée et Barthelemi, et de Grégoire-l'Illuminateur, auxquels il joint Jean Orodnicti, Grégoire Dukeratsi et Barsam, tous trois hérétiques. Il fait aussi mémoire d'Abgare, de Constantin, de Tiridate et de Théodose.

L'oraison dominicale est chantée par le peuple. Après l'oraison, le prêtre se tourne deux fois vers le peuple, et lui montrant l'hostie sur le calice, dit d'abord : *Les choses saintes aux saints*, et à la seconde fois il ajoute : *Mangez le saint vénérable corps et sang de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ avec sainteté, lequel descend du ciel, habite parmi nous ; il est la vie.*

L'*Agnus Dei* se dit dans les termes dont nous nous servons, ou approchant, et le célébrant fait la communion. La communion étant faite, le diacre dit au peuple : *Approchez avec crainte et avec foi, et communiquez au Saint : j'ai péché contre Dieu. Nous croyons au Père, Dieu vrai ; nous croyons au Fils, Dieu vrai ; nous croyons au Saint-Esprit, Dieu vrai. Nous confessons et croyons que c'est le vrai corps et sang de Jésus-Christ, qui nous sera en rémission de nos péchés.* Les clercs répondent

et chantent : *Notre Dieu et Notre-Seigneur nous a apparu ; béni celui qui vient au nom du Seigneur.* Alors le peuple communie ; le célébrant le bénit, et chante : *Faites vivre, Seigneur, votre peuple ;* les clercs poursuivent et chantent : *Nous sommes remplis de vos bontés.* Le diacre ajoute : *avec foi et avec paix ;* et les clercs avec lui disent : *nous rendons grâces.* Le célébrant marche ensuite vers le milieu de l'église ; il y fait quelques prières, et les finit en se tournant du côté du peuple, disant : *La plénitude de la loi et des prophètes ; vous êtes le Christ Dieu :* puis il monte à l'autel, et après trois adorations, *Seigneur Jésus-Christ,* dit-il, *ayez pitié de nous.* L'évangile de saint Jean se récite à la fin de la messe, selon la coutume de l'Eglise latine.

Pendant la messe, les officians ne font aucune génuflexion, mais seulement des inclinations. Le célébrant bénit le peuple plus de cinquante fois, étendant la main sans tourner le corps. Le diacre prononce presque autant de fois, et en même temps, ces paroles : *Bénissez, Seigneur.*

Avant la messe, les Arméniens font une profession de foi qui est hérétique. Elle commence par un exorcisme, et finit par une confession de toutes sortes de crimes les plus capables de choquer les oreilles pieuses et chastes.

Pour ce qui est de l'office divin qu'on récite dans les églises arméniennes, l'ancienne langue de la nation, qu'on peut appeler un arménien littéral, y est seul en usage ; mais son intelligence est réservée aux ministres des autels, lesquels, très-souvent, ne savent autre chose que le lire. C'est non-seulement par ce rit singulier que la nation se distingue des autres sociétés chrétiennes, mais encore par l'administration des sacremens, où ils ont introduit des abus à corriger, et d'autres à abolir, comme on va le voir.

ARTICLE II.

DES SACREMENS.

Du sacrement du Baptême.

L'évêque, ou le prêtre qui administre le sacrement de baptême, reçoit d'abord l'enfant hors de la porte de l'église, qu'on tient fermée : il y récite le psaume CXXX, et diverses prières. Ensuite se tournant vers l'occident, il répète trois fois l'exorcisme; puis se tournant vers l'orient, il fait trois fois les demandes ordinaires sur la créance des principaux articles de la foi, et dit le psaume *Confitemini*, qui est le CXVII. Alors la porte de l'église s'ouvre; et étant ouverte, on marche vers les fonts baptismaux. Le prêtre y oint l'enfant d'huile bénite. Il récite à haute voix le pseaume XXVIII, *Vox Domini super aquas*, et le troisième chapitre de saint Jean, où Jésus-Christ instruit Nicodème de la nécessité d'une régénération spirituelle que le saint baptême opère en nous; puis il bénit l'eau des fonts. Il y plonge le crucifix, et y répand le saint chrême, disant trois fois *Alleluia*, avec ces paroles : *Que cette eau soit bénite, ointe et sanctifiée.*

Après ces premières cérémonies, le prêtre demande le nom qu'on donne à l'enfant; et le nommant alors par son nom, il le plonge entièrement trois fois dans l'eau des fonts, disant à chaque immersion : *N. serviteur de Jésus-Christ, qui se présente de sa propre volonté au baptême, est maintenant baptisé par moi, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. Vous êtes racheté par le sang de Jésus-Christ, délivré de la servitude du péché; vous êtes fils adoptif du Père céleste, cohéritier de Jésus-Christ, temple du Saint-Esprit.* Cette forme convient mieux avec la nôtre que celle des Grecs, en ce qu'elle indique le ministre qui baptise; mais c'est un abus de la répéter à chaque

immersion : car le sacrement ayant son intégrité et par conséquent son efficacité dès la première immersion, c'est pécher contre son unité, de réitérer deux fois l'immersion et les paroles qui sont la matière et la forme du sacrement.

Un autre rituel arménien que j'ai vu, prescrit une différente manière de conférer le baptême, mais qui n'est pas moins condamnable. Le prêtre dit à la première immersion, *au nom du Pere;* à la seconde, *au nom du Fils;* et à la troisième, *au nom du Saint-Esprit.* Cette répetition *au nom*, est contraire à l'institution de Jésus-Christ, dans laquelle les saints Pères remarquent, contre les ariens et les macédoniens, que les trois personnes de la sainte Trinité sont énoncées sous le mot *au nom*, une fois prononcé, pour marquer l'unité des trois personnes en essence.

A ces erreurs des Arméniens, il faut ajouter un nouveau reproche qu'ils méritent, qui est d'attendre le huitième jour après la naissance d'un enfant, pour le faire baptiser; car il n'arrive que trop souvent que l'enfant meurt pendant cet espace de temps sans baptême. Quelques-uns de leurs docteurs, pour se mettre à couvert de ce juste reproche, soutiennent que, dans cette occasion, le baptême n'est pas absolument nécessaire à l'enfant; et c'est ce qui a donné occasion de les accuser de ne pas croire le péché originel. Cependant il est certain que la nation, en général, croit la nécessité du baptême.

Du sacrement de la Confirmation.

La confirmation se donne aux enfans, incontinent après le baptême : le même prêtre administre l'un et l'autre sacrement : tel est l'usage ordinaire des églises du Levant. Leur chrême n'est pas seulement composé d'huile d'olive et de baume, on y ajoute le suc de différens aromates confondu dans du vin.

Comme l'huile d'olive est très-rare dans le pays, quelques églises y avoient substitué l'huile de sésame; mais on l'a retranchée, n'étant pas une matière convenable.

La bénédiction du saint chrême est attribuée au seul patriarche des Arméniens; il en envoie chaque année une portion aux évêques, pour en faire la distribution aux prêtres. Ceux-ci craignant souvent d'en manquer, y ajoutent une huile étrangère, et s'exposent à l'altérer considérablement. Le rituel prescrit aux ministres de la confirmation, de faire premièrement le signe de la croix, avec le chrême, sur le front de l'enfant qui vient d'être baptisé, et il prononce ces paroles : *La suave onction, au nom de Jésus-Christ, est répandue sur vous; le sceau des dons célestes au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.*

Il ne répète point l'invocation des trois personnes de la sainte Trinité aux onctions suivantes. A celle des yeux, il dit : *L'onction de la sanctification éclaire vos yeux, afin que vous ne vous endormiez jamais dans le sommeil de la mort.* Aux oreilles : *l'onction de la sanctification, pour vous faire entendre les commandemens de Dieu.* Aux narines : *l'onction de la sanctification vous soit, au nom de Jésus-Christ, une garde à votre bouche, une porte forte sur vos lèvres.* Dans le creux des mains : *l'onction de la sanctification soit en vous, au nom de Jésus-Christ, la cause des bonnes œuvres.* Sur la poitrine : *l'onction de la sanctification formera en vous un cœur pur, et renouvellera l'esprit droit dans vos entrailles.* Sur la paume des mains, il dit : *l'onction de la sanctification vous sera, au nom de Jésus-Christ, un bouclier pour repousser les flèches du malin esprit.* Sur les pieds, il dit : *l'onction de la sanctification dirigera vos pas à la vie éternelle.*

Après toutes ces onctions faites, le ministre met une

une couronne sur la tête de l'enfant, et le communie étant encore à la mamelle.

Du sacrement de l'Eucharistie.

Les Arméniens administrent le sacrement de l'eucharistie d'une manière qui leur est particulière. Le prêtre ne consacre qu'une seule hostie, quelque grand que soit le nombre des communians. Leur hostie est ronde, mais trois ou quatre fois plus épaisse que les nôtres. Après avoir compté ceux qu'il doit communier, il rompt l'hostie en autant de petites parties qu'il y a de communians; il les fait tremper toutes dans le sang de Jésus-Christ; et les en tirant avec les doigts, il les porte dans la bouche des communians qui se présentent à lui, étant tous debout.

Cette manière de donner la communion avoit commencé à s'introduire dans l'Eglise latine vers la fin du onzième siècle; mais les papes Pascal et Urbain s'y opposèrent : le premier écrivit contre cette pratique à Ponce, abbé de Cluny, et le second la défendit dans le concile de Clermont. La raison est que selon l'institution de Jésus-Christ, la participation de son sang se doit faire en le buvant. C'est par la même raison, qu'environ l'an 1053, le cardinal Humbert désapprouva la pratique de l'Eglise de Constantinople, de donner la communion dans une cuiller, qui contenoit une particule de l'hostie consacrée, et trempée dans l'espèce du vin. Les Grecs gardent encore aujourd'hui cette pratique, et les Arméniens celle de communier les enfans immédiatement après le baptême et la confirmation, nonobstant le grand inconvénient, dont ils sont souvent témoins, que les enfans rejettent la particule de l'hostie qu'ils ne peuvent avaler.

Nous ne nous taisons pas sur cet abus, non plus que sur un autre qui lui est contraire; c'est la rareté des communions parmi les adultes : car plusieurs

passent les années sans s'en approcher, ou n'en approchent que deux fois l'année ; savoir, le Samedi-Saint et le jour de l'Epiphanie. Le malheur est que plusieurs de leurs évêques et de leurs vertabiets, qui sont leurs docteurs, autorisent cette coupable négligence par leur mauvais exemple ; car à peine disent-ils la sainte messe une fois l'année. Ils croient beaucoup faire que d'assister en certains jours à celles des simples prêtres, sans vouloir y communier, sous prétexte que ce seroit avilir leur dignité de recevoir la communion de la main d'un prêtre leur inférieur.

Quant à leur manière de donner le saint viatique aux malades, leur rituel ordonne que le prêtre sera précédé de la croix et d'un encensoir : il récite des psaumes, des épîtres et des évangiles, le symbole de la foi, auquel il ajoute le *Trisagion*. Je ne sais pourquoi ils ont pour pratique de ne donner la communion, même aux malades, que quarante jours après la précédente communion.

Du sacrement de la Pénitence.

L'incapacité des prêtres arméniens a introduit plusieurs abus intolérables dans l'usage du sacrement de la pénitence. Le confesseur, pour avoir plutôt fait, et pour recevoir sa rétribution, a par écrit une longue liste de péchés qu'il récite, sans en supprimer les plus énormes. Le pénitent, soit qu'il s'en connoisse coupable ou non, répond : *J'ai péché contre Dieu.* Si un confesseur, mieux instruit de son devoir, interroge son pénitent, il ne lui dira mot sur l'accusation qu'il lui fera de péchés griefs ; mais s'il vient à s'accuser de quelques faits, qui sont plutôt des superstitions que des péchés, comme d'avoir tué un chat ou un oiseau, alors le confesseur prenant un ton sévère, fait de rudes réprimandes à son pénitent, et lui impose de rigoureuses péni-

tences. Il n'oublie pas surtout de le questionner s'il n'a point de biens d'autrui ; car, si le cas y échoit, il s'applique, ou à son église, la restitution qui est due à l'homme volé.

Pour ce qui est des prélats et des vertabiets, qui ne daignent pas recevoir la communion d'un inférieur, ils se croiroient trop humiliés qu'on les vît aux pieds d'un prêtre pour recevoir l'absolution de leurs péchés.

Les termes dont les Arméniens se servent pour prononcer l'absolution, sont différens de ceux que les Grecs y emploient. Les termes de ceux-là sont absolus, et ceux des derniers ont une forme déprécatoire. Voici la formule des Arméniens ; *Que Dieu, qui a de l'amour pour les hommes, vous fasse miséricorde ; qu'il vous accorde le pardon des péchés que vous avez confessés, et de ceux que vous avez oubliés ; et moi, par l'autorité que me donne l'ordre sacerdotal, selon les divines paroles : tout ce que vous avez délié sur la terre, sera délié dans le ciel ; avec les mêmes paroles, je vous absous de tous les péchés que vous avez commis par pensées, paroles et œuvres, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.*

Du sacrement de l'Extrême-Onction.

Les Arméniens reconnoissent l'extrême-onction pour un des sept sacremens institués par Jésus-Christ ; mais ils en ont presque aboli l'usage, sous prétexte que l'extrême-onction ayant, disent-ils, la vertu d'effacer les péchés, les peuples se prévaloient de cette opinion, pour s'exempter de la peine de confesser leurs péchés, et de faire pénitence. Ainsi, pour corriger cet abus, ils ont supprimé le sacrement de l'extrême-onction.

Il faut cependant remarquer ici, que dans les églises d'Orient on l'administre indifféremment aux

sains et aux malades ; car, disent-ils, Jésus-Christ l'a institué pour guérir les maladies du corps et de l'âme ; et c'est pour nous instruire de ce double effet du sacrement, qu'on l'appelle l'onction des infirmes ; or, il arrive assez souvent que le corps étant en santé, l'âme est malade par la griéveté de ses péchés.

Mais les Arméniens ont une pratique bien singulière à l'égard des prêtres après leur mort.

Un prêtre vient-il de mourir, on en avertit aussitôt un autre prêtre, qui apporte le saint chrême, et qui en fait des onctions en forme de croix sur la main, sur le front, et sur le haut de la tête du cadavre, disant : *Que la main de ce prêtre soit bénie, ointe, et sanctifiée par ce signe de la sainte croix, par cet évangile et par le saint chrême, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.* Il répète la même formule, en faisant les deux autres onctions : c'est dans cette cérémonie, concluent quelques-uns de leurs docteurs, que consiste, à proprement parler, le sacrement de l'extrême-onction. Les Arméniens ont encore pour pratique de laver les pieds de tous ceux qui sont à l'église. Après les avoir lavés, les prêtres les oignent de beurre, en mémoire du parfum que la femme pécheresse répandit sur les pieds du Sauveur. Ils se servent de beurre au défaut d'huile, qui est rare dans le pays : l'évêque le bénit avant de commencer le lavement des pieds, et dit en le bénissant : *Seigneur, sanctifiez ce beurre, afin qu'il soit un remède contre toutes les maladies ; qu'il donne la santé à l'âme et au corps de ceux qui en reçoivent l'onction.* Leur rubrique porte que cette pratique est recommandée par les apôtres inspirés du Saint-Esprit.

Du sacrement de l'Ordre.

Le rit que les Arméniens observent dans les ordi-

nations est conforme, plus qu'aucun autre des églises d'Orient, à celui de l'Eglise romaine. Aussi se glorifient-ils de l'avoir reçu du pape saint Grégoire-le-Grand, pour lequel ils conservent une singulière vénération.

Les prières que fait l'évêque en donnant les ordres, sont belles et édifiantes. Elles ne s'éloignent pas, ou fort peu, du sens de celles que l'Eglise romaine emploie dans les ordinations: ainsi, je ne rapporterai ici que ce qu'il peut y avoir de différent entre leur usage et le nôtre.

La tonsure chez les Arméniens est, comme parmi nous, l'entrée dans l'état ecclésiastique, avec cette différence, que le rit romain ne donne aucun office au tonsuré dans l'église, et que le rit arménien le charge du soin de tenir l'église propre et nette; c'est pourquoi l'évêque met entre les mains du tonsuré un balai, et lui dit: *Recevez le pouvoir de nettoyer l'église de Dieu, et qu'en même temps le Seigneur vous nettoie des péchés que vous avez pu commettre.*

Les Grecs confondent les autres quatre ordres, qu'on appelle moindres, dans celui de lecteur. Mais les Arméniens les distinguent, et celui à qui ils sont conférés, reçoit de l'évêque, ainsi que dans le rit romain, ce qui doit être de son office: le portier reçoit les clés de l'église, et l'évêque lui dit: *Comportez-vous comme ayant à rendre compte à Dieu des choses qui sont fermées sous la clé, et qui vous sont données; soyez vigilant; priez tandis que vous ouvrez et fermez la porte de l'église.* L'évêque ensuite le conduit à la porte, et le diacre dit trois fois à l'évêque: *Enseignez-le.* L'évêque met la clé dans la serrure, disant aussi trois fois: *Faites ainsi.* Les autres ordres mineurs se donnent avec les cérémonies et les avertissemens qui leur sont propres.

L'habit de sous-diacre est une aube, et rien de plus. Celui du diacre est l'aube sans ceinture, et une étole.

Ils reçoivent de l'évêque ce qui est proprement de leur ordre, et l'évêque leur donne en même temps les instructions convenables à leurs emplois.

L'ordination des prêtres arméniens a des cérémonies particulières que je rapporte ici. Elle commence par le chant de plusieurs psaumes, et d'autres prières; l'évêque s'informe ensuite des qualités du diacre qui lui est présenté, de ses mœurs, de sa capacité, de sa naissance, qui doit être d'un mariage légitime. Son information faite et jugée favorable, l'évêque impose sa main droite sur la tête du diacre, et prononce les paroles suivantes : *Seigneur, Dieu tout puissant, créateur de toutes choses, rédempteur vivifiant et réparateur des hommes, qui par votre bonté infinie, accordez à votre sainte Eglise les grâces et les dons visibles et invisibles; nous nous adressons aujourd'hui à votre charité bienfaisante envers les hommes, vous suppliant d'accorder à celui-ci, votre serviteur, que par cette vocation et cette imposition de mes mains, il reçoive l'ordre de prêtrise; qu'il reçoive dignement votre Esprit saint, et le don de bien gouverner par la grâce de notre Seigneur et Rédempteur qui nous appelle tous par une vocation sainte, selon les ordres différens, pour servir Dieu, et pour glorifier avec action de grâces le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles. Ainsi soit-il.*

L'évêque, après cette prière, fait deux nouvelles impositions de sa main sur la tête du diacre qu'il ordonne; il lui met l'étole sur le cou, une espèce de mître sur la tête, un amict sur les épaules, une chape au lieu d'une chasuble; il accompagne ces actions de différentes prières, et toutes conformes à chaque action. Mais il faut remarquer que lorsque l'évêque lui donne et met la ceinture, il lui dit : *Recevez du Saint-Esprit le pouvoir de lier et de*

délier, que notre Seigneur Jésus-Christ donna aux saints apôtres, lorsqu'il leur dit: Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. Ces paroles finies, l'évêque lui fait une onction dans les mains et sur le front, et lui présente ensuite le calice avec le vin, et la patène avec l'hostie, en disant : *Recevez, prenez; car vous avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire le saint sacrifice, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, tant pour les vivans que pour les morts.*

L'ordination du prêtre finit enfin par la bénédiction que l'évêque lui donne en ces termes : *Que la bénédiction de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur vous, qui avez reçu l'accomplissement de l'ordre de prêtrise, pour offrir le corps et le sang de Jésus-Christ pour la paix et pour la rémission des péchés. Ainsi soit-il.*

Il y auroit ici une question à examiner, et que je ne fais que proposer; savoir si la partie essentielle de l'ordination des prêtres arméniens consiste dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, ou dans la tradition du calice et de la patène : si on décidoit qu'elle consiste dans la tradition du calice et de la patène, il s'ensuivroit que le pouvoir de lier et de délier seroit donné au prêtre avant le pouvoir de consacrer, le prêtre ayant déjà reçu de l'évêque la ceinture, et par conséquent le pouvoir de lier et de délier, avant que d'avoir touché au calice et à la patène, auquel cas il y auroit un contre-sens et un abus manifeste. Cette raison donne sujet de croire que les Arméniens mettent la partie essentielle de l'ordination sacerdotale dans l'imposition des mains de l'évêque sur la tête du prêtre ordonné, laquelle précède le temps où l'évêque lui donne la ceinture et le calice avec la patène à toucher. En effet, lorsque l'évêque lui met le calice et

la patène entre les mains, il lui dit ces paroles, qui supposent que le pouvoir de consacrer lui a été donné : *Recevez et prenez, car vous avez reçu le pouvoir de consacrer et de faire le saint sacrifice*, etc.

Les hérétiques qui ne perdent jamais aucune occasion de faire glisser partout le venin de leur hérésie, ont inséré dans leur rituel une profession de foi qu'ils font prononcer aux ordinands, avant leur ordination, et qui est conçue en ces termes : *Nous croyons en Jésus-Christ une personne et une nature composée, et pour nous conformer aux saints Pères, nous rejetons et détestons le concile de Calcédoine, la lettre de saint Léon à Flavien : nous disons anathême à toute secte qui introduit deux natures.*

Du sacrement de Mariage.

Les enfans des familles arméniennes se reposent absolument sur leurs pères et mères, ou sur leurs plus proches parens, du choix de la personne qu'ils doivent épouser, et des conventions matrimoniales. Le mariage se célèbre à l'église ; les contractans s'y rendent de grand matin; la future épouse y est conduite par sa famille ; son visage est couvert d'un grand voile, qui la cache aux yeux de tous les assistans, et c'est à l'église seulement que son futur époux la voit pour la première fois. Le rituel contient de très-belles oraisons, pour la bénédiction de l'anneau des fiançailles : la bénédiction nuptiale que le prêtre donne ensuite aux fiancés, est exprimée en ces termes : *Bénissez, Seigneur, ce mariage d'une bénédiction perpétuelle, et accordez-leur par cette grâce, qu'ils conservent la foi, l'espérance et la charité ; donnez-leur la sobriété, inspirez-leur de pieuses pensées ; conservez leur couche sans souillures, afin que fortifiés de toute part, ils persévèrent dans votre bon plaisir.*

Après la célébration du mariage, ceux qui ont été invités reconduisent les nouveaux mariés chez les parens de l'épouse, avec des cris de joie, et des frappemens de mains, qui en sont les marques publiques. La cérémonie des noces finit en présentant un bassin à tous les conviés, qui y mettent leur présent, selon leurs facultés, et chacun d'eux reçoit un mouchoir des mains de l'épouse.

Les noces chez les Arméniens sont défendues depuis le dimanche de la Quinquagésime jusqu'à la Pentecôte. Les empêchemens de leurs mariages, qu'on appelle dirimans, sont ceux-ci : contracter avec une personne infidèle, qui n'est point baptisée ; avoir embrassé la profession religieuse ; être déjà engagé dans le mariage ; être lié de consanguinité et d'affinité, jusqu'au quatrième degré, avec la personne qu'on voudroit épouser. Le mariage entre les parens du mari et de la femme, jusqu'au troisième degré, est défendu. Deux frères ne sauroient épouser les deux sœurs, ni les cousins germains des cousines germaines, ni même issues de germains. L'empêchement provenant de l'adoption légale, se termine au second degré ; celui de l'adoption spirituelle, s'étend au troisième. Mais pour borner cet empêchement à un petit nombre de personnes, toute une famille ne prend pour tous les enfans qui en naissent, que le même parrain et la même marraine. Les Arméniens ne mettent point au nombre des empêchemens, ceux qui proviennent du crime, ni ceux qu'on appelle simplement empêchans.

Il y a sujet de douter si l'ordre de prêtrise est chez eux un empêchement qui rende un second mariage nul et invalide, ou s'il n'est seulement qu'illicite ; la raison de douter est, qu'un prêtre qui contracte un second mariage après la mort de sa première épouse, en est puni par la dégradation, sans passer cependant pour concubinaire. On le dépouille des

honneurs, priviléges, fonctions et habits du sacerdoce ; et il n'est admis que comme laïque à la participation des sacremens.

Pour ce qui est des troisièmes noces, les Arméniens les réprouvent, et les jugent illégitimes de droit divin ; mais leur pratique y est contraire ; car si un particulier s'obstine à demander dispense pour un troisième mariage, et sur un refus menace de se faire mahométan, alors son curé, sans avoir recours ni au patriarche, ni à son évêque, la lui accorde promptement. Les Arméniens croient avoir remédié à de grands désordres par la coutume établie parmi eux, et qui tient lieu de loi, qui est qu'un homme veuf ne peut épouser qu'une veuve en secondes noces.

A l'occasion du sacrement de mariage, dont nous venons de parler, je rapporterai ici une pratique extraordinaire de cette nation, mais qui lui est commune avec d'autres nations du Levant. Les Arméniens célèbrent la mémoire du baptême de Notre-Seigneur le 6 janvier, et voici de quelle manière ils font cette fête. Ils s'y préparent par un jeûne très-rigoureux. Le jour de la fête ces peuples courent en foule sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau voisin. Le patriarche, ou un évêque, ou un vertabiet en son nom, ne manque pas de s'y rendre. Il commence la cérémonie par la lecture de plusieurs prières et leçons tirées des saintes écritures, et qu'ils appliquent à cette fête. Il bénit ensuite les eaux de la rivière, et y verse du saint chrême. Alors, disent les Arméniens, les eaux bouillonnent à gros bouillons; merveille dont ils sont les seuls qui s'aperçoivent. Mais ce qui est au vu de tout le monde, c'est l'empressement avec lequel ce peuple superstitieux et grossier se jette à corps perdu au milieu des eaux, et y va chercher les parties du saint chrême qui surnagent, pour s'en frotter les yeux, le visage et la tête. Leur dévotion en ce jour est si fervente, que

le froid du mois de janvier, souvent excessif, et les eaux à demi-glacées, ne les empêchent pas de s'y plonger. Ce trait de superstition et plusieurs autres semblables, qu'on ne rapporte pas, font voir de quelle extravagance sont capables ceux qui se laissent dominer par le schisme. Comme cette fête ridicule ne manque jamais d'y attirer une grande foule de peuples de toutes nations, et que les désordres en sont inséparables, les magistrats turcs s'y transportent pour y remédier, et savent toujours se faire bien payer de leur présence.

ARTICLE III.

Des fêtes et des jeûnes des Arméniens.

Les Arméniens ont très-peu de fêtes pendant l'année, qui ne soient précédées par plusieurs jeûnes; et comme ils ont un grand nombre de fêtes, la plus grande partie de l'année se passe aussi en jeûnes. Mais ce qui est infiniment à leur louange, c'est qu'ils les observent avec une régularité si exacte et si sévère, que ni l'âge, ni les maladies, ni le travail journalier, ni les longs et pénibles voyages ne leur sont point une raison pour s'en dispenser. Les plus réguliers sont à jeun jusqu'à trois heures après-midi; ceux qui le sont moins, avancent leur repas. Mais tous s'interdisent l'usage de la viande, du poisson, des œufs, du laitage, et d'un mets particulier fait avec des œufs de poisson, et qu'on nomme *caviar*. Ce seroit un relâchement parmi eux, si quelqu'un usoit de l'huile d'olive, et buvoit du vin. Enfin, on peut dire que dans les jeûnes, ils ne vivent que d'herbes et de légumes cuits dans l'huile de sésame, laquelle ne vaut pas mieux que l'huile de navette. Outre les jeûnes qui leur sont ordonnés pendant l'année, ils ont encore cinq jours où le seul usage de la viande leur est défendu; et ces jours s'appellent *nevagadik*. Au reste, le grand nombre de jeûnes

qu'ils observent, les prévient si fort en faveur de leur Eglise, que lorsqu'ils la comparent à l'Eglise romaine, ils traitent les Chrétiens européens, d'hommes lâches, sensuels et efféminés, et prennent de là occasion de faire l'éloge de la sainteté de leur Eglise.

Je ne m'arrêterai point ici à faire un détail particulier de leurs jours de jeûne, et de toutes leurs fêtes; le récit en seroit ennuyeux. Je rapporterai seulement ce qui mérite d'être remarqué. Les Arméniens ne disent point de messe les jours de jeûnes: ils ne la célèbrent que les jours de fêtes, parce que dans ces jours ils ne jeûnent point. Les mercredis et vendredis sont jours de jeûne, à moins qu'une fête particulière ne les en dispense. Ils n'ont pendant l'année que quatre fêtes non mobiles, qui sont l'Epiphanie, la Circoncision de Notre-Seigneur, la Purification de la sainte Vierge, et son Annonciation. Si le 15 août n'est point un dimanche, la fête de l'Assomption est renvoyée au dimanche suivant. Il en est de même de la fête de l'Exaltation de la sainte croix, qui ne doit être célébrée qu'un dimanche. Ces deux fêtes sont précédées de plusieurs jours de jeûne. Le samedi qui précède la fête de l'Assomption, est employé à dire anathème au concile de Calcédoine, et à saint Léon. Ils font la fête des trois cent dix-huit pères du concile de Nicée avec la même cérémonie, le samedi, veille de la Nativité de la sainte Vierge, renvoyée au dimanche suivant, lorsque le 8.e septembre est un jour ouvrable.

La fête de saint Serge, soldat, et de son fils, tous deux martyrs, et de leurs quatorze compagnons, est célèbre parmi eux. Ils la solennisent le samedi avant la Septuagésime. Elle est précédée de cinq jours de jeûne, si rigoureusement observés, que plusieurs filles et garçons s'abstiennent de presque toute nourriture pendant ces jours-là.

Le dimanche de la Quinquagésime s'appelle *pa-*

riegsentan ; c'est-à-dire, *bonne vie,* comme si ce jour annonçoit les jours de salut, le carême commençant le samedi suivant. Tous les samedis du carême sont destinés à des fêtes particulières. Celle de saint Grégoire-l'Illuminateur se fait le cinquième samedi.

Le dimanche suivant, qui est celui des Rameaux, est solennisé, comme dans l'Eglise romaine, par la bénédiction des palmes, et la procession. A son retour, un prêtre, accompagné du diacre, entre dans l'église, et en ferme la porte. L'officiant, qui est à la tête de la procession, frappe à la porte, et chante les paroles: *Ouvrez-nous, Seigneur, ouvrez-nous la porte des miséricordes, à nous, qui vous invoquons les larmes aux yeux.* Le prêtre et le diacre qui sont dans l'église répondent: *Qui sont ceux qui demandent que je leur ouvre? Car c'est ici la porte du Seigneur, par laquelle les justes entrent avec lui.* L'officiant, et ceux qui l'assistent répondent: *Ce ne sont pas seulement les justes qui entrent, mais aussi les pécheurs qui se sont justifiés par la confession et la pénitence.* Ceux qui sont dans l'église répliquent: *C'est la porte du ciel et la fin des peines, promises à Jacob. C'est le repos des justes, et le refuge des pécheurs, le royaume de Jésus-Christ, la demeure des anges, l'assemblée des saints, un lieu d'asile, et la maison de Dieu.* L'officiant et ses diacres ajoutent: *Ce que vous dites de la sainte Eglise, est juste et vrai, parce qu'elle est pour nous une mère sans tache, et que nous naissons en elle enfans de lumière et de vérité. Elle est pour nous l'espérance de la vie, et nous trouvons en elle le salut de nos âmes.*

Après ce pieux et touchant dialogue, la porte de l'église s'ouvre, la procession entre, et l'office finit par d'autres prières très-édifiantes. Les jours suivans et celui de Pâques n'ont rien qui leur soit singulier.

Les saintes pratiques de l'Eglise romaine, pendant la semaine sainte, ne sont point observées, et ne sont point en usage. Ils célèbrent la messe le jeudi saint, et plusieurs y communient.

La seconde férie de Pâques est employée à visiter les cimetières, où ils lisent des prières et des évangiles. Depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, ils n'ont point de jeûne ni les mercredis, ni les vendredis. Depuis l'Ascension jusqu'au dernier jour de l'année, les Arméniens célèbrent plusieurs fêtes qui leur sont particulières, et qui sont précédées par cinq jours de jeûne. Les principales sont la fête de l'invention des reliques de saint Grégoire-l'Illuminateur; celle où ils font mémoire du jour auquel ce saint patriarche fut retiré du puits dans lequel Tiri ate l'avoit fait jeter; la fête des deux cents pères du concile d'Ephèse; celles de saint George, des Archanges, de Jonas, de saint Jacques de Nisibe, et de plusieurs hommes illustres de l'ancien testament. J'ai parlé de la fête de saint Serge, soldat qui est célèbre parmi les Arméniens; mais je n'ai rien dit du jeûne qui la précède, et qu'ils appellent d'*artzibut*. Ce jeûne fait le sujet d'une grosse querelle qui est entre les Grecs et les Arméniens; car ceux-là font un crime aux Arméniens de faire un tel jeûne, et voici l'histoire sur laquelle est fondée le reproche que les Grecs leur font. *Artzibut*, disent-ils, étoit le chien d'un évêque, qui précédoit son maître en tous lieux, et qui annonçoit son arrivée. L'évêque fut si affligé de la mort de son chien, qu'il ordonna cinq jours de jeûne pour le pleurer. C'est donc pour pleurer ce chien, disent les Grecs aux Arméniens, que vous jeûnez ces cinq jours. Une fable aussi absurde que celle-ci, ne méritoit pas que saint Nicon et le patriarche Isaïe en fissent un chef d'accusation. Mais ce qu'il y a ici de réel, c'est que le mot d'*artzibut* signifie un avant-coureur, ou un messager, et que

le jeûne de saint Serge venant dans la semaine de la Sexagésime, annonce que le carême suit de près.

Il ne nous reste plus qu'à parler de l'office et du chant de l'Église arménienne, pour finir tout ce qui regarde son rit. Les prêtres ont pour bréviaire le psautier; ils le récitent en psalmodiant en différens temps, soit dans le chœur, ou chez eux. Ils chantent dans le chœur des hymnes, des leçons tirées des saintes écritures, des oraisons, et autres prières. Pendant le carême, ils vont trois fois à l'église, le matin, à midi et le soir: les autres jours ils n'y vont que deux fois, le matin pour y dire matines et la messe lorsqu'ils la doivent célébrer, et le soir pour dire vêpres. Leur chant est très-pesant, et imite en cela leur langue: ils sont persuadés qu'il n'y en a pas de plus beau que le leur; ils le notent par des points sur les voyelles, et s'accordent parfaitement en chantant. Ils ont grand soin d'apprendre à leurs enfans tous les chants de l'église.

CHAPITRE VII.

Des erreurs des Arméniens.

L'ERREUR capitale des Arméniens, et qui est l'origine et le fondement de leur schisme, est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jésus-Christ. Ils sont Jacobites, et conviennent avec les Suriens et les Coptes dans la même créance. Ils confessent avec eux que Jésus-Christ est Dieu et homme parfait, ayant un corps et une âme comme nous; que la nature divine s'est unie avec la nature humaine, sans qu'il se soit fait aucun changement dans l'une ou l'autre nature, et sans aucun mélange et sans confusion. Ils avouent que selon la chair il a souffert la

fatigue, la faim, la soif; que c'est volontairement qu'il s'est livré aux souffrances de sa passion, et à la mort. Mais que selon sa divinité, il étoit impassible et immortel. Leur confession de foi, qu'ils récitent très-fréquemment, contient ces articles. Ils disent anathême à Eutichès, comme ils le disent à Nestorius, et ils le condamnent comme complice d'Apollinaire, en ce qu'il a nié que le Sauveur fût homme comme nous. Quand donc sur l'aveu qu'ils font, que Jésus-Christ est Dieu et homme, l'un et l'autre parfait, et qu'il a souffert selon la chair, et non selon la divinité, on veut les obliger à conclure nécessairement de cette doctrine, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, ils se retranchent alors dans la comparaison de notre corps et de notre âme, lesquels, disent-ils, ne composent par leur union naturelle, qu'une seule nature. Ce fut pour les chasser de ce retranchement, qui leur paroît un fort imprenable, que Théorien, théologien grec, employa dans ses conférences avec Nierses, patriarche de Sis, des argumens abstraits et métaphysiques, qui sont rapportés dans la Bibliothèque des pères. Mais comme notre foi n'a point besoin, pour être justifiée, de toutes ces subtilités, qui réduisent souvent les opinions combattues de part et d'autre à une pure question de nom, Théorien se servit bien plus à propos de l'autorité des saintes écritures et des pères qui prouvent solidement l'existence des deux natures en Jésus-Christ. Le théologien grec auroit pu faire voir au surplus la défectuosité de la comparaison en question, dont les Arméniens même doivent convenir; car ils avouent, comme il est vrai, que le Verbe s'est fait chair, que Dieu s'est fait homme; mais ils n'osent pas dire que l'âme se fasse corps. Ils confessent que Dieu est né, et qu'il est mort; mais ils ne diront pas, et ne disent pas en effet que l'âme soit étendue, et formée par un arrangement de la matière,

matière, et qu'elle meurt : ainsi la comparaison dont il s'agit ne va pas plus loin qu'à expliquer l'union des deux substances dans une seule hypostase ; mais l'union hypostatique des deux natures en Jésus-Christ opère ce qu'on appelle la communication du Verbe avec la nature humaine, laquelle n'a pas lieu entre le corps et l'âme.

Saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, dans son troisième discours contre les Sévériens, dont Photius nous a conservé un bel extrait, explique parfaitement l'usage légitime qu'on doit faire de cette comparaison, et les justes bornes qu'on doit y donner ; et il remarque que saint Cyrille ne l'a employée que comme un exemple imparfait de l'union hypostatique.

De ce faux principe d'une seule nature en Jésus-Christ, les Arméniens, de concert avec les autres monophysites, concluent qu'il n'y a qu'une opération en Jésus-Christ et qu'une volonté, entendant par ce mot de volonté, l'action de la volonté, et non pas la faculté. C'est ainsi qu'ils abusent de l'expression d'actions *théandriques*, au point qu'ils ne s'accordent pas entr'eux, et que quand il est question d'expliquer leurs sentimens, ils se contredisent mutuellement, les uns parlant le langage des eutychiens, et les autres celui des monophysites, tous hérétiques condamnés dans le concile de Calcédoine. Mais ce qui est certain, c'est que le schisme n'avoit pas fait grande fortune avant le conciliabule de Thévin. Ses plus zélés partisans n'étoient que quelques moines et quelques évêques, qui n'osoient pas même prêcher publiquement leurs erreurs. Cependant ils n'en étoient pas moins affectionnés à leur parti, et ils cherchoient les moyens de l'augmenter. Ils trouvèrent à propos un certain prêtre né avec des talens, tout propre à être un chef de parti. Il se nommoit Jacques Zangales, homme adroit, séduisant, parlant

bien, populaire, se donnant des airs de modestie et d'humilité qui cachoient une ambition sans mesure. Il eut plusieurs conférences avec quelques évêques et quelques vertabiets qui pensoient comme lui. Il fit si bien qu'il leur persuada de le sacrer évêque, ce qu'ils firent. Revêtu qu'il fut de cette dignité, il commença à dogmatiser, parcourant les villes et les villages. Il se donnoit la réputation d'un homme éclairé et envoyé de Dieu. Cette opinion conçue de lui, jointe à son art de bien parler, le faisoit écouter volontiers du peuple; il faisoit chaque jour quelque conquête; le nombre de ses disciples s'augmentoit, et devint si fort qu'on commença à les appeler *Jacobites*, du nom de leur séducteur Jacques Zangales, et ce nom leur est demeuré. Le conciliabule de Thévin, convoqué par le patriarche Nierses, surnommé *Achdaraghensis*, confirma les erreurs dont Jacques Zangales avoit déjà infecté les peuples. Il condamna de plus le concile de Calcédoine, et forma enfin le schisme, qui dura plus d'un siècle.

Pour ne parler présentement que des Arméniens qui sont sous nos yeux, nous leur devons la justice de dire qu'ils n'entrent point dans toutes ces sortes de questions. Ils s'en tiennent en général à ce qu'on leur a dit, qu'il n'y a qu'une nature en Jésus-Christ, sans en savoir davantage. Car pour ce qui est des autres erreurs qu'on reproche aux Arméniens, et dont nous allons parler, on les doit moins imputer à la nation, qu'à quelques-uns de ses docteurs qui veulent se signaler dans leur pays, en dogmatisant contre l'Eglise romaine, et qui croient en même temps qu'il est de leur intérêt d'inspirer à leurs compatriotes du mépris et de l'aversion pour les catholiques romains.

Quelques-uns de ces docteurs arméniens soutiennent avec les Grecs, que le Saint-Esprit ne procède que du Père, et nullement de la seconde per-

sonne de la sainte Trinité. Ils ne peuvent pas cependant ignorer que les Eglises arméniennes chantent le jour de la Pentecôte une prose contenue dans un de leurs livres nommé *hiachoust*, où sont ces mots: *Guérissez, Seigneur, Seigneur des vertus et vrai Dieu, source de lumière et de vie, Esprit saint, procédant du Père et du Fils.*

Comme une erreur conduit toujours à une autre, ils enseignent de plus que Dieu diffère la récompense des justes et la punition des pécheurs jusqu'après le jugement dernier; et cependant dans les prières publiques ils demandent à Dieu qu'il place les âmes des défunts dans le royaume du ciel avec les saints, et ajoutent que les saints sont dans la gloire avec les anges.

A ces erreurs grossières, ils en ajoutent d'autres qui ne sont pas moins extravagantes; savoir, que Dieu créa toutes les âmes dès le commencement du monde; que Jésus-Christ descendant aux enfers, en retira les damnés; que depuis ce temps-là il n'y a plus de purgatoire, et que les âmes séparées de leurs corps sont errantes dans la région de l'air. On reproche de plus aux Arméniens, et non sans raison, que se faisant honneur d'être Chrétiens, ils défigurent le christianisme par des pratiques judaïques. En effet, ils observent le temps prescrit par la loi de Moïse pour la purification des femmes. Ils s'abstiennent de tous les animaux que la loi a déclarés immondes, dont ils exceptent la chair du pourceau, sans pouvoir dire la raison de cette exception. Ils se croiroient coupables d'un péché s'ils avoient mangé de la chair d'un animal étouffé dans son sang. Comme les Juifs, ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de leurs églises par le ministère de leurs prêtres. Ils trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée; ils en font une croix sur la porte de leurs maisons: le prêtre retient pour

lui la moitié de la victime, et ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Il n'y a point de bonne famille qui ne vienne offrir son agneau aux fêtes de l'Epiphanie, de la Transfiguration, de l'Exaltation de la sainte Croix et de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'ils appellent le jour du sacrifice général. Ils font de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guérison de leurs maladies, ou d'autres bienfaits temporels. Mais ils ne s'aperçoivent pas qu'en faisant ces sacrifices, ils se condamnent eux-mêmes, car ils prononcent ces paroles contenues dans leur rituel: *nous savons, Seigneur, que vous ne voulez plus de victimes.* Ceux qui sont intéressés à les maintenir dans ces pratiques, ne manquent pas de leur citer l'exemple de l'Eglise romaine, qui bénit les agneaux dans les fêtes pascales. Mais nous leur faisons remarquer la différence de leur pratique à la nôtre; car notre seule intention est de bénir des viandes qui nous sont données pour notre nourriture, mais non pas d'offrir à Dieu des sacrifices qu'il a abolis lorsqu'il nous a donné son Fils unique, qui s'immole continuellement pour nous.

Saint Nicon, célèbre missionnaire dans le Levant, dont nous avons la vie, traduite élégamment par le père Sirmond sur un manuscrit grec, et qui a été insérée dans les annales de Baronius, met entre les erreurs des Arméniens, l'an 560, le retranchement qu'ils ont fait de deux endroits de l'évangile; le premier est du verset 43.e du 22.e chapitre de saint Luc, où cet évangéliste narre l'agonie et la sueur du sang de Jésus-Christ au jardin des Olives. Ce saint missionnaire a cru apparemment que ce retranchement avoit été fait par quelques docteurs schismatiques, qui non-seulement n'admettoient qu'une seule nature en Jésus-Christ, mais qui soutenoient que Jésus-Christ avoit été impassible. Erreur en effet condamnée par ce verset 43.e du 22.e chapitre de saint Luc.

Pierre-le-Foulon, patriarche intrus d'Antioche, et quelques autres docteurs après lui, donnèrent dans une hérésie contraire, soutenant que la Divinité même avoit été crucifiée, et qu'elle avoit souffert; et ce fut pour favoriser cette opinion impie, que cet hérésiarque fit insérer dans le *trisagion* des Arméniens, c'est-à-dire, dans la prière qui répète trois fois, *saint Dieu, saint fort, saint immortel*, les paroles suivantes, *qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miséricorde*. Mais les évêques arméniens catholiques anathématisèrent cette hérésie dans les conciles de Sis et d'Adana, proscrivirent cette addition hérétique, et ordonnèrent qu'on chantât publiquement le trisagion en cette manière : *saint Dieu, saint fort, saint immortel, , Jésus-Christ qui avez été crucifié pour nous, faites-nous miséricorde*. Dans cette prière catholique, on reconnoît la divinité et l'humanité de Jésus-Christ; on distingue deux natures en sa personne, l'une immortelle et exempte de douleur, l'autre souffrante et mortelle.

L'autre endroit retranché de l'évangile, que saint Nicon reproche aux Arméniens, est l'histoire de la femme adultère, en saint Jean, chapitre VIII. Mais comme cette histoire ne se trouve point dans quelques anciens manuscrits grecs, ni dans les exemplaires à l'usage de l'Eglise d'Antioche, la traduction arménienne qui aura été faite apparemment sur ces exemplaires, ne doit point être responsable de cette omission, d'autant plus que cette histoire n'a aucun rapport à leurs sentimens particuliers, et ne les doit point par conséquent intéresser.

A ces erreurs que l'on impute aux Arméniens, il faut ajouter leurs abus dans l'administration des sacremens, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, et qu'il seroit inutile de répéter; mais nous ne devons pas omettre ce qui nous donne une consolante espérance de leur réunion à l'Eglise

romaine. On sait que le schisme les en sépare depuis bien des années ; mais malgré leur séparation, ils conservent pour la sainte Eglise romaine et pour son chef, un respect et une vénération qui peut faire honte à des catholiques. Ils l'appellent le successeur de saint Pierre, à qui Dieu a confié son troupeau. Ils avouent sans peine que le siége de Rome est le plus ancien et le premier siége du monde chrétien, qu'il est la lumière qui chasse les ténèbres. Ces sentimens, et plusieurs autres, que la bonté divine conserve dans leurs cœurs, sont comme un germe qui produit de temps en temps de bons fruits, mais qui ne viennent pas tous en maturité. Ils y viendront un jour avec la grâce de Dieu. C'est pourquoi nous ne cesserons pas de cultiver cette bonne et aimable nation portée naturellement à la piété, et à tous les exercices de la religion les plus sévères. Nous prions les personnes qui liront ces mémoires, de nous aider du secours de leurs prières, afin qu'il plaise à Dieu de bénir nos travaux évangéliques et ceux de nos successeurs, que notre compagnie ne manquera jamais de nous donner. C'est en leur faveur que sera le dernier chapitre qui finira ces mémoires.

CHAPITRE VIII.

Manière de traiter avec les Arméniens.

Un de nos plus anciens missionnaires, qui a eu le bonheur de travailler pendant bien des années, et avec de grands fruits, en Arménie et en Perse, nous a laissé d'excellentes règles pour traiter avec les Arméniens. Je ne puis rendre un plus grand service à nos jeunes missionnaires, que de leur faire part de ces avis importans.

Les ouvriers appelés de Dieu, pour annoncer son royaume aux Arméniens, doivent commencer par gagner leur estime et leur confiance. Pour y parvenir, ils ne peuvent les traiter avec trop de douceur et de bonté dans les instructions qu'ils leur feront. Ils doivent leur faire bien entendre qu'ils ne prétendent leur enseigner que la doctrine de l'Eglise, et celle de leurs ancêtres. Ils vous écouteront alors volontiers, et se laisseront prendre, pour ainsi dire, par vos discours, qui bien loin de jeter de la méfiance dans leur esprit, attireront doucement leurs cœurs, et les disposeront à recevoir avec docilité les vérités de la foi que vous leur expliquerez.

Il faut faire une grande différence des Arméniens, qui ne sont, pour me servir des termes de l'école, que matériellement hérétiques, d'avec ceux qui le sont formellement. La classe des premiers est la plus nombreuse; car c'est celle du peuple qui ne sait pas seulement de quoi il s'agit, ou qui n'en a qu'une connoissance légère et confuse. On ne trouve en eux nulle prévention pour des opinions particulières; ils croient bonnement ne différer de nous que par le rit, et se font honneur d'être aussi séparés des protestans que nous le sommes. Il faut bien se garder d'entrer en dispute avec eux. Les disputes, dit notre missionnaire, ne pourroient qu'être inutiles, et seroient même dangereuses. Elles seroient inutiles, parce que ce peuple grossier et ignorant n'a besoin que d'instructions; mais elles seroient dangereuses, parce qu'elles les mettroient en garde contre nos instructions, et ils iroient incontinent consulter leurs docteurs, pour apprendre d'eux les réponses qu'ils auroient à nous faire. Leurs docteurs, intéressés à les éloigner de nous, ne manqueroient pas alors de leur faire d'affreuses peintures des missionnaires. Ils leur défendroient de nous recevoir chez eux, et les exciteroient à nous susciter des persécu-

tions et des avanies. Le missionnaire sage et prudent doit donc se contenter d'inspirer au peuple l'horreur du vice, l'amour de la vertu, le désir de remplir les devoirs de son état, et le disposer à croire ce que l'Eglise catholique nous enseigne.

Pour ce qui est des hérétiques que nous avons dit être formellement hérétiques, c'est-à-dire, de ceux qui savent bien que leurs opinions ont été condamnées par l'Eglise, et en particulier par le concile de Calcédoine, et qui, nonobstant la condamnation de leurs erreurs, y persisteront opiniâtrément, il faut leur mettre sous les yeux les saintes écritures et les livres des pères grecs qu'ils respectent; leur faire voir avec douceur et charité les vérités qui y sont établies, et qui détruisent leurs dogmes hérétiques. Il faut leur faire remarquer les contradictions manifestes de leurs nouveaux catéchismes et rituels, avec les anciens qui servoient de règle à leurs pères.

Mais comme il n'arrive que trop souvent que des intérêts particuliers et des raisons de politique entrent dans le parti qu'ils ont pris, il faut démêler les véritables motifs de leur conduite. On trouvera très-souvent, particulièrement dans les prêtres et dans les évêques, que ceux-là, dans la crainte de perdre leurs ouailles, et les profits qu'ils en retirent, ou de déplaire à leurs évêques, ne veulent point abandonner le schisme; et que les évêques, pour être bien dans l'esprit de leur patriarche, et pour en recevoir des grâces, font gloire d'être attachés à sa communion. Il faut convenir que la conversion de ces intéressés politiques est très-difficile; mais elle n'est pas cependant impossible : car nous ne sommes pas sans la consolation de voir de temps en temps des évêques et des curés, qui vont de bonne foi abjurer le schisme et se réconcilier avec l'Eglise romaine. Ainsi il faut, en priant beaucoup, attendre avec patience que le grain semé en terre

y germe et vienne à maturité. Surtout il ne faut pas se fâcher contre votre adversaire, l'accuser de schisme ou d'hérésie. Vous vous fermeriez pour toujours la porte de son cœur; il faut guérir votre malade avec du baume et de l'huile, et ne pas aigrir sa plaie avec du vinaigre.

A l'égard des Arméniens et Arméniennes, qui se présentent pour revenir à nous, il est de conséquence de bien examiner les motifs de leur démarche pour n'y être pas trompé. Il faut se faire bien instruire de quelle manière ils ont vécu, étudier le caractère de leur esprit, pour connoître s'ils ne sont point légers et changeans; il faut voir comment ils écoutent nos premières instructions, et quels fruits ils en retirent; il faut éprouver leur constance à demander l'absolution de leur schisme et de leurs erreurs, et ne la leur accorder que lorsqu'on pourra moralement s'assurer qu'on donnera à l'Eglise catholique un disciple fidèle et constant. Sans ces sages précautions, on s'exposeroit à ne voir que des conversions précipitées, qui aboutiroient à des rechûtes scandaleuses.

Pour ce qui est des Arméniennes, comme la curiosité, l'inconstance et la dissimulation entrent assez souvent dans leurs résolutions, elles ont besoin d'être éprouvées plus long-temps que les hommes. Il faut cependant dire à leur honneur, que lorsqu'elles reviennent à nous de bonne foi, et qu'elles ont été bien instruites par d'anciennes catholiques qui nous les amènent, elles font voir plus de courage, de ferveur et de fermeté qu'on n'en voit dans les hommes.

Enfin notre missionnaire finit ses excellentes règles par un avis, qui est de conserver toujours avec les différentes nations du Levant, un air de gravité, de modestie, et en même temps de douceur et de charité, qui gagne leur estime et leur confiance.

LETTRE

*Du P.***, missionnaire de la compagnie de Jésus, au père Le Camus, de la même compagnie.*

A Constantinople, en l'année 1739.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE ne saurois assez tôt vous faire part de l'édifiant spectacle qu'un jeune Arménien catholique, âgé de vingt-deux ans, vient de donner à toute la ville de Constantinople. Ce jeune homme, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin ; ses compagnons de débauche profitèrent de l'état d'ivresse où il étoit, pour l'engager à embrasser la loi mahométane, et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées, et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir, mais inutilement ; car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tête du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle, le tinrent caché près de deux mois sans oser paroître.

Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint me faire part de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, et chercher le remède qui pouvoit le calmer, Je lui conseillai de se dépayser, et je m'offris même à lui en faciliter les moyens. Il me répondit que c'étoit un parti qu'il auroit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû réparer suffisamment le scandale qu'il

avoit donné; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence : que sa résolution étoit prise de quitter le turban et le vêtement à la turque; que dès-lors il seroit regardé comme un déserteur du mahométisme ; qu'infailliblement on le feroit mourir, et que par sa mort, soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, et répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Je crus devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, et si l'on pouvoit compter sur sa fermeté. Je lui représentai donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, et qu'il se contenteroit de son repentir et de sa pénitence ; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin; qu'il pouvoit souffrir une mort douce et paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il m'écouta tranquillement, et quand j'eus cessé de parler, il me pria d'écouter sa confession, de lui administrer ensuite la sainte eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grâce pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé, et m'être assuré de sa constance autant qu'il étoit possible, je louai sa résolution, et je lui dis tout ce que le Seigneur m'inspira pour le fortifier et l'encourager à suivre une inspiration, que je ne doutois plus qui ne vînt de Dieu. M'étant assis pour le confesser, il se jeta à mes pieds, et accusa ses péchés avec les plus grands sentimens de piété et de douleur. Depuis son apostasie il s'étoit corrigé de tous les défauts auxquels la jeunesse de ce pays est sujette. Sa confession étant achevée, je lui présentai mon crucifix, qu'il baisa en répandant des larmes. Je lui donnai

ensuite quelques avis, non pas sur les réponses qu'il devoit faire lorsqu'il seroit interrogé juridiquement, le Seigneur s'étant engagé de les lui inspirer; mais sur la manière dont il devoit répondre, c'est-à-dire, avec modestie, et sans laisser échapper aucune parole dont les Turcs pussent s'offenser.

Quand il eut reçu la communion et fini son action de grâce, il sortit de notre maison, vêtu à l'arménienne; c'est ainsi qu'il avoit toujours paru devant moi, quittant son habit turc avant que d'entrer dans notre maison, et prenant un habit arménien qu'un catholique de ses amis lui fournissoit. Cette précaution étoit nécessaire; car s'il eût été prouvé que nous eussions travaillé à la conversion d'un turc, la mission seroit totalement perdue, et notre maison confisquée et changée en mosquée.

De notre maison, il alla droit au Bézestan; c'est une espèce de halle fort belle, où se trouvent les marchands. Il y eut bientôt réglé ses affaires; car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenoit, sans vouloir entrer dans aucune discussion, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit; lui de son côté remit à ses débiteurs toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous, d'un air modeste et d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspiroit étoit de mourir pour la religion sainte qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde qui passoient par-là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang; et le conduisirent à la prison.

Il entra en prison avec des transports de joie qui



étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit, et avant que de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien qui étoit en prison pour dettes, de le réveiller à une certaine heure, pour reprendre ses prières. Le lendemain plusieurs Turcs le visitèrent, et mirent en œuvre les promesses et les menaces pour le faire changer. Ils reçurent tous la même réponse. L'aga de la prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand-visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur, et les biens dont il vouloit le combler, ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la religion catholique. Le ministre insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. C'est la seule grâce que je vous demande, repartit le jeune homme, et la plus grande que je puisse recevoir en ce monde. Alors le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice.

Avant que de sortir du sérail, le Grand-Seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du chef des eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit de la part du prince des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ, en présence du Sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant tout le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement se répandant jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui étoit le lieu de son

supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et tenant les yeux élevés au ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un seul coup qui lui trancha la tête.

Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage; tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs, et au moyen de quelque argent, ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs mêmes en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice; mais les marchands d'Angoura, ses compatriotes, obtinrent à force d'argent la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivis d'un peuple infini, qui vouloit lui baiser les pieds, et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour l'envoyer à Angoura. M. notre archevêque a dressé un procès-verbal de cette mort pour l'envoyer à la sacrée Congrégation, et pour cela il m'a interrogé juridiquement. C'est le troisième qui, depuis que je suis dans cette ville, a souffert pour le même sujet une mort si digne d'envie; et ce sont trois nouveaux protecteurs que cette mission a dans le ciel. Je suis avec respect, etc.

LETTRE

A M. le marquis de Torcy, ministre et secrétaire d'Etat, sur le nouvel établissement de la mission des pères Jésuites dans la Crimée.

MONSEIGNEUR,

On m'ordonne de la part de V. G., de lui envoyer un détail suivi des commencemens et des progrès de

la mission que nous venons d'ouvrir dans la Crimée sous la puissante protection du Roi, que vous avez bien voulu nous ménager. C'est un tribut que nous payons avec joie, et que nous reconnoissons devoir autant à la gloire de votre ministère, qu'à la générosité et à l'étendue de votre zèle.

Chargé par Sa Majesté de l'administration des affaires étrangères, votre religion a cru devoir mettre dans ce rang l'affaire du salut d'une infinité de pauvres étrangers de presque toutes les nations chrétiennes de l'Europe, qui gémissent ici dans l'esclavage. En vous rendant par cette lettre un compte exact de tout le bien que vous nous avez mis en état de leur faire, souffrez, M., que je reprenne les choses dès la première naissance de la mission; et pardonnez-moi, s'il vous plaît, le détail trop étendu dans lequel il m'arrivera peut-être d'entrer : c'est une première lettre, dans laquelle il me semble que j'ai mille choses à vous dire des gens et des mœurs de ce nouveau pays; dans les autres lettres qui suivront celle-ci, je tâcherai d'être moins long.

Au mois de juillet de l'année 1706, un Français, nommé le sieur Ferrand, premier médecin du kan des petits Tartares, étant venu à Constantinople pour quelques affaires, nous raconta mille choses touchantes du pitoyable état où se trouvoient dans la Crimée une infinité de Chrétiens de tout âge et de tout sexe, faits esclaves dans les diverses courses des Tartares, et destitués absolument de tout secours spirituel. Il nous ajouta, que deux ans auparavant un Jésuite polonais, à qui il avoit obtenu la permission d'entrer en Crimée, commençoit déjà à y faire de grands biens auprès des esclaves de sa nation, mais qu'il n'y avoit vécu que dix mois, une grande peste survenue vers la fin de 1704 l'ayant emporté avec plus de vingt mille de ces pauvres gens. Nous savions déjà une partie de tout cela :

nous savions de plus que les autres Chrétiens du pays étoient aussi à plaindre que les esclaves, et il y avoit long-temps que nous regrettions de n'être que quatre Jésuites pour la vaste et laborieuse mission de Constantinople. Nous en avions même conféré très-souvent avec notre ambassadeur, M. le marquis de Feriol, que son zèle pour la religion et sa grande charité pour les malheureux, rendoient très-sensible au délaissement de la Crimée. Touchés plus que jamais de ces dernières nouvelles, nous proposâmes à M. de Feriol de détacher quelqu'un de notre petit nombre, et de l'envoyer au secours de ces Chrétiens abandonnés; ce qu'il accepta de tout son cœur. Mon bonheur voulut que ce fût sur moi que tomba le choix, et jamais je n'oublierai les traits de sa générosité vraiment digne d'un ambassadeur du Roi. Non-seulement il honora de sa protection la nouvelle mission que j'allois commencer, mais il voulut encore se charger du soin de la soutenir à ses propres frais, et de la faire goûter à sa Majesté. Vous savez, M., les lettres pleines d'ardeur et de christianisme qu'il vous en écrivit alors; il en écrivit aussi de très-pressantes au kan des Tartares son ancien ami, auxquelles il joignit de riches présens, et m'ayant pourvu abondamment de tout ce qu'il crut nécessaire à mon voyage, il me mit en état de partir incessamment.

Je m'embarquai le 19 août de la même année en la compagnie du sieur Ferrand. C'étoit la belle saison, où la navigation de la mer Noire est aussi douce et aussi sûre qu'elle est rude et dangereuse dans les autres temps. Le grand danger qu'il y a à naviguer sur cette mer, vient de la quantité de ses bas-fonds, et de son peu d'étendue, ce qui rend les vagues si hautes, et en même temps si courtes, que les meilleurs bâtimens résistent à peine à leurs coups redoublés, et qu'il n'y a point d'année qu'il

qu'il ne s'en perde un grand nombre. Il y a huit ou dix mois que neuf galères du Grand-Seigneur y périrent tout à la fois.

Par le beau temps que nous avions, nous fîmes assez vîte les deux cents lieues que l'on compte de Constantinople à la Crimée. Le trajet seroit moins long, si l'on faisoit canal en droiture; mais il faut employer beaucoup de temps à chercher les bouches du Danube. Dès que nous eûmes pris terre, nous ne songeâmes qu'à nous rendre promptement à Bagchsaray, qui est la capitale du pays, et la demeure ordinaire du kan. Les lettres et les beaux présens de M. de Fériol nous firent avoir une audience fort prompte qu'il accompagna de beaucoup de caresses. Le kan, nommé Sultan Gazi Guiray, me parut un prince d'environ quarante ans, fort bien fait de sa personne, l'air noble, le regard perçant, les traits du visage très-réguliers; en cela bien différent des autres Tartares, qui ont presque tous le visage fort difforme. Sa personne et tout ce qui l'environnoit, avoient plus l'air guerrier que magnifique. Ce qui me charma, fut la bonté avec laquelle il me reçut. Il me fit quantité de questions sur le Roi et sur les guerres de France, auxquelles il me paroissoit s'intéresser fort : il me parla aussi de M. l'ambassadeur avec de grandes démonstrations d'estime et d'amitié. Je pris ce moment-là pour lui demander la permission d'assister les esclaves et les autres Chrétiens de ses états. Il me l'accorda sur le champ d'une manière aussi étendue, et aussi favorable que je pouvois la désirer.

Le kan de la petite Tartarie est maître d'un fort grand pays. Il prend la qualité de *Padicha* ou d'empereur, et il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc, au défaut des enfans mâles des Osmans. Avec tous ces grands titres, il ne laisse pas d'être vassal du Grand-Seigneur, qui le met et le

dépose à sa volonté, observant cependant de ne jamais faire mourir le déposé, et de lui substituer toujours un des princes de son sang. Ces princes du sang de Tartarie qu'on nomme sultans, ne sont pas éloignés des affaires, ni enfermés comme ceux de Turquie; on leur donne les grands emplois, et chacun a sa maison et son apanage. Le droit de leur naissance leur attache quantité de braves gens, qui se dévouent à leurs intérêts et à leur fortune; ce qui cause souvent des mouvemens dans l'état, et en causeroit de plus fréquens, si ces sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont guère. Le kan lui-même l'est assez peu pour un souverain. Quand les pensions de la Pologne et du Czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowitz, les rentes de ses terres, une partie des douanes, et quelques légers impôts font presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le Grand-Seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever, ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plutôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux et toutes leurs provisions. L'espérance du butin et la licence de piller leur tient lieu de solde.

Après les sultans, il y a les cherembeys, qui sont comme la haute noblesse et les dépositaires des lois du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations des kans, que contre les invasions de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante et belliqueuse lui donne de continuelles inquiétudes. Ce corps de noblesse, distingué d'ailleurs par ses grands biens et par ses fréquentes alliances avec la maison royale, a son chef qu'on

nomme bey ou seigneur par excellence. Ce bey a, comme le kan, son kalga et son nouradin. Les cherembeys entrent de droit dans toutes les délibérations de conséquence, et le kan ne décide aucune affaire d'état sans leur participation. Après les cherembeys, viennent les myrzas, qui sont comme nos gentilshommes titrés, et qui ont aussi part aux conseils. Outre cela, le kan a son divan, composé à peu près des mêmes hauts-officiers que celui du Grand-Seigneur : son visir, son mufti, son kadiasker; avec la différence que ces charges demeurent à ceux qui les ont, autant de temps que dure le règne du kan de qui ils les tiennent, et qu'en Turquie elles sont plus changeantes. Pendant que ces hauts-officiers sont en place, ils sont les juges immédiats de toutes les affaires civiles et criminelles. Pour le civil, la justice est administrée en Tartarie, comme ailleurs, à force d'argent et d'amis. Pour le criminel, comme par exemple, pour les assassinats et les violences, il n'y a nulle grâce à espérer. Dès que le coupable est déclaré dûment convaincu, la coutume est de le livrer à sa partie adverse, qui tire de lui telle vengeance que bon lui semble. Cela va quelquefois à des excès d'une barbarie outrée, mais qu'on croit nécessaire pour imprimer le respect des lois dans les âmes féroces des Tartares, qu'on a encore bien de la peine à contenir par tous ces spectacles de terreur.

Les Tartares, soumis à l'obéissance du kan, portent les différens surnoms de Précops, de Nogais et de Circasses. On appelle Tartares-Précops ceux qui habitent la grande presqu'île de Crimée, qui est la Chersonèse Taurique des anciens. On lui donne soixante-dix ou quatre-vingts lieues de longueur, sur environ cinquante de largeur. Sa figure ressemble assez à celle d'un triangle, dont la base, du côté du midi, présente une chaîne de hautes montagnes,

qui, sur un front presqu'égal, s'avancent dans le pays à une profondeur de huit ou dix lieues; les deux côtés sont de grandes plaines fort ouvertes, où les vents s'engouffrent, et soufflent avec fureur. Il n'y a dans toute la Crimée, que six ou sept villes qui en méritent le nom : Caffa, Bagchsaray, Karasou, Guzlo, Orkapi, et la nouvelle forteresse de Yegnikalé.

Caffa, autrefois Théodosie, l'emporte sur toutes les autres villes pour sa beauté, pour sa grandeur, et pour son commerce. Elle est demeurée entre les mains des Turcs depuis l'an 1475, que Mahomet II l'ôta aux Génois, qui l'avoient prise eux-mêmes sur les Grecs, pendant les divisions de leurs derniers empereurs.

Bagchsaray, capitale du pays, et le séjour ordinaire du kan, est situé au milieu des terres. C'est une ville de près de mille feux, mal bâtie et mal tenue.

Karasou, qui est aussi dans les terres à environ vingt cinq lieues de cette capitale, en tirant vers Caffa, est à peu près de la même grandeur, et aussi mal tenu.

Gulzo, ville maritime à l'occident de l'isthme, a une fort bonne rade. C'est l'abord des bâtimens de Constantinople et du Danube.

Orkapi ou la *Porte-or*, est une fort petite ville, à la gorge de l'isthme, avec un fortin et un mauvais retranchement tiré d'une mer à l'autre. L'isthme n'a guère plus d'un bon quart de lieue de largeur. Cette ville appartient aux Turcs.

A quatre lieues de Caffa, on voit les restes de l'ancienne ville de Crim, qui a donné son nom à tout le pays : ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, parmi lesquelles il y a encore çà et là quelques maisons qu'on habite.

La forteresse Yegnikalé, sur le Bosphore Cimé-

rien, a été nouvellement bâtie par les Turcs; les fortifications n'en furent achevées qu'en 1706. Elle a été élevée pour arrêter les incursions des Moscovites, qui, lorsqu'ils avoient Azak auroient pu venir par-là infester toute la mer Noire, jusqu'au voisinage de Constantinople. Cette nouvelle forteresse est une place fort irrégulière, et de peu de défense du côté de la terre. Ce qu'elle a de meilleur est une grande plate-forme qui bat sur tout le passage du Bosphore. Il y a dessus une longue rangée de canons de fonte d'un très-gros calibre, et quelques-uns de deux cents livres de balles. Ces boulets énormes, dont les Turcs se servent dans leurs forteresses maritimes, sont d'une pierre grise très-dure et très-pesante.

On qualifie encore du nom de ville, Mankoup, Baluklava, Kers, qui ne sont, dans le vrai, que de très-médiocres bourgs. Dans toute l'enceinte de la Crimée, il n'y a pas plus de douze cents tant bourgs que villages; quoique nos géographes lui en donnent libéralement quatre-vingt mille. La preuve en est toute claire : on ne compte en tout le pays que vingt-quatre kadiliks ou bailliages, et le plus fort bailliage ne comprend pas plus de cinquante bourgs ou villages.

Les terres, quoique bonnes et grasses, ne sont pas pourtant cultivées; celles dont on a soin produisent d'excellent blé. Les jardins et les pâturages occupent beaucoup de terrain. Les eaux vives manquent dans les plaines. On y a suppléé par quantité de puits fort profonds, qui en fournissent abondamment à des villages entiers. Le climat seroit assez tempéré, si les vents étoient moins furieux; mais en hiver le froid perçant du vent du nord n'est pas supportable.

Le commerce des étrangers, la culture du pays, et les habitations de la Crimée semblent avoir un peu adouci les mœurs des Tartares Précops. C'est

surtout dans les villes qu'ils commencent à devenir plus traitables. Ils ne sont pas même si mal faits de leurs personnes. Ils ont la taille médiocre et assez bien prise; leur constitution est des plus robustes; accoutumés de bonne heure à souffrir la faim et la soif, le froid et le chaud, ils se contentent de peu quand ils ont peu; et quand la fantaisie leur prend, ils font, sans s'incommoder, les plus grands excès. Leur langue est un jargon de turc mal arrangé et mal prononcé, tel que seroit notre français dans la bouche d'un suisse: il ne faut que s'y faire un peu; on n'a pas de peine à l'attraper. Leur religion est le mahométisme, tel que les Turcs le professent : ils ont comme eux leurs mosquées et leurs gens de loi, à qui ils portent grand respect. Quoique la pluralité des femmes leur soit permise, il s'en trouve peu qui en aient plus d'une; ils aiment mieux entretenir de bons chevaux pour la guerre. La même loi leur interdit l'usage du vin; ils ne font pourtant pas scrupule d'en boire quand ils en trouvent. Ils disent qu'il est parfaitement bien défendu aux hommes d'une profession tranquille, tels que sont les gens de loi et les marchands; mais qu'il donne du cœur aux soldats, tels qu'ils sont tous. Quand ils n'en ont pas, ils lui substituent une autre boisson très-forte et très-enivrante, qu'ils font avec le lait aigre et le millet fermenté, qu'ils appellent *boza*. Leur nourriture ordinaire est la viande, le lait, et une pâte qu'ils font avec de la farine de millet détrempée dans de l'eau. Ils ne mangent ni légumes ni herbages; ils disent que c'est la nourriture des bêtes. La chair de cheval est pour eux un mets exquis; ils la préfèrent au bœuf et au mouton, viandes, selon eux, trop fades. Leur manière de l'apprêter est de lui donner une légère cuisson sur les charbons, ou, s'ils sont en voyage, de la laisser bien faisander sous la selle. Quand ils ont avec cela du lait de cavale, leur repas leur semble délicieux.

Les Précops ont deux grands défauts; ils sont hardis menteurs, et extrêmement intéressés. De Tartare à Tartare, le vol n'est ni permis ni puni; le voleur en est quitte pour la honte, et pour rendre ce qu'il a pris, à moins que son action n'intéresse le public ou quelque personne d'autorité : car alors les bastonnades ne lui sont pas épargnées; mais on n'en vient jamais jusqu'à le faire mourir. Le contingent des Tartares Précops, en temps de guerre, est de vingt ou trente mille hommes.

Les Tartares Nogais sont errans par les déserts à la manière des anciens Scythes, dont ils ont retenu l'humeur farouche et toute la rudesse. Leur pays commence depuis la sortie de l'isthme de Crimée, et s'étend sur des espaces immenses en Europe et en Asie, depuis le Budziack jusqu'au fleuve Kouban, qui les sépare d'avec les Tartares Circasses. Les Nogais sont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voisins et plus méchans hôtes. On lit tout cela dans l'air de leur visage, qui est affreux et difforme. Ils naissent les yeux fermés, et sont plusieurs jours sans voir. Leur langue n'est pas si mêlée de turc que celle des Précops. Ils n'ont parmi eux ni villes ni bourgs, ni habitations fixes. Leurs maisons sont des chariots couverts, sur lesquels ils transportent incessamment, d'un lieu à l'autre, leurs familles et leurs bagages. Quand ils veulent faire halte quelque part, ou pour la commodité de quelque rivière, ou pour l'abondance des pâturages, ils dressent leurs tentes, qui sont des espèces de grandes huttes couvertes de feutres, autour desquelles ils font des parcs de pieux pour la sûreté de leurs familles et de leurs troupeaux. Ils ont un chef, à qui ils donnent le nom de bey, et qui a sous lui plusieurs mirzas. Ceux du Budziack sont gouvernés par un seigneur de confiance, que le kan a soin de leur envoyer, et qui est quelquefois un sultan. Ils sont tous Mahométans.

Leur nourriture est le lait, la chair et le boza, dont ils font des débauches outrées. Quand il leur meurt un cheval, ou qu'il s'estropie, c'est pour eux un grand festin, où ils invitent leurs amis, et où ils boivent à crever. C'est des Nogais que le kan tire ses troupes les plus nombreuses. Ils peuvent fournir dans un besoin jusqu'à cent mille hommes. Chaque homme a ordinairement quatre chevaux, celui qu'il monte, un autre pour changer et qui porte ses provisions, et les deux autres pour charger les esclaves et le butin. Alors, malheur aux provinces sur lesquelles ils tombent. Leurs marches ressemblent aux incendies et aux ouragans; par-tout où ils passent, ils n'y laissent que la terre nue.

Les Tartares Circasses, voisins des Nogais, sont plutôt tributaires que sujets du kan. Leur tribut consiste en miel, en fourrures, et en certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces peuples ont le sang parfaitement beau. Ils ont leur langue particulière qu'ils parlent avec beaucoup de douceur. Leurs mœurs, quoique toujours farouches et sauvages, ne le sont pas tant, à beaucoup près, que celles des Nogais. Il y a parmi eux des vestiges de christianisme, et ils font caresse aux Chrétiens qui vont chez eux. Leur pays, que les Tartares Précops nomment l'*Adda*, est bon et fertile; l'air y est très-pur, et les eaux y sont fort bonnes. Ses limites sont: au nord, le fleuve Kouban et les Nogais; au midi, la mer Noire; à l'orient, la Mingrelie; à l'occident, le Bosphore Cimérien, et partie du *Limen*, ou mer de Zabache. L'Adda est presque moitié plaines et moitié montagnes. Les Circasses des montagnes font leur demeure dans les bois, et ne sont pas si sociables que les autres; ceux des plaines ont des villages et quelques petites villes sur la mer Noire, où il y a du commerce. Les beys ou seigneurs qui les gouvernent, trafiquent de leurs vassaux; et les pères et mères, de

leurs enfans. Les Circasses passent pour être plus adroits à manier les armes à la chasse, que vaillans à s'en servir dans le combat; néanmoins, en 1708, ceux des montagnes eurent la hardiesse de refuser au kan le tribut annuel qu'ils avoient coutume de lui payer. Le kan marcha contre eux avec une armée de Nogais, qui fut défaite, s'étant engagée imprudemment dans des défilés coupés de ravines et de bois, où la cavalerie ne pouvoit agir. Depuis cela ils ont pris des liaisons avec les Moscovites, sans pourtant vouloir se soumettre à eux.

Outre les Précops, les Nogais et les Circasses, il y a encore quelques Tartares Kalmouks, qui se disent soumis au kan. Toute leur soumission consiste en un tribut annuel de fourrures de prix, qu'ils lui apportent à Orkapi, en certain temps de l'année.

A la suite de cette lettre, on trouvera de tous ces pays des connoissances plus circonstanciées dans la relation d'un voyage de Circassie, où le sieur Ferrand suivit sultan Kalga Guyray, frère du kan régnant, l'an 1702. Revenons à ma mission.

Je n'eus pas plutôt obtenu du kan la permission dont j'ai parlé, que je commençai à prendre des mesures pour m'en servir. On ne peut se figurer un plus déplorable état que celui où je trouvai cette chrétienté désolée. Les maladies contagieuses des années précédentes avoient fait périr plus de quarante mille esclaves. Ceux qui restoient, et qui pouvoient encore aller à quinze ou vingt mille, attendoient tous les jours la même destinée, sans aucun sentiment des biens ou des maux de l'autre vie. La rigueur et l'ancienneté de leur esclavage, les vices énormes et l'infidélité du pays barbare où la plupart avoient vieilli sans prêtres, sans parole de Dieu, sans sacremens : tout cela les avoit comme abrutis. Quelques-uns s'étoient faits mahométans, et beaucoup penchoient de ce côté-là : plusieurs étoient

devenus schismatiques, ceux qui avoient conservé leur religion, l'avoient comme oubliée, et n'en pratiquoient plus les devoirs.

Les autres Chrétiens du pays, Grecs et Arméniens, quoique libres et ayant leurs prêtres et leurs églises, n'en étoient ni mieux secourus, ni plus gens de bien. Les prêtres et le peuple, aussi dépravés et aussi perdus les uns que les autres, vivoient dans une profonde et crasse ignorance; l'esprit d'avarice, les superstitions, le libertinage des mœurs dominoient partout.

Au milieu de cette confusion étrange, je fus plus de six mois sans voir aucun jour qui me consolât. Je travaillois beaucoup, et j'avançois peu. De quelque côté que je me tournasse, je ne trouvois partout qu'indifférence et que froideur pour les choses du salut. J'ai toujours regardé comme un effet de l'inspiration du ciel, la facilité que je trouvai dans les Arméniens à me laisser prendre un logement parmi eux, et à m'accorder pour mes fonctions une petite portion de leur pauvre église à demi ruinée. C'est là qu'après bien des peines je commençai à rassembler quelques esclaves errans, que je me mis à instruire des vérités du salut. La nouveauté d'entendre publiquement parler de Dieu, et prêcher la pénitence dans l'église arménienne de Bagchsaray, fit que ces premiers furent suivis de quelques autres, et ceux-ci d'un plus grand nombre. Plusieurs qui étoient toujours pressés de se rendre aux ordres de leurs maîtres, et que je ne pouvois arrêter que quelques momens, trouvèrent tout à coup du loisir; insensiblement les remords de la conscience se réveillèrent; ils cherchèrent à les apaiser par de bonnes confessions : les moins anciennes datoient du siége de Vienne (1).

(1) En 1683.

De la ville, le bruit se répandit parmi les esclaves des habitations de la campagne, qu'il y avoit à Bagchsaray un père Franc, venu de Constantinople pour être le chapelain des catholiques; qu'il prêchoit, qu'il disoit la messe, et donnoit les sacremens dans l'église des Arméniens; que c'étoit l'ambassadeur de France qui l'envoyoit, et que le kan lui-même lui en avoit expédié la permission.

De ces esclaves des campagnes, les uns avoient des maîtres durs et avares, qui les tenoient occupés à un travail sans relâche; les autres étoient une espèce d'affranchis, qui, n'ayant point de maître certain, se faisoient, pour vivre, les esclaves de tout le monde; la troisième sorte étoit une multitude de vieillards accablés d'années, ou estropiés, dont personne ne vouloit plus, parce qu'on n'en pouvoit plus tirer de service. Ces pauvres gens, rejetés de tous, étoient incessamment à chercher leur vie par les villages, et autour des maisons où ils avoient autrefois servi, et d'où ils ne pouvoient guère s'éloigner sans s'exposer à mourir de faim. Rien de tout cela ne pouvoit favoriser le dessein où j'étois de rassembler et de ramener à Dieu tous ces malheureux ainsi dispersés; mais l'opposition la plus forte fut celle que je trouvai dans les funestes engagemens que plusieurs avoient pris dans l'esclavage, et dont ils ne savoient comment sortir. C'étoient beaucoup de mariages illicites entre personnes déjà mariées dans leur pays; leurs maîtres infidèles les ayant, disoient-ils, forcés, par mille mauvais traitemens, à contracter ces mariages défendus, dans la vue de se les attacher davantage; et encore pour augmenter leurs familles de nouveaux esclaves, dont ils trafiquoient ensuite, ou qu'ils obligeoient, encore jeunes, à se faire mahométans, particulièrement les petites filles. Tout cela fit que dans les commencemens il ne me vint pas grand monde de ces habitations cham-

pêtres. Les premiers qui firent quelque nombre, furent les Allemands, que je trouvai assez dociles, et à qui je recommandois toujours, en les renvoyant, de m'amener le plus qu'ils pourroient des autres esclaves de leur connoissance. Ils le firent avec zèle et avec succès. De là à quelques mois, je me vis entouré de gens de sept ou huit nations différentes, d'Allemands, de Polonais, de Hongrois, de Transilvains, de Croates, de Serviens, de Russes. Jusque-là, j'avois toujours fait les exhortations en allemand, qui étoit la langue courante des premiers venus. Je voulus continuer; mais je m'aperçus que tous ne m'entendoient pas : je remarquai même entre eux à ce sujet quelques naissances de jalousie de nation. Je leur proposai de changer de méthode, et de les prêcher désormais en petit Tartare, qui étant la langue de leurs maîtres, devoit être entendue de tous. Cet expédient leur plut, et à moi encore plus qu'à eux, à cause des Grecs et des Arméniens à qui cette langue est familière en Crimée, et que par-là j'espérai d'attirer aux instructions. En effet, depuis ce jour-là je vis les Arméniens venir en foule, et se mêler sans distinction parmi les esclaves. Alors, sans paroître avoir intention de parler à eux, je commençai à leur dire avec liberté tout ce que je voulus, et tout ce qu'il étoit nécessaire qu'ils entendissent; ainsi, à la faveur de cette manière de prêcher indirecte et enveloppée, la mission devint commune aux uns et aux autres; Dieu en a tiré sa gloire.

Il n'y eut que les Polonais qui me donnèrent plus de peine. Peu d'entr'eux avoient pu apprendre l'idiome tartare, qui est, comme j'ai dit, un jargon de turc corrompu. Je ne crus pas perdre mon temps que de me mettre avec quelque soin à apprendre de leur langue ce qu'il m'en falloit pour les entendre et être entendu d'eux. Dieu donna visiblement sa bé-

nédiction aux petits efforts que je fis pour cela, et je m'en trouvai trop bien payé par l'esprit de pénitence qu'il lui plut de répandre sur cette nation, comme sur toutes les autres. Il n'est pas croyable les vives agitations et les troubles salutaires qui se mirent tout à coup dans les consciences les plus endurcies. Je voyois des inconnus venir de fort loin, et m'avouer, en gens frappés, que depuis la nouvelle de mon arrivée, et sur les récits de leurs camarades, ils avoient l'esprit tourmenté de mille représentations terribles, qui ne leur laissoient plus aucun repos. D'autres venoient, sans presque savoir eux-mêmes ce qui les amenoit, étant, disoient-ils, comme entraînés malgré eux par une main invisible, à laquelle ils ne pouvoient résister. Quelques-uns moins sincères cherchoient à composer avec moi, tombant d'accord qu'ils étoient en mauvais état, mais qu'ils attendoient dans peu leur liberté, et que je pouvois compter que dès qu'ils l'auroient, rien ne les empêcheroit plus de changer de vie; qu'au reste ils n'en vouloient pas faire à deux fois; ne pouvant, ajoutoient-ils, demeurer esclaves et être fidèles à Dieu. Quelques autres, déjà sur le bord du dernier précipice, et prêts à franchir le terrible pas de l'apostasie, se mêloient de vouloir disputer, pour trouver, comme ils me l'ont avoué depuis, l'éclaircissement à quelques restes de doutes qui les tourmentoient, et qui étoient comme des liens par où la miséricorde de Dieu les tenoit encore. J'eus la consolation de voir les consciences se calmer, et les tentations d'incrédulité s'évanouir peu à peu dans ceux que je pus réduire à une vie chrétienne et réglée. Tous n'en vinrent pas là d'abord; il y en a eu qui se sont défendus long-temps, et j'en sais qui résistent encore à Dieu avec obstination. Je les suis toujours de l'œil et de la voix, et je ne cesserai de les suivre, que quand Dieu lui-même ne les suivra plus.

J'ai eu moins de peine à remettre dans le bon chemin cette troupe de vieillards impotens et hors de service, dont j'ai parlé. L'extrême misère et la caducité les rend plus dociles ; mais ce n'est pas une petite peine que de leur rappeler ce qu'ils doivent savoir pour approcher des sacremens. Dès qu'ils me surent à Bagchsaray, ils vinrent m'assiéger de toutes parts, demi-morts de faim, et presque tout nus. Je les reçus comme de pauvres abandonnés, que le monde rebutoit, mais que la miséricorde de Dieu n'abandonnoit pas, et qu'elle m'envoyoit pour les sanctifier sur la fin de leurs jours. Avec les secours que je tâche de leur procurer le long de la semaine, chaque dimanche je leur distribue à l'église une légère aumône, qui sera plus forte quand les charités de notre pieuse France m'en auront fourni les moyens. J'ai été obligé d'en user ainsi, pour les rendre plus assidus au service divin et aux instructions, dont ils ont entièrement perdu l'habitude. Toutes leurs idées de religion sont si effacées, qu'il a fallu leur apprendre à faire le signe de la croix, et les remettre avec les petits enfans aux premières demandes du catéchisme. Quelques personnes zélées, dont je bénirai à jamais la charité, me fournirent, il y a trois ans, de quoi racheter des mains des Tartares quatre petits garçons qui alloient être pervertis. Deux ont été dépaysés, et j'ai gardé ici les deux qui ont le plus d'esprit, que je forme au service de l'église, et à l'office de catéchiste, où ils réussissent à merveille. Quand j'étois fort occupé, je leur donnois ces vieux esclaves à instruire. Il y avoit de quoi être touché jusqu'aux larmes, de voir ces bonnes gens de quatre-vingts ans et plus, apprendre de deux enfans de douze ou treize ans à dire leur *Pater*, et à répéter les commandemens de Dieu.

Vers ce temps-là, la mission eut des contre-temps,

dont quelques-uns l'auroient déconcertée, et les autres l'auroient entièrement fait tomber, si Dieu ne l'avoit soutenue.

Le premier vint de la trop grande bonté du sultan Gazi kan. Ce prince me faisoit quelquefois appeler pour l'entretenir sur divers sujets qui étoient de son génie, et souvent il me faisoit écrire beaucoup de choses secrètes, qui marquoient bien de la confiance. Un jour qu'il avoit six beaux chevaux à envoyer à M. de Feriol, il proposa au sieur Ferrand de l'envoyer lui-même au Roi avec des lettres de créance, et de me joindre à lui pour expliquer ses intentions à sa Majesté. Je frémis en apprenant cette nouvelle, qui déroutoit absolument tous les projets de zèle que je me faisois, et rendoit inutiles toutes mes peines. Après bien des délibérations et bien des prières, je me hasardai à prendre un parti qui me réussit. Ce fut de représenter au prince, avec le plus de respect qu'il me fut possible, que sans qu'il se privât de son médecin, qui lui étoit si nécessaire, et si attaché à sa personne, il y avoit une autre voie pour écrire au Roi, également sûre et beaucoup plus noble que celle de deux particuliers comme nous : que cette voie étoit son ambassadeur ; que c'étoit par lui que le Roi notre maître parloit au Grand-Seigneur, et que le Grand-Seigneur parloit au Roi, quand ils avoient quelque chose à se dire. Cette réponse eut heureusement tout l'effet que je m'en étois promis ; le kan la goûta, et il prit effectivement ce parti-là ; ainsi je n'en eus que la peur.

Delà à quelques mois j'eus à essuyer un autre coup plus accablant, et auquel je ne pense encore qu'avec une vive douleur. Ce fut la déposition subite, et ensuite la mort de ce généreux prince. Sa disgrâce vint d'avoir proposé avec trop de vivacité le renouvellement de la guerre de Moscovie, que le grand-visir d'alors, Ali Pacha, si connu par ses violences,

avoit intérêt de ne pas vouloir. Sultan Dewlet Guiray son frère fut installé à sa place. Toute la cérémonie qu'on y fit, fut que le Grand-Seigneur envoya au successeur un de ses premiers officiers avec le sabre et le bonnet de martre zibeline, orné d'une attache de pierreries, le tout accompagné d'un hattichérif ou ordre de sa Hautesse, par lequel sultan Dewlet Guiray étoit établi kan des Tartares à la place de sultan Gazi Guiray. Cet ordre du Grand-Seigneur ayant été lu aux cherembeys assemblés en divan, le prince déposé se démit de sa souveraineté, et l'autre en fut revêtu avec autant de tranquillité que si c'avoit été une chose concertée entre les deux frères.

Le Grand-Seigneur, comme je l'ai dit, ne fait jamais mourir les kans qu'il dépose ; il les envoie seulement en exil hors de la Tartarie. L'île de Rhodes est ordinairement le lieu où on les transfère, et où ils sont traités avec tous les égards dus à la dignité de leurs personnes. Il arrive même très-souvent qu'on les rappelle, et qu'on les remet sur le trône. Sultan Gazi Guiray fut relégué à Guinguenay-Saray, un de ses palais de campagne, à vingt-cinq lieues de Constantinople, d'où j'ai su qu'il continuoit ses liaisons avec M. de Feriol. Il songeoit même à l'aller voir *incognito* en partie de chasse, lorsqu'il fut soudainement frappé de peste avec toute sa maison. De cent trente officiers ou domestiques qui la composoient, il en mourut d'abord quatre-vingts. Le prince, sa femme et sa sœur furent emportés en un seul jour. La sultane Validé, femme de Selim Guiray, et seulement sa mère adoptive, âgée d'environ cinquante ans, Circassienne de nation, et femme d'un esprit fort élevé, se donna un coup de poignard dans sa douleur ; heureusement il ne se trouva pas mortel. Sultan Gazi avoit les sentimens nobles, et dignes d'un prince. Tous les Tartares eurent des regrets

regrets infinis de sa perte : ils désiroient avec passion de l'avoir de nouveau pour kan.

Le changement de souverain me rendit, pendant quelques semaines, plus circonspect et plus réservé pour mes fonctions, sans cependant les interrompre. Le nouveau kan ne me connoissoit pas, et je n'avois de lui aucune permission. Je courus vîte à mon asile ordinaire, M. de Feriol; mais sa vigilance avoit déjà tout prévu et tout applani. Lorsque je m'y attendois le moins, et que pour ne donner aucune prise, je continuois à faire l'œuvre de Dieu à petit bruit, le kan m'envoya dire que je ne craignisse rien, et que si quelqu'un me faisoit de la peine, j'eusse à en porter mes plaintes à son visir, qui avoit ordre de me faire faire raison.

Cette déclaration me releva fort le courage, et la mission n'en devint partout que plus florissante. Les catholiques et les chrétiens de cette contrée s'y affectionnèrent avec plus de cœur que jamais, convaincus, disoient-ils, que Dieu s'intéressoit visiblement à la maintenir malgré les révolutions du pays. Une des preuves pour moi des plus convaincantes de la protection divine sur la mission, fut qu'elle ne souffrit rien du rappel de M. de Feriol, son fondateur et son père, dont il sembloit que l'éloignement dût la faire tomber. Ce digne ambassadeur, après douze ans d'un ministère également glorieux et utile à l'état et à la religion, fut remplacé par M. le comte Desalleurs dans qui je trouvai le même appui et le même zèle. Il ne m'en falloit pas moins pour me soutenir et me consoler dans la perte que je venois de faire.

Au temps de sultan Gazi, il y avoit des mesures prises entre le prince et M. de Feriol pour l'érection d'une chapelle française, et le kan y avoit donné son consentement; mais sa déposition avoit tout suspendu. M. Desalleurs a repris ce projet avec le kan d'aujourd'hui, et il le conduit fort heureusement. Il

nous a déjà obtenu du prince la permission d'agrandir notre maison, d'y faire prier les Chrétiens, et de leur y lire l'évangile : ce qui, en style du pays, veut dire, avoir chez soi une église.

Dans l'attente du dernier accomplissement d'une œuvre si nécessaire au solide établissement de la religion, je me mis à donner quelque forme à ma mission, où de jour en jour je voyois croître la ferveur et le travail. Pour n'en être pas accablé, seul comme j'étois, je fus obligé de régler les temps de l'office divin, des instructions et des confessions générales, qui devenoient à tout moment très-nombreuses, et d'une discussion fort longue. J'établis donc que les jours ouvrables seroient pour ces grandes confessions, et pour les instructions des nouveaux venus, et que ces jours-là il n'y auroit point d'assemblées réglées; que les dimanches et les fêtes de précepte, dont je distribuai des catalogues, les confessions courantes, la célébration de la sainte messe, les instructions, et l'explication de l'évangile, feroient l'emploi de la matinée; que ceux qui auroient des maîtres plus traitables, et qui le matin auroient communié, assisteroient l'après dîner au reste du service, et aux instructions du catéchisme. Quand j'aurai un soleil pour exposer avec décence le saint sacrement, et terminer par un salut les dévotions de la journée, je suis sûr d'y avoir beaucoup de monde en prières autour de Notre-Seigneur, et des Chrétiens du pays encore plus que d'autres. On ne sauroit croire combien ils sont frappés de nos cérémonies romaines. Nos jours extraordinaires sont les principales solennités de l'année et les fêtes de Notre-Dame. Alors la foule est si grande, et les dévotions si empressées, que je ne sais ni où me mettre ni à qui répondre. Par la miséricorde de Dieu, je n'ai encore vu aucun de ces jours de bénédiction, qui n'ait été marqué par quelque changement de vie exemplaire, ou par quelque abjuration publique.

Depuis cet ordre établi, et constamment observé, autant que la condition des esclaves a pu le permettre, la mission a si visiblement changé de face, qu'aujourd'hui moi-même je ne la reconnois plus. A ce froid glaçant et à cette indifférence désespérante qu'on avoit pour son propre salut, a maintenant succédé, dans la plupart, un zèle et une ardeur qui s'étend jusqu'aux protestans, qui sont ici hommes et femmes en assez grand nombre. Quelques-uns sont calvinistes, la plupart sont luthériens. Les Tartares leur donnent à tous le nom de Francs comme à nous. Ce nom, dans leur idée, n'exprime autre chose que Chrétiens d'Occident. Mes bons catholiques, délivrés du poids de leurs péchés, et touchés du zèle de les réparer, se font une affaire très-sérieuse de gagner leurs camarades engagés dans l'hérésie. Il n'y a point de pieux artifices dont ils ne s'avisent pour les engager à quitter leurs erreurs. Quand ils leur ont dit tout ce qu'ils savent, ils me les amènent pour les instruire plus à fond, et ils ne les quittent point qu'ils ne leur voient faire abjuration. Jusques ici je n'ai point encore vu d'année que je n'en aie réconcilié à l'Eglise au moins cinq ou six.

Je ne sais comment le bruit en a été porté jusqu'à Bender; mais il est venu de là un ministre suédois, bien fourni d'argent et bien équipé, pour faire, disoit-il, rentrer en eux-mêmes les luthériens pervertis, et empêcher les autres de suivre leur exemple. Voyant pourtant que, par ses largesses et par ses discours, il faisoit peu de chemin; que les convertis, même les Suédois, demeuroient fermes, et que les non-convertis n'en prêtoient pas moins l'oreille à mes instructions, il trouva moyen de faire entendre au kan, que je contrevenois à la loi de Mahomet, dont un des articles étoit de laisser chacun dans sa religion, et de ne point obliger les Chrétiens à passer

d'une secte à l'autre. Je découvris toute cette intrigue par le sieur Ferrand, qui actuellement traitoit le prince d'une fistule. Je répondis que je n'étois pas dans le cas de la loi; que je n'introduisois point de secte nouvelle dans la Crimée, que je ne faisois que rappeler les luthériens à la religion des Français, qu'ils avoient quittée par libertinage. Le kan, fort satisfait de ma réponse, fit dire au ministre que c'étoit par son ordre que le père Français apprenoit aux esclaves à faire leurs prières, et qu'il eût à ne se plus mêler de ces affaires.

J'ai encore de grands sujets de bénir Dieu du progrès que fait la foi catholique parmi les Arméniens. Les nouveaux convertis de cette nation vont déjà à plus de quatre-vingts dans Bagchsaray seul. Ils iroient à bien davantage, sans les mesures que je suis obligé de garder, pour ne pas trop effaroucher le faux zèle des autres, qui sont encore hérétiques, et qui, dans cette capitale, sont beaucoup plus remuans et plus hardis que dans les autres villes. Ce nombre ne va pourtant qu'à quelques particuliers, gens fort peu capables, mais fort entêtés, et qui ne se distinguent des autres que par une grande confiance de parler haut, sans trop savoir ce qu'ils disent. Leur archevêque, qui est un bon prélat, d'un esprit fort simple et fort borné, a du moins cela de louable, qu'il ne se laisse pas aller aux conseils violens. Il n'a nulle aversion pour les catholiques, et il me laisse assez faire ce que je veux. Il sait mieux que personne tous ceux qui viennent, ou me consulter, ou me faire des confessions générales, sans leur en montrer plus mauvais visage. Bien plus, il m'a donné de lui-même un écrit signé de sa main, avec permission expresse de faire mes fonctions de religion dans toutes les églises de sa dépendance, avec antant de liberté que si elles m'appartenoient en propre, et défense à quiconque des siens de me

troubler dans cette possession, sous quelque prétexte que ce soit.

A l'égard de ceux qui se font catholiques, leurs surveillans ont tant de gens aux aguets, qu'il n'y a pas moyen de leur cacher long-temps leur conversion. Alors les reproches et les menaces durent les jours entiers; mais cela passe, et tout en demeure aux simples paroles. Les hérétiques Arméniens, quelques démonstrations de chagrin qu'ils donnent, ont toujours dans l'âme un grand fond de respect pour la religion catholique. On ne les entend presque jamais l'attaquer, comme font quelquefois les autres schismatiques de l'Orient. Au contraire, ils disent qu'elle est bonne et sainte, mais que la leur ne l'est pas moins, et qu'il faut que chacun demeure comme il est. Je suis néanmoins persuadé qu'avec le respect de la religion catholique, il entre aussi un peu d'intérêt dans cette modération. Ils voient le sieur Ferrand toujours en crédit auprès des kans et de la noblesse; ils se souviennent que c'est lui qui m'a amené dans la Crimée, sous la protection d'un de nos ambassadeurs; et ils ne peuvent ignorer que M. l'ambassadeur d'aujourd'hui, dont eux et leurs confrères de Constantinople peuvent avoir besoin à tout moment, est mon zélé protecteur. Quand ils auroient quelque mauvaise volonté, il est certain que toutes ces considérations les retiendroient et les empêcheroient de se porter à rien de violent. J'espère de la bonté de Dieu, et de la docilité de cette bonne nation, qui ne demande qu'à être éclairée, qu'avant qu'il soit peu, ils ne seront plus conduits par d'autres intérêts que par celui de leur salut éternel.

Au reste, l'attention que j'ai à cultiver Bagchsaray et ses environs, comme la tête et le siége principal de la mission, ne m'empêche pas d'aller par intervalles au secours des autres endroits. Le temps ordinaire de mes excursions est, à diverses reprises,

depuis Pâques jusqu'en automne. Dans ces expéditions ambulantes, j'ai pour maxime de n'aller jamais me montrer aux habitations où sont les esclaves; il y auroit trop d'inconvéniens, et leurs maîtres ne manqueroient pas d'en prendre ombrage. Ma manière est de me rendre à quelque ville voisine, et de les faire appeler de là. Les villes les plus commodes à ce dessein sont Karasou, Guzlo et Orkapi, toutes à vingt-cinq ou trente lieues l'une de l'autre, et à une distance presque égale de Bagchsaray, qui en est comme le centre; ce qui ne laisse pas d'embrasser un grand pays. Dès que j'arrive à quelqu'une de ces villes, je fais incontinent savoir aux environs, et mon arrivée, et le temps que j'y dois être. Les assemblées se font tantôt plus nombreuses et tantôt moins, selon la bonne ou mauvaise humeur des maîtres Tartares. La méthode que j'observe dans tous ces endroits est la même qu'à Bagchsaray, surtout pour les prédications, où la foule est toujours grande de la part des Arméniens. Si, au lieu d'adresser la parole aux esclaves en patois tartare, je voulois ne prêcher que pour eux en pur turc, les églises ne seroient pas assez grandes; mais il n'est pas encore temps d'y aller si à découvert. Je me trouve mieux du voile sous lequel je continue à me tenir caché; les fruits n'en sont guère moindres, et je ne fais crier personne.

Comme les Arméniens réfléchissent beaucoup, et qu'ils ne prennent guère leur parti qu'après y avoir long-temps pensé, je ne recueille ordinairement à un voyage qu'après avoir semé à l'autre. J'ai dans Karasou et dans Cuzlo un bon nombre d'orthodoxes fervens, qui, à chaque tournée, m'amènent toujours quelque nouveau prosélyte, qu'ils ont gagné pendant mon absence. Karasou est pour cela ma ville choisie. La grande ferveur s'y est mise à l'occasion d'un luthérien de Dantzik, dont je reçus il y a cinq ou six ans, l'abjuration en pleine église,

et avec toutes les cérémonies ordonnées en pareil cas. On n'avoit encore jamais rien vu de semblable à Karasou. Tous les Chrétiens de la ville y accoururent. Plusieurs en pleuroient de joie, et c'étoit à qui féliciteroit le nouveau converti de la grâce que Dieu venoit de lui faire. Je ne crus pas devoir laisser refroidir ces bons mouvemens. C'étoit la veille de mon départ. Je leur fis, en forme d'adieu, une exhortation qui les toucha, et dont l'impression a duré long-temps. La conversion de ce luthérien a comme frayé chemin à plus de douze autres de différentes nations, dans le seul département de Karasou.

A Guzlo, où ma dernière tournée fut l'an passé, pendant les dix jours de l'Ascension à la Pentecôte, j'ai été consolé et édifié au-delà de mes espérances. Le nombre des catholiques a été augmenté de cinq dames Arméniennes d'une grande vertu, de deux acolytes des premières familles, et de deux vieillards respectés dans la nation, et honorés du nom de *haggi*. Ce nom, qui signifie *pélerin sacré*, se donne en Orient aux Chrétiens qui ont fait le pélerinage de Jérusalem. Les Mahométans le donnent aussi entr'eux à ceux qui ont été à la Mecque. Trois autres catholiques de moindre considération me furent déférés, comme ayant molli, par respect humain, dans quelques occasions où il s'agissoit de se déclarer pour ce qu'ils étoient. Ils vinrent à repentance avec beaucoup de confusion; et en réparation de leur faute, ils firent plus que je ne demandois. Pendant ces dix jours, je fus si occupé, que je ne pus vaquer à l'entière instruction de six pauvres esclaves impotens, cinq Polonais et un Vénitien, que leurs maîtres avoient chassés. Ils couchoient dans les rues, et ils ne pouvoient plus marcher. En m'en allant je les fis voiturer à Bagchsaray, pour être soulagés et instruits avec les autres.

Sur la fin de l'automne dernière je suis retourné à Karasou. Je voulois y aller un peu plutôt, mais mon voyage fut retardé par les grands mécontentemens que le sultan de cette ville prit tout-à-coup contre les Chrétiens. Dès que je sus le différend terminé, je m'y rendis en diligence, mais non assez à temps pour donner les derniers sacremens à un Polonais et à une Servienne, nouveaux catholiques, qui moururent en les demandant avec de grandes instances. Le vif regret que j'en eus fut un peu adouci par la mort précieuse d'un autre Polonais, qui sembloit n'attendre que moi pour aller à Dieu, et par la profession de foi d'un esclave Russe, et d'un marchand Grec des plus accrédités de la ville. Je fis encore rentrer en lui-même un affranchi Allemand, qui, par une complaisance mal-entendue pour un prêtre Arménien, son maître, qui l'avoit mis en liberté, avoit embrassé sa religion. Il reconnut publiquement sa faute; et pour gage de sa persévérance, il me donna son fils, né d'une femme Arménienne, pour l'élever dans la religion catholique.

C'est pendant cette dernière course de Karasou, que j'appris l'arrivée du père Curnillon, que j'avois tant demandé, et qu'on m'envoyoit enfin. L'impatience de le voir et de l'embrasser me fit expédier vîte ce qui me restoit à faire, et regagner au plutôt Bagchsaray, où je le trouvai en bonne santé. Ce père a beaucoup de vertu et beaucoup de mérite; il possède bien la langue turque, et n'aura pas de peine à se rompre bientôt au petit Tartare. J'avois en vérité besoin d'un tel secours, après plus de six ans d'une solitude qu'il faut avoir éprouvée comme moi pour en sentir tout le poids, et aussi pour concevoir la grande douceur qu'il y a de se trouver deux dans un pays perdu comme celui-ci.

Monsieur l'ambassadeur, toujours zélé pour l'établissement d'une chapelle, m'a envoyé par le père une patente de consul. Il est constant que c'est là le plus court moyen d'obtenir de droit ce que nous souhaitons. Cependant comme un consul est une nouveauté dans la Crimée, où les Chrétiens d'Occident n'ont ni ne peuvent avoir de vaisseaux de leurs bannières, la matière est délicate à proposer, avant que d'avoir pris quelques mesures. Une des plus efficaces dans ce pays-ci, où les présens font plus de la moitié des affaires, seroit de nous envoyer de France un globe terrestre, une pierre d'aimant armée, une ou deux bonnes lunettes d'approche, et autres choses de cette nature, qui sont fort du goût des princes Tartares.

J'avois trop de joie de l'arrivée de mon cher compagnon; Dieu voulut la tempérer en me faisant craindre pour sa vie. Il tomba malade, quelques jours après son arrivée, d'une fièvre opiniâtre qui l'a tourmenté près de quatre mois. Mais son courage a suppléé à ses forces, et il le falloit de ce caractère généreux dans les fâcheuses conjonctures où nous venons de nous trouver. La peste qui affligeoit déjà le pays, est devenue soudainement vive et ardente. Ses ravages, quoique grands, n'ont pas été néanmoins universels. Guzlo a perdu la moitié de son monde. Bagchsaray en a été quitte pour trois mille morts. Nous avons perdu près de cent catholiques, hommes et femmes, dont, grâces à Dieu, aucun ne nous a échappé pour les derniers sacremens. Entre les pertes que nous avons faites, je regrette surtout deux femmes russes, qui faisoient grand honneur à la religion. L'une, naturellement éloquente, avoit une grâce particulière pour persuader, et ramener à l'Eglise celles de sa nation que l'ignorance ou la prévention retenoient dans l'erreur. Elle me valoit seule quatre des plus fer-

vens catholiques, s'introduisant hardiment dans les maisons, et parmi les esclaves ses compatriotes, où les femmes seules ont droit d'entrer ; elle faisoit si bien, qu'elle m'amenoit toujours quelque âme à convertir. Peu de jours avant que d'être prise du mal, elle m'en avoit amené cinq.

L'autre étoit remarquable par la vivacité de sa foi, et par une certaine ardeur qui la transportoit, et qui embrasoit les plus insensibles quand on la mettoit sur les choses de Dieu. Atteinte du mal et frappée à mort, son maître, qui étoit un prêtre Arménien, s'offrit plusieurs fois à lui donner la communion, lui disant que j'étois trop occupé des autres mourans, et que je ne viendrois pas à elle. Il y viendra, répondoit-elle toujours, il y viendra, et je recevrai encore une fois de sa main le corps de mon Sauveur, comme le reçoivent les catholiques, enfans de Dieu et de la sainte Eglise. J'eus encore le temps d'aller lui donner cette dernière consolation, qu'elle reçut avec une foi dont je fus moi-même infiniment consolé.

Pendant près de deux mois, la peste gagnoit si vîte, que les Tartares eux-mêmes, quoique de leur naturel assez intrépides, et de plus Mahométans, ne laissoient pas de quitter la place comme les autres, et de fuir en diligence. Pour nous, il faut l'avouer, ce ne fut ni la bravoure, ni l'intrépidité qui nous retint à la ville, où nous étions continuellement parmi les malades et les mourans, ce fut uniquement le devoir et la conscience ; et nous pouvons bien dire que c'est Dieu seul, qui par sa bonté nous a sauvés. Notre grand danger n'étoit pas tant à assister les mourans et à enterrer les morts, qu'il étoit en pleine église, où nous ne pouvions nous dispenser de dire nos messes, et d'entendre tous les jours les confessions des survenans. Les Arméniens, dans les heures les plus fréquentées, y apportoient

à-la-fois jusqu'à cinq ou six corps morts, faisant leurs obsèques et toutes les cérémonies mortuaires avec autant de lenteur, et aussi peu de précautions pour eux et pour nous, que si nous avions tous été de pierre ou de fer. A la fin pourtant nous leur fîmes entendre raison, et ils convinrent avec nous, quoique un peu tard, que dans un temps de mortalité, comme celui-là, il suffisoit de porter les corps, des maisons au lieu de la sépulture, sans les faire passer par l'église.

Ce terrible fléau de la justice divine, qui ne fait presque que d'être retiré de dessus nous, a laissé dans les esprits des impressions de terreur dont nous remarquons de bons effets. Kaffa, Karasou, Guzlo, cent autres endroits de la Crimée nous ont donné jusqu'à Pâques une très-vive occupation par les continuelles allées et venues de ceux que le péril avoit effrayés, et que ni la fatigue, ni les voyages n'ont pu empêcher d'accomplir promptement ce qu'ils avoient promis à Dieu.

De l'église de Bagchsaray, deux frères Arméniens ont abjuré leurs erreurs. Ils sont fils du premier papas de la ville, qui, avant la peste, paroissoit le plus animé contre nous. Leur exemple a été suivi par trois acolytes de la même église, par trois autres séculiers, le père et les deux enfans, et par trois familles entières, faisant à elles trois, quinze personnes: quatre autres personnes de familles différentes prennent actuellement les instructions pour en faire autant.

A ces fêtes de Pâques, le concours d'esclaves a été prodigieux. Leurs maîtres, encore effrayés, n'ont osé les empêcher d'aller prier Dieu. Il en est venu que je n'avois encore jamais vus. Tout pauvres qu'ils sont, ils avoient trouvé moyen de se pourvoir chacun d'un cierge. Ils rangèrent tous ces luminaires autour de l'autel, en action de grâces, disoient-ils, de ce que la colère de Dieu les avoit épargnés, et en témoi-

gnage public de la sincérité de leur foi au mystère de la résurrection. A la grand'messe, un jeune Allemand luthérien, et une femme Russe firent profession de la foi catholique. Une autre femme aussi Russe, qui, depuis trente ans, n'étoit point sortie de la maison de sa maîtresse, fut remise au dimanche suivant, parce qu'elle n'étoit pas encore assez bien instruite. Mais la conversion qui nous a le plus consolés, a été celle d'une Hongroise, calviniste. Elle étoit en son pays femme de ministre, et il y avoit trois ans entiers qu'elle résistoit : enfin, elle se rendit la seconde fête de Pâques, et demanda d'elle-même à faire son abjuration devant tout le monde. Il y a à Bagchsaray beaucoup d'hommes et de femmes de cette secte qui la regardoient comme leur héroïne, et qui nous renvoyoient à elle toutes les fois que nous les pressions de se convertir. Son exemple et sa ferveur ne peuvent manquer d'avoir dans peu de très-bonnes suites.

Par la grâce de Dieu, entre cette année et la précédente, nous comptons soixante-huit personnes réconciliées à l'Eglise, et quarante-trois nouvelles confessions générales, entre lesquelles il y en a eu une de soixante ans, et trois de quarante-cinq à cinquante. Parmi tout cela, j'ai admiré deux traits bien singuliers de la miséricorde divine. Le premier a été sur un noble Polonais qui venoit d'avoir la liberté après trente ans d'esclavage, et qui, avant que de reprendre le chemin de son pays, vint de l'extrémité de la Crimée me trouver à Bagchsaray, pour se mettre bien avec Dieu. Il fut plusieurs jours à faire une revue exacte de toute sa vie, après quoi il se confessa, et reçut Notre-Seigneur avec de grands sentimens de piété. Il ne songeoit plus qu'à partir, et il avoit déjà fait ses adieux, lorsqu'il fut arrêté par une indisposition subite, qui en peu de jours le mit à l'extrémité. Il voulut se confesser et com-

munier encore une fois, louant et remerciant Dieu à haute voix, de l'avoir, disoit-il, conduit à Bagchsaray pour y mourir en catholique.

L'autre exemple est d'une jeune femme Allemande, qui depuis cinq ans s'étoit laissé aller aux sollicitations d'un Tartare puissant, avec qui elle vivoit publiquement comme s'il eût été son véritable mari. J'étois instruit de tout ce commerce, et j'avois souvent cherché les occasions de lui en remontrer l'horreur; mais elle avoit toujours été si attentive à éviter ma rencontre, que jamais je n'avois pu lui parler. Enfin, elle tomba malade. De la maison du Tartare, qui étoit hors de la ville, elle fut transportée dans une maison turque, et de là dans une maison chrétienne, d'où elle m'envoya conjurer de venir la voir. J'y vais; je la trouve toute en larmes, et presque mourante. Mon père, me cria-t-elle, en me voyant approcher, me voilà sur le point d'aller paroître devant Dieu; y a-t-il encore pour moi quelque pardon à espérer? Oui, lui dis-je, si vous le demandez de tout vôtre cœur. Mon père, répliqua-t-elle, jusqu'ici je n'ai osé vous parler; mais jamais je ne vous voyois que je n'eusse horreur de moi-même. Après l'avoir disposée par les actes et la préparation nécessaire, j'entendis sa confession, qu'elle me fit avec beaucoup de présence d'esprit, et de grands gémissemens. Elle vécut encore trois jours pleurant toujours et criant miséricorde; heureuse si par sa pénitence, quoique tardive, elle a pu apaiser la justice de Dieu. Je cite ces deux traits parce qu'ils sont récens, et qu'ils ont fait grand bruit parmi les Chrétiens. J'en pourrois citer plusieurs autres de moindre éclat, et plus anciens, mais qui ne m'ont pas moins fait sentir l'attention de la divine Providence à ménager aux plus grands pécheurs les précieux momens de la conversion. Si quelque chose est capable d'adoucir les peines d'un mission-

naire, c'est certainement le consolant témoignage qu'il ne peut s'empêcher de se rendre en ces occasions, que s'il ne s'étoit trouvé actuellement à portée de secourir ces âmes, telles et telles auroient péri sans secours. C'est là, Monseigneur, où en est aujourd'hui la nouvelle mission de la Crimée, que vous avez bien voulu prendre sous votre protection.

Ce que je viens d'avoir l'honneur de vous en rapporter, n'en est encore qu'une première ébauche, telle qu'un homme aussi foible que moi a pu la tracer, travaillant tout seul dans un pays aussi rude à défricher que l'est celui-ci. Maintenant qu'il m'est venu du secours, et que j'ai lieu d'espérer qu'on n'en demeurera pas là, elle va prendre, avec l'aide de Dieu, une forme toute nouvelle. Tout s'y dispose favorablement. Les Tartares s'accoutument à nous voir chez eux. Leurs esclaves, qui font leur grande richesse, leur disent à tous propos mille biens de nous; et ils remarquent, disent-ils, que depuis qu'ils nous fréquentent, ils en sont servis plus fidèlement et plus volontiers. Les Chrétiens du pays perdent tous les jours les préjugés qu'on leur inspire dès l'enfance contre la créance catholique. Beaucoup l'embrassent, et tous la respectent. L'ouvrage est commencé; il ne s'agit plus que de le perfectionner et de l'affermir. Permettez-moi, s'il vous plaît, Monseigneur, d'en proposer quelques moyens que l'expérience me suggère.

Le premier moyen, et sans contredit le plus nécessaire, est d'entretenir ici toujours trois ou quatre missionnaires d'un grand courage, d'une grande patience, et d'une grande charité. Si nous étions seulement trois prêtres, nous parcourrions tour-à-tour les cantons les plus reculés de la Crimée, où il y a une infinité de Chrétiens dispersés, qui n'ont pu encore venir à nous, et où il ne nous a pas été possible d'aller à eux. De ces trois pères, deux mar-

cheroient tout l'été aux villes éloignées, et le troisième demeureroit fixe à Bagchsaray, où tous se rejoindroient pendant l'hiver. Que si quelqu'un de ces pères étoit médecin, et qu'il eût une provision de bons remèdes, il auroit entrée partout à la faveur de la médecine, et il feroit des biens immenses aux villes et aux habitations de la campagne, où il ne faudroit plus tant craindre d'aller nous montrer. Connoissant le pays comme je le connois, je suis persuadé qu'il n'y auroit point d'années qu'il ne fût à portée de baptiser, et de mettre au ciel, des troupes de petits enfans, et qu'il n'assistât à la mort quantité d'adultes. Jusqu'ici j'ai été souvent jusqu'aux portes de Kaffa, où est le fort des esclaves chrétiens, à cause du grand peuple et du grand commerce, sans avoir pu y entrer. C'est une ville turque où il n'y a pas de sûreté pour les Francs, depuis les démêlés de la Porte avec les Polonais et les Moscovites. Si j'avois eu avec moi un missionnaire médecin, ou que je l'eusse été moi-même, je sais, à n'en pas douter, que depuis cinq ou six ans qu'on m'invite à aller là, j'aurois plus fait de bonnes œuvres dans cette seule grande ville, que dans tout le reste de la Crimée.

Le second moyen de donner des fondemens solides à la mission, est d'avoir une chapelle franque, établie par autorité publique à Bagchsaray. Nous avons déjà en notre faveur la parole du kan, qui l'a promise à M. l'ambassadeur; mais comme le kan peut être changé, il seroit nécessaire d'avoir aussi l'agrément des chérembeys, qu'on ne change jamais, et qui représentent le corps de la nation Tartare. Ce pas-là une fois fait, nous pourrions dire la religion catholique établie, et les fonctions de missionnaires autorisées dans le pays. C'est ainsi que les Arméniens, étrangers comme nous, y ont obtenu les emplacemens séparés de quatre ou cinq églises.

Nous ne demandons nous autres que l'ouverture d'une seule chapelle dans l'enceinte de notre maison. Les Arméniens ont leurs églises pour leur seule nation ; notre chapelle sera toute à l'usage des esclaves, qui sont les domestiques des Tartares, et ceux qui font valoir leurs terres. D'ailleurs, cette condescendance des Mahométans pour les esclaves Chrétiens, n'est ni nouvelle, ni prohibée. A Constantinople, dans le propre bagne du Grand-Seigneur, les esclaves Chrétiens ont de temps immémorial deux grandes chapelles, que les pères Jésuites desservent par autorité publique. A ces raisons générales, que nous tâcherons, avec l'aide de Dieu, de faire goûter aux puissances, il faut encore ajouter pour le bien des âmes en particulier : 1.º que n'ayant point de chapelle à nous, toutes nos fonctions portent uniquement sur la bonne volonté des Arméniens à nous souffrir avec eux dans leur église. Or, cette bonne volonté peut changer du jour au lendemain ; et si, comme il peut arriver, le caprice leur prenoit de nous exclure de leur église, à qui aurions-nous recours ? Je sais beaucoup de particuliers de cette nation, et parmi eux beaucoup de personnes du sexe, qui ont dans le cœur de bons sentimens, qu'elles voudroient produire au-dehors, afin de mettre leur conscience en repos ; ce qui n'est pas praticable dans leur église, où elles ne manqueroient pas d'être insultées. Nous ne pouvons aller dans leurs maisons, ni encore moins souffrir qu'elles viennent dans la nôtre, tant que nous n'aurons pas un lieu séparé, et consacré à une chapelle. 2.º Les Grecs, qui font ici un grand peuple, ont une aversion naturelle des Arméniens, et jamais on ne les voit dans leurs églises. C'est ce qui fait que jusqu'à présent nous en avons si peu ramené à la créance catholique ; quoique cela ne fût pas trop difficile, si nous avions où les assembler et où les instruire en particulier.

Un

Un troisième moyen de nous affectionner de plus en plus les Tartares, et d'intéresser la bonté de Dieu à soutenir la mission, seroit de pourvoir au soulagement de ces pauvres vieillards errans et hors de service, dont j'ai parlé. Rien n'est plus digne de compassion. Il n'est point d'hiver qu'on n'en trouve plusieurs morts de faim et de froid par les campagnes, et Dieu sait en quel triste état pour le salut. Nous en rassemblons le plus que nous pouvons, et nous partageons de grand cœur avec eux ce que nous avons pour notre subsistance; mais que pouvons-nous tout seuls, et à quoi cela va-t-il pour chacun d'eux ? Si nous étions assez heureux pour intéresser la charité des fidèles à leur assurer un pauvre lieu de retraite, où chaque année on leur donnât un morceau de bure pour se couvrir, et chaque jour un peu de pain noir, ils regarderoient cela comme une fortune ; outre le salut de leurs âmes qu'on mettroit par-là en sûreté, aucun ne mourant plus qu'il ne fût assisté. Il est certain que les Tartares seroient frappés de cet exemple d'humanité chrétienne, et qu'il leur inspireroit un nouveau respect pour notre sainte religion.

Ne me rendrai-je point importun, si j'ose suggérer un quatrième moyen de charité, aussi méritoire du moins que les précédens, et qui doit bien toucher ceux qui ont encore quelque zèle pour empêcher la perte des âmes, qui ont tant coûté à leur Sauveur ? c'est le rachat de quantité d'enfans chrétiens, garçons et filles, nés de parens esclaves, ou amenés de nouveau par les Tartares au retour de leurs courses. Ces petits innocens, abandonnés à eux-mêmes, et à toute la brutalité de leurs maîtres, n'apprennent dès leur tendre jeunesse que le vice. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans, qu'on commence à les corrompre, et à les mettre en vente, et le plus souvent à les pervertir. Le moyen le plus

ordinaire qu'on emploie pour les rendre mahométans, est de les faire jeûner dans le temps du ramadan, et de les battre, quand, pressés de la faim, on les voit porter quelque chose à la bouche, ne fût-ce que de l'herbe. Après ce jeûne forcé on les circoncit, et les voilà perdus. Pour les petites filles, on les met dans le harem, ou appartement des femmes. Dès qu'elles y sont une fois entrées, il faut compter qu'elles n'en sortent plus. Avant qu'on en vienne là, il est facile de les acheter, et de les sauver. En temps de guerre, ces enfans ne coûtent que vingt écus. Les petites filles seroient envoyées en service dans des familles catholiques à Constantinople ou ailleurs. Les garçons seroient mis en métier chez de bons Chrétiens du pays, où avec le temps, et nos instructions journalières, ils formeroient un corps de fidèles. Nous retiendrions auprès de nous les plus propres à réussir dans les lettres, et dans le service de Dieu, dont ensuite nous ferions de fervens catéchistes, qui nous aideroient à porter les premières impressions du salut dans bien des endroits où nous ne pouvons paroître nous-mêmes. Que ne puis-je aller répéter et crier tout cela aux portes de tant de maisons opulentes que Dieu a comblées de ses biens, et où peut-être ceux qui les possèdent en font un usage fort inutile pour l'heure de leur mort!

Tels sont, Monseigneur, les principaux moyens qu'il me paroît qu'on peut prendre pour établir solidement la religion dans la Crimée, d'où il ne seroit peut-être pas si difficile de la répandre dans le pays des Nogais, où il y a un monde d'esclaves Chrétiens, qui sont comme perdus dans ces vastes contrées, et auxquels personne ne pense.

On pourroit encore essayer de l'introduire dans la Circassie, où il y a partout des marques qu'elle y a autrefois pénétré.

Vous avez eu la bonté, M., de me faire proposer quelques questions touchant ce pays-là. Je joins à cette lettre les questions et leurs réponses, selon ce que j'ai pu démêler de plus constant et de plus vrai, sur le rapport de gens qui y ont été. Je suis avec un profond respect, etc.

A Bagchsaray, le 20 mai 1713.

RÉPONSES

A quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses.

I. De qui ils dépendent, si c'est du Grand-Seigneur, ou du Czar, ou de quelques autres princes particuliers, qui soient eux-mêmes indépendans ?

Réponse. On distingue aujourd'hui les Circasses de la plaine, et les Circasses des montagnes. Ceux de la plaine sont compris entre Taman et le fleuve Kouban. Ceux des montagnes s'étendent en remontant vers la source de ce fleuve. Les premiers sont gouvernés par des beys de leur nation, qui payent au kan un tribut annuel de fourrures, de miel, et d'une certaine quantité de jeunes esclaves des deux sexes. Il se trouve parmi eux beaucoup de sultans Tartares sans emploi, qui vivent en princes particuliers, et qui ne prennent l'autorité du commandement que quand ils sont les plus forts.

Les Circasses des montagnes étoient, il y a cinq ans, comme ceux de la plaine ; mais depuis 1708 qu'ils défirent, par stratagème, l'armée tartare, ils se soutiennent comme ils peuvent, et ne veulent pas entendre parler de tribut. Kabarta, qui est la contrée la plus forte, se fie sur ses défilés, et sur l'âpreté de ses montagnes. Ils ont à présent quelques

liaisons avec le Czar, mais sans dépendre de lui. Le Grand-Seigneur n'a rien à voir sur la Circassie, ni de la plaine, ni des montagnes.

II. Sont-ils tous Chrétiens ou Mahométans, ou partagés en fait de religion, et quel est le plus grand nombre des uns ou des autres?

Réponse. Les beys sont généralement Mahométans, bons ou mauvais, et ils ne le sont que par complaisance pour les Tartares, avec qui ils ont des rapports continuels. Pour le peuple, il n'est ni Chrétien, ni Mahométan; il n'a l'usage ni du baptême, ni de la circoncision. Ils ont une langue particulière et toute différente des autres Tartares. Je l'entends quelquefois parler ici. Elle me paroît d'une assez grande douceur.

III. Quel reste de religion trouve-t-on parmi eux?

Réponse. Il y en a qui s'informent du temps de notre carême, et qui le gardent. Ils connoissent les saints noms de Jésus et de Marie. Ils n'invoquent pourtant le premier que sous le nom d'*Allah* (Dieu), qui est commun à la Trinité; d'où on pourroit conclure, qu'ils ont encore quelque idée grossière et fort imparfaite des mystères de la Trinité et de l'Incarnation. Au reste, on ne voit plus parmi eux d'autre exercice de religion, que quelques assemblées superstitieuses qu'ils font en de certains temps sous de grands arbres, auxquels ils attachent des bougies, pendant que celui qui leur sert de papas, fait à leur tête trois fois le tour de l'arbre en marmottant quelques prières. Ils mangent généralement et publiquement de la chair de pourceau.

IV. N'ont-ils nuls secours spirituels?

Réponse. Ces espèces de papas, dont je viens de parler, ne savent ni lire ni écrire; toute leur morale et tous les secours qu'ils donnent au peuple, consistent en ce peu de prières qu'ils tiennent par tradition. Pour les prêtres Grecs ou Arméniens, que

l'avidité du gain attire quelquefois à la suite des marchands, comme ils n'ont ni capacité ni zèle, ils songent à leurs affaires particulières, sans s'embarrasser d'autre chose.

V. Quelle apparence y a-t-il de les réduire à la foi catholique, et quels moyens y auroit-il à prendre pour cela?

Réponse. Sur le rapport presque général de ceux qui ont pratiqué les Circasses, ils ne sont pas éloignés de nous. On pourroit prendre occasion de leur culte superstitieux pour leur insinuer la vérité de nos saints mystères. Ils permettront même qu'on donne le baptême à leurs enfans; mais on ne pourroit le conférer prudemment qu'à ceux qu'on verroit en prochain danger de mort, la plupart étant destinés à passer aux mains des Turcs et des Tartares, dont ils prennent la religion. J'ajoute que dans les conjonctures présentes, un prêtre Franc ne pourroit guère travailler à la conversion des chrétiens Circasses de la plaine. Il y a toute apparence que les Tartares en prendroient ombrage, et que les sultans répandus partout s'y opposeroient comme à une nouveauté dangereuse. Je crois pourtant qu'à un missionnaire qui auroit la réputation de médecin, et qui seroit bien venu du kan, il ne seroit pas impossible de se faire souhaiter par les sultans, et à l'ombre de leur protection, de visiter les Circasses malades, auprès desquels on pourroit toujours gagner quelque chose, ne fût-ce que d'éclairer les adultes mourans, et de baptiser les petits enfans qu'on verroit n'en pouvoir pas échapper.

Avec le temps, les choses pourront changer, et il faut espérer que Dieu, touché de miséricorde pour ce pauvre peuple, fera naître quelque occasion plus favorable de pénétrer dans ce pays abandonné.

VOYAGE

De Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogais, fait l'an 1702 par le sieur Ferrand, médecin français.

L'AN 1702, Haggi Selim Guiray Kan, chef de la famille des kans d'aujourd'hui, envoya sultan Kalga en Circassie, pour faire la guerre à un autre de ses fils, qui s'étoit retiré après avoir régné trois ans sur les Tartares, prétendant disputer le trône à son père, que le Grand-Seigneur venoit d'y remettre à sa place. Sultan Selim est ce kan si fameux dans la dernière guerre. Il battit en une seule campagne les Moscovites, les Polonais et les Allemands, qui s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Albanie. Après avoir été deux fois kan, il avoit volontairement abdiqué au retour de son voyage de la Mecque, pour se retirer à Serès en Macédoine, et y finir tranquillement le reste de ses jours. Le Grand-Seigneur venoit de le faire kan pour la troisième fois, et c'est là ce qui fut cause de la révolte de son fils le kan déposé. Je ne décrirai pas ici cette guerre ; je dirai seulement que sultan Kalga vainquit son frère, qu'il le fit prisonnier dans le dernier combat qu'il lui donna, et qu'usant de sa victoire avec générosité, il se contenta de le ramener en Crimée auprès de leur père, qui le reçut avec toute sorte de douceur.

La curiosité me porta à suivre sultan Kalga dans cette expédition. J'en obtins la permission du kan son père. Nous nous mîmes en marche avec quarante mille hommes, et après vingt journées de chemin à travers le pays des Tartares Nogais, dont plu

sieurs nous joignirent, nous entrâmes en Circassie.

Étant au milieu des terres des Nogais, sultan Kalga m'ordonna d'aller voir un mirza qui étoit malade, et qui campoit à deux lieues de notre armée. Mon escorte étoit de trente seymens, qui sont les cavaliers de la garde du kan, armés de fusils, de sabres et de flèches. Je partis avec un domestique du mirza, qui nous servit de guide. Après une heure de marche, nous vîmes dans la plaine environ trois cents Nogais le sabre à la main, divisés en deux troupes, qui sembloient se battre. Il y avoit auprès des Nogais deux chariots couverts. J'hésitai si je passerois outre, et ayant demandé au garde ce que c'étoit que ce combat, il me dit que c'étoit un mariage, et que la fiancée devoit être dans un des deux chariots qu'on menoit d'un camp à l'autre. Quand nous fûmes plus près de ces deux bandes, je m'informai du guide si les Nogais se battoient ainsi sans sujet. Il me répondit que ce n'étoit pas un véritable combat, mais une simple escarmouche, pour se faire de légères plaies, d'où il pût sortir quelques gouttes de sang, ce qui seroit un présage que les enfans mâles qui viendroient de ce mariage, seroient un jour de braves guerriers. C'est une autre coutume établie parmi les Nogais, qu'à la naissance de leurs enfans, les parens et les amis viennent à la porte du père faire un grand bruit de chaudrons et de marmites, pour effrayer, disent-ils, et faire fuir le diable, afin qu'il n'ait aucun pouvoir sur l'esprit de cet enfant.

Les Tartares Nogais payent pour tribut annuel au kan, deux mille moutons qu'ils lui envoient en trois différentes fois. Au grand bairam, ils sont obligés de lui envoyer souhaiter les bonnes fêtes par quatre de leurs principaux mirzas, avec un présent de quelques chevaux, et de deux oiseaux de proie dressés pour la chasse. Le kan donne à chacun de

ces mirzas un habit complet. La justice de ce pays est prompte. Quand un Nogais a blessé mal-à-propos un de ses camarades, on fait venir tous les voisins du coupable, et les parens et amis du blessé avec un fouet à la main, et on bat le criminel jusqu'à le laisser souvent pour mort. Si c'est un assassinat, on fait mourir le meurtrier sans miséricorde sur le tombeau du défunt; mais si c'est un duel dans les formes, et qu'on prouve que tout s'est passé sans aucune supercherie, qui est mort est mort.

Les Nogais passent leur vie sous des tentes, n'ayant ni villes ni villages. On ne trouve dans leur pays que les restes d'une ancienne ville, où il y a plusieurs tombeaux de marbre avec des inscriptions grecques et latines à demi effacées. Il y a une palanque près de la rivière qui vient des environs d'Azak, où ils tiennent une garde pour veiller sur les Cosaques, et pour les empêcher d'entrer à l'improviste dans leur pays.

Leurs tentes sont faites avec de grands cercles, et couvertes de feutre; elles ont la figure d'un moulin à vent. La cheminée ressemble à un paravent qui tourne avec le vent, pour n'être pas incommodés de la fumée. On distingue la tente d'un mirza de celles des autres, par la forme d'un sabre qui est au-dehors sur la cheminée. La nourriture ordinaire des Nogais est de millet. Ils le font bouillir avec de l'eau pure, et l'appellent *tzorba*. Quand ils veulent célébrer une fête ou faire un mariage, ils tuent un cheval; de la chair ils en font des hachis, et ils servent la tête entière, comme on fait chez nous la hure d'un sanglier. Ils préfèrent cette viande à toute autre. S'il y a dans la troupe une personne distinguée, on lui sert le boyau gras du cheval, qui est le mets par excellence. Dans leurs courses, ils en portent de secs et de fumés, dont ils régalent ceux qui se distinguent

dans le combat, ou qui font le plus gros butin, qu'ils ne laissent pas de partager par égales portions.

Ces Tartares peuvent soutenir la faim des cinq à six jours sans manger. Les chevaux ont cela de commun avec eux. Ils entreprennent souvent des courses de trois mois, sans porter aucune provision, contens de ce que le hasard leur présente. Un jour un Tartare Nogais, voulant passer de Guzlo, port de mer de la Crimée, à Constantinople, il demanda au capitaine du bâtiment sur lequel il devoit s'embarquer, combien dureroit le trajet. Le capitaine lui répondit qu'avec le vent favorable qui souffloit, il espéroit le faire en cinq jours. Le Nogais retourna chez lui, et mangea tout ce qu'il crut pouvoir lui suffire pour ce temps-là. Le vent ayant changé sur la route, et les cinq jours étant expirés, il fut trouver le capitaine, et lui dit: tu m'avois promis que nous serions dans cinq jours à Constantinople; nous en sommes encore bien loin. J'ai mangé à Guzlo pour ce temps-là; à présent que je n'ai plus rien dans l'estomac, il faut que tu me nourrisses.

Il n'y a point de montagnes dans le pays des Nogais. Ce sont de grandes plaines arrosées de quelques rivières, dont ils cultivent les bords, et y sèment leur millet. Ils font peu de séjour dans un même lieu. Ils ne s'arrêtent quelque temps que dans les endroits où ils sèment; et la récolte faite, ils se transportent ailleurs. Dans les courses qu'ils font, quand ils approchent d'une ville, ils disent qu'ils en sentent l'air de plus de deux lieues, celui qu'ils respirent à la campagne étant infiniment plus pur que celui des villes.

En temps de guerre, ils sont obligés de fournir au kan quarante mille hommes; mais ils en fournissent toujours soixante mille, ne pouvant vivre que par le butin qu'ils font sur les terres de leurs ennemis ou de leurs voisins. Les gentilshommes portent toujours un oiseau sur le poing. Il n'y a rien qui puisse les

engager à faire la moindre action qui déroge à leur noblesse, qu'ils ne connoissent pourtant que par tradition.

Voici la maxime qu'ils observent pour aller à la guerre. Ils regardent toutes les treizièmes années comme malheureuses. Un Nogais n'y va point avant l'âge de quatorze ans. Il n'y va point non plus dans sa vingt-sixième, trente-neuvième année, etc. Il ne porte même dans ces années aucune sorte d'armes, qui se tourneroient, disent-ils, contre lui, et qui lui procureroient la mort. Ils prétendent tenir cette révélation d'un de nos prophètes; et ils assurent qu'on n'a vu revenir dans le pays aucun de leurs guerriers qui soit allé en course dans ces années malheureuses. Ils passent ces années dans le jeûne et la prière. Il leur est encore défendu dans ce temps-là de contracter mariage, ou de porter sur leur corps le poids d'une livre pesant; mais cette année climatérique passée, ils font un grand festin à leurs parens et amis, où ils s'enivrent avec excès d'une boisson qu'ils nomment *bosa*, faite de millet fermenté, et qui a la force de l'eau-de-vie. J'en ai vu boire à un Nogais jusqu'à trente pintes en une heure de temps. Un bey me convia à un de ces repas, où il y avoit plus de trois cents Tartares. Il tua pour nous régaler sept de ses meilleurs chevaux. Jamais on n'a tant bu de bosa. Ceux qui en avoient bu le plus, furent se coucher le dos contre terre et le visage exposé au soleil. Après avoir dormi quelque temps en cette posture, ils rejoignirent la troupe, se plaignant d'un violent mal de tête. Pour s'en guérir, ils se remirent à boire, et y passèrent la nuit.

Les Nogais n'ont ni blé, ni vin, ni sel, ni huile, ni épiceries. Le millet et le lait de leurs jumens sont leur nourriture la plus ordinaire. Ils ne laissent pas d'avoir des bœufs, des moutons et de la volaille. Ils font bouillir le lait jusqu'à ce qu'il devienne dur

comme une pierre; alors ils le mettent en pelotes, et le font encore sécher au soleil. Quand ils veulent s'en servir, ils le délayent avec de l'eau, et en font une boisson qui leur paroît délicieuse dans les grandes chaleurs.

Après avoir traversé le pays des Nogais, nous entrâmes dans la Circassie, que les Tartares appellent l'Adda. Ce pays confine, du côté du nord, avec les Nogais; du côté du sud, avec la mer Noire; du côté de l'est avec la Géorgie, et du côté du couchant avec le Bosphore cimérien et le golfe qui les sépare de la Crimée. Sur ce golfe, il y a une échelle ou port de mer d'un assez grand trafic, nommé Taman. On en retire du caviar, de la mantègue, des cuirs, du miel, de la cire, etc. La douane se paye moitié au Grand-Seigneur et moitié au kan. Chacun en retire trois pour cent. La ville est fortifiée d'un mauvais donjon, et entourée de vieilles murailles pleines de brèches; ce sont les anciennes fortifications des Génois, qui autrefois ont occupé toute cette côte. A dix lieues de Taman, en remontant au nord, on trouve une autre petite ville assez marchande, appelée Temerouck, où il y a des Grecs, des Arméniens et des Juifs, qui payent leur caratch au kan. Assez près de Temerouck, on voit un vieux château nommé l'Adda, du nom du pays, où il y a six pièces de canon, et où il faut payer une seconde douane destinée à l'entretien du gouverneur et de la garnison. Ce château sert à contenir les pirateries des Cosaques, et à empêcher les descentes des corsaires Moscovites. C'est par-là que passent tous les esclaves qu'on amène de Circassie. Il y a un cadi, dont il faut prendre un billet nommé *pendik*, qui déclare l'esclave pris ou vendu légitimement, qui marque son âge, et trace tous ses traits, pour le rendre reconnoissable, en cas qu'il vienne à s'enfuir. Sans ce pendik, les maîtres desdits esclaves seroient traités de voleurs partout où

ils passeroient; et lorsqu'ils les vendent, ils en remettent le pendik à celui qui les achète.

La province de l'Adda s'étend jusqu'à une rivière nommée *Caracouban*, qui lui sert de limites, avec une grande peuplade de Tartares Nogais, qui sont d'une difformité extraordinaire, et qu'on appelle Nogais noirs à cause de leur air affreux. Ces Tartares ont leur chef particulier, qui prend la qualité de bey. Lui et les siens reconnoissent le kan; mais quand ils sont ennuyés de la paix, ils ne demandent pas ses ordres pour faire des courses sur les terres du czar, d'où ils ramènent toujours un grand nombre d'esclaves. Il n'y a que deux ans que dix mille de ces Nogais noirs entrèrent en Cosaquie, où ils firent huit cents esclaves. Le czar l'ayant appris, envoya un de ses boyards au kan, pour s'en plaindre. Le kan, pour satisfaire le czar, envoya le boyard, avec un de ses principaux agas, au bey de ces Nogais, avec ordre de rendre les sujets du czar, qu'ils avoient pris. Le bey assembla son divan, où il fut résolu, tout d'une voix, de dire à l'aga du kan, que les Nogais noirs avoient beaucoup de respect pour ses ordres; mais que n'ayant d'autre métier que celui de la guerre, ils ne pouvoient se résoudre à lâcher leur proie; qu'ils permettoient cependant aux Moscovites d'user de représailles, et de prendre autant de Nogais qu'ils en pourroient rencontrer. Le kan ayant su leur refus, ordonna dans tous les lieux de sa dépendance qu'on ne laissât passer aucun de ces esclaves, et qu'on se gardât bien de les acheter, sous peine d'en perdre le prix, et de cinq cents coups de bâton pour l'acheteur. Les Nogais prirent bientôt leur parti. Ils menèrent leurs esclaves en Perse, à plus de trois cents lieues de là, où ils les vendirent le double de ce qu'ils auroient pu faire en Turquie. On peut juger si de tels voisins doivent être fort agréables aux Circasses.

Le côté de la Circassie par où nous entrâmes, est plein de hautes montagnes et de profondes vallées, ombragées de quantité de grands arbres. La capitale de ce canton est Cabartha. C'est de là que le kan de Crimée tire ses plus grandes richesses en esclaves. Tout le monde y est d'une beauté enchantée. On n'y voit personne marqué de la petite vérole, par la manière dont ces peuples gouvernent leurs enfans dans leur jeunesse.

Il y a un bey qui commande dans cette province, sous l'autorité du kan, et qui a plusieurs autres gouverneurs sous lui. Ils sont obligés de donner pour tribut au kan trois cents esclaves, savoir, deux cents jeunes filles et cent garçons, qui ne passent pas l'âge de vingt ans. Souvent les beys donnent leurs propres enfans, pour encourager les pères et mères à ne pas soustraire les leurs.

Lorsque les beys circasses ne sont pas d'accord entre eux, ils envoient demander au kan un aga, et quelquefois un prince du sang, pour décider leurs différends. Ces commissaires ne s'en retournent pas les mains vides. On leur fait présent de ce qu'il y a de plus beau et de mieux fait. Enfin, en Circassie, on fait un trafic d'hommes et de femmes, comme l'on fait ailleurs des autres marchandises.

Les Tartares circasses se nourrissent mieux que les Nogais. Ils mangent tous les jours du bœuf, du mouton et de la volaille, et presque jamais du cheval. Leur pain est peu différent de la nourriture des Nogais. Il est de farine de millet pétrie à l'eau, dont ils font une pâte mollasse, qu'ils cuisent à demi dans des moules de terre, et qu'ils mangent presque brûlante.

Le pays est beau et rempli d'arbres fruitiers, mais sans culture, et arrosé de bonnes eaux. L'air y est aussi très-bon et très-sain. Je crois que ces deux choses, qui sont particulières à la Circassie, peuvent

beaucoup contribuer à donner aux Circasses cette fleur de beauté que les autres Tartares n'ont point.

Ces peuples estiment fort les Chrétiens. Ils se disent descendus des Génois, qui ont long-temps possédé la principale partie de ce grand pays. Ils montrent encore en divers endroits les ruines des villes qu'ils y avoient bâties.

J'avois porté avec moi un habit français et une perruque, suivant les ordres du kan. Quand je parus à Karbatha dans cet équipage, tout le monde couroit après moi, me regardant comme un homme extraordinaire. La vénération qu'on avoit pour moi redoubla lorsqu'on sut que j'étois le premier médecin du kan; et pour l'augmenter encore, je me dis Génois de naissance. Les Circasses venoient en troupe m'admirer. Je soutenois cette bonne opinion par un air grave et sérieux, quoique je n'eusse pas plus de trente-deux ans. Le bey, charmé de ma sagesse et de mon prétendu pays, me proposa de me faire épouser une de ses nièces, à qui il donneroit pour dot trente esclaves, à condition toutefois que je ne m'éloignerois pas de la Circassie plus loin que la Crimée, et que je lui en donnerois ma parole en présence du kan. Je me débarrassai de ses offres du mieux qu'il me fût possible, à quoi je n'eus pas peu de peine, tant ses poursuites étoient vives et pressantes. Ce bey et toute sa famille étoient les meilleures gens du monde. J'eus envie de les baptiser; mais comme il falloit auparavant les instruire des principaux mystères de notre religion, et que, ne sachant pas la langue, il falloit m'en rapporter à mon interprète qui étoit mahométan, et à qui je ne voulois pas confier mon dessein, je remis ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque autre occasion de retourner en ce pays-là avec un de nos pères missionnaires de Bagchsaray.

Outre les naturels, il y a en Circassie quatre sortes

de nations : celle des Tartares, qui est la dominante : celle des Grecs et des Arméniens, qu'on ne doit regarder que comme des gens de passage que le commerce y attire ; et celle des Juifs qui y résident. Pour les Circasses, on ne sauroit dire quelle est leur religion, n'ayant ni prêtres, ni livres. Ils ont beaucoup de vénération pour les corps de leurs pères et de leurs autres parens, qu'ils mettent dans des cercueils de bois, et qu'ils suspendent aux branches des plus grands arbres. Ils ont aussi quelque dévotion pour les images qu'on leur montre, sans s'informer du sujet qu'elles représentent. Les esclaves suivent la religion du maître qui les achète. S'il est mahométan, ils deviennent mahométans, et ainsi des autres.

Les beys fournissent quinze mille hommes au kan, lorsqu'ils en sont requis ; mais les Circasses sont peu propres à la guerre, quoiqu'ils soient fort adroits à tirer l'arc ; et on peut dire que ce sont les moins belliqueux de tous les Tartares.

Les Circasses, qui sont un si beau peuple, ont, comme j'ai dit, pour voisins, les Nogais noirs, qui sont horribles. Ils ont encore assez près d'eux, mais d'un autre côté, les Tartares Calmouks, qui sont des monstres de nature. Quand on les regarde en face, on ne sait de quelle couleur est leur visage, ni où sont leurs yeux et leur nez. Une partie de ces Calmouks est tributaire du kan, et l'autre partie du czar. Ils sont obligés tous les ans au grand bairam d'envoyer une députation au kan de Crimée, pour lui souhaiter les bonnes fêtes, et lui apporter le tribut, qui consiste en deux chariots couverts, l'un attelé de quatre chevaux, et l'autre de deux chameaux dans lequel il y a deux pelisses de martre zibeline, une pour le prince, et l'autre pour la sultane Validé sa mère, ou pour la première de ses femmes. Ils donnent aussi des pelisses de martre à sultan Kalga, à

sultan Nouradin, et à Orbey, qui sont les trois premiers princes, fils ou frères du kan, de même qu'à son premier visir et au mufti. La pelisse qu'on présente au mufti est toujours la plus belle après celles qui se donnent au kan et à la sultane Validé.

Le chef de la députation est un des principaux Calmouks. Quand ils sont à la Porte-Or, à l'isthme de la Crimée, ils font avertir le kan de leur arrivée. On appelle en français Porte-Or, et en turc Orkapi, la petite ville bâtie sur cette langue de terre qui joint la Crimée à la terre ferme. C'est un poste plus propre à faire payer les douanes d'entrée et de sortie, que capable de soutenir un siége, et qui n'a pour défense qu'une espèce de redoute, avec un boyau qui tient toute la largeur du passage. Cependant Orkapi se défendit, il y a quelques années, contre le prince Gallichin, qui vint l'assiéger avec cent mille Moscovites ou Cosaques, et qui la battit pendant plusieurs jours avec trente pièces de canon. Sultan Kalga, fils aîné de sultan Selim, alors kan et généralissime de ses armées, vint la secourir avec un gros corps de Tartares, et dans la retraite du prince Gallichin, il lui prit vingt-sept pièces de canon, qu'on voit encore aujourd'hui à Guzlo, port de mer de Crimée.

Dès que le kan est averti que les députés calmouks sont à Orkapi, il leur envoie un chiaoux, avec ordre de les faire entrer et de les défrayer jusqu'à la capitale. Ils sont admis à l'audience le second jour. Le kiaia du visir va les prendre à leur logement, et les conduit au palais avec leurs présens. On leur donne le kaftan; ensuite deux capigis bachis les prennent chacun par-dessous les bras, et ils sont menés de la sorte jusqu'à l'appartement du kan. Alors ils se prosternent jusqu'à terre, et lui baisent le bas de la veste. Le kan leur dit qu'ils sont les bien venus. Le premier député l'assure de la fidélité de

de tous les Calmouks, et offre les présens. Un moment après, on les fait tous passer à l'appartement du visir, où ils sont régalés de café, de sorbet et de parfum, suivant la coutume des Turcs. Le kan leur fait fournir, pendant leur séjour à Bagchsaray, une subsistance journalière nommée *taym*, en pain, viande, volailles, épiceries, beurre, bois, orge et paille pour leurs chevaux. Il leur donne des vestes de drap à l'audience de congé.

Le czar est lui-même obligé d'envoyer tous les ans au kan des Tartares deux oiseaux de proie nommés *songurs*, qui sont estimés mille écus pièce. Avant le traité de Carlowitz, il lui payoit cent mille écus en pelisses ou en argent, pour empêcher les Tartares de faire des excursions sur ses terres. Il fut réglé par ledit traité que ce tribut seroit aboli. Le czar tient pour l'ordinaire un résident à la suite du kan, qui lui fait souvent des présens de la part de son maître, particulièrement au grand et au petit bairam.

Le czar porte toujours impatiemment le tribut des deux songurs. Il dit, il y a quelque temps, à un mirza que le kan lui avoit envoyé pour quelques affaires, qu'il vouloit éprouver ses forces contre lui à la première guerre, avec un nombre égal de troupes, et qu'il faisoit discipliner dix mille Moscovites pour ce combat; que le kan pouvoit en faire de même; qu'ils combattroient à la tête de leurs armées; que s'il demeuroit victorieux, il n'enverroit plus de songur au kan; et que s'il étoit vaincu, il consentoit de rétablir l'ancien tribut, sans aucun égard pour le traité de Carlowitz. Le mirza à son retour ayant rapporté cette parole, le kan fit dire au czar qu'il acceptoit ce défi, sans attendre un renouvellement de guerre, et donna en même temps un rendez-vous au czar, dans les déserts qui séparent la Crimée de l'Ukraine, où il se trouva au jour

nommé avec dix mille Tartares; mais le czar manqua au rendez-vous, soit qu'il fût occupé d'autres affaires, soit qu'il crût qu'il ne convenoit pas à sa dignité de combattre avec dix mille hommes, ou qu'il ne trouvât pas ses troupes encore assez aguerries.

Le kan, après l'avoir attendu quinze jours, s'en revint à Bagchsaray sans ostentation, et sans permettre aux Tartares de ramener aucun esclave pour se payer de leur perte. Ce kan étoit sultan Haggi Selim Guiray, père de sultan Gazi Guiray, qui règne aujourd'hui, l'an 1707.

Avant que de finir cet écrit, où je mets les choses telles que je les sais, mais sans autre arrangement que celui que me fournit ma mémoire, je suis bien aise de dire, et on ne sera peut-être pas fâché d'apprendre la raison pourquoi le surnom de *Guiray* est affecté aux kans de Tartarie. C'est une anecdote de cette famille royale, que j'ai apprise de la propre bouche de sultan Haggi Selim, prince d'un très-grand sens, et fort versé dans les antiquités de sa maison.

Il y a près de deux siècles que les petits Tartares se trouvèrent dans une grande confusion de guerres civiles, où tous leurs princes périrent, à l'exception d'un seul âgé de dix ans, qu'un laboureur nommé Guiray sauva par compassion. Les Tartares se partagèrent en plusieurs factions, et la guerre devint parmi eux longue et sanglante. S'en étant enfin lassés, et ne pouvant s'accorder sur le choix d'un prince, ils convinrent entre eux que s'ils en pouvoient trouver un de la race de leurs kans, ils le mettroient sur le trône. Alors Guiray présenta le jeune prince, qui avoit dix-huit ans, et qu'il fit reconnoître à plusieurs marques certaines. Les Tartares se soumirent à lui, et la tranquillité fut rétablie. Le jeune kan voulant donner à son nourricier et à son libérateur des marques de sa reconnoissance, le

fit appeler, et lui demanda quelle grâce il désiroit de lui. Le bon laboureur lui dit qu'à son âge les richesses et les emplois ne le touchoient plus; mais que sensible encore à l'honneur, il le prioit de prendre son nom, et d'obliger les princes ses descendans à le porter; et c'est depuis ce temps-là que les princes tartares joignent le nom de Guiray à leur nom de circoncision.

LETTRE

Du père Stephan, missionnaire de la compagnie de Jésus en Crimée de Tartarie, au père Fleuriau de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

NOTRE mission à Bagchsaray, capitale de la Crimée de Tartarie, devant son établissement à feu M. le marquis de Feriol, ci-devant ambassadeur à la Porte ottomane, et à vos soins et à vos sollicitations en France, il est juste de vous en donner souvent des nouvelles. Le peu de commodités que nous avons pour faire passer nos lettres en Europe, est cause que vous n'en recevez que rarement. C'est donc avec joie que je profite de l'occasion qui se présente très-à-propos, pour avoir l'honneur de vous écrire, et vous faire savoir l'état présent de notre mission.

Mes dernières lettres, si vous les avez reçues, vous auront déjà instruit des troubles qui commençoient dès-lors à nous faire perdre la paix dont nous jouissions dans cette grande province. L'œuvre de Dieu s'y faisoit. Nos catholiques s'acquittoient de leurs devoirs avec liberté et avec ferveur, lorsque les passions, qui naissent ordinairement dans les

cœurs de ceux qui gouvernent, nous ont donné de justes craintes pour notre mission et pour tous nos disciples. Mais le Maître qui envoie ses ouvriers dans sa vigne, n'a pas permis que son héritage fût détruit. Il l'a conservé, et a consolé les ministres de son évangile, après les avoir éprouvés pendant quelque temps. J'aurai l'honneur, mon révérend père, de vous faire en peu de mots le récit de tout ce qui s'est passé ici ces dernières années.

Il faut vous dire d'abord que la Crimée de Tartarie, est une province particulière, gouvernée sous les ordres du Grand-Seigneur par un principal officier, qui prend le titre de *padicha*, c'est-à-dire, empereur, ou roi; on le nomme communément dans le pays le *kan* des Tartares. Le Grand-Seigneur dispose de cette place importante; mais en vertu d'un ancien privilége de la Crimée, il est obligé, pour la remplir, de faire choix d'un sujet tiré d'une ancienne et nombreuse famille de cette province, laquelle s'appelle *Guiray*. Cette famille se dit être, dans son origine, famille royale; ceux qui en sont, portent tous le nom de Guiray; et avec ce nom, dont ils sont jaloux, ils prétendent avoir autant de droit que le kan des Tartares de se faire appeler padicha, c'est-à dire empereur, comme nous l'avons déjà dit. Mais ce titre dont ils se glorifient, ne les rend pas plus riches. J'en ai vu plusieurs d'entr'eux qui menoient une vie misérable, se sachant cependant bon gré de s'appeler Guiray. Ils font tous la cour au grand-visir, dans l'espérance de pouvoir obtenir par son moyen la dignité de kan des Tartares. Celui qui a été assez heureux pour y parvenir, ne peut pas s'assurer de la conserver au-delà de cinq ou six ans; il la perd même quelquefois plutôt. Car le Grand-Seigneur, qui a toujours droit de le révoquer quand bon lui semble, use de son droit lorsque le kan y pense le moins, soit pour tenir toujours les Guiray

en respect et sous sa dépendance, soit pour empêcher qu'ils ne se rendent trop riches, et par conséquent trop puissans.

Mais cette précaution, bien loin de modérer l'avidité des kans, l'augmente; car celui qui est en place, et qui sait combien peu doit durer son règne, se hâte d'employer son industrie, pour remplir promptement ses coffres. Il est vrai qu'il faut qu'il le fasse secrètement, et sans faire crier contre lui; car alors il a non-seulement à craindre de la part du Grand-Seigneur, mais encore de celle de la plus noble et la plus puissante famille de toute la Crimée. On la nomme la famille des *Chirins*. Ces chirins sont en possession de se dire et d'être en effet les dépositaires des lois du pays, les protecteurs des peuples contre les vexations trop ordinaires des kans et des autres officiers du Grand-Seigneur. Ils s'élisent un chef, auquel ils obéissent fidèlement. Ce chef s'appelle *Chirinbey*, c'est-à-dire, chef des chirins. Il a son conseil, qui décide de tous les différends qui naissent entre les chirins, et il ne leur est pas permis de s'adresser à un autre tribunal. Si le kan cite devant lui un chirin, il ne le fait que du consentement du chirinbey, et celui-ci se trouve en personne chez le kan, pour être témoin de tout ce qu'il fait. Si de plus on doit y traiter de quelque affaire importante, qui regarde les intérêts de la Crimée, on y appelle les principaux d'entre les chirins, lesquels ont souvent arrêté des entreprises du kan, et même du Grand-Seigneur. Enfin, cette famille s'est rendue si accréditée, que, lorsqu'elle est mécontente du gouvernement du kan, elle demande à la Porte sa déposition, et elle s'est mise en possession de ne recevoir pour son successeur, que le sujet qui lui plaît. Ce cas vient d'arriver, et nous a causé bien des alarmes. J'en dirai ici les occasions et les suites.

Les chirins fatigués des vexations du kan et de ses

officiers, s'en étoient souvent plaints inutilement. Le chirinbey de son côté ne cessoit pas d'en parler bien haut au kan même, pour l'obliger à changer de conduite; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur lui et ses officiers, et que ses plaintes au contraire ne servoient qu'à augmenter les mauvais traitemens qu'on faisoit aux chirins, il prit la résolution d'aller à Constantinople, pour y porter au grand-visir les cris de toute la Crimée contre le kan et ses officiers, et pour demander sa révocation.

Le kan étoit une des créatures du grand-visir. Il le protégeoit hautement; si bien que, lorsque le chirinbey se présenta devant lui, il reçut très-froidement ses plaintes. En vain le chirinbey voulut-il les porter au trône du Grand-Seigneur. Chaque jour on avoit un nouveau prétexte pour le remettre au lendemain. Tant de remises et de difficultés lui persuadèrent qu'on ne vouloit pas l'écouter, et encore moins le satisfaire. Rebuté et irrité du mauvais succès de son voyage, il partit sur-le-champ pour s'en retourner en Crimée, bien résolu d'agir par voie de fait. Sitôt qu'il fut de retour en sa province, il donna ordre aux plus nobles et aux plus vaillans d'entre les chirins de prendre les armes, et les fit jurer par Mahomet, qu'ils ne les mettroient bas qu'après avoir chassé leur kan de toute la Tartarie; cela fait, il monte à cheval, et étant à leur tête, il marcha vers le sérail du kan.

Le kan fut bientôt averti de cette marche à laquelle il ne s'attendoit pas. Il fit à la hâte rassembler la garde qui étoit sous son commandement, et quelques musulmans ennemis des chirins. On dressa promptement par son ordre toutes les pièces de canon qui défendoient le sérail. Il fit avec grand bruit tous les préparatifs qu'il put faire en si peu de temps, à dessein d'intimider les chirins et leur chef. Mais ceux-ci, sans s'épouvanter, s'avançoient au

nombre déjà de quatre mille hommes bien armés. Le kan qui se croyoit bien sûr de la victoire, en donnant seulement de l'effroi à son ennemi, fut effrayé lui-même à la vue d'une armée bien supérieure à la sienne. Dans le danger évident où il se trouvoit de tomber entre les mains des chirins, qui lui auroient fait un mauvais parti, il crut qu'il n'y avoit de salut pour lui que de fuir tout doucement, et de gagner diligemment Constantinople, pour instruire le grand-visir, son protecteur, de tout ce qui venoit de se passer en Crimée, et pour rendre sa cause bonne en prévenant ses adversaires.

Le chirinbey, instruit de la fuite du kan, marcha sur ses pas avec son armée, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût sorti de toute la Tartarie. Après avoir défait la Crimée de cet officier, dont il n'avoit pu obtenir la révocation, il campa pendant quelque temps avec ses troupes, et ne les congédia que lorsqu'il se crut en toute sûreté.

Le kan fugitif de la Crimée, arriva à la Porte ottomane, et eut recours à son protecteur, pour le venger de l'affront qui venoit de lui être fait. Le grand-visir le reçut favorablement; et après l'avoir entendu, il entreprit sa défense, et à cet effet il lui procura une audience du Grand-Seigneur. Dans cette audience, il se plaignit si vivement de l'esprit de révolte qui animoit continuellement les chirins et leur chef, et il exagéra tellement ce qui venoit de lui arriver, au mépris de l'autorité suprême du Grand-Seigneur, que ce prince jaloux depuis longtemps de l'indépendance que la noblesse chirine s'efforçoit d'usurper à la faveur de ses prétendus privilèges, prit à l'instant la résolution de détruire cette famille, et d'achever de subjuguer absolument toute la petite Tartarie.

Pour en venir à l'exécution et sans bruit, il fit savoir aux chirins et au chirinbey, qu'il vouloit bien

consentir à leur demande, et leur donner un nouveau kan. Sa Hautesse fit choix, pour remplir cette place, du beau-frère du chef des chirins, qui se nomme Bengli Guiray, seigneur qu'il connoissoit propre à exécuter ses ordres, et qu'il jugea devoir être agréable aux chirins, parce qu'il avoit épousé la propre sœur de leur chirinbey. Le Grand-Seigneur, après l'avoir secrètement instruit de ses intentions, le fit partir incessamment pour aller prendre possession de son gouvernement. A son arrivée, les deux beaux-frères se donnèrent de grandes et de mutuelles marques d'amitié. Chacun paroissoit content, et la Crimée commençoit à jouir de la tranquillité qu'elle avoit perdue depuis quelque temps. Six mois se passèrent, les deux beaux-frères vivant en apparence en très-bonne intelligence. Le chirinbey y alloit de bonne foi : mais le kan n'y alloit pas de même; car pour préparer l'exécution des ordres qu'il avoit reçus en secret du Grand-Seigneur et de son visir, il commença par s'assurer de quelques émissaires chirins, parmi lesquels il savoit qu'il y avoit des mécontens : il se les attacha par intérêt, et s'en servit pour inspirer au peuple, toujours disposé à la révolte, des défiances de leur chirinbey. Ces émissaires murmuroient dans les maisons contre son gouvernement; ils se plaignoient qu'il abusoit de son crédit et de son alliance avec le kan, au préjudice des intérêts particuliers des chirins; qu'il se prévaloit de cette alliance, pour usurper trop d'autorité sur eux; qu'il défendoit foiblement les petits contre les vexations des officiers publics; qu'il s'enrichissoit de leurs dépouilles. Ils excitoient ceux qui les écoutoient volontiers, à s'adresser au kan pour les soutenir dans le choix d'un autre chef. Ces discours séditieux, et autres semblables, augmentoient le nombre des mécontens.

Le kan entendoit ces nouvelles avec plaisir; mais

pour mieux dissimuler ses sentimens, il avertit, comme par amitié, le chirinbey, de ce qui se disoit contre lui, et lui promit de s'employer pour faire cesser ces mauvais bruits. Il le fit en effet pendant quelques mois, contenant ses émissaires; mais ces bruits recommencèrent plus vivement quelque temps après, jusque-là que par la persuasion de ses émissaires, on vint à son tribunal porter des plaintes contre le chirinbey.

Sur ces plaintes, le kan fit prier son beau-frère de le venir voir; mais celui-ci, qui avoit déjà commencé à s'apercevoir que son beau-frère n'agissoit pas d'aussi bonne foi qu'il l'avoit cru, ne jugea pas à propos de faire cette visite, dont il avoit sujet de craindre les suites. Le kan prit de là occasion de se fâcher contre le chirinbey, et résolut de le faire venir chez lui de force, ayant refusé d'y venir de bon gré; et voici comme il s'y prit. Le chirinbey, bon musulman, avoit la coutume d'aller tous les jours à la mosquée, accompagné de peu de personnes; le kan disposa des hommes de la garde pour le surprendre à son retour de la mosquée. Le kan ne put donner ces ordres si secrètement, que son beau-frère n'en eût avis. Celui-ci qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une semblable et si prompte trahison, et qui se voyoit d'ailleurs hors d'état de pouvoir se défendre, jugea sensément que le parti le plus sûr étoit de monter promptement à cheval avec quelques domestiques, et de se retirer hors de la Crimée, pour ne pas demeurer à la merci d'un pareil ennemi; ce qu'il exécuta sur-le-champ.

La garde qui le devoit arrêter, vint incontinent instruire le kan de la fuite du chirinbey. Le kan fit courir après lui; mais avec ordre qu'on le laissât aller où il voudroit, sitôt qu'il seroit sorti de la Crimée; car son dessein étoit qu'on dît dans le public que le chirinbey s'étoit lui-même banni de son pays. Tout

fut ainsi exécuté. Nous avons appris depuis ce temps-là qu'il étoit allé en Circassie, pour se retirer ensuite dans le pays d'Aberas. Je vous laisse à penser, mon révérend père, quelle fut dans cette conjoncture la terreur de nos catholiques et notre crainte pour notre mission. Nous perdions la protection que le chirinbey nous donnoit, et nous nous croyions continuellement exposés à voir notre chapelle et notre maison pillées, et peut-être détruites par les schismatiques, ennemis plus à craindre que les Turcs mêmes.

Mais la Providence, qui a souvent fait voir les effets de ses soins à l'égard de notre mission, nous a donné dans cette occasion une nouvelle marque de son assistance, d'autant plus sensible, que nous devions moins nous attendre au moyen dont elle s'est servie pour venir à notre secours; vous en jugerez, mon révérend père, par ce que je vais vous en dire. Le nouveau kan étoit venu en Crimée, avec l'incommodité d'une petite plaie à son bras. Il n'avoit trouvé jusqu'à présent personne qui l'en eût guéri parfaitement. Il apprit par occasion que les missionnaires établis en cette ville, recevoient souvent des remèdes de France; qu'ils en assistoient gratuitement les malades, et que les malades qui en usoient s'en trouvoient très-bien. Le kan, qui vouloit guérir, envoya chez nous pour nous prier de lui porter de nos remèdes. Le père de la Tour, continuellement occupé des œuvres de charité auprès des malades, et qui se charge de la distribution de nos remèdes, lui porta ceux qu'il jugea les plus convenables à sa plaie, dont il avoit pris soin de se faire instruire, et le kan le reçut avec toute la bienveillance qu'un malade témoigne à un médecin dont il attend sa guérison. Le père de la Tour lui apprit la manière de se servir des remèdes qu'il lui laissa.

Quelques semaines après, le kan l'envoya cher-

cher, pour lui dire la satisfaction qu'il avoit de l'onguent qu'il lui avoit apporté; et pour lui en donner une marque, il lui assigna, ce qu'on appelle en Crimée, une pension journalière, c'est-à-dire, huit cents *dragmes* de viande, trois pains, et deux chandelles chaque jour. Cette pension a fort accommodé notre maison, car vous savez, mon révérend père, qu'elle n'est pas à son aise : mais le succès des remèdes du père de la Tour fit encore mieux pour notre mission : car, lorsque le kan fut entièrement guéri, il appela son bienfaiteur, et lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour son service, l'assurant qu'il ne pourroit rien lui refuser. Le père de la Tour profita de l'occasion si favorable que la Providence lui donnoit, pour demander au kan une unique grâce, qui étoit d'honorer sa mission et celle de ses frères, d'une patente de protection, afin qu'ils pussent sûrement et librement continuer leurs services à tous ceux qui en auroient besoin, et qui s'adresseroient à eux. Le kan fut ravi de pouvoir lui accorder une faveur, qui ne lui coûtoit que du papier. Il ordonna sur-le-champ l'expédition de cette patente, et il voulut lui-même la remettre entre les mains du père de la Tour. Vous ne sauriez croire, mon révérend père, tous les avantages que nous retirons de cette patente. Elle nous donne la facilité de faire nos fonctions dans notre maison, et au-dehors. Les Arméniens et les Grecs viennent librement chez nous, et nous allons chez eux les instruire, eux et leurs enfans; baptiser ceux-ci, et administrer les sacremens de l'Église aux autres; assister les moribonds, et en un mot rendre tous les services qui dépendent de notre ministère.

Après vous avoir fait part, mon révérend père, de cette dernière marque de l'assistance divine, qu'il a plu à Dieu d'accorder à notre mission, je reviens au récit de tout ce qui suivit la fuite du chirinbey.

Quelque temps après sa fuite, dont le kan n'avoit pas manqué de donner avis au grand-visir, il reçut ordre du Grand-Seigneur de lever dans la Petite-Tartarie dix mille Tartares, pour aller en Perse venger le sang tartare qui venoit d'y être répandu. Le principal motif de cette levée étoit d'affoiblir les forces de la Crimée par dix mille hommes de moins qui l'auroient défendue. Le kan, qui, selon les apparences, s'étoit fait donner l'ordre de cette levée, l'exécuta promptement et ponctuellement. Il fit marcher en campagne les dix mille Tartares. Après cette expédition, qui le rendoit le plus fort dans la Crimée, il entreprit de la réduire sous l'empire absolu du Grand-Seigneur. Pour en venir à bout, il fit faire la recherche des chirins les plus riches et les plus attachés au chirinbey; et, sous prétexte de leur rebellion aux ordres du Grand-Seigneur, il fit trancher la tête aux uns, et envoya les autres dans différens coins de la Petite-Tartarie, si déserts et si stériles, qu'ils n'y pourroient pas vivre long-temps sans y périr de misère. En effet, nous avons déjà appris que plusieurs d'entr'eux y sont morts: ce qui reste ici présentement de chirins sont si misérables, qu'ils sont hors d'état de donner de l'inquiétude à la Porte. C'est par ces moyens que le kan, sans guerre civile, a détruit cette nombreuse et puissante famille de chirins, et tous leurs anciens priviléges avec eux.

Vous me demanderez ici, mon révérend père, quel a été l'état de notre mission pendant ce temps d'alarmes. Je vous dirai qu'à la faveur de nos patentes de protection, personne ne nous a dit mot; que les Grecs et les Arméniens sont venus à l'ordinaire chez nous; que nous avons été chez eux, et que nous avons même la consolation de voir que la ferveur des catholiques, malgré la crainte des persécutions si ordinaires en ce pays, augmente bien loin de diminuer. Ils aiment la prière, et ils la font

aimer en les voyant prier. Ils approchent très-souvent de nos saints mystères. Ils ont une docilité admirable pour ceux qui les gouvernent; l'union entr'eux est si parfaite, qu'ils s'appellent frères. Si leur commerce fait naître quelque procès entr'eux, ils s'en rapportent volontiers à un tiers, et s'en tiennent à sa décision. Ils ont un grand soin de l'éducation de leurs enfans, et il les accoutument par leur exemple et par leur conduite à un continuel travail. Au surplus, la catholicité est gravée si avant dans leur cœur, qu'on les trouveroit toujours prêts à perdre plutôt leurs biens et leur vie même, que la religion dont ils font une profession ouverte.

Les catholiques d'une petite ville qui est à douze lieues d'ici, nommée Caffa, viennent de nous donner des preuves éclatantes de la sincérité de leur foi. Le bacha de cette ville voulant s'enrichir, fut conseillé par des schismatiques de le faire aux dépens des catholiques; ils l'assurèrent qu'ils étoient les plus riches du pays, et qu'ils avoient toujours de l'argent caché chez eux. Le bacha, pour profiter de cet avis, leur en fit demander par son lieutenant; cet officier leur fit entendre qu'il y alloit de la prison, s'ils ne satisfaisoient pas incessamment le bacha. La crainte du cachot étoit bien moins grande pour eux, que celle de s'attirer, par leur refus, la perte du libre exercice de leur religion. Ils se cotisèrent tous pour faire la somme qu'on leur demandoit. Le lieutenant leur fit espérer que moyennant cette somme on les laisseroit en paix. Mais la Providence prit soin de les venger, quelque temps après, de la violence et de l'injustice qu'on leur faisoit; car le kasiosken, c'est-à-dire le mufti général de toute la Crimée, ayant été informé de cette injuste avanie, déposa le cadi, pour ne s'être pas opposé à cette vexation du bacha; il envoya ordre au bacha de restituer sur l'heure l'argent qu'il avoit injustement reçu, et l'avertit en même

temps qu'il y alloit de sa tête, s'il forçoit, comme il faisoit, par ses vexations, les sujets du Grand-Seigneur, de sortir de ses états pour aller en Pologne, et dans d'autres royaumes, mettre leurs biens et leur vie en sûreté.

Cette action de justice a bien consolé nos catholiques, et augmenté leur confiance en Dieu, qui daigne prendre leur cause en main, et leur donner souvent des preuves de ses soins paternels. Nous les recommandons à vos saints sacrifices, et à ceux de tous nos pères. Je vous demande en particulier pour moi le secours de vos prières. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

RELATION

Abrégée du voyage que M. Charles Poncet, médecin français, fit en Ethiopie en 1698, 1699 *et* 1700.

Je partis du Caire, capitale de l'Egypte, le 10 juin de l'année 1698, avec Hagi Ali, officier de l'empereur d'Ethiopie, et le père Charles-François-Xavier de Brevedent, missionnaire de la compagnie de Jésus. Nous nous embarquâmes sur le Nil à Boulac, qui est à demi-lieue de cette ville. Comme les eaux étoient basses, et nos pilotes fort ignorans, nous employâmes quinze jours pour nous rendre à Manfelout, quoiqu'on fasse ce voyage en cinq jours, quand la rivière est grosse et le vent favorable. Manfelout est une ville de la Haute-Egypte, favorable pour le commerce des toiles. Le Grand-Seigneur y tient cinq cents janissaires et deux cents spahis en garnison, pour empêcher les excursions des Arabes qui désolent tout ce pays.

Le rendez-vous des caravanes de Sennar et d'Ethio-

pie est à Ibnali, demi-lieue au-dessus de Manfelout. Nous campâmes dans ce village pour attendre que toute la caravane se fût assemblée, et nous y demeurâmes plus de trois mois sous nos tentes, où nous souffrîmes beaucoup; car les chaleurs de ce pays sont insupportables, sur-tout aux Européens, qui n'y sont pas accoutumés. Le soleil est si brûlant, que depuis dix heures du matin jusqu'au soir, nous avions de la peine à respirer. Après avoir acheté des chameaux et fait toutes les provisions nécessaires pour passer les déserts de la Lybie, nous quittâmes ce désagréable séjour le 24 septembre sur les trois heures après midi, et nous allâmes coucher à une lieue et demie de là, sur le bord oriental du Nil, dans un lieu nommé Cantara, où il nous fallut encore camper pendant quelques jours pour attendre les marchands de Girgé et de Siout, qui n'étoient pas encore arrivés.

Un parent du roi de Sennar m'invita à aller à Siout, et m'envoya un cheval arabe. Je passai le Nil sur un pont fort large et bâti de belles pierres de taille. Je crois que c'est le seul pont qui soit sur cette rivière, et j'y arrivai en quatre heures de chemin. Je vis les restes d'un ancien et magnifique amphithéâtre avec quelques mausolées des anciens Romains. La ville de Siout est environnée de jardins délicieux et de beaux palmiers, qui portent les plus excellentes dattes que l'on mange en Egypte. Ayant trouvé à mon retour tout le monde assemblé, nous partîmes le 2 d'octobre de grand matin, et nous entrâmes dès ce jour-là dans un désert affreux. On court de grands dangers dans ces déserts, parce que les sables étant mouvans, s'élèvent au moindre vent, obscurcissent l'air, et retombant ensuite en forme de pluie, ensevelissent souvent les voyageurs, ou du moins leur font perdre la route qu'ils doivent tenir.

L'on garde un grand ordre dans la marche des caravanes. Outre le chef, qui décide de toutes les dis-

putes et de tous les différends qui surviennent, il y a les conducteurs, qui marchent à la tête de la caravane, et qui donnent le signal pour partir et pour s'arrêter, en frappant sur une petite timbale. On se met en route trois ou quatre heures avant le jour; il faut que tous les chameaux et toutes les bêtes de charge soient prêts en ce temps-là; on ne peut perdre de vue la caravane, ni s'en écarter sans se mettre dans un danger évident de périr. Ceux qui la conduisent sont si habiles, que, quoiqu'il ne paroisse aucune trace sur le sable, ils ne lui font jamais prendre le moindre détour. Après avoir marché jusqu'à midi, on s'arrête une demi-heure sans décharger les chameaux, et l'on prend un peu de repos, après quoi l'on poursuit sa route jusqu'à trois ou quatre heures de nuit. Comme on garde dans tous les campemens le rang qu'on a eu le jour du départ, il n'y a jamais sur cela la moindre dispute entre les voyageurs.

Nous arrivâmes le 6 d'octobre à Helaoüé; c'est une assez grosse bourgade, et la dernière qui dépende du Grand-Seigneur. Il y a une garnison de cinq cents janissaires et de trois cents spahis, sous un officier qu'on appelle en ce pays-là *Kachif-Helaoüé*. L'endroit est fort agréable, et répond parfaitement à son nom, qui signifie *pays de douceur*. On y voit quantité de jardins arrosés de ruisseaux, et un grand nombre de palmiers toujours verts. On y trouve de la coloquinte, et toutes les campagnes sont remplies de séné, qui croît sur un arbrisseau haut d'environ trois pieds. Cette drogue, dont on ne croit pas se pouvoir passer en Europe, n'est d'aucun usage en ce pays-là. Les habitans d'Helaoüé, ne se servent dans leurs maladies que de la racine de l'*ézula*, qu'ils font infuser dans du lait pendant une nuit, et qu'ils prennent le lendemain après l'avoir fait passer par un tamis. Ce remède est très-violent, mais il est à leur goût, et ils s'en louent beaucoup. L'ézula est un

gros

gros arbre, dont la fleur est bleue. Il se forme de cette fleur une espèce de ballon ovale plein de coton dont les gens du pays font des toiles assez fines.

Nous demeurâmes quatre jours à Helaoüé pour prendre de l'eau et des vivres; car nous devions passer un désert où l'on ne trouve ni fontaines, ni ruisseaux. La chaleur est si grande, et les sables de ces déserts sont si brûlans, qu'on ne peut y marcher nu-pieds, sans les avoir bientôt extraordinairement enflés. Les nuits cependant sont assez froides; ce qui cause à ceux qui voyagent en ce pays-là, de fâcheuses maladies, s'ils ne prennent de grandes précautions. Après deux jours de marche nous arrivâmes à Chabbé (1), qui est un pays plein d'alun, et trois jours après à Selyme, où nous prîmes de l'eau pour cinq jours dans une excellente source, qui est au milieu de ce désert. Ces vastes solitudes, où l'on ne trouve ni oiseaux, ni bêtes sauvages, ni herbes, ni même aucun moucheron, et où l'on ne voit que des montagnes de sable, des carcasses et des ossemens de chameaux, impriment en l'âme je ne sais quelle horreur, qui rend ce voyage ennuyeux et désagréable. Il seroit bien difficile de traverser ces terribles déserts sans le secours des chameaux. Ces animaux sont six et sept jours sans boire et sans manger; ce que je n'aurois jamais pu croire, si je ne l'avois observé avec exactitude. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'un vénérable vieillard, frère du patriarche d'Ethiopie, qui étoit dans notre caravane, m'assura qu'ayant fait deux fois le voyage de Selyme à Sudan dans le pays des Nègres, et ayant employé chaque fois quarante jours à passer par les déserts qu'on trouve dans cette route, les chameaux de sa caravane ne burent

(1) *Chabbé* signifie en arabe de l'alun. C'est à Chabbé que commence le royaume de Gondola, qui dépend de celui de Sennar. (*Note de l'ancienne édition.*)

ni ne mangèrent pendant tout ce temps-là (1). Trois ou quatre heures de repos chaque nuit les soutiennent, et suppléent au défaut de nourriture, qu'il ne leur faut donner qu'après les avoir fait boire, parce qu'autrement ils crèveroient.

Le royaume de Sudan est à l'ouest de celui de Sennar. Les marchands de la Haute-Egypte y vont chercher de l'or et des esclaves. Les rois de Sennar et de Sudan sont presque toujours en guerre. Pour ce qui est des mulets et des ânes, dont on se sert aussi pour traverser ces déserts, on ne leur donne chaque jour qu'une petite mesure d'eau.

Le 26 octobre nous arrivâmes à Machou, grosse bourgade sur le bord oriental du Nil. Ce fleuve forme en cet endroit deux grandes îles remplies de palmiers, de séné et de coloquinte. Machou, le seul lieu habité depuis Helaoüé, est dans la province de Tungi; il appartient au roi de Sennar, et fait le commencement du pays des Barauras, que nous appelons *Barbarins*. L'erbab ou le gouverneur de cette province ayant appris que l'empereur d'Ethiopie nous appeloit à sa cour, nous invita à venir à Argos où il demeure. Cette bourgade est vis-à-vis de Machou, de l'autre côté du Nil; nous y allâmes en bâteau. Le

---

(1) Ce que Messieurs des Missions étrangères marquent en leur dernière relation, n'est pas moins surprenant. Voici ce qu'ils rapportent de quelques Chrétiens de la Cochinchine, qui sont morts pour la défense de la foi.

« Des quatre autres qui restoient en prison, trois ont » combattu jusqu'à la mort contre la faim et la soif, mais » plus long-temps qu'on ne pourra peut-être croire en Eu- » rope. Car je doute que l'on puisse se persuader qu'ils » aient pu vivre autant qu'ils ont vécu sans boire et sans » manger. Le premier fut M. Laurençon, qui ne mourut » que le quarantième jour de sa prison. Le saint vieillard » Antoine le suivit trois jours après, et M.me Agnès porta » ses langueurs jusqu'au quarante-sixième jour, qu'elle ex- » pira doucement. » (*Note de l'ancienne édition.*)

gouverneur nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, et nous régala pendant deux jours, ce qui nous fit plaisir, après les grandes fatigues que nous venions d'essuyer. Le grand douanier, qui est le fils du roi de Dongola, demeure aussi à Argos. Ce prince ne paroît jamais en public, que monté sur un cheval couvert de deux cents clochettes de bronze qui font un grand bruit, et qu'accompagné de vingt mousquetaires et de deux cents soldats armés de lances et de sabres. Il vint visiter nos tentes, où on lui présenta du café, et où l'on paya les droits qui consistent en savon et en toiles. Il nous fit l'honneur de nous inviter le lendemain à dîner. Nous y allâmes à l'heure marquée. Son palais est grand et bâti de briques cuites au soleil; les murailles sont fort élevées, et flanquées d'espace en espace de grosses tours carrées sans embrasures, parce que l'on n'a point en ce pays-là l'usage du canon, mais seulement celui du mousquet.

Après avoir demeuré huit jours à Machou, nous en partîmes le 4 de novembre, et nous arrivâmes le 13 du même mois à Dongola. Tout le pays que nous trouvâmes dans notre route jusqu'à cette ville, et même jusqu'à celle de Sennar, est un pays très-agréable; mais il n'a qu'environ une lieue de largeur. Ce ne sont au-delà que des déserts affreux. Le Nil passe au milieu de cette délicieuse plaine. Les bords en sont hauts et élevés; ainsi ce n'est point l'inondation de ce fleuve qui cause, comme en Egypte, la fertilité de cette campagne, mais l'industrie et le travail des habitans. Comme il ne pleut que très-rarement en ce pays-là, ils ont soin d'élever, par le moyen de certaines roues que des bœufs font tourner, une quantité prodigieuse d'eaux qu'ils conduisent par le milieu des terres, dans des réservoirs destinés à les recevoir, d'où ils les tirent ensuite, quand ils en ont besoin pour arroser leurs terres, qui seroient stériles et incultes sans ce secours.

On ne se sert point d'argent en ce pays-là pour le commerce ; tout s'y fait par échange comme dans les premiers temps. Avec du poivre, de l'anis, du fenouil, du clou de girofle, du chourga qui est de la laine teinte en bleu, du spica de France, du mahaleb d'Egypte et autres choses semblables, les voyageurs achètent les vivres qui leur sont nécessaires. On ne mange que du pain de dora, qui est un petit grain rond, dont on se sert aussi pour faire une espèce de bière épaisse et d'un très-mauvais goût. Comme elle ne se conserve pas, on est obligé d'en faire presque à toute heure. Un homme qui a du pain de dora et une calebasse pleine de cette désagréable liqueur, dont ils boivent jusqu'à s'enivrer, se croit heureux et en état de faire bonne chère. Avec une nourriture si légère, ces gens-là se portent bien, et sont plus robustes et plus forts que les Européens. Leurs maisons sont de terre, basses, et couvertes de cannes de dora. Mais leurs chevaux sont parfaitement beaux, et ils sont habiles à les dresser au manége. Leurs selles ont des appuis fort hauts, ce qui les fatigue beaucoup. Les personnes de qualité ont la tête nue, et les cheveux tressés assez proprement. Tout leur habit consiste dans une espèce de veste assez mal-propre et sans manches, et leur chaussure, dans une simple semelle qu'ils attachent avec des courroies. Les gens du commun s'enveloppent d'une pièce de toile, qu'ils mettent autour de leur corps en cent manières différentes. Les enfans vont presque nus. Les hommes ont tous une lance qu'ils portent partout; le fer en est crochu; il y en a de fort propres; ceux qui ont des épées, les portent pendues au bras gauche. Les juremens et les blasphêmes sont fort en usage parmi ces peuples grossiers, qui d'ailleurs sont si débauchés, qu'ils n'ont ni pudeur, ni politesse, ni religion; car quoiqu'ils fassent aujourd'hui profession du

mahométisme, ils n'en savent que la profession de foi, qu'ils répètent à tous momens. Ce qui est déplorable, et ce qui tiroit les larmes des yeux au père de Brevedent, mon cher compagnon, c'est qu'il n'y a pas long-temps que ce pays étoit chrétien, et qu'il n'a perdu la foi que parce qu'il ne s'est trouvé personne qui ait eu assez de zèle pour se consacrer à l'instruction de cette nation abandonnée. Nous trouvâmes encore sur notre route quantité d'ermitages et d'églises à demi-ruinées.

Nous allâmes à petites journées de Machou à Dongola, pour nous délasser un peu des grandes traites que nous avions faites en traversant les déserts. Il n'y avoit que deux ans que tout ce pays avoit été désolé par la peste. Elle fut si violente au Caire, où j'étois cette année-là (1696), et où je m'exposai au service des pestiférés, qu'on assure qu'il y mouroit jusqu'à dix mille personnes chaque jour. Ce terrible fléau ravagea toute la Haute-Egypte et le pays des Barbarins, de sorte que nous trouvâmes plusieurs villes et un grand nombre de villages sans habitans, et de grandes campagnes, autrefois très-fertiles, tout à fait incultes et entièrement abandonnées.

Quand nous fûmes à la vue de la ville de Dongola, le conducteur de notre caravane se détacha, et alla demander au roi la permission d'y entrer avec sa compagnie, ce qu'on lui accorda avec plaisir. Nous étions alors dans un village qui sert comme de faubourg à cette ville, et nous passâmes la rivière dans un grand bateau, que le prince entretient pour la commodité du public; les marchandises payent un droit, mais les passagers ne payent rien.

La ville de Dongola est située au bord oriental du Nil, sur le penchant d'une colline sèche et sablonneuse; les maisons sont très-mal bâties, et les rues à moitié désertes, et remplies de monceaux de sable, que les ravines y entraînent de la montagne. Le

château est au centre de la ville; il est grand et spacieux, mais les fortifications sont peu de chose. Il tient dans le respect les Arabes qui occupent la campagne, où ils font paître librement leurs troupeaux, en payant un léger tribut au mek (1) ou roi de Dongola. Nous eûmes l'honneur de manger plusieurs fois avec ce prince, mais à une table séparée de la sienne. Dans la première audience qu'il nous donna, il étoit vêtu d'une veste de velours vert, qui traînoit jusqu'à terre. Sa garde est nombreuse. Ceux qui sont près de sa personne portent une longue épée devant eux dans le fourreau. Les gardes du dehors ont des demi-piques. Ce prince nous vint voir dans notre tente, et comme j'avois réussi dans quelques cures que j'avois entreprises, il nous invita à demeurer à sa cour; mais dès que nous lui eûmes marqué que nous avions des engagemens avec l'empereur d'Ethiopie, il ne nous fit plus aucune instance. Son royaume est héréditaire; mais il paye tribut au roi de Sennar.

Nous partîmes de Dongola le 6 janvier de l'année 1699, et nous entrâmes quatre jours après dans le royaume de Sennar. L'erbad Ibrahim, frère du premier ministre du roi, que nous trouvâmes sur cette frontière, nous reçut avec honneur, et nous défraya jusqu'à Korty, grosse bourgade sur le Nil, où il nous accompagna, et où nous arrivâmes le 13 janvier. Comme les peuples qui sont au-dessus de Korty, le long du Nil, se sont révoltés contre le roi de Sennar, et qu'ils pillent les caravanes quand elles passent sur leurs terres, on est obligé de s'éloigner des bords de ce fleuve, de prendre sa route entre l'ouest et le midi, et d'entrer dans le grand désert de Bihouda, qu'on ne peut traverser qu'en cinq jours, quelque diligence que l'on fasse. Ce désert

(1) Le *Mek* ou *Malek* de Dongola s'appelle Achmet. (*Note de l'ancienne édition.*)

n'est pas si affreux que ceux de la Lybie, où l'on ne voit que du sable; on trouve de temps en temps en celui-ci des herbes et des arbres. Après l'avoir passé, nous revînmes sur le bord du Nil, à Deirrera, grosse bourgade, où nous demeurâmes deux jours. Ce pays est abondant en vivres, et c'est apparemment ce qui fait que les habitans lui ont donné le nom de *Belad-Allah*, qui veut dire *Pays de Dieu.* Nous en partîmes le 26 janvier, et nous marchâmes vers l'ouest. On ne trouve aucun village dans cette route; mais les habitans, qui campent sous des tentes, apportent des vivres aux voyageurs.

On retrouve le Nil après quelques jours de marche, et on vient à Guerry; c'est la demeure d'un gouverneur, dont le principal emploi est d'examiner si, dans les caravanes qui viennent d'Egypte, personne n'a la petite vérole, parce que cette maladie n'est pas moins dangereuse, et ne fait pas moins de ravages en ce pays-là, que la peste en Europe. Ce gouverneur eut pour nous de grands égards, en faveur du trône d'Ethiopie; c'est ainsi qu'on appelle l'empereur d'Ethiopie, et il nous exempta de la quarantaine qu'on a coutume de faire en ce lieu-là, où nous passâmes le Nil.

La manière de passer ce fleuve est particulière. On met les hommes et les marchandises dans une barque; mais pour les animaux, on les attache par la tête et par-dessous le ventre avec des cordes, qu'on tire et qu'on lâche à mesure que la barque avance. Les animaux nagent et souffrent beaucoup dans ce passage, plusieurs même y meurent; car quoique le Nil ne soit pas large en cet endroit, il est cependant rapide et profond. Nous partîmes de Guerry, le 1.er février, et allâmes coucher à Alfaa, gros village bâti de pierres de taille, où les hommes sont grands et bien faits.

Après avoir marché au nord-est, pour éviter les

grands détours que fait le Nil, passé par les villages d'Alfon, de Cotran et de Camin, traversé une grande île qui n'est point marquée dans nos cartes, nous arrivâmes à la ville d'Harbagy, où les vivres sont en abondance, et où nous prîmes un peu de repos. Nous passâmes les jours suivans par des forêts d'acacias, dont les arbres hauts et épineux étoient chargés de fleurs jaunes et bleues; ces dernières répandent une odeur fort agréable. Ces bois sont pleins de petits perroquets verts, d'une espèce de gelinottes, et d'un grand nombre d'autres oiseaux qu'on ne connoît point en Europe. Nous ne quittâmes ces charmantes forêts que pour entrer dans de grandes plaines très-fertiles et très-cultivées. Après y avoir marché quelque temps, nous découvrîmes la ville de Sennar, dont la situation nous parut enchantée.

Cette ville, qui a près d'une lieue et demie de circuit, est fort peuplée, mais mal-propre et mal policée. On y compte environ cent mille âmes. Elle est située à l'occident du Nil, sur une hauteur à treize degrés quatre minutes (1) de latitude septentrionale, selon l'observation que le père de Brevedent fit à midi, le 21 mars 1699. Les maisons n'ont qu'un étage, et sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit, sont fort commodes. Pour les faubourgs, ce ne sont que de méchantes cabanes faites de cannes. Le palais du Roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil; il n'a rien de régulier; on n'y voit qu'un amas confus de bâtimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce palais sont assez richement meublés, avec de grands tapis à la manière du Levant.

On nous présenta au Roi dès le lendemain de notre arrivée. On commença par nous faire quitter nos sou-

(1) C'est peut-être une erreur de chiffre. Sennar est à 15 degrés 4 minutes.



liers; c'est un point de cérémonial qu'il faut que les étrangers gardent; car pour les sujets du prince, ils ne doivent jamais paroître devant lui que les pieds nus. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour pavée de carreaux de faïence de différentes couleurs. Elle étoit bordée de gardes armés de lances. Quand nous l'eûmes presque toute traversée, on nous arrêta devant une pierre qui est proche d'un salon ouvert, où le Roi a coutume de donner audience aux ambassadeurs. Nous saluâmes là le Roi, selon la coutume du pays, en nous mettant à genoux, et baisant trois fois la terre. Le prince, âgé de dix-neuf ans, est noir, mais bien fait, et d'une taille majestueuse, n'ayant point les lèvres grosses ni le nez écrasé, comme les ont ses sujets. Il étoit assis sur un lit fort propre, en forme de canapé, les jambes croisées l'une sur l'autre, à la manière des Orientaux, et environné d'une vingtaine de vieillards, assis comme lui, mais un peu plus bas. Il étoit vêtu d'une longue veste de soie brodée d'or, et ceint d'une espèce d'écharpe de toile de coton très-fine. Il avoit sur sa tête un turban blanc. Les vieillards étoient à peu près vêtus de la même manière. Le premier ministre, à l'entrée du salon et debout, portoit la parole au Roi, et nous répondoit de sa part. Nous saluâmes une seconde fois ce prince comme nous avions fait dans la cour, et nous lui présentâmes quelques cristaux et quelques curiosités d'Europe, qu'il reçut avec agrément. Il nous fit plusieurs questions, qui marquent que ce prince est curieux, et qu'il a beaucoup d'esprit. Il nous parla du sujet de notre voyage, et nous parut avoir beaucoup d'attachement et de respect pour l'empereur d'Éthiopie. Après une heure d'audience, nous nous retirâmes, en faisant trois profondes révérences. Il nous fit accompagner par ses gardes jusqu'à la maison où nous logions, et nous envoya de grands vases remplis de beurre, de miel et

d'autres rafraîchissemens, avec deux bœufs et deux moutons.

Ce prince va deux fois la semaine dîner à une de ses maisons de campagne, qui est à une lieue de la ville. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cents cavaliers, montés sur de très-beaux chevaux, paroissent d'abord. Le Roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets-de-pied et de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, et qui jouent du tambour de basque; ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cents filles ou femmes marchent pêle-mêle avec ces soldats, et portent sur leurs têtes de grands paniers ronds, de paille de diverses couleurs, et très-bien travaillés. Ces paniers, qui représentent toutes sortes de fleurs, et dont le couvercle est en pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés et remplis de fruits et de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le Roi, et on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cents cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, et ferment toute cette marche.

Le Roi qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table sitôt qu'il est arrivé. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince est de proposer des prix aux seigneurs de sa cour, et de tirer avec eux au blanc avec le fusil, dont ils n'ont pas encore fait grand usage. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne le soir à la ville, dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Cette promenade se fait régulièrement le mercredi et le samedi de chaque semaine. Les autres jours, il tient conseil matin et soir, et s'applique à rendre la justice à ses sujets, dont il ne laisse aucun crime impuni. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès. Aussitôt qu'un criminel est arrêté, on

le présente au juge, qui l'interroge, et qui le condamne à mort, s'il est coupable. La sentence s'exécute sur le champ : on prend le criminel, on le renverse par terre, et on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire. C'est ainsi qu'on traita pendant notre séjour à Sennar, un Ethiopien, nommé Joseph, qui avoit eu le malheur de quitter quelque temps auparavant la religion chrétienne pour embrasser le mahométisme.

Après cette terrible exécution, on m'apporta une petite fille mahométane âgée de cinq à six mois, pour la traiter d'une maladie. Comme cet enfant étoit à l'extrémité, et sans espérance de vie, le père de Brevedent la baptisa sous prétexte de lui donner un remède, et cette fille fut assez heureuse pour mourir après avoir reçu le saint baptême; en quoi il semble que Dieu, par sa merveilleuse providence, avoit voulu remplacer la perte de ce malheureux Ethiopien. Le père de Brevedent, de son côté, étoit si pénétré de joie d'avoir ouvert le ciel à cette âme, qu'il m'assuroit, avec un transport que je ne puis exprimer, que quand il n'auroit fait que cela en sa vie, il se tenoit pour bien récompensé de toutes les peines et de toutes les fatigues qu'il avoit eues en ce voyage.

Tout est à grand marché à Sennar. Un chameau ne coûte que sept à huit livres, un bœuf cinquante sous, un mouton quinze, et une poule un sou. Il en est ainsi à proportion des autres denrées. Le pain de froment n'est pas du goût de ces peuples; ils n'en font que pour les étrangers. Celui dont ils se servent est de *dora*, qui est un petit grain dont j'ai déjà parlé. Ce pain est bon, quand il est frais; mais après un jour il est insipide, et on ne peut en manger; c'est une espèce de gâteau fort large et de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les dents d'éléphant, le tamarin, la civette, le tabac, la

poudre d'or , etc. On tient tous les jours marché dans la grande place , qui est au milieu de la ville , où l'on vend toutes sortes de denrées et de marchandises. On en tient encore un autre dans la place qui est devant le palais du Roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les esclaves. Ils sont assis à terre les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes et les garçons d'un côté , les femmes et les filles de l'autre. On a un esclave des plus forts et des plus robustes pour dix écus ; ce qui fait que les marchands d'Egypte en enlèvent tous les ans un très-grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce royaume , vaut un double de France ; c'est un petit morceau de fer de la figure d'une croix de saint Antoine. Le *fadda* vient de Turquie ; c'est une monnoie d'argent fort mince et moins grande qu'un denier. Elle vaut un sou marqué. Outre ces deux monnoies , on ne se sert que de réaux et de piastres d'Espagne , qui doivent être rondes , car les carrées ne passent point dans le commerce. Les piastres valent environ quatre francs en ce pays-là.

Les chaleurs de Sennar (1) sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de janvier , et finissent à la fin d'avril ; elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois , qui infectent l'air , et qui causent une grande mortalité parmi les hommes et parmi les animaux. C'est un peu la faute des habitans , qui sont mal-propres , et qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent , et qui venant ensuite à se corrompre , répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes et trom-

(1) Sennar en arabe signifie poison et feu. (*Note de l'ancienne édition.*)

peurs, mais d'ailleurs fort superstitieux et fort attachés au mahométisme. Quand ils rencontrent un Chrétien dans les rues, ils ne manquent jamais de prononcer leur profession de foi, qui consiste en trois paroles : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.* L'eau-de-vie, le vin et l'hydromel même leur sont défendus, et ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson ordinaire est une espèce de bière, semblable à celle de Dongola. Ils l'appellent *bousa ;* elle est fort épaisse et d'un fort mauvais goût. Voici la manière dont ils la préparent. Ils font rôtir au feu la graine de dora ; ils la jettent ensuite dans l'eau froide, et après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Ethiopie.

Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés et chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles et leurs narines même sont chargées de semblables anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes et les filles du commun, elles ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on porte au royaume de Sennar, sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc et jaune, de la clincaillerie, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des espèces de chapelets de verre de toutes les couleurs, et enfin du noir à noircir qu'ils appellent

kool ; et qui est fort estimé en ce pays-là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux et les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Ethiopie, avec cette différence qu'à Sennar les plus gros grains de verre sont les plus estimés, et en Ethiopie les plus petits.

Les marchands de Sennar font un gros commerce du côté de l'Orient. Au temps de la mousson ils s'embarquent à Suaquen sur la mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là et la ville de Suaquen, appartiennent au Grand-Seigneur. Ils passent de là à Moka, ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au roi d'Yemen, et se rendent ensuite à Surate, où ils porteut l'or, la civette et les dents d'éléphant, et en rapportent les épiceries et les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le roi de Sennar est mort, le grand-conseil s'assemble, et par une coutume également barbare et détestable, fait égorger tous les frères du prince qui doit monter sur le trône. Le prince Gorech, qui est demeuré inconnu jusqu'à la mort du roi son frère, eut le bonheur d'être soustrait par sa nourrice à la cruauté de ce terrible conseil. On a encore sauvé un des frères du Roi qui règne aujourd'hui. Ce prince est à la cour d'Ethiopie, où il se distingue par son mérite et par sa naissance.

Après avoir demeuré trois mois à la cour du roi de Sennar, qui nous combla d'honneurs, nous prîmes congé de lui. Il eut la bonté de nous donner une sauve-garde qu'on appelle *Soccori*, pour nous défrayer, et pour nous conduire jusqu'aux frontières de son royaume. Nous nous embarquâmes dans un gros tronc d'arbre creusé en forme de barque ; nous passâmes le Nil le 12 mai 1699, et allâmes camper à Basboch, gros village à demi-lieue de la ville de Sennar. Nous y demeurâmes trois jours pour attendre

que toute notre caravane se fût assemblée, et nous en partîmes enfin le 15 de mai au soir. Nous marchâmes toute la nuit jusqu'à Bacras, grosse bourgade, dont le seigneur étoit un vénérable vieillard, âgé de cent trente ans, qui nous parut aussi fort et aussi vigoureux que s'il n'en eût eu que quarante. Il avoit servi cinq rois de Sennar. Nous allâmes le voir; il nous reçut fort gracieusement, et nous demanda des nouvelles de l'Europe. Nous lui fîmes un petit présent, et il nous envoya à manger dans notre tente pour nous en marquer sa reconnoissance. Nous continuâmes notre route et nous arrivâmes le lendemain à Abeq, méchant hameau, où l'on ne trouve que de pauvres cabanes de bergers; et le jour suivant à Baha, après avoir marché dix heures sans nous arrêter. Baha est un petit village sur un bras du Nil, qui étoit à sec. Le 19 nous allâmes coucher à Dodar, qui ne vaut pas mieux que Baha, et le lendemain, après quatre heures de chemin, à Abra, grosse bourgade, où nous perdîmes deux de nos chameaux, que nous eûmes bien de la peine à retrouver. Nous gagnâmes le village de Debarké et ensuite celui de Bulbul, et après avoir marché par un pays fort beau et fort peuplé, nous nous rendîmes, le 25 de mai, à Giesim, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu d'une forêt dont les arbres sont fort différens de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Ils sont plus hauts que nos plus grands chênes, et il y en a de si gros, que neuf hommes ensemble ne les pourroient pas embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, et leur fruit, qui est très-amer, aux courges; il y en a aussi de ronds. Je vis à Giesim un de ces gros arbres creusé naturellement et sans art. On entroit par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte en haut, et dont la capacité étoit si grande que cinquante personnes auroient pu aisément s'y tenir debout.

Je vis un autre arbre nommé *gelingue*, qui n'est pas plus gros que nos chênes, mais qui est aussi haut que ceux dont je viens de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de grains jaunes, et d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur et très-rafraîchissante, ce qui fait plaisir dans un pays aussi chaud que celui-là; l'écorce en est dure et épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lis, et porte une graine semblable à celle du pavot.

Il y a encore en ce pays-là une autre sorte d'arbre nommé *deleb*. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, et à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent à un éventail, mais elles sont plus larges. Son fruit est rond et en grappe, et depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux dont nous venons de parler. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures qui forment une espèce de calice. Il est jaune quand il est mûr, et son écorce est si épaisse et si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, et qu'il vînt à tomber sur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance, qui a l'odeur du baume, est si douce et si agréable, que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien mangé de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse et fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont je viens de parler, ce même arbre en porte encore un autre,

autre, en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on lève, et qui a le goût de châtaignes cuites.

Le *domi* est comme le mâle du *deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier, mais ses feuilles sont presque aussi longues et une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, et même des voiles pour les vaisseaux de la mer Rouge. Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, et dont la substance est blanche et douce comme le lait, et fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *couglès* est encore d'une grosseur énorme. Ce sont neuf ou dix gros arbres liés et collés ensemble d'une manière fort irrégulière. Il a une feuille petite, et ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans les vastes forêts de ce pays plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

Nous demeurâmes dix-neuf jours à Giesim. Cette bourgade est à mi-chemin de la ville de Sennar et des confins de l'Ethiopie, et au dixième degré de latitude septentrionale (1), selon l'observation qu'en fit le père de Brevedent. Quand on est arrivé à Giesim, on est obligé de se défaire de ses chameaux, à cause des montagnes qu'il faut traverser et des herbes qui empoisonnent ces animaux, et c'est ce qui fait qu'en Ethiopie on ne se sert que de mulets et de chevaux qu'on ne ferre point. On ne vend ses chameaux à Giezim qu'à condition qu'on s'en servira jusqu'à Giranna, où ceux qui les achètent les viennent quérir. Nous vîmes à Giesim une caravane de *Gebertis*. Ces peuples sont mahométans et dépendent de l'empereur d'Ethiopie, qui les traite en esclaves conformément à leur nom. La cause du long séjour que nous fîmes dans cette bourgade, dont la situa-

(1) Giesim est à 14 degrés quelques minutes de latitude.

tion est belle et agréable, fut la mort de la reine, mère du roi de Sennar. L'officier qui nous conduisoit, retourna à Sennar prendre de nouveaux ordres du roi son maître, et nous fûmes obligés de l'attendre. Ce fut pour nous un très-fâcheux contre-temps; car les pluies nous surprirent en ce lieu-là. Il ne plut d'abord qu'après le coucher du soleil; cette pluie est toujours précédée d'éclairs et de tonnerres; pendant le jour le ciel est très-serein, mais la chaleur est insupportable.

Nous partîmes de Giezim le 11 juin, et après cinq heures de chemin nous trouvâmes un village qu'on appelle Deleb, à cause des grandes allées d'arbres de ce nom qu'on voit à perte de vue. Nous marchâmes long-temps dans ces délicieuses allées, qui sont plantées en échiquier. Nous arrivâmes le lendemain à Chau, village sur le Nil, et le jour suivant à Abotkua où il y a une espèce de buis, qui n'a pas la feuille ni la fermeté du nôtre. On voit dans toute cette route de grandes forêts de tamarins toujours verts. La feuille en est un peu plus large que celle du cyprès. Cet arbre a de petites fleurs bleues d'une très-bonne odeur, et un fruit à-peu-près semblable à la prune. On l'appelle *erdeb* dans ce pays. Ces forêts de tamarins sont si touffues, que le soleil ne les peut pénétrer. Nous passâmes la nuit suivante dans la vallée de Sounone au milieu d'une belle prairie, et en deux jours nous nous rendîmes à Serké, jolie ville de cinq à six cents maisons fort propres, quoiqu'elles ne soient bâties que de cannes d'Inde. Serké est au milieu des montagnes dans un beau vallon; on trouve un petit ruisseau à la sortie de cette ville, et c'est ce petit ruisseau qui sépare l'Ethiopie du royaume de Sennar.

Depuis Serké, d'où nous partîmes le 20 juin, jusqu'à Gondar, capitale d'Ethiopie, nous trouvâmes quantité de belles fontaines, et des montagnes presque



continuelles de différentes figures, mais toutes fort agréables, et couvertes d'arbres qui sont inconnus en Europe, et qui nous parurent encore plus beaux et plus hauts que ceux de Sennâr. Ces montagnes, dont les unes s'élèvent en pyramides, les autres en cônes, sont si bien cultivées, qu'il n'y a point de terrain inutile; et elles sont d'ailleurs si peuplées, qu'on diroit que c'est une ville continuelle. Nous couchâmes le lendemain à Tambisso, gros village qui appartient au patriarche d'Ethiopie, et nous nous rendîmes le jour suivant à Abiad, situé sur une haute montagne couverte de sycomores. Depuis Giezim jusqu'à ce village, toutes les campagnes sont remplies de coton. Nous nous arrêtâmes le 23 juin, dans un vallon plein d'ébéniers et de cannes d'Inde, où un lion nous enleva un de nos chameaux. Les lions sont communs en ce pays-là, et on les entend rugir toute la nuit. On les écarte en allumant de grands feux qu'on a soin d'entretenir. On trouve sur ces montagnes des squinantes (1) et quantité d'autres plantes et herbes aromatiques.

Le 24, nous passâmes la rivière de Gandova, qui est fort profonde et fort rapide, ce qui rend ce passage très-dangereux. Elle n'est pas tout-à-fait si large que la Seine à Paris. Elle descend des montagnes avec tant de rapidité, que dans ses débordemens elle entraîne tout ce qu'elle trouve. Ils sont quelquefois si grands, qu'il faut dix jours pour la traverser. Comme elle étoit alors fort basse, nous la passâmes sans peine. Elle se décharge dans une autre rivière qu'on appelle Tekesel, c'est-à-dire l'*Epouvantable;* et ces deux rivières unies ensemble, vont se jeter dans le Nil. Nous passâmes encore deux grosses rivières le jour suivant; elles étoient bordées de buis d'une grosseur énorme, et hauts

(1) C'est le schénante, ou jonc odorant.

comme nos hêtres. Ce jour-là, une de nos bêtes de charge s'étant écartée de la caravane, fut mordue à la cuisse par un ours. La plaie étoit grande et dangereuse : les gens du pays ne firent que lui appliquer un caustique avec le feu, et l'animal fut guéri.

Nous entrâmes le 26 dans une grande plaine remplie de grenadiers, et nous y passâmes la nuit à la vue de Girana, où nous arrivâmes le lendemain. Girana est un village situé au haut d'une montagne, d'où l'on découvre le plus beau pays du monde. C'est dans ce lieu qu'on change de voiture, et qu'on quitte les chameaux pour prendre les chevaux, comme je l'ai déjà dit. Le seigneur de Girana nous vint rendre visite, et nous fit apporter des rafraîchissemens. Nous y trouvâmes une escorte de trente hommes que l'empereur d'Ethiopie nous avoit envoyés pour notre sûreté, et pour faire honneur au frère du patriarche qui étoit dans notre caravane; et on nous délivra du soin de notre bagage, selon la coutume de cet empire. Voici la manière dont on en use.

Quand l'empereur d'Ethiopie appelle quelqu'un à sa cour, on confie son bagage au seigneur du premier village que l'on trouve sur sa route. Ce seigneur le met entre les mains de ses vassaux, qui sont obligés de le porter jusqu'au village voisin. Ceux-ci le confient aux habitans de ce second village, lesquels le portent jusqu'au premier village qu'ils rencontrent; et ainsi consécutivement jusqu'à la ville capitale. Ce qui se fait avec une exactitude et une fidélité merveilleuses.

Les pluies, la fatigue du voyage, et surtout la maladie du père de Brevedent, nous obligèrent de demeurer quelques jours à Girana. Nous en partîmes le premier jour de juillet; et après trois heures de marche par des montagnes et par des chemins impraticables, nous vînmes à Barangoa, et le lendemain

à Chelga, grande et belle ville, environnée d'aloès. C'est un lieu d'un grand commerce : il y a tous les jours marché, où les habitans des environs viennent vendre la civette, l'or et toute sorte de bétail et de vivres. Le roi de Sennar a dans cette ville, avec l'agrément de l'empereur d'Ethiopie, un douanier pour recevoir les droits du coton qu'on porte de son royaume en Ethiopie, et ces droits se partagent également entre ces deux princes. A deux lieues de Chelga, du côté du septentrion, on voit un torrent qui tombe d'une montagne très-haute et très-escarpée, et qui fait une cascade naturelle, que l'art auroit peine à imiter. L'eau de cette cascade étant partagée en différens canaux, arrose toute la campagne, et la rend très-fertile.

Nous arrivâmes enfin le 3 juillet à Barko, petite ville fort jolie, située au milieu d'une plaine très-agréable, et à une demi journée de la capitale d'Ethiopie. Nous fûmes obligés de nous arrêter en ce lieu-là, parce que j'y tombai grièvement malade, et que mon cher compagnon, le père de Brevedent, se vit en peu de jours réduit à la dernière extrémité par un violent purgatif de pignons d'Inde dit *cataputia*, qu'on lui donna fort mal-à-propos à Tripoli de Syrie. Ce remède toujours dangereux, selon un très-habile homme (1), lui avoit causé un flux dont il étoit incommodé, et qu'il m'avoit toujours caché par modestie. Je n'eus pas plutôt appris l'état où il étoit, que je me fis porter dans sa chambre, quoique je fusse alors très-mal. Mes larmes plutôt que mes paroles, lui firent connoître que je désespérois de sa guérison, et que son mal étoit sans remède. Ces larmes étoient sincères; et si j'avois pu le sauver aux dépens de ma vie, je l'aurois fait avec plaisir. Mais il étoit mûr pour le ciel, et Dieu vouloit récom-

(1) Philos. Cosmopol. (*Note de l'ancienne édition.*)

penser ses travaux apostoliques. Je l'avois connu au Caire où sa réputation étoit si grande, qu'il passoit pour un homme favorisé de Dieu par des grâces extraordinaires, et même par le don des miracles et de prophétie.

C'est l'idée que je m'en étois alors formée sur le bruit commun, mais dont je connus parfaitement la vérité dans la suite par diverses prédictions qu'il fit soit de sa mort, soit de plusieurs autres choses qui me sont arrivées de la manière dont il me les avoit prédites. Pendant tout le voyage, il ne me parla que de Dieu, et ses paroles étoient si vives et si pleines d'onction, qu'elles faisoient sur moi de profondes impressions. Dans les derniers momens de sa vie, son cœur se répandit en des sentimens d'amour et de reconnoissance envers Dieu, si ardens et si tendres que je ne les oublierai jamais. C'est dans ces sentimens que ce saint homme mourut dans une terre étrangère, à la vue de la ville capitale d'Ethiopie, comme saint François Xavier, dont il portoit le nom, étoit mort autrefois à la vue de la Chine, lorsqu'il étoit près d'y entrer pour gagner ce vaste empire à Jésus-Christ.

Pour rendre justice au père de Brevedent, je puis dire que jamais je n'ai connu d'homme plus intrépide et plus courageux dans les dangers, plus ardent et plus ferme, lorsqu'il falloit soutenir les intérêts de la religion, plus modeste et plus religieux dans ses manières et dans toute sa conduite. Il mourut le 9 juillet de l'année 1699, à trois heures du soir. Plusieurs religieux d'Ethiopie, qui furent présens à sa mort, en furent si touchés et si édifiés, que je ne doute pas qu'ils ne conservent toute leur vie un grand respect pour la mémoire d'un si saint missionnaire. Ces religieux vinrent le lendemain en corps, revêtus de leurs habits de cérémonie, ayant chacun une croix de fer à la main. Après avoir fait les prières

pour les morts et les encensemens ordinaires, ils portèrent eux-mêmes le corps dans une église dédiée à la sainte Vierge, en laquelle il fut inhumé.

Ma maladie et la douleur dont j'étois accablé, m'arrêtèrent à Barko jusqu'au 21 de juillet que je partis pour Gondar (1), où j'arrivai le soir. J'allai descendre au palais (2), où l'on m'avoit préparé un appartement proche de celui d'un des enfans de l'empereur. J'eus l'honneur dès le lendemain de voir ce prince, qui me témoigna mille bontés, et qui me marqua être affligé de la mort de mon compagnon, dont on lui avoit fait connoître le mérite et la capacité. Il m'ordonna de prendre tout le repos qui me seroit nécessaire pour me remettre de ma maladie, avant que de paroître en public. Il me venoit voir presque tous les jours par une petite galerie, qui communiquoit à son appartement. Après m'être délassé des fatigues d'un si long et si pénible voyage, il me fit l'honneur de me donner une audience publique. Ce fut le 10 d'août sur les dix heures du

(1) On appelle cette ville capitale *Gondar à Catma*, c'est-à-dire *ville du cachet*. (*Note de l'ancienne édition.*)

(2) La première partie du voyage de M. Poncet est curieuse, surtout pour la géographie : elle est généralement estimée. La seconde l'est beaucoup moins. On est étonné de voir M. Poncet décrire de grandes villes, tandis que l'on sait que l'empereur d'Ethiopie campe toujours sous des tentes, et qu'il n'y a point de villes dans ce royaume. Il y en a même qui prétendent que M. Poncet n'a jamais vu l'empereur, ou que s'il l'a vu, cela n'a pu être qu'en secret. M. Poncet, qui avoit trompé les cours de Versailles et de Rome, proposa en 1703 un second voyage d'Ethiopie, où il devoit être accompagné par le père du Bernat. Ils s'embarquèrent à Suez pour le port de Gedda, mais Poncet emporta les présens du Roi, se jeta dans l'*Yémen* pour y chercher fortune, alla à Surate, aboutit enfin à Ispahan, où il est mort avec la réputation d'un aventurier et d'un imposteur. On n'a pas supprimé la relation, parce qu'elle contient plusieurs détails curieux et vrais. Il suffit d'avoir prévenu les lecteurs sur les faits douteux ou faux.

matin. On me vint prendre dans ma chambre, et après m'avoir fait traverser plus de vingt appartemens, j'entrai dans une salle où l'Empereur étoit assis sur son trône. C'étoit une espèce de canapé couvert d'un tapis de damas rouge à fleurs d'or : il y avoit tout autour de grands coussins brochés d'or. Ce trône, dont les pieds sont d'or massif, étoit placé au fond de la salle dans une alcove couverte d'un dôme tout brillant d'or et d'azur. L'Empereur étoit vêtu d'une veste de soie brodée d'or avec des manches fort longues. L'écharpe dont il étoit ceint, étoit brodée de la même manière. Il avoit la tête nue, et ses cheveux tressés avec beaucoup de propreté. Une grande émeraude brilloit au-dessus de son front, et lui donnoit de la majesté. Il étoit seul dans l'alcove dont j'ai parlé, assis sur son canapé, les jambes croisées à la manière des Orientaux. Les grands seigneurs étoient des deux côtés debout et en haie, ayant les mains croisées l'une sur l'autre, et gardant un silence plein de respect.

Quand je fus au pied du trône, je fis trois profondes révérences à l'Empereur, et lui baisai la main. C'est un honneur qu'il n'accorde qu'aux personnes qu'il veut distinguer; car pour les autres, il ne leur donne ses mains à baiser qu'après s'être prosternés trois fois par terre, et lui avoir baisé les pieds. Je lui présentai la lettre de M. Maillet, consul de France au Caire; il se la fit interpréter sur-le-champ, et parut en être content. Il me fit plusieurs questions sur la personne du Roi, dont il me parla comme du plus grand et du plus puissant prince de l'Europe; sur l'état de la maison royale; sur la grandeur et les forces de la France. Après avoir répondu à toutes ces questions, je lui fis mes présens, qui consistoient en peintures, en miroirs, cristaux, et en d'autres ouvrages de verre fort bien travaillés. Ce prince les reçut avec un air plein de bonté; et comme j'étois

encore foible, il me fit asseoir et servir une magnifique collation.

Le lendemain il se mit dans les remèdes avec un de ses enfans. Ils suivirent exactement l'un et l'autre le régime que je leur prescrivis. L'effet en fut si heureux, qu'en peu de temps ils furent parfaitement guéris. Ce succès m'attira de nouvelles grâces, et fit que l'Empereur me traita avec plus de familiarité qu'auparavant. Je remarquai dans ce prince une grande piété. Quoiqu'il fût encore dans les remèdes, il voulut communier, et paroître en public le jour de l'Assomption de la Vierge, à laquelle les Ethiopiens ont une dévotion particulière. Il m'invita à cette cérémonie. Je m'y rendis sur les huit heures; je trouvai environ douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du palais. L'Empereur revêtu ce jour-là d'une veste de velours bleu à fleurs d'or, qui traînoit jusqu'à terre, avoit la tête couverte d'une mousseline rayée de filets d'or, qui formoit une espèce de couronne à la manière des anciens, et qui lui laissoit le milieu de la tête nu. Ses souliers étoient à l'indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux princes du sang, superbement vêtus, l'attendoient à la porte du palais avec un magnifique dais sous lequel l'Empereur marcha précédé de ses trompettes, timbales, fifres, harpes, hautbois et autres instrumens qui faisoient une symphonie assez agréable. Il étoit suivi par les sept premiers ministres de l'empire, qui se tenoient par-dessous les bras, et qui avoient la tête couverte à-peu-près comme l'Empereur, ayant chacun une lance à la main. Celui du milieu portoit la couronne impériale tête nue, et sembloit l'appuyer avec peine sur son estomac. Cette couronne fermée et surmontée d'une croix de pierreries, est très-magnifique. Je marchai sur la même ligne que les ministres, habillé à la turque, et conduit par un officier qui

me tenoit par-dessous les bras. Les officiers de la couronne, se tenant de la même manière, suivoient chantant les louanges de l'Empereur, et se répondant les uns aux autres. Les mousquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en manière de juste-au-corps, venoient ensuite, et étoient suivis par les archers armés d'arcs et de flèches. Cette marche étoit fermée par les chevaux de main de l'empereur, superbement enharnachés et couverts de magnifiques étoffes d'or qui traînoient jusqu'à terre et sur lesquelles étoient des peaux de tigre d'une grande beauté.

Le Patriarche revêtu de ses habits pontificaux parsemés de croix d'or, étoit à la porte de la chapelle, accompagné de près de cent religieux vêtus de blanc. Ils étoient rangés en haie, tenant une croix de fer à la main; les uns dans la chapelle, et les autres en dehors. Le Patriarche prit l'Empereur par la main droite, en entrant dans la chapelle qui s'appelle *Tensa Christos*, c'est-à-dire, *l'Eglise de la Résurrection*, et le conduisit près de l'autel à travers une haie de religieux, qui tenoient chacun un gros flambeau allumé à la main. On porta le dais sur la tête de l'Empereur jusqu'à son prie-dieu, qui étoit couvert d'un riche tapis, et à-peu-près semblable aux prie-dieux des prélats d'Italie. L'Empereur demeura presque toujours debout jusqu'à la communion, que le Patriarche lui donna sous les deux espèces. Les cérémonies de la messe sont belles et majestueuses, mais je n'en ai point une idée assez distincte pour les rapporter ici.

La cérémonie étant finie, on tira deux coups de canon, comme on avoit fait en entrant, et l'Empereur sortit de la chapelle, et retourna au palais dans le même ordre qu'il étoit venu. Le ministre qui portoit la couronne, la remit entre les mains du grand trésorier, qui la porta au trésor accompagné d'une

compagnie de fusiliers. L'Empereur étant entré dans la grande salle du palais, s'assit sur un trône fort élevé, ayant les deux princes ses enfans à ses côtés, et après eux les ministres. Pour moi je fus placé vis-à-vis de l'Empereur. Tout le monde étoit debout dans un profond silence, les mains croisées l'une sur l'autre. Après que l'Empereur eut pris de l'hydromel, et quelques écorces d'orange qu'on lui présenta dans une coupe d'or, ceux qui avoient des grâces à demander entrèrent, et s'avancèrent jusqu'au pied du trône, où un des ministres prenoit leurs placets, et les lisoit à haute voix. L'Empereur se donnoit aussi quelquefois la peine de les lire lui-même, et y répondoit sur le champ.

Ce prince mangea ce jour-là en public et en cérémonie. Il étoit assis sur une espèce de lit, et avoit devant lui une grande table. Il y en avoit plusieurs autres plus basses pour les seigneurs de la cour. Le bœuf, le mouton, la volaille, sont les viandes qu'on sert. On les met presque toutes en ragoûts, mais on y mêle tant de poivre, et tant d'autres épiceries qui nous sont inconnues, qu'un Européen n'en peut goûter. On sert en vaisselle de porcelaine et plat à plat. Je ne vis point de gibier, et on m'assura qu'on n'en mangeoit point en Éthiopie. Je fus surpris de voir servir du bœuf cru sur la table de l'Empereur: on l'assaisonne d'une manière particulière. Après qu'on a coupé par morceaux une pièce de bœuf, on l'arrose du fiel de cet animal, qui est un excellent dissolvant, et on la saupoudre de poivre et d'épiceries. Ce ragoût qui est, à leur sens, le mets le plus exquis que l'on puisse manger, me paroissoit fort dégoûtant. L'Empereur n'y toucha pas, parce que je l'avois averti que rien n'étoit plus contraire à sa santé. On a encore en ce pays-là une autre manière d'assaisonner les viandes crues. On prend dans la panse des bœufs, les herbes qui ne sont pas encore

digérées; on les mêle avec la viande, et l'on en fait avec de la moutarde un ragoût appelé *menta*, qui est encore plus dégoûtant que celui dont je viens de parler.

Comme la table où l'on m'avoit placé étoit proche de celle de l'Empereur, ce prince m'adressoit souvent la parole. Son discours roula presque tout sur la personne du Roi, et sur les merveilles de son règne. Il me dit qu'il avoit été charmé du portrait qu'un de ses ambassadeurs lui en avoit fait à son retour des Indes, et qu'il regardoit ce grand prince comme le héros de l'Europe. On fait l'essai des viandes comme en France; l'officier goûte à tous les mets qu'on sert devant le prince. L'Empereur but d'abord un peu d'eau-de-vie qu'on lui servit dans un vase de cristal, et de l'hydromel pendant tout le repas. S'il lui arrive de faire quelqu'excès, on l'avertit; et dans le moment il se lève de table.

On sera peut-être surpris qu'en un pays où il y a d'excellens raisins, on ne se serve que d'hydromel. J'en fus étonné au commencement; mais j'appris que le vin fait de raisins ne se conserve point à cause de la grande chaleur; et comme il se gâte aisément, l'Empereur ne l'aime pas non plus que le peuple; au lieu que tout le monde aime l'hydromel, qui se fait de cette manière: on fait germer l'orge; on la rôtit ensuite à peu près comme nous faisons le café, et on la pulvérise. On fait la même chose d'une racine qui croît dans le pays, et qu'on nomme *taddo*. On prend un vase vernissé; et sur quatre parties d'eau, on en met une de miel qu'on mêle ensemble; et sur le poids de dix livres de cette eau, on met deux onces d'orge et deux onces de *taddo*. On mêle le tout ensemble; on le laisse fermenter trois jours dans un lieu chaud; on le remue de temps en temps, et après trois jours on a d'excellent hydromel, qui est pur et

clarifié, et qui prend la couleur du vin blanc d'Espagne. Cette liqueur est très-bonne, mais elle demande un meilleur estomac que le mien. Elle est forte et on en tire une eau-de-vie qui est aussi bonne que la nôtre.

L'Impératrice vint rendre visite à l'Empereur après le repas. Elle étoit toute couverte de pierreries et magnifiquement vêtue : elle a le teint blanc et le port majestueux. Aussitôt qu'elle parut, toute la cour se retira par respect; l'Empereur m'arrêta avec le religieux qui me servoit d'interprète. La princesse me consulta sur quelques incommodités dont elle se plaignoit, et me demanda ensuite si les dames de France étoient bien faites, de quelle manière elles s'habilloient, et quelles étoient leurs occupations les plus ordinaires.

Le palais est grand et spacieux, et la situation en est charmante. Il est au milieu de la ville, sur une colline qui domine toute la campagne; il a environ une lieue de circuit; les murailles sont de pierres de taille, flanquées de tours, sur lesquelles on a élevé de grandes croix de pierre. Il y a quatre chapelles impériales dans l'enceinte du palais; on les appelle *Beit Christian*, comme les autres églises de l'empire, c'est-à-dire, *maisons des Chrétiens*. Elles sont desservies par cent religieux, qui ont aussi soin d'un collége, où l'on enseigne à lire l'Ecriture sainte aux officiers du palais.

La princesse Helcia, sœur de l'Empereur, a un magnifique palais dans la ville de Gondar. Comme il n'est pas permis en Ethiopie d'épouser des étrangers, elle est mariée à un des plus grands seigneurs de l'empire. Elle va trois fois la semaine au palais rendre visite à l'Empereur son frère, qui a pour elle beaucoup d'estime et d'amitié. Quand cette princesse paroît en public, elle est montée sur une mule richement enharnachée, ayant à ses côtés deux de ses

femmes qui portent sur elle un dais. Quatre à cinq cents femmes l'environnent, chantant des vers à sa louange, et jouant du tambour de basque d'une manière vive et dégagée. Il y a quelques maisons à Gondar, bâties à la manière d'Europe, mais la plupart des autres ressemblent à un entonnoir renversé.

Quoique l'étendue de la ville de *Gondar* soit de trois à quatre lieues, elle n'a point l'agrément de nos villes, et elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage, et qu'il n'y a point de boutiques; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les marchands s'assemblent dans une grande et vaste place pour y traiter de leurs affaires; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre, où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or et le sel sont la monnaie dont on se sert en ce pays-là. L'or n'est point marqué au coin du prince comme en Europe; il est en lingots, qu'on coupe, selon qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-dragme, qui vaut trente sous de notre monnaie; et afin que l'on ne l'altère pas, il y a par-tout des orfèvres, qui en jugent à l'épreuve. On se sert de sel de roche pour la petite monnaie. Il est blanc comme la neige, et dur comme la pierre; on le tire de la montagne *Lafta*, et on le porte dans les magasins de l'Empereur, où on le forme en tablettes, qu'on appelle *amouly*, ou en demi-tablettes, qu'on nomme *courman*. Chaque tablette est longue d'un pied, large et épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt selon le payement que l'on a à faire, et on se sert de ce sel également pour la monnaie et pour l'usage domestique.

Il y a environ cent églises dans la ville de Gondar. Le Patriarche, qui est le chef de la religion, et qui

demeure dans un beau palais près l'église patriarcale, dépend du patriarche d'Alexandrie, qui le consacre. Il nomme tous les supérieurs des monastères, et a un pouvoir absolu sur tous les moines, qui sont en grand nombre; car il n'y a pas d'autres prêtres en Éthiopie, comme il n'y a point d'autres évêques que le Patriarche. L'Empereur a de grands égards pour ce chef de la religion. Il m'ordonna de l'aller voir, et me fit donner quelques curiosités pour lui présenter. Ce prélat, qui s'appelle *Abona Marcos*, me reçut avec civilité; il me mit d'abord une étole au cou; et tenant en main une croix émaillée, il récita sur ma tête quelques prières, comme pour me marquer qu'il me regarderoit dorénavant comme une de ses ouailles et de ses enfans. Les prêtres ont un grand pouvoir sur les peuples, mais ils en abusent quelquefois. L'Empereur Ati Basili, aïeul du prince qui règne aujourd'hui si glorieusement, en fit précipiter sept mille du haut de la montagne de Balbau, pour s'être révoltés contre lui. On peut juger de la grande multitude qu'il y en a dans l'Empire, par ce que me dit un jour le prédécesseur du patriarche d'aujourd'hui, que, dans une seule ordination, il avoit fait dix mille prêtres et six mille diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste en ce que le Patriarche assis récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres, et leur donne sa bénédiction avec une croix de fer de sept à huit livres qu'il tient à la main. Pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction sans réciter l'évangile.

Le prédécesseur du Patriarche d'aujourd'hui, qui avoit été gouverneur de l'Empereur, mourut lorsque j'étois à Gondar. Quoiqu'il eût été déposé pour ses mœurs peu édifiantes, le prince, plein de reconnoissance pour la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, avoit toujours conservé pour lui une

affection particulière. Il tomba malade à Tenket, maison de campagne qui lui appartenoit. L'Empereur m'ordonna de l'aller voir, et me pria de lui conserver un homme qu'il aimoit. Je demeurai deux jours auprès de lui pour examiner sa maladie; je vis qu'il étoit hors d'état de pouvoir guérir, ce qui m'empêcha de lui donner aucun remède, pour ne me pas décrier auprès d'une nation ignorante, qui m'auroit peut-être attribué sa mort, laquelle arriva deux jours après.

J'eus, à mon retour, une aventure des plus extraordinaires de ma vie. Je revenois à Gondar sur une mule, qui est la voiture ordinaire du pays, accompagné de mes domestiques, lorsque cet animal prit l'effroi, et, comme un furieux, m'emporta sans que je pusse le retenir. Je traversai, avec une rapidité effroyable, trois précipices très-profonds, sans me faire aucun mal. Il me sembloit que, par une protection particulière de Dieu, j'étois comme cloué sur cette mule, qui voloit plutôt qu'elle ne couroit. Mourat, que l'Empereur a envoyé ambassadeur en France, et qui est présentement au Caire où il attend ses ordres, et tous mes domestiques, furent témoins de ce fait merveilleux, que le père de Brevedent m'avoit prédit avant sa mort.

L'Empereur parut inconsolable de la mort de l'ancien Patriarche : il en prit le deuil qu'il porta pendant six semaines, et le pleura les deux premières semaines deux fois chaque jour. L'habit violet est, comme en France, l'habit de deuil des empereurs d'Ethiopie.

L'horreur que les Ethiopiens ont pour les Mahométans et pour les Européens, est presque égale. En voici l'occasion. Les Mahométans s'étant rendus puissans en Ethiopie au commencement du seizième siècle, s'emparèrent du gouvernement. Les Abissins ne pouvant souffrir un joug aussi dur et aussi odieux que

que celui des Mahométans, appelèrent à leur secours les Portugais, qui étoient alors fameux dans les Indes, où ils venoient de s'établir. Ces nouveaux conquérans furent bien aises de trouver une entrée libre en Ethiopie. Ils marchèrent contre les Mahométans, les combattirent, les défirent entièrement, et rétablirent la famille impériale sur le trône. Un service si important rendit les Portugais considérables à la cour d'Ethiopie. Plusieurs d'entre eux s'y établirent, et y possédèrent les premiers emplois. Leur nombre s'augmenta, leurs mœurs se corrompirent, et ils gardèrent si peu de mesure, qu'ils donnèrent de la jalousie aux Ethiopiens, qui crurent qu'ils vouloient s'emparer de leur état, et le soumettre à la couronne de Portugal. Ce soupçon mit le peuple en fureur contre les Portugais; on courut aux armes de toutes parts, et on en fit un terrible carnage dans le temps même qu'ils se croyoient le mieux affermis dans cet empire. Ceux qui échappèrent à ce premier mouvement, eurent permission de se retirer. Il sortit d'Ethiopie sept mille familles portugaises, qui se répandirent dans les Indes et sur les côtes d'Afrique. Il en resta quelques-unes dans le pays, et c'est de ces familles que sont venus les Abissins blancs qu'on y voit encore, et dont on prétend que descend l'impératrice qui règne aujourd'hui, et dont je vous ai parlé.

On souffre les Mahométans à Gondar, mais dans le bas de la ville et dans un quartier séparé. On les appelle *Gebertis*, c'est-à-dire, *esclaves*. Les Ethiopiens ne peuvent souffrir qu'ils mangent avec eux; ils ne voudroient pas même manger de la viande tuée par un Mahométan, ni boire dans une tasse dont il se seroit servi, à moins qu'un religieux ne l'eût bénie en faisant le signe de la croix, en récitant des prières, et en soufflant trois fois sur cette tasse, comme pour en chasser le malin esprit. Quand

un Ethiopien rencontre un Mahométan dans les rues, il le salue de la main gauche, ce qui est une marque de mépris.

L'empire d'Ethiopie comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs royaumes. Celui de Tigré, dont le vice-roi s'appelle *Gaurekos*, a vingt-quatre principautés dans sa dépendance. Ce sont autant de petits gouvernemens. Le royaume d'Agau est une des nouvelles conquêtes de l'Empereur. C'étoit auparavant une république, qui avoit ses lois et son gouvernement particulier. L'empereur d'Ethiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les frontières du royaume de Nerea, et l'autre sur celles du royaume de Goyame, où sont les plus riches mines d'or. On porte à Gondar tout ce qui se tire de ces mines, on le purifie, et on le met en lingots qu'on porte dans le trésor impérial, d'où il ne sort que pour le payement des troupes et pour les dépenses de la cour.

La grande puissance de l'Empereur vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets. Il les ôte et les donne comme bon lui semble. Quand le chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par-là son feudataire, et qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens, et de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce prince, qui a un nombre presque infini de ces feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de temps et à peu de frais.

Dans toutes les provinces, il y a des contrôles où l'on tient un registre exact de tous les biens qui reviennent au domaine impérial par la mort du possesseur, et qui sont donnés ensuite à des feudataires. Voici la manière dont l'Empereur les met en pos-

session de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or : *Jésus, empereur d'Ethiopie, de la tribu de Juda, lequel a toujours vaincu ses ennemis*. L'officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, et va ensuite, accompagné de trompettes, de timbales, et d'autres instrumens, et de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le prince vient de le gratifier.

Les ancêtres de l'Empereur avoient des jours réglés pour paroître en public. Ce prince s'est délivré de cette servitude. Il sort quand il le juge à propos, tantôt en cérémonie et tantôt avec moins d'éclat. Quand il sort en cérémonie, il est au milieu d'un gros de cavalerie, sur un cheval richement enharnaché; il est précédé et suivi d'une garde de deux mille hommes. Comme le soleil est si brûlant en Ethiopie, qu'il enlève la peau du visage, à moins qu'on ne prenne quelque précaution pour s'en garantir, l'Empereur met sur sa tête un carton, plié en voûte ou demi-cercle, couvert d'une riche étoffe d'or, lequel s'attache sous le menton. C'est pour éviter l'embarras d'un parasol, et pour recevoir l'air par devant et par derrière, qu'il en use ainsi. Le divertissement le plus ordinaire de ce prince, est de faire faire l'exercice à ses troupes, et de s'exercer à tirer; ce qu'il fait avec tant d'adresse, qu'il passe pour le plus habile tireur de ses états.

Les pluies durent six mois en Ethiopie; elles commencent au mois d'avril, et ne cessent qu'à la fin de septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins et beaux; mais, dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève, ce qui est accompagné ordinairement de tonnerres et d'éclairs. On a cherché long-temps la cause du

débordement du Nil, qui se fait tous les ans si régulièrement en Egypte. On l'a attribué mal à propos à la fonte des neiges; car je ne crois pas qu'on en ait jamais vu en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cause que ces pluies, qui sont si abondantes qu'il semble que ce soit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, et entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur que celui qu'on tire des mines. Les paysans le ramassent avec un grand soin.

Il n'y a guère de pays plus peuplé ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes et les montagnes mêmes, qui sont en grand nombre, sont cultivées. On voit des plaines entières couvertes de cardamome et de gingembre, qui a une odeur très-agréable. La plante en est quatre fois plus grande que ne l'est celle des Indes. La multitude des grandes rivières qui arrosent l'Ethiopie, et qui sont toujours bordées de lis, de jonquilles, de tulipes, et d'une infinité d'autres fleurs que je n'ai pas vues en Europe, rendent ce pays délicieux. Les forêts sont remplies d'orangers, de citronniers, de jasmins, de grenadiers, et de plusieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre qui porte une espèce de roses beaucoup plus odoriférantes que les nôtres.

J'ai vu en ce pays-là un animal extraordinaire. Il n'est guère plus gros qu'un de nos chats; il a le visage d'un homme et une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre, et on m'a assuré qu'il y naît et qu'il y meurt. Il est si sauvage, qu'on ne peut l'apprivoiser. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, quelque soin qu'on se donne, il dépérit et meurt de mélancolie. On en tira un en ma présence, qui s'attacha à une branche

d'arbre, en s'entrelaçant les jambes l'une dans l'autre, et qui mourut quelques jours après.

Aussitôt que les pluies sont cessées, l'Empereur a coutume de se mettre en campagne. Il fait la guerre aux rois de Galla et de Changalla, qui sont ses plus puissans ennemis. Ces princes qui étoient autrefois tributaires de l'empire d'Ethiopie, se servirent de la foiblesse des règnes précédens, pour secouer le joug et pour vivre dans l'indépendance. L'Empereur qui règne aujourd'hui, les a sommés de rentrer dans leurs premiers engagemens; et, sur le refus qu'ils en ont fait, il leur a déclaré la guerre. Il les a vaincus en plusieurs combats, ce qui a tellement intimidé ces peuples, que dès que l'armée éthiopienne paroît en campagne, ils se retirent dans des montagnes inaccessibles, où ils vendent chèrement leur vie, quand on va les y attaquer. Cette guerre étoit au commencement très-meurtrière, et un grand nombre de braves gens y périssoient tous les jours, parce que les soldats empoisonnoient leurs armes avec le suc d'un fruit, qui est à peu près semblable à nos groseilles rouges; ainsi dès qu'on avoit le malheur d'être blessé, on perdoit la vie sans ressource. Les Ethiopiens, désolés des pertes qu'ils faisoient, ont trouvé dans ces derniers temps un moyen sûr d'arrêter l'effet d'un poison si violent. Ils font un cataplasme avec leur urine qu'ils délayent dans le sable. Ce cataplasme appliqué sur la plaie, en tire le venin avec tant de succès, que le malade se trouve guéri en peu de temps.

L'Empereur, avant que de se mettre en campagne, fait publier le jour de son départ, et dresser ses tentes dans une grande plaine, à la vue de la ville de Gondar. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur est de velours rouge, brodé d'or. Trois jours après, ce prince fait porter par toute la ville ses deux grandes timbales d'argent,

monte à cheval, et se rend à Arringon, où est le rendez-vous de toute l'armée. L'Empereur emploie trois jours à en faire la revue, après laquelle on entre en action; ce qui ne dure qu'environ trois mois. Les armées sont si nombreuses, qu'on m'a assuré que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699, étoit de quatre à cinq cent mille hommes.

Le palais d'Arringon n'est pas moins magnifique que celui de Gondar, qui demeure presque désert en l'absence du prince. On y laisse quatre à cinq mille hommes pour garder la couronne. Cette garnison est commandée par un des principaux ministres, qui ne doit jamais sortir du palais. Mon peu de santé m'empêcha de suivre l'Empereur à l'armée. Il en revint quelques jours avant les fêtes de Noël qu'il célébra dans sa capitale dix jours plus tard que nous; parce que les Ethiopiens, aussi bien que les Chrétiens d'Orient, n'ont pas réformé leur calendrier. L'Epiphanie est en Ethiopie une des fêtes des plus soleunelles; on l'appelle *Gottas*, c'est-à-dire, le jour qu'on se lave; parce qu'on se baigne ce jour-là en mémoire du baptême de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. L'Empereur va avec toute la cour à Kaa, qui est un palais près de Gondar, où il y a un magnifique bassin d'eau, qui sert à cette pieuse cérémonie. Aux fêtes solennelles, qui sont en assez grand nombre en Ethiopie, l'Empereur fait distribuer un bœuf à chacun de ses officiers; ce qui va quelquefois jusqu'à deux mille bœufs.

On a été long-temps en Europe dans l'erreur sur la couleur et le visage des Ethiopiens; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune et olivâtre. Ils ont la taille haute et majestueuse, les traits du visage bien marqués, les yeux beaux et bien fendus, le nez bien pris, les lèvres petites, et les dents blanches: au lieu que les

habitans du royaume de Sennar ou de la Nubie, ont le nez écrasé, les lèvres grosses et épaisses, et le visage fort noir.

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie, ou d'une fine toile de coton avec une espèce d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même manière, avec cette différence qu'ils ne portent point de soie, et que la toile de coton dont ils se servent, est plus grossière. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton et une écharpe, qui lui couvre la moitié du corps. La manière de se saluer en Ethiopie est fort particulière: on se prend la main droite les uns aux autres, et on se la porte mutuellement à la bouche; on prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue, et on se l'attache autour du corps; ce qui fait que ceux qui ne portent point de vestes, sont demi-nus quand on les salue.

L'Empereur se nomme Jésus. Quoiqu'il ne soit âgé que de quarante-un ans, sa famille est déjà très-nombreuse. Il a huit princes et trois princesses. L'Empereur a de grandes qualités, un esprit vif et pénétrant, une humeur douce et affable, et la taille d'un héros. C'est l'homme le mieux fait que j'aie vu en Ethiopie. Il aime les sciences et les beaux arts; mais sa passion est pour la guerre. Il est brave et intrépide dans les combats, et toujours à la tête de ses troupes. Son amour pour la justice est extraordinaire; il la fait rendre à ses sujets avec une grande exactitude; mais comme il n'aime pas le sang, ce n'est qu'avec peine qu'il fait mourir un criminel. De si grandes qualités le font également craindre et aimer de ses sujets, qui le respectent jusqu'à l'adoration. Je lui ai ouï dire qu'il n'est pas permis à un Chrétien de répandre le sang d'un autre Chrétien sans de grandes raisons. De là vient qu'il veut qu'on fasse d'exactes et amples informations, avant que de condamner un criminel à la mort. Le supplice des coupables est

d'être pendus ou d'avoir la tête coupée. On en condamne quelques-uns à perdre leurs biens, avec défense à qui que ce soit, sous des peines très-rigoureuses, de les assister, et même de leur donner à boire ou à manger; ce qui fait errer ces misérables comme des bêtes féroces. Comme l'Empereur est humain, il ne se rend pas difficile à faire grâce à ces malheureux. Il est surprenant que les Ethiopiens, étant naturellement aussi vifs et aussi promps qu'ils le sont, on n'entende presque pas parler de meurtres, ni de ces crimes énormes qui font horreur. Outre la religion, je suis persuadé que la justice exacte que l'on rend en cet empire, et la grande police qu'on y garde, contribuent beaucoup à l'innocence et à l'intégrité des mœurs.

J'avois porté en Ethiopie une caisse de remèdes chimiques; c'étoit un travail de six à sept ans. L'Empereur s'informa exactement de quelle manière on préparoit ces remèdes, et comment on s'en servoit; quels en étoient les effets; pour quelles maladies on les devoit employer. Il ne se contenta pas de le savoir, il le fit mettre par écrit; mais ce que j'admirai davantage, c'est qu'il goûtoit extrêmement les raisons physiques que je lui apportois de toutes ces choses. Je lui appris la composition d'une espèce de bezoard, dont je me suis toujours servi avec un succès extraordinaire pour guérir toutes les fièvres intermittentes, comme l'Empereur et deux des princes ses enfans l'éprouvèrent. Il voulut voir aussi de quelle manière on tiroit les essences.

Dans cette vue il m'envoya à Tzemba, monastère situé sur la rivière de Reb à demi-lieue de Gondar. L'abbé, que l'Empereur honore pour sa vertu et pour sa probité, me reçut avec beaucoup d'honnêteté. C'est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-dix ans, et un des plus savans de l'Empire. J'y dressai mes fourneaux, et je préparai tout ce qui étoit

nécessaire. L'Empereur s'y rendit *incognito*. Je fis plusieurs expériences en sa présence, et lui communiquai plusieurs secrets, dont il me parut extrêmement curieux. Je me crois obligé ici d'avertir ceux qui voudroient porter des remèdes en Ethiopie, de ne prendre que des remèdes chimiques, parce que les électuaires et les sirops se corrompent aisément sous la ligne, au lieu que les essences et les esprits se transportent aisément sans se gâter, et se conservent malgré la chaleur.

Comme je demeurai trois semaines avec l'Empereur à Tzemba, ce prince curieux me parla souvent de religion, et me marqua avoir un grand désir de s'instruire de notre croyance, et de savoir en quoi nous différions de la religion des Coptes, qui est celle que l'on suit en Ethiopie. Je tâchai de le satisfaire autant qu'il me fut possible; mais je lui avouai que n'ayant pas étudié les matières les plus subtiles de la théologie, je lui avois amené un homme des plus habiles de l'Europe, soit dans les mathématiques, soit dans la théologie. L'Empereur jeta alors un profond soupir, et me dit d'un air touchant: *J'ai donc beaucoup perdu*. Je vous avoue que j'eus dans ce moment le cœur pénétré d'une douleur très-vive de voir que la mort m'avoit enlevé le père de Brevedent, mon cher compagnon; car ce père, qui étoit insinuant et habile, se seroit avantageusement servi d'une occasion si favorable pour convertir ce grand prince, et pour l'instruire à fond de la croyance de l'Eglise catholique.

Un jour que nous étions seuls, l'abbé du monastère, mon interprête et moi, l'Empereur me pressa de lui expliquer nettement mes sentimens sur la personne de Jésus-Christ. Je lui répondis que nous ne croyions pas que la nature humaine fût perdue et absorbée en Jésus-Christ dans la nature divine, comme une goutte de vin est perdue et absorbée dans la mer,

ainsi que l'enseignent les Coptes et les Ethiopiens, comme l'Empereur me l'avoua; mais que nous croyons que le Verbe, qui est la seconde personne de la très-sainte Trinité, s'est fait véritablement homme; en sorte que cet Homme-Dieu que nous appelons JESUS-CHRIST, a deux natures, la nature divine en qualité de Verbe et de seconde personne de la très-sainte Trinité, et la nature humaine dans laquelle il a paru vrai homme, a véritablement souffert en son corps, et a enduré librement et volontairement la mort pour le salut de tous les hommes. Après que j'eus parlé, l'Empereur se tourna vers l'abbé, et autant que j'en pus juger, s'entretint avec lui sur ce que je venois de dire. Ils ne me parurent point surpris, et je ne crois pas qu'ils soient fort éloignés des sentimens de l'Eglise catholique sur ce point. Depuis cette conférence, l'abbé me marqua encore plus d'amitié qu'auparavant. Pendant le séjour que l'Empereur fit à Tzemba, un de ses divertissemens les plus ordinaires, étoit de voir monter ses pages à cheval, et faire le manége, à quoi cette jeunesse est fort adroite

Il n'y a de Tzemba aux sources du Nil, qu'environ soixante lieues de France. J'avois dessein de voir ces fameuses sources, dont on a tant parlé en Europe, et l'Empereur avoit eu la bonté de me donner une compagnie de cavalerie pour m'y accompagner et pour me servir d'escorte; mais je ne pus profiter d'une occasion si favorable, m'étant trouvé alors très-incommodé d'un mal de poitrine qui me tourmente depuis long-temps. Je priai Mourat, un des premiers ministres de l'Empereur et oncle de l'ambassadeur dont j'ai déjà parlé, de m'en instruire. Mourat est un vénérable vieillard âgé de cent quatre ans, qui a été employé pendant plus de soixante ans dans des négociations très-importantes auprès du Mogol et dans toutes les cours des Indes. L'Empe-

reur a tant de considération pour lui, qu'il l'appelle ordinairement *Baba Mourat*, c'est-à-dire, *Père Mourat.* Voici ce que ce ministre, qui a été souvent aux sources du Nil, et qui les a examinées avec soin, m'en a rapporté.

Il y a dans le royaume de Goiame une montagne fort élevée, au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau, l'une à l'orient, et l'autre à l'occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux, qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne dans une terre spongieuse et tremblante, qui est couverte de cannes et de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieues de là, où se réunissant, elles forment le fleuve du Nil, qui se grossit en peu de temps par les eaux de plusieurs rivières qu'il reçoit. Ce qui est merveilleux, c'est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'est-à-dire, la mer de Dembea. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses bourgades et de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, et sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce et agréable, et beaucoup plus légère que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une île où l'Empereur a un palais qui ne le cède en rien à celui de Gondar pour la beauté et la magnificence des bâtimens, quoiqu'il ne soit pas si grand.

L'Empereur y fit un voyage, et j'eus l'honneur de l'y accompagner : il passa seul dans un petit bateau conduit par trois rameurs; nous le suivîmes, le neveu du ministre Mourat et moi, dans un autre. Ces bateaux, où il ne peut tenir au plus que six personnes, sont composés de nattes de jonc jointes ensemble fort proprement, mais sans être goudronnées. Quoique les joncs de ces nattes soient fort serrés les uns contre les autres, je ne comprends pas comment ces bateaux sont à l'épreuve de l'eau.

Nous demeurâmes trois jours dans ce palais enchanté, où je fis quelques expériences de chimie, qui plurent fort à l'Empereur. Ce palais a une double enceinte de murailles, et deux églises desservies par des religieux, qui vivent en communauté. L'une des deux églises est dédiée à saint Claude, et donne le nom à cette île, qui s'appelle l'île de Saint-Claude, et qui a environ une lieue de circuit.

Un des trois jours que nous fûmes en ce lieu-là, on vint avertir l'Empereur qu'il paroissoit sur le lac quatre hippopotames ou chevaux de rivière. Nous eûmes le plaisir de les voir pendant demi-heure. Ils poussoient l'eau devant eux et s'élançoient fort haut. La peau de deux de ces animaux étoit blanche, et celle des deux autres rouge. Leur tête ressembloit à celle des chevaux, mais leurs oreilles étoient plus courtes. Je ne pus bien juger du reste de leur corps, ne l'ayant vu que confusément. Ces hippopotames sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, où ils enlèvent souvent les chèvres et les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers, qui sont à l'épreuve du mousquet et de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

Voici la manière dont on les prend. Lorsqu'on en aperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, et on lui coupe les jambes. Ne pouvant plus nager, il vient au bord du rivage où il achève de perdre son sang. L'Empereur commanda de tirer le canon sur ces hippopotames; mais comme on ne fut pas assez prompt à le tirer, ces animaux se replongèrent dans l'eau et disparurent.

De l'île de Saint-Claude, l'Empereur alla à Arringon, place de guerre dont j'ai parlé, et moi je pris la route d'Emfras, qui est à une journée de Gondar. La ville d'Emfras n'est pas si grande que

Gondar, mais elle est plus agréable, et dans une plus belle situation; les maisons mêmes y sont mieux bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives, toujours vertes et couvertes de fleurs et de fruits, et entremêlées d'arbres plantés à une distance égale. C'est l'idée qu'on doit se former de la plupart des villes d'Ethiopie. Le palais de l'Empereur est situé sur une éminence qui commande toute la ville.

Emfras est fameux par le commerce des esclaves et de la civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands qui en ont jusqu'à trois cents. La civette est une espèce de chat : on a peine à la nourrir ; on lui donne trois fois la semaine du bœuf cru, et les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de temps en temps de bonnes odeurs, et, une fois la semaine, on racle proprement une matière onctueuse, qui sort de son corps avec la sueur. C'est cet excrément qu'on appelle *civette*, du nom de l'animal même. On renferme cette matière avec soin dans des cornes de bœuf qu'on tient bien bouchées.

J'arrivai à Emfras dans le temps des vendanges, qu'on ne fait pas en automne comme en Europe, mais au mois de février. J'y vis des grappes de raisin qui pesoient plus de huit livres, et dont les grains étoient gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés; j'en demandai la raison, et je conjecturai, par la manière dont on me répondit, que c'étoit parce qu'ils étoient de la couleur des Portugais. Les religieux d'Ethiopie inspirent au peuple une si grande aversion contre les Européens, qui sont blancs par rapport à eux, qu'ils leur font mépriser, et même haïr tout ce qui est blanc. Emfras est la seule ville d'Ethiopie où les Mahométans fassent un exercice public de leur religion,

et où leurs maisons soient mêlées avec celles des Chrétiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme, mais ils souhaiteroient fort qu'il leur fût permis d'en avoir plusieurs, et de trouver dans l'évangile quelque chose qui pût autoriser ce sentiment. Dans le temps que j'étois à Tzemba avec l'Empereur, il me demanda ce que j'en pensois. Je lui dis que la pluralité des femmes n'étoit ni nécessaire à l'homme ni agréable à Dieu, puisque Dieu n'avoit créé qu'une femme pour Adam, et que c'étoit ce que Notre-Seigneur vouloit marquer, quand il dit aux Juifs que Moïse ne leur avoit permis d'avoir plusieurs femmes qu'à cause de la dureté de leur cœur; mais que cela n'avoit pas été ainsi dès le commencement. Les religieux d'Ethiopie sont fort sévères à l'égard de ceux qui entretiennent plusieurs femmes; mais les juges laïcs ont beaucoup plus d'indulgence.

Les Ethiopiens font profession du christianisme; ils reçoivent l'écriture et les sacremens; ils croient la transsubstantiation du pain et du vin au corps et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils invoquent les saints comme nous; ils communient sous les deux espèces, et consacrent avec le pain levé comme les Grecs. Ils observent quatre carêmes comme les Orientaux : le grand carême qui dure cinquante jours; celui de saint Pierre et de saint Paul, qui dure quelquefois quarante jours, et quelquefois moins, selon que la fête de Pâques est plus ou moins avancée; celui de l'Assomption de Notre-Dame, qui est de quinze jours, et celui de l'Avent qui dure trois semaines. Dans tous ces carêmes, on ne se sert ni d'œufs, ni de beurre, ni de fromage, et on ne mange qu'après le soleil couché, mais on peut boire et manger jusqu'à minuit. Comme il n'y a point d'oliviers en Ethiopie, ils sont obligés de se servir d'une huile qu'ils tirent d'une graine du pays, et qui est assez

agréable au goût. Ils jeûnent encore avec la même rigueur tous les mercredis et vendredis de l'année. La prière précède toujours le repas. Une heure avant le coucher du soleil, les paysans quittent le travail pour aller à la prière, ne voulant pas manger qu'ils ne se soient acquittés de ce devoir. On ne dispense personne du jeûne. Les vieillards et les jeunes gens, même les malades, y sont également obligés. On fait ordinairement communier les enfans à dix ans, et dès qu'ils ont communié, on les oblige de jeûner.

La déclaration de leurs péchés est fort imparfaite : voici la manière dont ils la font : Ils vont se prosterner aux pieds du prêtre, qui est assis, et là ils s'accusent en général d'être de grands pécheurs et d'avoir mérité l'enfer, sans jamais entrer en aucune circonstance des péchés qu'ils ont commis. Après cette déclaration, le prêtre tenant de la main gauche le livre des évangiles, et une croix de la droite, touche de la croix les yeux, les oreilles, le nez, la bouche et les mains du pénitent, en récitant quelques prières; il lit ensuite l'évangile, fait plusieurs signes de croix sur lui, lui impose une pénitence et le renvoie.

Les Ethiopiens ont beaucoup plus de modestie et de respect dans les églises, qu'on n'en a ordinairement en Europe. Ils n'y entrent que pieds nus; c'est pour celà que le pavé de leurs églises est couvert de tapis; on n'y entend ni parler, ni moucher, et on n'y tourne jamais la tête. Quand on va à l'église, il faut toujours avoir du linge blanc, autrement l'entrée en seroit refusée à ceux qui se présenteroient. Quand on donne la communion, tout le monde se retire, et il ne reste dans l'église que le prêtre et les communians. Je ne sais s'ils en usent ainsi par un sentiment d'humilité, comme se croyant indignes de participer aux divins mystères.

Leurs églises sont très-propres; on y voit des tableaux et des peintures, mais jamais de statues ni d'images en bosse. L'Empereur ne laissa pas d'accepter des crucifix en relief, que j'eus l'honneur de lui présenter avec quelques miniatures. Il les baisa avec respect, et les fit mettre dans son cabinet. Les miniatures étoient des images des saints, dont il fit écrire le nom au bas en éthiopien. C'est dans cette occasion que ce prince me dit que nous étions tous de la même religion, et que nous ne différions que par le rit. Ils font des encensemens presque continuels pendant leurs messes et pendant l'office. Quoiqu'ils n'aient pas de livres notés, leur chant est juste et agréable; ils y mêlent le son des instrumens. Les religieux se lèvent deux fois la nuit pour chanter des psaumes. Hors de l'église, leur habit est à peu près semblable à celui des séculiers; ils n'en sont distingués que par une calotte jaune ou violette, qu'ils portent sur la tête. Ces diverses couleurs distinguent leurs ordres; on les respecte beaucoup en Ethiopie.

Les Ethiopiens ont retenu des Juifs la circoncision. On circoncit l'enfant le septième jour après sa naissance, et on le baptise ensuite, pourvu qu'il ne soit pas en danger de mort, car alors on ne différeroit pas le baptême. La circoncision ne passe pas parmi eux pour un sacrement, mais pour une pure cérémonie qu'on pratique à l'imitation de Jésus-Christ, qui a bien voulu être circoncis. On m'a assuré que les Papes avoient toléré cet usage de la circoncision en Ethiopie, en leur déclarant qu'on ne devoit pas croire que la circoncision fût nécessaire au salut.

Je pourrois ajouter ici plusieurs autres choses très-curieuses, qui regardent l'Ethiopie; mais comme je n'en suis pas parfaitement instruit, et que je ne veux rien avancer que ce que j'ai vu moi-même, ou

que

que j'ai appris de témoins irréprochables, je me bornerai aux remarques que j'ai faites.

Comme je voyois que ma santé s'affoiblissoit tous les jours par de continuelles rechutes, je pris la résolution de revenir en France, et de demander mon congé à l'Empereur. Ce prince témoigna un véritable chagrin de mon dessein; il renouvela ses ordres pour me bien traiter, craignant que je ne fusse pas content; il m'offrit des maisons, des terres, et même un établissement très-considérable; mais quelque envie que j'eusse de rendre service à un prince si aimable, et qui a de si grandes qualités, je lui représentai que depuis la grande maladie dont j'avois pensé mourir à Barko, je n'avois pu me rétablir, quelques remèdes que j'eusse faits, et quelques précautions que j'eusse prises; que je ne pouvois recouvrer ma santé que je ne changeasse de climat, et que je ne reprisse mon air natal; que j'étois au désespoir d'être obligé de m'éloigner d'un si grand prince; mais que je mourrois infailliblement si je m'opiniâtrois à demeurer plus long-temps dans ses états. L'Empereur, plein de bonté, m'accorda, quoiqu'avec peine, la grâce que je lui demandois avec tant d'instance; mais il ne le fit qu'à condition que dès que je serois rétabli, je retournerois en Éthiopie, et afin de m'y engager par ce qu'il y a de plus saint, il me fit jurer sur les saints évangiles que je ne manquerois pas à la parole que je lui donnois, et que je la tiendrois inviolablement.

L'estime qu'il avoit conçue pour le Roi, sur ce que je lui en avois dit, et sur ce qu'il en avoit appris d'ailleurs, le porta à vouloir s'unir avec un prince dont la réputation faisoit tant de bruit par tout le monde, et à lui envoyer un ambassadeur avec des lettres et des présens. Il jeta d'abord les yeux sur un abbé appelé *Abona Gregorios*; et dans cette vue, il m'ordonna de lui apprendre la langue latine. Comme

ce religieux avoit beaucoup d'esprit, et qu'il parloit et écrivoit parfaitement en arabe, il fit en peu de temps un progrès très-considérable dans cette langue; mais parce qu'en Ethiopie on se sert plus volontiers, pour les ambassades, des étrangers que des gens du pays, il ne fut pas difficile au ministre Mourat de faire nommer son neveu pour l'ambassade de France. L'Empereur le déclara publiquement, et lui fit préparer ses présens, qui consistoient en éléphans, en chevaux, en jeunes enfans Ethiopiens, et autres présens.

Etant à l'audience de l'Empereur, avant qu'il se fût déterminé sur le choix d'un ambassadeur, il fit venir les princes ses enfans, et s'adressant à un des plus jeunes, âgé de huit à neuf ans, il lui dit qu'il avoit envie de l'envoyer en France, qui étoit le plus beau pays du monde. Ce jeune prince lui répondit avec beaucoup d'esprit, que ce seroit pour lui une extrême peine de s'éloigner de lui; mais que si ce voyage lui faisoit plaisir, il l'entreprendroit avec joie. L'Empereur m'adressant ensuite la parole, me demanda de quelle manière on traiteroit son fils à la cour de France, s'il prenoit la résolution de l'y envoyer. Je lui répondis qu'on le traiteroit avec tous les honneurs que mérite le plus grand et le plus puissant prince d'Afrique. *Il est encore trop jeune*, me repartit l'Empereur, *et le voyage est trop long et trop difficile; mais quand il sera plus fort et plus avancé en âge, il pourra l'entreprendre.*

Mon départ étant arrêté, l'Empereur me donna une audience de congé avec les cérémonies ordinaires. Lorsque je fus en sa présence, le grand trésorier apporta un bracelet d'or, que l'Empereur eut la bonté de me mettre au bras au son des timbales et des trompettes. Cet honneur répond en Ethiopie à celui que font les princes d'Europe quand ils donnent leurs ordres. Ensuite il me donna le manteau de cé-

rémonie; et comme c'étoit le temps du repas, il me fit l'honneur de me retenir et de me faire manger à une table auprès de la sienne, mais qui n'étoit pas si haute. Après dîner je pris congé de l'Empereur, qui ordonna au grand trésorier de me fournir tout ce que je lui demanderois.

Mon départ fut fixé au 2 mai de l'année 1700. On me donna un officier avec une escorte de cent cavaliers pour me conduire jusqu'aux confins de l'empire, et un interprète qui savoit les langues des provinces par où nous devions passer : car chaque province a sa langue particulière. Plusieurs marchands qui alloient à Messua, se joignirent à moi, et furent bien aises de profiter de cette occasion pour faire leur voyage plus sûrement. Quoique l'ambassadeur Mourat me pressât de partir de peur des pluies, qui commençoient déjà à tomber toutes les nuits, il ne put se mettre sitôt en chemin, parce que l'Empereur l'arrêta. Nous nous donnâmes rendez-vous à Duvarna pour continuer ensemble notre route. Je ne pus sans être attendri quitter l'Empereur, qui me marqua mille bontés, et me parut être sensible à cette séparation. J'avoue que je ne pense jamais à ce grand prince qu'avec les sentimens de la plus tendre reconnoissance, et sans mes incommodités, je me serois attaché à sa personne, et j'aurois sacrifié le reste de mes jours à son service. Les principaux seigneurs de sa cour me firent l'honneur de m'accompagner pendant deux lieues, selon les ordres qu'il leur en avoit donnés.

Nous prîmes notre route par la ville d'Emfras, dont j'ai déjà parlé. L'officier qui nous conduisoit, arrivoit une heure avant nous dans les lieux où nous devions loger. Il alloit descendre chez le gouverneur, ou chez le chef du village, et lui montroit les ordres de la cour, qui sont écrits sur un rouleau de parchemin. Ce rouleau est renfermé dans de petites

courges qu'il porte attachées à son cou avec des cordons de soie. Sitôt qu'il est arrivé, les principaux de la ville ou du lieu s'assemblent devant la porte du gouverneur, où en leur présence il détache sa courge, la rompt et en tire le petit rouleau de parchemin qui s'appelle en langue du pays *Ati Heses*, c'est-à-dire, *Commandement de l'Empereur;* il le remet avec beaucoup de respect au gouverneur, en lui disant, que s'il ne l'exécute, il y va de sa tête. Lorsqu'un ordre est sous peine de la vie, il est écrit en lettres rouges. Le gouverneur pour marquer son respect et son obéissance, le prend et le met sur sa tête; il donne ensuite ses ordres pour défrayer dans tous les lieux de son gouvernement l'officier et toute sa compagnie.

Nous employâmes un jour à aller de Gondar à Emfras, parce qu'il nous fallut traverser une haute montagne par des chemins très-difficiles. Il y a sur cette montagne un grand monastère avec une église dédiée à sainte Anne. Ce lieu est fameux, et on y vient de fort loin en pélerinage. On voit dans ce monastère une fontaine d'une eau très-claire et très-fraîche; les pélerins en boivent par dévotion; ils prétendent qu'elle fait plusieurs guérisons miraculeuses, par l'intercession de sainte Anne, à laquelle les Ethiopiens ont beaucoup de dévotion.

Nous arrivâmes à Emfras le 3 mai, et nous logeâmes dans une belle maison qui appartient au vieux Mourat. On m'y régala pendant trois jours. J'entendis en cette ville des concerts de harpe et d'une espèce de violon, qui approche fort des nôtres. J'assistai aussi à une espèce de spectacle; les acteurs chantent des vers en l'honneur de celui qu'ils veulent divertir, et font mille tours de souplesse. Les uns dansent des ballets au son de petites timbales, et comme ils sont lestes et légers, ils font en dansant des postures fort extravagantes. Les autres ayant un sabre nu dans une

main, et tenant un bouclier dans l'autre, représentent des combats en dansant, et font des sauts si surprenans, qu'on ne le pourroit croire, si on ne les avoit pas vus. Un de ces sauteurs m'apporta une bague, et me dit de la cacher, ou de la faire cacher par quelqu'un, et qu'il sauroit bientôt me dire où elle seroit. Je la pris, et je la cachai si bien, que je crus qu'il lui seroit impossible de deviner où je l'avois mise. Un moment après, je fus fort surpris que cet homme s'approchât de moi en dansant toujours en cadence, et me dit doucement à l'oreille qu'il avoit la bague, et que je ne l'avois pas bien cachée. Il y en a d'autres qui tiennent une lance d'une main et un verre plein d'hydromel de l'autre, et sautent prodigieusement haut, sans qu'ils en répandent une goutte.

On me pria de voir une personne de qualité qui étoit malade. Un des assistans me dit à l'oreille *Mich*, c'est-à-dire, *l'esprit malin l'a frappé*. Lorsque j'étois à Gondar, on m'avoit souvent parlé de cette maladie qu'on attribue au démon, et l'Empereur même m'en avoit demandé plus d'une fois mon sentiment. Je lui répondis que Dieu ne permettoit ces obsessions que pour nous punir de nos péchés, ou pour faire éclater sa puissance; que nous avions un remède infaillible dans le signe de la croix, et que le diable n'avoit aucun pouvoir sur les véritables Chrétiens. C'est ici où les exorcismes de l'Eglise catholique seroient fort nécessaires pour la guérison de ces maladies; on a vu souvent dans ce pays schismatique des effets merveilleux des prières dont l'Eglise se sert dans ces occasions.

D'Emfras nous allâmes coucher à Coga. C'étoit autrefois la demeure des empereurs d'Ethiopie. La ville est petite, mais la situation en est charmante, et les dehors en sont très-agréables. J'allai loger chez le gouverneur de la province, qui me fit beaucoup

d'honneurs aussi-bien que tous les autres gouverneurs et chefs des villages chez qui je logeai dans toute la route. On commença à Coga à confier nos bagages aux seigneurs des villages, qui nous les firent porter jusqu'à la frontière, de la manière dont je l'ai déjà expliqué. Je n'ai pas marqué exactement les lieux par où nous avons passé ; la grande foiblesse où j'étois alors ne me permettoit pas d'écrire comme je l'aurois souhaité.

Nous employâmes sept à huit jours à traverser la province d'Ogara, où il ne fait pas de si grandes chaleurs qu'ailleurs, parce qu'il y a plusieurs montagnes fort hautes. On m'a dit qu'on y trouvoit de la glace en certain temps de l'année ; je n'oserois l'assurer. Il y a dans ces montagnes des maisons pratiquées dans le roc ; et on me fit voir un endroit où des jeunes gens s'étant allés cacher pour faire la débauche, furent tous pétrifiés. Ceux qui me racontèrent cette aventure, m'ont dit qu'on voit encore ces jeunes débauchés dans la posture où ils se trouvèrent quand ils furent changés en pierres. Je crois que ces figures sont des congélations, dans lesquelles la nature se joue quelquefois. Il y a dans ces montagnes un si grand nombre de maisons, qu'il semble que ce soit une ville continuelle. Elles sont bâties en rond ; le toit, dont la figure ressemble à celle d'un entonnoir renversé, est de jonc et appuyé sur des murailles qui s'élèvent à dix ou douze pieds de terre. L'intérieur des maisons est propre, et orné de cannes d'Inde rangées avec art. On trouve de tous côtés des marchés, où l'on vend toutes sortes de denrées et de bétail ; l'on voit partout un monde infini.

De la province d'Ogara, nous entrâmes dans celle de Siry, où l'on commence à parler la langue de Tigra. Avant que d'arriver à Siry, capitale de cette province, nous passâmes la rivière du Tekesel, c'est-à-dire, *l'épouvantable ;* c'est le nom qu'on lui donne

à cause de sa rapidité. Elle est quatre fois plus large que la Seine ne l'est à Paris; on la passe en bateau, car il n'y a point de pont. Cette province est le plus beau et le plus fertile pays que j'ai vu en Ethiopie. Il y a de très-belles plaines arrosées de fontaines et remplies de grandes forêts d'orangers, de citroniers, de jasmins, de grenadiers. Ces arbres sont si communs en Ethiopie, qu'ils y viennent en plein sol, sans soin et sans culture; les prairies et les campagnes sont couvertes de tulipes, de renoncules, d'œillets, de lis, de rosiers chargés de roses blanches et rouges, et de mille autres sortes de fleurs que nous ne connoissons pas, et qui embaument l'air d'une manière plus forte et plus délicieuse que ces beaux lieux qu'on voit en Provence. L'officier qui nous conduisoit, a dans cette province un fort beau château, où il me régala pendant huit jours. Je commençai en ce lieu-là à remarquer que la tumeur que j'avois à l'orifice de l'estomac, diminuoit, et que l'exercice et l'air de la campagne me donnoit de l'appétit, et faisoit sur moi un bon effet. Je reçus dans ce château la visite dont le gouverneur de la province m'honora par ordre de l'Empereur. Il y fit amener un jeune éléphant que l'ambassadeur devoit conduire en France, et présenter au Roi. C'étoit là l'effet des ordres renfermés dans les petites courges.

De la province de Siry, nous passâmes dans celle d'Adoua, dont la capitale porte le même nom. Le gouverneur de cette province est un des sept premiers ministres de l'empire. L'Empereur a donné en mariage une de ses filles au fils de ce gouverneur, qui a dans sa dépendance vingt-quatre petits gouvernemens ou principautés. Lorsque nous fûmes arrivés à sa ville capitale, il fit dresser une tente magnifique dans son palais pour m'y recevoir; il me logea dans un très-bel appartement, et me régala pendant seize jours que je demeurai chez lui,

avec une magnificence digne de sa qualité et de son rang. Ce fut lui qui eut ordre de me fournir abondamment tout ce qui me seroit nécessaire pour mon embarquement sur la mer Rouge, et il le fit de la manière du monde la plus obligeante. Je mangeai par régal du bœuf sauvage, que les Ethiopiens estiment fort; la chair en est très-bonne et très-délicate. Ces bœufs n'ont point de cornes, et ne sont pas si gros que nos bœufs de France.

Il y a encore quantité de chevreuils dans cette province; mais je n'y vis ni biches, ni cerfs. Après avoir remercié ce seigneur qui nous combla d'honnêtetés, nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes une forêt pleine de singes de toutes les grandeurs, qui montoient sur les arbres avec une vîtesse surprenante, et qui nous divertissoient par mille et mille sauts qu'ils faisoient. Nous entrâmes ensuite dans la province de Saravi, où j'eus le chagrin de voir mourir le petit éléphant dont je m'étois chargé.

C'est dans cette province qu'on trouve les plus beaux chevaux d'Ethiopie, et d'où l'on tire ceux des écuries de l'Empereur; c'étoit aussi dans cette province que l'ambassadeur avoit ordre de prendre les chevaux qu'il devoit conduire en France. Ces chevaux qui sont pleins de feu, et qui sont aussi gros que les chevaux arabes, ont toujours la tête haute. Ils n'ont point de fers, parce qu'on ne sait en Ethiopie ce que c'est que de ferrer les chevaux, ni les autres bêtes de charge.

De Saravi nous arrivâmes enfin à Duvarna, capitale du royaume de Tigra. Il y a deux gouverneurs dans cette province; je n'en sais pas la raison, ni quels sont leurs départemens. On les appelle *Barnagas*, c'est-à-dire, *rois de la Mer*, apparemment parce qu'ils sont voisins de la mer Rouge. Duvarna est divisé en deux villes, la haute et la basse; les Mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient

en Ethiopie, par la mer Rouge, passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées; elles ont des terrasses au lieu de toits. La rivière de Moraba, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekesel; elle est peu large, mais fort rapide, et on ne la peut passer sans danger. Nous employâmes deux mois et demi à nous rendre de Gondar en cette ville, où je devois attendre Mourat.

Peu de temps après mon arrivée, les deux gouverneurs reçurent la triste nouvelle de la mort du prince Basile, fils aîné de l'Empereur, et présomptif héritier de l'empire. Ce prince qui mourut à l'âge de dix-neuf à vingt ans, avoit toutes les qualités qui peuvent rendre un prince accompli. Outre qu'il étoit extrêmement bien fait, il avoit de l'esprit, du courage, de la droiture et un cœur généreux et libéral, ce qui le rendoit les délices de toute la cour. Une fièvre maligne l'emporta en huit jours, au retour de la campagne qu'il venoit de faire avec l'Empereur son père, contre les Galla, où il s'étoit signalé: car il avoit combattu et poursuivi si vivement les ennemis, qu'il en avoit tué huit de sa main. Ce prince aimoit tendrement le peuple, dont il auroit été le père s'il avoit vécu. Il le fit bien paroître la veille de sa mort; l'Empereur l'étant allé voir, accompagné des plus grands seigneurs de la cour, le prince lui dit qu'il n'avoit qu'une grâce à lui demander; *c'est que vous vouliez bien, seigneur, soulager votre peuple qui est opprimé et accablé par l'avarice insatiable des ministres et des gouverneurs.* Ces paroles touchèrent si vivement l'Empereur, qu'il ne put retenir ses larmes, et qu'il lui promit d'y prendre garde, et d'y mettre ordre. J'appris cette circonstance de celui qui apporta à Duvarna la nouvelle de cette

mort, et l'ordre de faire les prières pour le prince défunt, et de le pleurer selon la coutume. Ce qu'on raconte de ses vertus, est digne d'une éternelle mémoire. L'Empereur son père étant un jour tombé dans une embuscade des ennemis, le jeune prince accourut à toute bride à son secours, se jeta au milieu de la mêlée, les chargea de tous côtés, et fit des actions d'une si grande valeur, qu'il sauva la vie à son père au péril de la sienne.

L'Empereur, soit par politique, soit par divertissement, se déguise quelquefois, et s'absente avec deux ou trois confidens, sans qu'on sache ce qu'il devient. Il fut une fois deux mois sans paroître, ce qui jeta le prince son fils dans de terribles inquiétudes et dans un chagrin mortel, parce qu'on crut l'Empereur mort.

Quelques seigneurs des plus considérables de la cour, qui étoient bien aises de s'avancer en flattant l'ambition du jeune prince, lui proposèrent de prendre en main le gouvernement, et de se faire déclarer Empereur; parce qu'il étoit à craindre que dans les conjonctures présentes, quelqu'un de ses frères ne le prévînt, et ne fît soulever quelques provinces; qu'il pouvoit compter sur leur fidélité, et qu'ils étoient prêts à sacrifier leurs biens et leurs vies pour son service. Le prince qui avoit un amour tendre et un attachement inviolable pour son père, rejeta avec indignation la proposition de ces courtisans intéressés, et leur déclara qu'il ne vouloit jamais monter sur le trône que quand il auroit vu le corps de son père, et qu'il seroit certain de sa mort. L'Empereur retourna quelques jours après, et sut par quelque courtisan affidé les pernicieux conseils que l'on avoit donnés à son fils. Comme il est extrêmement sage et réservé, il n'en fit pas de bruit; mais les flatteurs disparurent, sans qu'on les ait jamais vus depuis ce

temps-là. Le présomptif héritier de l'empire a une principauté qui est attachée à sa personne.

Je passai par cette principauté en allant à Duvarna ; la ville se nomme Heleni : il y a un très-beau monastère et une magnifique église. C'est la plus belle et la plus grande que j'aie vue en Ethiopie : elle est dédiée à sainte Hélène, et c'est apparemment de cette église que la ville a pris le nom d'Heleni. Au milieu de la grande place qui est devant l'église, on voit trois aiguilles pyramidales et triangulaires de granit, toutes remplies de hiéroglyphes. Parmi les figures de ces aiguilles, je remarquai dans chaque face une serrure, ce qui est fort singulier : car les Ethiopiens ne se servent point de serrures, et n'en connoissent pas même l'usage. Quoiqu'il ne paroisse pas de piédestaux, ces aiguilles ne laissent pas d'être aussi hautes que l'obélisque qu'on voit dans la place de saint Pierre de Rome, posé sur son piédestal. On croit que ce pays est celui de la reine de Saba : plusieurs villages qui dépendent de cette principauté portent encore aujourd'hui le nom de Sabaïm. On trouve dans les montagnes du marbre qui ne le cède en rien à celui d'Europe ; mais ce qui est plus considérable, est qu'on y trouve beaucoup d'or, même en labourant la terre, et on m'en apporta en secret quelques morceaux, que je trouvai très-fins. Les religieux de cette église sont habillés de peaux jaunes, et portent une culotte de la même couleur et de la même peau.

Après l'arrivée du courrier qui portoit la triste nouvelle de la mort du prince Basile, les Barnagas la firent publier à son de trompe par toutes les villes de leur gouvernement. Tout le monde prit le deuil, qui consiste à se raser la tête ; ce qui se pratique par tout l'empire, tant à l'égard des hommes et des femmes que des enfans. Le lendemain, les deux gouverneurs, escortés de toute la milice et d'une mul-

titude infinie de peuple, allèrent à l'église dédiée à la sainte Vierge, où l'on fit un service solennel pour le prince, après lequel on retourna au palais dans le même ordre. Les deux barnagas s'assirent dans une grande salle, et me placèrent au milieu d'eux; ensuite les officiers et les personnes de considération, hommes et femmes, se rangèrent autour de la salle. Des femmes avec des tambours de basque, et des hommes sans tambours, se placèrent au milieu de la salle, et commencèrent à faire mutuellement, en l'honneur du prince, des récits en forme de chansons, mais d'un ton si lugubre, que je ne pus m'empêcher d'en être attendri, et de pleurer pendant une heure que dura la cérémonie. Il y en avoit qui, pour marquer leur chagrin, se déchiroient le visage, et se le mettoient tout en sang, ou se brûloient les tempes avec des bougies. Il n'y avoit dans cette salle que des personnes de qualité; le peuple étoit dans les cours, où il faisoit des cris si lamentables, qu'ils auroient attendri les personnes les plus dures. Ces cérémonies durèrent trois jours, selon la coutume.

Il faut remarquer que lorsque quelque Ethiopien meurt, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent dans la maison du défunt, et pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps du mort avec des cérémonies particulières, et après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une salle avec des flambeaux de cire. On y redouble les cris et les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'âme du défunt; les autres disent des vers à sa louange, ou s'arrachent les cheveux, se déchirent le visage, ou se brûlent la chair avec des flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie, qui est affreuse et touchante, dure jusqu'à ce que les religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques psaumes

et fait les encensemens, ils se mettent en marche tenant à la main droite une croix de fer et un livre de prières à la gauche ; ils portent eux-mêmes le corps, et psalmodient pendant tout le chemin. Les parens et amis du défunt suivent et continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils ont tous la tête rasée, ce qui est la marque du deuil, comme je l'ai déjà dit. Quand on passe devant quelque église, le convoi s'y arrête ; on y fait quelques prières, ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens ; on chante pendant quelque temps les psaumes d'un ton lugubre, et on met le corps en terre. Les personnes considérables sont enterrées dans les églises, et les autres dans les cimetières communs, où l'on plante quantité de croix à peu près de la même manière que font les pères Chartreux. Les assistans retournent à la maison du défunt, où l'on fait un festin. On s'y assemble pendant trois jours matin et soir pour pleurer, et on ne mange point ailleurs pendant tout ce temps-là. Après trois jours, on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort, et de huit en huit jours on se rassemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Quand le prince héritier, ou quelqu'autre d'une qualité très-distinguée meurt, l'Empereur est trois mois sans s'appliquer aux affaires, à moins qu'elles ne soient pressées. Comme il vouloit envoyer un ambassadeur en France, il fit venir Mourat, lui donna ses ordres, lui fit remettre sa lettre de créance pour le Roi ; et après l'avoir revêtu du manteau de cérémonie dans une audience publique, il le fit partir. Son voyage ne fut pas heureux. Les chevaux qu'il devoit présenter au Roi moururent en chemin. Mourat renvoya en cour pour en avoir d'autres : cet accident retarda son voyage, et me fit prendre la

résolution d'aller l'attendre à Messua, pour donner ordre à notre embarquement.

La veille de mon départ, les barnagas, après avoir renvoyé les troupes qui m'avoient conduit à Duvarna; donnèrent ordre à cent lanciers à pied, qui avoient un officier à cheval à leur tête, de se tenir prêts à marcher le lendemain pour m'escorter jusqu'à Messua. Je renvoyai une partie de mes domestiques, et je n'en gardai que trente. Je partis de Duvarna le 8 septembre de l'an 1700, et je passai avec bien de la peine et du danger une rivière très-rapide nommée *Moraba*.

Depuis Duvarna, les seigneurs des villages ne font plus porter les bagages par leurs vassaux; mais on se sert de certains bœufs qu'on nomme *bers*, et qui sont d'une espèce différente de ceux qu'on nomme *jrida*, lesquels sont les bœufs ordinaires. Ces animaux, dont on ne mange point la chair, font beaucoup de chemin en peu de temps. J'en avois une vingtaine, dont une partie portoient les grandes provisions de notre vaisseau, et l'autre nos tentes; parce que, depuis que les pluies avoient cessé, nous couchions la nuit dans la campagne.

Les habitans de ce pays, qui sont en partie Mahométans et en partie Chrétiens, apportent des vivres et des provisions aux caravanes qui passent. J'appris qu'à une journée de notre route, on voyoit quelque chose de fort extraordinaire dans un des plus fameux monastères du pays. Je voulus m'en assurer par moi-même; je quittai le grand chemin, et pris avec moi vingt lanciers et le commandant pour faire plus sûrement ce petit voyage. Nous employâmes la moitié d'une journée à gravir une montagne fort difficile et toute couverte de bois. Quand nous fûmes au haut, nous trouvâmes une croix et le monastère que nous cherchions.

Ce monastère est au milieu d'une forêt, dans une

affreuse solitude. Il est bien bâti et a une vue fort étendue; on y découvre la mer Rouge et un vaste pays. Il y a dans cette maison cent religieux qui mènent une vie très-austère, et qui sont habillés de la même manière que ceux d'Heleni. Leurs cellules sont si étroites, qu'un homme a de la peine à s'y étendre. Ils ne mangent point de viande non plus que les autres religieux d'Ethiopie. Ils sont toujours appliqués à Dieu et à la méditation des choses saintes; c'est là toute leur occupation. J'y vis un vieillard âgé d'environ soixante-six ans, qui n'avoit vécu pendant sept ans que de feuilles d'olivier sauvage. Cette mortification extraordinaire lui avoit causé un crachement de sang qui l'incommodoit beaucoup. Je lui donnai quelques remèdes, et lui prescrivis un régime de vie un peu plus doux. C'étoit un très-bel homme et très-poli, frère du gouverneur de Tigra. L'abbé du monastère nous reçut avec beaucoup de charité. Sitôt que nous fûmes arrivés, il nous lava les pieds et nous les baisa, pendant que ses religieux récitoient des prières. Après cette cérémonie, on nous conduisit à l'église processionnellement, les religieux chantant toujours, et nous allâmes ensuite dans une chambre où l'on nous apporta à manger. Tout le régal ne consista qu'en du pain trempé dans du beurre et en de la bière; car on ne boit ni vin ni hydromel dans ce couvent, et on n'y voit même jamais de vin que pour dire la messe; l'abbé nous tint toujours compagnie, mais il ne mangea point avec nous.

Lorsqu'on me mena dans l'église, je vis le prodige qui faisoit le sujet de mon voyage, et que je ne pouvois croire. On m'avoit assuré que, du côté de l'épître, on voyoit en l'air, sans aucun appui ni soutien, une baguette d'or ronde, longue de quatre pieds, et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux, que j'eus peur

que mes yeux ne m'eussent trompé, et qu'il n'y eût quelque artifice que je ne découvrois pas; ainsi je priai l'abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avoit point quelque appui qu'on ne vît pas. Pour m'en assurer d'une manière à ne pas en douter, je passai un bâton par-dessus, par-dessous et de tous les côtés, et je trouvai que cette baguette d'or étoit véritablement en l'air (1); ce qui me causa un étonnement dont je ne pus revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les religieux m'en racontèrent l'histoire de la manière dont je vais la rapporter. « Il y a environ » trois cent trente-six ans, me dirent-ils, qu'un solitaire nommé *abona Philippos*, ou père Philippe, » se retira dans ce désert; il ne se nourrissoit que » d'herbes et ne buvoit que de l'eau. La réputation » de sa sainteté se répandit de tous côtés; il fit plusieurs prédictions qui se vérifièrent dans la suite. » Un jour que ce solitaire étoit en contemplation, » Jésus-Christ se fit voir à lui, et lui ordonna de » bâtir un monastère dans l'endroit du bois où il » trouveroit une baguette d'or suspendue en l'air: » l'ayant trouvée et vu le miracle dont vous êtes » témoin, me dit celui qui parloit, abona Plilippos » ne douta plus de la volonté de Dieu. Il obéit et » bâtit ce monastère, qui se nomme Bihen Jesus » (Vision de Jésus), à cause de cette apparition ». Je laisse au lecteur à faire les réflexions qu'il lui plaira sur ce prodige que j'ai vu, et sur ce que ces religieux m'ont dit là-dessus.

Le lendemain ayant pris congé de l'abbé et des religieux, qui me firent l'honneur de m'accompagner fort loin, j'allai rejoindre la caravane que j'avois quittée, et je continuai mon voyage. Je ne vis rien

(1) Les légendes éthiopiennes sont souvent fort extraordinaires. Ce témoignage de Poncet l'est encore davantage. Il atteste une imposture ou un mensonge.

dans

dans le reste de ma route qui mérite qu'on y fasse attention. Huit jours après être parti de Duvarna, nous arrivâmes à Arcouva, petite ville sur le bord de la mer Rouge, que les géographes appellent fort mal Arequies; nous n'y demeurâmes qu'une nuit. Nous passâmes le lendemain en bateau un bras de mer, et nous allâmes à Messoua, qui est une petite île, ou plutôt un rocher stérile sur lequel est bâtie une forteresse, qui appartient au Grand-Seigneur, et qui est la demeure d'un bacha.

C'est peu de chose que cette forteresse, et un vaisseau de guerre bien armé s'en saisiroit aisément. Pendant que j'y étois, un vaisseau anglais vint mouiller à la rade, ce qui jeta l'épouvante dans toute l'île. On songeoit déjà à se mettre en sûreté, lorsque le capitaine du vaisseau envoya sa chaloupe à terre pour assurer le commandant, qu'il n'avoit rien à craindre des Anglais, qui étoient amis du Grand-Seigneur. Le bacha de Messoua met un gouverneur à Suaquen, ville dépendante de l'empire ottoman, sur le bord de la mer Rouge. C'est là qu'est la pêche des perles et des tortues, dont on fait un grand commerce, et dont le Grand-Seigneur tire un gros revenu. Le bacha de Messoua me reçut avec beaucoup d'honnêteté, à la recommandation de l'empereur d'Ethiopie, qu'on craint beaucoup dans ce pays-là, et avec raison; car les Ethiopiens pourroient aisément se rendre maîtres de cette place, qui leur appartenoit autrefois, en l'affamant et refusant de l'eau aux habitans de Messoua, qui sont obligés d'en faire venir d'Arcouva, parce qu'il n'y en a point dans l'île.

Pendant que j'étois à la cour d'Ethiopie, j'appris que les Hollandais avoient tenté plus d'une fois de lier commerce avec les Ethiopiens; mais soit que la différence de religion, soit que la grande puissance des Hollandais dans les Indes orientales, leur

aient donné de la jalousie, il est certain que les Ethiopiens n'en veulent point avoir avec eux; et je leur ai entendu dire qu'ils ne se fieroient jamais à des Chrétiens qui ne jeûnent point, qui n'invoquent point les Saints, et qui ne croient pas la réalité de Jésus-Christ dans le saint sacrement.

Les Anglais ont aussi envie de se lier avec les Ethiopiens; et je sais qu'un marchand arménien, nommé Agapyri, s'étoit associé aux Anglais pour entrer dans ce commerce, qui leur seroit avantageux. Car outre l'or, la civette, les dents d'éléphant, etc., on tireroit de l'Ethiopie l'aloès, la myrrhe, la casse, le tamarin et le café, dont les Ethiopiens ne font pas un grand cas, et qu'on m'a dit avoir été transporté autrefois d'Ethiopie dans l'Yémen ou l'Arabie heureuse, d'où on le tire à présent : car on ne le cultive aujourd'hui en Ethiopie que par curiosité.

La plante du café est à peu près comme le myrte; les feuilles en sont toujours vertes, mais plus larges et plus touffues. Il porte un fruit comme une pistache, et au-dessus une gousse où sont renfermées deux fèves, et c'est ce qu'on appelle le café. Cette gousse est d'abord verte, mais en mûrissant elle devient brune. Il est faux qu'on fasse passer le café par l'eau bouillante pour en gâter le germe, comme quelques-uns l'ont assuré; on le tire des gousses où il est renfermé, et on l'envoie sans autre préparation.

Les retardemens de l'ambassadeur Mourat m'inquiétoient, parce que j'appréhendois de perdre la mousson. Je lui écrivis que j'avois pris la résolution d'aller l'attendre à Gedda. Il me répondit que je pouvois y aller, et qu'il tâcheroit de s'y rendre; que la mort du prince Basile, et les embarras qu'il avoit trouvés sur sa route, l'avoient empêché de me joindre. Ainsi je congédiai tous mes domestiques, et je les récompensai d'une manière qui leur aura donné de

l'estime pour les Français. Ils fondoient en larmes et vouloient tous me suivre; mais je ne le leur permis pas. Cela étant fait, je pris congé du bacha de Messoua, et je m'embarquai le 28 octobre sur une barque, qui avoit été construite à Surate.

Je ne voulus point me mettre sur les bâtimens du pays, qui me paroissoient fort mauvais et peu sûrs, les planches, quoique goudronnées, n'étant attachées ensemble qu'avec d'assez méchantes cordes, aussi-bien que les voiles, qui ne sont que de nattes de feuilles de *domi*. Cependant ces bâtimens si mal équipés, et encore plus mal gouvernés, portent beaucoup, et quoiqu'ils n'aient que sept ou huit hommes pour les conduire, ils sont d'un grand usage dans toute cette mer.

Nous abordâmes, deux jours après notre départ de Messoua, à une petite île nommée Deheleq. Les vaisseaux qui viennent des Indes ont coutume d'y faire aiguade et d'y prendre des provisions qu'on y trouve en abondance, excepté le pain, dont les habitans manquent souvent eux-mêmes, ne vivant la plupart du temps que de chair et de poisson. Nous restâmes huit jours dans cette île, parce que le vent nous devint contraire; mais sitôt qu'il fut bon, nous passâmes à une autre île nommée Abugafar, qui signifie, *Père du pardon*. Le capitaine ne manqua pas de descendre, et de porter un flambeau au tombeau de ce malheureux Abugafar. Les Mahométans craindroient de faire naufrage, s'ils y manquoient, et ils se détournent même de leur route pour aller visiter ce prétendu saint. Nous cinglâmes ensuite en haute mer à travers les écueils qui sont à fleur d'eau et très-fréquens, ce qui rend cette navigation fort périlleuse; mais les pilotes qui connoissent ces écueils, passent sans crainte tout au travers, quoiqu'on en trouve à tous momens. Nous arrivâmes le sixième jour à Kautumbul; c'est un rocher fort élevé

20..

dans la mer, à une demi-lieue de la terre ferme d'Arabie. Nous y jetâmes l'ancre entre l'écueil et la terre, et nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous côtoyâmes l'Arabie, et nous mouillâmes à Ibrahim Mersa, c'est-à-dire, *mouillage d'Abraham*. Nous continuâmes ensuite notre route, et après huit jours de navigation, nous abordâmes à Consita. C'est une jolie ville, qui appartient au roi de la Mecque, et le premier port de mer de ses états du côté du midi. On y aborde volontiers, parce qu'on n'y paye qu'une douane, et qu'il en faut payer deux ailleurs. Il y a de très-beaux magasins; on y met les marchandises qu'on débarque, et qu'on fait passer ensuite par terre sur le dos des chameaux à Gedda, qui en est éloigné de cinq à six journées. Nous demeurâmes huit jours à l'ancre à Consita pour nous reposer et pour attendre le vent favorable. Le commerce est grand dans cette ville, parce qu'il y vient un grand nombre de marchands Mahométans, Arabes et Indiens. On n'y reçoit point les Indiens idolâtres. Les vivres y sont à meilleur marché, et en plus grande abondance qu'à Gedda, où nous arrivâmes le 5 de décembre de l'année 1700. Depuis Kautumbul jusqu'à Gedda, nous ne naviguions que le jour, et nous mouillions tous les soirs à cause des écueils.

Gedda est une grande ville sur le bord de la mer à demi-journée de la Mecque. Le port ou plutôt la rade en est assez sûre, quoiqu'elle ait le nord-ouest pour traversier. Le fond est assez bon en certains endroits, et les petits vaisseaux y sont à flot, mais les gros sont obligés de rester à une lieue. J'allai à terre et je logeai dans un *oquel*. Ce sont quatre grands corps de logis à trois étages avec une cour au milieu. L'étage d'en bas est pour les magasins; les passagers occupent les autres étages. Il n'y a point d'autres hôtelleries en ce pays-là non plus qu'en Turquie. Il y a quantité de ces oquels dans Gedda.

D'abord qu'un voyageur est arrivé, il va chercher des chambres et des magasins qui lui conviennent, et dont il paye au maître un prix réglé qui n'augmente ni ne diminue jamais. Je donnois quatre écus par mois pour deux chambres, une terrasse et une cuisine. Ces oquels sont des asiles et des lieux sacrés, où l'on ne craint ni les insultes ni les vols : ce qu'il y a d'incommode, c'est qu'on n'y fournit rien; il faut se meubler, acheter et préparer soi-même ce qu'on veut manger, à moins qu'on ne le fasse faire par ses domestiques.

Deux jours après que je fus arrivé à Gedda, le roi de la Mecque y vint avec une armée de vingt mille hommes. Il fit dresser ses tentes et campa à la porte de la ville qui conduit à la Mecque. Je le vis; c'est un homme âgé d'environ soixante ans, d'une taille majestueuse, mais dont le regard paroît affreux; il a la lèvre inférieure fendue du côté droit; ses sujets et ses voisins ne se louent pas de sa douceur, ni de sa clémence. Il obligea le bacha qui est à Gedda de la part du Grand-Seigneur, de lui donner quinze mille écus d'or, et le menaça de le chasser s'il ne lui obéissoit sur-le-champ. Il fit aussi une avanie à tous les marchands sujets du Grand-Seigneur, qui y sont établis pour le négoce, et il leur fit payer trente mille écus d'or. Il fit distribuer ces deux sommes à ses troupes, qui sont toujours nombreuses, ce qui le rend maître de la campagne. Il vient tous les ans des caravanes des Indes et de Turquie en pélerinage à la Mecque. Il y en a de fort riches; car les marchands se joignent à ces caravanes pour faire passer leurs marchandises des Indes en Europe, et d'Europe aux Indes. Quand ces caravanes arrivent à la Mecque, il s'y tient une grande foire où se trouvent une multitude infinie de marchands Mahométans avec toutes les marchandises les plus précieuses des trois parties du monde, qu'on y échange. Le roi de la Mecque,

s'avisa de faire piller les caravanes des Indes et de Turquie en 1699 et 1700. Ce prince s'appelle *Chérif* ou *Noble par excellence*, parce qu'il prétend être descendu du prophète Mahomet. Le Grand-Seigneur étoit depuis long-temps en possession de donner l'investiture de ce royaume; mais ce chérif, qui est fier et hautain, s'est soustrait à l'autorité du Grand-Seigneur qu'il appelle par mépris *Elon mamluq*, c'est-à-dire, *fils d'un esclave*.

Médine est la capitale de son royaume; elle est fameuse par le tombeau de Mahomet, comme la Mecque est célèbre par sa naissance. Le prince ne demeure pas souvent à Médine, parce qu'il est presque toujours à la tête de ses armées. Les Turcs en arrivant à Médine, ôtent leurs habits par respect, ne gardant qu'une écharpe qui leur couvre le milieu du corps. Ils viennent de trois ou quatre lieues en cet équipage; ceux qui ne veulent pas se soumettre à cette loi, payent une somme d'argent pour faire un sacrifice à Dieu en l'honneur de Mahomet.

Gedda n'est pas un lieu où les Chrétiens puissent s'établir, particulièrement les Francs, à cause du voisinage de la Mecque; les Mahométans ne le souffriroient pas. Il s'y fait cependant un grand commerce, car les vaisseaux qui reviennent des Indes, y mouillent. Le Grand-Seigneur entretient ordinairement dans ces mers, trente gros vaisseaux pour le transport des marchandises. Ces vaisseaux, qui pourroient être percés pour cent pièces de canon, n'en ont point. Tout est cher à Gedda jusqu'à l'eau, à cause du grand abord de tant de nations différentes; une pinte d'eau, mesure de Paris, coûte deux ou trois sous, parce qu'on l'apporte de quatre lieues loin. Les murailles de la ville ne valent rien: la forteresse qui est du côté de la mer est un peu meilleure; mais elle ne pourroit pas soutenir un siége, quoiqu'il y ait quelques pièces de canon pour sa défense. La plupart

des maisons sont de pierre; elles ont des terrasses au lieu de toît, à la manière des Orientaux.

On me fit voir sur le bord de la mer, à deux portées de mousquet de la ville, un tombeau qu'ils assurent être celui d'Eve, notre première mère. Les environs de Gedda sont tout à fait désagréables : on n'y voit que des rochers stériles et des lieux incultes pleins de sable. J'aurois bien souhaité voir la Mecque, mais il y a défense aux Chrétiens d'y paroître, sous peine de la vie. Il n'y a point de rivière entre Gedda et la Mecque, comme quelques-uns l'ont avancé mal-à-propos; il n'y a qu'une fontaine où l'on va puiser l'eau qui se boit à Gedda.

Après avoir demeuré un mois dans cette ville, j'appris que l'ambassadeur Mourat ne viendroit pas sitôt; et que s'il perdoit la mousson, il seroit obligé de demeurer encore un an en Ethiopie. Cela me fit prendre la résolution de m'embarquer sur les vaisseaux qui se disposoient pour aller à Suez, et de visiter le mont Sinaï, où Mourat m'avoit mandé de me rendre, en cas qu'il ne vînt pas à Gedda.

Je m'embarquai le 12 janvier de l'année 1701, sur des vaisseaux que le Grand-Seigneur avoit fait bâtir à Surate. Quoique ces vaisseaux soient fort grands, ils n'ont qu'un pont. Les bords en sont si élevés, qu'un homme de la plus haute taille étant debout ne peut y atteindre. Les cordages de ces vaisseaux sont très-épais et très-durs; leurs mâts et leurs voiles sont peu différens des nôtres. Ce qu'il y a de particulier dans ces vaisseaux, c'est qu'on y pratique des chambres ou citernes, lesquelles sont si grandes, qu'elles peuvent fournir pendant cinq mois l'eau nécessaire à un équipage de cent cinquante hommes. Ces citernes sont si bien vernissées en dedans que l'eau s'y conserve très-pure et très-nette, et beaucoup mieux que dans les tonneaux dont on se sert en Europe. Nous eûmes bien de la peine à

sortir des écueils qui sont autour de Gedda, et dont toute cette mer est remplie, ce qui nous obligeoit à nous soutenir toujours près des terres que nous laissions sur la droite. Nous jetions tous les soirs l'ancre pour ne pas donner dans les écueils, que les pilotes de ces mers évitent avec une adresse merveilleuse. On les voit à fleur d'eau de tous côtés, et ces pilotes passent hardiment au travers, par le grand usage qu'ils ont depuis leur enfance de naviguer sur ces mers; car plusieurs de ces matelots sont nés sur ces bâtimens, qu'on peut regarder comme de grands magasins flottans. Après cinq ou six jours de navigation, nous mouillâmes à l'île d'Hassama à deux lieues de la terre ferme; elle n'est pas habitée, mais on y fait de l'eau qui est très-bonne. De là jusqu'à Suez, on mouille tous les soirs près de terre, et les Arabes ne manquent pas d'apporter des rafraîchissemens.

Douze ou treize jours après être partis d'Hassama, nous arrivâmes à la rade d'Yambo. C'est une ville assez grande, défendue par un château qui est sur le bord de la mer, dont les fortifications sont fort misérables. Elle appartient au roi de la Mecque. Je n'allai pas la voir, parce que les Arabes qui courent de tous côtés dans ces quartiers volent les passans, et maltraitent ceux qui vont à terre. Le vent contraire nous arrêta huit jours dans cette rade. Deux jours après notre départ d'Yambo, nous mouillâmes entre deux écueils, et nous y essuyâmes une si furieuse tempête, que nos deux cables se rompirent, ce qui nous mit en grand danger de nous perdre; mais la tempête ne dura pas. Nous abordâmes à Mieula. C'est une ville à peu près de la même grandeur qu'Yambo, qui a aussi un château de peu de défense. De là nous passâmes à Chiurma. C'est un très-bon port où les vaisseaux sont à l'abri des tempêtes. Il n'y a en ce lieu-là ni ville ni village, mais quelques tentes où habitent des Arabes. Nous arrivâmes à

Chiurma le [illegible] avril, à cause que les vents contraires nous arrêtèrent long-temps. La mousson étant avancée, je désespérois de pouvoir tenir plus long-temps la mer, et je débarquai à Chiurma; j'y pris des chameaux qui me conduisirent à Tour en six jours. Tour appartient au Grand-Seigneur : il y a garnison dans le château avec un aga qui y commande, et un grand nombre de Chrétiens grecs dans le village. Ils ont un monastère de leur rit, lequel dépend du grand monastère du mont Sinaï. J'appris en ce lieu-là que l'archevêque du monastère du mont Sinaï, qui étoit paralytique, et qui avoit été informé de mon arrivée à Gedda, avoit donné ses ordres à Tour pour qu'on m'engageât à l'aller voir. Je me mis donc en chemin, et je pris la route de ce fameux monastère, où je n'arrivai qu'après trois jours de marche par des chemins impraticables, et par des montagnes très-difficiles. Le monastère du mont Sinaï est situé au pied de la montagne; les portes en sont toujours murées à cause des courses des Arabes. On m'y tira par une poulie avec des cordes, et on y fit entrer mes hardes de la même manière.

Je saluai d'abord l'archevêque, qui est un vénérable vieillard âgé de quatre-vingt-treize ans. Je le trouvai paralytique de la moitié du corps; il me fit compassion. Je le connoissois depuis quelques années, parce que je l'avois traité au Caire d'une maladie dont je l'avois guéri. Je fus encore assez heureux pour le mettre en état de célébrer pontificalement la messe le jour de Pâques, ce qu'il n'avoit pu faire depuis long-temps.

Ce monastère est solidement bâti, ayant de bonnes et fortes murailles. L'église est magnifique ; c'est un ouvrage de l'empereur Justinien, à ce que me dirent les religieux. Ils sont au nombre de cinquante, sans compter ceux qui vont à la quête. Leur vie est très-austère; ils ne boivent point de vin, et ne mangent

jamais de viande, même dans leurs plus grandes maladies. L'eau qu'ils boivent est excellente ; elle vient d'une source qui est au milieu du monastère. On leur donne, trois fois la semaine, un petit verre d'eau-de-vie, qui se fait avec des dattes. Ils jeûnent très-austèrement les quatre carêmes qui sont en usage dans l'église orientale ; hors ce temps-là, on leur sert à table des légumes et du poisson salé. Ils se lèvent la nuit pour chanter l'office divin, et ils en passent la plus grande partie au chœur. Ils me firent voir une châsse de marbre blanc, couverte d'un riche drap d'or, dans laquelle est renfermé le corps de sainte Catherine, qu'on ne voit point. On montre seulement une main de la sainte, laquelle est fort desséchée, et dont les doigts sont pleins de bagues et d'anneaux d'or. L'archevêque, qui est aussi abbé du monastère, a sous lui un prieur, dont le pouvoir est fort borné quand l'archevêque n'est pas absent. J'eus la curiosité d'aller au haut de la montagne, jusqu'au lieu où Dieu donna les deux tables de la loi à Moïse. L'archevêque eut la bonté de m'y faire accompagner par quelques-uns de ses religieux.

Nous montâmes au moins quatre mille degrés avant que d'arriver au sommet de cette fameuse montagne, où l'on a bâti une chapelle assez propre. Nous vîmes ensuite la chapelle d'Elie. Nous déjeûnâmes à la fontaine, et nous revînmes au monastère après avoir beaucoup fatigué. La montagne voisine est encore plus haute ; je n'eus pas le courage d'y aller, parce que je me trouvai encore accablé de la première journée. C'est sur cette seconde montagne, que le corps de sainte Catherine fut transporté, dit-on, par les anges, après qu'elle eut été martyrisée.

Je demeurai un mois dans ce monastère, en attendant l'ambassadeur Mourat. Je commençois à m'y ennuyer, et je désespérois de le voir, lorsqu'on m'apprit qu'il n'étoit pas loin, et qu'il alloit arriver

au monastère. Cette nouvelle me causa une joie très-sensible. J'allai le recevoir, et je le présentai à l'archevêque, qui le reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il me raconta toutes les disgrâces de son voyage; il m'apprit que la mort du prince Basile avoit d'abord retardé son départ; que l'Empereur cependant, malgré l'accablement de sa douleur, lui avoit donné audience et l'avoit expédié; qu'il s'étoit arrêté à Duvarna pour attendre de nouveaux ordres de l'Empereur. Il me dit les mauvais traitemens qu'il avoit reçus de la part du roi de la Mecque, qui lui avoit enlevé les enfans éthiopiens qu'il amenoit en France; et que, pour comble de disgrâce, le vaisseau sur lequel étoient les présens avoit fait naufrage près de Tour; que neuf gros vaisseaux chargés de café étoient demeurés dans ce port, parce qu'ils étoient partis trop tard, et qu'ils avoient perdu le temps de la mousson. Ce retardement a rendu le café fort cher au Caire, ces vaisseaux n'ayant pu gagner Suez, où ils déchargent les marchandises pour en prendre d'autres, qui sont des toiles, du blé, du riz, et d'autres denrées qu'ils tirent du Caire en échange de celles des Indes.

Après que l'ambassadeur Mourat se fut reposé pendant cinq jours au mont Sinaï, nous reprîmes la route de Tour, où nous rejoignîmes ses gens et ses équipages. Nous ne demeurâmes qu'une nuit dans ce port, et nous partîmes dès le lendemain par terre, en côtoyant presque toujours la mer, pour aller à Suez, où nous arrivâmes en cinq jours. C'est une petite ville au fond de la mer Rouge. C'est le port du Caire, dont elle est éloignée de trois journées de chemin. Cette ville est commandée par un château bâti à l'antique et mal fortifié. Il y a un gouverneur avec deux cents hommes de garnison, et de très-beaux magasins. Le pays n'est pas agréable; on ne voit que déserts remplis de rochers et de sables. Cette

ville n'a point d'eau non plus que Gedda; on l'y apporte de dehors, mais elle y est à meilleur marché.

A mon arrivée à Tour, j'écrivis à M. Maillet, consul de France au Caire, pour lui faire savoir l'arrivée de l'ambassadeur. Il me pria de me rendre au Caire le plutôt que je pourrois. J'obéis, et je me servis de la première caravane qui partit. Elle étoit composée d'environ huit mille chameaux. Je montai sur un dromadaire; et après avoir fait trois lieues avec la caravane, je pris le devant et j'arrivai en vingt-quatre heures au Caire. Ces dromadaires sont plus petits que les chameaux; leur pas est rude, mais fort vîte, et ils marchent vingt-quatre heures sans s'arrêter. On ne s'en sert que pour porter les hommes. A mon arrivée au Caire, je rendis compte de mon voyage à notre consul, et je fis préparer une belle maison pour loger l'ambassadeur, qui arriva deux jours après. M. Maillet lui envoya à son arrivée toutes sortes de rafraîchissemens, et convint avec lui que je passerois en France, pour instruire la cour de tout ce que je viens de raconter.

Je pourrois écrire beaucoup d'autres particularités qui regardent l'Ethiopie, et parler du gouvernement de ce grand empire, de la religion, des charges, des tribunaux de justice, de la botanique même et de la médecine : mais il faut pour cela que je jouisse du repos qu'on cherche avec empressement après de si longs et si pénibles voyages, et que l'air de France m'ait rendu la santé, dont on ne goûte la douceur que lorsqu'elle est parfaite. Car, nous autres médecins, qui guérissons les autres, nous ne savons souvent pas l'art de nous guérir nous-mêmes.

MÉMOIRE

Sur l'Ethiopie.

LE premier nom de cette vaste partie de la Haute-Afrique, que nous appelons Ethiopie, a été *Lud*, (Lydie); c'est sous ce nom qu'en parlent Moïse, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel. Le savant Bochard prouve que le cours tortueux du Nil, avoit fait donner ce nom à la Lydie africaine, où il prend sa source, comme les détours du Méandre ont fait donner le même nom à la Lydie asiatique.

Moïse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une colonie égyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjugués par les Ethiopiens, c'est-à-dire, les Nègres que l'Ecriture appelle *Chus*, lesquels partis des bords de l'Inde, fondèrent un puissant empire dans la Lydie africaine, et lui donnèrent le nom d'Ethiopie. Ils se répandirent ensuite dans l'Afrique, où ils possèdent encore à présent plusieurs royaumes.

J'ai dit que les Ethiopiens étoient venus de l'Inde; apparemment on les connoissoit sous le nom d'Indiens, et c'est la vraie cause du mécompte de tant d'auteurs anciens et modernes, qui ont confondu l'Inde avec l'Ethiopie.

Les Abissins, qui y dominent aujourd'hui, ne s'en emparèrent que plusieurs siècles après l'invasion des Ethiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête. On sait seulement qu'elle a précédé la fin de l'empire de Constantin. Ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du royaume d'Yemen, c'est-à-dire du *midi*, dont Saba est la capitale. Le peuple portoit le nom d'*Homerites*. La reine qui vint voir Salomon

régnoit sur eux ; et si l'on en croit la tradition ancienne et constante de ce peuple, elle eut de Salomon un fils nommé *Menilehec*. La reine et le peuple embrassèrent la religion juive. Les empereurs d'Ethiopie prétendent descendre de ce fils de Salomon ; et le père Tellez, jésuite, qui nous a donné en portugais une histoire d'Ethiopie généralement estimée, critique judicieux, et juge rigoureux des traditions éthiopiennes, avoue qu'il n'oseroit rejeter cette origine de la famille royale d'Ethiopie. M. Ludof, docte allemand, auquel l'Europe doit une connoissance plus distincte de la langue, des mœurs et de l'histoire des Abissins, propose quelques conjectures assez foibles contre ce fait, avoué par tous ceux qui ont écrit la même histoire.

Il est constant que les Abissins, quand ils se convertirent au christianisme, faisoient profession du judaïsme. Depuis le règne du fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur histoire n'offre rien de certain ; elle n'apprend pas même, quand une partie des Homerites joints à d'autres Arabes passèrent la mer, conquirent la province de Tigré sur les Ethiopiens, et fondèrent le royaume d'Axuma. Les Homerites les regardoient comme un amas de malheureux, contraints par la misère à chercher une nouvelle demeure, et le nom d'Abissin selon son étymologie arabe, est une injure. Les peuples à qui nous le donnons le refusent; ils prennent le nom d'Agassiens, c'est-à-dire, dans leur langue, *libres*, *indépendans*; ils se servent aussi, en parlant de leur pays, du nom d'Ethiopie ; non qu'ils soient nègres : leur couleur est olivâtre ; ils sont fort différens des nègres, et ordinairement ils sont bien faits et ont l'air grand.

Le royaume d'Axuma étoit gouverné par deux frères, Abraham et Atzbée, quand Frumence, fils d'un marchand alexandrin et captif, leur annonça l'évangile. Les deux rois, dont l'histoire et les hymnes

qu'on chante encore, louent la concorde, renoncèrent au judaïsme. Saint Athanase ordonna Frumence premier évêque de cette nation, qui depuis n'a jamais eu qu'un seul évêque pour tout le pays, et a regardé l'église d'Alexandrie comme sa mère spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise, puisqu'elle a reçu d'elle les erreurs de Dioscore, et s'est séparée comme elle de l'Eglise catholique. Les Abissins lui étoient encore unis sous l'empire de Justinien leur roi. Elesbaam, dont l'Eglise catholique honore la mémoire comme d'un saint, repassa la mer, détrôna Dunaam, roi des Homerites, juif et persécuteur des Chrétiens, et mit le fils d'Aretas sur le trône. Après cette glorieuse expédition, il envoya sa couronne à Jérusalem, et il embrassa l'institut monastique. Les Ethiopiens lui donnent le nom de Caleb. Tous leurs princes ont deux noms, et souvent plusieurs; car ils en prennent un nouveau, lorsqu'ils parviennent à la couronne, et quelquefois un autre dans les grands événemens.

On n'a que des conjectures sur le temps où l'Ethiopie fut engagée dans les erreurs des jacobites. La Nubie, voisine de l'Egypte, ne fut pervertie que vers le milieu du huitième siècle. L'histoire des jacobites nous fournit une preuve certaine, que les patriarches d'Alexandrie hérétiques ne consacroient point l'évêque d'Ethiopie au commencement de ce huitième siècle. Enfin, on ne voit dans cette histoire la communication de l'église éthiopienne, avec les patriarches jacobites, qu'au commencement du neuvième siècle; on peut donc supposer que l'Ethiopie a conservé la foi jusqu'au neuvième siècle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de religion excitât des troubles. L'évêque jacobite envoyé par le patriarche d'Alexandrie Jacob, éprouva de la résistance dans l'exécution de son projet. Il fut chassé après quelques années; mais le parti hérétique pré-

valut enfin. L'Abouna (1) jacobite fut rappelé. L'Eglise éthiopienne ne pouvoit alors tirer aucun secours de l'Eglise grecque, infectée et persécutée par les iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut, vers l'an 960, détruire la famille de Salomon; elle réussit en partie; elle usurpa la couronne, et elle la laissa à un fils né de son mariage avec un seigneur Ethiopien. Cette nouvelle race royale a donné de grands rois à l'Ethiopie; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac, descendant du seul prince de la maison de Salomon échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le royaume de ses pères. Un de sès successeurs nommé Constantin, envoya ses députés au concile de Florence. David, son arrière petit-fils, âgé de douze ans, et sous la tutelle de sa grand'mère Hélène, demanda à Emmanuel, roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, et des prédicateurs qui l'instruisissent de la foi catholique.

Après la mort de cette sage régente, David se plongea dans l'oisiveté et dans le libertinage. Hamet Ganhé, visir du roi d'Adel, mahométan, le chassa de presque tous ses états. Dans cette triste situation, il eut recours à Jean III, roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude, son fils et son successeur, fut plus heureux. Le roi de Portugal lui envoya des troupes qui lui furent très-utiles. Ce religieux prince joignit à ces troupes un patriarche, des évêques et des missionnaires orthodoxes. Saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que le pape Jules III chargea de cette entreprise apostolique, choisit Jean Nugnez pour patriarche, et pour suffragans et coadjuteurs du patriarche, André

(1) Abbuna signifie *père;* c'est le nom qu'on donne à l'évêque d'Ethiopie.

Oviedo

Oviedo et Melchior Carnero. Le patriarche partit de Lisbonne l'an 1550.

Cependant Claude avoit succédé à David son père, sous le nom d'Atznaf Saghed (1). Le roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le patriarche à l'inconstance du prince abissin ; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa le retour de Jacques Dias, son ambassadeur vers l'empereur d'Ethiopie. Gonzalve Rodriguez, jésuite, accompagnoit l'ambassadeur. Ils trouvèrent le nouvel Empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait paroître. Claude avoit de grandes qualités, de l'esprit, et plus d'étude qu'un prince n'en a d'ordinaire; il faisoit le théologien, et il pouvoit le faire : car les missionnaires avouèrent qu'il en savoit plus que ses docteurs, et que dans les disputes, qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil et fort imposant. Il publia une confession de foi pour justifier son Eglise, suspecte de judaïsme. Il avoit l'âme grande. Avec le secours de quatre cents Portugais, il reconquit ses états; mais après dix-huit ans et quelques mois de guerre contre les Mahométans d'Adel, abandonné de ses troupes dans une bataille, il tint ferme avec dix-huit Portugais, et mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Ethiopie, dès l'an 1557 ; et quoique l'Empereur lui eût défendu de parler de religion à ses sujets, il en avoit converti un petit nombre.

Adamas Seghed, frère et successeur de Claude, prince féroce, exila Oviedo et ses compagnons, sur

(1) Saghed ou Seghed signifie en éthiopien *auguste*, *vénérable*. Tous les empereurs d'Ethiopie, que nous connoissons depuis David, ont pris ce surnom. Les historiens, pour n'avoir pas fait cette remarque, ont jeté une grande confusion dans l'histoire d'Ethiopie.

une haute montagne froide et stérile. Ils y passèrent huit mois, exposés aux injures de l'air, aux bêtes féroces, et à un peuple plus farouche que les bêtes, privés de la consolation de pouvoir dire la messe: on leur avoit ôté jusqu'à leur calice. On persécuta encore plus cruellement les nouveaux fidèles; plusieurs obtinrent la couronne du martyre. Une princesse du sang royal, que la curiosité ou plutôt la Providence avoit conduite à la caverne qui servoit de retraite aux Jésuites exilés, et qu'elle vit environnés d'une lumière miraculeuse, obtint d'Adamas le rappel des saints missionnaires. Ils font de nouvelles conversions: le barbare Adamas s'irrite. Cinq Abissins, qui avoient quitté l'erreur, sont exposés à des lions affamés. Le miracle de Daniel se renouvelle, la férocité des lions se change en douceur; mais le cœur du tyran ne changea pas. Il condamna Oviedo, ses compagnons et ses disciples, à un exil plus éloigné et plus affreux que le premier. Ils alloient périr de faim et de soif, quand Dieu, touché de la prière d'Oviedo, fit paroître à leurs yeux une rivière, qui s'entr'ouvrant après avoir apaisé leur soif, leur présenta une multitude de poissons suffisante pour les nourrir. Un de ces saints confesseurs et un des soldats qui les conduisoient, et que le miracle convertit, l'ont attesté avec serment dans des informations juridiques. Le bruit de ce miracle fit rappeler encore une fois les exilés. L'heureux succès du zèle d'Oviedo ranima bientôt la rage du persécuteur. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint évêque; il le bannit une troisième fois avec tous les Portugais, dont il retint les femmes et les enfans dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux catholiques: ses sujets maltraités élevèrent sur le trône Tazcar, fils naturel de Jacob, son frère. Adamas, pressé par les rebelles, fit revenir dans son camp les Portugais et les Jésuites. D'abord il fut vaincu: dans une

seconde bataille, il vainquit l'usurpateur, et lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand capitaine éthiopien, Isaac Barnagas, lequel mécontent d'Adamas, introduisit dans l'Éthiopie les Turcs, et réduisit Adamas à de grandes extrémités. Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires, l'an 1563.

Les grands d'Ethiopie se partagèrent entre plusieurs prétendans à l'empire, et ce ne fut qu'après dix-sept ans que Malac Seghed, fils d'Adamas, posséda tranquillement la couronne. Quoique attaché aux erreurs de sa secte, il laissa les catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence de mœurs et de la vie sainte des Jésuites, quelque éloigné qu'il fût de leur doctrine. Il n'eut point de fils légitime; mais il en eut deux naturels. Quoique son inclination le portât à mettre sur le trône Jacob, le plus jeune de ses fils, la justice l'emporta, et se voyant près de mourir, il déclara Zadenghel son neveu, son légitime successeur. Les grands, qui vouloient profiter d'une minorité, n'eurent aucun égard à la dernière volonté de l'Empereur, et ils préférèrent Jacob, qui n'avoit que sept ans, à Zadenghel. Leur ambition fut trompée: Jacob, sorti de l'enfance, voulut être le maître. Les deux principaux seigneurs qui l'avoient mis sur le trône, ramenés à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié, tirèrent de prison Zadenghel, leur roi légitime, et le couronnèrent. Il prit le nom d'Atznaf-Seghed II. Jacob fuyant avec huit gardes, qui seuls n'avoient point changé comme sa fortune, fut arrêté et livré à l'Empereur, qui, sans écouter des défiances assez bien fondées et une politique cruelle, pardonna à l'usurpateur, et se contenta de le bannir.

Tous les partisans de l'usurpateur éprouvèrent la clémence de leur monarque légitime; il ne se vengea

d'eux qu'en leur montrant par sa conduite combien il étoit digne de l'empire, et combien ils avoient été injustes à son égard. L'Ethiopie n'a point eu de souverain plus accompli. S'il ménageoit la vie de ses sujets même rebelles, il ne ménageoit point la sienne, quand le salut de l'état le demandoit. Les Galles, peuple barbare et belliqueux, perpétuels ennemis des Ethiopiens, avoient fait marcher trois armées pour profiter des troubles de la cour abissine. Le général envoyé contre eux avoit été défait. Le Roi marche, les Galles viennent au-devant de lui, attaquent ses troupes fatiguées : déjà les Abissins, poussés avec vigueur, cédoient, rompoient leurs rangs, et fuyoient. Les chefs pressèrent le Roi de se retirer : *Que ceux qui craignent la mort plus que l'infamie abandonnent leur prince,* dit-il, *pour moi je saurai vaincre ou mourir en roi;* il met pied à terre, et s'élance sur l'ennemi. La honte ranime le courage des Abissins; ils se rallient autour de leur prince, et chargent les Galles avec tant d'ardeur, qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux armées de Galles à combattre; Atznaf, sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses troupes dans des chemins rudes et coupés par des montagnes, surprend la seconde armée des Galles, et la taille en pièces. La troisième armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo, devenu patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena l'an 1577, au mois de septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux persécutions qu'il souffroit avec une patience invincible; sa charité, les fréquens miracles que Dieu opéroit par son serviteur, le faisoient rechercher également des catholiques et des schismatiques. Après sa mort, tous honorèrent son sépulcre. Les guérisons des malades et les conversions qui se firent à son tombeau, le-

faisoient regarder comme un homme miraculeux, qui exerçoit encore après sa vie son apostolat.

Les cinq compagnons d'Oviedo continuèrent de travailler à la conversion de l'Ethiopie. François Lopès mourut le dernier, l'an 1597. Leur mémoire fut long-temps vénérable aux schismatiques, dont quelques-uns rendirent un témoignage bien persuasif de leur sainteté dans les informations juridiques que l'archevêque de Goa en fit faire par Michel de Silva, son grand-vicaire.

Le père Pierre Paès, castillan, choisi par ses supérieurs pour la mission d'Ethiopie, avoit, dès l'année 1580, tenté ce voyage. Dieu qui voulut lui faire acheter par de cruelles souffrances, les succès qui lui étoient réservés, l'éprouva par les plus tristes aventures, par de dures prisons, par l'affreux travail des galères auxquelles les Turcs le condamnèrent. Enfin l'an 1603, il pénétra jusque dans l'Ethiopie, et fut favorablement reçu par l'usurpateur Jacob. Après la révolution qui rétablit le prince légitime, Paès trouva encore plus de faveur auprès de ce prince. Atznaf-Seghed avoit autant d'esprit que de courage; droit et sincère, il aima et embrassa la vérité sitôt qu'il l'aperçut. *Je ne puis*, disoit-il, *ne pas reconnoître pour chef de l'Eglise le successeur de Pierre, auquel Jésus-Christ a donné le soin de paître les brebis et les agneaux, et sur lequel il a fondé son Eglise. Je crois que lui refuser l'obéissance, c'est la refuser à Jésus-Christ* (1). Il abjura ses erreurs, et après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement catholique, et il écrivit l'an 1604 au roi d'Espagne Philippe III, pour demander un patriarche, des évêques et des missionnaires.

(1) Ceci est tiré de Ludolf, historien hérétique. (*Note de l'ancienne édition.*)

La faveur extraordinaire de Læça-Mariam avoit irrité les grands; ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les édits du prince, en faveur de la religion romaine, leur en offrirent un qu'ils ne négligèrent pas. Zaslacé, homme d'une naissance obscure, mais que son mérite militaire égaloit aux premiers de la cour, donna le signal de la révolte, ingrat et perfide à son souverain, qui l'avoit rappelé de l'exil auquel l'usurpateur Jacob l'avoit condamné. L'Empereur suivit le rebelle pour le combattre; mais dans la marche il fut abandonné de Ras-Athanase. Ce premier officier de la couronne, fier d'avoir donné deux maîtres à l'Ethiopie, ne savoit point obéir. Plusieurs des principaux officiers suivirent son exemple. Le père Paès et le général portugais conseilloient au Roi de modérer son zèle et sa valeur, de traîner en longueur la guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurés. L'Empereur n'écouta pas leur conseil. L'abouna ou l'évêque hérétique Pierre, étoit parmi les révoltés. Par un attentat inoui en Ethiopie, il osa absoudre les Abissins du serment prêté à l'Empereur. On combattit, et l'Empereur trahi par ses propres troupes, mourut en combattant; Læça-Mariam justifia l'amitié que son prince avoit pour lui, et fut tué en le couvrant de son corps.

Susneios, arrière-petit-fils de l'empereur David, et héritier légitime de l'empire après Atznaf-Seghed, s'étoit retiré parmi les Galles, pour éviter la cruauté de l'usurpateur Jacob. Il saisit l'occasion de monter sur le trône, et il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux Ras-Athanase, qui avoit déjà disposé deux fois de la couronne. Mais pour assurer l'effet de la négociation, il suivit lui-même avec ses troupes le député qu'il envoyoit. Athanase délibéroit, quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu souverain par toute

l'armée d'Athanase. Zaslacé étoit encore à la tête d'une armée rebelle. Le nouvel Empereur lui mande fièrement qu'il ne diffère pas de se soumettre. Zaslacé demande du temps, sous prétexte de la parole qu'il avoit donnée à Jacob en le mettant sur le trône; mais il ajouta que si Jacob, dans un mois pour tout délai, ne venoit le joindre, il dégageroit sa parole, et se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaslacé fut mal reçue; l'Empereur marcha promptement contre lui. Zaslacé, sans s'effrayer, s'avança de son côté. Susneios s'aperçut assez tôt de l'inégalité de ses forces, pour faire une retraite prudente dans les montagnes d'Amhara. La lenteur de Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eût servi; les chefs de l'armée de Zaslacé voyant que Jacob ne paroissoit pas, s'impatientèrent et forcèrent le général d'envoyer dix députés rendre hommage à Susneios. Les députés partent; mais par un contre-temps bizarre Jacob arrive: Zaslacé change encore une fois de parti, rappelle ses députés et couronne Jacob. Ras-Athanase abandonne Susneios, qui aussi sage que vaillant, cède au malheur, et attend en sûreté dans des montagnes impraticables des circonstances plus favorables. Jacob, pour s'assurer l'empire, envoie lui offrir trois provinces, avec le titre et l'autorité de roi. Susneios refuse tout partage. Jacob ayant perdu toute espérance de paix, crut pouvoir finir la guerre; il alla chercher son rival dans sa retraite. L'Empereur, après avoir éludé la première impétuosité des troupes rebelles par des contre-marches adroites, et étant instruit que Zaslacé campoit séparément, et que, par une méprise de l'ennemi toujours funeste, il négligeoit de faire bonne garde, tomba subitement sur cette partie des rebelles et la défit entièrement. Zaslacé n'eut point d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéissance de Susneios: il crut effacer, par cette démarche, la

honte de sa défaite. Jacob qui craignoit que l'exemple de Zaslacé ne fût contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une bataille décisive; il se confioit à la multitude de ses troupes. Susneios, en grand capitaine, évita de combattre jusqu'à ce qu'il eût attiré les rebelles dans un terrain serré où il ne pouvoit être enveloppé, et où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la bataille et la vie. L'abouna, c'est-à-dire, l'évêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'usurpateur, périt dans le carnage, et l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'Empereur et ses sujets fidèles retomba sur lui. Zaslacé toujours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déjà qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois empereurs d'Ethiopie, que Zadenghel et Jacob attendoient le troisième. Susneios le relégua dans un désert du royaume de Goiam; il s'échappa et tenta d'exciter de nouveaux troubles : mais méprisé et réduit à commander des voleurs, il fut tué par des paysans. Ras-Athanase n'eut guère un meilleur sort; privé de ses emplois, chassé de la cour, abandonné par sa femme, il mourut bientôt dans l'obscurité et dans l'indigence : justes châtimens de son ambition et de ses perfidies. Un faux Jacob ne parut que comme un éclair; il prit bientôt la fuite, et la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Ethiopie, et vint mourir en France sous le nom de Zagaechit, fils de Jacob.

Susneios, qui avoit pris le nom de Seltan-Seghed, étant tranquille sur son trône, s'attacha à rétablir la justice, et à remédier aux maux que les guerres civiles avoient causés. La religion eut sa première attention. Il fit venir à la cour le père Pierre Paès, jésuite, qui avoit converti son prédécesseur, Atznaf-Seghed. Le père Paès gagna la confiance de Susneios, aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur

d'Atznaf. Ce digne missionnaire, selon le témoignage des hérétiques mêmes, joignoit à une vertu héroïque, à un esprit universel, une prudence rare, et une politesse perfectionnée par la vraie charité. Il ouvrit les yeux du prince aux lumières de la foi. Susneios, sans être effrayé par les disgraces d'Atznaf, pensa sérieusement à rendre l'Ethiopie catholique. Les moines abissins et l'abouna ou métropolitain hérétique, furent confondus dans plusieurs conférences. Ras-Zela-Christ, frère utérin de l'Empereur, beaucoup de grands et plusieurs officiers distingués renoncèrent au schisme. L'Empereur crut ne devoir plus différer à ordonner que tous ses sujets reçussent le concile de Calcédoine. L'abouna Siméon, à la tête des moines, employa d'abord les sollicitations les plus fortes ; enfin, il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne religion : on fit peu d'attention à des excommunications si téméraires. La révolte d'Emana Christo, frère utérin de l'Empereur, et d'Elnis, gendre de ce monarque, donna plus d'inquiétude ; elle fut bientôt apaisée par la mort d'Elnis et de l'abonna Siméon. D'autres rebelles qui s'élevèrent l'un après l'autre, eurent le même sort. L'Empereur profita de tant d'heureux succès. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espèce de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des patriarches d'Alexandrie, et des métropolitains d'Ethiopie. Les moines schismatiques, que les Jésuites avoient tant de fois réduits au silence, eurent recours aux calomnies ; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les pères odieux : ils disoient qu'ils étoient les descendans de Pilate, parce qu'ils étoient Romains comme ce mauvais juge.

La mission d'Ethiopie fit l'an 1622, au mois de mai, une grande perte. Le père Pierre Paès, appelé par l'Empereur pour entendre sa confession générale, mourut d'une maladie contractée par la fatigue

du voyage et d'un jeûne rigoureux, qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps usé par les travaux apostoliques n'y put résister. La cour le regretta, mais l'Empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'Eglise des Jésuites se jeter sur le tombeau du père, et l'arrosa de ses larmes : *Ne me parlez point de modérer ma douleur*, s'écrioit-il, *j'ai perdu l'ami le plus fidèle, j'ai perdu mon père; le soleil qui a dissipé les ténèbres dont l'Ethiopie étoit couverte, s'est donc éclipsé; nous n'aurons plus devant les yeux ce modèle de pénitence, de dévotion et d'humilité;* c'est ainsi que son affliction s'exprimoit.

Quatre ans après la mort du père Paès, l'Empereur avoit écrit au Pape et au roi d'Espagne pour demander un patriarche et des missionnaires. Alphonse Mendez, jésuite portugais, fut nommé patriarche, et sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la cour d'Ethiopie vers la fin de l'année suivante. Il profita des favorables dispositions dans lesquelles il la trouva. L'Empereur, le prince son fils, les grands, plusieurs moines, plusieurs clercs firent leur profession solennelle d'une sincère soumission au successeur de saint Pierre, comme au chef de l'Eglise; on douta de la validité des ordinations faites par les métropolitains hérétiques (1). On ordonna de nouveaux diacres et de nouveaux prêtres; le nombre des catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencemens! mais ils furent troublés par de nouvelles révoltes. Tecla Georges, gendre du Roi, se mit à la tête des rebelles; vaincu et pris, il fut pendu à un arbre. La princesse

(1) Ce n'étoit pas sans raison, puisque toute la cérémonie de l'ordination consiste en ce que le patriarche assis récite le commencement de l'évangile de saint Jean sur la tête de ceux qu'il veut ordonner prêtres : pour les diacres, il se contente de leur donner la bénédiction, sans réciter l'évangile. (*Note de l'ancienne édition.*)

sa sœur, complice de son crime, fut condamnée au même supplice, dont l'infamie irrita au dernier point les princesses de la cour. Le zèle du Roi fut trop vif; il voulut trop tôt abolir tous les anciens rits de l'Église éthiopienne, et réduire tout aux lois et aux usages de l'Eglise romaine. Ces nouveautés aigrirent les esprits : les grands, le peuple animé par les moines, demandèrent fièrement le rétablissement de l'ancienne liturgie. Le patriarche fut obligé de céder; il y fit quelques corrections; mais elles furent mal observées; on prit les armes dans plusieurs provinces. Les Agaves, nation féroce, avoient pour chef Melca-Christ, jeune prince du sang royal, qui prit les titres d'empereur et de défenseur de l'ancienne religion. L'Empereur accoutumé à vaincre, poussa les rebelles dans les rochers de Lasta; mais il ne put les y forcer, et il s'en fallut peu que l'aîle gauche de son armée ne fût taillée en pièces. De trois généraux auxquels il laissa ses troupes, Zela-Christ, qui avoit pris la place de Ras-Zela-Christ, envoyé par le Roi pour soumettre la province d'Amhara révoltée, fut vaincu et périt dans le combat. Melca-Christ battit encore une fois l'armée impériale ; les hérétiques imputèrent ce malheur à Zela-Christ; ils obtinrent de l'Empereur, que le prince son frère fût dépouillé d'une partie de ses biens et exilé : c'est ainsi qu'on récompensoit sa valeur toujours victorieuse; on lui faisoit un crime de n'avoir point vaincu là où il n'étoit pas; on le rendoit responsable des fautes ou de l'infortune de son successeur.

Après avoir ôté aux catholiques leur protecteur, on ne cessa de leur susciter des affaires, et de fatiguer l'Empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'état, s'il ne rétablissoit promptement l'ancienne religion. Le vice-roi de Goiam se déclara pour les rebelles, et tenta d'engager dans la conspiration le prince héritier de l'empire, Faciladas.

Le traître fut bientôt puni ; la troisième expédition de Susneios contre les rebelles fut malheureuse, mais la quatrième réussit; huit mille périrent dans une bataille, dont l'Empereur eut tout l'avantage. Les partisans de l'hérésie saisirent cette occasion ; ils montrèrent au prince ces cadavres : *Ce ne sont point*, lui dirent-ils, *des ennemis de la nation dont nous avons versé le sang, ce sont nos frères ; ce sont des Chrétiens ; leur attachement à l'ancienne religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers et prévenus.*

L'Empereur fut touché. L'Impératrice, le prince héritier, et presque toute la cour profitèrent de cette compassion; *les deux religions*, disoient-ils, *n'étoient pas si opposées ; on reconnoissoit des deux côtés Jésus-Christ pour vrai Dieu et pour vrai homme.* L'Empereur fut ébranlé, et fit publier un édit, par lequel il accordoit aux hérétiques liberté de conscience. Le patriarche tâcha de restreindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la religion romaine, et d'en faire exclure les relaps : il ne put l'obtenir; le Roi affoibli par l'âge, étonné par tant de révoltes, obsédé par sa cour, par sa famille, crut faire assez en continuant de protéger les catholiques. Il ne rétracta point la profession qu'il avoit faite si solennellement de la foi romaine ; il fut fidèle à la grâce de sa conversion jusqu'à sa mort, qui arriva avant la fin du troisième mois depuis la publication de l'édit de tolérance.

Faciladas son fils lui succéda, et prit le même nom que son père avoit porté, Seltan-Seghed. Il fit d'abord éclater son aversion pour la religion romaine; on ôta aux missionnaires les églises; les principaux des catholiques furent condamnés à la mort ou à l'exil; du nombre de ces derniers étoit le secrétaire d'état, qui avoit toute la confiance du dernier empereur. Zela-Christ, oncle de l'Empe-

reur, fut amené devant lui chargé de chaînes. Faciladas lui offrit de le rétablir dans ses dignités, et de le mettre à la tête de ses armées, s'il vouloit renoncer à la religion romaine. Le généreux confesseur de Jésus-Christ, plus grand dans ce moment que dans les jours de ses triomphes, refusa des offres si éblouissantes. Il entendit avec joie prononcer l'arrêt de sa mort. Faciladas ne voulut pas qu'il fût exécuté; il se contenta de reléguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le patriarche et les Jésuites. Apollinaire d'Almeida, évêque de Nicée, et sept Jésuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle, plutôt que d'abandonner les fidèles, demeurèrent dans l'Ethiopie et se dispersèrent. La violence de la persécution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux; ils donnèrent à l'Eglise de nouveaux catholiques, dont les persécuteurs firent des martyrs. Les missionnaires reçurent eux-mêmes, en mourant pour la foi, la récompense de leur zèle. Gaspard Paès et Jean Pereira, furent martyrisés l'an 1635; l'évêque de Nicée, et les pères Hyacinthe Franceschi et François Rodriguez eurent le même bonheur, l'an 1638. Bruno Bruni et Louis Cardeira, finirent par un glorieux supplice leur course apostolique, l'an 1640. Le père Bernard de Noguera resta long-temps seul prêtre catholique, et suivit enfin au martyre le prince Zela-Christ, l'an 1653.

Faciladas avoit pris d'exactes mesures pour empêcher qu'aucun prêtre catholique n'entrât dans ses états. La congrégation de la propagande tenta deux fois d'y faire passer des Capucins. De sept qu'elle envoya d'abord, le père Cassien de Nantes, et Agathange de Vendôme, pénétrèrent jusqu'à la cour de l'Empereur, et furent incontinent mis à mort; deux furent massacrés sur la route par des voleurs; trois qu'on envoya ensuite, furent décapités par

l'ordre du bacha turc de Suaquen, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les moines d'Ethiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des catholiques, ils irritèrent l'Empereur, qui tourna contre eux-mêmes la fureur qu'ils avoient allumée contre les catholiques : il en fit périr sept mille.

Faciladas, né l'an 1607, étoit monté sur le trône l'an 1632; et il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son père. Juste son fils aîné lui succéda; Jean son frère régnoit en 1673, sous le nom d'Aclaf-Seghed; Jésus, fils de Jean, commença de régner l'an 1680 sous le nom d'Adiam-Seghed. Le père Charles de Brevedent, jésuite français, entreprit vers l'an 1700, de porter la foi dans l'Ethiopie; il mourut avant que d'y être arrivé. M. Poncet, médecin français, qui l'accompagnoit, et qui a écrit la relation de son voyage (1), fait un portrait charmant de l'empereur d'Ethiopie : c'est, dit-il, l'homme de son royaume le mieux fait, il a l'air d'un héros, l'esprit vif, pénétrant, l'humeur douce, affable; il aime les sciences et les beaux arts : mais sa passion est pour la guerre, intrépide, et toujours à la tête de ses troupes, toujours victorieux. Il a conquis le royaume d'Agave et repoussé les Galles dans leurs montagnes. Il est inviolablement attaché à la justice, et son exactitude tient tous les juges dans le devoir. Cette exactitude ne va pas jusqu'à la rigueur; sa clémence modère sa justice; *il faut* (c'est sa maxime) *qu'un prince chrétien soit avare du sang des Chrétiens.* Les crimes étoient rares sous son règne, et il ne les punissoit qu'après bien des recherches et de soigneuses informations. Ses sujets le craignoient et l'aimoient jusqu'à l'ado-

(1) Elle est imprimée dans cette nouvelle édition avant ce Mémoire.



ration. Ce grand prince fit paroître à M. Poncet du penchant pour la religion romaine, et un grand désir de s'instruire; il regretta surtout le père de Brevedent. Ce prince avoit quarante et un ans en 1699, et sa santé étoit affoiblie. On ne sait pas quand il a cessé de régner. Les pères Liberat, Veis, Pié de Zerbe, et Samuel de Bienno, religieux allemands de l'ordre de saint François, envoyés par le pape Clément XI en Ethiopie, trouvèrent en 1714 Juste, successeur de Jésus, sur le trône. Peut-être régnoit-il depuis plusieurs années. Il reçut favorablement les missionnaires; il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie, et il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté et du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement, dans la crainte d'émouvoir le peuple: *L'ouvrage*, disoit-il, *que nous entreprenons est difficile; il demande du temps, du ménagement et de la patience; Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours.*

Les missionnaires firent quelques conversions; mais les moines s'aperçurent bientôt du dessein de ces étrangers, et de l'inclination du Roi pour eux; on fit passer les religieux européens pour les ennemis déclarés de la Mère de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies: que le pain qu'ils consacroient à la messe, étoit fait avec de la moëlle de chiens et de porcs, et que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Ethiopie. Les calomnies ont leur effet, la sédition devient presque générale. On parle de déposer l'Empereur; on l'empoisonne; le poison lui cause une paralysie universelle; on le chasse du palais. Fidèle à sa parole, il avoit fait conduire les missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de sûreté. La fureur du peuple à qui l'on avoit enlevé ces victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison royale, nommé

David. Le nouvel Empereur fit ramener les missionnaires à Gondar, capitale d'Ethiopie; ils y arrivèrent le 17 février 1718. Le 2 mars, David les condamna à être lapidés. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la religion romaine; ils rejetèrent avec horreur cette proposition. L'Empereur fut touché de leur fermeté, et se contenta de les exiler; mais les saints religieux s'offrirent sans peine à mourir; ils furent lapidés le 3 mars 1718. Un prêtre éthiopien jeta la première pierre, en criant: *Maudit, excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis.*

On a donné d'abord en Europe le nom de *Prêtre-Jean* à l'empereur d'Ethiopie. On ne fut pas longtemps à reconnoître combien cette erreur étoit grossière, et que l'empire du Prêtre-Jean avoit été dans l'Asie, voisin de la Chine. Scaliger et d'autres savans allèrent chercher dans le persan, dans l'arabe, l'étymologie de ce nom. Le simple et le naturel, ne sont pas du goût de certains savans; malheureusement leurs idées ne s'accordoient ni avec le persan, ni avec l'arabe. Sans s'épuiser en conjectures, ils auroient dû faire ce qu'a fait M. du Cange, chercher la vérité dans les auteurs contemporains. Guillaume de Tripoli, Albéric et Vincent de Beauvais leur auroient appris que vers le milieu du XII.e siècle, un prêtre nestorien nommé Jean, plus propre à combattre qu'à prêcher, assembla des troupes de sa secte, et leur faisant croire qu'il étoit de la race des rois mages, s'empara des états de Choriem-Kan son roi, qui venoit de mourir, soumit soixante et douze rois dans la Haute-Asie, et étendit sa domination dans les Indes et dans la Tartarie. Il envoya, l'an 1165, des ambassadeurs à Manuel, empereur d'Orient, et à Fréderic, empereur d'Occident. David Ungean son frère, lui succéda et fut détrôné par le fameux Gengis-Kan. Le prêtre conquérant n'avoit pas

pas appris de Jésus-Christ, mais de Mahomet, cette étrange manière de convertir les infidèles. L'Eglise s'est établie, et elle s'étend par d'autres moyens. Un esclave convertit les Ethiopiens; une captive soumit à la foi les Ibériens; une autre captive procura le même bonheur à l'Arménie. Ces personnes que Dieu choisit dans un état bas et vil en apparence, font respecter leur vertu et aimer l'évangile qui la leur a inspirée. Ne voyons-nous pas des hommes apostoliques marcher, après les apôtres, à travers les croix, aussi pauvres qu'eux, triompher comme eux de l'orgueil, de la volupté et des préventions de leurs ennemis? Ils manquent de tout, et ils exécutent ce que toute la puissance du monde n'exécuteroit pas: ils gagnent les cœurs et les soumettent à la pratique de l'évangile de Jésus-Christ. Les champs qu'ils ont arrosés de leurs sueurs, ne sont souvent fertiles qu'après avoir été arrosés de leur sang. C'est ainsi que l'Eglise catholique a fait adorer dans tous les temps la croix du Sauveur à tant de nations différentes.

Pour les sectes hérétiques, soit qu'elles imitent la violence du Prêtre-Jean, soit qu'elles usent des artifices qui leur sont ordinaires, elles n'établiront jamais nulle part le royaume de Dieu, et le mauvais arbre ne sauroit porter de bons fruits. La conversion des gentils est un des plus brillans caractères de la vraie Eglise; Dieu ne le donnera point aux assemblées schismatiques. Ils pourront corrompre les mœurs des fidèles, et corrompre ensuite leur foi; mais les infidèles n'écouteront jamais favorablement des hérétiques et des schismatiques: leur sincère conversion est l'ouvrage de la grâce de Jésus-Christ, des prières et des travaux de ses véritables enfans.

MÉMOIRE

De la Mission d'Erivan.

Erivan est une ville bâtie sur la frontière de Perse, au 40.e degré de latitude, et au 63.e de longitude. Elle est située au bout de cette grande et fameuse plaine, où l'on croit que Noé, après le déluge, offrit à Dieu son premier sacrifice; et près d'elle est le mont *Ararat*, où l'on dit communément que s'arrêta l'Arche, lorsque les eaux commencèrent à décroître. Les fortifications d'Erivan ne sont ni belles, ni de grande défense; elles consistent dans une double enceinte de murailles toutes de terre, et dans quelques grosses tours rondes qui flanquent les courtines. Les tremblemens de terre y sont fréquens. Il y en eut un si terrible il y a quinze ans, que toutes les maisons en furent renversées, et la moitié des habitans ensevelis dans les ruines. Les fruits y sont abondans, mais mal-sains; les eaux n'y valent rien, les chaleurs y sont excessives; l'air y est si corrompu, que pendant les mois de juillet et d'août, on est obligé d'en sortir, et d'aller dresser des tentes à la campagne pour y mettre sa vie en sûreté.

Le monastère d'Echmiadzin, où le grand patriarche des Arméniens tient son siége, n'est pas éloigné d'Erivan. Il fait par sa proximité le principal ornement de cette ville. Comme les églises arméniennes se conforment en matière de religion au sentiment de leur patriarche et de son monastère, nos missionnaires furent persuadés que leur conversion à la foi catholique, dépendoit principalement de celle du patriarche.

Dans cette persuasion, ils cherchèrent les moyens



de s'approcher de ce prélat, et de gagner ses bonnes grâces, afin de le gagner lui-même et sa nation, à la seule et véritable Église, qui est celle de Jésus-Christ. Pour réussir dans ce projet, ils crurent devoir commencer par se procurer un établissement à Erivan, où ils fussent à portée de rendre souvent leurs devoirs au patriarche. Le mauvais air de cette ville, et surtout pour les étrangers, ne fut pas capable de les détourner de ce dessein. Ils l'appréhendoient beaucoup moins que les obstacles presque invincibles qu'ils auroient à surmonter pour parvenir à leurs fins : car il falloit d'abord avoir des lettres-patentes du roi de Perse pour s'établir dans cette ville, et ils n'avoient ni crédit, ni patron à sa cour; de plus, il falloit n'y pas trouver d'opposition de la part du patriarche et des vertabiets, et leur opposition étoit certaine. Nonobstant toutes ces difficultés, nos missionnaires se confiant en la puissante protection de Dieu, mirent la main à l'œuvre. Ils cherchèrent d'abord accès auprès de Sa Majesté persanne; mais les entrées chez ce prince leur furent long-temps fermées. La Providence enfin leur ouvrit un chemin pour parvenir à son trône. En voici l'occasion. La province de Nachivan, qui est une des principales provinces de la Grande-Arménie, renferme plusieurs villages catholiques, dont les habitans doivent aux pères de saint Dominique, non-seulement leur conversion à la foi de Jésus-Christ, mais encore leur fervente piété, que l'espace de quatre cents ans n'a pu interrompre ni diminuer. Ces fidèles Arméniens se sentant de jour en jour, et plus que jamais accablés du poids des mauvais traitemens qu'ils recevoient de leurs ennemis, ou plutôt des ennemis de la religion, crurent pouvoir trouver un remède à leurs maux dans la protection de Louis-le-Grand. Ils entendoient souvent dire que son zèle le portoit à étendre la religion catho-

lique jusque dans les pays les moins connus et les plus reculés. Ils n'ignoroient pas d'ailleurs la haute estime que le roi de Perse avoit conçue pour ce grand monarque, dont la renommée publioit partout tant de merveilles. Ces considérations leur firent prendre la résolution de s'y adresser, et voici l'occasion qu'ils en eurent.

M. François Piquet, évêque de Césaropole, fut alors nommé par le saint Siége à l'évêché de Babylone, avec la qualité de vicaire apostolique. Louis XIV le choisit en même temps pour être consul de la nation française en Perse. L'opinion que l'on avoit de la sainteté de ce prélat, jointe à ses autres titres d'honneur et de dignité, qui lui attiroient le respect et la vénération de tout le pays, furent autant de motifs qui déterminèrent les catholiques de Nachivan à recourir à ce saint évêque, pour faire porter leurs très-humbles requêtes au trône du roi de France. Dieu bénit leurs intentions. Le prélat fut si touché de la misère extrême, où la dureté et l'avarice des infidèles les avoient réduits, qu'il en écrivit au feu père de la Chaise, pour l'engager d'être auprès du Roi, l'avocat et le protecteur de ces fidèles et fervens chrétiens.

Le père de la Chaise, qui connoissoit mieux que personne les dispositions du cœur de ce grand prince, lui fit le rapport de leur requête, et de la lettre de son consul. Il n'en fallut pas davantage pour intéresser le Roi à leur soulagement. Il prit à l'heure même la résolution d'écrire une lettre en leur faveur au Sophi, et chargea en même temps un de ses ministres d'écrire pour le même sujet au premier ministre du roi de Perse. Il fit plus, car il voulut joindre des présens à sa lettre, et ordonna qu'on préparât ceux qu'on croiroit devoir être le plus agréables à Sa Majesté persanne. On fit faire des ouvrages à ressort, tels qu'on n'en avoit point

encore vu, non-seulement en Perse, mais même en France. Ces ouvrages étoient de grandes montres qui avoient trois pieds de face, ou environ. Ces montres représentoient à chaque moment le mouvement ordinaire du soleil sur son zodiaque, et celui de la lune; leurs éclipses, le mouvement des planètes et leur conjonction; les heures du jour et de la nuit; les mois et les années, et tout cela dans son ordre successif et naturel. On entretenoit le mouvement continuel de ces machines par le moyen des clefs qui les montoient, comme nous montons nos pendules.

On crut devoir confier ces ouvrages si magnifiques et si rares à des personnes capables de les bien gouverner. Le père Longeau et le père Potier, jésuites, qui devoient partir de France pour être missionnaires en Perse, furent chargés des lettres du Roi et du soin de ces riches présens. Ils partirent de Paris le 15 octobre 1682, et après bien des dangers et des fatigues inséparables d'un si long voyage par mer et par terre, ils arrivèrent à Ispahan, capitale du royaume de Perse, au mois d'octobre, précisément au même jour qu'ils étoient partis de Paris l'année précédente. A leur arrivée, ils allèrent rendre leurs respects à l'évêque de Babylone, et lui rendre compte de leurs ordres. Ils en furent reçus avec autant de joie, que le prélat avoit de bonté et d'affection pour notre compagnie. Les deux pères missionnaires, après quelques jours de repos, mirent les présens en état d'être offerts à Sa Majesté. L'évêque de Babylone demanda audience au Sophi, pour les lui présenter avec les lettres du Roi son maître. Le Sophi voulant dans cette occasion faire connoître à ses sujets la distinction que méritoit l'ambassadeur du Roi de France, lui donna une audience magnifique, où tout ce qu'il y avoit de seigneurs les plus qualifiés de la Perse assistèrent, étant superbement

vêtus. Le Roi, avec un visage affable et gracieux, reçut des mains du prélat la lettre du Roi son maître, et fit, en la recevant, un éloge du Roi de France, qui marquoit la haute idée qu'il s'étoit faite de ce grand monarque. Le prélat lui présenta ensuite les deux pères missionnaires, et les présens dont ils étoient porteurs. Le Sophi en fut d'abord charmé; il se les fit approcher pour les considérer de plus près, examiner les différens mouvemens que les ressorts donnoient à ces machines, qui lui représentoient dans un petit objet toute la face du ciel. Il faisoit remarquer à tous les seigneurs qui l'environnoient, la délicatesse et la nouveauté de ces ouvrages inconnus jusqu'alors à tous les Persans. Il mêloit dans ses discours des louanges du Roi, qui avoit des sujets capables d'inventer et d'exécuter de si grands prodiges de l'art. Enfin Sa Majesté ajouta plusieurs choses obligeantes pour l'évêque de Babylone; elle l'assura de la joie qu'elle avoit de le voir à sa cour.

Le prélat crut devoir profiter d'une audience si favorable pour présenter au Roi sa supplique. Elle contenoit plusieurs articles, qui étoient autant de grâces qu'il demandoit à Sa Majesté : entr'autres, il le prioit de la part du Roi de France, d'avoir la bonté d'accorder aux deux pères missionnaires la permission de s'établir à Erivan, et d'y faire leurs fonctions conformément à leur usage. Dans un autre article de sa requête, il supplioit très-humblement Sa Majesté persanne de donner sa protection à ses fidèles sujets de la province de Nachivan, qui souffroient une continuelle oppression contre ses intentions royales. Le Roi se fit lire et interpréter la supplique de l'ambassadeur. Il l'assura de l'égard qu'il y auroit, et accorda sur-le-champ et très-volontiers aux deux pères missionnaires, leur établissement à Erivan. L'évêque de Babylone et les deux pères firent au Sophi leurs respectueuses actions de grâces,

et se retirèrent. Quelque temps après, les deux pères missionnaires ayant pris congé du Roi, partirent d'Ispahan pour aller à Erivan, et ils y arrivèrent le 18 juillet de la même année. Ils allèrent d'abord au palais du kan, et lui présentèrent leurs lettres-patentes, par lesquelles le Roi lui ordonnoit d'établir les deux pères dans la ville d'Erivan, et de leur laisser faire avec liberté leurs instructions aux Chrétiens ses sujets. Le kan les reçut très-favorablement : choisissez, leur dit-il, le terrain qui vous conviendra, et je ferai défense à qui que ce soit de vous molester.

Ces commencemens alloient trop bien pour n'être point troublés par une des contradictions qu'ils avoient prévue. Le patriarche d'Echmiadzin fut bientôt instruit de l'établissement que les deux pères s'étoient procuré à Erivan. Les vertabiets schismatiques qui étoient auprès de sa personne, n'omirent rien pour l'animer contre les deux missionnaires. *Ils ont méprisé votre trône,* lui représentoient-ils, *ils veulent habiter près de vous, sans votre permission ; ils vont y enseigner une doctrine opposée à celle de votre monastère, et vous enlever vos sujets.* Il n'en fallut pas davantage pour irriter le patriarche. Jaloux de son autorité, et animé de l'esprit de schisme, il envoya sur-le-champ faire défense expresse aux deux missionnaires de passer outre, sous peine d'excommunication, et défendit pareillement, sous la même peine, aux Arméniens de s'adresser à eux, et de favoriser leur entreprise. Cette signification ayant été faite aux deux pères, ils demandèrent conseil aux Arméniens catholiques sur ce qu'ils avoient à faire pour adoucir l'esprit du patriarche. Leur avis fut qu'ils allassent lui rendre une visite de civilité qui pourroit le gagner, et détruire par leur présence, les préventions qu'on lui avoit données contre eux. Ils suivirent ce conseil, ils allèrent au monastère ; mais le patriarche ne voulut pas les

voir. Le kan en ayant été informé, appela les deux missionnaires, et leur dit que sa seule protection leur suffiroit pour les mettre en possession de leur établissement, conformément aux ordres qu'il en avoit du Roi son maître; mais un triste et subit événement pensa détruire leurs projets dans leur naissance, ce fut la mort du père Longeau.

Ce père tomba tout à coup dans des convulsions effroyables, accompagnées d'une soif continuelle, et d'une faim dévorante. Le malade se sentant frappé à mort, demanda les derniers sacremens de l'Eglise; il les reçut et mourut incontinent après, âgé seulement de trente-huit ans. Ceux qui l'assistèrent dans les derniers jours de sa vie, jugèrent que sa mort n'étoit pas naturelle, et on en vit des marques après son décès : quoi qu'il en soit, la nouvelle mission perdit celui qui en avoit jeté les premiers fondemens.

Le patriarche, toujours irrité, témoigna sa mauvaise volonté, même après la mort du missionnaire; car il défendit à tous les prêtres arméniens de donner la sépulture à son corps, qui demeura trois jours sans être inhumé; et il fallut employer l'autorité du kan pour faire rendre au défunt les derniers honneurs.

Nous devons à la mémoire de ce digne missionnaire, de remarquer qu'il joignoit un excellent esprit à une très-rare vertu, et une douceur, une bonté, une charité pour tout le monde, à une austère sévérité pour lui-même : les instrumens teints de son sang, qu'on trouva après sa mort, en furent des preuves bien sensibles. Son courage fut toujours au-dessus de toutes les contradictions qu'il eut à soutenir, rien n'étant capable de le rebuter quand il s'agissoit de la gloire de Dieu : dangers, persécutions, menaces, travaux, fatigues, voyages, maladies. Il étoit surtout très-propre pour aller annoncer

notre foi aux personnes d'une condition distinguée; mais il disoit qu'on gagnoit beaucoup plus à l'annoncer aux petits qu'aux grands. Dieu voulut récompenser son serviteur, après avoir travaillé la première heure dans sa vigne. Le père Roux, qui étoit supérieur de la mission d'Ispahan, apprit avec une très-sensible affliction la mort du père Longeau, et comprit la perte que faisoit la mission naissante; c'est ce qui lui fit prendre la résolution de venir à son secours, pour continuer ce qui y avoit été commencé. Il partit d'Ispahan le 29 novembre 1684, et arriva à Erivan le 16 janvier 1685.

A son arrivée, il alla rendre ses devoirs au kan, et lui demander la continuation de sa protection. Le kan le reçut favorablement et lui fit l'éloge du feu père Longeau; il visita ensuite les principaux Arméniens. Sa modestie et son humilité lui gagnèrent en peu de temps l'affection de la nation; mais il s'agissoit particulièrement de se concilier l'esprit du patriarche. Il se servit d'un Arménien, ami de ce prélat, pour savoir de lui s'il auroit pour agréable qu'il vînt lui rendre ses respects à Echmiadzin. Le patriarche qui entendoit dire tous les jours beaucoup de bien du père Roux, dit à l'Arménien son ami, que le père missionnaire pourroit venir.

Le père Roux ne perdit point de temps, et se rendit incontinent au monastère. Le patriarche le fit entrer: le père se présenta à lui d'un air si plein de douceur, de modestie, de politesse et de respect, que le patriarche fut d'abord prévenu en sa faveur. Il le fut bien davantage lorsque le père lui eut expliqué les motifs de son voyage, et de l'établissement qu'il désiroit faire à Erivan, pour lequel il venoit lui demander très-humblement son agrément. Le patriarche commençant à revenir de ses premières impressions, bien loin de s'opposer à la demande du père, lui fit un bon accueil. Il l'entretint assez long-

temps, et l'invita à venir souvent au monastère, l'assurant qu'il le verroit volontiers. Il lui accorda sans difficulté la permission de dire la sainte messe, de prêcher, et de faire les autres fonctions dans les églises arméniennes; il lui offrit même ses services dans les occasions où il pourroit en avoir besoin. Le père Roux se retira bien content de sa première audience. Quelques jours après, il revint au monastère. Le patriarche lui témoigna beaucoup de joie de le voir. Il le retint même pour passer quelque temps auprès de lui; il prenoit un singulier plaisir à l'entretenir, soit en particulier, soit en présence de ses vertabiets et de ses évêques.

Le père, de son côté, se conduisoit si bien, qu'ayant gagné la confiance du patriarche, il parvint à le détromper absolument sur tout ce que les schismatiques lui avoient dit contre les missionnaires. Dans une des visites que le père rendit au patriarche, le prélat lui mit entre les mains une lettre qu'il écrivoit au révérend père Général, dans laquelle il lui témoignoit la satisfaction qu'il avoit du père Roux, et prioit sa paternité de lui envoyer de nouveaux missionnaires, qui seroient très-utiles à la nation Arménienne, voulant au surplus en avoir quelqu'un auprès de lui pour son conseil, et pour faire des instructions dans son monastère.

Cette lettre arriva très-à-propos à Rome. Elle procura à l'Arménie et à la Perse des ouvriers, qui réparèrent les pertes passées, et celles qu'on étoit encore près d'y faire; car le père Roux, usé des fatigues continuelles de sa vie laborieuse, tomba dangereusement malade. Sa maladie causa au patriarche une douleur qu'on ne peut exprimer. Il l'envoya visiter plusieurs fois chaque jour par quelqu'un de ses évêques, et lui donnoit libéralement tous les secours dont il avoit besoin. L'heure de recevoir dans le ciel la couronne de ses travaux évan-

géliques, étoit venue. Il finit saintement sa vie le 11 septembre 1686. Le patriarche lui fit faire des obsèques magnifiques, et ne cessoit point de pleurer sa perte. Il parloit continuellement des vertus qu'il avoit remarquées dans ce grand serviteur de Dieu, qu'il appeloit son père.

Le supérieur-général de nos missions en Perse et en Arménie qui fait sa résidence ordinaire à Ispahan, ne fut pas plutôt averti de la mort du père Roux, qu'il envoya le père Dupuis pour lui succéder. Ce père étant arrivé à la mission d'Erivan, alla incontinent saluer le patriarche. Ce prélat le reçut parfaitement bien, et lui donna dans la suite toute la confiance qu'il avoit eue en son prédécesseur. Le père Dupuis voulut plusieurs fois s'en servir pour lui persuader d'écrire au Pape, et de lui témoigner, par un acte public et solennel, qu'il vouloit vivre et mourir dans l'union et communion avec le saint Siége. Il lui représenta que cette action, si digne de lui et si convenable à la place qu'il occupoit, seroit capable de détruire le schisme qui désoloit l'Eglise arménienne; que plusieurs évêques et prêtres suivroient son exemple, et qu'une grande partie de sa nation étant catholique, celle qui ne l'étoit pas, se déclareroit plus hardiment pour l'Eglise romaine. Le patriarche, à toutes ces instances, se contentoit de répondre, en termes généraux, que l'Eglise arménienne n'avoit point d'autre créance que celle de l'Eglise romaine. Il s'en tenoit à cette décision fort équivoque. A cela près, il est certain qu'il se conduisoit en catholique, du moins à l'extérieur : il protégeoit hautement les catholiques, punissoit sévèrement les évêques et les prêtres schismatiques qui les molestoient. Cette conduite du patriarche faisoit espérer au père Dupuis qu'il en obtiendroit une profession de foi authentique. Dans cette espérance, il le cultivoit avec assiduité; il lui

faisoit de petits présens; il lui offrit un jour le portrait de Louis XIV, qu'il souhaitoit avoir. Le patriarche le reçut avec une joie inexplicable; il le baisa plusieurs fois, et le fit placer sur une des portes des trois églises qui sont à Echmiadzin.

Le père lui ayant proposé de faire des explications de théologie dans son monastère, il y consentit. Il y invitoit les évêques, les vertabiets et les prêtres, et y étoit toujours présent. Il ne manquoit à sa conduite qu'une déclaration plus manifeste et plus ouverte de sa sincère et véritable catholicité. Mais le point d'honneur, le respect humain, la crainte politique de s'attirer la persécution des schismatiques, et surtout des vertabiets qui pourroient demander sa déposition : tous ces vains motifs le retinrent et l'empêchèrent de faire ce dernier pas, que sa conscience, que la religion, et que les bons catholiques exigeoient de lui. Quelque temps après, la justice ou la bonté divine, qui punit souvent dès ce monde nos résistances à la voix de Dieu, permit que ce que sa politique lui faisoit craindre, lui arrivât en effet par un endroit qu'il n'avoit pas prévu. Je rapporterai ici la lettre que le père Ricard, l'un de nos missionnaires, qui étoit alors à Erivan, nous écrivit à ce sujet.

LETTRE

Du père Ricard, missionnaire de la compagnie de Jésus, du 7 août 1697.

APRÈS bien des tentatives inutiles, pour engager notre patriarche à envoyer au saint Siége sa profession de foi, nous en avions enfin obtenu une lettre qu'il écrivoit à Sa Sainteté. Par cette lettre, il re-

connoissoit la chaire de saint Pierre comme la première chaire du monde chrétien, d'où sortoit une abondance de lumières qui éclairoit l'univers. Elle contenoit d'ailleurs des termes magnifiques, que les Orientaux savent si bien employer, pour donner des louanges, et faire des complimens. En persuadant au patriarche d'écrire cette lettre, notre vue étoit de donner occasion au Pape de répondre au patriarche, par un bref qui l'exciteroit à s'unir de cœur et de sentimens à l'Eglise de Rome, à détester tout schisme, à faire une profession plus ouverte que jamais de la doctrine catholique, et à faire ses efforts pour réunir toute sa nation dans la seule et unique Église, qui est celle de Jésus-Christ. Nous attendions le bref du Pape qui ne pouvoit avoir qu'un bon effet, lorsqu'il se répandit tout-à-coup un bruit que Stéphanos, évêque d'Ispahan, l'un des plus grands ennemis des catholiques, avoit obtenu par ses intrigues auprès du roi de Perse, la déposition de notre patriarche. Cette nouvelle ne se trouva que trop véritable. Sitôt que nous en fûmes instruits, nous courûmes à Echmiadzin, où le patriarche avoit déjà appris l'ordre de sa déposition. Après lui avoir témoigné toute la part que nous prenions à sa disgrâce, nous lui conseillâmes de se procurer des témoignages favorables, non-seulement des principaux de sa nation, mais encore des Mahométans, dont il étoit très-aimé. Il les obtint aisément. Les Arméniens d'Erivan surtout se déclarèrent très-vivement pour sa défense, regardant comme un affront qui leur étoit particulier, la déposition de leur patriarche, qui venoit de leur bâtir deux belles églises, et qui avoit jeté les fondemens de deux autres.

Nous ajoutâmes un second conseil au premier, qui étoit de se retirer à Tauris, où il profiteroit du crédit des pères Capucins auprès du grand chancelier

de Perse, qui étoit alors dans cette ville. Sur ces entrefaites, la déposition du patriarche lui fut signifiée par un ordre exprès du roi de Perse. Une troupe de gardes se saisit à l'heure même de sa personne pour le conduire à un monastère où il devoit être renfermé le reste de ses jours. Le patriarche n'eut que le temps de ramasser au plus vîte ce qu'il put d'argent, ce qu'il fit très-à-propos; car, comme ce métal a autant de vertu en Perse que partout ailleurs, moyennant une gratification qu'il en fit à chaque soldat et à leur commandant, ils le laissèrent échapper. Le prisonnier étant en liberté, s'enfuit à Tauris. Les pères Capucins le reçurent chez eux, et employèrent volontiers en sa faveur leur crédit auprès du chancelier. Ils lui présentèrent le patriarche, qui lui exposa tout ce que l'injustice et l'ambition de Stéphanos, évêque d'Ispahan, qui vouloit usurper sa place, avoit fait contre lui. Il lui en donna les preuves, produisant les certificats que sa nation et que les Turcs mêmes lui avoient donnés de sa bonne et fidèle conduite. Il fut aisé au chancelier de découvrir l'inique procédé de Stéphanos, qui avoit obtenu par surprise la déposition de Nahabiet, et son intronisation. Le chancelier lui promit sa protection, et lui dit qu'il attendoit dans peu de jours un nouveau kan, qui prendroit le gouvernement d'Erivan, et qu'ils verroient ensemble ce qu'il y auroit à faire pour son service. Le kan arriva en effet peu de temps après à Tauris accompagné de Stéphanos, avec ordre de la cour de le mettre en possession du patriarcat. Le chancelier prévint le kan, et ayant pris ensemble une exacte connoissance de l'affaire dont il s'agissoit, ils résolurent d'en instruire le Sophi et son premier ministre. Le kan, après quelques jours de séjour à Tauris, partit pour se rendre à Erivan: Stéphanos le suivit, se croyant déjà en place, sans s'apercevoir de l'orage prêt à tomber sur sa tête. Le kan étant

arrivé à Erivan, consulta, selon la coutume, des astrologues, pour prendre un jour favorable à son entrée. Le jour étant pris, il fut annoncé dès le matin par le bruit du canon, et par le son des fifres et des trompettes. La marche de son entrée commença par dix timbaliers et douze trompettes, montés sur des chameaux. Leurs timbales sont plus grosses que les nôtres, et leurs trompettes sont plus longues. Cinquante soldats les suivoient le fusil sur l'épaule, la crosse du fusil tournée derrière le dos. Le kan marchoit ensuite à cheval. Sa longue veste, toute brillante d'or, et le superbe équipage de son cheval, le faisoient distinguer au milieu d'une nombreuse troupe d'officiers de sa maison, qui l'escortoient. Enfin, plusieurs palefreniers conduisoient les chameaux et les chevaux de main, tous richement caparaçonnés, et fermoient la marche.

Stéphanos, pour faire sa cour au kan, avoit fait dresser une grande tente sur sa route, et l'y attendoit en habit de cérémonie, accompagné de ce qu'il avoit pu ramasser de vertabiets, de prêtres et de moines qui s'étoient déclarés pour lui. Lorsque le kan approcha de sa tente, il s'avança vers lui, et lui fit une harangue que le kan entendit froidement, et sans y répondre. Il continua sa marche jusqu'à la maison qui lui avoit été préparée. Il reçut les complimens et les honneurs ordinaires en pareille occasion.

Stéphanos avoit grand soin de lui aller faire tous les jours sa cour; mais craignant que le patriarche ne lui échappât, il demanda au kan la permission d'en aller prendre possession à Echmiadzin. Le kan qui n'avoit point encore reçu le contre-ordre qu'il attendoit de la cour, le laissa aller. Stéphanos, sans vouloir perdre de temps, se fit introniser par le patriarche arménien de Jérusalem, qui étoit alors dans ce monastère. Sitôt que Stéphanos se vit en place,

il crut n'avoir plus rien à craindre; mais pour mieux affermir son invasion, il voulut s'assurer de l'estime et de la considération de tout le monastère et des Arméniens; il affecta à cet effet un air de sévérité et de régularité extraordinaire. Il ne parloit que de réforme dans le vivre et dans les habits monastiques. Il prêchoit continuellement aux moines et aux vertabiets la solitude et la résidence dans leurs cellules. Il parloit avec mépris de son prédécesseur. Il blâmoit sa conduite. Il détruisoit tout ce qu'il avoit fait, jusqu'à démolir des bâtimens que Nahabiet avoit fait construire. Enfin, il se déclara pour le schisme et les schismatiques, et entreprit de faire la guerre aux catholiques. De tels commencemens nous donnoient sujet de craindre pour nous et pour notre mission; mais Dieu y pourvut par l'événement que je vais rapporter. Curgekan, prince géorgien, disgracié du roi de Perse depuis quelques années, par des raisons de politique, fut rappelé à la cour. Il vint à Erivan pour y voir le kan son ancien ami. Ce prince y arriva malade. Le kan, qui avoit appris le bon effet de quelques remèdes que nous avions reçus de France, m'envoya chercher, et me pria instamment d'aller visiter le prince son ami, et de lui procurer, s'il y avoit moyen, une prompte guérison. J'y allai; et comme sa maladie n'étoit qu'une fièvre double-tierce, je lui donnai du quinquina. Dieu bénit ce remède; il en fut guéri, et sa guérison nous concilia sa faveur, et augmenta celle du kan pour nous : nous en profitâmes pour leur parler en faveur de Nahabiet, et ils nous assurèrent que nous serions contens.

Stéphanos, qui ne trouvoit plus son entrée bien libre chez le kan, et qui n'y recevoit que des audiences courtes et froides, commença à juger qu'il n'en étoit pas où il croyoit être. Son trône lui parut chancelant sous ses pieds; mais quelque temps après il

il se crut près d'en être chassé, lorsqu'on vint lui signifier, de la part du kan, une taxe de mille sequins, parce qu'il avoit refusé de venir à Erivan, pour bénir les eaux de la rivière le 6 janvier, selon la coutume des Arméniens. Nahabiet, de son côté, apprit d'Ispahan, par des lettres de ses amis, que ses affaires alloient aussi-bien que celles de l'intrus Stéphanos alloient mal, et qu'il ne lui en coûteroit que de l'argent pour remonter sur son trône. Nahabiet entendit bien ce que cet avis vouloit dire; il se procura en peu de temps la somme de mille écus qu'on lui demandoit, et il l'envoya à Ispahan.

Ce puissant moyen, joint aux lettres et aux informations du kan et du chancelier, aussi favorables à Nahabiet qu'elles étoient contraires à Stéphanos, opérèrent la déposition de celui-ci, et le rétablissement du premier. Stéphanos étoit à table avec ses amis un jeudi gras, lorsqu'il reçut le compliment d'un officier de la cour, qui lui signifia un commandement du Sophi, qui non-seulement le déposoit du patriarcat, mais qui le condamnoit encore à mille écus d'amende, et à une prison perpétuelle. Ses partisans, c'est-à-dire, les plus déclarés schismatiques, firent tous leurs efforts pour suspendre l'exécution de cet ordre; mais le Roi fut toujours inexorable, et ordonna qu'on ne lui en parlât plus.

Nahabiet fut rétabli dans le même moment avec éloge, tant de la part des Arméniens que de celle des Turcs dont il s'étoit fait aimer. Son rétablissement, dont il se dit redevable à nos conseils et à nos sollicitations, a augmenté son affection pour les catholiques, et en particulier pour nous. Dieu veuille que sa bienveillance nous soit un moyen pour l'unir parfaitement et constamment à l'Eglise catholique, et que toute sa nation, à son exemple, par la grâce de Jésus-Christ, rentre dans le seul chemin qui

conduit à la vie. Accordez-nous, pour le succès de ce grand ouvrage, le secours de vos prières. Ici finit la lettre du père Ricard.

Cette lettre renouvelle la douleur d'avoir perdu un des plus vertueux et des plus courageux missionnaires que l'Arménie ait jamais possédés. Il y avoit environ trente ans qu'il s'étoit dévoué au service de nos missions, et en particulier à l'instruction des Arméniens. Pour se rendre capable de faire du fruit pami eux, il avoit étudié leurs dogmes, leurs erreurs, leurs usages, et il en étoit parfaitement instruit : il s'étoit fait une méthode claire et efficace pour combattre tout ce que le schisme avoit introduit mal à propos dans leur Eglise. Il s'étoit de plus rendu très-habile dans la langue arménienne, et il la parloit facilement, et même élégamment. Il accompagnoit ses discours d'un certain air de bonté, et d'une douceur si insinuante, qu'il se faisoit écouter avec plaisir de ses auditeurs, et gagnoit leur affection. Dieu lui a fait la grâce de réconcilier un grand nombre d'Arméniens schismatiques à l'Eglise romaine; mais ce n'a pas été sans essuyer de cruelles persécutions de la part des ennemis de la religion : car sa vie s'est trouvée souvent en danger par les mauvais traitemens qu'il a éprouvés sur son corps. Sa vie apostolique méritoit une fin pareille à la sienne : il nous a été enlevé le 6 août 1719, dans les exercices de la plus pure charité, servant et assistant les catholiques frappés du mal contagieux de la peste, qui a fait cette année dans le Levant des ravages effroyables. Le mal le saisit en administrant les derniers sacremens à des moribonds. Nos Arméniens ne cessent de le pleurer comme leur père. Notre consolation et la leur est qu'il sera dans le ciel leur protecteur auprès de Dieu, après avoir été sur la terre leur père, qui les a engendrés en Jésus-Christ.

Avant que de finir ce chapitre de la mission d'Erivan, je ne dois pas omettre ce qui a donné occasion à nos pères Polonais de venir en cette mission. Un Arménien né en Pologne nommé Simon Pétrosvitz, après avoir fait ses études à Rome, et y avoir reçu l'ordre de prêtrise, revint en Pologne, où son mérite le fit employer dans plusieurs affaires importantes, qui réussirent au gré du roi Jean Sobieski. L'amour de ce bon prêtre pour sa patrie, et son zèle pour le salut de ses compatriotes, lui firent concevoir le dessein de retourner en Arménie, pour y travailler à la réunion de sa nation à l'Eglise romaine. Il proposa au Roi son dessein. Ce prince y entra si volontiers, qu'il le fit son ambassadeur auprès du roi de Perse, afin que ce caractère lui donnât, et à son ministère, plus de considération et de crédit. Il le chargea de ses lettres pour le Sophi, et pour le patriarche d'Echmiadzin. Le Roi, dans sa lettre au patriarche, l'invitoit à se réunir à l'Eglise romaine, et lui représentoit, dans les termes les plus touchans, l'honneur qu'il se feroit devant Dieu et devant les hommes, s'il parvenoit, par son exemple, à ramener avec lui son troupeau au véritable bercail, qui est celui de Jésus-Christ. Il l'assuroit, en finissant sa lettre, de l'assistance du Pape, de celle de l'Empereur et de la sienne. Le cardinal primat, et les deux grands généraux de Pologne, écrivirent aussi des lettres au patriarche sur ce même sujet.

Pétrosvitz, muni de ces puissantes lettres, partit de Pologne; mais le Seigneur, dont les secrets sont impénétrables, l'arrêta au milieu de sa course. Il tomba malade en chemin, et mourut avant que d'arriver à Erivan. Sa mort, et celle du roi Sobieski, qui suivit de près, détruisirent nos projets et nos espérances; mais grâces à Dieu, elles se relèvent aujourd'hui à l'arrivée de quelques-uns de nos pères

Polonais qui sont venus à Erivan, animés du zèle de Pétrosvitz, pour cultiver nos Arméniens. Ils se chargent du soin de cette mission en particulier, et nous espérons que leurs travaux y produiront de grands fruits.

MÉMOIRE

De la Mission d'Erzeron.

LA ville d'Erzeron est la capitale de la petite Arménie, dépendante du Turc. On compte en cette ville sept ou huit mille Arméniens, et une centaine de familles grecques. Elle est le passage des Turcs et des Persans, et l'entrepôt du commerce qui se fait entre ces deux nations. Ce fut cette considération qui nous fit penser à l'établissement d'une mission dans cette ville : car, disions-nous, nous y trouverons à instruire non-seulement les Grecs et les Arméniens qui y habitent, mais encore tous les étrangers qui vont et viennent ici sans cesse par caravanes, et qui reporteront ensuite à leurs compatriotes les instructions qu'ils auront reçues de nous.

Mais avant que d'en venir à l'exécution de notre projet, nous crûmes devoir le proposer à M. de Guilleragues, alors ambassadeur à la Porte, pour nous assurer de sa protection. Ce fidèle ministre du Roi, aussi attentif au progrès de notre sainte religion, qu'au service de son maître, approuva notre dessein, et voulut bien se charger de nous obtenir une patente du Grand-Seigneur, pour nous mettre à couvert, autant qu'il seroit possible, de toutes les avanies où les prêtres étrangers, plus que tous autres, sont continuellement exposés en ce pays-ci.

M. de Guilleragues s'adressa au grand-visir, et lui demanda, de la part du Roi son maître, les lettres qui nous étoient nécessaires pour nous établir à Erzeron. Elles furent promptement accordées. Il les remit au supérieur des missionnaires, et joignit à ce bienfait toutes les marques d'une affection singulière. Le supérieur profita des circonstances favorables, pour envoyer deux missionnaires à Erzeron; le père Roche et le père Beauvoilier y furent destinés. Ils y arrivèrent au mois d'août 1688; et, sans perdre de temps, ils allèrent présenter au bacha les ordres du Grand-Seigneur en leur faveur.

Le bacha, qui étoit d'un caractère plus doux et plus humain que ne le sont ordinairement ces gouverneurs, les reçut gracieusement, et ordonna l'exécution des lettres dont ils étoient porteurs. Les catholiques instruits de l'arrivée des missionnaires, et du sujet qui les avoit fait venir à Erzeron, en témoignèrent toute la joie possible, et s'empressèrent à les loger, et à leur trouver un lieu commode pour y commencer les exercices de la mission.

Dieu avoit donné de grands talens au père Roche et au père Beauvoilier, pour remplir heureusement la fonction de missionnaire. Le père Roche avoit une douceur et une patience inaltérable, jointe à un air modeste, affable, gracieux et prévenant. Il possédoit d'ailleurs la science des controverses, et s'en servoit toujours avantageusement contre le schisme et l'hérésie. Le père Beauvoilier avoit un courage capable de tout entreprendre et de tout souffrir pour la gloire de Dieu. Il disoit souvent que le caractère propre des œuvres de Dieu étoit d'être contredites; ainsi, bien loin de se laisser rebuter des difficultés, elles ne servoient qu'à l'animer. Son esprit alors étoit fertile en expédiens, et il y en avoit toujours quelqu'un qui lui réussissoit.

Avec ces heureuses qualités, les deux mission-

naires travailloient conjointement à l'établissement de leur nouvelle mission. Ils gagnèrent d'abord l'évêque d'Erzeron. Ce prélat étoit un bon vieillard, qui cherchoit de bonne foi la vérité, et qui s'y rendoit sincèrement. Quelques autres évêques, vertabiets et prêtres, suivirent l'exemple de l'évêque d'Erzeron. Son ancienneté dans l'épiscopat le rendoit recommandable dans tout le pays : les peuples, qui se laissent aisément conduire par ceux qui sont à leur tête et qui les gouvernent, suivirent la voix de leur pasteur et celle des missionnaires.

Les heureux commencemens de la mission d'Erzeron n'empêchèrent pas le père Beauvoilier de penser toujours au vœu qu'il avoit fait de consacrer ses jours aux missions de la Chine, pour lesquelles ses supérieurs l'avoient destiné. L'arrivée d'un nouveau missionnaire à Erzeron lui fit juger que cette mission étoit en état de se passer de lui. Ainsi il ne songea plus qu'à se préparer à partir pour chercher un chemin qui le conduisît à la Chine par la Tartarie.

Le père Roche vit avec douleur ces préparatifs ; car il sentit la perte que faisoit sa mission naissante. Il ne put cependant s'opposer à la destination et au vœu du père Beauvoilier. Ils prirent congé l'un de l'autre : en s'embrassant mutuellement, le père Roche lui dit qu'ils ne se reverroient que dans une meilleure vie ; et par un pressentiment de sa mort prochaine, il conjura le père Beauvoilier de demander à Dieu tous les jours pour lui une sainte mort, et de s'en souvenir particulièrement au saint sacrifice de la messe.

En effet quelque temps après le départ du père Beauvoilier, la peste s'alluma dans tout le pays. Erzeron en fut d'abord attaqué ; le père Roche et son compagnon coururent aussitôt dans les maisons pour y assister ceux que le venin avoit déjà saisis. Il en mourut un grand nombre entre leurs bras,

après avoir entendu leur confession, et avoir donné l'extrême-onction et le saint viatique à ceux qui furent en état de le recevoir. Le père Roche, qui avoit souvent demandé à Dieu la grâce de mourir d'un martyre de charité, s'il ne pouvoit mourir en versant son sang, eut un pressentiment que cette grâce lui étoit accordée. Il fit une confession générale à son compagnon, dit la sainte messe; et continuant ensuite la visite de ses malades, pour apprendre à bien mourir, en préparant les autres à la mort, il fut arrêté tout-à-coup, et mourut peu de temps après du mal de ceux qui étoient morts entre ses mains.

Il semble que l'ennemi du salut des hommes n'attendoit que le moment de la mort de ce digne ouvrier de l'évangile pour semer la zizanie dans le champ que le serviteur de Dieu avoit cultivé avec tant de soin. Cet esprit infernal suscita deux vertabiets nommés Tcholax et Aviedik, hérétiques emportés contre l'Eglise romaine, qui commencèrent avec un prêtre hérétique comme eux, nommé Arourhcoir, à décrier publiquement la doctrine des missionnaires, et à prêcher une doctrine contraire, à vomir des blasphêmes contre le Pape et les catholiques, à lancer des excommunications contre eux, et dans les termes les plus injurieux. Non contens de tout cela, ils y ajoutèrent la calomnie, accusant les missionnaires de vouloir révolter les sujets du Grand-Seigneur contre leur prince légitime, de s'entendre avec les Moscovites pour les faire entrer en Arménie, et d'avoir chez eux à cet effet un magasin d'armes pour faire armer leurs néophytes.

Fézulach Effendi, le premier magistrat de la ville, sentit le ridicule de cette accusation; mais soit qu'il appréhendât que son silence sur cette imputation ne lui fît une affaire à la Porte, soit qu'il fût de ces seigneurs turcs, qui ont coutume de donner gain

de cause à la partie qui sait le mieux contenter leur avarice, il ne voulut rien écouter de ce que le bacha lui put dire pour la défense des missionnaires et des Chrétiens. Il persista au contraire à vouloir leur faire un crime d'état de cette extravagante accusation.

On seroit trop long à faire le détail de cette affaire. Je dirai sommairement que des prêtres zélés et très-bons catholiques furent bâtonnés; que plusieurs Arméniens furent condamnés à payer deux mille écus de taxe; qu'ils la payèrent avec joie, s'estimant heureux de sacrifier une partie du gain de leur commerce pour une si bonne cause; qu'un missionnaire fut mis aux fers, et que les autres furent chassés d'Erzeron. Mais Dieu qui tient toujours en main la cause des innocens, et qui peut, quand il veut, submerger dans les eaux de la mer Rouge les ennemis de son peuple, punit exemplairement les auteurs d'une si criante injustice. Fézulach Effendi, le plus coupable de tous, eut ordre du Grand-Seigneur de lui envoyer sa tête. Il avoit été précepteur de Mahomet IV, et avoit eu grande part à la confiance de Mustapha, qui l'avoit fait grand-mufti. Toutes les dignités dont il avoit été revêtu, et les richesses qu'il avoit amassées pendant sa fortune, n'empêchèrent pas que son corps, après sa mort, ne fût traîné par les rues de la ville.

Le bacha d'Erzeron, qui ne fut coupable que par sa mollesse dans la défense des missionnaires, ayant été accusé à la Porte de quelques vexations, causées par son avarice, perdit la vie par le cordon, selon la coutume ordinaire. Tcholax, un des vertabiets dont nous avons parlé, fut puni comme il le méritoit, pour un crime infâme, dont il fut atteint et convaincu. L'évêque fut condamné à cinq cents écus d'amende. Il ne restoit plus qu'à faire rentrer les missionnaires dans Erzeron.

M. le marquis de Châteauneuf, alors ambassa-

deur à la Porte, et zélé protecteur des missionnaires, entreprit leur rétablissement. Il en fit la demande à la Porte : son crédit y étoit si grand, qu'il l'obtint aisément et promptement.

Un saint prêtre arménien, qui avoit été banni avec les missionnaires, prévint secrètement leur retour à Erzerou, et s'employa très-utilement en leur faveur auprès des catholiques. C'est un grand sujet de joie et de consolation pour nous, lorsque nous pouvons nous associer de vertueux ecclésiastiques, qui veulent bien partager avec nous les occupations de la mission.

Les missionnaires étant rentrés dans Erzeron, reprirent leurs fonctions avec plus de ferveur que jamais. Les persécutions ont cela d'avantageux, qu'elles purifient et animent le zèle des hommes apostoliques, et rendent leurs disciples plus dociles à leur voix. On voit dans les actes des apôtres, que le nombre des premiers fidèles croissoit au milieu des persécutions. Le sang des martyrs, dit Tertullien, étoit une semence de nouveaux Chrétiens. La mission d'Erzeron persécutée, eut le même avantage : le père Ricard et le père Monier, qui l'ont cultivée pendant plusieurs années, envoyèrent il y a quelque temps au père Général des Jésuites, et au père Fleuriau, un journal de tout ce qui s'étoit passé sous leurs yeux. Ils y exposent d'abord que la grande étendue de leur mission les obligea de la partager en deux parties. La première, disent-ils, porte le nom de saint Grégoire, que les Arméniens ont surnommé l'*Illuminateur ;* elle comprend les villes de Torzon, Assankala, Cars, Beazit, Arabkice, et quarante villages. La seconde, nommée saint Ignace, renferme les villes d'Ispire, Baybourt, Akaska, Trébizonde, Gumichkané, et vingt-sept villages. Chaque ville compte dans son enceinte plus de quinze cents catholiques. Le père Ricard, qui avoit fait une

étude particulière de la médecine, sachant par expérience combien elle lui étoit utile pour annoncer partout la parole de Dieu, se donnoit publiquement pour médecin. Cette qualité lui ouvroit l'entrée dans toutes les maisons, et même dans celles des officiers turcs, où il étoit très-bien reçu. Par ce moyen, il se procuroit, et à son compagnon, la protection qui leur étoit nécessaire. Le père Monier visitoit les Chrétiens pour les instruire dans leurs maisons; mais il y alloit plus de nuit que de jour pour éviter l'éclat, qui n'auroit servi qu'à réveiller la jalousie et l'animosité des schismatiques contre les catholiques. Les deux pères avoient avec eux un de nos frères, très-bon pharmacien. Leur sage conduite, et les services qu'ils rendoient aux malades de la ville avec un parfait désintéressement, leur gagnèrent la protection du premier aga, qui, par amitié pour eux, leur donna une maison très-propre et commode à leur usage. Soutenus de cette puissante protection, ils exerçoient paisiblement le ministère évangélique; ils assembloient avant le jour les fidèles de l'un et de l'autre sexe, tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre. Les missionnaires faisoient séparément le catéchisme aux enfans, et des instructions aux personnes plus âgées; ensuite ils écoutoient les confessions de leurs disciples, et leur administroient la sainte eucharistie. Lorsque le jour les surprenoit, des prêtres Arméniens, moins observés que les pères missionnaires, alloient les communier chez eux.

Comme les Arméniens célèbrent la fête de Pâques plus tard que les catholiques, suivant l'ancien calendrier, les missionnaires, pour éviter un concours qui auroit été suspect, commençoient dès l'entrée de notre carême à disposer leur troupeau à la communion pascale. Pour le faire plus facilement, et avec plus de fruit, ils séparoient la ville en différens

quartiers. Ils les visitoient les uns après les autres, donnant à tous les instructions nécessaires, et faisant en sorte que tous leurs disciples se fussent toujours religieusement acquittés du devoir pascal avant la Pâque des Arméniens.

Leurs occupations dans la ville ne les empêchoient pas de prendre un temps pour parcourir les bourgs et les villages de leur district; mais toujours avec les mêmes précautions, évitant surtout l'éclat et le grand jour qui les auroit fait connoître. Ils avoient dans leur confidence des prêtres arméniens, missionnaires comme eux, qui prenoient le devant, et qui alloient préparer la voie à ces deux pères. Ils marquoient les lieux d'assemblée, et les temps propres pour s'y rendre. Les catholiques attendoient les missionnaires avec impatience, et les recevoient avec joie. Tous profitoient de ces occasions favorables pour s'approcher du sacrement de pénitence et d'eucharistie. Ces visites ne se passoient pas sans que quelques schismatiques augmentassent le troupeau de Jésus-Christ.

Le père Ricard, dans la course qu'il fit jusqu'à Trébizonde, en 1711, réconcilia à l'Eglise un évêque, vingt-deux prêtres, et huit cent soixante-quinze autres personnes que le schisme en avoit séparés. Le père Monier, de son côté, pénétra jusque dans le Curdistan, pays sous l'obéissance d'un prince particulier, situé entre la Turquie au couchant, et la Perse à l'orient, et à cinq journées d'Erzeron. Il est habité par les Jézidies, ou Curdes, et par des Arméniens qui y ont plusieurs grands villages.

Les jézidies, ainsi que les manichéens, reconnoissent deux principes, un bon et un mauvais, Dieu et le diable; mais ceux-là, plus insensés que les manichéens, partagent leur culte entre l'un et l'autre. Ils mènent une vie vagabonde, et presque uniquement occupée à exercer le brigandage.

. . . . Semperque recentes
Convectare juvat prædas, et vivere rapto.

Ils passent l'été sur des montagnes, où ils trouvent du fruit et de bons pâturages, et ils tiennent la plaine pendant l'hiver.

Les Arméniens qui habitent le Curdistan, et qui avoient été très-long-temps sans voir des missionnaires parmi eux, reçurent le père Monier, comme une terre sèche reçoit l'eau du ciel; c'est-à-dire, avec un désir ardent d'entendre la parole de Dieu.

Les deux missionnaires, instruits par les paroles de Jésus-Christ et par le sort des apôtres, ne s'attendirent pas à jouir d'un long calme. L'évêque de Cars, et quelques prêtres à sa sollicitation, tous schismatiques, témoins du progrès de la saine doctrine des pères missionnaires, les accusèrent au tribunal du bacha d'inspirer la révolte aux sujets du Grand-Seigneur, de les affectionner au service des Moscovites, d'en avoir déjà gagné un grand nombre, et nommément plusieurs catholiques qu'ils soutenoient être dans ce parti. Le bacha étoit alors en chemin pour la Crimée. Le musselin, c'est-à-dire, son lieutenant qui tenoit sa place, reçut volontiers cette accusation, comme une bonne aubaine que l'absence du bacha lui donnoit. Pour la bien faire valoir, il commença par faire grand bruit; il remplit les prisons des accusés; il leur fit donner la bastonnade, il fit mettre aux fers le père Ricard et le père Monier, et ne parloit pas moins que de les faire expirer sous le bâton. Toute la ville qui connoissoit l'inn cence des pères et des accusés, étoit indignée de la violence de cet homme avare et gagné par les schismatiques: on l'obligea de porter cette affaire au Divan, c'est-à-dire, au tribunal des agas. Elle y fut examinée avec plus de justice: les informations furent faites*, et les témoins y furent ouïs. Après

les procédures ordinaires, l'accusation fut reconnue et jugée fausse et calomnieuse. Les accusateurs craignant pour eux, se rétractèrent; les prisonniers furent élargis et les deux missionnaires mis en liberté.

Ce ne fut pas tout; car sur ces entrefaites, le musselin, c'est-à-dire, le lieutenant du bacha, fut déposé. Son successeur arriva dans le même temps, et prit sa place: ce nouvel officier fut d'abord informé des injustices et des vexations de son prédécesseur. Il en fut si indigné, que pour donner une première et bonne idée de son esprit de justice, il commença sa première fonction par faire mettre aux fers celui qu'il venoit de déposséder, et le fit conduire dans la même prison où les deux pères avoient été mis auparavant par les ordres de cet homme injuste. Entrant dans la prison, il donna mille malédictions aux schismatiques, les accusant d'avoir été les auteurs de ses injustices, et d'être présentement la cause de son malheur.

C'est ainsi que Dieu défendit ses serviteurs; mais il voulut encore éprouver leur patience à Erzeron, pour les rendre plus dignes de leur saint ministère. Il permit que plusieurs vertabiets ne se contentèrent pas de renouveler contre eux leurs anciennes accusations; ils y en ajoutèrent de nouvelles, mais tout aussi mal fondées que les premières. Pour faire cesser ces continuelles persécutions, que la jalousie des schismatiques excitoit contre eux, les deux missionnaires jugèrent à propos de se retirer de dessous les yeux de leurs ennemis, et de s'absenter d'Erzeron. Ils prirent donc le parti d'aller à Trébizonde, où ils avoient plusieurs fervens disciples; mais Dieu les envoyoit pour donner un nouvel exercice à leur charité: car les chaleurs du mois de juillet, alors excessives, y avoient allumé le feu de la peste qui y faisoit un cruel ravage.

Les deux pères n'y furent pas plutôt arrivés,

qu'ils se livrèrent au service des Chrétiens qui en étoient attaqués, et dont un grand nombre moururent entre leurs mains. Mais pendant que toute la ville, et que les infidèles mêmes faisoient l'éloge de leur zèle et de leur courage, au milieu du danger où ils s'exposoient continuellement, un relaps schismatique, qui devoit au père Ricard sa première éducation dans la religion catholique, n'eut pas plus de peine à renoncer à tous les sentimens d'humanité pour son bienfaiteur, qu'à abjurer sa foi. Il vint exprès à Trébizonde, à dessein d'en faire chasser le père Ricard; il se mit à la tête des schismatiques, et fit tous ses efforts pour soulever la ville contre lui. Mais Dieu donna à ce père un puissant protecteur, qui arriva en même temps à Trébizonde. Ce protecteur étoit Mustapha Aga. Il avoit été ci-devant guéri d'une maladie, par le moyen des remèdes qu'on nous envoie de France; sa guérison lui avoit donné de l'affection pour les missionnaires, et il les protégeoit hautement. Le schismatique intimidé par les menaces qui lui furent faites de sa part, n'osa plus rien dire ni rien faire contre eux.

Comme Mustapha Aga avoit une considération particulière pour le père Monier, il lui dit qu'il vouloit le ramener à Erzeron, où il sauroit bien le maintenir en sûreté, lui et son compagnon. Le père Monier, qui aimoit tendrement sa mission d'Erzeron, accepta ces offres, et le suivit, pendant que le père Ricard alla à Constantinople pour y solliciter un nouveau commandement qui assurât leur état. Le père Monier étant de retour à Erzeron, y exerça librement ses fonctions sous la protection de Mustapha Aga. Voici ce qu'il en écrivit au père Fleuriau le 13 septembre 1713.

Grâces à Dieu, les persécutions passées à Erzeron n'ont servi qu'à affermir la foi catholique, à augmenter entre les fidèles une mutuelle charité, et faire

croître leur amour pour la véritable Eglise, surtout quand ils ont connu par expérience l'animosité et la perfidie que le schisme met dans le cœur de ceux qui en sont infectés. Ce père ajoute qu'un saint prêtre, en son absence, les avoit secourus et fortifiés dans leur foi et dans leur confiance en Dieu; que depuis son retour à Erzeron, il avoit reçu l'abjuration de douze prêtres schismatiques, et d'environ cent cinquante autres personnes, dont sept ou huit avoient été les plus animés contre les catholiques. Le même père dit encore dans sa lettre, que la peste ayant enlevé à Erzeron plus de vingt mille âmes, il n'y avoit eu que soixante et dix catholiques qui en fussent morts; qu'en mourant, ils avoient renouvelé leur profession de foi, et remercié Dieu de la grâce qu'il leur avoit faite de mourir dans la véritable Eglise. Enfin le père Monier finit sa lettre par des actions de grâces qu'il rendoit au Père des miséricordes, de ce que le nombre des catholiques d'Erzeron se trouvoit augmenté, au mois de janvier 1714, de plus de sept cents néophytes. Ses vœux les plus ardens étoient de demeurer dans cette mission, parce que Mustapha Aga lui donnoit les moyens de travailler plus sûrement et plus utilement que jamais à l'œuvre de Dieu.

Mais le maître de la moisson, qui dispose de ses ouvriers comme il le juge à propos, retira quelque temps après le père Monier de sa mission; car la mort nous ayant enlevé le père Ricard, qui devoit prendre le gouvernement de nos missions en Perse, le père Monier reçut ordre de nos supérieurs de se rendre incessamment à Ispahan, pour y prendre la place que le feu père Ricard devoit occuper.

On ne peut expliquer la peine qu'eut ce père à quitter la mission d'Erzeron, où il travailloit avec fruit; mais ce père étant le plus ancien et le plus expérimenté dans le ministère évangélique auprès des Arméniens, étoit aussi, de tous les missionnaires,

le plus nécessaire à Ispahan; car la mission que nous avons en cette ville, est comme le séminaire où l'on vient apprendre les langues étrangères, et se former à la vie évangélique.

Celle d'Erzeron ne souffrira pas de ce changement : la Providence a déjà pourvu à ses besoins; elle nous donne quatre nouveaux missionnaires, dont deux sont arrivés; les deux autres sont en chemin. Notre compagnie, qui a toujours des ouvriers prêts à partir, pour porter notre sainte foi jusqu'aux extrémités du monde, ne nous en laissera jamais manquer. Au reste, ceux que la France nous a envoyés, et ceux qu'elle nous enverra, jouiront d'un avantage que nous souhaitions depuis long-temps et que nous devons au feu roi Louis XIV. Je crois devoir, à sa glorieuse mémoire, rapporter ici ce qui s'est passé sous nos yeux à ce sujet.

Les ministres du feu Roi, continuellement attentifs à tout ce qui pouvoit augmenter le bonheur de son règne, ayant été informés des grands biens qui reviendroient à la France, du commerce que feroient ses sujets dans l'empire des Perses, exposèrent à ce prince l'utilité et la facilité de l'établissement de ce commerce, et lui proposèrent en même temps d'envoyer quelqu'un à Ispahan, capitale de ce royaume, pour s'assurer de la vérité des faits, prendre connoissance de toutes les marchandises commerçables à l'usage de la France, et pour convenir, avec les ministres du Sophi, des conditions d'un traité entre les deux nations.

Le Roi, toujours prêt à écouter favorablement ce qui pouvoit procurer le bonheur de son royaume et de son peuple, approuva ce projet, et en ordonna l'exécution. Le sieur Michel fut choisi pour faire incessamment le voyage de Perse; on lui dressa ses instructions : il partit de Paris avec ses lettres de créance, et arriva heureusement à Ispahan.

A

A son arrivée, il s'adressa au premier ministre du Sophi, et après les premières civilités ordinaires, il lui exposa le sujet de son voyage. Le ministre reçut très-favorablement les propositions de l'envoyé de France. Il en rendit compte à son maître, et prit son ordre pour conduire le sieur Michel à une audience publique. Dans cette audience, où la cour fut, par ordre exprès du Roi, plus nombreuse et plus brillante qu'à l'ordinaire, le Sophi reçut la lettre du Roi avec tous les témoignages d'une joie extraordinaire. Il fit l'éloge de notre monarque, comme du plus grand souverain et du plus fameux conquérant qui eût jamais paru en Europe. Le sieur Michel répondit au Sophi, en l'assurant de tous les sentimens d'estime et d'amitié du Roi son maître pour sa Majesté persane, et dit que pour lui en donner des preuves certaines, le Roi son maître désiroit unir ses sujets avec les Persans, par le lien d'un commerce qui leur seroit également avantageux.

Le Sophi lui repartit alors, que le sujet de son voyage, dont il avoit été instruit, lui étoit très-agréable, et qu'il entreroit avec plaisir dans les intentions du Roi son maître. En effet, il ordonna sur le champ à son ministre de faciliter, par tous les moyens possibles, l'exécution des propositions de l'envoyé de France, qui étoient si glorieuses à son règne. Le ministre, aussi bien intentionné que son maître pour cet établissement, eut plusieurs conférences avec le sieur Michel. Ils dressèrent de concert les articles du traité qui devoit être signé de part et d'autre. Le Sophi les ayant approuvés, et le sieur Michel ayant satisfait à sa commission avec tout le succès qu'il pouvoit désirer, prit son audience de congé, et se remit en chemin pour venir rendre compte en France de l'exécution de ses ordres.

Le rapport qu'il fit à son retour de ce qu'il avoit vu et fait en Perse, confirma ce qui avoit été dit

des avantages que retireroit la France de ce nouveau commerce, dont d'autres nations avoient profité jusqu'à présent. Il assura de plus que les Persans, qui aimoient et estimoient les Français par préférence à tous les autres peuples, attendoient avec impatience, et verroient arriver avec joie un consul de la nation française et des négocians français, pour donner commencement à leur commerce. Enfin le sieur Michel crut devoir ajouter que la religion chrétienne, dont un grand nombre des sujets du roi de Perse faisoient profession, acquerroit une puissante protection par la résidence d'un consul français dans la capitale de cet empire, lequel seroit continuellement à portée d'employer l'auguste nom du roi de France en faveur des chrétiens et des missionnaires qui les instruisent. Toutes ces raisons, et particulièrement la dernière, qui regardoit les intérêts de notre religion, déterminèrent le Roi à donner son agrément au sieur Gardanne, pour exercer le consulat de la nation française dans la ville capitale de l'empire des Perses. On lui mit ses instructions en main, dont les principaux articles, et les plus recommandés, concernoient la religion et les catholiques.

Nous avons eu bien de la joie de voir arriver dans cette ville impériale, M. Gardanne, après avoir fait un long et pénible voyage par mer et par terre. Il ne lui falloit pas moins que l'honorable réception qu'on lui a faite en cette cour, pour le dédommager des disgrâces qu'il a essuyées sur la route, et qui lui ont été causées par ceux qui ont cru être intéressés à faire échouer le projet de la France. Nonobstant leurs efforts, ils ont été témoins de toutes les marques d'honneur qui lui ont été accordées par le Sophi et par les grands du royaume, en considération du roi de France son maître.

Je dois ajouter ici, pour rendre justice à notre nouveau consul, que sa sage conduite et son habi-

leté en matière d'affaires, lui ont gagné l'estime et la considération de ceux qui ont à traiter avec lui. Il attend les ordres de la France, sur les importantes représentations qu'il a cru devoir faire à M. le duc d'Orléans.

Au reste, nous ne pouvons assez nous louer de la bonté de M. Gardanne pour nous. Nos deux missionnaires qui ont eu l'honneur d'être à sa suite sur la route, lui ont de grandes obligations. Depuis son arrivée en cette ville, il nous témoigne toute la bienveillance possible ; nous nous ressentons déjà de son crédit en cour : l'honneur qu'il nous a fait de se servir de nous pour ses chapelains, rend notre église, qui est assez belle d'ailleurs et très-commode, beaucoup plus fréquentée qu'elle ne l'étoit auparavant. Enfin sa protection et celle dont notre digne archevêque, de l'ordre de saint Dominique, nous honore, nous mettent plus en état que jamais de remplir nos fonctions évangéliques, avec autant de liberté que de fruit. Nous pouvons donc assurer les ouvriers qui viendront partager avec nous nos occupations, qu'ils auront de quoi satisfaire leur zèle.

Le père Bachoud, l'un de nos deux missionnaires qui ont accompagné M. Gardanne, nous écrit de Camakié où il fait mission, qu'il n'auroit jamais cru trouver un travail aussi grand et aussi continuel que celui que sa mission lui donne, et qui demanderoit plusieurs ouvriers. Le père de la Garde, son compagnon, qui est demeuré ici avec nous, en dit autant de notre mission d'Ispahan.

En parlant du père de la Garde, nous devons, à son occasion et par reconnoissance, finir ce mémoire par le récit d'un accident qui devoit nous le ravir en chemin, et dont il sortit heureusement par la puissante intercession du bienheureux François Régis. La caravane du père de la Garde et du père Bachoud, ayant eu avis qu'une troupe de

soixante voleurs étoit en embuscade dans un bois pour la surprendre et la voler, se détourna de son droit chemin pour l'éviter, et en prit un autre par des montagnes très-escarpées qui ne laissoient aux voyageurs qu'un sentier raboteux et étroit, bordé d'affreux précipices, que l'œil n'osoit regarder. Le cheval du père de la Garde qui n'étoit pas des meilleurs de la caravane, fit par malheur un faux pas, qui le fit tomber lui et son cheval, chargé d'une grosse valise. Ils roulèrent ensemble jusqu'au fond de cet abîme. Ceux qui marchoient devant et après lui, ne firent qu'un cri à la vue de cette chute effroyable.

Le père Bachoud, tout troublé de cet accident, se sentit inspiré de recommander son cher compagnon au bienheureux Jean-François Régis. Chacun pleuroit déjà la perte du père de la Garde, qui avoit l'estime et l'amitié de toute la caravane, et qu'on croyoit perdu. Le père Bachoud, quelques-uns des voyageurs, firent leurs offres pour descendre dans ce précipice, s'attachant à des branches d'arbres, et à tout ce qu'ils pouvoient saisir. Après avoir fait quelques pas en descendant, ils entendirent la voix du père de la Garde, qui leur disoit: Grâces à Dieu, je ne suis point blessé. Je laisse à penser quelle fut alors la joie du père Bachoud et de toute la caravane. Chacun s'empressa pour l'aider à remonter du fond de cet affreux abîme. Il se trouva en effet sain et sauf. Toute la caravane qui fut témoin de cet événement miraculeux, rendit des actions de grâces à Dieu, et à son serviteur le bienheureux Jean-François Régis, que Dieu continue d'honorer par toutes les grâces qu'il accorde si souvent à sa puissante intercession.

JOURNAL

Du voyage du père Monier d'Erzeron à Trébizonde.

Nous partîmes le 17 octobre 1711 de la ville d'Erzeron, pour aller coucher à Cars. Comme notre persécution avoit commencé dans ce village, je m'abstins d'y aller visiter nos catholiques, pour ne les pas exposer à de nouvelles peines; mais un des plus fervens d'entr'eux, qui avoit souffert la bastonnade pour la défense de la foi, me vint trouver de nuit et m'assura que tous nos disciples persévéroient constamment dans leur foi.

Je dis la sainte messe en action de grâces, et je demandai à Dieu leur persévérance. Le lendemain 18, nous arrivâmes à un autre village appelé Chacuf, qui n'avoit jamais vu aucun missionnaire. Il ne recevoit des instructions que d'un prêtre que j'y trouvai, et qui me dit dans un entretien, que le Saint-Esprit s'étoit incarné, que Jésus-Christ n'avoit eu que l'apparence de l'humanité; qu'il n'avoit tiré des enfers que sept cents âmes, et que ces âmes étoient répandues dans l'air, où elles attendoient leur dernier jugement. Je fis de mon mieux pour lui ôter de l'esprit toutes ces rêveries. Il m'avoua franchement qu'il n'étoit pas savant; mais il n'en étoit pas moins opiniâtre à persister dans ces opinions extravagantes. Il fallut me contenter de demander à Dieu pour lui la docilité des enfans de lumière.

Le 19 nous passâmes par Chimaghil, pour aller à Avirag, autre village habité, partie par des Arméniens, et partie par des Turcs. Je fus loger chez un Arménien, qui assembla toute sa famille pour recevoir mon instruction; quelques-uns d'entre eux

profitèrent de l'occasion pour faire leur confession générale. Le 20, sans nous arrêter au village de Baybourt, nous allâmes coucher à Varzouhan. A juger de ce lieu par les masures de deux grandes églises ornées de mosaïques, et par les autres restes d'un grand mausolée, il est à croire qu'il étoit autrefois plutôt une ville qu'un village. Le prêtre, seul curé de ce lieu, disoit avoir été disciple du vertabiet Aviedik, le plus grand persécuteur que les catholiques aient jamais eu dans le Levant : son disciple étoit tout fier d'avoir eu un tel maître. Il voulut disputer avec moi en présence d'un diacre, et de plusieurs autres Chrétiens qui s'étoient assemblés dans la maison où j'étois. Les témoins de notre dispute convinrent qu'il n'avoit pu répondre à mes objections, et me promirent de faire à mon retour abjuration du schisme où leur curé les entretenoit.

De Varzouhan nous passâmes à Palakou, village qui n'en est qu'à trois heures de chemin : nous y séjournâmes. Le 21, le prêtre du lieu m'invita à loger chez lui ; il ne demandoit qu'à être mieux instruit qu'il ne l'étoit. Je lui laissai deux livres arméniens pour lui donner les instructions que mon peu de loisir ne me permettoit pas de lui faire. L'un étoit une exposition de notre foi, l'autre du devoir des pasteurs des âmes. Lorsque je pris congé de lui, il parut si content de moi, qu'il me dit par amitié et par estime, que je devois être un de leurs vertabiets. J'espère qu'il profitera de la lecture de mes deux livres.

Le 22 nous fûmes à Teké, village qui n'est habité que par des Turcs. Les ruines d'un château sur un rocher, sont tout ce que nous y vîmes de plus beau. De Teké nous allâmes à Gumichkané, où nous étions rendus le 23. Nous logeâmes hors de la ville, dans la maison d'un aga, ami de Mustapha. Nous marchâmes le 24 par de rudes montagnes, et presque

toujours sur le bord de quelque précipice. Nous campâmes près du village de Jotauvry, habité par des Grecs, qui n'ont que de pauvres maisons éparses çà et là sur le penchant de deux montagnes.

Le lendemain 25, nous arrivâmes à Trébizonde, qui est dans la Cappadoce supérieure. Cette ville est située sur la mer Noire, et est célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. Alexis l'avoit rétablie en 1204, et Mahomet II la détruisit en 1460; ainsi elle n'est plus ce qu'elle a été. J'y trouvai environ cent cinquante Arméniens sous la direction de quatre prêtres. Pendant onze jours que j'y séjournai, je visitai les catholiques. Je leur fis plusieurs instructions; je les préparai à s'approcher des sacremens; j'y établis la confrérie du rosaire, et j'eus la consolation de voir la ferveur se renouveler dans le clergé catholique, d'où dépend celle du peuple.

Avant que de quitter Trébizonde, je désirai savoir les circonstances de la précieuse mort du pieux Arménien que j'avois connu à Constantinople, et dont j'avois eu la confiance. Il s'appeloit Gogga Bagdassar. Son mérite personnel faisoit qu'il étoit de tous les Arméniens le plus honoré, estimé et respecté. Sa foi étoit si vive, et son désir de la porter à toutes les nations étoit si ardent et si pur, qu'ayant appris que l'évêque du lieu de sa naissance professoit une religion contraire à la foi catholique, et la prêchoit à son peuple, il sollicita sa déposition à la Porte; et non-seulement il l'obtint, par le crédit que lui donnoit la considération qu'on avoit pour lui, mais il eut encore un commandement pour en nommer un autre à sa place.

Voulant donc mettre son commandement à exécution, il vint à Trébizonde, où j'apprends qu'ayant trouvé en cette ville un évêque bon catholique, il lui avoit donné sa nomination, et lui avoit mis entre les mains le commandement du Grand-Seigneur.

Cet évêque étoit de ces naturels vifs et ardens, qui, avec de bonnes intentions, n'observent pas toutes les règles de la prudence et de la discrétion : car se voyant le bâton pastoral en main, il voulut, sans aucuns ménagemens, faire passer ses sentimens dans l'esprit et le cœur de ceux qui ne les avoient pas. En vain son bienfaiteur faisoit-il son possible pour l'arrêter, il n'en put venir à bout. Enfin, l'évêque porta si loin son zèle indiscret et outré, que les schismatiques ne s'en tenant plus aux murmures, allèrent déclarer au bacha que l'évêque et Bagdassar vouloient les forcer à se faire Francs, c'est-à-dire, à professer la religion du Pape ; et pour rendre leur accusation plus grave, ils ne manquèrent pas d'ajouter que l'évêque et Bagdassar étoient tous deux ennemis de Sa Hautesse. Le bacha les fit mettre aux fers, et sans autre forme de procès, il les condamna à être pendus. Le bacha, m'a-t-on dit ici, fit solliciter en particulier Bagdassar à se faire mahométan, pour se tirer du supplice ; mais ce généreux serviteur de Dieu répondit qu'il s'estimoit très-heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ, et que pour toutes choses du monde, il ne voudroit pas perdre l'occasion de répandre son sang, pour mériter une place dans le royaume de Dieu. Il mourut, en effet, martyr de Jésus-Christ.

Je me fis conduire sur son tombeau, qui est dans le cimetière, près de l'église. Nos catholiques y vont souvent prier. J'avoue que je m'y sentis plus inspiré que jamais, de demander à Dieu, par l'intercession de ce digne confesseur de Jésus-Christ, la conversion de toute sa nation. Après avoir séjourné onze jours à Trébizonde, et Mustapha Aga y ayant terminé ses affaires, il nous fit partir plutôt que je ne l'aurois voulu : car, vu les dispositions présentes de cette ville, j'avois lieu d'espérer d'y prêcher avec fruit le royaume de Dieu.

Etant donc partis de Trébizonde le 7 novembre, nous employâmes la matinée, depuis six heures jusqu'à midi, à grimper une haute montagne, mais par un chemin qui, tout rude qu'il étoit à monter, nous fut cependant très-agréable; car nous marchions à l'ombre de grands arbres de différentes espèces: sapins odoriférans, chênes verts, peupliers, ormeaux entrecoupés de lauriers-roses en buisson. A chaque pas, nous découvrions de nouveaux villages situés sur la côte, et séparés les uns des autres par des bois et par quelques petits cantons de terre cultivée: ils s'étendoient jusqu'au bas du vallon terminé par une vaste prairie arrosée de divers ruisseaux que l'art y avoit conduits, aidé de la nature. Sur le soir, nous arrivâmes au village de Salauroy. Plusieurs Grecs qui savoient mon arrivée, me vinrent trouver dans la maison où je devois passer la nuit; ils me prièrent avec instance de leur faire une instruction, dont ils étoient privés depuis long-temps. Il me fallut passer une partie de la nuit avec eux pour les satisfaire.

Nous marchâmes la journée suivante pour gagner Gumichkané; comme nous y devions faire quelque séjour, on nous logea dans le palais du bacha. La ville est bâtie à mi-côte d'une haute et stérile montagne. Les maisons rangées en amphithéâtre, et à différens étages, regardent toutes le nord. Lorsqu'à la fin du jour elles sont éclairées par les lampes ou chandelles qu'on y allume, elles font une illumination toute des plus agréables. Le bas de la ville est baigné par les eaux d'un torrent, qu'on voit se précipiter du haut en bas de la montagne avec un bruit affreux. Les Grecs ont dans Gumichkané six cents maisons, et sept églises. Les Turcs y ont quatre cents maisons, et deux mosquées. Nul peuple ne se seroit jamais avisé de venir habiter en un lieu aussi sauvage et aussi mal situé que celui dont

nous parlons, sans l'espérance de pouvoir s'enrichir des mines de différens métaux que cette haute montagne et les voisines cachent dans leur sein ; et c'est aussi le seul mais puissant attrait qui y a attiré les Grecs et les Turcs, qui fouillent continuellement dans ces terres avec un travail très-pénible, dont d'autres profitent.

Je dirai ici ce que j'ai vu de ces mines, et la manière dont on tire les métaux. La minière est une pierre noirâtre et friable, laquelle réduite en poussière et mêlée de litarge, se met au fourneau. Tout ce que cette pierre contient de particules d'or, d'argent et de plomb, tombe au fond du creuset, et se confond en une seule masse. Pour faire la séparation des métaux, on remet cette masse dans le fourneau au feu du réverbère : alors le plomb est le premier qui se détache ; l'or et l'argent jetés ensuite dans l'eau froide, se séparent l'un de l'autre. On compte que chaque fourneau rend par semaine deux cents drachmes d'argent, et trente d'or. Outre ces riches métaux, les mines fournissent une quantité immense de cuivre et de plomb. Les Grecs sont les entrepreneurs de ce travail. Ils en font les avances qui sont grandes : car il faut qu'ils entretiennent tout au moins cinquante fourneaux pendant trois mois de l'année. Le Grand-Seigneur a un officier sur les lieux pour lever ses droits : cet officier en rend cent cinquante bourses au Grand-Seigneur ; mais il en retient presque autant pour lui. Des marchands Arméniens transportent en Perse une grande partie de ces métaux.

L'or et l'argent qui est continuellement sous les yeux des habitans de Gumichkané, entretient dans leur cœur une si vive cupidité, que leur bouche, qui parle de l'abondance du cœur, est toujours ouverte pour en discourir, ce qui leur ôte absolument toute pensée de religion et de salut. Je fis mon possible, mais inutilement, pour leur

faire connoître les véritables richesses qu'ils devoient rechercher, et qu'ils laissoient malheureusement perdre. J'appris qu'ils avoient un évêque : je crus lui devoir rendre une visite de pure civilité. Je le trouvai si touché de la mort d'un neveu qu'il avoit enterré la veille, qu'il ne fut pas possible de lui parler de son peuple. Je liai conversation avec un autre évêque arménien, un caloyer, et deux prêtres; mais après quelques discours, je compris que pour m'en faire écouter, il leur eût fallu parler du profit des mines. L'évêque arménien étoit mieux disposé; il me témoigna même qu'il pensoit à quitter son diocèse pour se retirer dans une ville, ou dans un monastère, où il pût librement faire profession de la religion catholique; mais je lui représentai qu'il feroit mieux de garder son siége, et de tâcher de faire entrer son peuple dans son sentiment.

Le peu de fruit de mes paroles dans le voisinage de ces mines, me faisoit désirer d'en sortir, pour aller travailler ailleurs plus utilement, et nous rapprocher de ma mission d'Erzeron. Nous en partîmes le 10 décembre; nous allâmes coucher à un village turc nommé *Sroba*, et le lendemain 11 nous arrivâmes à Palacour. J'espérois y recevoir la profession de foi d'un prêtre, qui m'avoit promis de la faire à mon retour; mais l'embarras des noces d'une de ses filles, lui servit de prétexte pour la remettre à un voyage qu'il devoit faire à Erzeron.

Le 12 du même mois, nous laissâmes à notre gauche Varzouan et Baybourt, pour aller à Arousgas, village d'Arméniens et de Turcs, où je n'eus de temps que pour instruire deux familles. Nous en partîmes le 13 pour aller à Chacuf. J'engageai le curé du lieu à se rendre incessamment à Erzeron, où il m'avoit promis de venir faire sa profession de foi.

Nous y arrivâmes enfin le 16 décembre. Mon premier empressement fut d'aller visiter nos catho-

liques. Je les trouvai, par la grâce de Dieu, dans la ferveur où les persécutions passées les avoient mis; j'espère qu'avec la protection et l'amitié dont notre aga m'honore, je continuerai ma mission avec succès. Je vous demande, mon révérend père, le secours de vos prières, afin que je puisse toujours agir et souffrir pour Dieu. J'aurai soin de satisfaire le désir que vous avez d'être instruit de tout ce qu'il plaira au Seigneur d'opérer par notre ministère. Je suis, etc.

MÉMOIRE

De la province du Sirvan, en forme de lettre adressée au père Fleuriau.

Vous avez souhaité, mon révérend père, que je vinsse en notre mission de Chamakié, qui demandoit des missionnaires, et que je vous envoyasse des mémoires, non-seulement au sujet de cette mission, mais encore sur tout ce que je pourrois connoître de la province du Sirvan. C'est après l'avoir parcourue assez exactement et y avoir fait mission, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, que j'ai l'honneur de satisfaire à ce que vous avez souhaité de moi. Je m'estimerai très-heureux, si en vous obéissant, j'ai rempli vos intentions.

La province nommée aujourd'hui Sirvan, est l'ancienne Albanie, terminée au septentrion par le mont Caucase, appelé aujourd'hui *La montagne du Roi* (1); à l'orient, par la mer Caspienne; au midi, par la rivière du Cyrus, au-dessus de son confluent avec

(1) En persan, *Couh-scab*, ou *Koulscha*, ne s'éloigne pas du nom de *Caucasus*.

l'Araxe, et par une rivière qui se jette dans le Cyrus, et appelée par les anciens géographes *Alazon*. De ce côté-là le Sirvan confine à la Géorgie. Il a environ trente lieues de longueur du septentrion au midi, et autant de largeur de l'orient à l'occident. Dans toute cette étendue de pays, il n'y a que trois villes, Chamakié, Derbent et Bakou; le reste, ce ne sont proprement que des villages. On en compte environ soixante habités par les Arméniens.

Strabon, Pline, Ptolémée, conviennent de la situation de l'Albanie entre le mont Caucase, la mer Caspienne, et le Cyrus : ces bornes n'ont point changé depuis leur temps ; mais ils ne s'accordent guère entre eux sur le reste. Ptolémée met une grande distance entre les embouchures du Cyrus et de l'Araxe. Plutarque, dans la vie de Pompée, est incertain si ces deux rivières tombent dans la mer par une seule embouchure, ou si chacune y tombe séparément l'une proche de l'autre. Pline dit que, selon l'opinion la plus commune, le Cyrus porte l'Araxe l'espace d'environ vingt lieues avant que d'atteindre à la mer; et il est vrai que l'Araxe y jette ses eaux et perd son nom à vingt lieues loin de la mer, ou environ. A peu de distance au-dessous du confluent, il y a un gros village nommé *Jarat*, avec un pont de bateaux construit par les ordres de Scha-Abas.

Selon Pline, l'Albanie étoit arrosée de plusieurs rivières, qui se rendoient à la mer Caspienne en cet ordre : le Cyrus, le Cambyses, l'Albanus, le Casius et le Gernus (1). On ne sait présentement où trouver ces quatre derniers fleuves, ni qu'en dire, si ce

(1) Pline (VI, 12), ne nomme que quatre rivières de l'Albanie, *Casius*, *Albanus*, *Cambyses* et *Cyrus*. Il n'est pas si facile de les reconnoître dans un pays où l'on en voit plusieurs, entr'autres celles de Terchin, Samara, Balbala et Kur, sans compter le torrent de Pirsahade.

n'est qu'ils soient réduits à n'être plus aujourd'hui que des ruisseaux.

Le Pirsahade est la seule rivière que nous voyons. Elle passe au-dessus de Chamakié : son lit est fort large, et il ne se remplit qu'à la fonte des neiges. Cette rivière a été divisée en trois canaux, dont l'un s'approche des jardins de la ville; mais à peine ces trois canaux peuvent-ils fournir assez d'eau pour faire aller les moulins.

Ptolémée compte un grand nombre de villes dans l'Albanie et dans la province de Capulaca. Pline prétend que la ville de Capulaca en étoit la capitale, et donnoit le nom à toute la province (1). Mais il faut dire de ce grand nombre de villes, ce que Ptolémée nous a dit du nombre des rivières : car si ces villes ont jamais subsisté, il est certain qu'il n'en reste plus rien, et Strabon paroît plus croyable que Pline (2), lorsqu'il dit que ces Albanais asiatiques vivoient à la mode des nomades, sans villes et sans habitations fixes, s'occupant à élever et à nourrir des troupeaux.

Le Sirvan est une province du royaume de Perse. Chamakié en est la capitale, et la résidence du kan : c'est le nom que les Persans donnent à un gouverneur. Nous parlerons ailleurs de la ville de Chamakié. Derbent et Bakou sont deux petits états séparés sous des princes qui ont le titre de sultan, et qui sont vassaux du roi de Perse. Derbent ferme l'entrée de l'Albanie, du côté du septentrion, et occupe un terrain d'environ une lieue, depuis le Caucase jusqu'à la mer. C'est apparemment ce que Pto-

(1) Ptolémée (V, 12), ne parle point de la province de Capulaca, mais de la ville de Chabala. Pline (VI, 10), nomme cette ville Cabalaca; c'est maintenant *Kablas-var*, sur la rivière de Samura.

(2) Strabon ne contredit point Pline, qui n'a parlé que d'une seule ville d'Albanie.

lémée appelle les portes de l'Albanie. Strabon parle d'une muraille construite vers ces mêmes endroits, pour arrêter les irruptions des peuples féroces qui habitoient au-delà. Cette longue muraille, dont on voit encore les ruines sur la montagne, et que les habitans disent avoir été poussée jusqu'au Pont-Euxin, peut bien être ce que Ptolémée appelle les portes de l'Albanie.

Ces habitans se vantent d'avoir Alexandre pour fondateur de leur ville (1), et soutiennent que leur ville est l'Alexandrie que ce conquérant fit bâtir auprès du mont Caucase; prétention qui n'est fondée que sur l'équivoque du mont Caucase. Quinte-Curce et Arrien rapportent que les Macédoniens, pour flatter Alexandre, transportèrent de Scythie le nom de Caucase, et qu'Alexandre bâtit une ville qu'il honora de son nom.

Au reste, Alexandre n'entra jamais dans l'Albanie, qui étoit couverte par cette partie de la Médie qu'Atropatos déroba à ses rapides conquêtes. Atropatos étoit un des lieutenans de Darius. La partie de la Médie qu'il sauva, fut appelée Médie-Atropatène; il en demeura toujours le maître, et du temps de Strabon, ses successeurs en étoient encore en possession. Cette partie de la Médie est proprement ce qui s'appelle aujourd'hui le Guilan. On est surpris de la méprise d'Oléarius (2), dans la relation de son voyage de Perse, quand il dit que le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus, et que la Médie-Atropatène est au-dessous vers le midi. Il

(1) Cette tradition du pays est conforme à ce que rapporte Quinte-Curce (VIII, 3), et n'est pas mal fondée.

(2) Oléarius ne s'est pas mépris. Le Sirvan est au-dessus du fleuve Cyrus au nord. La Médie-Atropatène, ou le Guilan, est au-dessous vers le midi. Ces deux provinces sont limitrophes, et ne sont séparées que par l'embouchure du Cyrus.

devoit savoir que l'ancienne Arménie s'avançoit entre l'un et l'autre, non loin de la mer Caspienne.

Retournons à Derbent. Cette ville est située sur le penchant de la montagne, et défendue par un château bâti au-dessus, où le sultan fait sa résidence. La plaine, jusqu'à la mer, retient le nom de ville des Grecs; on n'y voit que quelques masures dans des champs labourés. On remarque encore que Derbent n'est point ce qui s'appeloit anciennement les portes du Caucase, lesquelles, selon Pline, étoient vis-à-vis d'Harmastis, ville capitale de l'Ibérie. Ces portes étoient un grand ouvrage de la nature; car on voit, dit Pline, les montagnes se séparer naturellement, pour laisser un passage entre elles. Mais les peuples qui habitoient en-deçà de ce passage, craignant, ajoute Pline, les irruptions d'un peuple nombreux qui habitoit au-delà, fermèrent ce passage par des portes armées de barres de fer grosses comme des poutres, sous lesquelles passoit le fleuve Yriodonis (1). Non contens encore de cette défense, ils firent bâtir sur le roc un château nommé *Camania*, qui les mettoit en toute sûreté contre leurs ennemis.

Strabon, qui décrit assez exactement quatre chemins pour entrer dans l'Ibérie, ne dit rien qui semble avoir quelque rapport avec ces portes si mémorables; mais peut-être n'étoient-elles pas encore placées de son temps. Vers le septentrion, ajoute-t-il, et du côté des nomades, il y a trois jours à monter avec de grandes difficultés, et ensuite à descendre dans un endroit étroit où coule le fleuve Aragus. Les extrémités de ce passage sont fortifiées d'une bonne muraille du côté de l'Albanie. Il y a un chemin anciennement taillé dans le roc, et un

(1) Pline (VI, 11), ne parle pas du fleuve Yriodonis; mais il remarque que, sous ces portes, passoit un fleuve *diri odoris*. Le château se nommoit *Cumania*.

marais

marais à passer du côté de l'Arménie. C'est une gorge ou un endroit étroit, où l'Aragus tombe dans le Cyrus. Au-dessus de la jonction de ces deux rivières, et sur les montagnes, sont les villes d'Harmozica et de Seumara, ou Seusamora; la première sur le Cyrus, et l'autre sur l'Aragus : ce fut par ce chemin que Pompée, et ensuite Canidius, passèrent dans l'Ibérie.

Plutarque raconte que Pompée se préparant à poursuivre Mithridate, qui s'étoit enfui dans la Colchide, les Albanais convinrent de lui donner passage, et que changeant de résolution, ils entreprirent d'attaquer les quartiers où il avoit distribué son armée pour passer l'hiver. A la fin du mois de décembre, ils passèrent le Cyrus au nombre de quarante mille hommes d'infanterie et vingt-deux mille de cavalerie; mais ils trouvèrent les Romains prêts à les bien recevoir, et ils furent entièrement défaits, sans qu'il paroisse néanmoins que Pompée ait poursuivi sa victoire, et qu'il soit entré dans leur pays, puisque de l'Arménie il passa dans l'Ibérie, et de l'Ibérie dans la Colchide.

Bakou est à quinze lieues (1) au-dessus de l'embouchure du Cyrus, sur le bord de la mer Caspienne, à qui cette ville donne aussi son nom, et qu'on nomme souvent *mer de Bakou*. Les environs sont d'une terre légère et abondante en safran; mais ses mines font sa principale richesse. Ces mines sont des puits d'où l'on tire la naphte en telle abondance, et avec tant de profit, qu'on assure que les droits du roi montent par an à douze mille tomans, ou à six cent mille abassis; l'abassis vaut environ vingt sous, et le toman cinquante livres (2).

---

(1) Il est à près de trente lieues.

(2) Le toman, comme je l'ai remarqué plus haut, est maintenant de 60 fr. Douze mille tomans font 720,000 liv.

La naphte, qui est une espèce d'huile, vient avec l'eau, dont ensuite on la sépare, et on la fait couler par des canaux; il y en a de blanche et de noire. La blanche, comme étant plus estimée et d'un meilleur débit, se transporte dans les pays étrangers; la noire se consomme dans le pays, et n'y est pas épargnée : on s'en sert pour les lampes, et l'on y met des mèches grosses comme le pouce.

Le Sirvan répond à l'éloge que Strabon fait de l'Albanie; l'air y est sain et tempéré; le voisinage des hautes montagnes couvertes de neige, et le vent de mer, en modèrent la chaleur; d'ailleurs tout le pays est inégal, et s'élève en petites collines, ce qui contribue à entretenir l'air en mouvement, et par conséquent à le purifier et à le rafraîchir. Les hivers communément sont plus humides que froids, et les neiges qui y tombent ne durent pas long-temps sur la terre. Le beau temps, la pluie, la neige, ont leurs saisons réglées selon le besoin et comme à souhait; de sorte que si toutes les années ne sont pas également abondantes, il n'en est point qui soit absolument stérile, et qui ne suffise à nourrir les habitans, qui abandonnent assez souvent une partie de leur récolte. La terre est si bonne, qu'elle n'a pas besoin d'engrais. On la laisse seulement reposer une année ou deux, et au printemps on lui donne la première façon. Le laboureur joint toujours à la charrue cinq paires de bœufs. Leur joug est une fois plus long qu'en France, mais d'un bois fort léger. Le laboureur s'assied sur le joug des deux premiers bœufs, et règle la marche. La charrue n'a qu'une petite roue à côté, et le soc n'avance qu'autant qu'il est nécessaire pour renverser les mottes remplies des racines de toutes les herbes qui ont crû pendant le repos de la terre. Ces mottes demeurent ainsi exposées tout l'été aux rayons du soleil, ce qui les réduit en terre très-légère.

La seconde façon se fait en automne. On y emploie pareillement cinq paires de bœufs, avec cette différence que chaque paire traîne sa charrue. Ces cinq charrues font cinq sillons, et ces cinq sillons coupent perpendiculairement les sillons faits au printemps. Les charrues sont suivies d'un homme qui jette la semence mêlée avec de la terre, afin qu'il n'en tombe pas trop au même endroit. Au temps de la moisson, les moissonneurs se couvrent le corps d'une peau de mouton, pour se défendre de la piqûre des moucherons. Sans se courber, ils coupent la paille environ un pied au-dessous de l'épi. Ils emportent les épis sur des traîneaux, et les battent sous les pieds des chevaux. La cinquième partie du blé est pour le seigneur du champ, et le reste pour le laboureur. Le blé est fort beau, et fait d'excellent pain, bien que ce ne soit pas ici la coutume de se servir de tamis, et de séparer la farine et le son.

Cette quantité de paille, qui reste sur le champ après la moisson, ne demeure pas inutile. Ou ils la coupent sur la fin de l'automne, partie pour se chauffer, partie pour servir de fourrage à leurs bœufs et à leurs chevaux; ou ils y mettent le feu pour brûler les rats. On ne sauroit s'imaginer la quantité de ces vilains animaux, qu'on voit, pour ainsi dire, fourmiller dans les campagnes: ils y font un tel dégât, que sans de grandes pluies et assez fréquentes, qui en délivrent le pays, on seroit contraint de le leur abandonner.

Une grande partie du labourage se fait par une espèce de Tartares, nommés *Turquemis*, parce qu'ils sont de la secte des Turcs; et, à cela près, ils sont bonnes gens et paisibles. Ils vivent sous des tentes qu'ils dressent en hiver dans la plaine, et en été sur les montagnes; et ils font consommer les fourrages à leurs bestiaux. Je dirai en passant, que la plus grande partie des habitans de cette province

furent autrefois transportés à l'autre extrémité de la Perse, dans les montagnes, entre Baik, Kaboul et Candahar, où ils ont conservé leur premier nom, avec peu de changement, étant nommés *Akvans* (1), mais l'âpreté des lieux a perverti leur naturel. Ils sont devenus voleurs, et se rendent redoutables aux caravanes qui passent aux Indes.

Les vignes, sans être cultivées comme en Europe, portent d'excellens raisins, dont on feroit du vin très-fort, si dans le temps de la vendange on n'y mêloit pas environ la dixième partie d'eau. Le raisin noir est de deux sortes, l'un fort menu et l'autre fort gros; le blanc est sans pepins, et a un goût de muscat. Il n'y a ici ni cave ni cellier : on enterre les cuves ou dans les jardins, ou dans la cour. C'est en puisant qu'on en tire le vin. Quand une cuve est vidée, on se contente de la laver, sans la remuer de sa place.

Les arbres fruitiers de toutes les espèces viennent sur les montagnes et dans les forêts, également comme dans la plaine. Leurs fruits sont aussi bons qu'on peut les attendre des sauvageons, car on ignore ici l'art de greffer et d'enter. On a des pommes, des poires, des cerises fort petites et extrêmement douces, des châtaignes, des nèfles, des noisettes; les abricots et les pêches sont d'un mauvais goût, manque de greffe. Les cognasses sont d'une grosseur étonnante; il y en a d'aussi grosses que la tête. Les bois de charpente et de chauffage ne se trouvent que dans les forêts, qui sont sur les montagnes, d'où il faut les voiturer.

Les légumes y sont aussi abondans que les fruits. Les melons, les concombres y sont bons et fort gros,

---

(1) Ou plutôt *Aghvans*. En arménien *l* se change en *gh*, et le *b* en *v*. C'est Tamerlan qui les a transportés du Sirvan dans cette extrémité de la Perse.

et ne font point de mal. On y trouve des asperges, des épinards, et généralement toutes les herbes potagères, et les racines qui croissent en France. Les racines de betteraves grossissent jusqu'à peser trois ou quatre livres. Les truffes blanches y sont communes; mais il semble que ce soit ici le pays du safran, principalement aux environs de Baku, où la terre est extrêmement légère. On sème des oignons excellens, et à la sixième année on les transplante. On ne débite point le safran pur; mais on le mêle avec un peu de cire dans une poële, et ensuite on le coupe en petites tablettes. Toute la campagne est couverte d'herbes odoriférantes, de pimprenelle, de serpolet, de petit baume à fleurs jaunes, dont on tire une eau cordiale. Entre les diverses plantes, il y en a une remarquable, qui croît sur le penchant de la montagne de Pidrakou, à trois petits quarts de lieue de Chamakié. Sa tige s'élève fort haut, et est de la grosseur de la jambe d'un homme. Elle pousse en s'élargissant, et devient large comme une petite meule de moulin. Elle répand une odeur très-agréable. Elle sèche en automne, et renaît au printemps.

La campagne est ornée de diverses fleurs. Les tulipes y sont très-belles; les unes sont jaunes et petites, les autres rouges et fort grandes: celles-ci ont un fond noir et jaune. Si ces couleurs se mêloient dans les feuilles, ce seroit la plus belle fleur du monde. L'on en voit partout, non-seulement dans les champs labourés et parmi les blés, mais aussi dans les chemins. J'en ai mis et cultivé dans notre jardin, sans avoir pu leur faire changer leur couleur naturelle. Les rosiers naissent dans les forêts, et entre les broussailles, de même que les câpriers; mais en ce pays-ci, on n'attend pas que les câpres soient venues. On coupe les bourgeons pendant qu'ils sont tendres, et on les confit au vinaigre; on confit de même les petits concombres sortant de leur fleur. Les terres

qui ne sont pas en labourage, servent à nourrir de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Les bœufs sont bêtes de voiture, et portent les charges sur le dos.

On voit ici deux manières tout à fait différentes de traiter les chevaux. Quand les Tartares voisins du Sirvan viennent en ce pays pour leur commerce, ils laissent paître leurs chevaux en liberté dans les champs. Ces chevaux demeurent ensemble comme un troupeau de moutons, sans s'écarter les uns des autres. Les Persans au contraire pansent les leurs avec un grand soin. Ils les couvrent toujours d'un grand feutre, ou d'une grosse toile, tant en été qu'en hiver. S'ils les mettent à l'herbe, ils les tiennent au licou, ou avec des entraves aux jambes. Hors du temps des herbes, ils ne leur donnent, sur le soir, qu'un sac de paille hachée menu, avec quatre ou cinq poignées d'orge. Cependant ces chevaux, la charge sur le dos, font par jour douze et quinze lieues sans débrider; et, ce qui est bien commode, c'est que dix ou douze charges de paille, avec une demi-charge d'orge, suffisent pour nourrir deux cents chevaux pendant deux jours de marche.

Outre ces animaux domestiques, les forêts sont remplies de sangliers, de cerfs, de renards, de loups. Il se fait à Chamakié un commerce considérable de peaux de renards pour Astracan et pour Erzeron. Les alouettes et les cailles sont plus rares dans le Sirvan qu'en France; mais en récompense, les perdrix y sont très-communes, aussi bien que les outardes, les francolins et les faisans. On y a des oies, des canards, des pigeons, des grues. Les cigognes en été y viennent faire leurs nids; elles y élèvent leurs petits, et disparoissent ensuite. Quand l'hiver est un peu rude, on a quatre francolins pour cinq sous, une outarde pour cinq ou six sous, un faisan en vie pour

dix sous. Ces oiseaux se cachent le tête dans la neige, et s'y laissent prendre.

Une région si heureuse, et qui fournit si libéralement tout ce qui peut rendre la vie douce, commode et délicieuse, est habitée par un peuple pauvre et misérable; soit que sa paresse l'empêche de profiter des biens que la nature lui offre, soit qu'il soit épuisé par les grands impôts dont on le charge. On m'assure que le roi de Perse tire du Sirvan deux millions d'abassis (1). La nourriture ordinaire des habitans du pays est de légumes et de fruits. Leurs délices sont de manger du riz, du caillé aigre et du fromage. Leur vêtement est de grosse bure, en forme de casaque, sous laquelle ils portent une chemise pendante. Peu d'entr'eux ont une seconde chemise à changer, de sorte qu'ils sont remplis de vermine; mais ce qui est de plus étonnant, c'est qu'ils souffrent si patiemment cette mauvaise compagnie, qu'ils ne pensent pas seulement à prendre les moyens de s'en délivrer. Leur chaussure est faite du cuir de la tête d'un bœuf ou d'un sanglier : elle est relevée de part et d'autre sur le pied, et attachée avec des cordes. Ils ont la réputation d'être fourbes et menteurs, et on dit d'eux, qu'ils sont persuadés que sans le mensonge, une affaire ne sauroit réussir. D'ailleurs, ils sont bons et paisibles. Rarement entend-on parler parmi eux de vols et d'assassinats, quoique ces crimes ne soient pas punis fort rigoureusement.

On parle trois sortes de langues dans le pays: le turc, qui est la langue la plus commune; le persan, mais corrompu, et l'arménien. Les enfans apprennent et parlent ces trois langues sans les confondre.

On distingue ici les diverses nations par la manière dont ils se couvrent la tête. Comme les Persans aiment

(1) Deux millions d'abassis font de notre monnaie 2,400,000 livres.

le turban rouge, on les appelle *Kesel Baschi*, c'est-à-dire, *rouges têtes*; les Arméniens, *Kara Baschi*, (noires têtes); les Géorgiens qui portent un fort petit bonnet, *Baschi Achouk*, (têtes découvertes).

Je viens à la ville de Chamakié, qui n'étoit autrefois qu'une forteresse environnée d'une muraille, avec des tours d'espace en espace, dont il ne reste que quelque pans. La ville s'est accrue du côté du midi, et s'étend sur cinq ou six collines. Elle est toute ouverte, sans murailles et sans fossés, et composée d'environ sept mille maisons. Quelques-unes sont bâties de pierres, avec de la terre pour mortier; mais la plupart ne sont que de terre et d'argile. Plusieurs ont le toit élevé et couvert de planches au lieu d'ardoises et de tuiles, et les autres ont le toit en plate-forme. Elles ne sont que d'un étage, ayant la porte et les fenêtres du même côté. Plusieurs maisons n'ont que la porte pour fenêtre. Comme ces plates-formes ne sont que de terre battue avec de la paille hachée, et posée à la hauteur d'un pied sur des solives et sur de petits ais, elles ne sauroient arrêter une pluie d'un peu de durée, qui inonde enfin toute la maison. Les personnes aisées, pour se délivrer de cette incommodité, font mettre une couche de poix au-dessus, et afin qu'elle ne se fonde point à la chaleur du soleil, ils ont soin de la faire arroser de naphte.

Il n'y a à Chamakié aucun édifice public qui mérite d'être regardé, ni aucune belle mosquée. C'est cependant une ville de grand commerce, et l'entrepôt de la Moscovie et de la Perse. Les Moscovites y ont leur caravanserail ou magasin, et apportent de l'étain, du cuivre, des cuirs de roussi, des fourrures, et d'autres marchandises de leur pays. Les Persans et les Indiens y vendent les étoffes de soie et de coton, les brocards d'or et d'argent, et une infinité de balles de soie. Les Tartares amènent des chevaux et des esclaves. Il y a un basar ou marché où plu-

sieurs rues aboutissent, garnies de boutiques des deux cotés, et couvertes.

Pour les religions dont l'exercice public est permis à Chamakié, il y en a presque de toutes les sortes. La mahométane est la dominante, mais elle est divisée en deux sectes, savoir, de *Jonis* et de *Chais* ou *Ichais*. Ceux-là sont sectateurs d'Omar, et ceux-ci d'Ali. Ces deux sectes se maudissent mutuellement. Les Juifs y ont leur synagogue, et les Indiens leur pagode. Les Indiens sont ici au nombre d'environ deux cents; ils y font le plus gros commerce, et sont les plus riches marchands. D'ailleurs, ils sont gens très-paisibles, et extrêmement unis entr'eux. Quand le temps est beau, ils vont ensemble s'asseoir sur le bord d'un ruisseau, et y font leurs prières.

Les Chrétiens habitués dans la ville sont Arméniens, et ne font guère plus de deux cents maisons. Elles sont petites et obscures. Ils y ont un évêque, qui réside ordinairement dans un monastère de la campagne. Les Moscovites ont une chapelle dans leur magasin; les prêtres de ces deux nations sont habillés de vert, et ils ont malheureusement, les uns et les autres, le défaut d'aimer le vin sans modération.

Le gouverneur de la ville et de toute la province a le titre de kan; et le magistrat qui maintient la police et rend la justice, se nomme kalenter.

Il arrive rarement que le Sirvan éprouve le malheur de la guerre : car encore qu'il soit à l'extrémité de la Perse, sa situation le met en sûreté; et le mont Caucase est un rempart que les armées ennemies ne sauroient forcer. Toutefois, pour être pleinement en repos de ce côté-là, le roi de Perse fait une pension de sept cents tomans (1), ou trente-

(1) C'est 42,000 liv. de notre monnaie.

cinq mille abassis au chamkal; c'est ainsi qu'on appelle le prince de Leski. Les Leskis sont un peuple de Tartares, qui habitent au-delà des montagnes dans le Daguestan, et dont on dit que Leskus (1), premier prince de Pologne, étoit sorti. Le roi de Perse s'étant dispensé, il y a quelques années, de payer la pension, le chamkal permit au Leski de courir sur les caravanes de Perse, et de piller les vaisseaux qui étoient contraints de s'arrêter sur les côtes de la mer Caspienne, qui sont de la dépendance du chamkal. Ce prince de Leski prenoit part au butin par forme de dédommagement. Il fait sa résidence à Tarkou, qu'il faut distinguer de Tarki en Circassie, où le czar entretient une garnison.

Tandis que Gurgikan, prince géorgien, fut en guerre contre le roi de Perse, le Sirvan eut à souffrir des troupes de ces deux princes, parce qu'elles ne subsistoient que de pillage; mais les ennemis les plus redoutés en ce pays sont les Cosaques, qui, non contens de pirater sur la mer, font des descentes sur les côtes avec une intrépidité étonnante. J'ai vu à Dersauré, gros village de la sultanie de Bakou, qu'une barque de Cosaques ayant fait naufrage sur la côte voisine, ces Cosaques, descendus à terre seulement au nombre de vingt, jetèrent la terreur partout aux environs. Le sultan fit armer autant de monde qu'il put, et les fit poursuivre par deux cents cavaliers. Les Cosaques firent leur retraite dans le pays de Chamka pendant plus de vingt lieues, sans avoir perdu un seul homme.

Peu de temps auparavant, cinquante Cosaques étant descendus près de Mességui Bazar, gros bourg de la même sultanie de Bakou, enlevèrent hommes, femmes, enfans, et un gros butin. Tout le pays prit les armes : cinq cents cavaliers s'étant avancés, les

(1) Lesko, premier prince de Pologne, régnoit l'an 550.

Cosaques les attendirent rangés sur une ligne, ayant leur butin derrière eux. Ils demeurèrent ainsi en présence assez long-temps, et les *Kesel Baschi* ou Persans, n'osoient attaquer ces gens déterminés à se bien défendre. Enfin, un des plus braves poussa son cheval, et blessa un Cosaque; deux autres, à son exemple, se détachèrent du gros et en tuèrent un, sans que les Cosaques fissent aucun mouvement. Alors les Kesel Baschi, s'imaginant que la crainte rendoit les Cosaques immobiles, coururent tous ensemble à eux. Les Cosaques les laissèrent approcher à la distance de sept ou huit pas; et alors, d'une décharge de leurs fusils, ils en jetèrent une quarantaine à terre. Les Kesel Baschi en furent tellement effrayés, qu'ils ne pensèrent qu'à fuir, et laissèrent ces intrépides se rembarquer avec tout leur butin, sans oser plus les inquiéter.

La mer Caspienne seroit sans doute la voie la plus courte, et qui coûteroit le moins à la Moscovie, pour entretenir le commerce avec Astracan; mais outre que cette mer est extrêmement orageuse, elle n'a point de ports qui puissent mettre les vaisseaux en sûreté; elle n'a pas même de bonnes rades le long du Sirvan, étant un fond de pierre, où l'ancre ne peut mordre. La rade la plus fréquentée est celle de Niézova, dans la sultanie de Derbent, où l'on voit souvent des vaisseaux, ou pour mieux dire, des bateaux; car ils ont le fond plat pour tirer moins d'eau, et ne portent qu'une voile carrée.

Avec cette construction, jointe au peu d'habileté des matelots qui les montent, ils ne suivent que la ligne du vent, et ne sauroient profiter des vents collatéraux.

Tous les ans, dix ou douze de ces bateaux tirés à terre, passent l'hiver à Niézova. Comme en ce lieu-là il n'y a ni villages ni maisons, les équipages se font des tentes sur le bord de la mer, et y atten-

dent le temps de la navigation, qui est depuis la fin d'avril, jusqu'au commencement d'octobre. Ils ne se mettent point en mer, à moins que quelque autre vaisseau venu d'Astracan, ne leur annonce que le Volga est dégelé, et qu'il est navigable.

Le trajet est de cinquante lieues (1); par un bon vent on les fait en cinq jours, mais assez ordinairement en neuf jours, six sur la mer, et trois sur le Volga. La difficulté est de trouver le canal qui conduit à Astracan, et d'éviter les bancs de sable: car ce grand fleuve, disent les Moscovites, se décharge dans la mer par soixante et douze embouchures, et il charrie une grande quantité de sable.

Quand le vent vient à changer, on ne sauroit décider du temps du voyage. Un de nos marchands catholiques m'a raconté qu'il fut quarante-huit jours errant sur cette mer. Il fut poussé à la côte des Usbeks, où le vent lui ayant manqué tout-à-coup, le laissa plusieurs jours dans un continuel danger d'être fait esclave, et d'avoir le nez et les oreilles coupées par ces barbares, qui heureusement ne trouvèrent point de barque pour aller à lui. Il m'ajouta que l'équipage, pour se tirer de cet endroit dangereux, et pour obtenir du Ciel un souffle de vent, résolut de jeter un homme dans la mer; mais que le vent qui survint arrêta leur criminel dessein. Les Moscovites, pour faire remonter le Volga à leurs grands bateaux chargés, se servent de cette invention. Ils font porter dans un petit bateau un gros cable et un cabestan. Ils attachent ferme le cabestan sur un des bords de la rivière. Ils le tournent ensuite à force de bras, et par le moyen du cable qui tient d'un côté au cabestan, et qui est attaché de l'autre au gros du bateau, ils le forcent de remonter les eaux du fleuve.

(1) Il est de plus de cent lieues.

Si le voyageur craint les périls et les inconstances de la mer, il peut faire le voyage par terre, surtout depuis que le chamkal est en paix avec le roi de Perse. Je vois plusieurs caravanes qui prennent maintenant cette route par Derbent, Tarkou et Tarki. Elle est de vingt-cinq journées pour un cavalier, depuis Chamakié jusqu'à Bagchsaray, capitale de la Crimée, ou Petite-Tartarie.

Les habitans de Chamakié ont une sorte de divertissement, auquel ils prennent grand plaisir; mais je ne sais si le récit que j'en ferai en donnera autant à ceux qui le liront. Quoi qu'il en soit, je dirai ce que j'ai vu. Quand il leur prend envie de se divertir dans les beaux jours de l'année, plusieurs familles se joignent ensemble et font bourse commune. Ils vont sur des collines aux environs de la ville; ils y dressent des tentes, font bonne chère, et dansent tout le jour au son des instrumens de musique; la nuit, ils font des illuminations de naphte. Lorsqu'ils sont prêts à s'en retourner chez eux, et qu'il s'agit de finir leurs jours de fêtes, ils prennent les nappes dont ils se sont servis, et qui sont des pièces de toile de diverses couleurs, et longues d'environ dix aunes. Ils tiennent en l'air ces nappes étendues, et dansent en cadence à droite et à gauche, chacun tenant toujours en main la nappe, et la tirant de son côté. La danse continue jusqu'à ce que la nappe se déchire, et tombe par terre en lambeaux. Une nappe de moins coûte peu à des gens qui ont pour tout meuble un matelas étendu à terre, et qui ne savent ce que c'est qu'un fauteuil, une chaise et une table.

La capture d'un loup donne lieu à un autre divertissement. Lorsqu'on en a pris un, on lie cet animal de deux cordes, dont deux hommes tiennent les bouts, en sorte que le loup ne sauroit se jeter sur l'un, que l'autre ne le retienne. On prend jour pour

donner le loup en spectacle. La scène est dans une place, à cent pas de Chamakié, entre deux collines qui servent d'amphithéâtre. Les jeunes gens se rangent en cercle, et le maître du loup le lâche, le retenant cependant attaché par un pied. Cet animal se lance de côté et d'autre contre cette jeunesse, qui fait de grandes huées, et qui s'enfuit ou se rapproche, selon les démarches du loup. Il y a toujours quelque habit déchiré, et souvent quelque coup de dent. Quand le loup fatigué veut se coucher à terre pour se reposer, un des combattans s'avance vers lui. Le loup se relève, le combattant le saisit et le serre fortement, tandis qu'un autre lui met la corde au cou, et le promène dans l'assemblée. Pendant ce manége, on demande de l'argent aux spectateurs, et chacun donne ce qu'il veut.

Les fêtes que le kan et le kalenter donnent à certains jours de l'année, sont un nouveau divertissement. Elles sont annoncées par un grand bruit de trompettes et de tambours. A l'entrée de la nuit, plusieurs volées de canon n'ont pas plutôt averti les habitans de faire des illuminations, que toutes les plates-formes des maisons de la ville, et les collines d'alentour paroissent éclairées d'une infinité de lampes, dont les flammes n'étant pas moins grosses que celles des plus gros flambeaux, on voit de toutes parts une infinité de lumières qui forment plusieurs figures différentes. Du milieu de ces feux, on voit partir sans cesse des fusées volantes et autres feux d'artifice qui voltigent de tous côtés. Il faut convenir que tous ces différents objets présentent aux yeux un très-agréable spectacle.

On célèbre aussi dans cette ville, pendant dix jours, et dans toute la Perse, la mémoire de la mort d'Ussein, fils d'Ali. Dans les neuf premiers jours, on voit de petits gueux à demi-nus, barbouillés de noir, et divisés en plusieurs bandes, courir par



la ville avec des tambours, en chantant et criant de toutes leurs forces : *Ussein*, *Ussein*. Le dixième jour, on promène par les rues un enfant couché sur un brancard, et porté sur les épaules d'une vingtaine d'hommes. Le brancard est orné de riches étoffes, et de miroirs qui les rendent plus brillantes. L'enfant contrefait le mort, pour représenter Ussein : pendant la marche, les trompettes, les tambours, les cris des peuples font un terrible bruit. Cette cérémonie superstitieuse se change le lendemain en un rude combat qui se livre dans la grande place de la ville, laquelle a plus de cinq cents pas de long, et plus de cent cinquante de large.

La ville se partage en deux partis, l'un des *Heideri*, et l'autre des *Elahmedoulai* ; ce sont les noms de deux frères qui étoient autrefois princes de Chamakié. Les combattans sont armés de bâtons de la longueur d'une demi-pique, et de frondes ; mais depuis quelques années ils ont commencé à user d'armes à feu ; en sorte que le combat ne finit point sans qu'il y ait du sang répandu. Les gouverneurs tâchent d'arrêter ce désordre ; mais ils ne peuvent retenir la jeunesse, qui se fait une gloire de se signaler dans ce combat.

Après avoir parlé des divertissemens des habitans de Chamakié, je passe à des choses qui méritent mieux notre attention, parce qu'elles regardent notre religion.

Les Arméniens qui habitent le Sirvan, et qui sont en grand nombre, étoient dans un extrême abandon, et dans une déplorable ignorance des premiers principes et des devoirs du christianisme. Leur état pitoyable excita la compassion et le zèle des ouvriers évangéliques. Ils considéroient d'ailleurs que Chamakié étant l'abord de diverses nations, et le passage de Moscovie et de Pologne en Perse, ils auroient de fréquentes occasions de se rendre

utiles à toutes ces nations, s'ils pouvoient y établir une mission.

Le père Pothier étoit à Ispahan et s'occupoit de cette pensée, lorsque la Providence lui présenta le moyen d'exécuter ce dessein. Le comte de Siri, célèbre par plusieurs et importantes négociations, arriva à Ispahan, en qualité d'ambassadeur du roi de Pologne, Sobieski. Ce prince envoyoit le comte de Siri pour persuader au roi de Perse qu'il devoit profiter de la guerre que l'empereur, le roi de Pologne son maître, le czar et la république de Venise faisoient au Turc, et pour engager le monarque persan à joindre ses armes à celles de toutes ces puissances. Le comte s'entretenant avec le père Pothier, lui dit qu'un des articles de son instruction portoit de demander au roi de Perse des lettres-patentes pour l'établissement de quelques missionnaires à Chamakié. Il lui ajouta que le Pape, informé du bien qu'on devoit espérer de cette mission, avoit fort à cœur cet établissement.

Le père Pothier fut charmé de trouver une conjoncture si favorable à ses intentions. Il en profita, pour faire entendre au comte tous les avantages que la religion tireroit en effet de cette bonne œuvre. Le comte, de son côté, s'employa si efficacement au succès de sa commission, qu'il obtint les lettres-patentes, par lesquelles le Roi permettoit aux Jésuites missionnaires d'avoir un établissement à Chamakié. Le comte fit plus; car, ayant fini ses affaires dans cette cour, et s'en retournant en Pologne par Chamakié, il voulut que le père Pothier l'y accompagnât, avec promesse de sa part de le bien recommander au kan de cette ville, au nom du roi de Pologne et du roi de Perse. Le père Pothier suivit avec joie le comte de Siri : il l'accompagna jusqu'à Chamakié. Lorsqu'ils y arrivèrent, le kan en étoit parti pour Ispahan. En son absence, le comte

comte s'adressa au lieutenant qui tenoit sa place. Cet officier, qui n'ignoroit pas la considération où étoit le comte de Siri auprès du Roi son maître, le reçut avec honneur, et fit un accueil favorable au père Pothier, qui accompagnoit le comte. Le père lui présenta ses lettres-patentes: le lieutenant, à la prière du comte de Siri, lui promit ses bons offices; mais le père Pothier sachant par expérience qu'un missionnaire ne doit être à charge à qui que ce soit, et moins encore aux premiers officiers, le remercia de sa bonne volonté, et lui dit qu'il avoit des amis parmi les Arméniens, qui s'étoient chargés de lui trouver un logement. En effet, les catholiques s'empressèrent à le loger et à lui procurer tout ce qui étoit nécessaire pour y commencer la mission. Le premier soin du père Pothier fut d'avoir une chapelle, pour y célébrer les divins mystères. Sitôt qu'elle fut prête, il y commença les exercices de la mission. Comme ce local étoit petit, il étoit obligé de les recommencer autant de fois que la chapelle se remplissoit. L'évêque de Chamakié donnoit l'exemple. Il se trouvoit aux instructions, et y amenoit les prêtres de la ville et du voisinage. Les fruits de la parole de Dieu alloient croissant de jour en jour. Il ne s'en passoit pas un, sans que le père réconciliât quelques schismatiques à l'Eglise de Jésus-Christ. Les Turcs commencèrent à en faire du bruit. Ils reprochèrent au Turc qui avoit vendu sa maison pour les missionnaires, que son logis étoit devenu une maison de Francs. Le Turc fut si sensible à ce reproche, qu'il prit la résolution d'assassiner le père dans sa propre maison. La nuit du 27 septembre 1687, il trouva le moyen d'y entrer; et ayant forcé la porte de la chambre où le père reposoit, il lui donna un coup de poignard dans le front, et un autre dans le cœur, et s'évada.

Le lendemain, on trouva le corps mort, nageant

dans son sang. La nouvelle de cet assassinat s'étant répandue en un instant par toute la ville, les Arméniens et les catholiques des autres nations qui étoient alors à Chamakié, en furent consternés. La justice turque fit toute la façon de vouloir punir le coupable. Elle fit les informations selon la coutume; mais l'assassin étant Turc; et l'assassiné étant Franc, comme ils parlent, il n'en fut plus question; car lorsque les Chrétiens vinrent en demander justice au lieutenant de la province : représentez-moi le coupable, leur répondit-il, je le ferai punir; et l'affaire en demeura là.

La mission perdit son fondateur dans la personne du père Pothier. Il avoit souvent demandé à Dieu la grâce de verser son sang à son service, et il semble que Dieu la lui eût acordée. Il avoit tâché de s'en rendre digne par une vie pure, laborieuse, mortifiée, toujours appliquée à procurer la gloire de Dieu. Dieu, de son côté, lui avoit fait des faveurs insignes. On sait qu'il avoit souvent prédit des choses importantes, et qui se vérifièrent; qu'il avoit été miraculeusement préservé plus d'une fois de la mort dans des périls évidens. Mais la plus grande de toutes les grâces qu'il reçut, ce fut celle de mourir à peu près comme il avoit toujours désiré et demandé à Dieu.

Les espérances de la mission de Chamakié étoient trop favorables pour l'abandonner. Sitôt que l'on eut appris à Ispahan la mort du père Pothier, on fit partir le père de la Maze, missionnaire jésuite, pour se rendre à Chamakié. Le père de la Maze étoit alors âgé de soixante-cinq ans. Il en avoit passé vingt dans cette capitale de l'empire, et dans les plus rudes fonctions de son état. Sitôt qu'il eût reçu l'ordre de partir, il se mit en chemin par obéissance, et sans avoir égard à son grand âge, et à quelques autres infirmités que sa vertu avoit toujours cachées.

A son arrivée à Chamakié, il alla chez le sieur Boyhdanbegh, résident de Pologne à la cour de Perse. Ce seigneur et son frère Persidanbegh étoient les intimes amis du père Pothier. Après sa mort, ils prirent soin de ses meubles et de sa maison. Ils en mirent en possession le père de la Maze, qui reprit les exercices de la mission que la mort du père Pothier avoit interrompus. Le travail étoit si grand, qu'il fallut lui donner un second. Le père Champion arriva de France très-à-propos pour lui en servir. C'étoit alors un jeune homme plein de feu, d'un naturel charmant, qui n'avoit pas cessé, depuis son entrée dans la compagnie, de demander l'emploi des missions. Il avoit même fait une étude particulière de la médecine, pour se rendre plus utile à l'état qu'il vouloit embrasser. Cette étude en effet lui fut fort avantageuse à Chamakié; car elle lui ouvroit, et au père de la Maze, les portes de toutes les maisons. Ils étoient partout bien reçus, et marchoient dans les rues avec une pleine liberté.

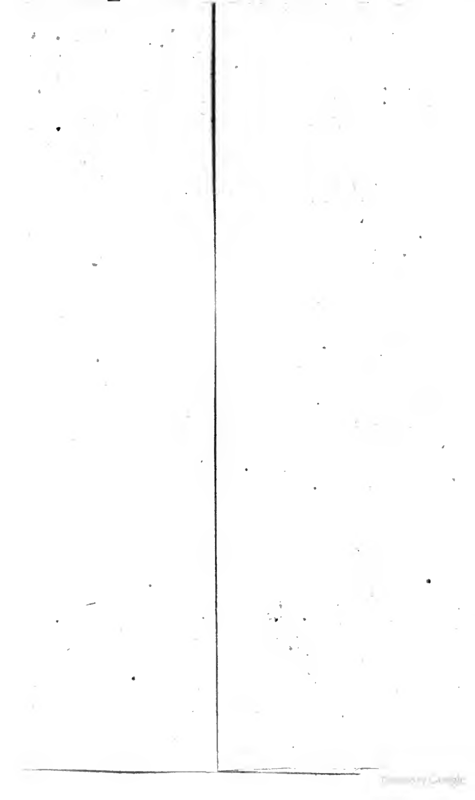
Pour mieux juger de l'utilité de la mission de Chamakié, et des fruits qu'on y cueille, nous rapporterons ici une lettre écrite de Chamakié à Paris, au père qui est chargé du soin des missions du Levant.

« Nous n'aurions jamais cru, mon révérend père, que la mission de Chamakié fût aussi nécessaire que nous le connoissons par expérience. Cette ville est le rendez-vous de tous les commerçans qui trafiquent en Moscovie, en Suède et en Hollande, en sorte qu'elle est toujours très-peuplée d'étrangers qui vont et qui viennent. C'est ce qui fait que notre seule mission dans cette ville nous tient lieu de plusieurs missions différentes : car cette succession d'étrangers que le commerce attire ici, nous donne continuellement de nouveaux disciples à instruire, qui reportent

à leur nation les instructions qu'ils ont reçues de nous. Je leur dis tous les jours la sainte messe. Nous avons trouvé le moyen de les y faire assister, et de leur faire entendre après la messe l'instruction que nous leur faisons en turc ou en arménien, qui sont les langues dominantes. La coutume est établie qu'en arrivant en cette ville, et avant que d'en sortir, les catholiques s'approchent du sacrement de pénitence, et reçoivent la sainte eucharistie.

» Lorsque les caravanes partent, nous les accompagnons pendant quelques jours, pour entretenir et perpétuer, autant qu'il est possible, le bien que nous avons tâché de faire parmi eux. Chemin faisant, nous visitons les villages voisins, qui sont presque tous chrétiens, et qui passent assez souvent les années entières sans voir un prêtre, qui leur dise un mot de Dieu et de leur salut.

» Nous ne sommes ici que deux missionnaires. Si la Providence vous donnoit des secours pour en entretenir quatre autres avec nous, nous ne serions pas encore trop. Il y auroit suffisamment de travail pour eux et pour nous, avec un avantage plus grand qu'ailleurs; savoir, que nous y faisons nos fonctions librement, parce que nous y sommes regardés et considérés comme les aumôniers des ambassadeurs d'Europe qui vont à la cour de Perse. Nous y avons encore la protection du roi de Pologne, qui a souvent des envoyés en cette cour. Nous y avions de plus celle de Louis XIV, notre souverain, et nous espérons que le jeune héritier de ses états le sera aussi de son zèle pour notre sainte religion. Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, la haute idée que les Persans et les Arméniens de ce royaume avoient conçue de la grandeur et du mérite personnel du monarque que nous avons perdu. Ils le regardoient comme le plus puissant, le plus magnanime et le plus grand conquérant empereur du monde, et




MER
CASPIENE
MASANDERAN
Leyten roul bar
M.t de Demavan
Kom
Kachan
Bouz abat
Khalabat
Ardehen
Ric
Dembi
Hispahan
Zenderout R.
ECHELLE
de 50 Lieues
Communes de Perse.
10
20
30
40
50
40
39
38
37
36
35
34
33

J.Porlier

en même temps comme le plus sage et le plus religieux de tous les princes. L'honneur que nous avions d'être nés sujets d'un roi si renommé et si respecté dans l'univers, ne contribua pas peu à la grâce que le roi de Perse fit à nos anciens missionnaires, en leur permettant d'avoir un établissement à Chamakié. »

JOURNAL

Du voyage du père de la Maze, de Chamakié à Ispahan, par la province du Guilan.

La route de Turquie en Perse par Erzeron et Erivan, est sans contredit la plus fréquentée, et par conséquent la plus connue; car la commodité de la mer assemble à Constantinople ou à Smyrne un grand nombre de voyageurs qui viennent se joindre aux caravanes, lesquelles partent régulièrement plusieurs fois l'année de ces deux villes pour aller en Perse. La route au contraire de Chamakié à Ispahan, n'étant ordinairement suivie que par les voyageurs du nord, les Moscovites, les Polonais et les Suédois, nous en avons moins de connoissance.

Oléarius qui fit ce voyage en 1637, retournant d'Ispahan avec les ambassadeurs du duc de Holstein, nous en a fait le récit; mais tout habile homme qu'il étoit, il s'est trompé dans le peu qu'il y a mêlé d'antiquité. Le père de la Maze, jésuite missionnaire en Perse, dont nous avons déjà parlé, a fait le même voyage en 1698, et nous a laissé un journal très-exact. Comme il nous a paru contenir des observations curieuses, et qui peuvent être utiles à la géographie et à l'histoire naturelle, nous vous l'envoyons, mon révérend père, pour en faire l'usage

que vous jugerez à propos. Ce journal vous expliquera le motif du voyage du père de la Maze, et quelle en fut la suite.

Journal du père de la Maze.

Le duc de Saxe ayant été couronné roi de Pologne, le sieur Zurabek, arménien catholique de Chamakié, eut l'honneur de lui présenter les lettres de Cha-Soliman, roi de Perse, et sa Majesté polonaise lui fit pareillement l'honneur de le charger de sa réponse à Cha-Hussein, successeur de Soliman et son neveu (1). Zurabek arriva de Varsovie à Chamakié dans le mois de juin, et il y reçut les honneurs qui se rendent ordinairement au caractère d'ambassadeur dont il étoit revêtu. Le kan le fit loger et défrayer aux dépens du roi de Perse. Il mit auprès de sa personne un officier pour l'accompagner partout, et pour avoir soin de son équipage. Cet officier se nomme en Perse *mémondar*. Il assigna pour la dépense de l'ambassadeur et de sa suite, soixante abassis par jour, et il lui fit de plus un présent de trente tomans. L'abassis vaut environ vingt sous, et un toman cinquante livres (2).

Il ordonna pour le voyage trente chevaux et autant de chameaux. La nourriture des chevaux fut taxée à cinq chaijs par jour; le chaijs est le quart de l'abassis, c'est-à-dire, qu'il vaut environ cinq sous. A ce compte, Zurabek touchoit chaque jour plus de trois tomans et demi. Le roi de Perse a tout l'honneur de cette dépense; mais la ville et les villages qui se trouvent sur la route de l'ambassadeur, en paient les frais. Il est vrai qu'on tâche de les soulager par un autre endroit: car il arrive assez ordinai-

(1) Il étoit le second fils de Soliman.

(2) L'abassis vaut vingt-quatre sous de notre monnaie, et le toman soixante francs. Le chaijs vaut dix sous.

rement que dans les grandes villes, et surtout dans les villes marchandes, on suspend pendant quelques jours la marche des ambassadeurs, sous prétexte des difficultés à lever sur les habitans les taxes imposées pour les frais de l'ambassade; mais la vérité est qu'on le fait exprès, pour mettre, par ce retardement, l'ambassadeur dans la nécessité de dépenser beaucoup plus qu'il ne reçoit, et pour l'engager lui et sa suite à faire des emplettes de tout ce que le pays leur fait voir de curieux et de nouveau à leur égard: car alors les marchands savent fort bien profiter de la curiosité des étrangers, pour se rembourser de la taxe qu'on leur impose pour les frais des ambassadeurs.

Zurabek étoit prêt à partir de Chamakié. Le sieur Fabricius, ambassadeur du roi de Suède pour la troisième fois, y arriva. Il menoit avec lui un ministre nommé Lenfant. Zurabek ayant l'honneur d'être l'ambassadeur d'un roi catholique, et nouvellement parvenu à la couronne de Pologne, crut qu'il étoit de l'honneur et de la dignité de son maître, qu'il eût avec lui un aumônier pour lui dire la sainte messe, pour lui administrer les sacremens, et pour entretenir la piété et l'édification dans la caravane qui étoit à sa suite. Comme j'avois l'avantage d'être connu du sieur Zurabek, il me proposa de l'accompagner en cette qualité. Je crus, par toutes sortes de raisons de bienséance et d'utilité pour notre mission de Chamakié, devoir déférer à la proposition qu'il me fit. Je l'acceptai, et je me préparai au voyage.

Zurabek ayant fini ses préparatifs, fit annoncer son départ le 3 octobre, par les volées de quatre pièces de canon, qu'il avoit fait placer sur une colline près de la ville. Le quatrième jour il fit la revue de son équipage, avec le kan qui l'accompagnoit. Il ne devoit s'y trouver que trente chevaux, et il s'y en trouva plus de deux cents. Cette augmen-

tation d'équipage est au profit de l'ambassadeur et de quelques autres personnes; car les marchands, pour faire passer leurs marchandises franches de tous droits, se mettent à la suite des ambassadeurs, et on le souffre moyennant un présent qu'ils font à ceux qui les voient, et qui n'en disent mot. Le cinquième jour fut employé à faire et à recevoir les visites de cérémonie. Enfin, le 6 octobre, notre ambassadeur sortit de Chamakié avec tout son monde, et en très-bon ordre; les chemins étoient bordés de peuple. Tout ce monde nous suivit jusque sur la colline de Kalakhoné, qui est à la vue de la ville. Etant parvenu en haut de la colline, notre ambassadeur trouva un repas magnifique, préparé sous trois riches tentes, où les parens et amis de Zurabek l'attendoient. Après ce repas, Zurabek leur fit ses remercîmens et ses adieux, et nous nous remîmes en marche, gardant le même ordre dans lequel nous étions sortis de Chamakié. Bientôt après, nous trouvâmes obstacle à notre bon ordre; car il nous fallut traverser d'affreuses montagnes par des chemins taillés dans le roc, et qui alloient en serpentant entre deux abîmes, qui faisoient peur à voir. Heureusement pour nous, il n'avoit point plu, ce qui auroit rendu les chemins glissans, et par conséquent très-dangereux. Malgré cette triste situation, les Arméniens ont trois ou quatre villages dans ces montagnes. Ils n'y subsistent que d'un peu de blé qu'ils y recueillent, et de quelques vignes qu'ils y cultivent. Nous passâmes par un de ces villages nommé Sanguian, et près d'un autre nommé Karkan. Il y a dans le premier un beau monastère, dans lequel étoient alors trois évêques sans évêché.

Les Arméniens de Karkan sont à leur aise, parce que leur village appartenant à une mosquée d'Ispahan, il en est moins chargé d'impôts. Nous n'arrivâmes que de nuit à Aksou, gros bourg au milieu

d'une terre fertile. Aksou signifie *eau blanche*, et nous n'en trouvâmes que de trouble.

La journée du lendemain fut toute différente; car nous eûmes à traverser des lieux marécageux, et à percer une épaisse forêt de roseaux forts et hauts, et qui, en revenant contre nous, frappoient rudement nos visages et nos jambes. Nous arrivâmes enfin bien battus à Kederlou. Les maisons de ce village sont séparées les unes des autres par des plants d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers, dont les feuilles nourrissent des vers à soie, qui font le grand commerce et les richesses du pays. Les mûriers sont comme des bois-taillis; on ne les laisse monter qu'à la hauteur d'environ cinq pieds. On les dépouille au printemps de leurs feuilles, pour les donner aux vers à soie. On coupe ensuite les branches: l'été et l'automne en font produire de nouvelles, et le printemps fait naître des feuilles jeunes et tendres, qui donnent des soies plus fines.

Le 8 octobre, nous n'avions qué sept lieues à faire pour nous rendre à Javat, et nous en fîmes plus de douze, errant çà et là sans tenir une route certaine, manque d'un bon guide. Nous traversions les campagnes comme des chasseurs; mais le plus fâcheux étoit que nous nous engagions souvent dans des roseaux, et que nous nous y perdions. Alors notre timbalier faisoit son devoir, qui étoit de battre souvent pour nous rallier. Enfin, après avoir fait bien des tours et des détours, nous arrivâmes à notre gîte très-fatigués.

Javat est un gros village, semblable à Kederlou, à un demi-quart de lieue du confluent de l'Araxe et du Cyrus ou Courk (1), qui garde son nom pendant l'espace d'environ vingt lieues, jusqu'à la mer

(1) C'est le Kur ou le Kour. Rien de si arbitraire que l'orthographe des Francs dans l'Orient.

Caspienne. La pêche y est fort abondante, et s'afferme quatre cents tomans. Elle se fait depuis le commencement de novembre, jusqu'à la fin de mars. Dans les autres mois, le poisson y est rare et maigre. Les pêcheurs s'attachent principalement aux esturgeons et aux poissons qui ont des œufs; et ces œufs séchés, qu'ils nomment *caviar*, sont d'un grand débit dans tout l'Orient. Les esturgeons qui n'ont pas d'œufs, sont nommés *ourson boumons*, c'est-à-dire, *long nez*. On prend aussi des saumons gros comme un homme, mais courts pour leur grosseur. Quoique les carpes ne le cèdent guère en grosseur au saumon, on n'en fait nul cas. La pêche se fait par le moyen de quelques estacades, qui arrêtent le poisson remontant de la mer dans la rivière. Comme la rivière grossit au printemps par les pluies et par la fonte des neiges, rien ne peut plus lui résister, et par conséquent plus de pêche à faire. Le Courk est profond, et charie beaucoup de boue, comme Strabon l'a remarqué. Un Allemand de la suite de Fabricius, qui voulut s'y baigner et qui s'y jeta, ne parut plus. Il fut le premier de dix hommes qu'il perdit dans son voyage de Chamakié à Ispahan. Zurabek n'en perdit aucun.

Tout le matin du 9 jusqu'à midi, fut employé à passer le pont de Javat sur le Courk. Ce pont est posé sur vingt-cinq pontons liés par des chaînes de fer, dont les anneaux sont plus gros que le bras d'un homme: c'est un ouvrage de Cha-Abas. On commença dès le matin à transporter le bagage. Notre ambassadeur fut obligé d'en venir aux coups de bâton, pour forcer les gens de Javat à porter nos balles hors du pont. C'est ainsi que les ambassadeurs, qui sont les plus forts en Perse, ont coutume d'en user pour se faire servir dans les lieux où ils passent: d'où il arrive que les paysans, sur les premières nouvelles qu'ils ont d'une ambassade, prennent

incontinent la fuite, comme aux approches des ennemis. Ce pont dont nous venons de parler est si étroit, que nul homme n'est assez hardi pour le passer à cheval. Nous traînâmes les nôtres par la bride : nous marchâmes ensuite par des routes écartées, pour surprendre les habitans d'un village où nous devions passer la nuit; mais ils nous avoient prévenus, et s'étoient retirés dans la forêt, ne laissant chez eux que ce que la précipitation les avoit empêchés d'emporter. Il fallut aller à un quart de lieue chercher de la paille pour les chevaux et pour les chameaux : on fut près de livrer un combat pour en avoir. Nous autres nous soupâmes et nous couchâmes à la belle étoile. Nous fûmes plus commodément la nuit suivante, étant arrivés sur les trois heures après-midi en un lieu fort agréable, nommé Kerdamadlou, sur le bord du Courk. Les gens du pays, qui vivent sous des tentes, nous en dressèrent deux fort grandes. La manière de les dresser est assez plaisante. Un homme élève autant qu'il peut un grand cercle percé en son contour de six ou sept trous; d'autres hommes font entrer dans ces trous les bouts de grands bâtons longs comme des piques : ils élèvent ensuite tous ensemble ce grand cercle, posent à terre l'autre bout de ces longs bâtons, et les affermissent; puis ils couvrent le tout d'un feutre noir, qui résiste à la pluie. Nous fûmes d'autant plus charmés de l'endroit où nous étions, que, depuis Javat, nous n'avions vu que de vastes et misérables campagnes, couvertes d'herbes de marais, ou de réglisses fort hautes, mêlées de roseaux et de romarins sauvages. Les terres les plus sèches produisent une plante qui pousse à son pied des feuilles semblables à celles de la betterave. La tige en est dure, et se partage en plusieurs branches qui portent de petites fleurs bleues. Ce pays étoit compris dans l'ancienne Arménie, et se nomme aujourd'hui le Mougan. Il est

habité par des Turcs qui se donnent le nom de *Chasevan*, c'est-à-dire, *amis du Roi*, parce qu'ils ont passé de la domination du Grand-Seigneur sous celle du roi de Mougan.

Le Courk, qui traverse le Mougan, ne sert point au commerce, quoiqu'il soit très-profond et peu rapide. Les Mouganois en laissent faire la pêche aux habitans du Sirvan.

Le 11 octobre le calenther, qui est comme l'intendant du Mougan, vint saluer l'ambassadeur, et le conduisit pendant deux lieues sur le bord de la rivière. Il portoit sur le poing un allant, qui est un très-bel oiseau de chasse auquel l'on ne met point de chaperon, mais que l'on nourrit de bonnes poules. Nous fûmes logés comme la nuit précédente sous des tentes, à l'abri desquelles nous demeurâmes les deux jours suivans, et en attendant que le calenther apportât douze tomans à l'ambassadeur pour les frais de son passage. Il lui demandoit encore vingt autres tomans, qui furent réduits volontairement à douze.

Le 14 on fit partir les chameaux dès le grand matin, et nous les suivîmes trois heures après, dans le dessein d'aller à Kalouboulak, c'est-à-dire, *fontaine sanglante.* Ce nom lui est donné, parce qu'il s'y est souvent commis des meurtres; les paysans de ces quartiers ayant la réputation d'être voleurs et cruels. Je ne sais si nos conducteurs voulurent éviter ce dangereux gîte; mais sur les cinq heures du soir, on déchargea les chameaux dans une plaine déserte où il n'y avoit pas une goutte d'eau. Après y avoir pris un peu de repos, on rechargea, et nous marchâmes au clair de la lune toute la nuit jusqu'au lendemain, et une partie de la matinée, pour arriver à Chamakou, où nous nous arrêtâmes par nécessité, les hommes et les chevaux étant également fatigués.

Chamakou est le premier village de la province de Guilan, et dans la sultanie d'Arasch. Il est com-

posé d'une vingtaine de maisons, dont les murailles sont faites de fagots d'herbes qui naissent dans les marais, et qui sont plus hautes qu'un homme. Ces fagots sont bien serrés et pressés les uns contre les autres. Le toit est en pente des deux côtés, et couvert de paille.

Comme nous avions besoin de repos, nous ne partîmes le 16 qu'à quatre heures après midi pour aller à Chambdou, qui n'en est distant que de deux grandes lieues. Nous marchâmes par des campagnes inondées, et nous fîmes une bonne demi-lieue sur une chaussée entre des roseaux de la hauteur d'une pique. Les principaux habitans vinrent au-devant de M. l'ambassadeur, et lui firent le hoschque, c'est-à-dire, *vous soyez le bien-venu;* car en ce pays, on ne sait pas faire d'autres harangues. Ils le conduisirent à la maison du sultan, qui consiste en un grand salon environné de plusieurs chambres assez propres. Comme elle n'est point habitée, elle tombe en ruine, sans que qui que ce soit se mêle de la réparer; car en Perse la coutume n'est pas de réparer un édifice qu'on n'a pas bâti. De quoi me serviroit, disent-ils, de faire une dépense dont un autre profiteroit sans qu'il m'en sût gré?

La journée du 17, de Chambdou à Boulgada, ne fut que de quatre petites heures, par une prairie continuelle où erroient une infinité de vaches et de poulains. Nous passâmes à gué la rivière nommée Vélas. L'eau n'étoit pas profonde, mais les bords en étoient escarpés et incommodes pour les chameaux, qui avoient de la peine à se soutenir. Les maisons de Boulgada, ainsi que celles de tous les villages du Guilan, sont éparses et environnées de jardins et de vergers plantés d'arbres fruitiers, et principalement de mûriers.

La pluie qui avoit duré toute la nuit et presque toute la matinée du 18, nous contraignit de différer

notre départ jusqu'à deux heures après midi. Nous passâmes pour la troisième fois le Vélas avec des peines extraordinaires; et après avoir fait deux lieues entre des ronces, nous arrivâmes à Keze-Agag. Ce nom signifie *bois rouge* ou *bois d'or*. Je n'en ai pu savoir l'étymologie. Quoi qu'il en soit, ce lieu est dans une situation des plus agréables. Le Vélas l'entoure comme un fossé, et dans cette enceinte, l'on ne voit que jardins et que vergers.

A une demi-lieue de là, nous passâmes une grosse rivière sur un pont de bois, et nous fîmes ensuite deux lieues par de belles prairies remplies de bétail, d'où nous entrâmes dans un gué long d'une demi-lieue, les chevaux ayant l'eau jusqu'aux sangles, et en quelques endroits jusqu'à la selle. A peine en étions-nous sortis, que nous entrâmes dans un autre gué, et plus long et plus profond. Les chevaux y avoient l'eau jusqu'au cou, de sorte que tout le bagage fut mouillé. Ces gués ont néanmoins des chaussées, faites et affermies dans de grands marais remplis de roseaux. Elles sont larges à faire passer huit cavaliers de front, et il ne leur manque que d'être plus élevées. On pourroit les éviter, en prenant par la montagne; mais on s'engageroit dans des bones dont il seroit difficile aux chevaux et aux chameaux de se tirer; d'ailleurs ce chemin est le plus long. A peine fûmes-nous sortis de ce marais, que nous trouvâmes encore trois rivières à passer, avant que de gagner le rivage de la mer. Nous y arrivâmes enfin, et nous côtoyâmes la mer pendant deux bonnes heures, pour nous rendre à Langueran, qui veut dire *lieu d'ancrage*. Cette étymologie vient de ce qu'une grosse rivière nommée *Varasaruth*, qui se décharge dans la mer, reçoit les barques, et les met à l'abri des tempêtes. J'en vis cinq ou six attachées à des pieux, et sans ancres. Les habitans de Langueran conservent la naphte et le vinaigre dans de grands vaisseaux

semblables aux urnes antiques, qu'ils nomment coupes, et qu'ils enfoncent en terre jusqu'au cou. Le vin se conserve aussi de la même manière à Chamakié, et dans tout le Sirvan. Au reste, il se fait ici une grande consommation de vinaigre, pour aider, disent-ils, à la digestion du riz, qui est leur nourriture ordinaire, et pour se préserver des vers.

Nous séjournâmes à Langueran, et le 21 octobre nous nous remîmes en route, par le plus beau temps et le plus agréable pays du monde. Nous passâmes la rivière du Langueran et celle de Serdune sur des ponts de bois : nous traversâmes ensuite plus de vingt ruisseaux qui se jettent dans la mer. Nous marchâmes tout le jour dans de vastes et charmantes prairies, où l'on voit de tous côtés les tentes des Turquemi avec leurs troupeaux. Ces gens n'ont ni maisons ni habitations fixes, et ne s'arrêtent nulle part qu'autant que l'abondance des pâturages les y retient. L'été ils vont les chercher sur les montagnes, où les herbages conservent mieux qu'ailleurs leur suc et leur verdeur; l'hiver ils se tiennent dans la plaine: ainsi ils évitent et les grandes chaleurs et les grands froids. Ils chargent leurs tentes et leurs bagages sur le dos des bœufs ; et leurs femmes à cheval ferment la marche. Cette belle journée se termina à un village de neuf ou dix maisons, nommé Chlapni, et entouré de palissades soutenues par des saules; nous y bûmes du vin nouveau.

On laisse les vignes de ce pays monter aussi haut qu'elles peuvent aller, à l'appui des plus grands arbres. Un seul cep, à ce qu'on m'a dit, et à ce que j'en ai pu juger à la vue, donne plus de cent soixante livres de raisin : il est vrai que le raisin de ces vignes négligées, et qui croissent au milieu des forêts, ne mûrit pas bien, et le vin en est vert. Le grand usage est d'en faire du raisiné. Quand on cuit le moût, on y jette de la cendre pour l'adoucir. Les alkalis

ou sels lixiviels de la cendre, émoussent et corrigent les acides du moût.

Les orangers sont communs et en pleine terre dans tout le Guilan, et deviennent de grands et de gros arbres; mais il est surprenant que, dans un pays où les chaleurs de l'été sont excessives, les oranges ne mûrissent point sur l'arbre : on les cueille vertes au commencement des froids, et on les met dans la paille de riz sous laquelle elles se colorent. Les citrons sont gros, mais ils ont peu de suc, et moins d'odeur que ceux d'Europe.

Le derraga, c'est-à-dire, le magistrat de toute la contrée, qui étoit venu saluer l'ambassadeur, me voyant lire dans un livre, qui étoit mon bréviaire, me demanda ce que c'étoit. Comme je lui eus répondu que c'étoit un recueil des psaumes, et de plusieurs endroits choisis des prophètes et de l'évangile, il le prit, et le baisa avec respect. Je lui montrai une image qui étoit dans le bréviaire, et il la passa sur son visage et sur sa barbe.

Notre journée du 22 ne fut pas moins agréable que la précédente : nous la commençâmes à midi, et la finîmes à cinq heures, au village de Boutkouja, qui ne vaut pas mieux que Chlapni. Les maisons sont un carré de poutres posées les unes sur les autres, avec de la terre pour fermer les fentes; le dedans est enduit d'argile, et le toit est de planches couvertes de terre. A un coin, il y a un petit foyer pour cuire le riz; et comme la fumée n'a point d'autre issue que par la porte, on est contraint de se tenir assis à terre pour n'en être pas étouffé. Ils disent que s'ils avoient des maisons plus propres et plus commodes, ce ne seroit pas pour eux, mais pour les personnes de considération qui passent par leur village. En effet, je voyois qu'à notre arrivée on faisoit déloger les principaux habitans pour nous donner leurs maisons. Je crois néanmoins que la pauvreté

pauvreté y a beaucoup de part; car ce pays, qui est fertile en blé, en riz, en vin, en huile, en toutes sortes de fruits et de légumes, et qui fournit une quantité prodigieuse de soie, est habité par un peuple très-pauvre.

Pour arriver à Boutkouja, nous avions marché dans une forêt de grenadiers et de néfliers, ayant à l'orient des arbres d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires. Ils soutiennent des vignes qui s'élèvent encore plus haut. Nous eûmes aussi trois rivières à passer; nous passâmes les deux premières à leur embouchure, sur des ponts de bois, et nous traversâmes la troisième à gué. Les douaniers, bien loin d'exiger de nous aucuns droits, vinrent saluer l'ambassadeur; ils lui offrirent, et à sa suite, des pipes de tabac à fumer, et donnèrent à nos valets du vin à boire à discrétion.

Le 23 nous partîmes de Boutkouja, à huit heures du matin, pour faire quatre petites lieues par un beau chemin, qui nous conduisit à Lemir, où nous ne trouvâmes qu'un mauvais gîte. Nous en partîmes le lendemain 24, et nous allâmes grand train pour gagner Chiraverd. Nous y arrivâmes au soleil couchant : c'est une maison de plaisance du sultan d'Arasch, située au milieu d'une grande forêt. Pour y arriver, il nous fallut passer diverses petites rivières, et quantité de ruisseaux d'une eau claire, mais mauvaise, parce qu'elle traverse des marais où l'on élève le riz. Le riz se sème dans les campagnes: quand il est monté à un demi-pied, on le transplante dans les marais, où les hommes qui y travaillent ont l'eau jusqu'à mi-jambe. A notre départ, il fallut user de violence pour tirer la taxe des habitans; il en coûta à un pauvre vieillard d'avoir cent coups de bâton sous la plante des pieds: c'est une cérémonie très-triste et très-ordinaire dans ce pays-ci.

Le 25 octobre, nous continuâmes à marcher,

comme les jours précédens, par un chemin couvert d'arbres et traversé de ruisseaux; nous passâmes aussi une assez grosse rivière, et nous arrivâmes à Lissa, gros et riche bourg, où cependant nous fûmes très-mal logés. La traite du 26 ne fut que de deux lieues, et nous nous arrêtâmes à Peské, qui n'est qu'un méchant hameau. La campagne étoit couverte de certaines petites fleurs, qui s'élèvent d'un oignon comme les tulipes, et qui ne paroissent sur les collines de Chamakié que pendant le mois de mars.

La journée du 27 ne fut que de quatre petites lieues jusqu'à Mahamet-Ducani, gros bourg, dont les habitans bien vêtus font voir qu'ils sont fort à leur aise. En chemin nous rencontrâmes une petite caravane allant à Tauris. Cachhie, fils de Goggia Zachara Cherimani, nous apprit la mort des deux frères, MM. Cavalier de Dieppe. Ils étoient tous deux calvinistes : le cadet avoit perverti son aîné, qui auparavant étoit catholique. Ayant été obligés tous deux de sortir de France, ils se retirèrent dans les royaumes du Nord, où ils furent favorablement reçus. Ils passèrent ensuite en Perse, dans le dessein d'y faire fortune. Ils y portèrent quantité de médailles et de pierres gravées, et entreprirent l'établissement d'un commerce entre l'Allemagne et la Perse; mais la mort, qui les surprit tous deux, mit fin à leurs projets.

Le 28 nous partîmes à midi, pour nous rendre à Rokna par un chemin au travers des forêts de différens arbres, mais principalement de buis, qui s'élève fort haut. Entre ces arbres, nous en remarquâmes deux d'une espèce particulière. L'un a les feuilles semblables à celles du cerisier, mais plus grandes. Il porte quantité de fruits jaunes comme les prunes de Brignoles. Ils sont très-doux et sans noyau. Les gens de ce pays appellent ce fruit *kourma*, et le

font sécher pour le manger pendant l'hiver. L'autre, au lieu de feuilles, porte de grands panaches comme des branches de fougère. Rokna signifie *village sale*, et répond parfaitement à son étymologie. C'est le dernier endroit de la sultanie d'Arasch, laquelle comprend ce qui anciennement étoit appelé le pays des Caspiens et des Caduciens, dans la Médie-Atropatène. Selon toutes les apparences nous avions passé, sans nous en être aperçus, le lieu où, selon Ptolémée, fut autrefois Cyropolis, sur la mer Caspienne, à 42 degrés et demi de latitude. Je m'appliquerois inutilement à en chercher les vestiges.

Le 29 nous quittâmes Rokna à neuf heures du matin, marchant, comme nous faisions depuis plusieurs jours, dans les forêts, et traversant une infinité de ruisseaux. Nous en passâmes trois plus grands que les autres, sur des ponts de pierre d'une seule arcade. Nous vînmes ensuite à un gros village où l'on fait des pots de terre, dont l'usage est ordinaire dans tout le pays. Avant que d'y entrer, notre timbalier s'étant mis à battre, les habitans, au nombre de plus de deux mille, accoururent pour nous voir passer. A l'entrée du gouvernement de Kaskar, où nous allions, nous trouvâmes une troupe de cavaliers que le kan y avoit envoyés pour nous attendre, et pour faire escorte à M. l'ambassadeur. Etant arrivés à une portée de canon de la ville, nous fîmes halte pour attendre que le kan en fût averti. Quelques heures après, notre mémondar et celui du kan nous vinrent prendre, et nous conduisirent à une très-belle maison, où, après avoir pris quelques rafraîchissemens, deux jeunes seigneurs, accompagnés de leurs gouverneurs, vinrent complimenter l'ambassadeur de la part du kan.

Kaskar ne mérite guère le nom de ville. Il est divisé en deux parties par la rivière. Celle où nous arrivâmes consiste en une centaine de boutiques de

27..

chaque côté, et en deux caravanserails. Les maisons qui ont le plus d'apparence, sont au-delà de la rivière : celle du kan est de ce nombre. Ce lieu est d'un grand abord et d'un grand commerce. Les mardis il y a un marché célèbre, qui y attire un monde prodigieux : le pays est très-peuplé et rempli de villages.

Le 31, notre gîte étoit marqué sur le rôle de notre mémondar, à une maison de campagne : mais les paysans, pour s'exempter de fournir de l'orge et de la paille, avec les autres choses nécessaires, avoient rompu et embarrassé le chemin, et nous fûmes contraints de camper et de coucher à la belle étoile : nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir, des maisons voisines, notre nourriture et celle de nos chameaux.

Le 1.er novembre, nous sortîmes au plus vîte d'un si mauvais gîte ; je me trouvai alors si incommodé et si foible, qu'il falloit qu'un valet fût derrière moi en croupe pour me soutenir sur mon cheval. Nous ne fîmes que trois lieues qui me parurent bien longues, et nous arrivâmes à un jardin du Roi, à un demi-quart de lieue de Rascht. Le palais est grand et capable de loger commodément un roi avec toute sa cour. Il est environné de jardins et d'une grosse rivière qui les ferme. On voit un si grand peuple dans les rues de la ville, qu'il n'est pas aisé de marcher dans celles où sont les boutiques ; car du reste les maisons sont écartées et dispersées dans les bois. Il s'y fait un très-riche commerce des soies du Guilan, qu'on estime être les plus belles du monde.

Un vieux marchand nommé Aurakiel, qui revenoit d'Amsterdam, et qui avoit pour Ispahan plusieurs ballots de marchandises, m'assura que tous les ans il se tiroit des soies du Guilan pour plus de cinq millions. Comme je n'étois pas le seul incommodé, et que presque toute la suite de l'ambassadeur l'étoit

aussi, pour nous donner le temps de nous rétablir, nous demeurâmes trois jours dans ce beau palais; mais le mauvais air qu'on respire dans le Guilan, mettoit grande opposition à notre rétablissement. Cette province, qui fournit si abondamment à la nourriture de ses habitans, les tue par son air empesté. Ce qui produit sa fertilité et sa richesse, cause la corruption de l'air. Cette incroyable quantité d'eau qui rend la terre féconde, produit des vapeurs que les forêts arrêtent et empêchent de se dissiper; celles surtout qui s'élèvent des marais où l'on fait croître le riz, sont très-pernicieuses. La soie même qu'on y prépare, contribue encore à l'infection: d'ailleurs le terrain est bas et serré à l'occident par une suite de montagnes plus hautes que les nues. La chaleur, qui s'y concentre pendant l'été, épuise les corps et cause mille maladies. Ainsi l'on n'y voit que des visages pâles, défaits et comme de moribonds. Pour surcroît d'incommodité, pendant les temps pluvieux, il n'est presque pas possible de s'arracher des boues. C'est aussi ce que signifie le nom de Guilan: car *guil* en persan signifie *boue*.

Rasch est à deux lieues de la mer Caspienne, que nous avions côtoyée l'espace d'environ soixante-dix lieues, sans avoir vu ni port, ni havre, ni baie. Ses bords depuis Bakou sont bas et unis, et les vaisseaux ne sauroient s'en approcher ni s'y mettre à l'abri des vents; de sorte qu'elle ne peut servir qu'au commerce d'Astracan et de Tarki, dernière place des Moscovites, et à celui de Derbent et de Niezova.

Quand il nous fallut partir le 3 de novembre, M. l'ambassadeur, qui vit ma santé fort foible, me fit mettre sur un chameau dans un kajava, qui est une espèce de grande cage: le chameau en porte deux, qui sont à ses deux côtés. Pour y être un peu à son aise, il auroit fallu avoir l'habitude de se

tenir les jambes croisées à la mode des Orientaux, et je ne l'avois pas : je n'y pouvois donc trouver une posture commode. Nous marchâmes cependant environ six lieues au travers des forêts, et dans un chemin bordé de hauts buis. Nous arrivâmes à Kontum, qui n'est qu'une grande et belle maison isolée dans la plaine, et entre deux longues allées de très-beaux arbres. Je ne sais d'où sortirent des gens qui nous présentèrent du riz, qu'ils appellent *chelau-pelau ;* c'est un riz plus mou que le pelau, et dont les grains sont entiers.

Le 6 du mois, le chemin changea de face, et nous commençâmes à nous engager dans les montagnes. L'ambassadeur et sa suite prirent les hauteurs pour éviter la rivière de Kezel-Ouzau, laquelle est serrée, et coule rapidement dans le vallon. Les chameaux la passèrent quinze fois, ayant l'eau presque jusqu'au ventre. Toutes les fois qu'ils entroient dans le gué, quelques cavaliers s'avançoient au milieu du courant, pour les animer par leurs cris. Enfin, après avoir ainsi voyagé tout le jour, nous campâmes sur le bord d'un ruisseau d'eau chaude, sans avoir aucune provision. J'eus d'autant plus à souffrir, que mon valet, qui conduisoit le cheval chargé de mon petit bagage, étoit avec l'ambassadeur qui avoit campé sur la montagne, à une demi-lieue de nous : ainsi la nuit fut rude à passer, et le froid me fut très-sensible.

Le Kezel-Ouzan prend son origine entre Tauris et Ardebil, c'est-à-dire, dans la grande Médie, et perce les montagnes pour s'aller précipiter dans la mer Caspienne, proche de Rascht. La rivière de Karzan, qui vient d'une montagne du même nom proche de Casbin, et qui tombe dans le Kezel-Ouzan, est, selon toutes les apparences, le Rhidagus et le Ziobéris. Mais, dans un si long intervalle de temps, la disposition des lieux a pu changer ; et la terre, creusée en forme de voûte, a pu s'affaisser.

Ce qui me paroît certain, c'est que Casbin est dans l'endroit qui étoit arrosé par le Ziobéris. Si Ptolémée ne s'accorde pas avec l'historien d'Alexandre, en ce qu'il fait passer une rivière qu'il appelle Charroud, en ligne droite par le pied des montagnes, il ne s'accorde pas aussi avec ce que j'ai vu sur les lieux.

Avant que de quitter le Guilan, j'ajouterai quelques remarques, non pas sur la bonté du terroir et sur l'infection de l'air, que je fais assez connoître, mais sur la situation, qui est singulière. Cette province est comme une lisière longue d'environ quatre-vingts lieues, et qui n'en a que vingt de large. Elle forme un demi-cercle de l'occident au midi, et elle est resserrée à son orient par la mer Caspienne, et à l'occident par les hautes montagnes qui sont une branche du mont Taurus, et que les gens du pays appellent Alpons. Elles sont couvertes d'arbres, et pleines de bêtes fauves de toutes les espèces. Les sangliers y multiplient à l'infini, parce que les habitans, qui sont tous Mahométans, les ont en horreur, et ne les tuent point.

Le Guilan se trouve fortifié par la nature. La mer le défend d'un côté, et une chaîne de montagnes impraticables le défend de l'autre. Il n'est ni fossés ni remparts, qui égalent ces défenses. Ainsi il ne fut pas difficile à Atropatos, qui y commandoit pour Darius, de s'y maintenir, tandis qu'Alexandre subjuguoit l'Orient. Il n'eut qu'à ne se pas laisser épouvanter du bruit que faisoit ce conquérant, et à l'attendre partout où il viendroit. C'est ainsi que Strabon s'en explique; mais Arrien, au livre IV, raconte qu'Alexandre trouva Atropatos en Médie, et y reçut ses soumissions. Justin dit plus : car dans la division des provinces, après la mort d'Alexandre, il fait Atropatos gouverneur de toute la Médie. Dans cette diversité d'opinions des historiens, la narration de

Strabon paroît d'autant plus vraisemblable, que de son temps les successeurs d'Atropatos ne possédoient que cette partie de la Médie dont il est question, et que le nom d'Atropatène qu'elle retint, en est une preuve évidente.

Gaze, selon Strabon et Pline, en étoit la ville capitale. C'est sur de mauvais mémoires que Ptolémée a écrit que l'Araxe, le Cambyse, le Cyrus, l'Amardus la traversent. Les trois premières rivières en sont éloignées, comme je l'ai déjà remarqué, et je ne sais pas où est la quatrième. Il place entre l'Araxe et le Cambyse la ville de Sanima : entre le Cambyse et le Cyrus, celles de Tazina et des Autels-Sabées : entre le Cyrus et l'Amardus, le fort des Caduciens et Cyropolis ; c'est-à-dire, qu'à son ordinaire, il multiplie les villes, mais villes qui sont entièrement inconnues, et dont il ne reste aucune trace.

Aujourd'hui le Guilan n'a que des hameaux, des villages, des bourgs, avec la seule ville de Rascht; car nous ferions trop d'honneur à Kaskau et à Astara, que nous avions laissés à notre droite, si nous leur donnions le nom de ville. Les maisons de tous ces villages sont séparées les unes des autres, comme nous l'avons déjà remarqué, pour donner à chaque maison la commodité d'avoir autour d'elle les mûriers, qui donnent la nourriture aux vers à soie.

Pour reprendre ici notre route, le 7 de novembre nous eûmes, pendant six lieues, à monter et à descendre par des sentiers si roides, qu'en plusieurs endroits l'on a fait des escaliers avec de grosses pierres, pour arrêter les pieds des chevaux et des bêtes de voiture qui portent les cavaja. A chaque pas, je croyois m'aller précipiter du haut en bas de mon cavaja : j'eus même dans cette occasion grande obligation à M. Buenbek, frère de notre ambassadeur, qui, me voyant en péril, mit promptement pied à terre, prit mon chameau par le licou, et me con-

duisit hors du danger où j'étois. Chacun de nous étoit si occupé à s'en garantir, qu'on ne pensoit pas seulement à se donner le plaisir de considérer d'agréables paysages, formés par des montagnes entrecoupées de plusieurs petits vallons peuplés de bourgs et de villages, et environnés d'oliviers d'une grosseur extraordinaire.

Dans un de ces vallons, nous vîmes un palais, nommé *Zeiton-rout-bar*, assez vaste pour loger un roi. Un kan y fait sa demeure ordinaire. Il en étoit absent, et nous en profitâmes; on nous y reçut fort bien, et nous y reposâmes le soir et le lendemain. *Zeiton-rout-bar* est un mot composé de trois autres. *Zeiton* signifie (olive); *Rout*, (rivière); *Bar*, (charge de fruits); comme qui diroit que les olives y sont en telle abondance, qu'elles chargeroient la rivière. Il y a de fort belles eaux dans les jardins. Je fus surpris d'y voir un jet d'eau qui s'élève fort haut, et une cascade où l'eau tombe de coquille en coquille faites de pierre; c'est le dernier endroit où je vis des orangers en pleine terre. Ils ne le céderoient pas à nos grands noyers en hauteur. Les oranges en étoient vertes. Elles ne prennent leur belle couleur jaune, que lorsqu'on les a cueillies.

Nous partîmes de ce palais le 9 du mois. Les chemins étroits par lesquels nous devions passer, m'obligèrent de reprendre mon cheval. Ils étoient taillés dans le roc, ayant par intervalle des degrés pour faciliter aux chevaux la peine qu'ils ont à monter et à descendre. Nous avions d'un côté la rivière à plus de cinq piques au-dessous de nous, et de l'autre la montagne nous serroit de très-près. Nous mîmes cinq heures à faire deux lieues, et à gagner le pont de Kesel-Ouzan. Ce pont est un très-grand et bel ouvrage bâti de briques, et qui a sept arches. Dans chaque pile on a pratiqué un escalier pour descendre jusqu'à l'eau. Il a été construit par l'ordre de Cha-

Sephi. La négligence des gouverneurs l'avoit laissé dépérir. On y travailloit quand nous y passâmes. Plus de cinq cents hommes y étoient employés par l'ordre de Cha-Ussein. De ce pont, nous avions encore une demi-lieue à faire, ou plutôt à monter, pour arriver à Manzil. C'est une petite ville au milieu des oliviers, aussi bien que Karzevil, qui n'en est éloigné que d'une demi-lieue, et qui est situé au pied d'une montagne vers le midi.

Les principaux habitans de Manzil vinrent audevant de l'ambassadeur, et lui firent le compliment ordinaire. Ils nous logèrent dans un caravanserail assez commode, où une belle fontaine nous donna de l'eau très-abondamment.

On présenta à notre ambassadeur une si prodigieuse quantité d'olives, qu'il en eut sa provision pour le reste du voyage, et pour en faire des présens à Ispahan. A notre arrivée à Manzil, les boutiques furent fermées, dans la crainte que notre caravane ne fît comme celle des Moscovites et du Loski, qui emportent les marchandises des boutiques, et qui ne les payent qu'au prix qu'ils veulent.

Nous ne partîmes de Manzil que le 11 à une heure après midi. Comme le chemin étoit assez beau et assez uni, les cavaliers et les chevaux de bagage allèrent grand train; mais les chameaux demeurèrent derrière : on fut même obligé de les décharger sur le bord de la rivière de Charoud, c'est-à-dire, *rivière du Roi*, laquelle se décharge un peu plus bas dans le Kesel-Ouzan. Nous y eûmes pour notre souper un morceau de pain sec, et la terre pour notre lit. Le 12 la faim pressa les chameliers de partir de grand matin : notre chemin fut dans une plaine où serpente le Charoud, que nous passâmes et repassâmes quinze fois avant que d'arriver à Pouchan, gros bourg qui n'a pu se rétablir depuis une furieuse peste qui l'avoit ravagé quelques années

auparavant : ses environs sont agréables et fertiles. Les oliviers y deviennent fort gros, et ce sont les derniers qu'on voit dans ce pays. Les vignes portent un excellent raisin, qui rend un vin blanc, mais très-fort. Nous y vîmes un arbre nommé Chenard, et qu'on dit être le platane. Il ne produit ni fruit ni graine. Pour le multiplier, on coupe une branche, laquelle étant plantée en terre, prend racine. Le chenard a l'écorce semblable à celle de la vigne. On a soin pour le faire monter, de ne lui laisser des branches que vers la tête. Son bois, employé en menuiserie, paroît marbré.

Le 13 nous passâmes le Charoud sur un pont de quatre arches, et nous entrâmes dans une vallée étroite entre deux hautes montagnes. C'étoit un spectacle affreux de voir d'un côté et de l'autre d'énormes rochers, qui pendoient, pour ainsi dire, sur nos têtes, et qui menaçoient de nous écraser. Il fallut cependant marcher six ou sept heures durant dans un chemin si peu agréable. Nous traversâmes plus de cent fois un torrent nommé Karzan, qui n'étoit alors qu'un ruisseau ; mais qui par les pluies et la fonte des neiges, devient une rivière rapide, laquelle entraîne des rochers presque entiers. Le sentier où nous marchions étoit son lit. Ses eaux y avoient fait croître des herbes aquatiques qui répandoient dans les lieux circonvoisins une odeur des plus agréables. Nous trouvâmes fort à propos un méchant caravanserail nommé Moullalou, pour y faire reposer nos bêtes qui étoient très-épuisées. Ce caravanserail est environné de vignes, dont les ceps s'élèvent à la hauteur d'un homme, et dont les branches sont entrelacées en forme de treilles; c'est, dit-on, pour défendre le raisin contre les guêpes, qui sont ici de la longueur et de la grosseur du petit doigt. Les figuiers y sont aussi hauts et aussi gros que les noyers de France.

Notre journée suivante fut plus rude que la dernière. Comme il ne nous étoit plus possible de marcher par le plat pays, il fallut nous résoudre à grimper par une route si roide, que les chameaux ne pouvoient avancer dix pas sans être contraints de faire une pause et de reprendre haleine. Nous fûmes cinq heures en chemin, ayant à souffrir non-seulement de la fatigue à monter et à descendre des montagnes très-rudes, mais encore d'un vent de bise qui nous couvroit de neige. Nous arrivâmes enfin, après bien des peines, au caravanserail Yousbaschi, ainsi appelé, parce qu'il fut bâti par un Yousbaschi, ou capitaine de cent hommes. Ce caravanserail est l'unique maison qui soit en cet endroit : nous y trouvâmes à loger et à souper.

Le 15 de novembre, depuis la pointe du jour jusqu'au soleil couchant, nous continuâmes à marcher entre des montagnes et des collines couvertes de neige, et avec le même vent qui nous incommodoit beaucoup. Nous sortîmes enfin de ces tristes détroits, laissant au septentrion le Masanderan, qui est l'ancienne Hircanie, que Ptolémée sépare de la Parthie par la longue chaîne du mont Coran, et nous arrivâmes à Agababa dans la plaine de Casbin. Agababa est un gros village. L'excellent vin qu'on y servit ne contribua pas peu à nous faire reprendre des forces. Ces montagnes qui nous causèrent tant de fatigues sont les monts Caspiens, qui séparent dans leur longueur la Médie et la Parthie. La ville de Raga ou Rageia, dont Seleucus Nicator changea le nom en celui d'Europus, nom qui fut encore changé par Arsace en celui d'Arsacia, en étoit proche du côté de la Médie. Je crois que Pline est le seul des anciens auteurs qui nous fasse de la difficulté, en ce qu'il semble placer les portes Caspiennes au milieu de la Médie (1).

(1) Ce sont là les portes du Caucase, qu'il ne faut pas

Il en parle comme d'un chemin fait de main d'homme au travers des montagnes, et qui n'a de largeur que pour passer un chariot, mais qui est long de dix mille pas, c'est-à-dire, d'environ trois lieues.

Nous arrivâmes à Casbin le 16, environ à midi. Cette ville est la principale de la province d'Erac. Elle étoit la demeure des rois de Perse avant l'empereur Cha-Abas, qui lui préféra celle d'Ispahan. J'allai voir leur palais. On y entre par une grande avenue de chênes, qui conduit à de vieux corps de logis bâtis de briques, lesquels ont grand besoin de réparation. On y voit quelques peintures grossières et d'assez mauvais goût. Le haram, ou l'appartement des femmes, s'est mieux conservé que le reste. C'est une espèce de labyrinthe, qui conduit par divers contours à plusieurs petites chambres. Il est entouré d'une haute muraille. Les jardins sont négligés : je vis un reste de parterre qui ne contenoit que des œillets et des lis. Quant à la ville, elle me parut grande, peuplée et marchande. Les maisons sont bâties de briques séchées au soleil. Les rues, comme dans le reste de la Perse, ne sont point pavées ; mais celles qui sont habitées par les marchands, sont couvertes pour la commodité du public.

Il y a dans Casbin une trentaine de familles Arméniennes, qui ont une petite chapelle placée sur le toit d'un caravanserail, et desservie par quatre prêtres qui n'ont pas grande pratique. Ils s'en consoleroient, s'ils avoient de quoi subsister ; mais ils me dirent qu'ils ne vivoient que de quelques gratifications des caravanes qui vont et viennent, et de quelques aumônes des femmes mahométanes, pour réciter des prières sur elles et sur leurs enfans.

confondre avec les portes Caspiennes que Pline place comme les autres auteurs près de la mer Caspienne vers le midi, proche la ville de Raga, maintenant *Rai*. Pline, VI, 14, 15 et 25.

Pendant que j'étois à Casbin, six cordonniers apostasièrent, à cause de la défense qui fut faite aux Mahométans d'acheter des marchandises des artisans chrétiens, et de les prendre à leur service. C'est ainsi que le christianisme se perdroit peu à peu dans ces royaumes infidèles, si la Providence n'envoyoit des missionnaires pour fortifier les Chrétiens dans leur foi.

En parlant de Casbin, je ne ferai pas difficulté de dire qu'Oléarius n'a pas eu raison de croire que la ville de Casbin fût dans la Médie (1) et à une journée des portes Caspiennes. Casbin étoit dans la Parthie, dont la capitale se nommoit Hécatonpylos, c'est-à-dire, *Ville à cent portes*, qui étoit, selon Pline, à cent trente-trois mille pas au-delà des portes Caspiennes; et selon Strabon, à mille deux cent soixante stades. Ces deux manières de mesurer diffèrent peu entre elles, et reviennent à quarante lieues. Les environs de la ville sont plantés de pistachiers qui deviennent fort gros. Il y a aussi quantité de vignes qu'on laisse aller sans appui, et qui produisent un raisin d'une douceur admirable. On les couvre de terre pendant l'hiver, pour les préserver du froid et des neiges.

Nous eûmes deux jours de repos à Casbin. Comme cette ville est le rendez-vous des caravanes d'Ardebil, de Tauris et d'Erivan pour Ispahan, et que les relations des voyageurs ont déjà fait connoître cette route, j'irai plus vîte dans la description que j'en vais faire. Nous partîmes le 19 assez tard, pour aller coucher à Monkam, gros village dont les maisons sont terminées en pointe, parce que cette figure leur paroît plus propre pour les défendre contre le froid qui est long et âpre, et pour les

---

(1) Casbin étoit dans la Médie avant que les Parthes y eussent étendu avec leur domination le nom de la Parthie.

mettre à couvert des neiges qui sont très-abondantes. Au reste, cette mode de bâtir n'est pas nouvelle en ce pays. Quinte-Curce a remarqué qu'elle y étoit en usage du temps d'Alexandre.

A quelque distance de Monkam, nous rencontrâmes le beau pavé que la reine, mère de Cha-Ussein fit faire quand ce jeune prince alla à Casbin, selon la coutume des rois de Perse, qui alloient s'y faire ceindre de l'épée royale. Le pavé a plus de deux lieues de longueur, et traverse une agréable plaine ; nos voyageurs admirèrent cet ouvrage. La reine qui le fit faire, fit aussi construire plusieurs ponts qui tombent aujourd'hui en ruine. J'ai déjà remarqué ailleurs que le génie du pays n'est pas de réparer les ouvrages détruits. Chacun ne songe qu'à soi, et qu'à faire subsister sa maison pour le temps de sa vie. Un Persan et un Arménien abandonne pour l'ordinaire la maison de son père, ou l'abat pour s'en bâtir une autre. Il est aisé de conjecturer que ce ne sont pas des édifices solides ni magnifiques.

Nous nous présentâmes à un gros bourg pour y loger; mais soit que les habitans fussent exemps de logemens d'ambassadeur, ou qu'ils eussent traité secrètement d'une somme d'argent pour s'en exempter, ils prétextèrent l'absence de leur calenter (maître des cérémonies), et nous congédièrent honnêtement, en nous offrant cependant des rafraîchissemens. Ainsi, il fallut aller chercher à nous loger dans un autre bourg nommé Arasang, où nous fûmes reçus dans une maison belle autrefois, mais à présent à demi-ruinée. Nous marchâmes tout le jour, 21 du mois, dans une grande campagne, où nous ne trouvâmes qu'un caravanserail, qu'on appelle en Persan *Koschkarou*, et en turc *Gauschekav*. Ces deux noms signifient *ouvrages agréables*, et conviennent en effet à ce caravanserail.

Le 22, nous n'avançâmes que de trois lieues,

parce qu'en chemin faisant l'ambassadeur avoit une visite à rendre à un de ses amis. Nous nous arrêtâmes à Dank, où nous ne trouvâmes qu'un pitoyable caravanserail, dont les chambres n'étoient, à proprement parler, que des niches rangées autour d'un grand salon, dans lesquelles chacun étend son lit.

Le gîte du 23 fut à la ville de Sava, qui contient plus de masures que de maisons. Elle est entourée de hautes montagnes. Celui du 24 fut dans un caravanserail, éloigné de huit lieues de Sava, et appelé Javarabat ou Karabat. Je me détachai en cet endroit de la compagnie de l'ambassadeur, qui étoit souvent obligé de retarder sa marche pour se faire payer des droits de son passage, et de faire ensuite une extrême diligence pour nous rejoindre. Je trouvai mieux mon compte à me joindre au neveu de notre mémandar, qui étoit aussi incommodé que moi. Nous réglions nos journées comme il nous convenoit.

Celle du 25, pour nous rendre à Kom, fut de huit grandes lieues : nos chevaux et nos mulets mirent tout le jour à faire cette traite, et ils la firent sans débrider. Il faut convenir que ces animaux sont infatigables. Voici comme on les traite dans les caravanes. Dès le grand matin les palfreniers, qui sont ordinairement Arabes, et qui ont un talent particulier pour leur métier, leur donnent de la paille foulée par les pieds des chevaux et des chameaux au temps de la moisson, pour faire sortir le blé des gerbes. Lorsque la caravane est prête à partir, ils remplissent des sacs de cette paille hachée et broyée, et mêlée avec environ deux tiers d'orge. Ils attachent ces sacs à la tête de leurs chevaux et de leurs chameaux, afin qu'ils puissent manger chemin faisant. Le soir, quand on est arrivé au gîte, les palefreniers les promènent doucement pour les délasser, et les couvrent d'une grosse couverture pour les empêcher de se morfondre. Quelque temps après

après ils les mènent à l'eau ; et au retour ils remplissent leurs sacs de cinq ou six livres d'orge pour toute la nuit. S'il y a plusieurs chevaux ensemble, les palefreniers ont alors grand soin de les servir tous en même temps; car c'est un ancien proverbe ici, qu'un cheval tombe malade sitôt qu'il voit son voisin manger seul et sans lui. C'est en effet une chose risible, de voir dans les haltes des caravanes les palefreniers courir de toutes leurs forces, leurs sacs à la main remplis d'orge et de paille, pour être les premiers à donner à manger à leurs animaux; car autrement, disent-ils, ils tomberoient malades. Pour ce qui est des beaux chevaux des seigneurs, on y fait plus de façon ; car, dès le matin, leurs palefreniers jettent plusieurs seaux d'eau chaude sur le corps des chevaux, et les frottent à grand tour de bras; puis ils les savonnent en les frottant de la même manière jusqu'à ce que leur poil bien savonné et frotté, reluise de toutes parts. Je ne sais si les palefreniers en France s'accommoderoient de cet exercice du matin, qui cause assez souvent ici une rude bastonnade aux valets paresseux. Revenons à la suite de notre voyage.

De Javarabat nous allâmes à Kom, comme nous l'avons dit. En y allant, nous passâmes au pied de la fameuse montagne nommée Telesme, que le peuple appelle *Quidenquilme ;* c'est-à-dire, *qui y monte n'en descend pas.* Les habitans nous racontèrent que Cha-Abas y fit monter quatre soldats qu'on ne revit plus ; et que de trois valets de pied que Cha-Soliman y fit monter, il n'en revint qu'un seul qui mourut incontinent après.

Il y a quelque temps que la curiosité des gens d'un ambassadeur du roi de Pologne fut plus grande que la crainte d'un pareil accident. Ils y montèrent, et en revinrent en bonne santé. Ils dirent à leur retour qu'ils n'y avoient vu qu'une carcasse de cha-

meau. Du pied de cette montagne, on tire de gros blocs d'un sel fort blanc. Toute la terre des environs est imprégnée de sel, et on en peut dire autant de toute la Perse jusqu'au golfe Persique. C'est un sel si âcre et si pénétrant, que les chairs et le poisson qu'on en sale perdent leur propre goût, et ne laissent sentir que le sel.

Kom a son sultan, son daroga et son calenter. Ce dernier étoit ami particulier de notre ambassadeur. Il lui fit tous les honneurs possibles. Il le retint deux jours et le régala splendidement : nous fûmes logés dans un palais dont les bâtimens sont très-négligés. L'enceinte de Kom ne me parut pas moindre que celle de Lyon ; mais c'est un triste spectacle de voir les deux tiers de la ville ruinés, dit-on, par des eaux qui sortirent autrefois tout-à-coup de terre, et en si grande abondance, qu'elles détrempèrent en peu de temps les fondemens des maisons ; et comme ces maisons n'étoient bâties que de briques séchées au soleil, elles tombèrent les unes sur les autres, en sorte que presque toute la ville n'est plus qu'un amas affreux de décombres. Sa situation étoit sur une belle et grande rivière, qui a un pont de dix arches avec un quai très-commode du côté de la ville. C'est le premier endroit où l'on travaille des toiles peintes.

Le 28 nous passâmes à Kesmabat, où les eaux sont si salées, qu'il n'y a que l'habitude d'en user qui puisse les rendre potables. Durant plus de trente lieues, à les commencer depuis Sava jusqu'à Kesmabat, nous eûmes toujours à notre vue et à notre orient une haute montagne qui s'élève en pointe comme un pain de sucre, et qui est couverte de neige : on l'appelle Eluent ou Oneran, et on dit qu'elle est inaccessible, parce que six lieues à l'entour la terre est brûlante, et fume continuellement.

Le 29, nous fîmes six mortelles lieues par une campagne déserte, et sur un gravier où il ne paroît

pas un brin d'herbe. Cette campagne, et celle que nous avions traversée depuis Sava, me fit conjecturer que nous pouvions être dans la Caramanie déserte, qui, selon l'ancienne géographie, confinoit à la Parthie, en tirant vers le midi. La Parthie, si nous en croyons Quinte-Curce et Arrien, ne valoit pas mieux que la Caramanie, ce qui obligea Alexandre, lorsqu'il y fut entré, de tirer ses convois de la Médie. Nous couchâmes à Sinsin, gros et riche village.

Le 30 de novembre, nous arrivâmes à Kachan, où l'ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs ordinaires, et conduit dans un beau jardin du Roi. Ce jardin a de chaque côté une longue et large allée : la première est de cyprès bien rangés; la seconde est de sapins. Les arbres sont d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes. L'entrée des deux allées est plantée d'arbres fruitiers de toutes les espèces, mais surtout d'abricotiers. Il y a un ruisseau d'une eau courante, qui forme des canaux le long des allées, et dont les bords sont ornés de diverses fleurs, principalement d'œillets. Ce jardin royal est affermé, et le maître jardinier me dit qu'il en payoit douze tomans. Il y a deux palais, l'un à l'entrée, et l'autre au milieu du jardin : nous étions logés dans le premier, qui a une grande place qui lui sert d'avant-cour, et dans laquelle on s'exerce à tirer de l'arc.

La ville de Kachan a deux enceintes de murailles fort épaisses : l'extérieure est plus basse et à demi ruinée. Elle est traversée par une rivière impétueuse, nommée *Koucout*, ou *rivière des montagnes*, parce qu'elle sort de celles qui sont à l'occident, et d'une source qui jette l'eau de la grosseur du corps d'un bœuf. Cette ville est une des plus considérables de la Perse par ses édifices, par le nombre de ses habitans, par ses manufactures, par son commerce et ses richesses, par ses rues, qui sont voûtées pour la commodité des marchands, et

par les caravanserails qui y sont bien entretenus. On y fabrique toutes sortes de vaisselles et d'ustensiles de cuivre qui ont un grand débit, parce que le cuivre a la réputation d'y être plus doux qu'ailleurs. On y fait d'admirables ouvrages de soie, de magnifiques brocards. Je ne sache pas avoir rien vu en Europe qui soit plus délicatement travaillé. Nous y séjournâmes jusqu'au 3 décembre, que nous allâmes à Boutz-Abat, gros bourg dont les maisons sont fort serrées, et les rues en labyrinthe. Le bourg a un ruisseau d'eau chaude, qui nourrit quantité de petits poissons noirs.

Le 4, nous fîmes six lieues jusqu'à Kababat, bourg semblable au dernier. Les eaux y sont bonnes, et viennent de la montagne par un canal souterrain. Toute la Perse, depuis le Guilan et le Mazanderan, manque d'eau; néanmoins la terre demande à être arrosée, et elle ne l'est que par le moyen de semblables canaux, que les Persans nomment *karis*. Une armée ennemie ne sauroit y subsister. C'est ainsi que les Persans ont arrêté les armées des Turcs, et entre autres celles d'Amurat, lequel, après la prise de Bagdad, en 1638, se promettoit de conquérir la Perse. Cependant ce ne fut pas un obstacle invincible pour Alexandre, non plus que pour les Sarrasins, qui, en 636, se rendirent maîtres de la Perse.

Le 5 décembre, après cinq heures de chemin, nous arrivâmes à Natans. Je ne saurois dire si c'est un bourg ou une ville : on voit un grand nombre de maisons sur le penchant d'une montagne, et séparées par des jardins. La terre, qui ne paroît être que du gravier, à force néanmoins d'être arrosée par l'eau qui descend abondamment de la montagne, porte quantité de beau blé et de bons fruits. Les champs sont disposés en terrasse, pour retenir l'eau. Le pain est plein de gravier, qui monte avec le suc

dont le grain se nourrit. Il n'est point de tamis qui en puisse purger la farine, et délivrer les dents de l'incommodité qu'elles en souffrent. Les habitans font remarquer comme une curiosité, une tour bâtie sur la cîme de la montagne par Cha-Abas, en mémoire de ce qu'un de ses oiseaux de chasse avoit apporté une perdrix de très-loin. Oléarius dit que ce fut parce que cet oiseau avoit attaqué et tué un aigle. L'histoire est plus belle de cette seconde façon, mais les gens du pays s'en tiennent à la première, et ils nomment l'oiseau *baykouch*.

Nous eûmes un jour de repos à Natans, pour nous disposer, sans le savoir, à la fatigue du jour suivant, dans lequel nous fûmes obligés de faire quatorze grandes lieues pour gagner Dambi, n'ayant pas été possible de nous loger dans le caravanserail de Serdehen, qui étoit plus propre à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes. Depuis Sava, nous n'avions vu que des campagnes incultes et désertes; mais étant sortis de Natans, nous marchâmes tout le jour entre des collines et des rochers, noirs d'un côté, et blanchis de l'autre par des neiges qui les couvroient au septentrion.

Le 8 décembre nous n'allâmes qu'à Rich, qui n'est qu'à trois lieues de Natans. Rich n'a que des sables mouvans à son septentrion. On leur a opposé de grandes digues, pour empêcher le vent de porter ces sables dans les terres voisines. Mais ce qui est surprenant, c'est que ces terres voisines, qui ne sont arrosées que d'une eau salée, ne laissent pas de produire de très-bon blé et d'excellens melons. Nous séjournâmes à Rich, où notre ambassadeur s'aboucha avec le mémondar-bachi d'Ispahan, pour régler ensemble le cérémonial de son entrée, et les logemens qu'il devoit habiter avec sa suite dans la capitale de l'empire. Le tout ayant été réglé à la satisfaction de notre ambassadeur, et ses équipages étant

prêts, nous nous mîmes en chemin pour arriver à Ispahan. Nous y entrâmes le 10 décembre, après soixante-cinq jours de marche depuis notre départ de Chamakié.

Cette ville impériale est si célèbre dans tout le monde, et si connue par les relations des voyageurs et par les dictionnaires historiques et géographiques, que d'en vouloir faire ici la description, ce seroit répéter ce qui a déjà été dit plusieurs fois. Les premiers compilateurs de ces sortes de dictionnaires, disent que Ispahan est bâti sur les ruines de Hécatonpylos, marquée par Strabon et par Pline, pour la capitale de la Parthie; et ils le disent sur l'autorité d'Oléarius, qui en cela paroît s'être trompé. Car Ptolémée fixant la longitude d'Alexandrie, à 60 degrés 30 minutes, et celle de Hécatonpylos à 96 degrés, il s'ensuit que la différence est de 50 degrés (1) 30 minutes; à laquelle, si l'on ajoute 27 degrés 64 minutes (2), qui est la différence qu'il y a entre la longitude de Paris et celle d'Alexandrie, l'erreur sera de 60 degrés 24 minutes (3). De plus, Ptolémée met Hécatonpylos à 37 degrés 50 minutes de latitude. Or, Ispahan est à 50 degrés 30 minutes (4); à l'égard de Paris, à 32 degrés 27 minutes de latitude. Par conséquent, Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos de 13 degrés 54 minutes, et plus méridional de 5 degrés 25 minutes (5). De plus, cette ville est fort avant dans

(1) La différence est de 36 degrés 30 minutes.

(2) La différence qui est entre la longitude de Paris et celle d'Alexandrie est de 27 degrés 57 minutes.

(3) L'erreur est dans ces 60 degrés 24 minutes, qui n'ont aucun sens.

(4) Ispahan n'est pas à 50 degrés 30 minutes. Il est à 32 degrés 25 minutes de latitude.

(5) Ispahan est plus occidental que ne l'étoit Hécatonpylos d'un seul degré 30 minutes : il est plus méridional de 3 degrés 32 minutes.

la Caramanie (1), qui confinoit à la Parthie, par le 33.e degré de latitude. Comme la perfection de la géographie et de l'histoire naturelle d'un pays, dont nous avons assez peu de connoissance, a été l'objet principal qu'on s'est proposé en rapportant le journal du père de la Maze, on s'est donné la liberté d'en retrancher cent aventures inévitables dans un long voyage, et qui ne sont intéressantes que pour ceux qui y ont eu part, mais qui sont indifférentes à ceux qui les lisent, parce qu'elles ne leur apprennent rien de nouveau ou qui en vaille la peine. On ne doit pas cependant omettre que le père de la Maze fit ce voyage en missionnaire et en homme de sa profession, entretenant l'esprit de piété et de religion parmi cette nombreuse troupe de gens à la suite de l'ambassadeur polonais, instruisant, exhortant, disant la messe, et administrant les sacremens autant que la commodité du temps et des lieux pouvoit le permettre. Sa présence empêcha bien du mal, et ses entretiens firent beaucoup de bien.

Lorsqu'il fut arrivé à Ispahan, il attendit que Zurabeck eût fini les principales affaires de son ambassade, pour lui parler de celles de sa mission de Chamakié. Lorsqu'il les vit prêtes à se terminer, il le fit souvenir plusieurs fois de la recommandation du Pape et du roi de Pologne, en faveur de la mission de Chamakié. Zurabeck remettoit de jour à autre cette négociation; mais le jour d'en parler ne venoit point. Ce seigneur étoit du caractère de ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes et leurs propres intérêts, et qui ne servent leurs amis qu'en paroles vaines et frivoles, parce qu'ils croiroient se dérober à eux-mêmes les services qu'ils rendroient aux autres.

Le père de la Maze ne vit que trop clairement,

(1) Ispahan ni Hécatonpylos ne sont dans la Caramanie, qui en est fort éloignée.

mais trop tard, qu'on ne lui faisoit que de fausses promesses qui n'aboutiroient à rien. Mais en même temps, Dieu lui donna un autre protecteur d'un caractère bien différent ; ce fut l'archevêque d'Ancyre, Pierre-Paul Palma d'Artois-Pignatelly, duc de Saint-Elie, de l'ordre des Carmes-Déchaussés, nommé vicaire apostolique pour les Indes, ambassadeur du Pape, de l'Empereur et de la République de Venise, vers le roi de Perse.

Cet illustre vicaire apostolique, qui avoit l'honneur d'être parent du Pape (1), prévint le père de la Maze, et lui offrit ses services. Il désira même qu'il se tînt toujours auprès de sa personne, et voulut bien lui demander son avis dans diverses affaires importantes. Ce prélat fit son entrée à Ispahan avec une si grande magnificence, qu'on ne se souvenoit pas d'en avoir jamais vu une qui pût lui être comparée. Le Roi lui donna le lendemain sa première audience, avec des marques éclatantes de son estime et de sa considération. Le repas, selon la coutume, suivit l'audience publique. Dans ce repas, qui dura presque deux heures, le Roi et tous les seigneurs de sa cour avoient toujours les yeux sur l'ambassadeur. On étoit charmé de son air de modestie, joint à une physionomie aussi avenante qu'elle étoit pleine de dignité. Pendant son séjour à la cour, le Roi voulut l'entretenir souvent, et il en faisoit l'éloge dans toute occasion.

Ses affaires étant finies, il demanda son audience de congé, et ce fut à regret que le Roi la lui accorda. Ce fut dans cette audience qu'il supplia ce prince de nous accorder la permission d'agrandir notre église à Chamakié, et d'y pouvoir continuer nos fonctions avec liberté. Le Roi accorda cette grâce, non-seulement

(1) Innocent XII.

sans peine, mais même avec tout l'agrément possible, et nous en fit expédier des lettres-patentes.

Après cette dernière audience, l'archevêque d'Ancyre se disposa à partir pour les Indes, et chargea le père Elie, évêque d'Ispahan, religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés, de porter les réponses du Grand-Sophi. Ces deux prélats partirent en même temps. L'évêque d'Ispahan prenant sa route par Chamakié, le père de la Maze, qui devoit retourner à sa mission, prit congé de l'archevêque d'Ancyre, son insigne bienfaiteur, et suivit le père Elie.

Nous avons le journal du retour de ce père missionnaire ; mais comme il fit la même route qu'il avoit tenue en venant à Ispahan, et son journal d'ailleurs ne nous apprenant rien de nouveau, on se dispense de le rapporter. Il partit d'Ispahan pour Chamakié le 14 septembre 1699. Il dit dans son journal, qu'étant à Kom, ils allèrent voir les sépulcres des derniers rois de Perse. C'est, dit-il, un superbe édifice divisé en plusieurs appartemens, et placé au milieu d'un beau jardin, où il y a quantité de grenadiers chargés de grenades grosses comme la tête d'un homme. On nous fit entrer, ajoute le père, dans deux grandes salles voûtées, où étoient, dans chaque salle, deux ou trois tombeaux, élevés de terre de plus de trois pieds, longs de sept, et larges de quatre, couverts de tapis très-précieux.

Nous ne pûmes savoir si ces tombeaux renfermoient les corps de quelques-uns des rois de Perse; car on dit communément à Ispahan, qu'à la mort du roi on fait trois cercueils parfaitement semblables, dont l'un est porté à Kom, un autre à Meched, et un autre à Ardebil, et qu'on ne sait point dans lequel des trois cercueils le corps du roi est enfermé.

Nous fûmes surpris, ajoute le père de la Maze, en entrant dans les deux salles, d'entendre une espèce de musique. Nous vîmes quinze moulas, qui tenoient

l'alcoran en main, et qui étoient rangés le long des murailles. Le plus jeune chantoit des airs d'une voix très-forte et très-harmonieuse, et on l'entendoit avec plaisir. On ne cessa pas de chanter tant que nous fûmes dans les salles ; mais en sortant, ces moulas se présentèrent à nous, et nous firent bien payer la musique que nous avions entendue.

LETTRE

Du père Bachoud, missionnaire de la compagnie de Jésus, en Perse, écrite de Chamakié, le 25 *septembre* 1721, *au père Fleuriau.*

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE ne doute pas que vous n'attendiez nos lettres avec impatience, pour être plus sûrement instruit de tout ce qui s'est passé dans le Chirvan (1), province du royaume de Perse, et à Chamakié, capitale de cette province, et le siége de notre mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plutôt; car dans le désordre où nous avons été jusqu'à présent, qui que ce soit n'a pu sortir du Chirvan, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; je hasarde aujourd'hui la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, et je souhaite qu'elle vous soit promptement rendue : je commence par vous dire, mon révérend père, que la cause des maux qui affligent la Perse est la conspiration que l'Etmadoulet (2) ou premier ministre du Roi, a formée depuis quelque temps contre l'état.

---

(1) Chirvan, en persan, signifie *pays de lait.*

(2) C'est-à-dire, en persan, *appui de la magnificence.*

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples mahométans sont partagés en deux sectes aussi anciennes que le mahométisme, et qui sont depuis long-temps ennemies. Ceux de la première s'appellent *Sefis* ou *Schais*, c'est-à-dire *purs*, ou *Schahis*, du nom de *Schah*, qui est celui que tous les peuples d'Orient donnent au roi de Perse. Ceux de la seconde secte se nomment *Sunnis*, qui veut dire en langue persane *orthodoxes*, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, et qu'ils traitent d'hérétiques les Mahométans de la première secte. Les Persans sont de la première ; les Turcs et les autres peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux sectes ont le même alcoran, et croient également Mahomet, apôtre de Dieu : mais parce que ceux de la première secte finissent toutes leurs prières par des imprécations contre Omar (1) et plusieurs autres imans, ou prétendus saints du mahométisme, ceux de la seconde, qui les révèrent et les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir venger leurs saints du mépris que les Persans Sefis ont pour eux. Les Sefis ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les Sunnis. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan et de Hussein, fils d'Ali, gendre de Mahomet, et mari de Fatima sa fille. Ces deux frères furent tués par Moavia, lieutenant-général d'Odeman, troisième calife après Mahomet. Les Persans Sefis les mettent au nombre de leurs martyrs. Les rois de Perse se font honneur d'être descendus de Hussein, ce qui leur fait donner en langue persane le nom de Hussein-Sefi, c'est-à-dire, fils de la famille de Hussein.

Ali, gendre de Mahomet, fut l'auteur de la secte des Sefis : elle fut maintenue en Perse par ses rois;

(1) Premier successeur de Mahomet.

mais cette secte étant bien moins nombreuse et considérée que celle des Sunnis, qui avoit pour elle toute la puissance ottomane, Schah-Ismaël, un des successeurs d'Ali, jaloux de la fortune que la secte des Sunnis avoit faite au désavantage de celle des rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand crédit, et d'augmenter par ce moyen les forces de son empire.

Pour y parvenir, il crut devoir commencer par faire renaître dans l'esprit des peuples leur ancienne animosité contre les Sunnis, et il le fit en renouvelant l'ancienne accusation contre eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan et d'Hussein, petits-fils de Mahomet. Il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais l'usage de finir les prières publiques par des imprécations contre Omar et les autres imans ou prétendus saints du mahométisme : enfin, pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples que le sont dans le pays les Juifs et les Chrétiens, il les soumit à payer comme eux le carrache, c'est-à-dire un tribut par tête.

L'etmadoulet ou premier ministre du Roi de Perse étoit, à son insçu, de la secte des Sunnis. Comme il y étoit très-attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le Roi faisoit contre les Sunnis, et sur-tout les imprécations des Persans contre les saints de la secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son maître contre elle, et pour tâcher d'abolir, par son crédit, les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple. Mais n'ayant pu y réussir, et jugeant qu'il n'y auroit qu'un maître absolu dans la Perse, qui pourroit détruire tout ce que les Sefis avoient introduit contre les Sunnis, ce ministre, soit ambition, soit zèle pour sa secte, conçut le dessein de monter lui-même sur le trône de son Roi, et de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins

qu'une révolte des sujets contre leur légitime souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une révolution générale dans l'empire, dont il sauroit bien profiter, et ce fut aussi le moyen qu'il employa. Ce ministre étant issu des princes du Daguestan (1), se persuada aisément que les peuples qui habitent cette province seroient les plus promptement disposés à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent Lesghis; nous les connoissons dans l'histoire sous le nom de Lazes. Ils occupent les montagnes du Daguestan, du côté de la mer Caspienne : ce sont une espèce de Tartares, hommes forts, robustes, faits à la fatigue, et vivant de peu. Ils ne se servoient autrefois que de flèches et de lances; mais à présent ils sont tous armés de pistolets et de sabres : ils ont appris à les forger, et s'en servent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares-Nogais et aux Circasses : ils font de fréquentes courses sur les Géorgiens et autres sujets du Roi de Perse. Ils sont gouvernés par un prince qu'ils nomment Schamcal. Le choix du gouverneur appartient au Roi de Perse; mais il est obligé de choisir toujours un des princes du Daguestan.

Le gouverneur fait sa résidence à Tarkou, petite ville sur la mer Caspienne : elle est la seule ville du Daguestan. Ce prince a sous lui plusieurs autres petits seigneurs qu'on nomme *beghs*, c'est-à-dire gentilshommes. Ce fut avec les armes de ces peuples que l'etmadoulet crut devoir commencer l'exécution de ses projets. Il les fit solliciter par ses émissaires d'entrer de force dans la province du Chirvan, pour s'en rendre les maîtres, ne doutant point que les Sunnis, qui sont en grand nombre dans cette province, ne se joignissent à eux. Il ne fallut pas de longues négociations pour déterminer des gens

(1) C'est-à-dire *pays de montagne.*

accoutumés au pillage à profiter de l'occasion de piller ailleurs. Ils s'attroupèrent en peu de temps, et s'étant bien armés, ils entrèrent précipitamment dans le Chirvan. Une si prompte irruption ne trouva aucune résistance. Ils se rendirent aisément maîtres des villages par où ils passoient; leur troupe grossissoit chaque jour, et ravageoit le pays, jetant la consternation partout.

Le Roi de Perse fut bientôt instruit de ces désordres: il fut même averti que son ministre le trahissoit et favorisoit cette irruption. Prévenu comme il l'étoit en faveur de son favori, il ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité royale, fût capable d'une si noire action; mais elle lui fut si clairement prouvée, qu'il n'en put douter. Alors son indignation ayant succédé à l'amour qu'il avoit eu pour son ministre, il ordonna sur-le-champ qu'on lui fît passer un fer chaud devant les yeux pour l'aveugler, et il le fit jeter dans une étroite prison, pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le chef de la révolte ayant été découvert et puni, le Roi crut que la tranquillité seroit rendue à la province du Chirvan; mais les révoltés, que le ministre avoit rendus si puissans, se sentant assez forts pour soumettre la province entière, et en conserver la possession, continuèrent leurs courses, pillant et massacrant ceux qui s'opposoient à leurs fureurs: ils se rendirent, en effet, bientôt les maîtres de la campagne.

Ils en vouloient particulièrement à la ville de Chamakié, qui a toujours eu la réputation d'une ville que le commerce a rendue très-opulente. Ils s'approchèrent de ses murs le 15 août dernier, avec une armée d'environ quinze mille hommes. Ils comptoient moins sur leurs forces pour y entrer victorieux,

que sur les Sunnis qu'ils savoient être dans la place. Ils se flattèrent que, sitôt qu'ils s'en approcheroient, les Sunnis ne manqueroient pas d'employer la force et l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la ville.

Le gouverneur de Chamakié se fioit en effet si peu aux gens de cette secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie, dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles pour bien faire garder les portes de la ville; mais, malgré toutes ses prévoyances, les Sunnis, qui étoient d'intelligence avec les assaillans, trouvèrent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les révoltés y entrèrent jetant de grands cris, et le sabre à la main. Ils égorgèrent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur passage, et mirent les autres en fuite. Ils allèrent ensuite se retrancher dans les quartiers et les maisons des Sunnis. Le lendemain ils en sortirent, faisant main-basse sur tous ceux qui se trouvoient en leur chemin, et forçant les maisons pour les piller.

Le commandant de la ville, désespérant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite, pour mettre du moins sa vie en sûreté. Mais les révoltés le firent suivre, l'arrêtèrent et l'enfermèrent, dans l'espérance de lui faire déclarer ses trésors cachés; mais soit qu'il n'en voulût rien découvrir, soit qu'en effet il fût sans or et argent, ils n'en purent tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande, qu'ils le mirent en pièces. Ils traitèrent avec la même inhumanité son neveu et un autre de ses parens, et jetèrent leurs corps aux chiens. Nos catholiques, qui s'attendoient au même traitement, se réfugièrent chez nous, pour se préparer à la mort. Jugez, mon révérend père, quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instans, le père de Langlade, le frère Henry et moi, étant au pied de l'autel de notre chapelle, nous fîmes un vœu au

bienheureux Jean-François Régis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident où nous et nos catholiques étions à toute heure exposés.

Nous eûmes sujet de croire que nos vœux furent favorablement écoutés; car toute la fureur des révoltés tomba sur les Sefis, qui sont, comme nous l'avons dit, de la secte du Roi : ils en égorgèrent quatre à cinq mille; mais à l'égard de nos marchands et de nos Chrétiens, ils se contentèrent d'enlever de leurs maisons ce qu'ils trouvèrent de plus précieux, sans vouloir attenter à leur vie. Les marchands moscovites perdirent en ce jour, pour leur part, plus de soixante-dix mille tomans de cinquante livres chacun (1).

Les révoltés vinrent dans notre maison, nous menaçant, le sabre à la main, de nous massacrer, si nous ne leur découvrions les prétendus vases d'or de nos autels : mais après avoir fouillé partout, et n'ayant trouvé que du bois doré, ils ne nous enlevèrent que nos ornemens, et quelques linges d'autel, le Seigneur ayant permis que nos vases sacrés ne soient point tombés sous leurs mains. Nous ne pûmes attribuer ce traitement, plus favorable que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bienheureux Jean-François Régis; nous vous supplions, mon révérend père, de joindre vos actions de grâces aux nôtres.

Nous ne savons pas encore si les révoltés garderont cette ville, ou s'ils l'abandonneront; mais, quoi qu'il arrive, nous sommes résolus d'y demeurer pour conserver notre mission et notre chapelle. La grâce que nous vous demandons est de nous envoyer, le plutôt que vous pourrez, de nouveaux ornemens et du linge d'église, pour réparer nos pertes et décorer

(1) Il est maintenant de soixante livres tournois.

nos

nos autels. Nous devons espérer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouissent long-temps de leur prospérité. Si Dieu a voulu se servir d'eux pour punir ici l'infidélité et le schisme, et éprouver la patience de nos catholiques, il jettera, comme dit le prophète, les verges au feu, et nous rendra le calme et la paix. Nous nous recommandons tous, et nos catholiques avec nous, à vos saints sacrifices.

LETTRE

*Du révérend père H. B***, missionnaire en Perse, à M. le comte de M***.*

Monsieur,

Le vif intérêt que vous prenez à nos missions, et la part que vous avez aux travaux de nos ouvriers évangéliques, ne me permettent pas de différer plus long-temps à vous envoyer les détails que vous me demandez sur les divers pays que j'ai parcourus. Destiné par la divine Providence à travailler dans les missions de Perse, mes premiers soins ont été d'apprendre la langue arménienne, la langue turque et la persane, persuadé que sans cela je n'y pourrois pas être fort utile. J'ai déjà traversé, en différens temps, les royaumes des Elamites et de Suse, peu fréquentés par les Européens, occupé sans cesse à instruire et à consoler les Chrétiens qui y habitent. Je consacrois le temps qui me restoit de mes fonctions à m'informer des mœurs, de la situation et des antiquités des pays où je me trouvois.

Hamadan, ville de Médie, où je fais actuellement mon séjour avec le père Zerilli, jésuite italien, est la capitale d'une province du même nom. Elle est

située au pied du mont Alvand, que les Persans appellent Sultan-Alvand, c'est-à-dire, la *Reine des montagnes*, parce qu'elle est la plus fertile, et l'une des plus hautes montagnes de Perse. C'est une branche du mont Taurus, qui s'étend jusqu'au sein Persique. Le célèbre Avicenne a demeuré long-temps sur cette montagne, pour y faire ses observations sur les simples dont elle est toute couverte. Hamadan est à 35 degrés 12 minutes de latitude septentrionale. C'est une ville très-ancienne, à en juger par les ruines d'un temple magnifique, dont il ne reste plus qu'un dôme fort élevé, bâti de briques peintes en porcelaine, sur lesquelles paroissent quelques caractères hébreux. Sous ce dôme est une chapelle de dix-huit pieds en carré, où sont, dit-on, les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Au-dessus des tombeaux, s'élèvent deux mausolées magnifiques, d'un bois très-dur : sur l'un l'histoire d'Esther est gravée en caractères hébreux, avec ces mots : *la grande Reine Esther ;* sur l'autre on lit : *ces Mausolées ont été construits par Ardacier* ou *Arsaces :* mais il n'y a pas de date qui détermine lequel des Arsaces. Le mausolée de Mardochée est à droite; il a sept pieds de longueur et de hauteur, sur trois pieds de largeur. Celui d'Esther est à gauche et de la même structure, sinon qu'il est d'un pied plus haut que celui de Mardochée. Les Juifs y entretiennent un grand nombre de lampes qui brûlent jour et nuit, et vont aux jours de fête y faire leurs prières.

Comme je rendois visite un jour à un seigneur persan, un derviche, homme de bon sens, habile philosophe, versé dans les saintes écritures, qui s'y trouva, fit tomber la conversation sur des matières de religion. Il commença par donner de grands éloges à la religion chrétienne. Il avoua qu'il la trouvoit très-conforme à la raison, si ce n'est dans le point

où elle enseigne que Jésus-Christ est Dieu. Il est vrai, lui dis-je, que nous croyons la divinité de Jésus-Christ; ce point est le fondement de notre religion; ce qui m'étonne, est que vous le disiez vous-même dans votre alcoran, et que vous ne le croyiez pas; car, de bonne foi, que signifie *Rouh-Alah*, qui est le nom que Mahomet donne à Jésus-Christ? Ce mot arabe, car j'ai étudié à fond cette langue, me dit-il, signifie l'esprit ou l'âme de Dieu. Cet esprit, ou cette âme de Dieu, lui répliquai-je, est-elle différente de Dieu, ou est-elle une même chose avec Dieu? L'âme et l'esprit de Dieu, me répondit-il, ne peuvent pas être différens de Dieu : donc, ajoutai-je, Jésus-Christ est Dieu; ce qui est une même chose avec Dieu, est Dieu. Il parut touché de cette conséquence; je louai sa bonne foi à me donner le vrai sens du mot *Rouh-Alah*.

Je vous avoue, Monsieur, que je n'ai pas trouvé dans les autres Mahométans la même sincérité; ils donnent à ce mot un sens différent, pour éluder la conséquence que j'en ai tirée. Prions le Dieu des miséricordes d'éclairer leur esprit et de dissiper entièrement les ténèbres qui les environnent.

Tous tant que nous sommes, reprit le derviche, nous reconnoissons Jésus-Christ pour un homme divin, et nous avons pour lui un très-grand respect, au lieu que vous autres Chrétiens, n'avez que du mépris pour Mahomet. Vous respectez Jésus-Christ, lui répliquai-je, parce qu'il y a dans sa conduite des caractères de sainteté qui vous frappent. Montrez-nous dans celle de Mahomet l'ombre de quelques-uns de ces caractères divins. Vous respectez Jésus-Christ, parce que vous le reconnoissez pour un prophète envoyé de Dieu aux hommes, et vous le reconnoissez pour tel à des marques évidentes, auxquelles vous avouez qu'on ne sauroit résister. En est-il quelqu'une qui nous puisse donner une pareille

idée de Mahomet ? Quelle a été sa conduite ? Quelle doctrine a-t-il enseignée aux hommes ? Par quels miracles a-t-il prouvé qu'il étoit envoyé de Dieu ? Quels prophètes avoient prédit sa mission ? Je ne vous rappellerai pas les circonstances honteuses de sa vie, que je suis assuré que vous détestez vous-même dans le fond du cœur. Non, j'ai trop bonne opinion de vous ; ce n'est pas par la conduite de Mahomet que vous pouvez juger qu'il est prophète. Son alcoran, où il a lui-même osé publier ses impudicités, s'élèvera dans tous les siècles en témoignage contre lui ; eussiez-vous même en sa faveur les miracles les plus éclatans, sa vie infâme en effaceroit tout l'éclat, et aucun homme de bon sens ne pourroit s'y laisser tromper. Mais quels miracles nous alléguez-vous en sa faveur ? *Son voyage au ciel sur le cheval Alboruch, à qui il promet le paradis ; la lune partagée avec ses doigts*, sont des rêveries qui n'en imposent qu'au peuple ; les honnêtes gens s'en moquent ; et d'ailleurs, Mahomet lui-même reconnoît que Dieu ne lui a pas accordé le don des miracles. Quant à la doctrine, combien de contradictions et d'absurdités répandues dans son alcoran, opposées aux bonnes mœurs et à la droite raison ! *Le monde appuyé sur les cornes d'un taureau ; le ciel composé de fumée ; le soleil placé dans une fontaine d'eau chaude ; une étoile brillante qui se détache du firmament, pour renverser du haut des cieux les démons, lorsqu'ils viennent écouter ce qu'on y dit ; Salomon qui s'entretient avec des fourmis et des oiseaux ; Dieu qui jure par des abeilles, et qui jure un moment après par des vaches le contraire de ce qu'il vient de jurer ; le vin défendu dans un chapitre et permis dans un autre*, et mille autres absurdités de cette nature font assez connoître quelle est sa doctrine.

Du moins falloit-il que Dieu marquât aux hommes,

par quelques signes évidens, que Mahomet étoit envoyé de sa part; il devoit y avoir des prédictions touchant ce nouveau législateur, qui déterminassent les hommes à croire en lui. Quelles sont ces prédictions? Quel prophète a parlé de lui? Jésus-Christ lui-même, dans son évangile, reprit le derviche en m'interrompant, promet qu'il enverra l'Esprit consolateur, et ce passage doit être entendu de Mahomet; Jésus-Christ l'avoit marqué par son nom, mais vous l'avez effacé. Je lui répondis que c'étoit sans fondement que les Mahométans nous reprochoient cette falsification des écritures; qu'ils ne pouvoient assigner le temps auquel nous l'avions faite, ni montrer aucun exemplaire authentique dans lequel fût écrit le nom de Mahomet. J'ajoutai que cet Esprit que Jésus-Christ promettoit à ses Apôtres ne pouvoit pas être Mahomet, parce que cet Esprit consolateur devoit enseigner aux Apôtres et rappeler dans leur esprit, toutes les instructions que Jésus-Christ leur avoit données. Est-ce là ce qu'a fait Mahomet? Quelle opposition étrange entre ses maximes et celles de Jésus-Christ! Jésus-Christ ne parle que de douceur, que de patience, que de pauvreté, que de renoncement à soi-même; il veut qu'on porte chaque jour sa croix, qu'on haïsse sa propre chair, qu'on aime ses ennemis, qu'on prie pour eux, qu'on leur fasse du bien, qu'on étouffe jusqu'au moindre sentiment de vengeance. Mahomet enseigne-t-il ces maximes? l'alcoran, au contraire, n'inspire-t-il pas la violence, l'emportement, l'orgueil et l'amour des plaisirs? L'Esprit de vérité que Jésus-Christ promet dans ce passage, devoit recevoir de Jésus-Christ sa doctrine; c'est-à-dire, que la doctrine de Jésus-Christ et celle de Mahomet, n'auroient dû être qu'une même doctrine. Cela est-il ainsi, derviche? Rendez vous-même témoignage à la vérité. Ne sent-on pas, dans la lecture de ces deux lois, une contra-

diction et une opposition continuelles ? Il n'est pas que dans votre retraite, où vous vous occupez de la méditation des choses divines, vous n'ayez lu ces saintes maximes avec satisfaction ; mais peut-être ne vous êtes-vous pas encore avisé de faire attentivement la comparaison de ce livre divin avec l'alcoran. Ah ! faites-la, je vous en conjure, au nom de ce grand Dieu au service duquel vous avez prétendu vous consacrer, en renonçant à toutes les commodités de la vie ; et si vous le cherchez dans toute la sincérité du cœur, pourquoi ne se montreroit-il pas à vous ? C'est un Dieu plein de miséricorde. Je m'aperçus qu'il s'attendrissoit : il me dit qu'il s'en falloit peu qu'il ne fût Chrétien ; qu'il avoit toujours senti dans son cœur un extrême respect pour Jésus-Christ, et qu'il s'étoit proposé sa vie humble, simple, pauvre, pour exemple de la sienne ; qu'au reste, il feroit attention à toutes ces choses, et me prioit de trouver bon qu'il vînt encore dans quelques jours en conférer avec moi. Je lui marquai le plaisir que j'avois de le voir dans ces dispositions, et l'assurai qu'il me trouveroit toujours prêt à l'entendre.

Il y a en Perse différentes sectes de Mahométans, ou, pour mieux dire, il y a presque autant de différentes opinions en matière de religion, qu'il y a de différentes conditions. La croyance de l'artisan n'est pas celle de l'homme de lettres : le courtisan a encore la sienne qui lui est propre.

Le simple peuple suit l'alcoran à la lettre, et prétend que les mystères qu'il renferme sont trop au-dessus de l'homme pour entreprendre de les pénétrer. Cette prévention est un obstacle à leur conversion presque insurmontable ; car, quand les missionnaires leur ont montré l'absurdité de quelque point de leur croyance, ils répondent que ce sont des mystères qu'ils ne sauroient entendre, et que Dieu s'en est réservé la connoissance à lui et à son prophète.

Les gens de lettres expliquent l'alcoran ; ils en étudient l'interprétation, et aiment à disputer sur leur religion. Quand un missionnaire les a convaincus, d'ordinaire tout le fruit de sa victoire se réduit à quelques éloges et quelques marques d'estime qu'ils lui donnent: *tu as beaucoup d'esprit*, lui disent-ils ; *je voudrois que tu fusses de notre religion, elle auroit en toi un habile défenseur.*

Les gens de cour qui ont du savoir, ne m'ont jamais paru fort attachés à Mahomet et aux illusions de son alcoran : ils ne laissent pas cependant de professer le mahométisme. Les missionnaires s'insinuent plus aisément dans leur esprit que dans celui du simple peuple. Ils nous écoutent volontiers, et ils aiment à s'entretenir avec nous de religion. Ce sont eux qui nous mettent les premiers sur cette matière ; ils sont attentifs à nos raisonnemens, et ils ont assez de bonne foi pour avouer, quand on les a convaincus, qu'ils en ont senti toute la force. Tous ceux avec qui j'ai traité m'ont paru de ce caractère.

Cette curiosité et cette franchise qu'ont la plupart des Persans en matière de religion, donnent aux missionnaires qui vivent parmi eux un grand avantage. Il faut, pour les engager à entendre parler de Jésus-Christ, beaucoup de douceur et de modération ; l'emportement d'un zèle trop ardent seroit un grand obstacle, surtout s'il leur paroissoit qu'un missionnaire montrât quelque plaisir de les voir embarrassés par ses raisonnemens. Ils ne croient pas qu'un homme qui marque de la chaleur et de la passion, puisse être animé de l'esprit de Dieu. Comme ils ont eux-mêmes beaucoup de flegme, une manière trop vive les rebute. On peut leur conseiller la lecture des livres saints, qu'ils ont entre les mains : ils découvrent eux-mêmes combien les histoires qui y sont écrites, sont différentes des fables que Mahomet leur a laissées dans son alcoran. Quelques missionnaires de

notre compagnie se sont servis utilement de cette lecture pour gagner à notre sainte foi plusieurs personnes de distinction.

Je passai l'année dernière dans le Laurestan; c'est le royaume des Elamites, où Chodorlahomor régnoit du temps d'Abraham. Il confine à la seigneurie de Goulpakan, à l'orient; à la Susiane, au midi; au Tigre, à l'occident, et à la Médie inférieure, au septentrion. Courmabat, sa ville capitale, est situé au 33.e degré de latitude. Ce n'est qu'une forteresse qui n'a rien de considérable, que le palais du gouverneur et des boutiques magnifiques.

Du Laurestan, j'allai à Avignerd, ville située sur les confins de la Susiane et de la Médie; elle est bâtie en amphithéâtre, sur le déclin d'une colline : au pied de ses murailles coule la rivière de Gamasan. Son gouverneur y entretient mille cavaliers pour la garde de toute la contrée.

Enfin, après dix ans de courses et de travaux dans les différentes provinces de ce vaste empire, mes supérieurs m'appelèrent à Ispahan, capitale de toute la Perse. C'est une grande ville, qui a près de dix lieues de tour, en y comprenant ses faubourgs, mais qui n'est pas peuplée à proportion. Il y a trois couvens de religieux, quantité de jardins et de places publiques, tous très-beaux. Rien n'approche surtout de la magnificence de la cour; mais parce qu'elle ne paroît jamais mieux que lorsque le Roi assemble tous les seigneurs pour leur donner à manger dans son palais, je vous envoie la description du palais et du festin, afin que vous ayez une idée plus juste de la grandeur de ce prince.

Quoique les bâtimens de Perse n'ayent pas autant de justesse dans leur structure que ceux d'Europe, ils ont néanmoins un certain agrément qui donne de l'admiration aux Européens mêmes, et il n'y en a pas un qui ait vu le palais du roi de Perse, sans

avoir été frappé de sa beauté. Il est bâti à l'occident, dans une grande place appelée *Méidan*, c'est-à-dire *marché*. C'est une des plus belles places du monde. Sa longueur est de sept cents pas ordinaires sur trois cents de largeur; les quatre côtés sont bâtis en portiques de la même structure que les aîles de l'entrée du palais.

Les jeunes seigneurs de Perse s'exercent dans cette place à jouer au mail à cheval, à jeter la lance et à la ramasser sans quitter l'étrier, et à tirer la flèche par derrière en fuyant à toute bride, selon l'ancienne coutume des Parthes. Ils tirent au blanc de cette manière dans une assiette d'or, que l'on met au bout d'une grande perche, laquelle est dressée au milieu de la place. Le Roi, qui voit cet exercice de sa salle d'audience, donne un prix, avec l'assiette d'or, à celui qui la met à bas. Il lui envoie aussi quatre cents écus pour une collation que le Roi lui fait l'honneur d'aller prendre chez lui, et tous les seigneurs le vont féliciter sur son adresse et sur l'honneur que le Roi lui a fait.

A l'orient de cette place, vis-à-vis le palais du Roi, paroît une mosquée dont le dôme est une pièce très-hardie à cause de sa grande largeur. Les dehors de ce dôme sont peints en porcelaine; il est entouré d'un cordon blanc, large de plus de deux pieds, sur lequel paroissent de gros caractères persans. La pomme et le croissant qui sont au bout sont dorés. Son portique est de marbre, enrichi de plusieurs beaux ouvrages.

A l'extrémité de la place, du côté du midi, est la grande mosquée du Roi, élevée par Schah-Abas, le dernier des douze imans ou saints de Perse. Le portail de cette mosquée est une pièce digne de l'admiration des plus habiles architectes de l'Europe. Il est d'une hauteur extraordinaire. Le bas est d'un marbre de plusieurs couleurs, et ce cordon de marbre

règne aussi dans les portiques et dans le corps de la mosquée. Toute la façade est peinte d'azur vernissé; on y voit des feuillages et des festons dorés en demi-relief. Le couronnement du frontispice est d'un plâtre relevé en bosse, marqueté d'or, travaillé d'une manière si délicate, qu'il est difficile qu'on puisse mieux employer le plâtre. La porte est couverte de lames de vermeil doré. On entre par cette porte dans une cour fort vaste, entourée de galeries dont les colonnes sont de marbre granitelle. Les chapiteaux, la corniche et la frise de ces galeries sont azurés et dorés. Les Persans y font leurs prières après s'être purifiés dans de grands bassins de marbre qui sont au milieu de cette cour. La mosquée est à droite; on y entre par une arcade fort élevée, peinte et dorée de la même manière que les galeries. Le corps de la mosquée est fort vaste : elle a un double dôme de la même structure que celui de la belle mosquée qui est vis-à-vis du palais du Roi.

Il y a devant ces dômes deux minarets, couverts d'ouvrages de marqueterie; ce sont des espèces de petits clochers bâtis de briques, qui sont si hauts et si déliés, qu'on a de la peine à concevoir comment un si petit bâtiment peut soutenir une si grande hauteur. Ils ne contiennent qu'un escalier à vis, et si étroit, qu'à peine un homme y peut monter; le reste fait l'épaisseur de la muraille, qui ne paroît pas plus large au pied qu'à la pointe.

La galerie des musiciens est encore un des beaux ornemens de la place. Les joueurs d'instrumens du Roi s'y rassemblent trois fois par jour, à midi, au soleil couchant et à deux heures après minuit; mais les jours de fête, leur tintamarre se fait entendre le jour et la nuit; je dis tintamarre, car ils sont plus de soixante qui jouent ensemble; les uns battent des timbales, les autres de gros tambours, d'autres jouent du hautbois, et d'autres crient à pleine gorge dans

de longues trompettes, mêlant leurs cris au bruit des instrumens.

On entre dans le palais du Roi par deux magnifiques portes, entre lesquelles on a rangé un grand nombre de canons que Schah-Abas fit apporter de la ville d'Ormus, lorsqu'il l'eut prise sur les Portugais; mais ils sont si mal montés qu'on ne pourroit pas s'en servir. La porte principale s'appelle *Alla-Kassé*, c'est-à-dire, *la porte de Dieu*, parce que c'est un lieu de refuge, d'où on ne peut tirer aucun criminel sans un ordre exprès de Sa Majesté. Il y a sur cette porte un bâtiment de plusieurs étages, qui forment beaucoup de chambres; de sorte qu'en le voyant de loin, on le prendroit pour une grosse tour environnée de galeries dorées, qui règnent autour de tous les étages.

Le dernier étage forme une très-belle et très-grande salle d'audience qui commande toute la place. Le Roi y tient toujours assemblée le premier jour du printemps, pour y recevoir les étrennes des seigneurs, et pour y prendre le divertissement des jeux que les enfans de qualité célèbrent en sa présence. Cette salle est assez spacieuse pour contenir cent conviés, sans y comprendre les gentilshommes servans et les officiers de guerre qui se tiennent debout derrière ceux qui sont assis. Elle est ouverte de trois côtés. Le lambris qui est dans l'enfoncement est d'un ouvrage très-délicat; il y a beaucoup de peintures sur les murailles, mais qui auroient besoin d'un bon peintre pour les rendre régulières. Le plafond est d'un bois bien travaillé et bien doré, soutenu par douze colonnes dorées en relief, ce qui lui donne beaucoup d'éclat du côté de la place. La salle est presque carrée, et n'a pas moins de soixante pieds de longueur. Il y a au milieu un grand bassin de marbre, où, malgré la grande élévation de la salle, on fait jouer des jets-d'eau par le moyen de quelques pompes.

L'usage des festins publics est très-ancien dans la Perse, puisque le livre d'Esther fait mention de la somptuosité du banquet d'Assuérus; mais ceux qu'on fait maintenant sont plutôt des festins d'audience que des banquets de réjouissance. C'est durant ces festins que le Roi traite des affaires d'état, et qu'il donne audience aux ministres des princes étrangers. On y étale tout ce qu'il y a de plus précieux dans la maison du Roi; tout y brille: les tapis sur lesquels on s'assied sont de grand prix; les nappes sont de brocard. On sert le Roi dans un vase d'or pur, de plus de trois pieds de diamètre; le couvercle et le cadenas sous lequel la portion du Roi est renfermée, sont de la même matière, et on porte ce vase en cérémonie sur une espèce de brancard, orné de lames d'or. L'écuyer-tranchant ouvre le cadenas devant le prince; il se met à genoux, et après avoir goûté les mets, il les sert dans plusieurs plats d'or, qu'il remplit avec une cuiller et une longue fourchette d'or, qu'il porte toujours à son côté, comme les marques distinctives de sa charge. On sert au Roi le vin dans des bouteilles scellées; le grand-maître les ouvre devant lui, et il en goûte avec les mêmes cérémonies que l'écuyer qui lui a servi son plat.

Après qu'on a servi le Roi, on présente aux conviés le riz, le bouilli et le rôti dans plus de cent cinquante plats d'or, avec leurs couvercles qui pèsent deux fois autant; chaque plat n'a pas moins d'un pied et demi de diamètre. Les plats d'entremets sont d'or; et, avant que de servir en or, on a déjà servi les confitures en vaisselle d'argent et de porcelaine. Le service des confitures et des sucreries précède toujours le repas; on les sert aux conviés pendant le temps des audiences, et c'est aussi alors que le Roi fait donner du vin aux seigneurs de sa cour. Les bouteilles et les tasses dans lesquelles

on le sert, sont d'or émaillé, garnies de pierreries. On les range sur les bords du bassin de marbre, qui est au milieu de la salle, et on place aux coins de ce bassin quatre petits tonneaux d'or et quatre d'argent, qui pèsent chacun la charge d'un homme. On les met en ordre avec les bouteilles, les tasses, les cassolettes et les pots de fleurs qui sont tous d'or, ce qui fait une agréable symétrie.

On met en parade devant la salle quantité d'éléphans, de lions, de tigres, de léopards, et tous les animaux rares de la ménagerie; les chaînes et les clous avec lesquels on les attache sont d'or, et chacun de ces animaux a devant lui deux cuvettes d'or, dans l'une desquelles est sa boisson, et dans l'autre sa nourriture. Mais ce qui relève l'éclat de ce pompeux étalage, c'est le coup-d'œil magnifique que présentent dix-huit chevaux de main, rangés devant cette salle; chaque cheval vaut un trésor. Les étriers sont d'or; les brides, les devants et les derrières des selles sont d'or émaillé, garnis de pierres précieuses, aussi bien que les housses. Le harnais de l'un est garni de diamans; celui de l'autre d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de très-grosses perles et de toute sorte de joyaux de la plus grande richesse. On range quelquefois parmi ces chevaux des ânes sauvages richement enharnachés, et l'on met devant eux, comme devant chaque cheval, deux bassins d'or, où sont leur nourriture et leur boisson.

Un Espagnol se trouvant en cette cour, surpris de voir des ânes sauvages si bien parés et si richement couverts, perdit sa gravité, et ne put s'empêcher de rire. Un officier de la cour s'approcha de lui, et lui demanda fort civilement ce qui lui donnoit occasion de rire. Il répondit qu'il rioit de voir traiter avec tant de distinction des animaux qu'on traitoit avec le dernier mépris en Espagne. L'officier lui répliqua avec respect: « C'est que les ânes sont communs

» dans votre pays, et nous en faisons grand cas
» dans le nôtre, parce qu'ils y sont très-rares. »

Le Roi est assis dans l'enfoncement de la salle, les jambes pliées sur une espèce de lit couvert d'un brocard précieux. Il s'appuie sur un carreau fort riche. Les seigneurs de sa cour sont assis sur leurs talons, manière la plus respectueuse de s'asseoir devant le souverain. Les enfans du sérail sont debout dans l'enfoncement de l'alcove. Il y en a toujours deux qui donnent de l'air au Roi avec de longs éventails faits de queues de paons. Ils ont tous quelque office auprès du monarque. L'un lui sert le gobelet, l'autre le tabac, le café et le bassin pour se laver après le repas. Les principaux eunuques sont debout à côté du Roi, et les officiers-d'armes forment une ligne oblique depuis le bas de l'estrade ou du trône jusqu'aux deux premières colonnes de la salle.

Le grand-visir, qui est en même temps chancelier du royaume, est assis à la première colonne du côté gauche, qui est la place d'honneur en Perse. Le généralissime des troupes est à droite, et après lui, les ministres d'état, les kans, les ambassadeurs sont assis en lignes parallèles jusqu'au bas de la salle. Les musiciens forment une autre ligne et remplissent le côté de la salle qui est en face du trône du Roi. Leur musique et leur symphonie continue durant l'audience qui précède le repas : on le fait exprès, afin que les conviés n'entendent point ce qui se dit auprès du Roi. Les quarante maîtres-d'hôtel d'honneur, appuyés sur leurs bâtons, font un cercle devant lui, ce qui empêche aussi les conviés de voir distinctement ce qui se passe dans les audiences.

Rien de plus frappant, Monsieur, que de voir une si nombreuse assemblée de seigneurs en habits de cérémonie. Leur habillement est leste et approche fort de celui des anciens Romains. Le turban des Ottomans paroît ridicule en comparaison de celui

qu'ils portent : il est surmonté de deux aigrettes d'or, ce qui leur fait donner le nom de *têtes d'or.* Leurs vestes sont un brocard à fond d'or ou d'argent, ainsi que leurs écharpes. Leurs robes sont d'un drap écarlate, chamarré de passemens d'or, et garnies de peaux de zibelines : et tel est le goût des Persans pour la parure et la magnificence, qu'un seigneur se contentera de pain et de lait aigre pour sa nourriture, afin d'avoir de quoi se parer lui et son cheval.

Il semble que le Roi, pour mieux faire paroître l'éclat et le brillant des habits de ses officiers, veuille faire parmi eux ce que font les ombres dans un tableau ; il affecte de se vêtir d'une manière fort simple, et il n'y a que l'aigrette qu'il porte sur le côté gauche de son turban qui le distingue, par les pierreries de grand prix dont elle est ornée.

Vous voyez assez, par ce que je viens de dire, que les Persans imitent dans leurs festins la magnificence d'Assuérus ; mais ils n'imitent pas la tempérance et la modération que ce prince vouloit qu'on gardât dans les siens. On y force les grands à boire jusqu'à un excès qui a souvent des suites fâcheuses ; cependant le Roi l'ordonne par politique, car il apprend par ce moyen bien des vérités qu'il ignoreroit sans cet artifice.

Les Européens qui ont l'honneur d'être invités à ces festins, y trouvent de quoi satisfaire leur appétit, parce que ce qu'on y sert est exquis et bien apprêté ; mais ils sont fort embarrassés quand il faut manger le riz à pleine main, et déchirer le bouilli et le rôti avec les doigts ; car on n'y a ni couteaux, ni fourchettes, et pas même de serviettes. On sert des cuillers de buis, mais c'est pour une certaine liqueur composée d'eau rose, de vin cuit et de verjus, qu'on boit en mangeant le riz ; et on ne peut s'en servir pour manger, parce qu'elles sont fort larges et fort creuses, de manière qu'on n'y peut prendre

avec les lèvres que la superficie de ce qui n'est pas liquide, le reste demeurant au fond.

La modestie et la retenue des officiers sont merveilleuses, et on n'observa jamais mieux le silence dans les communautés les plus régulières de l'Europe, qu'on l'observe dans les festins du Roi de Perse. Mais la contrainte ne dure pas long-temps; car, comme on mange tout à pleines mains, le repas est si court, qu'à peine a-t-on achevé de servir les tables d'en bas, qu'on dessert celles d'en haut.

Tous les seigneurs qui ont l'honneur d'assister aux festins du roi de Perse sont obligés de l'accompagner toutes les fois qu'il monte à cheval. Il y monte souvent, pour recevoir en se promenant les requêtes de ses sujets, pour s'entretenir des affaires d'état avec son grand-visir et les autres ministres, et pour prendre le divertissement des exercices que les jeunes seigneurs de sa cour font à cheval, dans le beau cours que Schah-Abas fit planter pour embellir Ispahan. Ce cours est une allée droite et fort unie, large de plus de deux cents pieds géométriques, et longue de deux bonnes lieues de France. Il commence au déclin de la montagne de Sofa, et continue en amphithéâtre jusqu'au palais nommé *Hazar-Dgerib*, c'est-à-dire, *mille arpens*, quoique l'enclos en contienne plus de six mille. Le Roi va ordinairement se rafraîchir dans ce palais, quand il a traversé le cours à cheval avec les seigneurs de sa cour.

La marche est belle et bien réglée dans tout ce qui précède le Roi, mais il n'y a plus d'ordre quand il est passé. Les seigneurs qui le suivent n'en gardent point, et vont en confusion sans distinction de dignité. Les exempts des gardes courent à toute bride pour débarrasser le chemin par où le Roi doit passer. Les carabiniers ensuite, au nombre de quatre cents, marchent sur deux lignes aux deux côtés de l'allée; ils ont chacun une banderolle de taffetas rouge sur leurs

leurs carabines. Les colonels et officiers suivent à cheval, la carabine derrière l'épaule, comme les Arabes; et après eux, ceux qui portent les armes du Roi. L'un a son arquebuse, l'autre a son épée; celui-ci a son carquois, celui-là sa massue, ou autres armes de cette nature. Le grand-maître de la maison, le grand-maître de la garde-robe, le grand-écuyer et le grand-écuyer-tranchant marchent avec leurs officiers. On mène après eux plusieurs chevaux de main, richement enharnachés. Les officiers des sophis suivent avec les huissiers du palais, armés de leurs haches, et après eux l'introducteur des ambassadeurs. Les quarante maîtres-d'hôtel d'honneur précèdent le grand-maître des cérémonies, qui va seul pour empêcher qu'on n'embarrasse la marche. Les pages ou enfans du sérail le suivent, tous bien montés. Le porte-parasol et celui qui prépare le tabac pour le Roi, sont derrière ces pages, pour les leur donner, en cas que le Roi veuille s'en servir en chemin. Le premier eunuque précède le Roi immédiatement; il marche au milieu des valets-de-pied, qui sont au nombre de douze. Sa Majesté permet communément à quelques-uns de ses ministres de l'entretenir dans la route. Les autres seigneurs suivent en foule et sans ordre.

Le Roi est accompagné de la même manière quand il va à la chasse; mais quand il y va pour en donner le divertissement à la Reine, aux princesses et aux dames du sérail, il prend le devant, escorté de quelques eunuques. On a soin auparavant d'ordonner aux habitans des faubourgs et des environs de quitter leurs maisons, et de se retirer des lieux par où le Roi doit passer avec le sérail. Les carabiniers gardent les avenues à une demi-lieue du passage. Les eunuques subalternes observent si la curiosité n'oblige pas les carabiniers de s'approcher pour regarder; et les eunuques en dignité règlent la marche des dames

qui sont toutes à cheval. On ne fait point de quartier aux hommes et aux garçons qui ont passé sept ans, quand on les surprend dans les rues qui sont gardées. Pour les femmes, on leur laisse la liberté d'aller voir cette marche, et c'est d'elles qu'on en apprend l'ordre et les particularités.

Le Roi est toujours précédé d'un double équipage, afin qu'il puisse en changer et que tout soit prêt quand il arrive. Ses pavillons et ceux des dames sont grands, riches et éclatans. Ils sont d'un beau drap de soie enrichi de broderies d'or et d'argent; ils sont si vastes, qu'il y a au-dedans des bains, des bassins d'eau et des jardins de fleurs portatifs. Les appartemens des dames, sous ces pavillons, sont aussi impénétrables aux yeux des hommes, que les murs du sérail.

Les seigneurs se mettent en marche pour la chasse dès qu'on leur a donné avis que le Roi a pris son logement. Le grand-visir, les autres ministres et les kans font la garde toute la nuit autour de la tente du Roi. Ils se relèvent les uns les autres, et à mesure qu'ils arrivent, l'huissier de la chambre crie qu'un tel seigneur, qu'il ne nomme que par la charge dont il est revêtu, est arrivé. Il faut qu'un grand seigneur soit bien malade pour être dispensé de cette garde. Les eunuques la font avec la même exactitude dans le quartier des dames.

Ces seigneurs n'ont guère le temps de reposer; car à peine le jour commence-t-il à paroître, qu'il faut qu'ils battent la campagne pour rassembler le gibier dans l'endroit où le Roi leur a dit qu'il conduiroit les dames. Ce sont de véritables Amazones. Elles savent manier un cheval avec autant d'adresse que les meilleurs écuyers. Elles courent le cerf et le percent de leurs dards avec une dextérité admirable. Elles suivent le Roi, l'oiseau sur le poing, le lâchent quand le Roi le leur ordonne, et courent après à

toute bride quand il s'écarte. Pour le rappeler, elles battent avec l'extrémité de la bride, un petit tambour qui est à l'arçon de la selle : si l'oiseau attrape la proie, elles la viennent montrer au Roi. Si ce sont des grues, le Roi en fait tirer les plumes, et les distribue aux dames, qui en font des panaches, qu'elles mettent sur leurs coiffures. J'omets plusieurs autres particularités touchant la chasse du Roi et celle des seigneurs de sa cour, soit pour éviter les redites, soit pour vous épargner l'inutilité des petits détails. Je passe à la manière dont la justice est administrée en Perse, article sur lequel vous m'avez demandé des éclaircissemens.

Les Persans n'ont d'autre code de lois que l'interprétation de l'alcoran. Ils ont trois sortes de tribunaux : le criminel, qu'ils appellent *Ourf;* le civil, qu'ils appellent *Cheher;* et le légal, qu'ils appellent *Divan-Ali*, c'est-à-dire, le *tribunal souverain*. Le chef du tribunal criminel d'Ispahan et de tous les autres tribunaux du royaume, l'est aussi de la justice civile. On l'appelle *Divan-Beghi;* il a pour exécuteur de ses sentences un *deroga* qui sert de geolier, et qui juge les petites causes criminelles. Les kans sont aussi les chefs de cette justice dans leurs provinces, avec cette différence que les causes dont ils connoissent peuvent s'évoquer au tribunal du divan-beghi. Le jugement des crimes de lèse-Majesté se fait dans l'intérieur de la maison du Roi, sans la participation du divan-beghi et sans celle du conseil. Il ne condamne pas même un criminel, quel qu'il soit, sans faire connoître son crime au Roi, à qui il fait part de la décision du *Sadre*, qui détermine le genre du châtiment selon les lois prescrites par les imans. La manière dont il procède est assez semblable à celle d'Europe, c'est-à-dire, qu'on procède par preuves, par confrontation de témoins et par questions. Il y a deux sortes de ques-

tions : la question ordinaire et la question extraordinaire. La question ordinaire consiste en des bastonnades qui se donnent en pleine audience. Dans la question extraordinaire, on coupe avec des rasoirs le dessous des talons. On met ensuite du sel dans les incisions, après quoi l'on donne la bastonnade au criminel. Quelquefois on lui arrache les ongles des pieds : quelquefois on l'attache à quatre pieux par les mains et par les pieds, et on lui applique un fer rouge sur les parties du corps les plus charnues. Si le coupable avoue les crimes dont il est accusé, on procède à sa condamnation, et on l'abandonne à la partie intéressée ; s'il ne confesse pas son crime, l'adverse partie doit payer le prix du sang de l'accusé, et ce prix se détermine selon son rang et sa qualité.

Je dois vous faire remarquer que l'on ne procède contre les meurtriers, qu'à la requête de la partie intéressée ; ainsi un enfant dont on a tué le père, est en droit de poursuivre l'assassin, ou de composer avec lui, sans que la justice puisse s'y opposer. Quand la partie ne veut point composer, et qu'elle a prouvé l'assassinat, le juge détermine le genre de supplice, et remet le criminel entre les mains de sa partie, pour en tirer sang pour sang ; en même temps il lui met un poignard à la main. On ne donne rien à la partie intéressée des biens du criminel confisqués ; la justice consomme tout ; d'où il arrive que les exécutions sont très-rares, les parens du mort aimant mieux composer que de tout perdre. Cependant les compositions n'ont pas toujours lieu ; car lorsqu'il s'agit d'un enfant qui a maltraité son père ou sa mère, les juges sont inexorables. S'il est convaincu de les avoir insultés, on lui coupe la langue, et s'il est convaincu de les avoir battus, on lui coupe le bras.

Le Roi députe souvent le divan-beghi pour assister aux exécutions, ou nomme un des plus grands sei-

gneurs de la cour pour y tenir sa place. Un Arménien catholique ayant été trouvé dans le chemin où le Roi devoit passer avec ses femmes, fut condamné à avoir la tête coupée. Le Roi députa le couleragasi, qui est la troisième personne de l'état, pour assister à son supplice, et pour lui offrir sa grâce, s'il vouloit renoncer au christianisme et se faire Mahométan. Ce généreux confesseur de Jésus-Christ tint ferme, et voyant qu'on différoit de le faire mourir : *Ne vous attendez pas*, dit-il à ce seigneur avec un courage digne d'un martyr des premiers siècles de l'Eglise, *que j'aie la lâcheté d'abandonner Jésus-Christ qui est la vérité même, pour embrasser la secte d'un imposteur*. Sa foi fut récompensée : on lui trancha la tête; et son corps eût été abandonné aux chiens, si un de nos zélés missionnaires n'eût pris soin de le faire enlever secrètement, et de le faire inhumer dans le cimetière des Français.

Les Persans n'ont pas de supplices déterminés pour les différens crimes; tantôt ils se servent du gibet, et c'est d'une manière cruelle; ils suspendent le coupable par la gorge à un crochet de fer, et l'y laissent jusqu'à ce qu'il expire; tantôt ils attachent le criminel sur le dos d'un chameau, la tête en bas, et lui ouvrent le ventre; ils le promènent ensuite par toute la ville. Le supplice des voleurs est toujours le même : on les jette dans une fosse remplie de chaux, et on les y laisse mourir dans les plus cruelles douleurs. L'empalement et le feu ne sont guère en usage chez eux, non plus que la roue; mais ils ont un supplice beaucoup plus affreux, qui consiste à étendre le patient sur une planche, et à lui hacher toutes les parties du corps.

Les lieutenans des gouverneurs n'ont pas le pouvoir de juger à mort, à moins qu'ils n'en aient reçu la permission du Roi; cependant les dérogas peuvent faire couper le nez, les oreilles et les jarrets aux

bouchers et aux boulangers, quand le lieutenant de police les a convaincus d'avoir vendu trop cher, ou d'avoir employé une fausse mesure. Mais personne, excepté les kans, quelques sultans et quelques dérogas privilégiés, ne peut condamner à mort, ce qui occasione de grands désordres ; car les voleurs pillent et désolent les provinces où ils savent que personne n'a le pouvoir de les faire mourir.

Le divan-beghi est chef de la justice civile, et partage cet emploi avec les quatre premiers pontifes du royaume. Il n'y a, dans cette justice, ni huissiers, ni procureurs, ni avocats; chacun expose sa cause au juge, dans une requête, plaide lui-même, et défend ses droits. Les audiences sont pour l'ordinaire fort tumultueuses : on n'y observe aucun ordre, et celui qui parle le plus haut, gagne presque toujours son procès. Personne n'est condamné par défaut; de sorte que la partie qui a tort se sauve toujours, pour se ménager une composition avantageuse.

Les lois de l'alcoran, sur lesquelles on règle les jugemens, sont sujettes à de grands inconvéniens : un homme, par exemple, qui prête, est souvent en danger de perdre ce qu'il a prêté. Si le débiteur est de bonne foi, et que cependant il soit insolvable, son créancier ne peut l'inquiéter; il est même obligé de lui accorder un terme pour le payement : le temps expiré, le juge prend un sur dix pour ses droits, sur la somme qu'il adjuge; de manière que celui qui est fondé en raison paye les dépens. Quoique l'usure soit défendue dans l'alcoran, cependant les Indiens et les Arméniens ne laissent pas de la pratiquer. Si, par exemple, ils prêtent six cents livres à un an de terme, ils calculent ce qu'ils peuvent en tirer d'intérêt par an, qui est pour le moins huit pour cent, et font mettre d'avance, dans l'obligation, l'intérêt sur le principal. Cette subtilité n'est pas d'une grande

ressource, si le débiteur est de mauvaise foi; car, au bout du terme prescrit, il pourra nier d'avoir reçu la somme entière, et en offrant de remettre trois cents livres, il fera perdre au créancier, outre la moitié du principal, huit écus d'intérêt, dix écus pour les droits du juge et tous les frais de justice.

Le juge souverain du tribunal de religion est le sarre-karsa, qui est le premier pontife de Perse. Les modarés, qui sont comme les évêques du pays, sont à la tête des tribunaux de province, mais on peut appeler de leur jugement au tribunal du Sadre. Ce tribunal ressemble assez au sanhédrin des Juifs. C'est là que l'impiété et la perfidie de concert, adjugent la couronne du martyre aux Chrétiens qui refusent d'embrasser la loi de Mahomet; et c'est là que les plus grands scélérats se dérobent à la mort et aux supplices dus à leurs crimes, en abandonnant lâchement le parti de Jésus-Christ : car il n'y a pas de forfait que l'on ne pardonne à un Chrétien, s'il veut renoncer à sa religion. Les moullas, ou prêtres mahométans, sont aussi jugés à ce tribunal. Les difficultés qui naissent au sujet des mariages et des répudiations, y sont décidées. Enfin, c'est dans ce tribunal que s'exécute la loi qui adjuge tous les biens d'une famille chrétienne à celui des enfans qui renie Jésus-Christ pour se faire mahométan; les autres ne pouvant rien prétendre à l'héritage paternel, s'ils n'imitent sa perfidie, ce qui entraîne des familles entières dans l'infidélité.

J'ai déjà observé, Monsieur, que les Persans ne sont point d'accord entre eux sur les points de leur religion; ils le sont encore moins avec les Mahométans des autres états de l'Asie. La contestation principale est au sujet du successeur de Mahomet. Les Persans soutiennent que c'est Ali, les Ottomans au contraire prétendent que c'est Omar. L'interprétation de l'alcoran, qu'ils ont faite de part et

d'autre, est tout à fait contraire; et parce que cette interprétation leur tient lieu de code où sont renfermées leurs lois, et de cérémonial où sont écrits les usages qui concernent la religion, il s'ensuit que leur manière de juger et leurs cérémonies sont tout à fait différentes. Les Ottomans ont un attachement superstitieux à la couleur verte, consacrée à leur faux prophète. Ils condamnent à la mort un Chrétien qui est convaincu de s'en être servi. Les Persans se moquent de cette superstition. J'ai ouï dire qu'Amurat ayant envoyé un ambassadeur à Scha-Abas, pour se plaindre de ce qu'il abandonnoit cette couleur à la profanation des Chrétiens, celui-ci lui répondit: *J'empêcherai que cette couleur ne soit profanée par les Chrétiens, quand Amurat aura empêché que la verdure des prairies ne soit profanée par les animaux qui y paissent.*

Vous n'ignorez pas que c'est à la Mecque que les Ottomans vont en pélerinage; les Persans vont à Masched, ce qui rend cette ville une des plus riches de la Perse. Scha-Abas-le-Grand, qui régnoit au commencement du siècle passé, voulant empêcher ses sujets d'emporter l'argent de son royaume chez les Ottomans, et les détourner du pélerinage de la Mecque, imagina de leur inspirer de la dévotion pour Imam-Reza, l'un des douze saints de Perse, dont le tombeau est à Masched. Il rendit ce lieu célèbre par un grand nombre de faux miracles; des gens apostés, feignant d'être aveugles, ouvroient les yeux aux approches du tombeau de Reza, et crioient aussitôt miracle. Cette imposture y attira une foule de monde si prodigieuse, que les plus grands seigneurs de Perse se sont fait depuis un honneur d'être inhumés dans la mosquée de Masched, et y ont envoyé les plus riches présens.

La religion mahométane n'est pas la seule religion qui soit suivie en Perse; il y a encore aujour-

d'hui beaucoup de ces anciens Persans qui n'ont pas voulu quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet; mais ils n'ont plus rien de la politesse, du savoir et de la bravoure de leurs ancêtres; ils gémissent dans une dure servitude, et sont pour la plupart laboureurs, jardiniers ou portefaix. On les emploie souvent aux travaux publics les plus vils et les plus pénibles. L'esclavage les rend timides, simples, ignorans et grossiers dans leurs manières. Ils ont retenu l'ancien idiome persan, et ils l'écrivent avec les mêmes caractères que les anciens. Cette langue est entièrement différente de celle des Persans modernes; mais peu de personnes parmi eux la savent lire et écrire. Les objets de leur croyance sont contenus dans des livres que leurs mages ou leurs prêtres leur lisent en certains temps. Ces livres ne contiennent que des fables ou des traditions superstitieuses; toute leur habileté consiste à les bien cacher, et ils se font un point de religion de ne les montrer à personne : on ne sait, des mystères de ces anciens Persans, que ce qu'on en peut apprendre de leurs mages, qui ne sont guère plus éclairés qu'eux.

Les Persans modernes les appellent *Gavres*, c'est-à-dire, idolâtres, et ils les traitent plus durement qu'ils ne traitent les Juifs. Ils les accusent d'adorer le soleil et le feu; quelque soin cependant que j'aie pris pour m'en instruire, je n'ai pu découvrir exactement ce qui en est. Lorsqu'on leur demande pourquoi ils se prosternent devant le soleil, ils répondent qu'ils lui rendent leurs hommages, comme à la créature, après l'homme, la plus parfaite que Dieu ait tirée du néant. Au reste, ce salut qu'ils donnent au soleil levant n'est pas une cérémonie qui leur soit particulière; les Persans modernes le saluent également par une révérence profonde, et les Arméniens mêmes le font par plusieurs signes de croix. Les

Gavres croient le feu digne de leur respect, comme étant le plus pur des élémens. Le soin qu'ils prennent de l'entretenir va jusqu'au scrupule et à la superstition. Ils n'osent en exciter la flamme de peur de le souiller, et se croiroient eux-mêmes souillés s'ils faisoient tomber quelque ordure sur le bois qui l'entretient. Ils n'observent pas la circoncision ; ils se contentent de faire présenter par leurs mages leurs enfans au soleil et devant le feu, et les croient sanctifiés par cette cérémonie.

Ils croient un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil ; le bonheur des saints, selon eux, consiste à voir sa lumière, dans laquelle ils voient Dieu par réflexion comme dans un miroir. Mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur, que trois jours après la mort ; c'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau des morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent ni de la faim ni de la soif. Les gens pauvres de la secte de Mahomet, et à leur défaut les oiseaux et les chiens, profitent de cette superstition. Ils croient un enfer, et se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de serpens et de toutes sortes d'animaux carnassiers, mais surtout de corbeaux et de grenouilles, espèces d'animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion. Ils appellent les corbeaux messagers du démon, et les grenouilles musiciennes des damnés.

Leur manière d'examiner quel sera leur sort dans l'autre vie, m'a paru assez singulière. Ils emportent les cadavres hors de la ville, et les dressent contre une muraille, la face tournée vers l'orient. Les mages et les parens du mort se tiennent à l'écart pour considérer sur quelle partie les corbeaux se jettent d'abord. Si ces oiseaux, qui commencent ordinairement par les yeux du cadavre, leur mangent l'œil droit, c'est une marque de prédestination ; si

c'est l'œil gauche, c'est un signe que l'âme du défunt n'est, ni assez pure pour entrer dans la sphère du soleil, ni assez impure pour être jetée dans la prison obscure de l'enfer; elle doit demeurer quelque temps dans la moyenne région de l'air, pour y souffrir le froid, et passer de là dans la sphère du feu pour y être purifiée. Si les corbeaux mangent les deux yeux, les mages déclarent que le mort est damné, parce que n'ayant plus d'yeux, il ne peut plus voir le soleil.

Les Gavres ont des saints qu'ils révèrent, et prétendent que pour le devenir, il faut travailler à purifier les élémens, labourer la terre, cultiver les jardins, purger l'eau des insectes et entretenir le feu. Ils s'occupent de tout cela par principe de religion, et sont dans l'usage de laisser par leur testament une somme, à condition que l'héritier exterminera ou fera exterminer un certain nombre de grenouilles, de crapauds, de serpens et autres reptiles. Zoroastre est le saint pour lequel ils ont le plus de vénération. Ce fameux astrologue est le premier qui ait enseigné l'astronomie aux anciens mages de Perse, et c'est peut-être de lui que les Persans ont appris à révérer le soleil. Cependant les Gavres protestent qu'ils ne reconnoissent dans cet astre que l'image d'un seul Dieu, quoique leurs histoires attestent le contraire. Leur fête principale s'appelle *Neurus*, qui veux dire *Jour nouveau*. Elle se célèbre le premier jour du printemps, au moment où le soleil entre dans le signe du belier, et elle dure huit jours, qu'on emploie en danses, en jeux et en divertissemens. Les Persans modernes ont conservé cette fête.

Il semble que les Gavres sont actuellement moins éloignés du christianisme que les Persans mahométans; leurs mœurs sont beaucoup plus pures. La raison m'en paroît très-simple; ils naissent et sont

élevés dans le sein de la pauvreté, ce qui fait que nos missionnaires peuvent leur faire goûter plus facilement les vérités de l'évangile, et les gagner à Jésus-Christ.

De retour à Hamadan, j'eus la consolation d'apprendre que le père Zerilli, ce fidèle coopérateur de mes travaux, venoit de convertir à la foi un de leurs principaux mages. Cette conversion me remplit de la joie la plus douce, et m'affermit dans l'espérance que Dieu béniroit enfin notre chère mission. Je vous conjure, Monsieur, de joindre vos prières aux nôtres, et d'intéresser, en faveur de tant d'âmes qui gémissent dans l'esclavage du démon, les personnes pieuses qui secondent si efficacement votre zèle et la générosité de vos intentions. Je suis, etc.

RELATION

HISTORIQUE (1)

Des révolutions de Perse, sous Thamas-Koulikan, jusqu'à son expédition dans les Indes; tirée de différentes lettres écrites de Perse par des missionnaires Jésuites.

LES Aghuans, ces fameux rebelles qui ont assujetti et désolé pendant huit ans les principales provinces du royaume de Perse, s'étoient fait une réputation qu'ils ne méritoient guère : le nombre de leurs troupes ne montoit qu'à trente mille hommes, et leur valeur étoit médiocre. Ils ne se rendirent

(1) Cette relation commence à peu près où finit l'histoire de la révolution de Perse, imprimée chez Briasson en l'année 1728.

Tom. 2. page 476.



TAMAS KOULIKAN ROI DE PERSE
Tué à Cotchan, le 20 Juin 1747.

Porlier sculp.

redoutables que par leur cruauté, massacrant impitoyablement tous les Persans de quelque autorité, qui pouvoient leur donner le plus léger ombrage.

Ces barbares, que la fortune sembloit conduire par la main, s'imaginèrent qu'après avoit pris Ispahan, renversé Schah-Hussein de son trône, conquis la plus grande partie du royaume, et battu les troupes des Turcs, il n'y avoit plus de puissance au monde qui pût les abattre. La paix que le Grand-Seigneur fit ensuite avec eux, et l'ambassade qu'il leur envoya pour reconnoître leur chef Aszraff, les enfla tellement d'orgueil, qu'ils s'estimoient les plus grands hommes de la terre, en sorte qu'ils ne regardoient plus Schah-Thamas, dont ils avoient détrôné le père que comme un foible ennemi, qu'ils écraseroient, s'il osoit se montrer, l'appelant par mépris *Seksadé*, qui veut dire *fils de chien*, au lieu de *Schachzadé*, qui signifie *fils de roi*.

Il est vrai qu'ils furent déconcertés par les manières brusques et peu civiles des Moscovites, qui, non contens de refuser le titre de roi à leur chef, avec trois cents hommes seulement, défirent cinq ou six mille de ces rebelles : mais le général qui commandoit dans la province de Guilan, leur ayant accordé une espèce de trève et réglé certaines limites, jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres plus précis de sa cour, ils se rassurèrent entièrement de ce côté-là, d'où ils croyoient n'avoir plus rien à craindre. Dès-lors Aszraff commença à se donner les airs de grand prince, et ne faisoit plus la guerre que par ses généraux. C'est ainsi que le château d'Yest fut soumis après un an et demi de siége. Cette place n'auroit tenu en Europe qu'autant de temps qu'il en auroit fallu pour la disposition de l'attaque ; mais ces sortes de guerriers n'ont pas encore appris à enlever l'épée à la main le plus petit retranchement. L'officier qui la défendoit ne se rendit que

vaincu par la famine; et malgré les promesses données par serment sur l'alcoran, qu'il ne seroit fait aucun mal ni à lui ni aux siens, ce brave officier fut cruellement mis à mort, et la garnison passée au fil de l'épée.

C'est de la même sorte qu'ils s'ouvrirent le chemin depuis Ispahan jusqu'à Benderabassy, en trompant Sayed-Amedkan qui le tenoit fermé de côté et d'autre. C'étoit un prince du sang royal du côté des femmes, brave et bien fait. Il s'étoit révolté contre Schah-Thamas dès le commencement des troubles, et avoit pris le titre de roi dans le Kirmań. Son armée n'étoit composée que de gens ramassés et sans discipline; il s'en vit abandonné dans les actions décisives, de sorte qu'étant réduit à deux ou trois cents hommes peu capables de le soutenir, il aima mieux se livrer à ces barbares sur leur parole, qu'implorer la clémence de son roi légitime : aussi eut-il le même sort que les autres; on ne lui garda pas mieux la parole qu'on lui avoit donnée; son infidélité lui coûta la tête, qu'on lui trancha irrémissiblement. Plusieurs villes sans défense se rendirent en même temps à l'usurpateur, et tout lui fut soumis jusqu'à Benderabassy.

Ces prospérités le rendirent encore plus fier et plus présomptueux : il ne daignoit plus paroître en campagne à la tête de ses troupes : il se livroit à toutes les délices de la capitale, faisoit bâtir des maisons de plaisance, alloit à la chasse avec un pompeux cortége, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, et se comportoit comme si le trône sur lequel il s'étoit assis, eût été tellement affermi, que nulle puissance ne fût en état de l'ébranler.

Les seigneurs et les grands officiers de nouvelle création qu'il avoit à sa suite, se furent bientôt formés sur la conduite de leur chef; on eût dit qu'ils avoient tout-à-fait oublié le vil emploi de chame-

liers, ou la condition d'esclaves dans laquelle ils étoient nés. Les richesses immenses dont ils avoient dépouillé les Persans, la beauté des femmes et des filles qu'ils leur avoient enlevées et dont chacun d'eux avoit un grand nombre, les superbes palais qu'ils habitoient, les habits somptueux dont ils se couvroient, la bonne chère à laquelle ils se livroient: tout cela joint ensemble, et comparé avec la bassesse et la pauvreté de l'état d'où ils étoient sortis, leur établissoit dans cette vie, de leur propre aveu, un paradis tel que Mahomet le promet dans son alcoran.

Tandis qu'Aszraff tranchoit ainsi du grand monarque, Schah-Thamas, de son côté, travailloit au rétablissement de ses affaires. Le bonheur qu'il eut de se sauver d'Ispahan durant le siége, avec une simple escorte de cinq cents hommes, quoique les Aghuans eussent été avertis par les Arméniens du jour et de l'heure de sa sortie; la préférence que lui avoit donnée Schah-Hussein son père sur ses deux aînés, pour le faire succéder au trône; sa bonne fortune qui le préserva du piège qu'Aszraff lui avoit tendu à Tehran, où il prétendoit l'envelopper sous prétexte de venir lui rendre hommage, et de lui rendre la couronne que Mahmoud lui avoit enlevée: tous ces événemens sembloient promettre qu'il ne seroit pas long-temps sans remonter sur le trône de ses pères.

Ce prince, élevé comme le sont ordinairement les fils des rois de Perse, n'avoit rien vu, lorsqu'il sortit d'Ispahan, que l'intérieur du sérail, des femmes et des eunuques. Il trouva un dérangement affreux dans le royaume; pas un gouverneur qui eût le nombre de troupes que sa charge l'obligeoit d'entretenir; les finances épuisées et mal réglées; des ennemis de tous côtés, et une foule de flatteurs qui l'environnoient, et qui n'avoient en vue que leur intérêt propre, sans penser le moins du monde aux besoins

de l'état. Il ne laissa pas pourtant de lever des troupes, et il eut plusieurs combats à soutenir avec les Osmanlus, les Moscovites, les Géorgiens et d'autres rebelles; mais ce fut presque toujours avec du désavantage, quoiqu'il combattît à la tête de ses plus braves soldats. Enfin, ne pouvant résister à tant d'ennemis à la fois, il fut obligé d'abandonner la partie. Les Osmanlus lui enlevèrent tout le pays qui est depuis Erivan jusqu'à Tauris, et de là jusqu'à Hamadan; les Moscovites s'emparèrent du Guilan: c'est la plus riche province de Perse, celle qui fournit les soieries. Les Aghnans-Afdalis, autres rebelles, se rendirent maîtres d'Herac et de Maschchat dans le Khorassan; les Géorgiens secouèrent le joug, et cet infortuné prince se trouva tout d'un coup réduit à la seule province du Mazandéran, à une partie du Schirvan, et à une autre partie du Khorassan.

Tant de malheurs capables d'abattre un prince moins courageux que Schah-Thamas, ne servirent qu'à le corriger de quelques vices auxquels il étoit sujet; et lorsque ses affaires étoient le plus désespérées, il s'éleva parmi ses officiers de guerre un brave Persan destiné à les rétablir. Il se nommoit Thamas-Koulikan. Il étoit âgé de quarante ans, et dès sa plus tendre jeunesse il avoit exercé la profession des armes, et s'étoit toujours distingué par son courage et ses autres vertus militaires: d'ailleurs, homme d'esprit, franc et sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, et punissant de mort les lâches qui fuyoient lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime et l'affection de son roi, par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zèle, de son courage et de sa fidélité.

Quand Koulikan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes grâces de son prince, il lui fit discerner les flatteurs et les traîtres de ceux qui lui étoient véritablement attachés. Il l'engagea à châtier les

les uns et à éloigner les autres ; il sut même adroitement lui insinuer, ce qui est difficile à l'égard des princes, qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui ternissoient l'éclat de ses grandes qualités, et qui seroient un obstacle aux bénédictions que Dieu voudroit répandre sur ses entreprises. Le Roi écouta ses conseils ; il les goûta, les suivit, et ses affaires si fort délabrées commencèrent dès-lors à changer de face.

L'armée royale n'étoit pas fort nombreuse, mais elle étoit bien payée et bien disciplinée. Les principaux officiers et la plupart des subalternes étoient du choix de Koulikan, qui connoissoit leur expérience et leur courage : c'est avec cette armée qu'en l'année 1729, Schah-Thamas avoit gagné trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Herac et Maschchat, et soumis tous les rebelles du Khorassan et des environs. Dans ces expéditions, on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva les armes à la main ; mais on pardonna à ceux qui les mirent bas, et qui implorèrent la clémence du Roi, à condition néanmoins qu'ils serviroient dans l'armée, et que leurs chefs donneroient leurs parens en ôtages, comme autant de garans de leur fidélité.

Tout étant pacifié de ce côté-là, on songea à détruire les Aghuans. Le Roi fit marcher son armée de leur côté, quoiqu'il n'eût pas dessein de rien entreprendre du reste de la campagne. Son intention étoit de donner à ses troupes leurs quartiers d'hiver sur les frontières, afin qu'elles fussent à portée d'agir dès le commencement du printemps.

Aszraff informé des victoires que le Roi avoit remportées, et de la marche de son armée, se douta bien qu'il venoit l'attaquer : il rassembla ses troupes qui étoient dispersées de côté et d'autre, et dès le commencement du mois d'août il se mit en campagne avec toutes ses forces, ne laissant dans Ispahan que

deux ou trois cents hommes, qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans : car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes. Il avoit pris la même précaution à Cachan, à Kom, à Casbin, à Tehran, et dans plusieurs autres villes, où il ne laissa que les vieillards, les femmes et les enfans.

Les Aghuans firent paroître une grande joie de ce que le Sekzadé (car c'est ainsi que parmi eux ils nommoient le Roi) leur épargnoit la peine de l'aller chercher dans le Mazanderan. Le moindre exploit dont ils se flattoient, c'étoit de le faire prisonnier; les plus raisonnables avoient compassion de cette pauvre brebis, qui venoit d'elle-même se jeter dans la gueule du loup. Ils partent donc remplis de ces belles idées. Schah-Thamas, de son côté, qui brûloit d'impatience d'en venir aux mains avec ces rebelles, et qui n'avoit consenti qu'à regret à terminer de si bonne heure la dernière campagne, fut ravi d'apprendre leur résolution, et se disposa à les bien recevoir. Cependant il n'avançoit pas, et même il affectoit de montrer quelque crainte, afin d'attirer Aszraff le plus avant qu'il pourroit.

Le chef des rebelles, qui n'avoit jamais vu les Persans tenir pied ferme en sa présence, s'avança avec toute la confiance d'un homme qui se croit déjà vainqueur. Les armées se joignirent à Damguan, petite ville sur les frontières du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse : les Persans, animés par la présence de leur Roi, la soutinrent sans s'ébranler. Cette fermeté étonna Aszraff. Il pratiqua ce qui lui avoit déjà réussi dans un combat contre les Turcs, et ce qui lui avoit procuré la victoire; il fit deux détachemens de deux ou trois mille hommes commandés chacun par deux de ses plus grands capitaines, avec ordre de prendre un détour, et de venir attaquer l'ennemi en queue et en flanc. Ils

trouvèrent partout le même ordre et la même résistance; ces détachemens furent repoussés et défaits. Le corps d'armée où Aszraff commandoit en personne, commença à s'ébranler ; les Persans redoublèrent leur feu, et après une décharge bien mesurée de toute leur artillerie, ils se jetèrent sur les rebelles, qui prirent aussitôt la fuite, abandonnèrent leurs canons et leurs équipages, et se sauvèrent de si bonne grâce, qu'en vingt-quatre heures ils firent sept journées ordinaires de chemin, et vinrent jusqu'à Tehran, où ils se reposèrent un jour entier ; après quoi doublant toujours leurs journées, ils continuèrent leur marche jusqu'à Ispahan.

Leur entrée fut assez paisible ; mais le lendemain Aszraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le château avec leurs biens et leurs familles. Ce château n'est autre chose qu'une enceinte de murailles de terre, avec des tours à douze pas de distance l'une de l'autre, laquelle renferme la vieille citadelle, la grande place et la maison du Roi. Cette enceinte, qui est l'ouvrage d'Aszraff quand il fut déclaré Roi, a une bonne lieue de circuit. On ne sauroit décrire avec quelle précipitation, quel tumulte et quelle confusion ces rebelles s'y retirèrent ; ils en chassèrent tous les Persans, pillant, ravageant et brûlant tout ce qui leur appartenoit, et comme les plus riches boutiques se trouvoient dans cette enceinte, on peut juger de la grandeur des pertes que fit alors cette ville infortunée.

Aussitôt que les rebelles eurent mis à couvert leurs biens et leurs familles, ils rentrèrent en campagne, et allèrent établir leur camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan, près d'un village nommé Mochakor. Cependant l'armée royale avançoit à journées réglées ; Thamas-Koulikan faisant réflexion que dans les batailles précédentes le Roi s'exposoit trop, et qu'on avoit autant de peine à modérer l'impétuosité

de son courage qu'à vaincre les ennemis, représenta vivement à ce prince, que sa présence n'étant plus nécessaire pour animer les troupes, il devoit demeurer à quelque distance du combat, parce que s'il lui arrivoit quelque malheur, il entraîneroit infailliblement la perte de l'armée. Le Roi se rendit, quoiqu'avec peine, à ses fortes instances, et il resta à Tehran avec un corps de réserve de neuf à dix mille hommes.

Thamas-Koulikan ayant reçu un plein pouvoir de son prince, continua sa marche sans aucun obstacle. Comme les rebelles avoient abandonné tout le pays, depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, les villageois venoient de tous côtés en foule au-devant de l'armée, et apportoient d'eux-mêmes tous les rafraîchissemens dont elle avoit besoin; les villes la recevoient à bras ouverts; et généralement tous les peuples témoignoient la joie qu'ils avoient de leur heureuse délivrance, par le bon accueil qu'ils faisoient à leurs libérateurs.

Enfin, les deux armées se trouvèrent en présence le 13 de novembre à huit heures du matin; les rebelles avoient eu tout le temps de se poster avec avantage; leurs batteries étoient bien retranchées et bien soutenues, et Aszraff se flattoit de recouvrer, par une pleine et entière victoire, tout le pays qu'il avoit été forcé d'abandonner. Le général persan, qui méprisoit son ennemi, ne daigna pas seulement se servir de son canon; après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie, et sans tirer un seul coup, jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie, où il fit à bout portant la première et l'unique décharge : car les rebelles épouvantés de cette fière manœuvre, prirent aussitôt la fuite, et se sauvèrent à Ispahan, où les fuyards les plus pressés commencèrent d'arriver à trois heures après midi, publiant

partout que les Persans avoient été battus. Mais une heure après on fut détrompé par les cris et les lamentations des femmes et des enfans, que l'on entendoit dans le château. Aszraff, qui, par honneur, ne fuyoit pas si vîte, n'y entra que pendant la nuit.

Le bruit de cette défaite courut bientôt la ville, et on s'attendoit à un massacre général dont ces furieux l'avoient menacée, au cas qu'il leur arrivât quelque disgrâce; c'est pourquoi chacun prenoit toutes sortes de précautions pour se soustraire à leur fureur. Mais la frayeur avoit tellement saisi ces barbares, qu'ils ne songèrent pour lors qu'à leur propre salut. Le calme et le silence, qui, depuis l'arrivée d'Aszraff, avoit succédé au bruit et au tumulte, étonna tout le monde. On fut bien plus surpris lorsque, dès le grand matin, la nouvelle de leur fuite se répandit; personne n'osoit pourtant sortir dehors, lorsque quelques femmes envoyées de divers endroits dans le château pour s'en informer, emportèrent des meubles qu'elles avoient pillés dans les maisons abandonnées; ces femmes furent bientôt suivies par d'autres; les hommes s'y joignirent de même que les gens de la campagne, et en deux heures de temps les rues fourmilloient de peuple, qui alloit et venoit, chargé de tout ce qu'il avoit enlevé : les tapis, les coussins, les meubles, les ustensiles de ménage, les armes, le bétail, les denrées de toute sorte, tout cela étoit à l'abandon; pilloit qui vouloit, mais emportoit qui pouvoit: car ils se détroussoient les uns les autres, et le meilleur butin restoit au plus fort. Il ne se trouva pas un seul homme d'autorité capable d'arrêter cette licence.

Le pillage dura deux jours et demi, jusqu'à l'arrivée du général persan, qui envoya des soldats dans le château pour en chasser les pillards, et écarter la populace. Il arriva néanmoins que les mêmes

denrées, que les Aghuans tenoient fermées dans les magasins pour entretenir la cherté, furent tellement répandues dans les rues du château et des environs, que, pendant plusieurs jours, on ne pouvoit y faire un pas, sans marcher sur des tas de ris, de froment et d'orge.

On apprit par des esclaves, échappés des mains des rebelles, qu'ils marchèrent quinze lieues sans s'arrêter; ce qui, joint aux dix lieues qu'ils avoient faites depuis le champ de bataille jusqu'à Ispahan, fait un espace de chemin bien considérable pour des fuyards chargés de leurs familles. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman; mais ayant su que les passages en étoient fermés, ils tournèrent du côté de Schiras, où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Aszraff enleva trois cents chameaux chargés d'or et d'argent, et des meubles les plus précieux de la couronne, avec la famille de Mahmoud et la sienne. Il emmenoit encore toutes les princesses du sang royal, à la réserve de la mère de Schah-Thamas, qu'il ne connoissoit pas, et qui, pendant le règne des rebelles, fit toujours l'office de servante dans le sérail, sans que les autres femmes ni les eunuques l'eussent jamais décelée; rare exemple de fidélité, et preuve sensible de l'espérance qu'ils nourrissoient dans leurs cœurs d'une révolution prochaine. On assure que la fuite du tyran causa un si grand transport de joie à cette princesse, qu'elle en eut l'esprit aliéné pendant trois jours, et qu'elle ne se remit tout-à-fait, que quand elle vit et embrassa ce cher fils, pour lequel elle avoit si souvent tremblé avec tout le reste du royaume.

Il étoit resté dans la ville une grande quantité d'Aghuans ou de leurs esclaves, qui, n'ayant pu suivre les fuyards, s'étoient cachés dans les maisons de leurs amis ou de leurs alliés; mais ils y trouvèrent

la mort qu'ils avoient tâché d'éviter; on les déterra partout, et l'on ne fit grâce qu'à quelques-uns de grande considération parmi eux, et desquels on rendoit de bons témoignages. Les rues furent toutes couvertes des cadavres de ces malheureux rebelles, comme elles l'avoient été autrefois de ceux des habitans de cette grande ville. Le tombeau de Mahmoud, que les Aghuans avoient bâti avec grand soin dans un enclos au-delà du pont de Schiras, et qu'ils respectoient comme un lieu sacré, fut démoli pour en faire des latrines. Le peuple étoit tellement animé de l'esprit de vengeance, qu'en deux heures de temps il ne resta pas pierre sur pierre d'un ouvrage, auquel plus de mille personnes avoient travaillé pendant plusieurs mois.

Le Roi, qui n'avoit pas voulu être témoin de tous ces excès, n'arriva à Ispahan que le 9 décembre. Son entrée fut toute guerrière : Il marcha depuis Gaze, village à deux lieues et demie d'Ispahan, à la tête de son corps de réserve, qu'il conduisoit en ordre de bataille, jusqu'à ce qu'il eût rencontré Thamas-Koulikan. Celui-ci alla avec vingt mille hommes recevoir le Roi à une lieue de la ville. Les deux armées, avant que de se joindre, firent plusieurs mouvemens et diverses évolutions. Dès qu'elles furent à portée, Thamas-Koulikan descendit de cheval, et courut vers le Roi pour l'empêcher de mettre pied à terre. « Laisse-moi faire, dit gracieusement » ce prince; j'ai fait vœu de marcher sept pas de» vant toi, la première fois que je te verrois après » avoir chassé les ennemis de ma capitale. » Il descendit effectivement de cheval, marcha quelques pas et prit du café, après quoi ils remontèrent à cheval, et continuèrent leur marche vers la ville. Les troupes défilèrent, non pas avec ce bel ordre qui s'observe en Europe, mais pressées et entassées les unes sur les autres. On laissa pourtant un intervalle assez

considérable, dans lequel le Roi marchoit seul, précédé de ses *chatis*, c'est-à-dire, de ses valets-de-pied: Thamas-Koulikan suivoit à douze pas de distance: le reste n'étoit plus qu'un amas confus de soldats qui se serroient autant qu'ils pouvoient.

Tout le peuple, hommes, femmes et enfans étoient sur le passage; les rues, depuis la porte de Tokgi jusqu'à l'intérieur du palais, étoient, selon l'ancien usage, couvertes de pièces d'étoffe, que les soldats enlevoient aussitôt que le Roi avoit passé. On n'entendoit par-tout que des acclamations et des cris d'alégresse; au lieu que quand le rebelle, au retour de quelque expédition, faisoit son entrée dans la capitale, tout le peuple s'enfuyoit, les portes des maisons étoient fermées, nul des habitans ne paroissoit, si ce n'est les marchands, qu'on forçoit de se tenir dans leurs boutiques ouvertes dans les rues par où le tyran devoit passer.

Le Roi, après avoir satisfait, dans l'intérieur de son palais, à tout ce que la bonté de son cœur et sa tendresse naturelle demandoient de lui, passa les premières journées à recevoir les hommages des différens ordres de l'état: il reçut aussi les complimens des étrangers, et traita tout le monde avec des égards et une douceur, qui lui gagnèrent l'affection publique. Les Persans aiment naturellement leur prince, et pour peu qu'ils remarquent en lui de bonnes qualités, ils en conçoivent les plus flatteuses espérances. Nonobstant la misère où la longue tyrannie des Aghuans avoit réduit le peuple, il n'eut pas de peine à payer la taxe qu'on lui imposa: rien ne pouvoit troubler le fond de joie qui s'étoit emparé de tous les cœurs.

Cependant le Roi, au milieu des plaisirs qu'on s'efforçoit de lui procurer, conservoit toujours un air inquiet et chagrin; et lorsque Thamas-Koulikan lui représenta qu'il devoit désormais oublier les dis-

grâces passées, ce prince lui fit entendre que, quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics et à ses disgrâces domestiques, il ne pouvoit ignorer que le meurtrier de son père et les bourreaux de ses frères étoient encore à Schiras. Le général comprit ce que le Roi vouloit dire, et au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq jours toute l'armée fut prête à marcher, et elle entra en campagne sur la fin de décembre. Les Mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas-Koulikan étoit un guerrier de toutes les saisons: comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle et d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges et les glaces, il s'ouvrit partout un chemin; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes et de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles qui s'étoient avancés à deux journées en-deçà de Schiras, et nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit et les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à être battu, ne jetât l'épouvante dans le reste de l'armée: il avoit même accoutumé de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rebelles eurent donc le temps de se rallier dans Schiras: mais ils étoient bien différens d'eux-mêmes. On ne leur voyoit plus cette fierté et cette férocité, qui leur faisoient mépriser le reste des mortels et dédaigner les conseils des plus habiles; ils prenoient le ton de supplians avec les mêmes hommes auxquels ils commandoient le bâton ou le

sabre à la main : ils prenoient conseil de tout le monde, même de leurs femmes et de leurs esclaves. Ils résolurent pourtant de faire un dernier effort, et quand il fallut sortir de Schiras pour aller au-devant des Persans, Aszraff et les principaux chefs étant aux portes de la ville, faisoient jurer aux officiers et aux soldats, qu'ils étoient prêts à vaincre ou à mourir.

Ils promirent les uns et les autres plus qu'ils ne pouvoient ni ne vouloient tenir : car ils n'avoient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir. Ils furent battus, et cette bataille, si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place, cette bataille, dis-je, fut la dernière et la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles, plus épouvantés que jamais, oublièrent leurs promesses et leurs sermens; ils attaquoient tumultueusement et par pelotons; mais à peine étoient-ils arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge et se retiroient. Enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance, et avançoient toujours en bon ordre, ils prirent bien vîte la fuite.

Le général persan les laissa fuir, et ne les suivit qu'au petit pas selon sa coutume ; mais à ce coup-là il fut la dupe de sa maxime. Aszraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux officiers, pour traiter d'accommodement : ils offrirent de rendre tous les trésors de la couronne, pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement où bon leur sembleroit. Thamas-Koulikan leur répondit que dans un autre temps il auroit pu écouter cette proposition ; mais que les temps étoient changés, et qu'il les passeroit tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettoient Aszraff entre les mains.

Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser,

lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour toute grâce qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres officiers, ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la ville, ils trouvèrent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite; ils se sauvèrent donc tous ensemble avec leurs familles et leur butin.

Ils étoient déjà bien loin quand le général persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre : l'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont; les Aghuans firent volte-face pour faciliter le passage à leurs équipages et à leurs familles : le détachement fut battu, et contraint de se retirer. Ils continuèrent donc leur marche : mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, et que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement : le moindre village qui pouvoit assembler dix fusiliers leur disputoit le passage; il n'y avoit point de défilé où ils ne fissent quelque perte. Au commencement c'étoient les gros équipages, une autre fois c'étoient leurs femmes et leurs enfans, et il y en avoit parmi ces barbares qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit, les esclaves détournoient toujours quelques chameaux; et c'est de cette manière que furent ramenées la sœur et la tante de Schah-Thamas, avec quelques autres princesses du sang royal.

Enfin, ces misérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance, et pressés par la faim et la soif, commencèrent à se débander. Aszraff resta avec quatre ou cinq cents hommes de ses plus fidèles amis : son dessein étoit de se retirer aux Indes; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein-Kan, frère de Mahmoud, qui étoit en possession de cette place, en

sortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reste de ses trésors et le tua. C'est ainsi que périt ce détestable usurpateur, qui, après une suite de cruautés inouïes, osa tremper ses mains dans le sang de Schah-Hussein, le plus pacifique et le meilleur prince qui ait porté la couronne de Perse.

Aussitôt que Thamas-Koulikan fut entré dans Schiras, cette ville offrit le même spectacle d'horreur qu'on avoit vu auparavant dans Ispahan; les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avoient pu se sauver avec les autres : il n'y eut aucun lieu qui pût leur servir d'asile; on ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au Roi; tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persans, qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rebelle, se consolèrent plus aisément de la faute qu'avoit faite leur général de les laisser échapper; et quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la couronne, ce général n'en reçut aucun reproche du Roi, qui le ménageoit et n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas-Koulikan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'hiver dans Schiras; mais à peine le printemps fut-il arrivé, qu'il se remit en campagne. Après avoir visité le Loristan et les Arabes du Koquilou, il tourna du côté d'Hamadan, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadan, Tauris, et presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles jusqu'à Erivan. Un Roi rétabli dans ses états, plusieurs batailles gagnées, un grand royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années : c'en est bien assez pour le mettre au rang d'un grand nombre de héros des siècles passés.

Les rares talens de ce général pour la guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du soldat qui l'aimoit et le craignoit : tout cela joint ensemble, le rendoit redoutable chez les ennemis, et suspect à la cour du Roi son maître. Tout trembloit dans les provinces à son seul nom. A Ispahan, le peuple, la cour, le Roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut : un pas en avant le mettoit sur le trône. Il étoit le maître absolu. Le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois; il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces charges seroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'armée, il étoit le seul officier général, tous les autres n'étoient que des subalternes, qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il cassoit et rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même que depuis ses victoires, il abusoit de l'autorité sans bornes que le Roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce prince étoit obligé de dissimuler; mais on a su, par des personnes qui l'approchoient, qu'il souffroit impatiemment le joug, et qu'il songeoit à parler en maître quand la guerre avec les Turcs seroit entièrement terminée. Thamas-Koulikan, de son côté, craignoit le Roi, et n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de mai de l'année 1730.

Thamas-Koulikan ne manqua pas de raisons pour continuer de tenir la campagne, et d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés de tout le royaume, succéda un ennemi plus redoutable; les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenant à la Perse, que les Aghuans leur cédèrent lorsqu'ils

eurent usurpé la couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, et même faire de nouvelles conquêtes, si l'on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le général persan : mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira, sous divers prétextes, Schah-Thamas d'Ispahan, et le fit transporter à Maschchat, capitale du Khorassan, où il le tint sous une sûre garde, et, pour ainsi dire, dans une honorable prison.

Il y avoit déjà du temps que ce prince n'avoit que l'ombre et les apparences de l'autorité royale; c'étoit Thamas-Koulikan qui l'exerçoit réellement, et qui commandoit en souverain. Il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son turban, marque de distinction que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris, tandis que le général turc assembloit les siennes à Erivan. Il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite, et il n'en voulut pas davantage, bien qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de cavalerie. Il se rendit à Bagdad, qui est l'ancienne Babylone, et après l'avoir bloqué, il avança jusqu'à Diarbekir et aux environs, ravageant tout le pays par où il passoit. La fortune, qui l'avoit toujours favorisé jusque-là, lui devint alors contraire : son armée fut défaite, et il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadan.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois et d'hommes et d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant il ne fit aucun mouvement, et demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre : ce qu'on peut attribuer, ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs qui commen-

çoient à être excessives; ou à la défiance qu'on avoit conçue de ce bacha à la Porte; ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement pour renforcer celle que commandoit le bacha d'Erivan; ou à la jalousie et à la mésintelligence qui régnoient entre ces deux généraux; ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort de troupes qu'on lui avoit promis, qui se faisoit attendre depuis longtemps, et qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le besoin que le Grand-Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le bacha de Tauris qui s'approcha d'Erivan et qui s'en empara; mais il l'abandonna bientôt, et Thamas-Koulikan y envoya des troupes fraîches, qui entrèrent dans cette place, et la mirent en état de défense.

L'inaction des troupes ottomanes donna tout le loisir au général persan de se rétablir, et de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Aussitôt que la saison le permit, il rentra en campagne et retourna à Bagdad. Après avoir formé le blocus de cette ville, il alla chercher l'armée des Turcs, qui s'étoit assemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ses premiers succès devoient inspirer de la confiance, n'osa pourtant tenter une action générale : il n'y eut que quelques escarmouches de part et d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin, on parla de paix, on entra en négociation, et les articles furent envoyés par le bacha au Grand-Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ en ce temps-là qu'arriva le prince Galliczin, en qualité d'ambassadeur de Russie. On ne savoit alors que croire du sort de Schah-Thamas; on ne pouvoit dire s'il étoit mort ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, c'est que Thamas-Koulikan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait

placer sur le trône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'ambassade de Russie dont on flattoit le peuple, étoit d'engager le général persan à rétablir le Roi déposé, et à faire un traité de commerce entre la Russie et la Perse; mais le motif secret étoit de fomenter la guerre entre cette cour-ci et la Porte. C'est dans cette vue et pour y réussir, que la cour de Russie rendit la riche province de Guilan, et toutes les places appartenantes à la domination persane qu'elle occupoit dans le Schirvan; savoir, Bacoud; Derben, Mezova, Soulak, etc., et qu'elle lui fournit encore des secours considérables de vivres, d'artillerie, et d'autres munitions de guerre.

Cette ambassade fut toute ambulante; car le prince Galliczin, aussitôt après la première audience que lui donna le général persan, reçut ordre de le suivre. Ce ne fut qu'à la fin de la campagne qu'il prit son audience de congé, laissant par ordre de sa cour, en qualité de résident, M. Kalouski, homme de mérite, qui étoit secrétaire de l'ambassade. Ce résident a pareillement accompagné Thamas-Koulikan dans toutes ses courses jusqu'à quelques journées d'Ispahan, où celui-ci s'étant arrêté pour soumettre quelques montagnards rebelles, il permit au résident d'aller l'attendre dans la capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas-Koulikan à une paix qu'il n'avoit pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdallah, bacha d'Erivan, qui commandoit la seconde armée du Grand-Seigneur. Le bacha qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un officier pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le bacha de Bagdad; que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, et que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit écrire de son côté au Grand-Seigneur

Seigneur pour en presser la ratification, et qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas-Koulikan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du temps; mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et il se rendit aux raisons du bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lesghis: ce sont des espèces de Tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perse, s'étoient emparés de Schamaki, et s'y maintenoient sous la protection du Grand-Seigneur, auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une armée qui n'étoit que de vingt mille hommes; encore n'y avoit-il guère que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de maille, sur lesquelles ils avoient des plaques d'acier d'un pied en carré; le reste n'étoit que des valets, et des jeunes gens qu'ils appellent *Ictim*, c'est-à-dire *orphelins*, qui ne servent guère qu'à ruiner le pays par où passe l'armée.

Thamas-Koulikan fit des marches forcées, et arriva sur les bords de la rivière du Kour, à deux journées de Schamaki, sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la rivière; et son armée, faute d'eau et de vivres, auroit péri infailliblement dans les plaines arides du Monghan. Mais cette province étoit entièrement dépourvue de troupes, et les Lesghis, qui n'avoient aucun sujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans, voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traversèrent tranquillement la rivière, et arrivèrent à Schamaki, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux

Persans; car Thamas-Koulikan avoit promis aux siens que pour peu qu'il trouvât de résistance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline; mais les contributions qu'il exigea de la ville et de la province, ne différoient guère d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouies, mettant indifféremment sous le bâton les Chrétiens et les Turcs, les hommes et les femmes; il y en eut plusieurs qui expirèrent sous les coups.

Le père Bachoud, missionnaire dans cette ville, se trouvoit hors d'état de rien payer, et il ne pouvoit être secouru des Chrétiens, qui étoient eux-mêmes très-embarrassés à trouver ce qu'on exigeoit d'eux. Il n'auroit pas manqué de souffrir une cruelle bastonnade, comme une infinité d'autres, sans la protection du prince Galliczin, qui s'intéressa pour lui auprès de Thamas-Koulikan, et qui obtint en faveur du missionnaire, non-seulement l'exemption de toute contribution, mais encore la liberté entière de faire ses fonctions, et d'assembler les Chrétiens dans son église.

Après la levée des contributions, Thamas-Koulikan se disposa à aller combattre les Lesghis. Il envoya d'abord son lieutenant, qui marcha avec six à sept mille hommes, du côté de la citadelle de bois, que Serkober leur chef avoit fait bâtir à l'entrée du Daghestan; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après, il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daghestan, pour y faire une pareille attaque. Les Lesghis persuadés que c'étoit Thamas-Koulikan en personne, qui venoit avec toutes ses forces du côté de la citadelle, tournèrent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même temps vinrent de Ganges à leur secours, dix à douze mille hommes des troupes du Grand-Seigneur. Le lieutenant de Thamas-Koulikan, sans

s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas-Koulikan s'avançoit de l'autre côté: à l'instant les Lesghis tournèrent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles et leurs effets. Les troupes de Ganges restèrent seules, et combattirent encore quelque temps: mais enfin se voyant abandonnées par les Lesghis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, et presque point parmi les Lesghis, qui enlevèrent tout ce qu'ils avoient dans leurs villages les plus exposés, et se retirèrent dans leurs montagnes les plus escarpées, où Thamas-Koulikan ne put les forcer ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan, l'armée persane fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette province, et six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas-Koulikan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on le lui eût promis, de même qu'Erivan et Teflis. Il y avoit déjà quelque temps que Ganges étoit assiégé, sans que le siége fut plus avancé que le premier jour. Comme cette ville est située dans une plaine, et qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans élevèrent une plate-forme pour y dresser une batterie de canons. La citadelle en est très-forte, elle a double enceinte et triple fossé. Il y avoit une bonne garnison et toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guère moins fortifié que Ganges: la citadelle de Teflis étoit plus foible, mais elle avoit été fortifiée récemment, et il y étoit entré beaucoup de troupes. De plus, Abdallah-Bacha, généralissime de l'armée ottomane, s'avançoit depuis long-temps avec son armée, et étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas-Koulikan sentoit bien qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs et en présence de leur armée : il résolut donc de livrer la bataille au général ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, et il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-temps qu'on en étoit aux mains, lorsque je ne sais quelle terreur panique s'empara des troupes ottomanes, et fit prendre la fuite à la plupart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il est surprenant qu'il n'y ait eu guère que cent hommes de tués de la part des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à trente mille hommes, parmi lesquels on met leur général Abdallah, et quelques officiers de marque. Les vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit un gendre du Grand-Seigneur.

Le général persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable de vivres et d'argent ; il ravagea tout le pays du côté de Kars et d'Erzeron, et fit quantité d'esclaves. Peu après, la garnison de Ganges, que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, et fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite évacué et remis entre les mains de Thamas-Koulikan, quoique cette place fût très-forte, bien munie de toutes sortes de provisions, et qu'elle n'eût été ni assiégée ni bloquée : avant la reddition d'Erivan, Teflis, bloqué depuis long-temps, fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs, après la perte de cette bataille, se rallieroient et feroient de nouveaux efforts, mais ils restèrent dans l'inaction ; et Thamas-Koulikan de son côté, après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis et d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix, et il paroît qu'on la souhaitoit de part et d'autre : le Grand-Seigneur, par le besoin

qu'il pouvoit avoir de ses troupes en Europe; et Thamas-Koulikan, pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-temps de mettre la couronne de Perse sur sa tête.

Une victoire si décisive, et la cessation de toute hostilité, lui parurent des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux du royaume. L'édit de convocation portoit que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit et par leur savoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit, à Mougham-Tchoels, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les états du royaume, et leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la religion et de l'empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante-dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes. Chaque rang étoit de quatorze colonnes posées à cinq toises de distance l'une de l'autre. Elles étoient chacune de trois pièces, qui s'emboîtoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds, et elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré, d'un pied et demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente : étoffes d'or et d'argent, franges, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le dessin qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, et de leur faire déclarer de la manière la plus authentique, que le royaume ne vouloit point d'autre roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses désirs. Il y fut proclamé arbitre souverain de l'autorité royale, sous le titre de *Velim-Amet*, qui ne se donne qu'aux rois, et qui signifie le *distributeur des grâces*. On dépêcha aussitôt des couriers dans tout l'empire : la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'équi-

noxe ; et dans toutes les autres villes, plutôt ou plus tard, à mesure que les courriers arrivèrent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y avoit de considérable dans le royaume, au nombre de plus de quinze mille, et elle fut envoyée au Grand-Seigneur par une ambassade magnifique.

On regarda comme un grand acheminement à la paix cette ambassade, et quelques autres démarches, par lesquelles le Velim-Amet paroissoit d'intelligence avec la Porte, et désiroit gagner l'amitié du Grand-Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une cérémonie de religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés. On sait que les Persans et les Turcs, quoique Mahométans, forment deux sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime descendant de leur prophète, et le dépositaire de son autorité. Les Persans défèrent cet honneur à Ali, gendre de Mahomet. Ils racontent que Omar et Ali armèrent, chacun de leur côté, tout l'empire ottoman, pour soutenir leurs droits, que Omar fut victorieux, que Ali fut tué, et qu'après sa victoire, Omar fit massacrer tous les enfans d'Ali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire et le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de religion. Tous les jours les moullahs, du haut des tours attenantes à leurs mosquées, ajoutent aux prières ordinaires, des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du moharam (1), ils font, le dixième de la lune, une représentation du massacre d'Ali et de ses enfans.

La cérémonie commence dans la mosquée, où

(1) Nom du premier mois de l'année arabique.

l'on choisit les plus habiles moullahs, pour faire l'oraison funèbre de ces pauvres princes. Tout le peuple s'y assemble en foule. Le moullah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, et va se placer sur un fauteuil, qui est encore élevé de dix ou douze degrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vu de tout le peuple. Là, tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins pathétiques de son discours, il expose le plus éloquemment qu'il peut l'horreur de ce massacre, et dans la disposition où il trouve les esprits, il lui est facile d'émouvoir ses auditeurs, et d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre, dans une espèce de procession qui marche tout autour de la ville, et qui fait un spectacle assez curieux, quand on y assiste pour la première fois. On voit différens chariots, dont les uns sont chargés de divers symboles, les autres portent des princes morts ou mourans. Il y en a un surtout qui porte un ambassadeur européen, parce que, selon que le rapporte leur histoire, un ambassadeur d'Europe se trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes princes; et quoiqu'il ne l'ait pas obtenue, ils ont cru devoir par reconnoissance lui donner une place dans leur procession. Il est ordinairement vêtu d'une manière grotesque; il a sur la tête un vieux chapeau, une guenille autour du cou qui lui sert de cravate, et sur les épaules une vieille casaque, qu'on ne daigneroit pas ramasser dans la rue. C'est dans ce burlesque équipage qu'ils croient bien représenter un Européen. Quand ceux qui sont destinés à faire ce personnage se trouvent dans le voisinage des Européens, on les ajuste d'une manière plus décente. Les Anglais et les Hollandais leur prêtent souvent un équipage, qui fait plus d'honneur à la nation franque. Lorsque

ce comique Européen passe devant quelque Franc, il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis, d'espace en espace, de compagnies de gens nus jusqu'à la ceinture, qui forment une espèce de danse, en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, en se déchiquetant les bras, dont on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur d'Ali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de jeunes enfans de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés et garrottés, conduits comme prisonniers par une espèce de sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de temps en temps par des menaces si bien concertées, et qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voient passer, et qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession qu'on porte le sabre admirable d'Ali. C'est une lame d'acier longue de trente pieds, sur un demi-pied de largeur, et qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre qu'il fendit la lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Je ne prétends pas faire une description complète de cette cérémonie : ce que j'en ai dit, suffit pour mettre le lecteur au fait du démêlé de religion qui est entre les Turcs et les Persans. Soit que le Velim-Amet pensât comme les Turcs en matière de religion, soit qu'il ait cru que la religion doit quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, et de faire cette représentation tragique du mois de moharam. Il porta de plus un édit, par

lequel il permet à tous ses sujets d'embrasser celle des deux sectes qu'ils voudroient, sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Depuis son avènement à la couronne, il a fait battre une monnaie nouvelle, qui ressemble plus à la monnaie turque qu'à la persane, mais il n'y a pas encore fait mettre son nom. Comme il témoigna qu'il se rendroit bientôt à la capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons royales, et des autres endroits publics. Il y a surtout à Ispahan un beau cours, long d'une demi-lieue, sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schah-Abas, fit faire de son temps. Il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers, qui sont maintenant fort hauts et fort gros. Il le divisa dans sa largeur en cinq parties : les deux ailes étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées et soutenues de pierres de taille, et pavées dans le milieu. Les entre-deux de ces chemins étoient un parterre continué d'un bout à l'autre, et rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins, qui recevoient l'eau de la rivière, la distribuoient continuellement dans des canaux qui servoient à arroser ce parterre, et à y entretenir la fraîcheur. Depuis bien des années tout cela étoit abandonné ; soit que ceux qui étoient préposés à l'entretien de ces agrémens publics trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier ; soit que les princes eux-mêmes, concentrés dans leur sérail, se missent peu en peine des plaisirs de dehors, ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage ou de course de chevaux. Velim-Amet, pour faire revivre les grandes idées de Schah-Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour souverain dans toute la Perse, il

méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusque-là avec le Grand-Seigneur. Quoique le démêlé de ce prince avec les Moscovites, ne laissât guère douter de sa disposition à la paix, cependant Velim-Amet se flattoit qu'elle seroit le fruit de la terreur que son nom avoit répandue dans tout l'empire ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siége de Candahar, s'assurant de prendre la ville, de soumettre ces barbares, de passer dans les Indes, et après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un ambassadeur de la Porte, nommé Ali-Bacha. Sa négociation ne fut pas longue : car dès la première audience, elle fut arrêtée par des demandes et des propositions si hautes de la part de Velim-Amet, que l'ambassadeur ne put y souscrire. Il répondit qu'il ne pouvoit rien conclure sans en avoir donné avis à sa cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir sitôt des nouvelles de la Porte, et Velim-Amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit fut de donner des pleins-pouvoirs à un de ses kans ou gouverneurs, pour traiter avec l'ambassadeur, selon les réponses qui viendroient de Constantinople. Bagdad fut choisi pour le lieu des conférences, et les deux plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions de Velim-Amet étoient, 1.° qu'on lui rendît Bassora, Bagdad, Moussol, Diarbekir et Erzeron, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien domaine de Perse ; 2.° qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une mosquée où les pélerins persans pussent

faire leurs prières selon leurs usages, et y eussent un libre exercice de leur religion; 3.° qu'on y établît des receveurs de sa nation, qui retireroient à son profit tout l'argent qui sortiroit de Perse.

Le siége de Candahar dura plus long-temps qu'il n'avoit cru : ce ne fut qu'après quinze à seize mois qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans; elle passoit pour imprenable, et elle l'avoit été en effet depuis Schah-Abas-le-Grand, à tous les rois ses successeurs. Velim-Amet y trouva des richesses immenses; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan et de la Perse, avec tout l'or et les joyaux de la couronne. Le chef des rebelles, frère du fameux Mahmoud qui avoit fait la première entreprise sur la Perse, et se nommoit Hussein-Koulikan, fut pris et livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du conquérant, se jeta à ses pieds, lui demanda sa grâce, et l'obtint : savoir si ce devoit être pour long-temps, du moins elle aura duré jusqu'à ce que ce prince ait découvert par son moyen tout ce qui pouvoit être caché. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son prince. Il fut gratifié d'une pension. Le frère d'Aszraff, qui avoit succedé à Mahmoud du temps de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si sage aux mêmes offres qui lui furent faites. Il demanda la permission de faire un pélerinage à la Mecque, et elle lui fut refusée. La plupart des officiers et des soldats Aghuans prirent parti dans ses troupes, et il les incorpora dans son armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines et de fatigues, il alla se délasser auprès de Kaboul, dont il fit le siége. C'est une ville assez considérable, à seize journées de Candahar,

sur les terres du Grand-Mogol. Après huit jours d'un simple blocus, elle se rendit. Cette nouvelle conquête jeta l'épouvante dans toute l'Inde. L'empereur mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Djanabat, lieu de sa résidence; et que si cette visite devoit lui causer quelques embarras, il pouvoit s'en délivrer en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sait pas quelle fut la réponse du Mogol; mais ce qu'on sait, c'est que Velim-Amet suivit son projet, et fit la conquête des Indes. On trouvera le détail de cette conquête dans la lettre qui suit cette relation.

Ce prince, qui avoit pris le nom de Velim-Amet, se nomme maintenant Schah-Nadir : Schah signifie *roi*, et Nadir est son nom propre; car Thamas-Koulikan ou Thamas-Kan n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah-Thamas, en considération de ses importans services. Le nouveau souverain est d'une taille haute et bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi et brave jusqu'à la témérité. Il est très-secret dans les projets qu'il forme, et également actif dans l'exécution. Il gouverne tout par lui-même, et sait se faire obéir : ses ordres ne souffrent ni représentations ni délais; on est criminel dès qu'on témoigne la moindre répugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paroissent. Le procès est bientôt fait; au moindre signe qu'il donne, on étrangle le coupable en sa présence, et on jette dehors le cadavre. C'est par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions à ses ordres, qu'il s'est acquis une autorité si absolue.

Il ne consulte, dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience : il a affecté d'abaisser tous les grands de l'ancien gouvernement, et il leur a substitué des gens de néant. Son

choix fait tout leur mérite. Comme il les élève sans beaucoup d'attention, il les dépose pareillement sans grande formalité : le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte les fait descendre aussi promptement qu'ils sont montés, et les réduit à leur premier état.

Nul prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique ; rien de plus sacré que sa volonté : religion, lois, coutumes, il faut que tout lui cède. Rien de plus respectable aux Persans que la religion, et principalement la secte d'Ali, qui est parmi eux la dominante : il en a proscrit les cérémonies les plus solennelles ; il a réformé la manière de prier ; il a fait défense, sous des peines très-sévères, de prononcer anathème contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contentent d'en gémir en secret ; mais ils n'ont garde de s'en plaindre publiquement. Le vin, défendu par Mahomet, se vend, par ses ordres, indifféremment à tout le monde. A son exemple, les grands et les petits ne se font nul scrupule d'en boire.

Quatre batailles gagnées contre les Aghuans, et deux sur les Turcs, font assez connoître son génie pour la guerre. Il tient ses troupes dans une discipline beaucoup plus exacte que ne font communément les Orientaux : il les fait avancer avec plus d'ordre, et il leur fait faire leur décharge plus à propos. Pour ce qui est des villes dont il fait le siége, il n'a d'autre secret que de les bloquer et de les prendre par famine, soit faute d'ingénieurs ou d'artillerie, ou de gens qui sachent la servir. Aussi les siéges qu'il a formés ont-ils été très-longs : celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, des mortiers et des grenades : tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschchat, et l'établit lieutenant-général

du royaume, lui confiant toute l'autorité royale pendant son absence. L'éloignement du Roi, et l'autorité confiée au jeune prince, parurent des conjonctures favorables aux moines arméniens schismatiques de Julfa, faubourg d'Ispahan, pour s'élever contre les missionnaires et les catholiques, et pour les faire chasser du royaume. Ils comptoient beaucoup sur le prétendu crédit de leur patriarche, auquel Thamas-Koulikan, avant son avènement à la couronne, avoit donné quelque marque de bienveillance lorsqu'il passa par Edchmiadzin, lieu de la résidence de ce patriarche. Le monastère de Julfa, où sont ces moines, ne renferme, là comme ailleurs, qu'un tas de gens de la lie du peuple, sans éducation, sans étude, et assez équivoques dans leurs mœurs. C'est l'idée qu'en ont les peuples mêmes qui leur sont soumis. Dès qu'ils trouvent la moindre occasion de brouiller, ils ne la laissent pas échapper. Ils portèrent donc leurs plaintes au patriarche contre le grand nombre de leurs peuples, qui les avoient abandonnés pour embrasser la religion catholique. La réponse du patriarche fut qu'ils tâchassent de les ramener par des instructions et des remontrances particulières et publiques, et que s'ils ne pouvoient rien gagner sur ces esprits indociles, ils lui en donnassent avis, et qu'alors il présenteroit une requête au prince, afin de les réduire par autorité, et de les forcer à se soumettre.

Cette réponse du patriarche ne fut pas plutôt arrivée, qu'ils convoquèrent le peuple dans l'église du monastère : ils la lurent avec emphase, y ajoutant des récits dénués de toute vraisemblance, des grands égards et des bontés singulières du Roi pour leur patriarche, afin d'intimider ce peuple naturellement crédule. Leurs efforts ayant été inutiles, un moine qui a le titre d'évêque (car il y en a cinq ou six de cette espèce, le patriarche consacrant volontiers ceux

qui ont de l'argent à lui donner), ce moine, dis-je, et un prêtre, furent députés vers le patriarche; il fut conclu qu'ils iroient de sa part présenter une requête au prince. Ils allèrent donc à Maschchat, où il tenoit sa cour. Ils exposoient dans leur requête, qu'il y avoit à Ispahan une espèce de gens inconnus, qui ne faisoient aucun trafic utile au Roi et au royaume, qui leur causoient même un préjudice notable, puisqu'ils engageoient tous ceux qu'ils avoient gagnés, à se retirer en Europe ou aux Indes; que l'intention du Roi est de procurer à ses sujets une vie paisible et tranquille, et que ces Européens mettoient partout le trouble et la division, ne s'occupant d'ailleurs que du soin d'instruire leur prince de ce qui se passoit dans le royaume; qu'eux, en particulier, avoient à souffrir plus que personne de ces hommes inquiets et turbulens, puisqu'ils séduisoient continuellement leurs peuples; que leur unique ressource étoit d'implorer sa protection et son autorité, en le suppliant d'éloigner de la Perse des gens d'un si mauvais caractère.

La réponse du prince fut très-sage : « Cette affaire, dit-il, mérite attention; je donnerai ordre » au gouverneur d'Ispahan d'en prendre connoissance, et si ce que vous m'exposez se trouve » véritable, je n'hésiterai point à les chasser du » royaume. »

Ces moines se retirèrent peu contens; ils auroient voulu qu'on les eût crus sur leur parole. Mais la cour de Perse est fort flegmatique; elle trouve d'ailleurs son intérêt dans ces sortes de divisions : aussi se garde-t-elle bien de décider d'abord, et d'ôter toute espérance à l'une des deux parties. Cependant ils ne se découragèrent pas; ils se flattèrent même qu'à force d'argent, ils réussiroient dans leurs prétentions. Ils reparurent à Ispahan d'un air triomphant, et publièrent qu'ils avoient obtenu un édit qui ban-

nissoit les missionnaires du royaume. Outre ce mensonge, ils débitèrent encore cent contes ridicules, et entre autres, que leur patriarche avoit reçu une lettre du souverain Pontife, où il marquoit que les missionnaires outre-passoient ses ordres; qu'il ne les avoit pas envoyés pour prêcher aux Arméniens; qu'il reconnoissoit la pureté de leur foi; que le patriarche étoit son frère et les Arméniens ses enfans. Tel est l'esprit de toutes les sectes, qui n'ont guère de moyens de se soutenir que par le mensonge.

Le gouverneur fit venir les missionnaires, et leur demanda simplement s'ils avoient quelque édit qui les favorisât. Heureusement pour eux ils avoient apporté l'édit tout récent de Schah-Nadir, qui accordoit la liberté de conscience, et qui permettoit aux Chrétiens, soit catholiques, soit schismatiques, d'embrasser le parti qu'il leur plairoit, sans qu'on pût les inquiéter. Ils remirent cet édit au gouverneur. Quoiqu'il eût été gagné par une bonne somme d'argent, il n'osa prononcer; il se contenta de faire transcrire l'édit et d'en envoyer copie au prince; puis il ordonna qu'en attendant la décision, chacun retournât librement dans son église.

Les Arméniens eurent recours à la violence; et du consentement tacite que leur donna le gouverneur, ils gagnèrent un juge du pays qui se nomme *Daroga*. On fit, par son autorité, les plus exactes perquisitions de ceux qui avoient renoncé à la secte des Arméniens pour embrasser la foi catholique. On les traîna au monastère, et le daroga, qui s'y étoit rendu, s'efforçoit de les pervertir, en faisant donner une cruelle bastonnade à ceux qui refusoient de renoncer à leur foi. A la réserve d'un ou deux qui chancelèrent, tous souffrirent avec constance ce supplice, et donnèrent des preuves de leur ferme attachement à la religion catholique. Un jeune Arménien entre autres, nommé Jean-Baptiste, se signala;

signala ; plus on le traitoit cruellement, plus il protestoit qu'il sacrifieroit mille vies, s'il les avoit, plutôt que de devenir schismatique, et d'abandonner la vraie foi, sans laquelle il n'y a point de salut.

Les missionnaires, pour mettre fin à ces violences, allèrent trouver le gouverneur, et le supplièrent d'assembler un conseil qui terminât cette affaire, lui représentant que si le conseil décidoit en leur faveur, il auroit de quoi se disculper auprès des Arméniens qu'il honoroit de ses bonnes grâces. Le gouverneur goûta la proposition, et convoqua les officiers persans qui ont autorité dans les choses spirituelles. On lut d'abord, en leur présence, la requête qui contenoit les chefs d'accusation contre les missionnaires; et sans qu'on les laissât parler pour leur défense, on déclara ces accusations fausses, calomnieuses et de nulle valeur. La résolution du conseil fut aussitôt envoyée au prince.

Les Arméniens schismatiques voyant que les mouvemens extraordinaires qu'ils s'étoient donnés, et les grosses sommes d'argent qu'ils avoient dépensées, devenoient inutiles, furent d'abord consternés de cette décision ; mais s'étant un peu remis, ils publièrent avec plus d'effronterie que jamais, qu'ils viendroient à bout de leurs prétentions, et que leur patriarche avoit résolu d'y dépenser la moitié de ses revenus. Cependant le prince ayant vu l'édit du Roi son père, qui étoit favorable aux missionnaires, écrivit qu'il prétendoit que l'on s'y conformât, et donna ordre au gouverneur d'Ispahan, de punir sévèrement ceux qui oseroient y contrevenir. C'est ainsi que se termina l'affaire, à la confusion de ces schismatiques.

Un autre événement, arrivé presque en même temps, les couvrit d'une confusion nouvelle, et fit bien connoître de quoi ces moines étoient capables. Trois d'entre eux, mécontens d'un évêque qui gou-

vernoit alors le monastère, entrèrent pendant la nuit dans sa chambre pour l'étrangler. Ils y auroient réussi, s'il ne lui étoit venu un prompt secours, lequel écarta ces meurtriers qui le laissèrent à demi-mort.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

